Dynamique des savoirs et des savoir-faire dans un contexte pluriculturel.Étude comparative des activités littorales au Gabon

Catherine Sabinot

▶ **To cite this version:**

Catherine Sabinot. Dynamique des savoirs et des savoir-faire dans un contexte pluriculturel.Étude comparative des activités littorales au Gabon. Anthropologie sociale et ethnologie. Museum national d'histoire naturelle - MNHN PARIS, 2008. Français. NNT : . tel-00326566

HAL Id: tel-00326566

https://theses.hal.science/tel-00326566

Submitted on 9 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
ED 227 « Sciences de la Nature et de l'Homme »
Département « Hommes, Natures, Sociétés »
UMR CNRS 5145 : Éco-anthropologie et ethnobiologie

Année 2008

N°attribué par la bibliothèque
|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur du Muséum National d'Histoire Naturelle

Discipline : ETHNO-ÉCOLOGIE

Présentée et soutenue publiquement

le *5 septembre 2008*

par ***Catherine SABINOT***

DYNAMIQUE DES SAVOIRS ET DES SAVOIR-FAIRE DANS UN CONTEXTE PLURICULTUREL

ÉTUDE COMPARATIVE DES ACTIVITÉS LITTORALES AU GABON

Sous la direction de **: Monsieur le Professeur Serge BAHUCHET**

Composition du jury :

Monsieur Doyle MCKEY	**Professeur, Université de Montpellier II, Montpellier (034)**	**Président**
Monsieur Serge BAHUCHET	**Professeur, MNHN, Paris (075)**	**Directeur de Thèse**
Madame Françoise GRENAND	**Directrice de recherche CNRS, Cayenne (097)**	**Rapporteur**
Monsieur Pierre DE MARET	**Professeur, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles (Belgique)**	**Examinateur**
Monsieur Bertrand GOBERT	**Chargé de recherche, IRD-Brest, Plouzané (029)**	**Examinateur**
Monsieur Yves MOÑINO	**Directeur de recherche CNRS, Villejuif (094)**	**Examinateur**

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
ED 227 « Sciences de la Nature et de l'Homme »
Département « Hommes, Natures, Sociétés »
UMR CNRS 5145 : Éco-anthropologie et ethnobiologie

Année 2008

N°attribué par la bibliothèque
|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur du Muséum National d'Histoire Naturelle

Discipline : ETHNO-ÉCOLOGIE

Présentée et soutenue publiquement

le *5 septembre 2008*

par ***Catherine SABINOT***

DYNAMIQUE DES SAVOIRS ET DES SAVOIR-FAIRE DANS UN CONTEXTE PLURICULTUREL

ÉTUDE COMPARATIVE DES ACTIVITÉS LITTORALES AU GABON

Sous la direction de **: Monsieur le Professeur Serge BAHUCHET**

Composition du jury :

Monsieur Doyle MCKEY	**Professeur, Université de Montpellier II, Montpellier (034)**	**Président**
Monsieur Serge BAHUCHET	**Professeur, MNHN, Paris (075)**	**Directeur de Thèse**
Madame Françoise GRENAND	**Directrice de recherche CNRS, Cayenne (097)**	**Rapporteur**
Monsieur Pierre DE MARET	**Professeur, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles (Belgique)**	**Examinateur**
Monsieur Bertrand GOBERT	**Chargé de recherche, IRD-Brest, Plouzané (029)**	**Examinateur**
Monsieur Yves MOÑINO	**Directeur de recherche CNRS, Villejuif (094)**	**Examinateur**

REMERCIEMENTS

Alors que je commençais un entretien avec le Vieux Nodet à Mayumba en 2005, il introduisit solennellement sa prise de parole ainsi :

> « *Aujourd'hui, tu es encore une jeune fille qui apprend ; tu viens ici pour prendre une connaissance ; on va te donner cette connaissance là. Tu n'as que 25 ans donc tu es encore jeune. Par rapport à ton âge, avec moi, je suis presque cinq fois plus grand que toi. Qu'est-ce que tu veux maintenant ?* »

Ce travail de thèse a pu être réalisé grâce à la patience de mes *sœurs*, *frères*, *Mamans* et *Papas* du Gabon, qu'ils soient gabonais, béninois, congolais, sénégalais, togolais, ghanéens ou nigérians. Merci de m'avoir accueillie chez vous, d'avoir partagé avec moi vos savoirs, vos histoires de vie, votre *mayaka* ou votre *gari* et tant de poissons. Merci de m'avoir fait confiance et de m'avoir permis de vous accompagner en brousse, en lagune ou en mer. Merci aussi à Aimee et Richard pour leur soutien et pour toutes les parenthèses offertes pendant le terrain ; à Norbert, pour son accueil chaleureux à la Maison des hôtes de l'Université de Libreville, à Jean-Emile Mbot et Sylvie Lebomin pour avoir concouru à mettre en place le partenariat entre nos deux institutions, l'UOB et le MNHN.

Merci à celles et ceux qui ont accepté de juger mon travail. Leur présence m'honore.

Je dois beaucoup à Serge Bahuchet, mon directeur de thèse, qui m'a offert un chemin dans le monde de la recherche, qui m'a fait confiance, m'a encouragée et m'a toujours soutenue. Merci pour tous ces moments partagés. Qu'ils soient de réflexion ou de détente, ils m'ont beaucoup appris et apporté.

Le Muséum est un lieu de travail mais il est aussi un carrefour d'échanges entre Brest, le Gabon et la Guyane, l'îlot Poliveau y a toujours été un lieu agréable. Merci à toutes les personnes qui m'y ont écoutée, conseillée, encouragée : Françoise, Evelyne, Richard, Stephan, Christiane, Florence, Hélène, Marie, Julien ; merci à Annie, Mireille et Alain pour vos conseils vidéo, à mes collègues thésards toujours prêts pour un café, une assistance linguistique ou une longue discussion scientifique : Beatriz, Marine, Benjamin, Maya, Aurélie, Monicá, Clémence, Samuel. Merci aussi à Farida et Florence, à Yvette Pallix et Mahjouba Fassa d'avoir toujours fait au mieux pour me faciliter les démarches administratives ô combien escarpées.

Je remercie Jean-François Ponge, Jean-Marie Betsch et Bruno Toupance pour leur esprit curieux et patient dans ma « progression factorielle », Sylvain pour l'assistance cartographique pleine de rebondissements. Merci à tous les membres de mon comité de thèse d'avoir joué le jeu de m'accompagner, de me critiquer et de me conseiller judicieusement lors de nos rencontres.
Des remerciements spéciaux à mon « petit frère aîné » Nicolas, compagnon d'aéroport, de bureau et d'esprit. Un merci tout particulier à Jeanne pour sa présence, sa bonne humeur, ses multiples conseils et attentions, et à la meilleure crêpe que nous partagerons un jour...

Mes pensées vont également à mes compagnons de vie à Paris, Brest et ailleurs : Alexis (le maté est venu fort à propos ces derniers jours !), Vincent (hmmm les dattes…), Loïc (me voilà dépendante au chocolat !), Didier, Kristen, Charlotte, Anne, Claire, Yann, Aurore, Élo, Caro et tous les autres, pour leur amitié et leur compréhension, surtout le temps de cette fin de thèse où ma disponibilité s'est énormément réduite.
Merci à Pierre et Marie pour toutes leurs attentions, qu'elles soient affectueuses, culinaires ou « orthographiques ». Merci à tous ceux qui m'ont accueillis en France ou ailleurs, qui m'ont offert un bout de leur maison, de leur appartement, de leur bureau, de leur jardin, de leur caravane, de leur ordinateur, un peu de chocolat, de camembert ou de subtil distillat, beaucoup de café et tellement de temps partagé pendant cette longue aventure de thèse…

Enfin, un immense merci à mes parents et ma fratrie sans lesquels je n'aurais pu parcourir tout ce chemin. Pour votre soutien sans limite, les nombreux temps kernilisiens, pontécruciens et alençonnais partagés, pour l'envie de comprendre, le goût de découvrir et la volonté de persévérer que vous m'avez transmise. Merci bien sûr à mes sages grands-parents de toujours participer à cette vivante famille envers laquelle ma reconnaissance est grande.

Et merci à toi Isa, pour m'avoir encouragée à relever le défi de la thèse, pour m'avoir ensuite soutenue de près comme de loin, dans les pensées, les ondes téléphoniques, inter-nautiques. Merci d'avoir supporté les longues journées et soirées devant l'écran le clavier sous les doigts…
Merci simplement d'être là.

Que tous mes relecteurs de qualité, déjà cités pour leurs autres qualités, soient aussi par ces lignes remerciés.

NOTE AU LECTEUR

TRANSCRIPTIONS

Beaucoup de mes enquêtes ont été réalisées dans le français du locuteur, un français parfois gabonais, parfois béninois, parfois sénégalais. J'ai opté pour une transcription fidèle des paroles prononcées en « français local ». Les grammaires sont légèrement différentes et certains termes peuvent surprendre ou faire sourire, mais je trouve plus juste de respecter le parler local. Je vous propose pour vous familiariser avec ce parler, de parcourir l'annexe 1 listant un certain nombre de phrases en français régional, traduites en « français de France ». Il est par exemple à noter que le terme *laver* n'est pas réservé à la toilette ou au nettoyage. Aller nager, aller se baigner, se dit « je vais me laver ». Chaque fois que vous rencontrerez une expression ou un terme auquel est apposé une astérisque, vous pourrez trouver la traduction dans cette même annexe, organisée par ordre alphabétique. Il est également important de souligner que les constructions grammaticales pouvant apparaître fausses aux yeux du lecteur français ne sont pas des erreurs de langage de l'informateur ou de traduction du traducteur, mais sont généralement le reflet fidèle de la langue française du pays.

Lorsqu'il s'agit d'éléments traduits de la langue maternelle du locuteur (vili, lumbu, phla ou fulbe), tels les chansons, les contes, quelques parties d'entretiens, voire des entretiens entiers, vous disposerez du texte transcrit en phonétique internationale respectant au mieux les tons (haut et bas) de chaque langue. Le linguiste Paul Achille Mavoungou de l'Université Omar bongo de Libreville m'a utilement assistée dans la transcription du vili et du lumbu et je l'en remercie.

Les termes transcrits en vili au cours du texte sont au singulier ou au pluriel selon la phrase dans laquelle ils s'insèrent.

CITATIONS

J'ai choisi pour ce travail de valoriser les propos d'un maximum d'informateurs. Chacune de leurs affirmations résonnent comme des « preuves », parallèlement à des résultats d'expérience en sciences biologiques. Leur synthèse vise à répondre à mon questionnement, à ma problématique de recherche, et j'ai estimé judicieux d'en apposer des extraits, de les insérer régulièrement dans le texte, même s'ils seront peut-être perçus comme trop nombreux. La mise en page permet de facilement discerner des niveaux de lecture, et c'est aussi de cette manière que je vous invite, chers lecteurs, à découvrir ma réflexion.

Au terme de chaque citation de témoin, d'informateur, sont apposés entre parenthèses son sexe, son ethnie ou groupe, son âge, le lieu et la date de l'entretien. Si une personne est le fruit d'une union de deux ethnies différentes, la première ethnie sera celle de la mère, la seconde celle du père, choix adopté du fait de la dominance de la filiation matrilinéaire au Gabon.

À LIVRE OUVERT

La plus grande difficulté rencontrée dans la rédaction de ce travail a été de choisir, parmi toutes les données recueillies pendant deux années, ce que j'écris, et surtout ce que je n'écris pas en conséquence. Des heures d'entretien, ou des extraits d'entretiens ne sont pas directement utiles à l'illustration de mon propos bien qu'ils m'aient permis de le construire.

J'ai parfois choisi de vous retranscrire intégralement l'histoire racontée par mon interlocuteur, bien qu'une partie seulement soit utile à mon propos. Cette partie vit par le contexte qui l'entoure, qui permet de mieux situer l'instant et aussi de mieux vous familiariser avec l'environnement, avec la vie à laquelle j'ai participé. C'est aussi une invitation aux chercheurs de spécialités différentes à utiliser ces matériaux.

À PROPOS DE LA FAUNE ET DE LA FLORE

Un certain nombre d'espèces végétales et animales apparaissent dans le texte que vous allez lire. Lors de leur première apparition, les noms en langues vernaculaires seront associés au nom scientifique de l'espèce, et parfois au terme employé en français local. Les termes vernaculaires seront ensuite généralement préférés dans le texte afin de favoriser la continuité entre les extraits d'entretiens et mon propos ; ils seront en italique. Tous ces termes et noms scientifiques d'espèces sont regroupés en annexes 5 à 9, en vili et phla ou seulement en langue vili selon les espèces. J'ai réalisé les identifications de la plupart des végétaux et animaux grâce à différents manuels listés en première page de ces annexes, me basant parfois sur les identifications déjà réalisées par Richard Parnell du Parc National de Mayumba. Lorsque je n'ai pas pu avoir accès à l'élément vivant, je me suis appuyée sur les connaissances des agents du parc. Si un doute important subsiste sur une espèce, le point d'interrogation sera de rigueur dans mon texte comme dans les annexes.

À PROPOS DES ILLUSTRATIONS

Les photographies, à moins d'une annotation contraire, ont été prises par moi-même entre décembre 2004 et octobre 2006. J'ai réalisé les graphiques, conseillée par Jean-Marie Betsch et Jean-François Ponge, les cartes ave l'assistance de Sylvain Théry.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE - SAVOIRS, LITTORAUX ET CÔTIERS 1

APPRÉHENDER LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS AUJOURD'HUI 5

ÉTUDE DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS PORTÉE SUR LES OBJETS, LES TECHNIQUES, LES SAVOIRS ET LES SAVOIR-FAIRE LOCAUX 5

APPRENTISSAGE : DE L'ACQUISITION D'UN SAVOIR-FAIRE À LA COMPRÉHENSION DE LA PRATIQUE 7

SCIENCES COGNITIVES ET ÉVOLUTION CULTURELLE 8

APPRENTISSAGE PAR L'EXPÉRIENCE ET L'ENGAGEMENT DANS LE MONDE 10

MODÉLISATION DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS EN UTILISANT LES OUTILS MÉTHODOLOGIQUES D'AUTRES DISCIPLINES / QUID DES PROCESSUS ? 11

COMPRENDRE LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS POUR MIEUX GÉRER 13

LES LITTORAUX ET LEURS SOCIÉTÉS : UN ESPACE PERTINENT POUR TRAVAILLER SUR LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS 17

LE LITTORAL : INTERFACE ENTRE TERRE ET MER 17

LE LITTORAL : ESPACE PRIVILÉGIÉ DE RENCONTRE AVEC L'AUTRE 18

LES HOMMES DU LITTORAL : UNE ORGANISATION CARACTÉRISTIQUE 19

LE LITTORAL GABONAIS : UN SITE PROPICE POUR UNE ÉTUDE LOCALE À DIMENSIONS MULTIPLES 23

DE LA FORÊT À LA MER : QUAND ÉCOLOGIE ET ÉCONOMIE GUIDENT L'HISTOIRE ET LA SCIENCE 23

DES MOUVEMENTS D'HOMMES, D'OBJETS ET D'IDÉES : UNE DYNAMIQUE DE PEUPLEMENT SINGULIÈRE 26

D'UNE PROSPECTION NATIONALE VERS UNE ÉTUDE LOCALE 35

CHAPITRE I : SOCIÉTÉS ET LITTORAL AU GABON - ESPACE CONSTRUIT SUR DES INTERACTIONS ET INITIATEUR DE NOUVELLES INTERACTIONS 43

UN TERRITOIRE PARTAGÉ : INTERFACE ÉCOLOGIQUE ET HUMAINE 47

ÉCOLOGIE DU LITTORAL GABONAIS 47

COMMUNAUTÉS ET PRATIQUES SUR LA CÔTE GABONAISE 49

HOMMES ET FEMMES DE LA BANIO 51

COMPLEXES CULTURELS EN PRÉSENCE SUR LE LITTORAL DE LA NYANGA 55

LES VILI, UN PEUPLE QUI CÔTOIE L'EAU DEPUIS TOUJOURS 55

LES FULBÉ DE LA BANIO, UN MICROCOSME À GRANDE INFLUENCE 75

LES « POPO », UN PEUPLE DE PÊCHEURS EN MER 84

TROIS SYSTÈMES QUI FONT UN : PERMÉABILITÉS QUOTIDIENNES POUR UNE CONSTRUCTION COMMUNE 97

DES AUTOCHTONES, HÔTES CONTRAINTS OU DÉSIREUX ? 97

DES MIGRANTS, VOYAGEURS AUX DESSEINS VARIÉS 101

UNE SCÈNE DE VIE PLURIETHNIQUE QUI DÉCLENCHE UNE CONSTRUCTION COMMUNE 105

CHAPITRE II : DES OBJETS CULTURELS PHARES POUR METTRE AU JOUR DES COMMUNAUTES EN INTERRELATION 127

DES OBJETS CULTURELS PHARES 131

UNE DÉMARCHE COMPARATIVE FACILITÉE PAR L'EXPLORATION D'OBJETS CULTURELS REPRÉSENTATIFS ÉCLAIRANTS, DES « OBJETS PHARES » 131

DÉROULEMENT DES ENQUÊTES 133

DESCRIPTION DES OBJETS-PHARES ET DE LA RELATION À L'OBJET À TRAVERS LES DISCOURS 135

L'HAMEÇON, OBJET À « LARGE SPECTRE » 135

LA PIROGUE, REFLET D'UNE MULTIPLICITÉ D'ACTEURS ET DE FONCTIONS 143

LE FILET ET L'ÉPERVIER, OUTILS AUX USAGES SPÉCIFIQUES DE CHACUN 156

LE VIVIER, ÉLÉMENT AU SEIN DE COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE IMBRIQUÉES 170

LES FUMOIRS, TRANSFORMATION DU VIVANT EN SE DISTINGUANT 177

LES CLAIES DE SÉCHAGE, DÉTERMINANT CULTUREL FORT 196

LES GÉNIES DES EAUX, UN INVISIBLE TRÈS PRÉSENT AU GABON 205

LES COQUILLAGES, ACTIVITÉ DES FEMMES FORTEMENT LIÉE À INVISIVIBLE 229

LA NAGE, ACQUIS QUI SE CONSTRUIT ENTRE *ALTER EGO* 245

CHAPITRE III : D'UNE MULTIPLICITÉ DE DYNAMIQUES CULTURELLES VERS UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION GLOBALE DE LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS 253

DES DYNAMIQUES CULTURELLES ET DES MODALITÉS D'APPRENTISSAGE 256

DYNAMIQUES CULTURELLES RÉVÉLÉES LOCALEMENT 256

TYPES D'APPRENTISSAGE CARACTÉRISANT CHAQUE OBJET CULTUREL 276

UN NOUVEL OUTIL POUR ÉCLAIRER DES DYNAMIQUES 283

DES MOTS POUR COMPRENDRE : PRÉMISSES DE L'ANALYSE FACTORIELLE 283

DES INDIVIDUS INVESTIS DANS LA TRANSMISSION 290

DES CONTEXTES ACCOMPAGNANT LES « *OBJETS CULTURELS PHARES* » 294

DES JEUX DE FACTEURS ET DES JEUX D'INTERACTIONS FAÇONNANT DES SAVOIRS DYNAMIQUES 308

NATURE ET RAISONS DES CHANGEMENTS CONSTATÉS 308

FACTEURS INFLUENÇANT DES JEUX DE MOUVEMENT ET DE NON-MOUVEMENT, D'EMPRUNT ET DE NON-EMPRUNT 311

CONCLUSION GÉNÉRALE 319

UNE ÉCHELLE D'OBSERVATION ET DE QUESTIONNEMENT 322

DES POINTS DE VUE POUR DÉCRIRE DES INTERRELATIONS DYNAMIQUES 327

UNE CONJONCTION DE MÉTHODES POUR METTRE AU JOUR DES PROCESSUS 330

BIBLIOGRAPHIE 339

LISTE DES ILLUSTRATIONS 365

TABLE DES MATIÈRES 373

INTRODUCTION GÉNÉRALE

SAVOIRS, LITTORAUX ET CÔTIERS

Qu'est-ce que la transmission des savoirs ?

Un vent d'ouest nous donnant des informations sur le temps à venir ?
Un océan qui scintille et nous apprend qu'un banc de sardines s'approche de la côte ?
Un grand-père qui conte ses rencontres avec les génies de l'eau ?
Des arbres qui laissent leurs feuilles choir pour nous apprendre que la saison humide se prépare?
Une petite fille qui joue auprès de sa grande sœur écaillant le poisson ?

Transmettre, acquérir, partager un savoir ou un savoir-faire se fait dans le quotidien ou l'exceptionnel, au cours de la vie. Chaque contexte, ou plutôt chaque combinaison de contextes (écologiques, humains, techniques, etc.) voit s'exprimer différents types de transmission de savoirs qui se distinguent par les modalités qui les composent.

Il est un lieu commun dont on peut faire le constat dans de nombreux écrits et discours tenus sur les différents continents : « tout se perd… ». Les valeurs, les langues, les « traditions »[1], les savoir-faire, sont affectés par une remise en question liée à la course à la modernité, liée simplement au caractère non figé mais dynamique des cultures. Peut-on alors seulement parler de perte des savoirs et savoir-faire ? Serait-ce si simple ?
Afin de mieux comprendre comment les populations acquièrent, adoptent et partagent les savoirs, j'ai choisi de me questionner sur ce qui en fait la dynamique : non seulement à travers les constats d'évolution, de transformation ou de disparition de savoirs ou de savoir-faire, mais aussi en tentant de comprendre les mécanismes internes qui permettent ces dynamiques variées.
À l'heure où les réflexions sur l'évolution de l'homme et de son environnement sont sans cesse discutées, ces questionnements s'avèrent de plus en plus nécessaires. Les processus qui gouvernent la transmission des savoirs jouent en effet un rôle primordial dans les évolutions de nos relations avec la biodiversité, particulièrement à long terme.

Les littoraux, que je côtoie et étudie depuis le début de mon cursus universitaire, sont des espaces d'interfaces tant écologiques, qu'humaines. De tout temps, peuplés ou traversés par des hommes de cultures et de langues différentes, ils sont des lieux où savoirs, savoir-faire et représentations symboliques sont en constante tension. Certains changements dans ces espaces plus sujets à la rencontre de l'Autre parfois très lointain, sont eux-mêmes précurseurs de changements à l'intérieur des terres. Toutes ces raisons m'ont conduite à travailler sur la dynamique des savoirs et savoir-faire en partageant la vie des côtiers.

[1] J'emploie consciemment le terme *tradition* et lui affecte des guillemets car il est spécifiquement le mot usité dans ce *lieu commun* qui affirme que « tout se perd… », alors que son sens premier, l'acte de transmettre, et non la chose transmise, est plutôt ignoré. Gérard Lenclud a à ce propos pertinemment intitulé un de ses articles : « La tradition n'est plus ce qu'elle était… » (Lenclud 1987).

Le travail de recherche que je vais vous présenter repose sur trois mois et demi de mission sur les littoraux de Guyane française et du Surinam[2], et plus intensément sur douze mois de missions sur la côte du Gabon. Il a une double vocation. D'une part, en faisant appel à l'ethnoécologie, l'anthropologie historique et maritime, ou encore la linguistique, il nous guidera vers une meilleure compréhension des interrelations dynamiques existant entre les hommes et le littoral. D'autre part, fort de cette compréhension, et s'appuyant sur des outils méthodologiques habituellement utilisés par les sciences biologiques ou sociologiques, il permettra d'appréhender la dynamique des savoirs avec un regard nouveau.

[2] Une autre problématique de recherche portant sur le statut des tortues marines au Sénégal m'a conduite à partager la vie des Sereer en 2003. Cette mission réalisée lors de mon DEA participe aussi à mon appréhension du littoral et des populations qui en dépendent ; elle m'a facilité la mise en place d'une démarche comparative.

APPRÉHENDER LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS AUJOURD'HUI

> *« L'apprentissage transmet tout ensemble savoirs efficaces, sens et identité » (Sigaut 1988: 24)*

Les savoirs composent une culture, caractérisent l'individu, et concourent à se réclamer d'un groupe humain. En conséquence, se profilent deux niveaux de réflexion : l'individu, ce qu'il apprend au cours de sa vie qui façonne sa personnalité et son individualité ; et le groupe social, qui agrège les individus et leur permet de transmettre des éléments réunis par le groupe dans son ensemble. Analyser le lien entre les deux niveaux est des plus complexes.

Construction, acquisition et transmission des savoirs ont été réfléchies au travers de diverses sciences les siècles derniers. Au niveau individuel, les sciences cognitives ont permis une compréhension fine de l'acquisition et de la transmission des savoirs propres à chaque être humain. Les ethnologues, les anthropologues et les sociologues ont offert des descriptions plus globales à l'échelle d'un quartier, d'un village, ou encore d'un corps de métier. Mais à ma connaissance, aucune typologie fine de l'ensemble des contextes participant au changement ou au non-changement d'un savoir ou d'un savoir-faire, n'existe.

En interrogeant les disciplines de l'écologie et de l'ethnologie, je vais donc tenter de dépasser certaines limites méthodologiques. Je vais notamment éprouver une méthodologie nouvelle sur le littoral du Gabon pour ensuite lui prêter un potentiel d'application plus large.

Mais avant de débuter ce parcours, explicitons au sein de quels travaux, de quels écrits, et de quelles réflexions s'insère et s'alimente ma thèse, en définissant les cadres conceptuels et théoriques de l'étude de la dynamique des savoirs.

ÉTUDE DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS PORTÉE SUR LES OBJETS, LES TECHNIQUES, LES SAVOIRS ET LES SAVOIR-FAIRE LOCAUX

> « Ce que je retiens de l'enseignement de Marcel Mauss, c'est que *l'étude de n'importe quel objet d'une civilisation permet de reconstruire ou de faire défiler celle-ci*. » (Haudricourt & Dibie 1987: 157)

Au niveau de l'objet en tant qu'outil, la transmission des savoirs techniques a fait l'objet d'études fournies depuis des dizaines d'années. Les premières approches anthropologiques du phénomène technique sont réalisées par Marcel Mauss (2002 [1947]), puis par André Leroi-Gourhan (1945), notamment via la méthodologie des « chaînes opératoires » . Des analyses comparatives menées sur de larges échelles géographiques et temporelles ont permis et permettent toujours de faire des parallèles fort intéressants entre les pratiques de chaque communauté, *a fortiori* lorsque les chercheurs se

soucient à la fois des dimensions physiques et symboliques, tant du mode de constitution que de la fonction de la technique (Bahuchet 1987; Haudricourt & Dibie 1987; Lemonnier 1996). L'ethnologie des systèmes techniques s'emploie alors à considérer les effets des phénomènes techniques sur les autres phénomènes sociaux et réciproquement (Lemonnier 1991: 698).

À force de chercher à comprendre l'évolution des objets et du fonctionnement humain, il apparaît que c'est la relation entre les gestes, les outils et les manières de les utiliser qui devient cruciale pour comprendre la dynamique des savoirs.

> « Ce qui m'intéressait était avant tout la relation entre les gestes, les vêtements et les manières de porter les fardeaux ; toutes choses qui me semblaient très importantes, non seulement pour expliquer l'extension de telle forme d'habit ou de tel type de portage mais également le «succès» ou l' «insuccès» de telle coutume, de telle technique ou même de telle mode. Quant aux gestes que nous avons acquis l'habitude d'exécuter normalement, ils ont marqué notre corps de certaines habitudes qui, à leur tour, ont réagi sur tout notre environnement. » (Haudricourt & Dibie 1987: 63)

Une recherche sur la dynamique culturelle implique ainsi de manière évidente un travail sur les relations, les interactions mises en jeu au sein de chaque être humain, entre les êtres humains et entre ceux-ci et leur environnement. Le concours de différentes disciplines se révèle nécessaire.

En parallèle des recherches sur la compréhension de l'évolution des objets, des travaux sur l'emprunt, en ethnologie comme en linguistique sont conduits (Bahuchet 1996a; Haudricourt 1961; Moñino 1970). Ils offrent des perspectives comparatives de qualité et permettent notamment de tirer des « conclusions sur les mécanismes de l'emprunt en fonction de l'identité communautaire » (Moñino 2004: 25). Travailler sur la diffusion et l'emprunt ne peut effectivement s'accomplir sans faire appel au vocabulaire et aux langues comme l'avait impulsé André-Georges Haudricourt (1962; 1987), conseil que je suivrai dans la mesure de mes compétences.

Plusieurs de ces auteurs s'insèrent dans une démarche scientifique, dénommée « ethnoscience » depuis les années 1950 (Murdock 2004[1950]). Ils s'intéressent davantage aux savoirs relatifs à l'environnement et aux phénomènes naturels en général.

> « Les savoirs sont examinés en relation avec les savoir-faire et les représentations symboliques et, de façon systémique, à l'intérieur des écosystèmes socioculturels et économiques dans lesquels ils se sont développés. » (Friedberg 1991: 254).

Depuis quelques dizaines d'années, les études sur l'objet, l'outil et l'homme dans son environnement ont ainsi fait naître un nouveau domaine de l'ethnologie, celui de l'étude des savoirs locaux. Dénommés TEK en anglais, « *Traditional Ecological Knowledge* », ils sont définis comme un « *cumulative body of knowledge, practice, and belief - evolving by adaptive processes and handed down thrown generations by cultural transmission - about the* ***relationship of living beings*** *(including humans) with one another and with the environment* » (Berkes 1993; Neisheim, Dhillion & Stølen 2006). Ainsi, les TEK impliquent un lien étroit entre les hommes et le milieu.

La difficulté de l'étude des savoirs locaux réside notamment dans le fait qu'ils ne sont pas homogènes, ce qui fait aussi leur richesse. Des différences existent en effet selon le genre, l'âge, le statut, les

occupations (Sillitoe 1998: 232-233). Le rôle qu'endossent les experts dans la transmission des savoirs locaux est essentiel selon Davis et Wagner, qui encouragent les chercheurs à organiser systématiquement leurs protocoles d'enquêtes afin de parvenir à identifier ces experts et à déterminer leurs rôles. Ainsi, dans un article de 2003, après avoir considéré les méthodologies explicitées ou non dans les articles de leurs collègues, ils visent à promouvoir les enquêtes pour une documentation systématique de savoirs locaux :

> « It is time then for social scientists to move beyond their current preoccupation with theoretical issues and general endorsements of the value of local ecological knowledge, and begin a substantive engagement with the research processes necessary to systematically document local knowledge. » (Davis & Wagner 2003: 486)

L'hétérogénéité dans la répartition des savoirs locaux est un des facteurs jouant grandement sur leurs modalités d'acquisition et de transfert, elle doit être déterminée précisément pour chaque groupe humain et chaque « corps de métier ».

APPRENTISSAGE : DE L'ACQUISITION D'UN SAVOIR-FAIRE À LA COMPRÉHENSION DE LA PRATIQUE

Dans les années 1990, les concepts d' « écologie de l'apprentissage », *ecology of learning*, et d' « écologie de la connaissance », *ecology of knowledge*, s'inspirant de travaux réalisés dans le cadre scolaire ou quotidien, nous projettent dans une perspective prenant plus largement en compte ce qui environne l'individu, le groupe et la pratique (Brown 2000; Brown & Duguid 2000; Ingold 2004; Richardson 2002), une perspective appuyée par les recherches se basant sur la notion de Communautés de Pratique (CoPs) (Lave & Wenger 1991). La théorie des Communautés de Pratiques s'inscrit en effet dans une évolution épistémologique qui conduit le domaine de la gestion des connaissances d'une vision techno-centrée vers une vision anthropo-centrée. Savoir n'est pas un pré-requis pour faire mais un produit de la participation dans une communauté de pratique (CoPs), cette dernière étant composée d'experts et de débutants nouveaux-venus (« *newcomers* ») vivant socialement leur pratique. Les premières études de cas de Jean Lave et Etienne Wenger portaient sur cinq CoPs différentes : des sages-femmes, des tailleurs, des quartiers-maîtres de la marine, des apprentis bouchers et des alcooliques.

Ces auteurs localisent l'apprentissage dans des procédés de « coparticipation ». Les interactions et les engagements divers au sein d'une communauté de pratique procurent un contexte particulier dans lequel l'apprentissage se réalise. Le sens, la compréhension et l'apprentissage sont définis « *relativement aux contextes d'actions, et non à des structures autonomes.* » (Hanks 1991: 15). Les processus d'apprentissage ne sont pas « *osmotiques* ». Une observation passive ne suffit pas pour acquérir le savoir-faire, l'art de pratiquer.

> « The learning processes by which the apprentices acquire tailoring knowledge and skill are not haphazard, *not osmotic*, and *not passively observational or imitative* » (Lave 1982: 182)

Ainsi, selon la vision de ces auteurs, les parcours d'apprentissage viennent se distinguer, voire s'opposer aux parcours d'enseignement, vision qui s'inscrit également dans la réflexion d'ethno-linguistes réfléchissant sur la scolarité : éducation *versus* instruction (Grenand 2000).

> « A ***learning curriculum*** is a field of learning resources in everyday practice *viewed from the perspective of learners*. A ***teaching curriculum***, by contrast, is constructed for the instruction of newcomers. » (Lave & Wenger 1991: 97)

SCIENCES COGNITIVES ET ÉVOLUTION CULTURELLE

Les notions de dynamique des savoirs et d'apprentissage s'élaborent à différents niveaux d'analyse. Au niveau individuel, un grand travail a été fait par la psychologie et les sciences cognitives.

> « Les individus naissent dotés de capacités cognitives similaires, mais au cours de leur développement, ils les utilisent pour constituer des systèmes d'idées ou de souvenirs différents selon les stimuli reçus, et donc différents selon le « contexte » culturel. » (Boyer 1991: 159)

Au travers de l'anthropologie cognitive sont alors étudiés les processus par lesquels différentes cultures mobilisent de manière spécifique un même ensemble de processus mentaux[3].

Par ailleurs, les cognitivistes ont fait progresser la théorie de la culture matérielle en établissant qu'il existe une connaissance non discursive, liée à l'engagement du corps dans l'action (REF), mais les processus complexes d'apprentissage et d'acquisition des savoirs et savoir-faire, mettant en jeu de nombreux phénomènes complexes ne sont pas encore suffisamment compris pour appréhender les jeux de facteurs influant sur ces processus.

L'information qui n'est pas discursive est bien entendu plus difficile à saisir, mais surtout plus difficile à écrire. Rendre compte des connaissances « non-dites » telles l'expérience, la pratique, le regard, la sensation, l'émotion est une des grandes difficultés que rencontre l'ethnologue. Cette « mise en mots » est pourtant nécessaire et primordiale pour travailler sur la dynamique des savoirs, qui selon les sociétés et les savoirs concernés, dépend principalement du langage, s'appuie sur lui, ou s'en passe complètement.

> « Actors' concepts of society are represented not as strings of terms and propositions but as governed by lived-in models, that is, models based as much in experience, practice, sight, and sensation as in language. » (Bloch 1998: 25)

Afin de mieux définir les modalités de transmission de savoir, les chercheurs doivent pourtant dépasser cet obstacle et s'attacher à toujours formaliser les multiples dimensions de leurs observations. Faisant résonance aux idées de Hutchins et Dan Sperber, Henrich, Boyd et Richerson ont développé la notion d' « *attracteurs cognitifs* » qu'ils définissent comme étant des « *représentations favorisées par les processus d'inférence psychologique (incluant le stockage et la récupération)* » (Henrich, Boyd & Richerson sous presse (accepté en 2002)). Contrairement à la transmission génétique, la transmission

[3] Pour un historique des courants fondamentaux qui se sont succédés, lire (Grison 2004).

culturelle est en effet hautement liée à ces « *représentations particulières* » ; les attracteurs cognitifs d'une population sont déterminants pour l'évolution culturelle. Selon ces auteurs, deux mécanismes cognitifs affectent les processus d'apprentissage : la transformation inférentielle (« *inferential transformation* ») explicitant que les représentations mentales d'un individu résultent du mélange des attracteurs selon les observations constatées de l'individu, et l'attention sélective (« *selective attention* ») qui consiste à penser comme les meilleurs individus.

Les phénomènes cognitifs jouent un rôle dans l'explication des faits sociaux, ils permettent de mieux appréhender les processus d'apprentissage ; les sciences cognitives doivent donc aussi être sollicitées pour comprendre la dynamique des savoirs. Des facteurs psychologiques entrent en jeu, notamment dans la formation et la transmission des mythes, les uns ayant trait à des processus conscients, les autres à des processus échappant radicalement à la conscience comme la mémorisation, ou la formation spontanée des connaissances intuitives (Sperber 1997).
Les recherches menées dans le domaine de la cognition remettent globalement en cause le point de vue qui consiste à considérer que l'enfant apprend tout de ses parents.

> « Psychologues du développement et, en bien moindre nombre, anthropologues cognitifs se penchent, en se référant le plus souvent à cette propriété de modularité de l'esprit, sur la façon dont les enfants acquièrent leur savoir et leur compétence culturelle : en filtrant les connaissances dont l'appropriation leur est proposée, selon des attentes, des motivations et des préférences délimitées par ces noyaux cognitifs spécialisés et en les «travaillant », c'est-à-dire en les reconstruisant ou, mieux, en les réinventant, en fonction de logiques de raisonnement spécifiquement adaptées à chaque domaine auquel ces modules sont dédiés. » (Lenclud 2003)

L' investissement et l'engagement de l'apprenant sont essentiels pour l'acquisition des savoirs et savoir-faire, mais aussi pour leur formation : « *D'une part, pour apprendre, il faut savoir apprendre et donc disposer de certaines capacités ; d'autre part, tout ce qui est su n'est pas nécessairement enseigné.* » (Lenclud 2003)

Selon Barry Hewlett, psychologie évolutionnaire, écologie évolutionnaire et anthropologie culturelle évolutionnaire sont trois approches complémentaires permettant notamment de modéliser la transmission des savoirs, je le détaillerai. En intégrant ces trois approches pour créer un modèle heuristique, on peut par exemple mieux envisager et comprendre la nature des réponses produites par des populations face à une épidémie d'ébola (Hewlett, 2007 *Conférence Evolutionary approaches to culture*, Musée de l'Homme ; Hewlett & Amola 2003; Hewlett & Hewlett 2008).

APPRENTISSAGE PAR L'EXPÉRIENCE ET L'ENGAGEMENT DANS LE MONDE

Bien que les études en cognition apportent des éléments à la compréhension de la dynamique culturelle, les environnements culturel, social, économique, végétal, minéral et animal ne doivent pas être considérés comme accessoires car ils conditionnent les processus de transmission.[4]

> « Les savoirs sont sous la double dépendance des capacités cognitives propres à l'espèce humaine et des caractéristiques du milieu dans lequel vit la société concernée. Mais cette dépendance n'est pas absolue car les savoirs s'élaborent et se structurent dans le cadre des pratiques techniques et sociales. C'est ainsi que s'établissent les relations entre perception et conception, entre représentations et pratiques. » (Friedberg 1997: 6)

C'est au sein de l'ethnoécologie, science étudiant les relations existant entre les hommes et leur environnement, plus globalisante que l'ethnobiologie, que se sont dessinées des pistes de recherche s'appuyant nettement sur l'expérience et l'engagement dans le monde, accentuant l'interactivité, voire récemment chez certains auteurs la réciprocité entre les éléments de l'écosystème.

Gibson affirme que la connaissance ne résulte pas d'une *enculturation*, d'une seule transmission de la connaissance objectivée entre les humains, mais d'une interaction entre l'ensemble des êtres de l'environnement (humains, animaux, plantes, artéfacts). La psychologie écologique reconnaît la co-évolution des animaux et de leurs environnements, et poursuit une doctrine de réciprocité *environnement – animal* (dont l'homme) comme principe directeur. À ce titre, l'« *éducation de l'attention* » est un des phénomènes essentiel dans l'apprentissage de l'interaction avec cet environnement (Gibson 1986: 254). Ainsi, au travers de sa thèse récemment soutenue, Nicolas Lescureux défend ce phénomène : les pasteurs kirghiz apprennent progressivement à appréhender les comportements du loup, à les anticiper, à les utiliser, et donc à interagir avec leur environnement (Lescureux 2007: 323).

Apprentissage et action sont peu à peu présentés comme incorporés dans un contexte « d'engagement dans le monde » (*enskillment*) (Brunois 2005; Dwyer 1976, 1996; Dwyer & Minnegal 1998; Ingold 1991, 2000, 2004), ce qui prolonge l'idée selon laquelle les cadres de l'apprentissage ne sont pas distincts de ceux de la vie ordinaire.

> « The capabilities of action of both human beings and non-human animals are neither innate nor acquired but *emergent properties of the total developmental system* constituted by the presence of the *agent (human or non-human) in its environment*. » (Ingold 2000: 366)

Ce retour à une démarche scientifique plus globalisante, à l'instar de l'ethnoécologie considérant l'ensemble des êtres vivants et de leurs interactions, s'avère nécessaire pour appréhender les modalités d'apprentissage (Brunois 2005; Lescureux 2006). Florence Brunois invite en ce sens à « re-contextualiser l'étude des savoirs locaux dans la complexité interactive, idéelle et matérielle, liant les hommes au monde vivant » (2005: 31).

> « Comprendre les modes des connaissances des uns et des autres, c'est comprendre les processus inter-relationnels dans lesquels les individus s'engagent avec les humains et les non-humains participant de leur monde » (Brunois 2005: 34).

[4] C'est sur ces environnements que nos compétences pourront apporter un éclairage.

Les relations s'inscrivent dans un contexte qu'il est indispensable d'étudier dans sa globalité pour en extraire les incidences qu'elles exercent sur les modalités de constitution et de transmission des savoirs et savoir-faire. Pour analyser ces relations, il faut néanmoins parvenir à en séparer les paramètres.

Cette démarche vaut pour toute réflexion sur le fonctionnement des individus d'une communauté. Elle nécessite néanmoins un degré d'approche supplémentaire lorsqu'elle porte sur les rites de passage, domaine qui se distingue de la vie ordinaire car les processus d'apprentissage s'y déroulant sont différents. Selon Mickaël Houseman qui s'est particulièrement intéressé aux processus d'acquisition qui y sont mis en œuvre, la ritualisation est elle-même un procédé de *recontextualisation*, où les interactions vécues sont différentes de celles du quotidien (Houseman 2004, 2006). Il conclut que le rite apparaît comme un « *mode distinctif de transmission culturelle* » :

> « Ritual appears as a **distinctive mode of cultural transmission** geared to the organisation of action: it facilitates the ongoing relevance of certain cultural values and ideas by packaging them in the form of highly memorable relational enactments the experience of which provides participants with self-referential contexts in whose light these values and ideas may be justifiably put into effect. » (Houseman 2006: 426)
>
> « Specifically, ritual is one of what must surely be several **basic organisational poles or attractors** governing the perception and patterning of embodied social action. » (Houseman 2006: 427)

Bien que ces rites soient des expériences essentielles de passage d'un statut social à un autre, et donc des lieux de savoirs particuliers, je ne les aborderai pas dans le détail dans mon propos[5]. En revanche, la réflexion initiée sur la *recontextualisation* nous invite dès à présent à postuler que la compréhension de tout processus de constitution, d'acquisition, comme de transformation de savoirs ou de savoir-faire nécessite une fine définition des contextes où ces processus sont mis en œuvre.

MODÉLISATION DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS EN UTILISANT LES OUTILS MÉTHODOLOGIQUES D'AUTRES DISCIPLINES / QUID DES PROCESSUS ?

Les savoirs ethno-écologiques, à travers les différentes démarches entrevues, sont de plus en plus documentés mais ils sont segmentés. De plus, très peu d'études ont porté sur les **processus de transmission et d'acquisition** de ces savoirs, comme le remarquaient Rebecca Zarger et John Stepp à propos des savoirs ethnobotaniques (Zarger & Stepp 2004).

En sollicitant les outils méthodologiques d'autres disciplines telles que les statistiques ou la phylogénétique, des chercheurs se sont penchés sur l'impact des mécanismes de transmission culturelle sur la conservation ou le changement de traits culturels ou de savoirs. Ainsi, des chercheurs en intelligence artificielle ont élaboré des hypothèses et ont construit des simulations sur de grands effectifs, comparant par exemple les transmissions culturelles inter-générationnelles et intra-

[5] Non que cette étude soit inintéressante, au contraire, mais elle nécessite d'y consacrer un temps dont je ne dispose pas. Elle sera la bienvenue ultérieurement pour compléter mon approche.

générationelles (Acerbi & Parisi 2006) afin de distinguer les implications de chacune lors d'un changement brutal d'environnement.

L'anthropologie culturelle évolutionnaire souligne quant à elle la nature évolutionnaire d'informations socialement transmises (connaissances, pratiques, technologies et institutions). La capacité d'apprendre la culture des autres est beaucoup plus efficace que l'étude de tout de façon empirique (essai-erreur); cette efficacité augmente les aptitudes reproductrices d'un individu. Les anthropologues culturels évolutionnaires soutiennent que les personnes intègrent des bases, comme la tendance à apprendre de deux catégories de personnes - des gens « comme eux » et ceux couronnés de succès-, et enrichissent ainsi leurs savoirs et savoir-faire (Hewlett & Lamb 2002).

Suivant ce type d'approche, sont construits ou testés des modèles de transmission (Guglielmino *& al.* 1995; Hewlett & Cavalli-Sforza 1986). Certains de ces modèles montrent que les mécanismes de transmission culturelle semblent déterminer la stabilité des traits culturels, chacun de ces mécanismes ayant des propriétés particulières d'évolution. Ainsi, ce qui est transmis de façon verticale (des parents vers les enfants) est relativement peu sujet à des transformations rapides, phénomène adapté pour une communauté qui subit peu de changements. En revanche, les savoirs caractérisés par une transmission horizontale sont enclins à changer très rapidement, particularité « idéale » pour une communauté qui subit de grands bouleversements écologiques par exemple. Ces chercheurs établissant des liens entre mécanismes de transmission et évolution culturelle détaillent et affinent actuellement de plus en plus leur objet. Mon étude a vocation à compléter ces efforts.

Des parallèles entre l'écologie évolutionnaire et l'anthropologie évolutionaire sont très intéressants mais ne suffisent pas. En écologie, les modes et les processus de transmission s'appliquent aux gènes indifféremment de l'information que ces derniers contiennent. Dans son article « Semes and genes », Barry Hewlett met en parallèle gène et sème, unité culturelle soulignant « *la nature symbolique de la culture* » (Hewlett, De Silvestri & Guglielmino 2002: 314). Pourtant, les processus de transmission des savoirs sont justement différents et dépendants des types de savoirs transmis, j'en ai fait le constat sur les littoraux guyanais, surinamais et gabonais. Je tenterai donc dans le développement de mon propos de discerner ces typologies, puis de les modéliser.

D'autres chercheurs se sont par ailleurs penchés sur la co-évolution possible de différents systèmes. Une co-évolution du pastoralisme et de la patrilinéarité chez des peuples de langue bantoue (Holden & Mace 2003) a ainsi pu être mise à jour à une échelle temporelle et géographique très large, nécessitant de grands moyens humains et financiers.
À une échelle plus locale mais en présence de communautés d'origines très différentes, aucune étude n'a, à ma connaissance, cherché à relever ce type de problématique. C'est pourquoi je m'y attacherai

en portant ma réflexion sur des objets culturels variés, caractéristiques de changements ou de non-changements au sein d'une communauté et entre communautés.

COMPRENDRE LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS POUR MIEUX GÉRER

Pour clore cette mise en perspective de notre cadre conceptuel et théorique, faisons désormais un point sur la manière dont le sens commun et le monde scientifique entendent la dynamique des savoirs et sur les implications que cette dernière a sur la conservation de la diversité biologique et diversité culturelle, sujet aujourd'hui fort discuté.

PERTE-DISPARITION *VS* CRÉATION-INNOVATION

Certains anthropologues se sont interrogés sur les éventuelles divergences entre l'évolution du savoir individuel et celle des pratiques (connaissance et usage des plantes en relation avec le marché économique par Reyes-García, Vadez, Huanca *&* *al.* 2005). L'étude des savoirs locaux, des TEK (Traditional Ecological Knowledge) s'attache très souvent à constater leur perte alors que la dynamique des savoirs est aussi à la création, à l'innovation, particulièrement dans des contextes multiculturels, réflexion que je chercherai à enrichir.

De ce fait, en 2004, Rebecca Zarger et John Stepp reviennent sur les conclusions de beaucoup d'anthropologues et de chercheurs en sciences sociales affirmant que la plupart des savoirs sur l'environnement changent rapidement ou sont perdus dans le cadre d'un changement de contexte sociopolitique, économique et environnemental. Ils réalisent une étude comparative diachronique (Zarger & Stepp 2004) sur les savoirs ethnobotaniques des enfants Maya Tzeltal et constatent qu'en trente ans, malgré de grands changements dans la communauté (ouverture de réseaux routiers, électricité -télévision et réfrigérateur-, travail salarié, accès aux soins, accès à la scolarité), la capacité des enfants à nommer les plantes de leur environnement a très peu changé. Selon les auteurs, cela est essentiellement dû au fait que leur expérience du quotidien est relativement inchangée (collecte des ressources alimentaires, jeux et accompagnement des parents hors du temps scolaire).

> « Nous pouvons constater que la connaissance environnementale est résiliente et mutable, persistante dans certains contextes tandis qu'elle est transformée ou perdue dans d'autres. » (Zarger & Stepp 2004: 417).

De même, la réflexion de Sabrina Doyon sur la dynamique littorale dans les Caraïbes, particulièrement à Cuba, met à jour le processus par lequel les communautés côtières ont délaissé puis se sont réappropriées leur savoir environnemental local (Doyon 2005).

> « Le système étatique cubain, supporté par les valeurs de la révolution, a poussé la population à mettre un terme à leurs pratiques de subsistance. Toutefois, avec la crise économique des années 1990, la population a dû retrouver et réinventer un savoir local afin de pouvoir exploiter les ressources naturelles et assurer leur survie. » (Doyon 2005)

Par ailleurs, de multiples constats d'emprunt, d'évolution lexicale, ont été faits et analysés par des linguistes, abordant avec un regard particulier le vocabulaire du modernisme (Haudricourt 1961;

Kazadi 1983; Moñino 1970; Renault-Lescure 1981; Roulon-Doko 1998; Tourneux 1984). L'introduction de phonèmes nouveaux, la création de nouvelles manières de parler, participent à la dynamique des savoirs, qui n'oppose pas perte et disparition à création et innovation, mais est constituée d'une multiplicité de phénomènes d'évolution.

Tous ces témoignages illustrent le fait que les savoirs et savoir-faire ne sont ni figés ni homogènes : certains se transforment tandis que d'autres semblent immuables ; quelques-uns sont réinventés ou réappropriés. Les contextes politiques, sociaux, et écologiques sont avancés comme cruciaux dans ces dynamiques variées (Boutry 2004; Breton 1991; Breton 1995; Fraga 2006; Labrecque 2002, à paraître; Ortiz-Lozano *& al.* 2005; Verdeaux 1981; Zarger & Stepp 2004).

C'est pourquoi une *contextualisation* fine et ordonnée de chaque étude est indispensable, à plus forte raison pour offrir la possibilité de mener des travaux comparatifs *a posteriori*, non seulement à d'autres chercheurs mais aussi à des gestionnaires chargés de la conservation de la biodiversité, tant des espèces que des savoirs. En effet, la gestion de la diversité biologique et culturelle est intimement dépendante de nos connaissances sur la dynamique des savoirs et de la prise en considération de cette dernière.

SAVOIRS ET GESTION DE LA BIODIVERSITÉ

Il est absolument nécessaire aujourd'hui qu'anthropologues, écologues et autres scientifiques travaillent de concert pour la gestion de notre environnement, physique comme humain. Avec l'article 8j de la Convention de la diversité biologique[6] en 1992, la stratégie de conservation de la biodiversité a commencé à prendre une large dimension culturelle. Les hommes sont désormais reconnus acteurs dans leur environnement. Nous sommes donc enclins à tenir compte des multiples perceptions culturelles de la nature pour en assurer sa conservation et son utilisation durable, une nature qui n'est ni « *vue d'une façon uniforme par les sociétés humaines* » (Bachelet 1995), ni entretenue ou créée de manière homogène (Balée 1993, 2000; McKey *& al.* 2001). La biodiversité devient un réel enjeu politique, économique et culturel, en même temps que purement scientifique.

> Les hommes sont « *partie intégrante de l'écosystème que l'on entend conserver : on n'y réussira pas sans eux*. » (Weber 2000).

[6] Extrait de l'article 8j de la Convention dite de Río (1992) : "[Chaque partie contractante] sous réserve des dispositions de sa législation nationale, respecte, préserve et maintient les connaissances, innovations et pratiques des communautés autochtones et locales qui incarnent des modes de vie traditionnels présentant un intérêt pour la conservation et l'utilisation durable de la diversité biologique et en favorise l'application sur une plus grande échelle, avec l'accord et la participation des dépositaires de ces connaissances […] et encourage le partage équitable des avantages découlant de l'utilisation de ces connaissances […]."

Des tentatives de concertation et de mise en commun des savoirs scientifiques et des savoirs locaux, ou du moins la prise en considération prépondérante de ces derniers, ont déjà été réalisées, notamment dans le domaine de la pêche (Beger *& al.* 2004; Drew 2005; Durand, Lemoalle & Weber 1991; Eythorsson 1993; García-Quijano 2007; Guest 2003; Haggan, Neis & Baird 2007; Murray, Neis & Johnsen 2006; Poepoe, Bartram & Friedlander 2007) ; elles s'avèrent souvent concluantes pour la bonne gestion des espaces.

Les savoirs naturalistes sont donc considérés non seulement comme des outils de gestion, mais aussi comme de véritables « objets » de conservation. Une forme de gestion des ressources naturelles qui se révèle efficace en un lieu donné chez une population particulière est susceptible de servir avantageusement d'exemple, mais il y a toujours un risque d'extraire une connaissance ou une pratique « traditionnelle » hors de son contexte culturel et historique (Berkes 1999). Quel que soit le milieu, dans les pays du Sud comme dans les pays du Nord, les différents savoirs empiriques prennent naissance et s'épanouissent au sein d'une communauté partageant une même conception du monde, un même mode de vie, un même système de contrôle du territoire et des ressources, une idéologie et une éthique communes… Le danger pourrait alors être de souhaiter dupliquer telles quelles des pratiques qui n'existent jamais par et pour elles-mêmes. C'est pourquoi il est très important de détailler les contextes au sein desquels se développent tels savoirs et telles dynamiques afin de mieux envisager des « intrusions » ou des « offres» de nouvelles semences, de nouveaux outils ou de nouvelles manières de faire ou de voir, sans détruire l'équilibre d'une communauté humaine ; il est indispensable que savoirs empiriques et savoirs scientifiques communiquent (Sillitoe 1998).

Certains savoirs se perdent, mais très souvent, il ne s'agit pas de perte mais de transformation ou de mutation. Une culture, ainsi que les savoirs et savoir-faire qui la font vivre, sont dynamiques. Il est donc à mon sens inutile aujourd'hui d'observer et d'étudier les communautés avec une vision statique. Ces ensembles sont fluctuants et notre regard doit s'efforcer d'analyser et de comprendre cette dynamique.

Quelques questions diverses viennent à l'esprit :

- Comment se construisent les dynamiques des savoirs et savoir-faire ?
- Quels sont les processus qui gouvernent la transmission des savoirs ?
- Les processus, *a priori* divers, de transmission des connaissances sont-ils différents selon la qualité de la connaissance à transmettre ?
- Comment alors différencier les qualités[7] de savoirs selon la manière dont ils sont transmis ?
- Comment les connaissances (extérieures ou non à l'individu ou à la communauté) bouleversent-elles ou intègrent-elles leurs savoirs, et pourquoi ?

Toutes les approches présentées ci-dessus concourent à comprendre la dynamique des savoirs, mais soulèvent aussi d'autres questions nécessaires à cette compréhension. Une cohésion entre les approches, une mise en relation de celles-ci, s'avère essentielle pour rendre compte de la complexité du phénomène, d'une part au sein de chaque communauté, et d'autre part entre les communautés. En revenant sur chacune de ces approches dans le développement de ma thèse, je prêterai une attention plus aiguë aux modalités de transmission.

> « Le problème pour l'anthropologue n'est en général pas de découvrir si une variable contraint ou détermine, mais de déterminer les modalités et le degré de cette flexibilité » (Ellen 1982: 51)

[7] Le terme « qualité » est emprunté au latin *qualitas, -atis* signifiant dans son acception philosophique « attribut propre de l'être, de la chose » (Rey 2004). Il ne doit pas s'entendre ici avec une notion positive ou négative. La « qualité » qualifie sans jugement de valeur, présente les caractères d'une connaissance déterminée.

LES LITTORAUX ET LEURS SOCIÉTÉS : UN ESPACE PERTINENT POUR TRAVAILLER SUR LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS

Comprendre comment construire un savoir, le transmettre, le transformer, ou en suivre son évolution dans le temps nécessite de solliciter diverses disciplines. Mon parcours de recherche a débuté par une formation en biologie marine, en sciences de l'environnement littoral, pour s'épanouir pleinement en ethnoécologie et anthropologie.

Les littoraux et les sociétés qui y habitent de façon permanente ou temporaire, se sont révélés être des lieux de choix pour travailler sur la dynamique des savoirs. L'étude des communautés de pêcheurs a d'ailleurs déjà joué un rôle crucial dans la reconnaissance de l'importance des savoirs écologiques locaux et de leurs évolutions (Acheson 1981; Acheson, Wilson & Steneck 1998; Andersen & Stiles 1972; Breton 1991; Doyon 2002; Durrenberger & Pálsson 1987; Geistdoerfer 1991; Gelcich, Gareth & Kaiser 2003; Guest 2003; Pálsson 1994, 1998). C'est en sollicitant l'ethnoécologie que j'ai choisi d'appréhender cet espace d'interfaces et de rencontres.

LE LITTORAL : INTERFACE ENTRE TERRE ET MER

Le littoral est un espace à l'interface entre terre et mer. Cette interface entre les influences terrestres et marines, entre les communautés humaines de l'intérieur et celles de bord de mer, entre les conceptions symboliques des êtres vivants visibles et invisibles de la terre et de l'eau, accorde au lieu une dimension matérielle et symbolique forte.

Lorsque Paul Durrenberger et Gísli Pálsson portent leurs recommandations à leurs confrères anthropologues maritimes, ils les inclinent à « *élargir leur regard sur la pêche afin d'inclure autant qu'il est possible des données concernant l'intérieur des terres* » (1987: 519). Travailler avec les communautés du littoral engage par essence ce double regard.

Éléments météorologiques, végétaux et animaux se présentent assez fréquemment sur les littoraux de la planète en gradients parallèles au trait de côte. Bien entendu, les espèces de poissons sont différentes suivant la salinité de l'eau et selon l'éloignement de l'embouchure, tout comme les espèces indicatrices de la présence de la ressource et celles avec lesquelles l'homme se trouve en concurrence pour y accéder. Tout est porteur de sens, de savoirs et de pratiques mais ces éléments varient selon la proximité du trait de côte, éléments avec lesquels les côtiers sont contraints de se familiariser.

Ces derniers ne vivent pas en mer mais utilisent souvent l'ensemble du littoral, ils doivent donc jouer et connaître ces divers gradients afin d'être en mesure de « jouer avec » pour adopter les meilleures

pratiques, appréciées et choisies pour leur efficacité mais aussi pour les valeurs qu'elles incarnent au sein de la société.

> « C'est en effet par la connaissance qu'on peut *s'approprier* la mer. » (Geistdoerfer 1974)

Les connaissances que les communautés construisent, acquièrent et se transmettent, leur permettent de vivre des ressources halieutiques, lagunaires, littorales et maritimes, et de se les approprier, notamment à travers les notions de « terroir » et de « parcours de pêche » (Cormier-Salem 2000).

De plus, en conséquence des gradients de température, d'hygrométrie, d'exposition aux vents marins et de consistance des sols qui diffèrent selon la proximité du trait de côte, les techniques de transformation de la ressource sont différentes : boucaner ou sécher le poisson, extraire le sel d'un marais salant ou la soude du goémon ne se pratique pas de la même manière suivant la combinaison des influences marines et terrestres. Pareillement, les variations annuelles étant moins accentuées lorsque l'influence marine « tampon » est forte, l'influence des saisons joue, dans certaines régions du globe, un rôle atténué/modéré en bord de mer. Le littoral est un espace d'interface entre terre et mer, qui exige donc de ses occupants une connaissance approfondie particulière tant des milieux terrestres et maritimes que de l'espace où ces deux milieux se rencontrent.

Les espèces végétales, animales, et les minéraux disponibles pour construire les outils, les instruments ou les bâtiments indispensables aux activités côtières, comme les divers matériaux d'usage courant (bois de chauffe, eau, sable, etc.) ne sont certes pas les mêmes selon les pays, mais ils sont aussi dépendants des conditions climatiques de la zone littorale et varient au fur et à mesure que l'on pénètre à l'intérieur des terres.

Le climat de chaque littoral est également fort dépendant de la latitude, ce qui sera largement pris en compte dans ma réflexion sur les processus d'adaptation mis en œuvre par les migrants franchissant quelques degrés de latitude.

En brève conclusion, les éléments climatiques et les ressources qui en dépendent varient selon les latitudes et selon des gradients parallèles au trait de côte. Le littoral est une frontière perméable et fluctuante où les hommes s'approvisionnent en fonction de leurs spécialités et échangent en conséquence.

LE LITTORAL : ESPACE PRIVILÉGIÉ DE RENCONTRE AVEC L'AUTRE

L'Océan, la Terre, les Hommes… Comme nous venons de le voir, deux milieux se rencontrent dans un espace limité et font de leurs habitants ni des marins exclusifs, ni des continentaux exclusifs. Le littoral est ainsi par essence un lieu d'interactions écologiques, mais aussi humaines et sociétales.

L'océan et les hommes ne peuvent être étudiés sans prendre en compte toutes les activités et les réseaux qui y sont liés, ceux-ci étant aussi largement terrestres. De plus, du fait des hommes, l'influence marine vers l'intérieur des terres se propage souvent plus en profondeur dans les terres que la seule influence écologique (eaux, vents, embruns, températures). D'autant plus de savoirs sont alors éprouvés.

Non seulement les autochtones circulent vers l'intérieur du pays et les gens de l'intérieur se meuvent vers le littoral, mais depuis que les océans sont appréciés comme voies de transport, navigateurs, conquérants, colons et marchands font aussi halte sur les littoraux.

Les côtiers deviennent ainsi les premiers hommes en contact avec l'Autre venu d'ailleurs. Aujourd'hui, voyageurs de passage et commerçants « habitués[8] » transitent par la côte et participent ainsi à la construction d'un rythme de rencontres et d'échanges, d'un rythme de vie propre aux habitants des littoraux. Historiquement, les océans sont aussi connus comme voie de peuplement, notamment dans l'Océanie (Guiot 2007).

LES HOMMES DU LITTORAL : UNE ORGANISATION CARACTÉRISTIQUE

Les hommes du littoral, souvent pêcheurs, entre océans et lagunes, forment des communautés de pratiques socialement codées qui sont caractéristiques de ce milieu, et favorisent ainsi la contextualisation de l'acquisition, de la formation et de l'échange des savoirs.

DES HOMMES FAISANT FACE À UN MILIEU

James Acheson, constatant que le milieu de la pêche en mer se distingue des autres milieux par son caractère « incertain et risqué » nécessitant des adaptations, des outils particuliers, estime qu'il doit exister une anthropologie de la pêche, *a fortiori* en milieu maritime (Acheson 1981; Breton 1981).

L'absence de repères quotidiens évidents, la nécessité de partir parfois loin et longtemps sont sources de problèmes physiques et physiologiques qui « *forcent à la fois les pêcheurs et leurs familles à jouer des rôles qui ne sont pas standard dans la culture à laquelle ils appartiennent* » (Acheson 1981: 277; Andersen & Stiles 1972). Et si la communauté à laquelle ils appartiennent est « par essence » une population de pêcheurs en mer, leur culture elle-même peut être je crois considérée comme « *non-standard* » pour reprendre les termes de ces auteurs. Les sociétés littorales forment ainsi un système très spécifique qui se révèle plus évident à cerner, à identifier, à décrire. Les éléments qui se transmettent en leur sein forment un système qui leur est propre mais les processus de transmission de

[8] J'utilise dès à présent le terme local « habitué » car il est couramment employé par les pêcheurs et mareyeurs du Gabon. Le fruit de leur travail (poissons, coquillages, crustacés frais ou transformés) est réservé à un réseau d'acheteurs « *habitués* », appelés aussi « *les abonnés* », auxquels s'ajoutent ponctuellement, selon la quantité disponible, d'autres acheteurs, commerçants ou non.

savoirs et de savoir-faire qui y sont mis en œuvre ne sont pas différents de ceux des autres sociétés. Il paraît donc approprié d'aborder la dynamique des savoirs avec ces populations marquées par une organisation spécifique assez rapidement identifiable et une grande aptitude à faire face aux modifications fréquente de leur environnement physique, comme socio-économique.

Des études de dimension locale, nationale ou internationale, portent sur les adaptations aux modifications écologiques et culturelles du milieu dans le domaine de la pêche en mer (André-Bigot 1998; Gelcich, Gareth & Kaiser 2003; Guest 2003; Ivanoff 2003, 2004), ou dans celui de la collecte d'autres ressources littorales telles les coquillages (Descamps 1994; Hanna 1998), les tortues et leur ponte sur les plages (Sabinot 2003), les algues (Arzel 1987), les mangroves (Cormier-Salem 1994)…

Ainsi, les communautés composées de pêcheurs marins, occasionnels ou quotidiens, ont matière à susciter non seulement des recherches originales mais aussi plus rarement des travaux comparatifs les mettant en regard soit des communautés de l'intérieur, soit d'autres communautés du littoral non tournées vers la mer (par exemple, Bahuchet 1996b).

Par ailleurs, le rapport au territoire ne se construit pas de la même manière selon que l'on dispose d'un milieu terrestre défini et délimité, ou que l'on ait vue sur un océan dont l'horizon s'éloigne sans cesse. L'espace à gérer, à vivre, à appréhender, à connaître, à comprendre, semble infini, il n'a pas de limite physiquement visible[9]. Bien que toutes les populations maritimes ne s'offrent pas de découvrir au-delà de cet horizon, hors de vue des côtes, elles naviguent et pêchent sur un territoire commun (« *common property* ») qui bien souvent n'est pas parcellé.[10] La gestion de la ressource doit se faire collectivement, les actions des uns sont dépendantes des actions des autres.

Ainsi, les conditions de vie quotidienne des populations du littoral, sur terre comme en mer, rudes et changeantes, nécessitent une organisation sociale et individuelle conséquente. Pour la réalisation de mon étude, la présence de populations paraissant socialement très distinctes facilitera la différenciation des contextes d'apprentissage.

DES RÔLES DISTINCTS ATTRIBUÉS AU SEIN DE LA COMMUNAUTÉ

Les pêcheurs du littoral forment en leur sein des communautés de pratiques déterminées, aux frontières aisément identifiables, composées de groupes organisés spécialisés et visibles (fabrication

[9] Je parle ici de limite appréciable en distance. Il existe une frontière aussi tangible que la surface terrestre (sur terre/sous terre) : celle de la surface océanique (sur l'eau/sous l'eau). Et il est assez rare que des pêcheurs en mer osent pénétrer le milieu aquatique qui leur est étranger. Prélever des espèces à l'aide d'intermédiaires (outils de pêche) est une chose, les prélever en plongeant soi-même dans l'océan en est une autre. Par ailleurs, bien que les limites et repères de l'espace maritime soient peu visibles, certains peuvent tout de même être appréciés, telles la profondeur ou la qualité du substrat (exemple des hauts-fonds détectés par des sondages faits par itération avec les lignes (Pascal 2008)). J'aborderai cette dimension dans le cours de mon propos.

[10] La notion de territoire commun est très répandue aujourd'hui mais elle est parfois le résultat de l'imposition d'une conception de l'océan et de ses ressources véhiculée par les pays du Nord (Walker 2002).

d'objets - pirogues, filets, nasses, etc. - , capture de la ressource - poissons, coquillages, crustacés, végétaux, etc. - , transformation et commerce de la ressource).

La division sexuelle du travail est généralement fortement marquée : les hommes à la pêche en mer, les femmes à la collecte des coquillages (Descamps 1994; Geistdoerfer 1987; Meehan 1977; Siar 2003); les hommes au travail du bois pour construire des pirogues ou des claies de séchages, les femmes à la collecte du bois de chauffe, à la transformation du poisson et à la vente. Et lorsque ce partage des tâches diffère des « habitudes » (au Nigéria, les femmes pêchent en mer alors que c'est communément les hommes qui s'aventurent dans cette tâche), la communauté est remarquée, admirée ou « pointée du doigt ».

Lorsque les communautés littorales ne pêchent pas en mer mais en lagune, rivière ou fleuve, le partage des tâches est souvent moins marqué. Hommes et femmes conduisent alors la pirogue, pêchent et transforment le poisson.

Par ailleurs, au sein d'un village, certaines activités sont celles de quelques spécialistes : un ou deux hommes seulement maîtrisent l'art de creuser la pirogue ; dans d'autres groupes, tout homme doit maîtriser une telle pratique (Coiffier 2003: 255; Guiot 2000-2001; Jabin 2003; Simutoga 1992).

Ces distinctions marquées entre groupes, entre corps de métier - que je nomme ici communautés de pratique selon la dénomination adoptée par Lave et Wenger -, sont favorables à une meilleure compréhension de la dynamique des savoirs isolant acteurs, contextes et enjeux investis dans la transmission ; elles encouragent à travailler dans des zones où les deux types de communautés du littoral, pêcheurs en mer et pêcheurs en eaux douces, coexistent.

DES PÊCHEURS MIGRANTS ET DES PÊCHEURS AUTOCHTONES

L'océan est une voie de navigation très ouverte. Ainsi, les communautés de pêcheurs sont souvent invitées, tentées ou contraintes à migrer. Classiquement, elles quittent une côte pour s'installer sur une autre la plus similaire possible, car retrouver un environnement semblable à celui d'origine est plus rassurant et demande moins d'adaptations *a priori*. Selon Karine Delaunay, dans un article traitant des évolutions de la pêche et des relations entre Ghanéens et Ivoiriens sur le littoral de Côte d'Ivoire, les « *'pêcheurs professionnels' se distingueraient des 'pêcheurs occasionnels' en ce que leur vie sociale de migrants serait essentiellement rythmée, dans le pays d'accueil, par leur activité, contrairement aux Ivoiriens qui, non seulement ne pratiquent la pêche qu'en complément à d'autres occupations, mais sont également soumis aux diverses obligations familiales et villageoises* » (Delaunay 1997: 742-743), ce qui traduit en fait le processus d'abandon de la pêche maritime par les Ivoiriens, processus que nous découvrirons très similaire à celui affectant la côte gabonaise.

Les littoraux africains sont caractérisés par une forte proportion de migrants, souvent pêcheurs, saisonniers ou non (Chauveau 1986, 1994; Chauveau, Jul-Larsen & Chaboud 2000; Chauveau &

Weber 1991; Dia 2001; Durand, Lemoalle & Weber 1991; Jorion 1979; Marfaing 2005; Rouch 1950). Des échanges de pratiques, ou des bouleversements dans les savoirs et les pratiques, des locaux et des migrants, sont très courants. Les côtiers sont de ce fait, des populations riches en terme de dynamique culturelle, à court comme à long terme. De plus, les transformations sont souvent très rapides sur les littoraux, comme les retours aux pratiques anciennes (Doyon 2002; Ivanoff 2003; Pascal 2008).

> « Les nomades dominent encore l'archipel grâce à leurs connaissances, leur mobilité et l'intelligence de la mer qui leur permet de s'adapter à toutes les demandes du marché et de se faufiler entre les rets de l'administration et des règles édictées par les potentats locaux. » (Ivanoff 2003: 200-201)

Les pêcheurs doivent en effet s'adapter et s'adaptent à tout moment au marché changeant, aux techniques nouvelles, que ces transformations soient d'origine interne ou externe à la communauté, toujours en tenant compte du contexte technique et identitaire, voire des objectifs identitaires (cas exemplaire des Moken, nomades de la mer : Ivanoff 2004).

Enfin, les migrants en général, tous statuts confondus, sont de plus en plus étudiés par diverses sciences, pour des questions économiques, politiques, mais aussi écologiques. Neisheim et ses collègues (2006) estiment que la migration entraîne une augmentation de la pression sur l'environnement, une compétition pour les ressources, des conflits entre les hôtes et les migrants, souvent des dégradations de l'environnement. Pour autant, les migrants apportent aussi leurs savoirs et pratiques nouvelles qui peuvent conduire au développement de la zone d'accueil (Neisheim, Dhillion & Stølen 2006). Ces mêmes auteurs affirment que « *migrating people cannot expected to transfer and apply knowledge about natural resources to new places* ». Cette assertion n'est pas tout à fait correcte selon moi, car elle ne tient pas compte des migrants choisissant intentionnellement des zones d'accueil sensiblement identiques à leur zone d'origine. De cette manière, le transfert n'engendre pas nécessairement d'adaptations notoires.

LE LITTORAL GABONAIS : UN SITE PROPICE POUR UNE ÉTUDE LOCALE À DIMENSIONS MULTIPLES

Le littoral et ses habitants se révèlent être d'une grande richesse pour réfléchir sur la dynamique des savoirs. Afin de percevoir la réalité des lieux, afin d'être au cœur des dynamiques en recueillant les discours des acteurs et en participant à leur vie quotidienne, il a fallu choisir une zone géographique où mener une recherche de terrain. Le Gabon, pour une surface de 267 667 km², offre plus de 800 kilomètres de côte. Pourtant, celle-ci a très peu fait l'objet de recherches, tant sur le plan écologique que sur le plan humain. Participer à combler ce manque tout en étayant ma réflexion sur la dynamique des savoirs est la tâche à laquelle je vais m'appliquer.

DE LA FORÊT À LA MER : QUAND ÉCOLOGIE ET ÉCONOMIE GUIDENT L'HISTOIRE ET LA SCIENCE

> *« Il s'agit en somme pour le Gabon, de faire passer la mer d'une réalité physique à une réalité socio-économique durable. » (Bignoumba 1999: 371)*

LA FORÊT, UN MILIEU VIVANT QUI RYTHME LES ACTIVITÉS AU GABON

Au Gabon, la forêt est Ressource. En effet, elle offre végétaux (bois, fruits et feuilles de cueillette) comme animaux (mammifères, oiseaux, reptiles, insectes, etc.) aux populations autochtones. De plus, son sol très riche et de grande superficie (85% du territoire national est forestier) permet à ces derniers de cultiver sur brûlis[11] de façon durable. Les rivières et fleuves qui la traversent offrent poissons en quantité suffisante pour la faible densité gabonaise et sont les voies de transport privilégiées des autochtones.

Le sous-sol de la forêt s'avère aussi riche en pétrole et en divers minerais de grande valeur. Ainsi, déjà pourvoyeuse de bois pour l'exportation, la forêt est fouillée dans son sous-sol afin d'en extraire l'uranium, le manganèse, l'or, le nickel et autres métaux[12].

Aujourd'hui, considérant les multiples conférences, traités, textes de loi, conventions, etc., qui se sont mis à foisonner, à l'heure où la conservation de la « Nature » est clamée comme une préoccupation majeure, la forêt gabonaise a gagné un nouvel atout : une biodiversité reconnue. Ainsi, pour convenir aux attentes internationales, après la mise en place des premières réserves naturelles forestières sur son territoire, El Hadj Omar Bongo Ondimba, président de la République, annonce au Sommet de la Terre

[11] La culture sur brûlis est une pratique itinérante consistant à mettre le feu à une portion de forêt afin de la transformer temporairement en parcelle cultivée.
[12] L'exploitation minière a été lancée en 1936 (Metegue N'Nah 2006: 118).

à Johannesburg en 2002, la création de treize nouveaux Parcs Nationaux. Ces espaces, couvrant 10% de la surface du pays, sont majoritairement forestiers.

Par ailleurs, la forêt équatoriale fascine les pays du Nord qui y mènent de nombreuses recherches écologiques puis anthropologiques, et ce depuis la découverte du pays au XV^{e} siècle. Les Pygmées sont par exemple une des populations africaines les plus connues par le quidam européen, pour leur petite taille et leur grande capacité à vivre en osmose avec la forêt, devenant même l'archétype des populations forestières. Un recueil exemplaire des données végétales et ethnobotaniques du Gabon nous est offert par l'abbé Raponda-Walker (Raponda-Walker & Sillans 1961) : les plantes, leurs noms vernaculaires et leurs usages sont utilement répertoriés. Les mammifères tels les éléphants, les grands singes, les gorilles et autres habitants de la forêt équatoriale ont également suscité des recherches scientifiques variées.

Ainsi, qu'il s'agisse de prélèvements végétaux ou animaux à vocation alimentaire par les locaux, d'exploitation du bois, du minerai ou du pétrole par des investisseurs souvent étrangers, de recherche scientifique, et même de la perception du Gabon qu'ont les habitants des pays du Nord, c'est la forêt qui rythme les activités et construit les consciences depuis plusieurs siècles.

LA MER, UNE ÉTENDUE QUI SUSCITE PEU À PEU DE L'INTÉRÊT

La côte sableuse du Gabon, bien qu'immense, n'abrite que très peu d'habitants non citadins (moins de 35 000 selon mes estimations). Paradoxalement, la mer n'est pas le lieu des Gabonais : ils ne s'y aventurent guère, ni pour pêcher, ni pour voyager, ce qui reste une sorte d'énigme historique. Contrairement aux côtiers des autres pays du monde, les habitants du Gabon n'ont généralement éprouvé ni la nécessité de s'approvisionner en denrées de la mer, ni la fascination d'aller voir au-delà. Pour les locaux, cette immensité est cependant bien présente et regorge de présence invisible, à l'instar des autres milieux aquatiques et forestiers. L'élément est d'ailleurs présent dans le quotidien. Ainsi, les courants marins dictent le vocabulaire des déplacements des résidents du Gabon :

> « Depuis Libreville, on monte à Mayumba [situé au sud] et on descend à Cocobeach [situé au nord]. » (Cocobeach, 2005)
>
> « Oui, pour aller à Mayumba, tu remontes le courant[13] ! » (Libreville, 2005)

À l'image du fleuve que l'on remonte pour en atteindre l'amont, et que l'on descend pour en atteindre l'aval, l'orientation sur l'ensemble du littoral du Gabon se fait par rapport aux courants marins.
Les activités des Gabonais ne sont pas tournées vers l'océan, mais pour toutes les populations du bord de mer, en surcroît de son empreinte symbolique, il est un élément omniprésent duquel elles s'approchent pour prélever les ressources de l'estran, dans la zone de balancement des marées.

[13] Il s'agit du courant de Benguela, orienté sud-nord.

De plus, alors que la pêche en mer n'était quasiment pas pratiquée auparavant (Bignoumba 1999), avec la venue d'étrangers côtiers, débutée dans les années 1950 et accélérée dans les années 1970 suite au boom pétrolier[14], la pêche artisanale concourt aujourd'hui notablement à approvisionner le pays en poisson[15]. Il existe actuellement trois ports au Gabon : deux ports d'estuaire à Libreville et un port océanique à Port-Gentil. À Libreville, le port Môle est spécialisé dans les activités halieutiques, celui d'Owendo au sud de l'agglomération se présente comme un complexe industrialo-portuaire. Le port océanique de Port-Gentil, organisé autour d'un autre complexe industrialo-portuaire, est fortement marqué par la présence des activités pétrolières.[16]

Il est à noter que la pêche industrielle pratiquée essentiellement par des chalutiers et la pêche artisanale sont constamment en conflit, spécialement de nature territoriale. Les navires de pêche industrielle violent en effet fréquemment la zone de pêche réservée aux pêcheurs artisanaux (0 à 3 milles marins). (Bignoumba 2002).[17]

Parallèlement à l'activité maritime et aux aménagements portuaires, le littoral commence à se doter de structures d'accueil touristiques encore très ponctuelles, mais aux retombées économiques croissantes (pêche sportive, safaris, etc.).

La mer et sa zone d'influence suscitent de plus en plus d'activités non seulement économiques, mais aussi scientifiques. En effet, conjointement à l'exploitation de son sous-sol, des études pédologiques sont réalisées. La pression de plus en plus forte sur les ressources aquatiques a aussi conduit à des recherches sur l'évolution des stocks et les formes de gestion existantes, comme cela avait été initié dans les eaux congolaises (Hecketsweiler & Mokoko Ikonga 1991; Jacquot 1983; Jul-Larsen 2000; Katz, Nguinguiri & Makosso 1995a; Katz & Nguinguiri 2000; Nguinguiri 2002; Nguinguiri & Katz 1996; Nguinguiri 1991, 2000). Enfin, quelques recherches éparses en biologie, écologie, gestion et politique maritime ont vu le jour durant les deux dernières décennies : inventaire de coquillages (Bernard 1984), distribution des couteaux de mer (M'Peindagha Bongho 1996), état des connaissances sur les mangroves (Commission des communautés européennes 1987), gestion d'écosystème littoral (Mombey 2004), biodiversité côtière (Makaya 2000), pêche et aménagement halieutique (Maga-Ma-Paga 1983; Mourobou 2004; Ngouanga Adoveti 2004; Seck 1987; Sepia & Cofrepêche 1998), politique maritime et littorale (Bignoumba 1999, 2002).

[14] D'après les écrits de Serge Bignoumba déjà cités, le pourcentage de pêcheurs artisanaux étrangers est toujours en augmentation : il est passé de 80 % en 1999 à 90% en 2002.

[15] Biomasse halieutique de 234 000 tonnes (210 000 tonnes d'origine maritime et 24000 tonnes d'origine fluvio-lacustre) : « *Les ressources halieutiques ne sont pour l'heure exploitées qu'à hauteur de 15%.* » (Bignoumba 1999)

[16] « *Force est de constater qu'au Gabon, malgré d'indéniables potentialités, le littoral ne fait pas encore l'objet d'une exploitation rationnelle et massive de ses ressources à l'exception des hydrocarbures.* » (Bignoumba 2002: 74)

[17] Durant mes séjours longs à Mayumba, j'ai souvent observé des chalutiers en zone illégale et j'ai écouté de nombreux récits de pêcheurs tourmentés. Les responsables du Parc National de Mayumba, en collaboration avec la brigade des pêches œuvrent depuis deux ans au respect des territoires de pêche par les chalutiers.

La mer et le littoral du Gabon suscitent donc peu à peu l'intérêt des locaux, des pêcheurs et des scientifiques. Néanmoins, cela reste un écosystème méconnu dans sa diversité et dans les interactions qui se mettent en place avec et entre les populations du littoral, ce à quoi je vais essayer de remédier.

DES MOUVEMENTS D'HOMMES, D'OBJETS ET D'IDÉES : UNE DYNAMIQUE DE PEUPLEMENT SINGULIÈRE

Bien que diverses recherches en archéologie, histoire, ethnologie et linguistique nous offrent des pistes pour comprendre les mouvements d'hommes en Afrique Centrale, ces derniers gardent une part de mystère. Ce dont nous disposons nous permet néanmoins de discerner une dynamique de peuplement très singulière sur le littoral du Gabon.

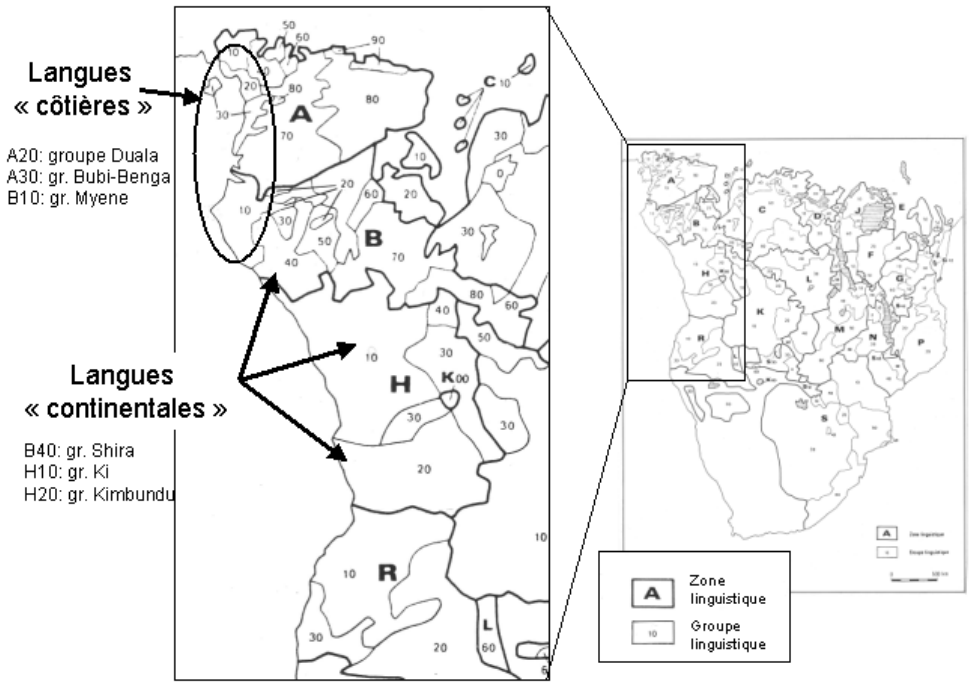
UNE DYNAMIQUE DE PEUPLEMENT ANCIEN

LES AIRES DE PEUPLEMENT DU GOLFE DE GUINÉE

Les différentes cartes qui sont à notre disposition mettent en évidence pour le Golfe de Guinée des aires de peuplement particulières le long du littoral (carte 1).

Les familles linguistiques de cette zone se répartissent en effet en unités généralement parallèles au trait de côte, se distinguant de la répartition de celles de l'intérieur (Gordon 2005). Les zones linguistiques étirées sont particulièrement évidentes sur le littoral du Cameroun et de la Guinée équatoriale. Ainsi, les actuels habitants de ces côtes semblent installés depuis plusieurs siècles et se sont établis en suivant l'océan. La spécificité littorale de répartition étendue parallèlement au trait de côte s'est construite sur du très long terme.

En revanche, plus au sud, au Gabon et au Congo, la distribution des familles linguistiques contraste avec cette dynamique de peuplement. On n'y distingue pas d'aires régulières et linéaires suivant le trait de côte. Les locuteurs qui sont aujourd'hui sur la côte sont de la même famille que ceux de l'intérieur des terres, ce qui est le cas des Vili et des Lumbu. Au sud du Gabon, une étroite bande fait état du prolongement de l'étendue de l'aire Ki depuis le Congo.



Carte 1 : Répartition des familles linguistiques sur la côte Atlantique d'Afrique
(Réalisation : Bahuchet et Sabinot, 2008 / Fonds de carte issu de (Bastin 1978))

Dans la zone où je travaille, au sud du Gabon, se côtoient les Vili, les Lumbu, les Punu et quelques individus d'autres familles linguistiques. À proximité de l'océan, les plus représentés sont les Vili, originaires du Congo, alors qu'ils sont moins présents vers l'intérieur. Ces populations de la zone côtière sont entrées en contact dès le XV^{e} siècle avec les navigateurs européens et les premières données linguistiques dont nous disposons datent de cette époque (Jacquot 1960).[18]

UNE POPULATION CÔTIÈRE PEU NOMBREUSE AU GABON

Ce précédent point sur l'Histoire africaine et les aires de peuplement permet de contraster les côtes camerounaise, gabonaise et congolaise. Les hommes se déplacent avec leurs savoirs et les habitants actuels de la côte du Gabon se révèlent être des connaisseurs du milieu forestier et non du milieu marin ou littoral. De plus, ils sont très peu nombreux, comparativement à l'occupation des littoraux voisins (annexe 2). Seuls quelques groupes ethniques, toujours en effectifs restreints tels les Vili venus du Congo ou les Benga et Sékiani venus de Guinée Équatoriale, sont considérés comme des pêcheurs en mer[19].

[18] La langue Vili est classée, selon la nomenclature de Guthrie, dans le Groupe Ki H10 (Maho 2006: 646). Les Punu sont dans le groupe Shira B43, les Lumbu dans le groupe B44.
[19] Il faut noter que lorsque je discutais des Benga, des Sékiani ou des Vili avec d'autres Gabonais, ces derniers me répondaient à l'unanimité que ces groupes n'étaient pas de « vrais Gabonais » (« Ça c'est les Equato ! » ou « Les Gabonais ne vont pas en mer, oh ! »).

Quant aux pêcheurs en eau douce au Gabon, ils sont presque exclusivement de nationalité gabonaise et résident fréquemment en campement. Les campements peuvent être itinérants, souvent suivant le cours d'une rivière, d'un fleuve ou d'une lagune. Ils sont parfois stabilisés et occupés saisonnalement, au gré de la pluviosité, des mouvements de gibiers et de poissons. La faible population gabonaise a toujours permis aux habitants de posséder plusieurs campements, avant que la sédentarisation d'une part, et l'exode rural d'autre part, ne s'imposent si fortement cette dernière vingtaine d'années.

DES "MIGRANTS" VENUS DU NORD : DES COLONS AUX INVESTISSEURS ACTUELS

À la dynamique de peuplement ancien s'ajoute une autre dynamique de migration singulière. De l'époque pré-coloniale à aujourd'hui, des migrants venus des pays du Nord circulent au Gabon. Selon les décennies et selon les individus, ils naviguent, découvrent (Domergue 1893; du Chaillu 1875; Fleuriot de Langle 1868; j'Irenge 1892; Payeur-Didelot 1899; Ricard 1987), voyagent[20], prospectent, investissent, ponctionnent, développent, protègent, cherchent, s'installent pour des durées de quelques jours, quelques mois, ou toute une vie.

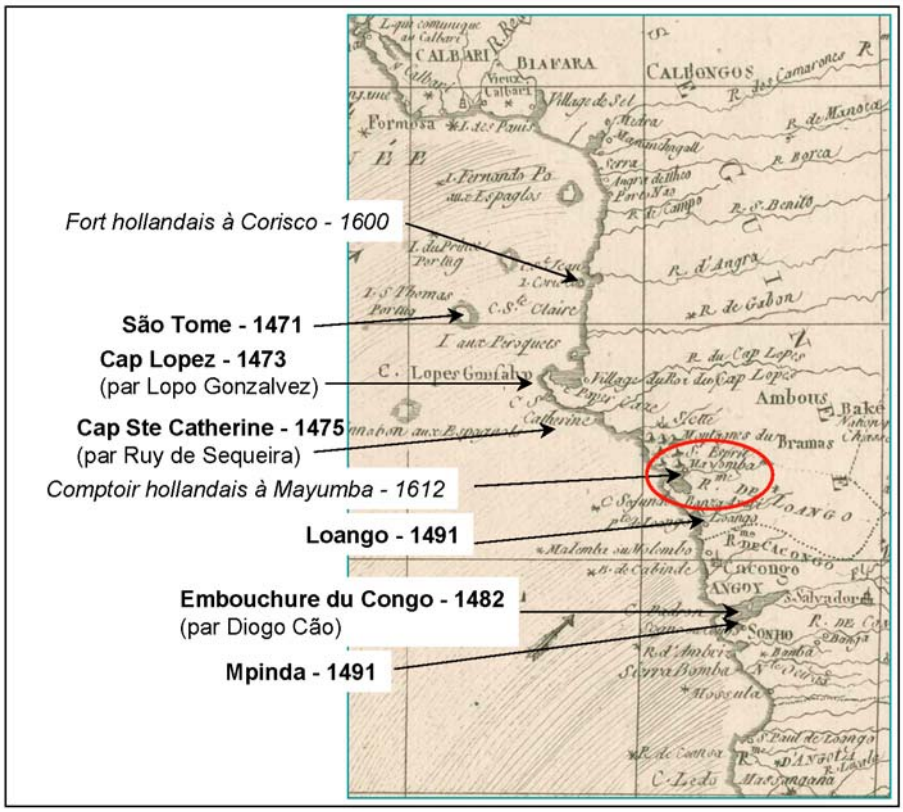
LA CÔTE : ZONE DE CONTACT INITIAL ENTRE EUROPÉENS ET AFRICAINS DEPUIS LE XVI^{E} SIÈCLE

Historiquement, plusieurs processus ont modelé le visage de l'Afrique Centrale, notamment celui du Gabon[21]. L'esclavage et la colonisation empreinte d'évangélisation, ont fondamentalement transformé le continent (carte 2 et encadré ci-contre).

Les côtiers sont ainsi ceux qui ont vécu les premiers contacts avec les étrangers, puis qui ont entretenu avec ces derniers de longues relations, commerciales, politiques et idéelles (Bal 1965; du Chaillu 1875; Merlet 1990, 1991; Metegue N'Nah 2006; Raponda-Walker & Reynard 1956). De plus, ils ont eu un rôle de relais entre ces populations étrangères et les populations autochtones de l'intérieur du continent, particulièrement au Gabon, du fait de la présence d'une forêt tropicale dense paraissant inquiétante aux yeux des premiers navigateurs et colons.

[20] Au regard du nombre de voyageurs dans les autres pays d'Afrique épargnés par les conflits, les voyageurs contemporains sont assez rares au Gabon, certainement du fait de la difficulté à obtenir un visa pour le pays, et du coût élevé des infrastructures touristiques.

[21] Voir (Merlet 1990). Sur le littoral du Gabon (Pays de Cama), quelques remarques sur les modifications de comportements alimentaires et vestimentaires dus à l'influence européenne ont été répertoriés par François Gaulme (1981).



Carte 2 : Chronologie sommaire des premières explorations des côtes gabonaises et congolaises
Réalisation : Bahuchet et Sabinot 2008 / Fonds de carte : *Carte de la Haute et Basse-Guinée* (extrait, gravure française, 1770)

Chronologie sommaire de la côte du gabon :

1471 Les Portugais découvrent l'île de São Tome
1473 Lopo Gonzalvez découvre le Cap Lopez
1475 Ruy de Sequeira découvre le Cap Sainte Catherine
entre 1475 et 1482 Découverte de la « Baie d'Angra » (Mayumba)
1482 Diogo Cao découvre l'embouchure du Congo
1487 Accord du Roi Nzinga Nkuwu du Kongo avec les Portugais ; envoi de jeunes gens au Portugal
1490 Première caravane missionnaire au Kongo
1491 Baptême du Roi Nzinga Nkuwu qui devient Don João
au retour, découverte de Loango
1501 Fondation d'une factorerie portugaise à Mpinda (rive gauche du Congo)
1515 Les Français commencent à fréquenter le Rio Gabon
1547 Traité entre João III du Portugal et Don Diego 1er du Kongo sur le trafic négrier (sur 15 navires de 700 esclaves par an)
vers 1570 Début du commerce régulier entre Loango et le Portugal
1600 Les Hollandais fondent des forts aux îles Corisco et Elobey
1609 1er voyage du commerçant hollandais Pieter van den Broecke à Mayumba
1612 Pieter van den Broecke établit à Mayumba un comptoir pour le commerce du bois rouge
1621 Fondation de la *Compagnie des Indes Occidentales* aux Pays Bas, ayant monopole du commerce sur les côtes atlantiques africaines
vers 1630 Début de la traite d'esclaves à Loango, par les Hollandais

en 1740	*Loango exporte des esclaves* Montèque *(Teke) et* Quibangue *(Bobangi)*
vers 1777	Fondation d'une mission catholique de Capucins au Rio Gabon
Au début du 18e siècle, Cap Lopez et Loango sont les principaux ports négriers de cette côte ; 5 000 esclaves par an partent de Loango. En 1790, 14 000 esclaves par an partent de Loango	
1815	Traité de Vienne qui interdit la traite négrière au nord de l'Équateur mais la tolère au sud
en 1818	*22 navires négriers sont comptés dans la lagune de Mayumba*
1836	Interdiction officielle de la traite au sud de l'Équateur ; elle persiste illégalement jusqu'en 1885 à Mayumba et Loango
1839	Le Roi Denis signe un traité d'alliance avec le Commandant Bouët-Willaumez, à la Pointe-Denis
1842	Fondation de la 1ère mission presbytérienne à Baraka
1844	Fondation de la 1ère mission catholique à Fort d'Aumale (près du futur Libreville)
1848	Fondation de Libreville, avec notamment des esclaves Vili libérés
1855	1er voyage de Paul du Chaillu
1875	1er voyage de Pierre Savorgnan de Brazza
1880	Installation française à l'île Mandji (futur Port Gentil)
1885	*Arraisonnement du dernier navire négrier de la lagune de Mayumba*
1887	Fondation de la Mission Sainte Anne au Fernan Vaz
1888	Fondation de la Mission de Mayumba

PRÉGNANCE PASSÉE ET ACTUELLE DE L'ÉVANGÉLISATION

Si les écrits anciens disponibles aujourd'hui ne proviennent pas d'aventuriers ou d'explorateurs des siècles passés, ils sont de la plume de missionnaires. Nombreux sur les littoraux car le milieu semblait moins vecteur de maladies telle la malaria, les missionnaires, catholiques comme protestants, ont entrepris une évangélisation des villageois avec un certain succès, bien qu'ils n'aient pas réussi à freiner en parallèle les pratiques animistes de leurs nouveaux fidèles.

Les missions religieuses sont toujours d'actualité, non seulement par l'empreinte étrangère qu'elles ont laissée dans les esprits et les nouvelles représentations du monde invisible, mais aussi par le renouveau présent ces dernières décennies à travers les missionnaires évangéliques souvent nord-américains.

INSTALLATION D'UNE SCOLARISATION MISSIONNAIRE PUIS ÉTATIQUE

Les missionnaires ont installé nombre de missions où ils formaient les enfants des villages voisins et relativement lointains. La plupart du temps, les élèves étaient en internat et ne voyaient leurs familles que le temps des grandes vacances. Cette séparation a généré un grand basculement dans l'éducation des enfants : ils ont progressivement acquis les comportements et les codes sociaux qui leurs étaient inculqués par les religieux.

La scolarisation instituée obligatoire et gratuite pour tous jusqu'à 16 ans par la loi du 9 août 1966 poursuit cette instruction « à la mode française », tout en s'affranchissant partiellement de l'enseignement religieux des missions. De nombreuses écoles privées accueillent aussi des élèves

aujourd'hui. Les contenus scolaires, les modes d'apprentissage et les séparations familiales temporaires engendrés par cette scolarisation initiée par les pays du Nord participent à la dynamique culturelle des lieux et des personnes et sont à considérer dans le cadre de notre étude des changements passés, actuels et en devenir.

INVESTISSEURS MODERNES : BOIS, MINERAI, PÉTROLE ET TOURISME

En outre, depuis le début du XX^{e} siècle, d'autres migrants venus du Nord investissent dans les ressources disponibles au Gabon : le bois, le minerai (manganèse, uranium, or), le gaz naturel, et le pétrole.[22] Entre 1973 et 1977, la production de pétrole sextupla le budget de l'État, ce qui est loin d'être négligeable pour une population de moins d'un million d'habitants : emploi, augmentation de l'industrialisation du pays avec l'accueil d'investisseurs étrangers (entraînant pour les populations plus de contacts avec « le Blanc »), construction du port d'Owendo et du Transgabonais (chemin de fer), hôpitaux, écoles, équipements sportifs… Mais ces apports sont aussi entachés de « *détournements de deniers publics scandaleux* » (Metegue N'Nah 2006) et sont devenus une des sources de grande défaillance politique. Dans le domaine de l'extraction pétrolière et minière, sont présents les Européens, les Américains et plus récemment les Chinois[23]. Quoi qu'il en soit, les richesses du Gabon ont fait venir du Nord de nombreux investisseurs étrangers et le flux ne s'est pas éteint aujourd'hui. Les étrangers, par leur présence, véhiculent des savoir-faire, des savoir-être, et interagissent avec les cultures gabonaises.

À un autre niveau, le commerce (import-export et magasins) est fréquemment porté par des Libanais et des Chinois, ces derniers étant par ailleurs investis dans la construction ; Malaisiens et Européens sont positionnés dans la foresterie. Très récemment, des Européens et quelques Gabonais se sont engagés dans le tourisme de luxe : chasse à l'éléphant, safaris, grande pêche. L'écotourisme, porté par la vague internationale, s'installe aussi timidement. Un réseau routier peu entretenu et très difficilement praticable, particulièrement en saison des pluies, est un des freins au développement d'un tourisme conséquent. Seuls des sites bien identifiés et dont l'accessibilité est organisée depuis Libreville, bénéficient en effet de la venue de touristes. Il s'agit essentiellement de Parcs Nationaux pour lesquels des structures d'accueil ont été bâties.

Les autres investisseurs venus du Nord se sont engagés dans la pêche industrielle. En 2002, la flotte étrangère comportait 55 bateaux enregistrés : 15 chalutiers, 31 crevettiers, un caséyeur et huit thoniers (FAO 2004).

[22] Principaux clients : États-Unis (51,2%), France (8,7%), Chine (7,4%), Japon (3,9%) / Principaux fournisseurs : France (50,2%), États-Unis (5,3 %), Royaume Uni (4,6%), Pays Bas (3,7%) → http://www.diplomatie.gouv.fr

[23] Les Chinois sont de plus en plus présents dans les différents secteurs d'activité, du pétrole (achat de 20% de la production pétrolière du pays) (Russel 2007) au textile en passant par le bâtiment (Bouin & Cantié 2007).

L'histoire ancienne et récente des contacts entre Gabonais et étrangers du Nord génère sans cesse de nouvelles dynamiques. Les étrangers, leurs outils, leurs idées et leurs activités sont autant de facteurs extérieurs favorisant de nouvelles réflexions, des changements, des réactions face aux savoirs et aux savoir-faire respectifs des communautés en présence.

DES MIGRANTS VENUS DU SUD : ACTEURS AUJOURD'HUI INDISPENSABLES AU GABON

De plus, la politique de migration au Gabon se distingue nettement de celle de ses voisins. L'immigration y est aujourd'hui forte et considérablement déterminante dans le fonctionnement du pays, particulièrement sur le littoral où commerce et alimentation dépendent largement des étrangers originaires des pays du Sud.

IMMIGRATION AFRICAINE ET ASIATIQUE : LES ÉTRANGERS CONTRIBUENT PLEINEMENT AU FONCTIONNEMENT DU PAYS

Le système politique en place a établi une carte de séjour au tarif proportionnel à l'éloignement du pays d'origine. Un Sénégalais paiera plus cher qu'un Béninois qui lui-même paiera plus cher qu'un Nigérian. Ce processus non seulement est lucratif mais il permet aussi de contrôler la présence et l'activité étrangère dans le pays. Les étrangers sont estimés à 300 000 hommes et femmes, soit près du quart de la population gabonaise.

Outre les corps de métiers occupés par les migrants venus du Nord, les autres tâches sont souvent réparties ainsi : les « Haoussa »[24], à l'instar des Chinois et des Libanais, tiennent les commerces ; les Camerounais, les Congolais et quelques autres Africains de l'Ouest et du Centre conduisent les taxis ; les Chinois sont dans la construction. L'enseignement et la santé se partagent entre étrangers et Gabonais. Enfin, beaucoup de Gabonais occupent des postes dans la fonction publique et les différents services administratifs.

En conclusion, la forte présence des étrangers dans le fonctionnement de la vie quotidienne, présence relativement récente, fait du Gabon un pays en transition ou tout du moins en construction fortement stimulée par l'extérieur. L'ouverture très contrôlée des frontières et l'exode rural croissant depuis les années 1960[25] génère des changements non négligeables chez les différentes communautés, autochtones comme migrantes.

[24] Bien que « Haoussa » soit à l'origine le nom d'une ethnie du Nord Nigéria et du Niger, est appelé ainsi au Gabon tout Africain musulman originaire d'Afrique de l'Ouest ou d'un des pays limitrophes tenant un commerce.

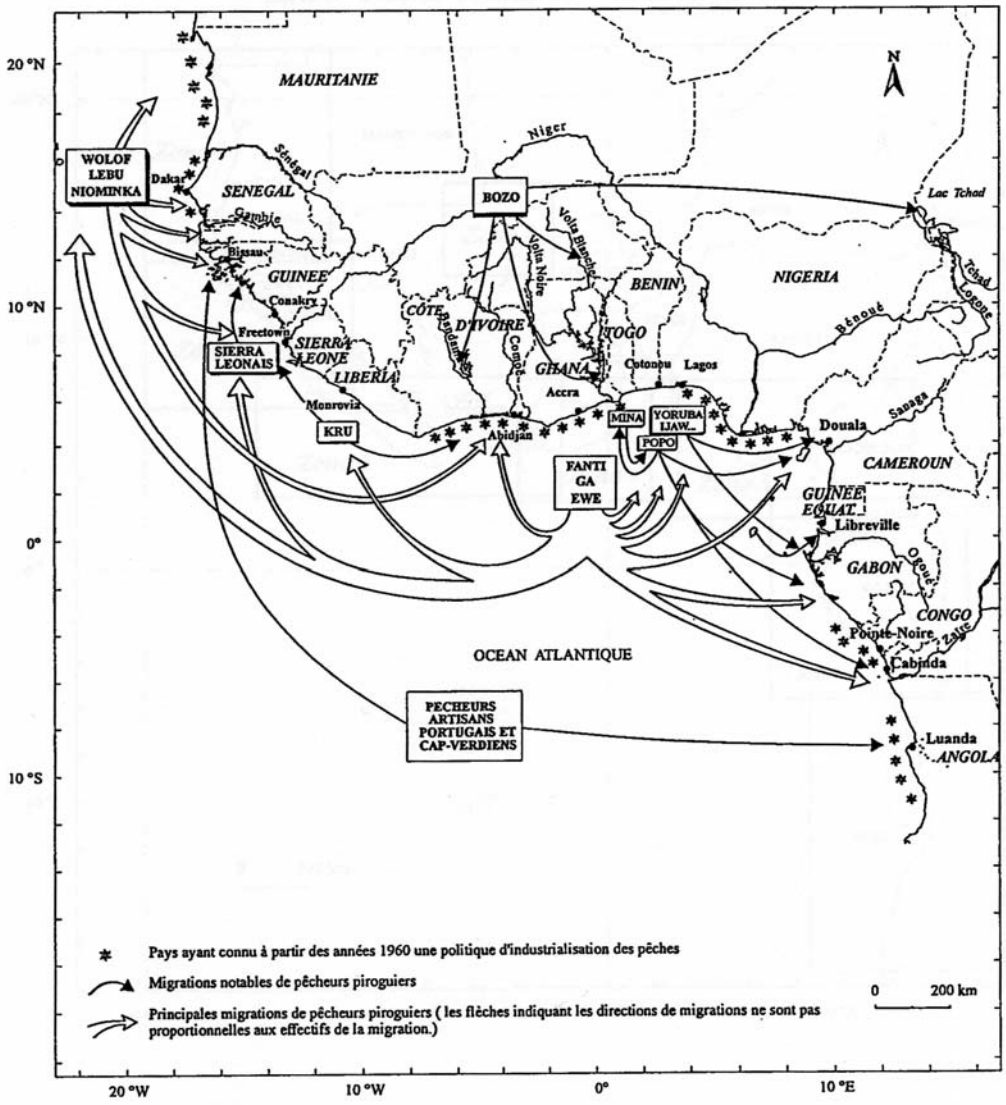
[25] De 15% en 1960, les citadins représentaient au début des années 1990 plus de 73% de la population gabonaise (Metegue N'Nah 2006: 204).

IMMIGRATION OUEST-AFRICAINE : L'HISTOIRE DE LA PÊCHE ARTISANALE FRAPPE AUX PORTES DU GABON

Dans le domaine de la pêche, le Gabon vit actuellement un véritable basculement. D'une exploitation quasi-inexistante des ressources de son territoire maritime, il s'ouvre aux pratiques de pêcheurs de diverses origines. Du fait d'une surveillance aux entrées plus restrictive en territoire gabonais que dans les pays voisins, les pêcheurs se sont installés sur ses côtes plus tardivement et se sont adonnés à leurs activités selon leurs techniques et avec les outils importés de leur terre natale.

> « Nous quand on arrive, on ne découvre pas d'autres techniques avec eux [les Gabonais] qui dépassent nos techniques, donc nous sommes obligés de garder nos techniques. » (Homme béninois de 43 ans, Port-Gentil, le 21/12/2004)

Avec la carte de Jean-Pierre Chauveau sur la migration des pêcheurs du XIX^{e} aux années 1980, bien que nous n'ayons pas d'appréciation de l'importance des flux, nous bénéficions d'une vision globale des nombreux échanges entre Africains de l'ouest et du centre (carte 3).



Carte 3 : Principales migrations de pêche de la fin du XIX^{e} siècle aux années 1980 (d'après Chauveau 1991)

Les habitants ouest-africains des pays du Golfe de Guinée (Ghana, Togo, Bénin, Nigéria) sont les plus voyageurs et sont réputés très bons pêcheurs.

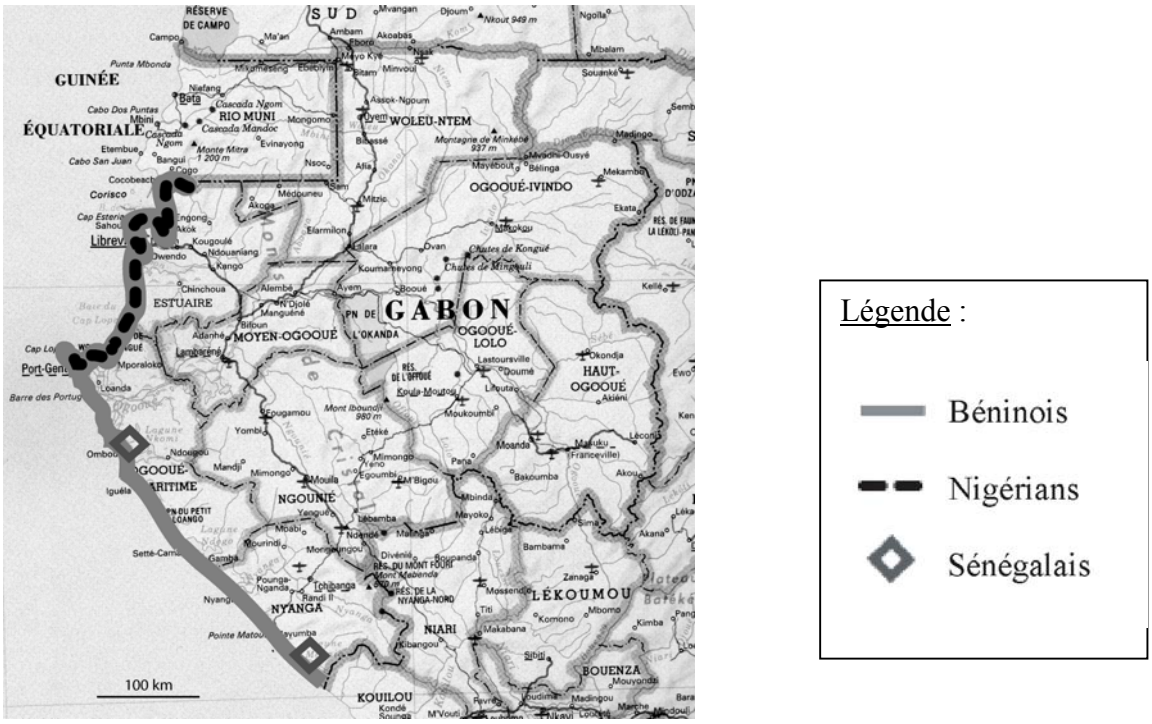
> « Je suis venu au Gabon pour la pêche ! Quand on est Popo, quand il y a du poisson dans un pays, on y va ! » (Homme béninois de 50 ans, Port-Gentil, le 21/12/2004)
>
> « Les Nigérians, ils pêchent seulement. Tout ce qui ne vient pas de l'eau, ils achètent. » (Homme fang gabonais de 42 ans, Cocobeach, le 05/01/2005)
>
> « Certains viennent comme ça. Certains appellent d'abord. D'autres ont des parents ici qui leur font appel, ils viennent. D'autres savent que leur frère est à Cocobeach. Des élèves sont là aussi, ils viennent faire un peu de pêche pour l'argent et ils repartent pour les études au Nigéria. » (Homme fang gabonais de 42 ans, Cocobeach, le 05/01/2005)

Au Gabon, les hommes de ces pays venaient d'abord seuls, puis faisaient ensuite venir leurs femmes et de nouveaux travailleurs. La composition sociale des groupes a ainsi varié dans le temps.

> « Avant, nous n'étions pas nombreux dans le quartier. On était une quarantaine de personnes. Il n'y avait pas de femmes, il n'y avait pas beaucoup de femmes. Avec le temps, les femmes sont venues, une a une, elles ont fait des enfants et c'est comme ça qu'on s'est agrandi. » (Homme béninois de 43 ans, Port-Gentil, le 21/12/2004)

Il faut noter que les Béninois venus dans les années 1950-1960 pour pêcher au Gabon ont souvent d'abord travaillé comme pêcheurs au Congo, ou dans un pays voisin. Les déplacements se sont ensuite opérés progressivement.

Aujourd'hui, en conséquence de différentes migrations, océan et lagunes gabonaises voient se côtoyer différentes communautés (carte 4) : les Africains côtiers de l'ouest pêchent en mer tandis que les Gabonais et quelques Sénégalais originaires de la région du Fleuve pêchent en lagune.



Carte 4 : Répartition des étrangers sur le littoral gabonais[26]

[26] © Sabinot, suite à mon travail prospectif le long des côtes gabonaises en 2004 et 2005 ; fonds de carte extrait de DEMAY, 1998. *Grand Atlas Larousse*, Larousse-Bordas, Paris.

Ainsi, le Gabon est un pays non seulement composé d'une cinquantaine de groupes autochtones de langues variées, mais aussi d'une vingtaine de nationalités étrangères engagées dans différentes activités essentielles au fonctionnement du pays. Cette riche diversité est un véritable atout pour l'étude des éléments générateurs de changement dans les dynamiques culturelles. Elle encourage à travailler à une échelle globale tout en nécessitant une ethnographie localisée pour mieux considérer les dynamiques locales.

D'UNE PROSPECTION NATIONALE VERS UNE ÉTUDE LOCALE

Étant donné le peu de bibliographie traitant du littoral gabonais, de sa composition humaine et des activités qui s'y pratiquent, j'ai décidé de consacrer les deux premiers mois de mission à une prospection sur l'ensemble de la côte, de Cocobeach à la frontière équato-guinéenne (Province de l'Estuaire) à Ndindi à la frontière congolaise (Province de la Nyanga).

UN REGARD ÉTENDU SUR L'ENSEMBLE DU LITTORAL

Cette itinérance s'est voulue être une démarche à la fois prospective et descriptive des différents rapports à l'océan entretenus par les communautés, et des échanges existants entre ces dernières. Des entretiens dirigés et semi-dirigés doublés d'une observation participante des modes de vie, des compositions des villages, des connaissances du milieu, des pratiques liées à l'eau, et une approche des représentations du monde aquatique m'ont permis d'avoir une vue d'ensemble du littoral gabonais, des populations qui l'occupent, et des échanges de techniques et d'outils entre ces populations à une échelle nationale, voire internationale.

J'ai ainsi constaté l'omniprésence des pêcheurs étrangers sur la côte, tissant des relations humaines et commerciales, entre eux et avec les autochtones. À l'échelle nationale, entre les communautés de pêcheurs étrangers en mer, des échanges d'outils, de travailleurs et /ou de techniques sont courants et indispensables. Ils peuvent se faire par des déplacements d'hommes, comme en janvier 2005 à Cocobeach où j'ai assisté au montage d'un nouveau type de filet appelé *ezuzu*[27] par les Nigérians et *fusa* par les Béninois (langue phla).

> « C'est nouveau, ce sont les Nigérians, les Djo, qui ont amené ça. Mes frères qui sont au débarcadère de l'aéroport à Libreville m'ont dit de faire ça ça gagne bien. Je fais ça depuis trois mois. Les Nigérians ont amené ce filet depuis plus de 15 ans. » (Homme béninois de 50 ans, Cocobeach, le 4/01/2005)

[27] Description et utilisation de ce type de filet : pêche à la traîne avec un filet de maille 50 à 70 en coton. Largeur : 6 à 7 mètres. Longueur : 800 à 1200 mètres. Chaque gros flotteur est amarré par une corde à 1,50m de la corde supérieure du filet.

Avec ce nouvel outil, monté par un Nigérian de Libreville pour un Béninois de Cocobeach, on peut faire un premier constat d'adaptation car le pêcheur béninois, confronté à des profondeurs plus importantes face à Cocobeach qu'au large de Libreville a dû augmenter la largeur de son filet.

> « Moi, j'en ai 7 ou 8 mètres[28]. Habituellement, eux, ils en ont pour 6 mètres mais comme ici là c'est plus profond. » (Homme béninois de 50 ans, Cocobeach, le 4/01/2005)

Les échanges de savoirs et de savoir-faire se font ainsi directement par des déplacements d'hommes, mais aussi par voie écrite, ou plus récemment à travers l'usage de téléphones cellulaires largement répandus. De plus, comme l'illustre ce témoignage d'un homme de Port-Gentil, les Béninois de la côte se connaissent tous et circulent sur le littoral une fois faits leurs premiers pas sur le territoire.

> « À Setté-Cama, il y a des Béninois, mais peu. Ils sont venus avec moi, je les ai amenés du Bénin. Après avoir travaillé pour moi, ils sont partis là-bas. » (Homme béninois de 60 ans, Port-Gentil, le 27/12/2004)
>
> Puis à Mayumba : « Là-bas à Port-Gentil, je vois que ça ne tient pas, c'est à cause de ça que je suis venu ici. » (Homme béninois de 55 ans, L'Office, le 02/03/2005)

Les pêcheurs béninois de la côte, qu'ils vivent à Mayumba, Setté-Cama, Fernan-Vaz, Port-Gentil, Libreville ou Cocobeach, sont en outre très souvent apparentés. J'ai par exemple assisté par téléphone au règlement de conflits d'un couple résidant dans un autre village, tout comme j'ai appris le décès d'un frère béninois via une communication téléphonique reçue par un autre Béninois dans un village situé à quelque 600 kilomètres. Les liens qui unissent les migrants se retrouvant au Gabon, même s'ils sont parfois conflictuels, restent toujours très forts.

> « Nous sommes des étrangers, nous formons une communauté. » (Homme béninois de 40 ans, Libreville, le 12/12/2004)

Être conscient de cette proximité et de ces communications permanentes est primordial pour comprendre les dynamiques d'échanges et de construction de savoirs en territoire étranger. Elle permet en outre de définir plus fidèlement les profils des personnes interviewées.

Enfin, la prospection que j'ai entreprise durant deux mois a aussi rendu possible le repérage de variabilités fortes dans certaines pratiques (pirogue, claies de séchage, technique de fumage) corrélées à des valeurs identitaires importantes que je détaillerai dans un prochain chapitre. Constater des emprunts, des non-emprunts, voire des refus d'emprunt, tant à une échelle nationale qu'à une échelle locale a fait du littoral gabonais un espace idéal pour étudier la dynamique des savoirs et savoir-faire.

[28] Largeur du filet de 7 à 8 mètres, correspondant à sa profondeur.

DES CRITÈRES POUR CHOISIR UN LIEU EXEMPLAIRE

Forte de cette prospection, afin de mener une recherche juste et la plus complète possible, j'ai choisi de restreindre la zone géographique à la région de Mayumba (Départements de la Haute et Basse-Banio, Province de la Nyanga : carte 5).

Carte 5 : Localisation du lieu d'étude choisi, le littoral de la Haute et Basse-Banio

Ce choix a reposé sur divers critères :

- la présence des Vili, un des seuls peuples du Gabon ayant un rapport fort avec le milieu marin et littoral
- la présence de différentes communautés étrangères et d'un carrefour de migration pour les populations gabonaises et congolaises
- la proximité de la frontière du Congo (échanges transfrontaliers d'outils et de connaissances)
- la forte importance des représentations du monde marin chez plusieurs communautés
- des activités littorales diversifiées historiquement et géographiquement : sel, poissons, crustacés, coquillages, végétaux
- la coexistence d'outils modernes et d'outils dits « traditionnels »
- un travail comparatif possible entre le milieu lagunaire et le milieu marin
- une zone méconnue du milieu de la recherche sur le plan humain comme sur le plan écologique
- un intérêt encourageant porté par les acteurs du récent Parc National de Mayumba[29] à la dimension culturelle que je pouvais apporter à leurs projets.

[29] Une carte du Parc National de Mayumba, essentiellement maritime, est reproduite en annexe 3.

Tout en considérant les réseaux existant sur l'ensemble de la côte du pays, j'ai séjourné 9 mois (en trois missions) dans différents villages[30] de cette province, afin de réaliser un travail plus en profondeur sur les connaissances, les pratiques et les systèmes de représentations de quatre communautés principales : Phla (ou Popo, de nationalité béninoise), Fulbé (ou Peuls, de nationalité sénégalaise), Vili et Lumbu (de nationalité gabonaise, parfois congolaise).

Différents facteurs influent sur le rythme de vie de ces villages, répartis sur les berges de la lagune Banio, ce qui conditionne le phénomène de transmission des connaissances, notamment :

- l'isolement du village ou campement (transport piroguier uniquement ou transport piroguier et routier à disposition) ;
- le nombre d'habitants présents ;
- la présence de communautés ou d'individus étrangers ;
- l'approvisionnement en énergie électrique ;
- l'existence d'écoles à proximité (influe sur l'âge de la première scolarisation puis sur la présence des enfants au village).

Le choix des villages s'est donc fait en tenant compte de ces différents critères, afin d'approcher au mieux l'éventail des situations présentes.

DES MÉTHODES AUX DONNÉES

J'ai pris soin d'être présente aux différentes saisons rythmant les activités dans la région : grande saison des pluies d'octobre à janvier, petite saison sèche en février-mars, petite saison des pluies en avril-mai et grande saison sèche de juin à septembre[31].

Dans la Nyanga, j'ai partagé la vie de plusieurs familles : Vili, Lumbu, Phla et Fulbé essentiellement. J'ai côtoyé aussi les Punu, et quelques individus d'autres communautés. J'ai ainsi pu me rendre compte « de l'intérieur » de la part importante que prenait l'océan et la lagune dans la vie de tous les jours. J'ai eu la chance d'être une « observatrice participante », tant avec les hommes (pêche en mer et en lagune, nettoyage du poisson, cuisine, partage de bière et de vin de palme), qu'avec les femmes (pêche en lagune, collecte de coquillages, nettoyage et transformation du poisson, récolte de bois mort sur la plage, réalisation de broderie, récolte et préparation du manioc, partage de bière et de vin de palme, cuisine, proximité des enfants et bébés, etc.), ou les jeunes filles et les enfants (pêche, collecte de coquillages, de crabes, de graines, cuisine, école, jeux, bains de mer, etc.).

[30] De 2004 à 2006, trois villages principaux m'ont accueillie, chacun le temps d'au moins trois séjours : Mayumba, Louando et Nkoka. Ces villages fonctionnent en réseau fortement rythmé par le commerce, la scolarité des enfants et les levers de deuil (appelés « retraits de deuil » au Gabon).

[31] Les missions réalisées au Gabon se sont déroulées en août 2004, de décembre 2004 à juin 2005, de janvier à avril 2006, de juillet à octobre 2006.

Cette proximité possible des deux sexes dans différentes tranches d'âge permet d'avoir un bon aperçu des différences de perception du milieu marin, et des pratiques qui y sont liées. Les raisons de l'évolution des rapports à ce milieu sont aussi mieux perceptibles.

Simultanément à ma démarche d'observation participante, j'ai mené auprès des différentes communautés, des différentes classes d'âge des deux sexes, des enquêtes directives et semi-directives, accompagnée ou non d'un interprète. 79[32] informateurs ont été choisis dans le but de représenter un panel exhaustif de chaque communauté, interprétable de façon statistique. Certaines parties d'entretien, tels des récits, des mythes, ou des chants ont été enregistrés, transcrits puis traduits intégralement avec l'assistance ponctuelle d'un traducteur local puis d'un linguiste de l'UOB à Libreville, Paul-Achille Mavoungou. Ce dernier a aussi largement contribué à la bonne transcription des lexiques thématiques recueillis en lumbu et vili.

Au cours de ma mission de prospection et des missions suivantes, j'ai ainsi recueilli des données réparties sur plusieurs domaines. Elles sont destinées à évaluer comment se partagent et se transmettent les savoirs et savoir-faire. En appréhendant de façon comparative les comportements anciens et nouveaux selon les âges, les sexes et les communautés, je pourrai mettre à jour des dynamiques culturelles différentes (pertes, emprunts, non-emprunts, adaptations, innovations, etc.).

Les données recueillies sont de six ordres :

- données textuelles :
  - notes d'observation de la vie quotidienne, de pratiques spécifiques liées au littoral (fabrication d'outils, pêches, cueillettes...), d'échange d'outils et de savoirs ;
  - inventaire des usages de parties de certains animaux ou végétaux pour l'alimentation, les loisirs et la pharmacopée ;
  - recueil de récits de pêche, d'histoires de vie ;
  - enquêtes semi-dirigées sur la transmission des savoirs ;
  - inventaire et identification d'espèces végétales et animales (noms scientifiques et vernaculaires) ;
- données linguistiques :
  - acquisition rudimentaire de notions grammaticales et lexicales en vili, lumbu, phla et peul ;
  - enquêtes lexicales sur les termes utilisés pour définir le milieu littoral et les espèces présentes (annexes 5 à 9) ;
  - enquête linguistique sur l'évolution lexicale du vili face à la modernité dans différents domaines : moyens de transport, médias, école, activités et produits de subsistance, commerce, vie sociale et administration (tiré de Grenand F., CNRS-lacito, 1992, revu 1996) ;

[32] Parmi les 195 résidents de la Nyanga ayant activement participé à mes recherches, 79 ont joué le jeu de l'entretien directif sur la dynamique des savoirs. En plus de tous les acteurs du littoral que j'ai croisés et observés, 244 informateurs répartis sur l'ensemble de la côte gabonaise ont accepté les entretiens ouverts et ont ainsi concouru à construire ce travail de thèse, qu'ils soient tous ici de nouveau remerciés.

- données iconographiques :
    - recueil de 220 dessins d'enfants de différentes origines à travers lesquels nous découvrons des scènes de la vie quotidienne, des scènes de pêches, des paysages, des croquis d'objets, d'espèces animales et végétales ;
    - photographies de la vie quotidienne et de pratiques spécifiques liées au littoral (4658 images)
- données audio : récits, chants, sons de l'environnement ;
- données vidéo : vie quotidienne, pratiques spécifiques liées au littoral (16 heures d'enregistrement)[33] ;
- données toponymiques : toponymie thématique de la lagune Banio basée sur le recueil de 301 points GPS, auxquels sont associés des noms de site et leur origine historique, mythique, écologique.

Ces données sont classées en base de données Excel® et iView MediaPro® (recherche possible par mots-clefs). Sur fichier Excel®, j'ai transcrit l'intégralité des cahiers de terrain de ma prospection de deux mois ainsi que ceux traitant des enquêtes directives. Quant aux enquêtes semi-directives, elles sont compilées et organisées en chapitres thématiques dans un fichier Word® dans lequel la recherche par occurrence est possible.

[33] Une partie des données vidéo est publiée en ligne sur la vidéothèque « Santé, maladie, Malheur » (http://video.rap.prd.fr). Annie Marx, Alain Epelboin, et Mireille Gruska m'ont fort utilement assistée dans le montage des séquences vidéo, qu'ils en soient ici remerciés.

Ainsi, grâce au temps consacré à vivre parmi les familles autochtones et migrantes et au vu des diverses données recueillies sur le littoral du Gabon (de Guyane française et du Surinam précédemment), constatant que les processus d'acquisition des connaissances sont différents selon les types de savoirs et savoir-faire concernés, j'ai étudié les processus de transmission à travers des enquêtes ciblées afin d'établir une typologie des processus, parallèlement à une typologie des savoirs. Je vais ainsi dans les pages qui suivent m'attacher à analyser les acteurs, les contextes et les enjeux investis dans la transmission, ce qui nécessitera un effort de « métissage » conceptuel, issu des réflexions d'auteurs déjà abordées.

Il est évident qu'une société humaine est un ensemble complexe et disparate. La vie quotidienne met en jeu une grande quantité d'informations et dépend de l'utilisation intellectuelle de ces informations, dont l'élaboration et la transmission sont diversifiées et hétérogènes. De ce fait, je ne vais travailler ni sur une pratique isolée ou une technique particulière, ni sur *un* savoir formel ou *un* savoir informel, ni sur les enfants, ou les adolescents, ou les adultes ou les personnes âgées, ni sur les sédentaires ou les migrants, mais sur *l'ensemble* de ces éléments interagissant dans la transmission de différents types de savoirs. L'intérêt est d'offrir une vision plus globale de l'influence des différents contextes, de réfléchir sur les modalités de la dynamique des savoirs à l'échelle d'une et de plusieurs communautés.

CHAPITRE I : SOCIÉTÉS ET LITTORAL AU GABON

ESPACE CONSTRUIT SUR DES INTERACTIONS

ET INITIATEUR DE NOUVELLES INTERACTIONS

« Les cultures vivent en se réalisant par des contacts entre individus et entre peuples, en se réalisant par des emprunts, par l'utilisation d'éléments étrangers ou locaux, modernes ou traditionnels, qui sont repris pour l'innovation. La formation et la recherche en sciences sociales doit tenir compte de cet ordre naturel des choses. » (Mbot 1999: 410)

Le Gabon voit cohabiter sur son littoral de nombreuses communautés d'origines différentes, qui s'approprient à leur manière les parts du territoire, qu'elles soient à dimension matérielle ou symbolique. Au cours de mes missions de terrain, j'ai tenté de percevoir quelles connaissances du milieu marin et lagunaire ces populations ont du littoral, quelles techniques et pratiques y sont liées, et quelles sont les représentations symboliques liées à cet environnement.

Dans ce chapitre, je vais m'attacher à décrire l'histoire des populations qui peuplent le littoral du Gabon, puis les communautés elles-mêmes, qu'elles soient autochtones ou migrantes.
J'ai choisi de travailler spécifiquement avec des populations de pêcheurs en contextes très différents : d'une part des autochtones, soient des communautés locales implantées dans leur milieu « originel »[34], et d'autre part des migrants sénégalais et béninois venus s'installer récemment, représentants ainsi des communautés étrangères ayant changé d'environnement.

Chacune a mis en place un « système littoral » qui lui est propre : système d'acquisition, de transformation et de consommation des éléments qui l'entourent, système de production, système de relations à la famille et à la communauté, système de relations à l'invisible.
La scène de vie pluri-ethnique qu'est devenu le littoral gabonais se révèle riche en savoirs et savoir-faire, qui s'imbriquent au fur et à mesure les uns dans les autres, de façon différentielle. En effet, des espaces de conversation existent entre les communautés, entre les pratiques. De ces espaces perméables naissent des constructions communes, ou du moins, des éléments échangés voire transformés. Je discernerai alors, en fin de chapitre, ce que les divers groupes ethniques et nationaux partagent et ce qui continue de les différencier. Je considèrerai ce qu'ils ont construit ensemble et ce qu'ils construisent aujourd'hui.

C'est de cette démarche diachronique et synchronique que pourront être mis en lumière les mécanismes de transmission des connaissances.

[34] Les Vili et les Lumbu sont présents depuis plusieurs siècles sur la côte de la Nyanga (Balandier 1965; Gaulme 1981; Merlet 1991).

UN TERRITOIRE PARTAGÉ : INTERFACE ÉCOLOGIQUE ET HUMAINE

Commençons par présenter le territoire littoral de la Nyanga, construit et organisé au sein d'un « modèle littoral » gabonais.

Le territoire est un concept géographique, ce n'est pas un simple espace physique, il « *combine les dimensions concrètes, matérielles, celles des objets et des espaces, celles des pratiques et des expériences sociales du quotidien, avec les dimensions idéelles des représentations (idées, images, symboles, souvenirs) et des pouvoirs* » (Di Méo & Buléon 2005). Il existe car il est *plan d'interférence active* des rapports sociaux, des systèmes de relations et des rapports spatiaux d'un groupe humain et non-humain. Cette interférence, à décliner plus justement au pluriel, met en jeu tous les systèmes de relations que peuvent entretenir les hommes avec ce qui les entoure ; elle est l'un des points focaux nécessaires à notre réflexion.

Après avoir fait une courte description de l'écologie de la zone, nous verrons qu'à l'image de l'ensemble de la côte gabonaise, le littoral de la Nyanga, d'abord habité par des autochtones, est invité à se construire progressivement autour des migrations de pêche.

ÉCOLOGIE DU LITTORAL GABONAIS

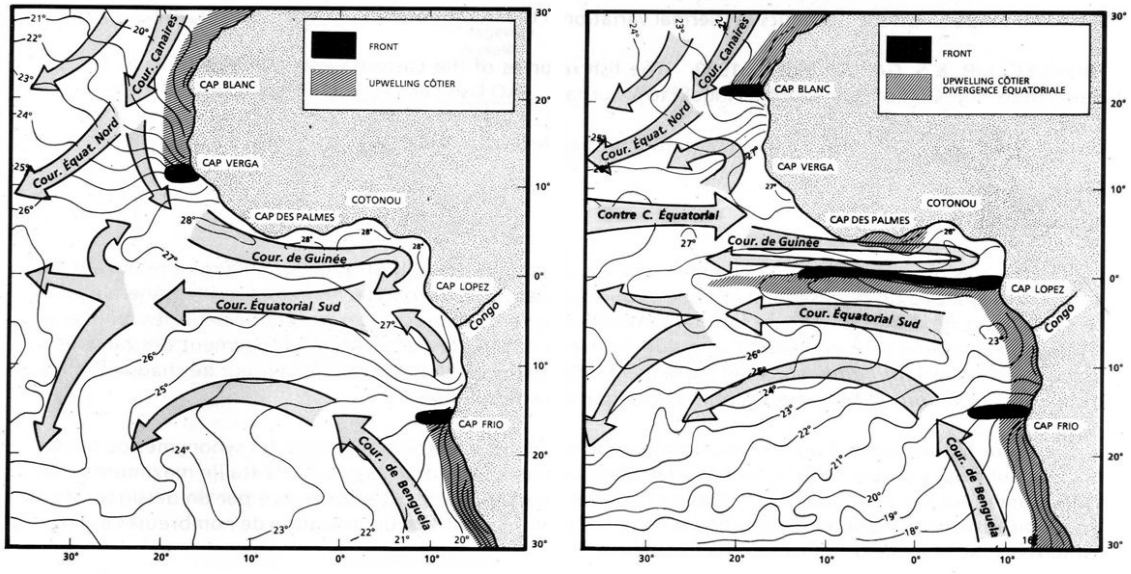
Le littoral, comme interface écologique en général, a été décrit dans le chapitre introductif. Précisons désormais les écosystèmes présents le long du littoral gabonais.

Neuf grands fleuves se jettent dans l'Océan Atlantique et créent à leur embouchure des écosystèmes riches en palétuviers et en diverses espèces caractéristiques de ces espaces. La rencontre des eaux douces et des eaux salées est notamment propice au développement de coquillages, qui engendrent des spécificités dans les activités des habitants de ces zones, selon la surface et la nature du substrat des zones de marnage.

Au nord, entre Cocobeach et Libreville, se succèdent les estuaires du Rio Muni, de la Mondah et du Komo, séparés par des zones rocheuses entrecoupées de mangroves et de bancs vaseux. Du Komo au delta de l'Ogooué encerclant la zone sableuse de Port-Gentil, le littoral est sableux et présente des pointes rocheuses. Au-delà, jusqu'à la frontière congolaise, la côte sableuse est entrecoupée de cordons littoraux parallèles au rivage formant d'importantes lagunes : Ngodo, Iguela, Fernan Vaz et Banio. C'est essentiellement à l'embouchure et au cœur de cette dernière lagune, de 147 km² sur 90 kilomètres de long, que j'ai puisé matière à mes réflexions.

Les communautés végétales et animales rencontrées seront décrites dans les chapitres suivants, au vu des connaissances et des usages que les différents groupes humains en ont. On dénombre notamment plusieurs animaux remarquables aux yeux de la communauté internationale, et bien souvent fortement porteurs de sens aux yeux des communautés locales : tortues marines, requins, baleines et dauphins en mer, lamantins et crocodiles dans les eaux saumâtres. Toutes ces espèces sont présentes dans la Nyanga et sont parfois l'objet de conflits entre chasseurs et acteurs de la conservation de l'environnement.

Sur le plateau continental de 40 600 km², les poissons qui sont fort recherchés par les pêcheurs artisanaux avec lesquels j'ai travaillé, suivent ce qui les nourrit : plancton ou petits poissons. [35] Leurs mouvements sont ainsi fort dépendants des courants marins, notamment les courants de surface tel le courant de Benguela (sud-nord) parallèle aux côtes congolaises, le courant équatorial sud le long de l'Équateur orienté est-ouest, et le courant de Guinée longeant le Golfe de Guinée d'ouest en est (cartes 6 et 7).



Cartes 6 et 7 : Courants et températures de surface en janvier et juillet dans le Golfe de Guinée (extrait de Schneider 1992, d'après Wauthy, 1983)

Par le fait de ces courants, se crée périodiquement des upwellings[36] conséquents sur les côtes du Golfe de Guinée. Ainsi, la saison sèche gabonaise bénéficie des remontées d'eaux froides pourvoyeuses de planctons et poissons.[37]

[35] Données FAO 2004 (plateau continental jusqu'à l'isobathe 200 mètres). Cf. http://www.fao.org
[36] Un upwelling est un phénomène océanographique qui se produit lorsque de forts vents marins (généralement des vents saisonniers) poussent l'eau de surface des océans, laissant ainsi un « vide » où peuvent remonter les eaux de fond, qui apportent avec elles une quantité importante de nutriments.
[37] À propos de la fluctuation des pélagiques : (Binet, Gobert & Maloueki 2001).

La fluctuation de la ressource, tant au rythme des saisons qu'au rythme des marées, en haute mer comme sur l'estran, conditionne les activités des hommes et des femmes du littoral. La population gabonaise et migrante vivant au Gabon a donc appris à connaître ces mouvements.

COMMUNAUTÉS ET PRATIQUES SUR LA CÔTE GABONAISE

Le territoire gabonais est peuplé de 1 380 000 habitants (ONU, 2005) pour une surface de 267 667 km². La densité y est faible et influe ainsi fortement sur l'organisation du territoire, d'autant plus que le taux d'urbanisation est de 83,6 % [38]. Sur son littoral se situent deux grandes villes : Libreville la capitale, et Port-Gentil, seul port océanique. Il y réside une forte proportion d'Européens et d'Américains en raison de la grande production pétrolière réalisée off-shore sur le plateau continental.

Dans la Haute-Banio, département du sud de la Nyanga où j'ai plus longuement travaillé, fluctuent de manière épisodique les exploitants de pétrole. La délimitation du Parc National de Mayumba, essentiellement marin, a d'ailleurs été réalisée en fonction des puits déjà établis. Cette activité est pourvoyeuse d'emplois pour les locaux et influe en conséquence sur les transformations des modes de vie des habitants, tant par le niveau social et économique qu'elle leur confère, que par le temps que ceux-ci ne consacrent plus aux activités de la famille et du village, agriculture, pêche en lagune et rivière, chasse et temps partagé, j'aborderai ces différents points dans la discussion.

Quant aux pêcheurs en mer, étrangers, ils sont répartis sur tout le trait de côte (carte 4 p.34). Seuls les Nigérians ne se sont pas installés au sud de Port-Gentil et sont par voie de conséquence absents de mon étude localisée dans la Nyanga.

Au Gabon, des ressources côtières particulières caractérisent les espaces et les communautés qui s'y investissent. Ainsi, les couteaux de mer *Solen guineensis* sont la spécialité des femmes du Cap Estérias

Photo 1 : Les femmes du Cap Esterias collectent les couteaux de mer.

[38] ONU, 2005. Cf. http://unstats.un.org/unsd/demographic/products/socind/hum-sets.htm

(« *Les couteaux, c'est les Benga qui amènent ça.* »)[39], les huîtres *Crassostrea gigas* et *Ostrea tulipa* et les « grosses sardines » *Ethmalosa fimbriata* proviennent de Mayumba, « la sardine », *Sardinella maderensis* et *Ilisha africana*, est pêchée et fumée en quantité par les Nigérians de Cocobeach, les Ghanéens, les Nigérians et les Béninois de Libreville.

Les requins pêchés périodiquement par ces mêmes pêcheurs sont commercialisés pour leurs ailerons sur le marché asiatique, via des intermédiaires « haoussas »[40].

> « Je n'ai pas fait la pêche du requin au pays, c'est derrière moi. C'est les Chinois qui ont fait qu'on pêche le requin. » (Homme phla de 68 ans, Mayumba, le 19 /09 /2006)

La senne de plage est de moins en moins prisée, elle est aujourd'hui l'activité privilégiée de la communauté ghanéenne du Cap Lopez à Port-Gentil (photo 2).

Photo 2 : Les Ghanéens du Cap Lopez préparent la senne de plage.

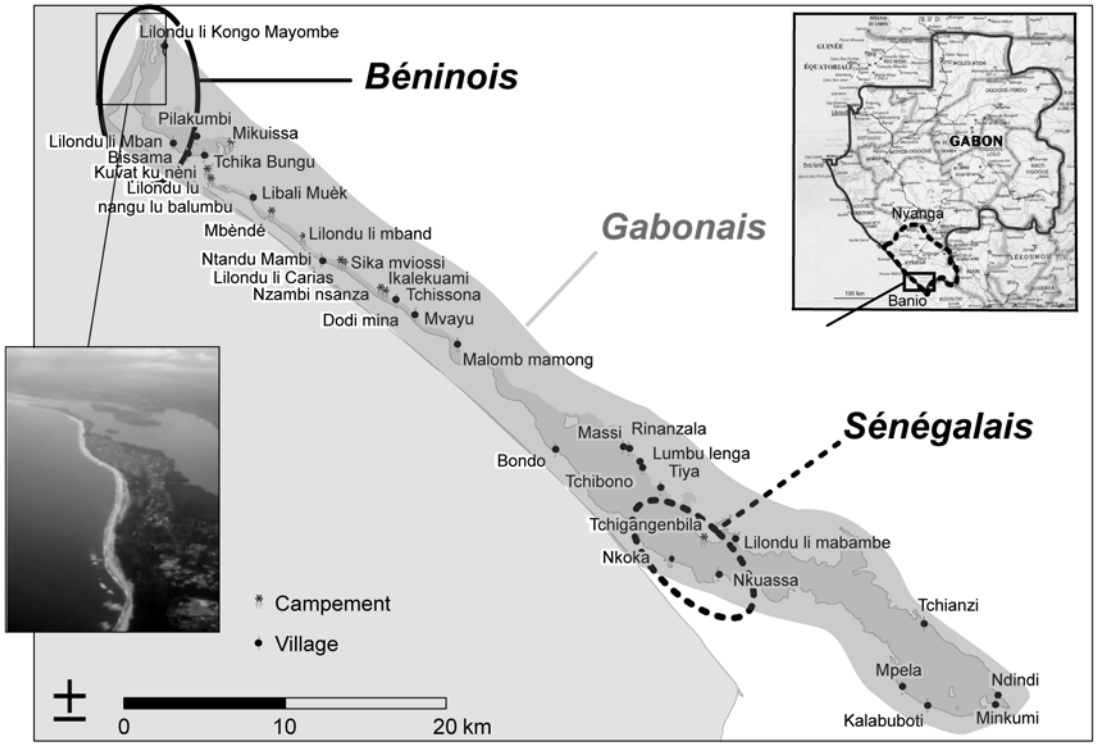
Cette énumération de quelques activités et spécificités des zones du littoral gabonais n'est évidemment pas exhaustive mais nous offre un intéressant aperçu de l'utilisation actuelle de la ressource marine. Certaines productions sont très localisées et sont reconnues comme la spécialité des groupes ethniques praticiens.

Il est à noter que les manières d'accéder à la ressource et les quantités prélevées ont varié historiquement. L'un des grands bouleversements fut l'arrivée des moteurs. Les pêches piroguières se sont en effet largement accomplies à la rame jusque dans les années 1960, même 1980, puis se sont progressivement motorisées [41], ce qui a enclin les pêcheurs artisanaux à graduellement se diriger vers une pêche plus au large, à Mayumba comme sur l'ensemble du littoral.[42]

[39] Propos d'une femme gabonaise à Libreville, le 05/O2/2005.
[40] Cf. note de bas de page n° 24 à propos des Haoussa p. 32.
[41] Au Gabon, en 1965, 9 % des pirogues sont motorisées (Lagoin & Salmon 1967, 1970), en 1975, 31 % (fao.org). En 2001, pour la pêche artisanale maritime, le taux de motorisation est de 75% (Mabounda, Ondo Megne & Rerambyath 2005).
[42] D'après mes interlocuteurs rencontrés entre 2004 à 2007, la voile n'a jamais été un moyen de propulsion utilisé par les Gabonais ; en revanche, quelques étrangers, notamment des Sénégalais et des Européens s'y sont essayés. D'après François Gaulme, quelques sources anciennes attestent cependnat de la présence d'embarcations à voile sur la lagune du Fernan-Vaz (Gaulme 1981); aujourd'hui, sur la côte gabonaise, les pirogues de pêcheurs équipées de voile sont équato-guinéennes.

HOMMES ET FEMMES DE LA BANIO

Dans la Province de la Nyanga, les départements de la Haute et Basse-Banio accueillent environ 3500 personnes. Les villages et campements dans lesquels j'ai travaillé sont distribués autour d'une longue lagune de 90 km de long orientée nord-sud. La carte 8 nous permet de visualiser la répartition des populations suivant leur nationalité et leur appartenance ethnique.



Carte 8 : Répartition des communautés sur les berges de la lagune Banio

Les Gabonais, Vili et Lumbu principalement, sont présents sur l'ensemble de la lagune[43]. Plus de 2000 individus sont installés dans la commune de Mayumba à l'embouchure, tandis que les autres se regroupent en petits villages ou campements le long des berges de la lagune. Les Béninois, Phla principalement[44], se sont rassemblés à l'extrémité nord de Mayumba, à l'embouchure. Ils y ont créé leur quartier : « Tchiole Ndembé ». Certains foyers gabonais y résident, ainsi que quelques femmes gabonaises mariées avec les hommes béninois. Quant aux Sénégalais, Fulbé de la région du Fleuve, ils ont créé leur quartier dans un village de la lagune.

Cette répartition des locaux, des Béninois et des Sénégalais n'est pas anodine puisqu'elle se répète au sein des autres lagunes littorales du Gabon. Les Béninois à l'embouchure pêchent en mer, les Gabonais des campements pêchent en rivière et lagune, les Sénégalais pêchent en lagune. Légalement,

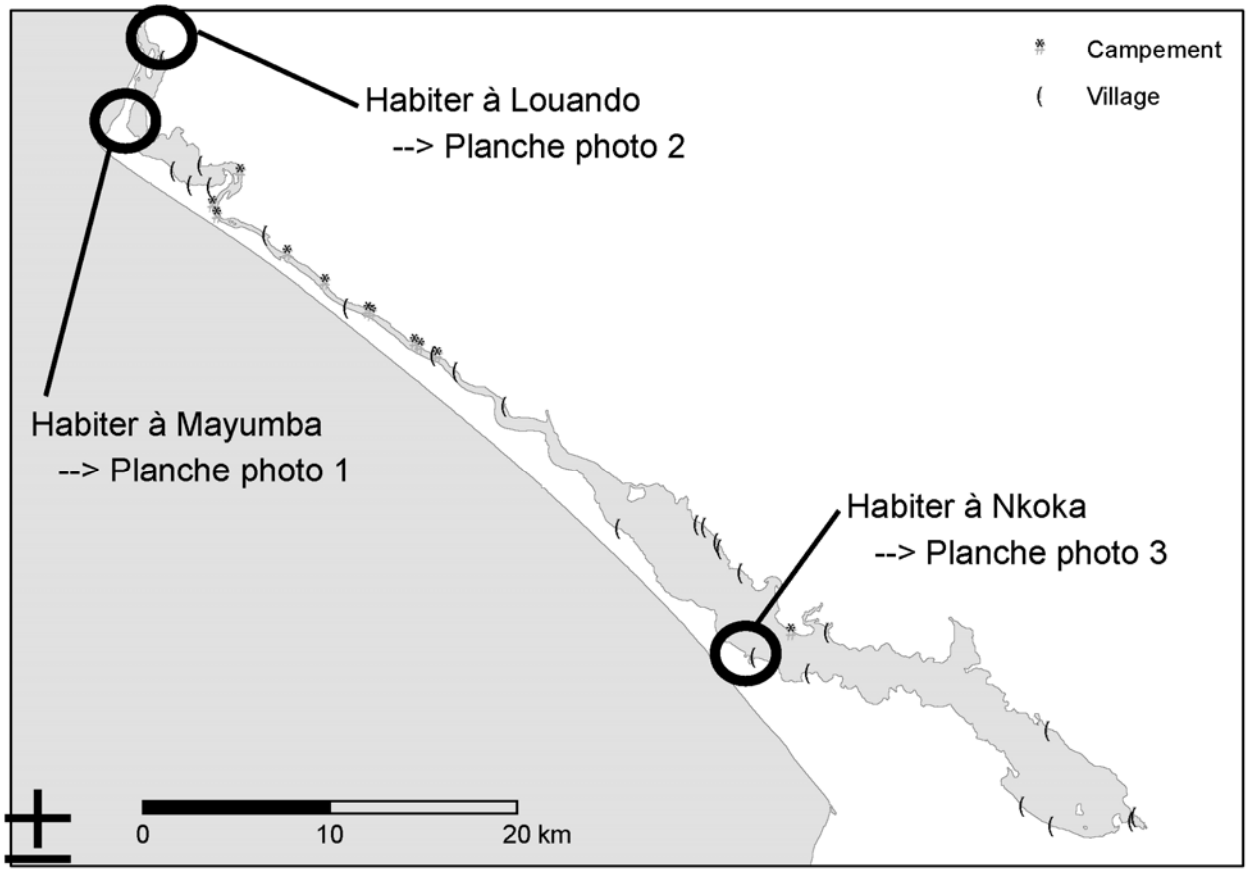
[43] Quelques Punu résident dans la zone, soit à Mayumba même soit sur la route vers Tchibanga. Ils sont plus forestiers que leurs hôtes et le disent : « *Je suis Bapunu. Moi, je ne connais pas l'eau. Moi, c'est les pièges.* »
[44] Quelques Pédah résident aux côtés des Phla. Tous sont appelés « Popo » par les autochtones.

les eaux de l'intérieur sont réservées aux Gabonais[45]. Les étrangers ne peuvent s'adonner à leur pêche qu'en mer. Seulement, avec le concours de certains politiciens, les Sénégalais ont accès aux lagunes, ce qui n'est pas sans créer des tensions avec les autochtones…

Ainsi, qu'elles soient le fait de migrants ou le fait d'autochtones suivant les mouvements des ressources aquatiques, les migrations de pêche construisent l'occupation du littoral, selon les années et selon les saisons. Des campements de pêche notamment se créent, puis se déplacent ou disparaissent.
Chez les côtiers de la Nyanga, la référence à l'espace océanique est très forte et existe tant pour les autochtones que pour les migrants, tant pour les pêcheurs en mer que pour les pêcheurs en lagune. Ces derniers en effet, bien que séparés de l'océan par une bande de terre boisée de quelques dizaines à quelques centaines de mètres, entendent le grondement de la mer, le rythme des vagues sur la plage. Ils envisagent les courants et vents lagunaires en fonction des marées et des vents de mer. Leurs prises quotidiennes dépendent de leurs savoirs sur l'océan et plus généralement sur le littoral.
Ces conditions concourent à générer des échanges entre les communautés, échanges variables selon les types de pratiques, de savoirs ou de représentations symboliques, ce que je m'attacherai à déterminer dans la partie suivante.

[45] Décision N°000358 du 13 avril 2001 portant sur l'interdiction de la pêche aux étrangers dans les rivières, fleuves et lacs en République Gabonaise. / Décision N°000431 du 21 mai 2001 portant sur l'interdiction de la pêche aux étrangers dans les lagunes.

Avant d'aborder cette partie et de décrire distinctement comment chaque communauté s'est engagée dans le milieu qu'elle habite, je vous propose, à travers trois planches photo, de porter votre regard sur les trois villages où s'est déroulée la majorité de mes enquêtes : Mayumba, Louando et Nkoka.

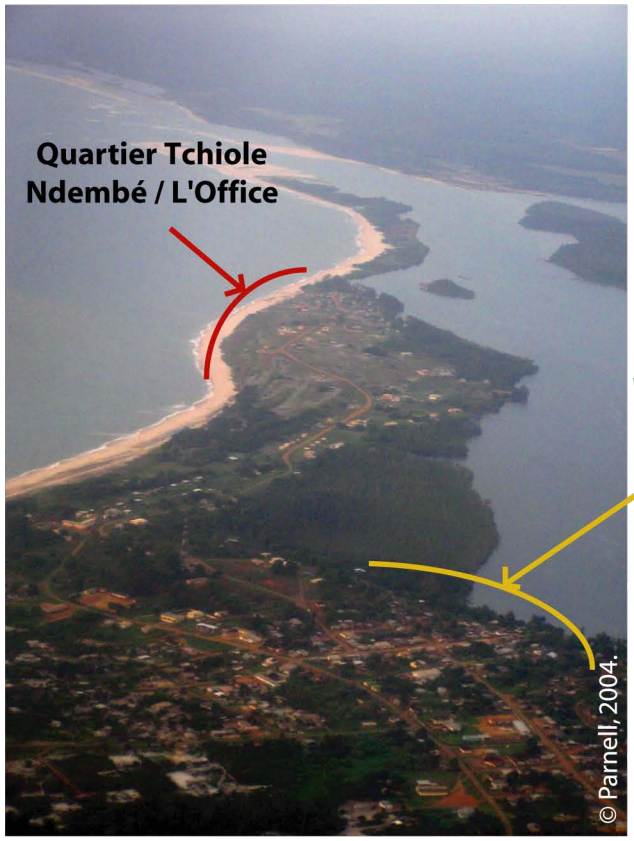


À Mayumba, d'après le recensement administratif réalisé entre le 24 novembre et le 31 décembre 2004, résident 2986 habitants (709 hommes, 759 femmes et 1518 enfants), dont 150 à 200 migrants béninois qui composent la majeure partie de la population du quartier *Tchiole Ndembé*, plus couramment appelé *l'Office* (57 hommes, 67 femmes, 132 enfants, soit 256 habitants dans ce quartier).

À Louando, ont été recensés 78 habitants (20 hommes, 30 femmes et 28 enfants), mais nombre d'entre eux, Vili et Lumbu, n'y résident pas de manière permanente. Quelques personnes âgées habitent dans l'ancien village de Louando éloigné vers les hauteurs et une petite dizaine de personnes béninoises sont installées à 300 mètres du village.

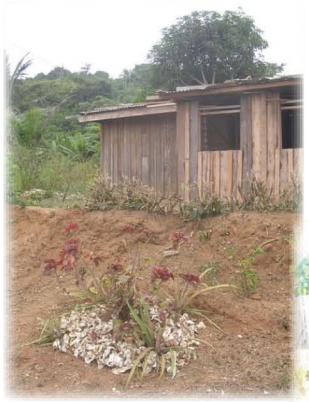
À Nkoka, résident 5 foyers vili (8 hommes, 7 femmes et 15 enfants) et 4 foyers sénégalo-gabonais (4 hommes fulbé, 3 à 4 femmes vili, 5 à 9 enfants métis).

Planche photo 1a : Habiter à Mayumba - Bana



Mayumba, entre l'océan et la lagune Banio

Le bac permet de traverser la Banio entre le continent et Mayumba.



Une maison en bois au bord de la route.

Mamissa prépare les feuilles de manioc dans la cour derrière sa maison.

Plage de Bana.

Des enfants, au retour de l'école, préparent des pièges à crevettes dans la cour de leur maison.

Maman Angélique vend des gâteaux à la sortie de l'école.

La route qui quitte Mayumba pour aller vers Tchibanga.

Planche photo 1b : Habiter à Mayumba - l'Office

Quartier de l'Office, mince bande de terre entre l'océan et la lagune Banio.

Débarcadères donnant sur la lagune.

Des pêcheurs béninois montent les filets.

Les pirogues attendent sur le haut-de-plage.

Cuisines.

Des enfants jouent dans la mangrove, d'autres dans la cour avec les filets usagés.

Planche photo 2 : Habiter à Louando

Débarcadère de Louando : vue sur la lagune soumise aux marées et l'océan en arrière-plan.

Retour de pêche aux coquillages.

Papa Lolo pêche devant le village.

Maison d'habitation, corps de garde et cuisine au village.

Départ du village pour aller travailler les plantations.

Le manioc préparé hebdomadairement par chaque femme.

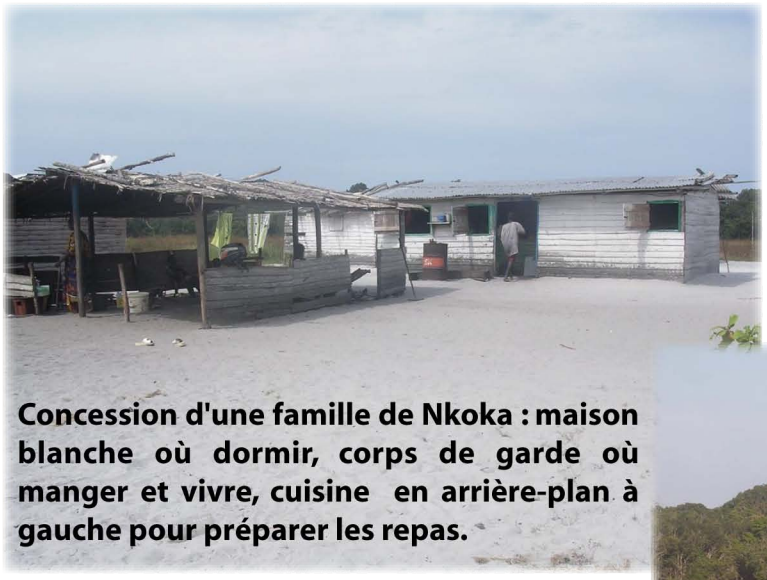
Planche photo 3 : Habiter à Nkoka

Vue de la Banio depuis le grand débarcadère des Sénégalais de Nkoka.

De la concession vers la lagune, Maman Théthé part faire la vaisselle au débaracdère.

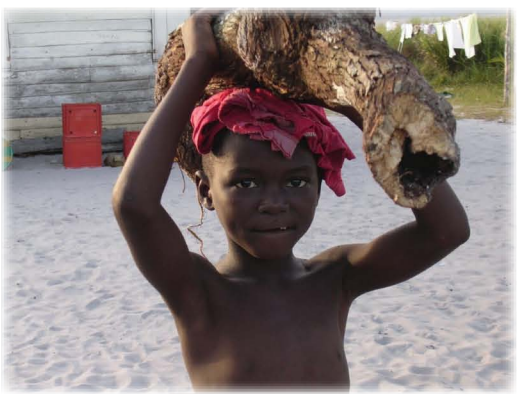
Débarcadère d'un petit campement sénégalais.

Les enfants jouent en puisant de l'eau de la lagune dans des bidons.



Concession d'une famille de Nkoka : maison blanche où dormir, corps de garde où manger et vivre, cuisine en arrière-plan à gauche pour préparer les repas.

Derrière le village de Nkoka, la savane avant un rideau forestier, puis la plage et l'océan.



Dalcia rapporte du bois de chauffe, coupé en lisière de forêt à 200m du village ; un neveu le débite devant la cuisine.

COMPLEXES CULTURELS EN PRÉSENCE SUR LE LITTORAL DE LA NYANGA

Deux catégories de communautés peuplent les berges de la lagune Banio : des autochtones et des immigrés. Ces derniers sont, comme je l'ai explicité, de deux origines principales : béninoise pour les pêcheurs en mer, sénégalaise pour les pêcheurs en lagune.

Dans un premier temps, je distinguerai les trois principaux complexes culturels coexistants, les Vili et Lumbu[46] (Gabonais), les Phla (Béninois) et les Fulbé (Sénégalais), en considérant l'environnement qui les accueille, leurs savoirs, leurs savoir-faire et leurs manières de jouer avec les éléments depuis leur venue au monde jusqu'à la fin de leur vie. Ne pouvant décrire une communauté de façon exhaustive en seulement quelques pages, j'ai choisi dans la présentation de chacune, de mettre en avant quelques éléments me semblant essentiels pour vous conduire le plus fidèlement possible au sein de l'espace où j'ai vécu, au sein de l'espace partagé par ces communautés. Ainsi, dans un second temps, je pourrai mettre en valeur les interrelations que les acteurs de cette portion de littoral construisent, et qui réciproquement les construisent.

LES VILI, UN PEUPLE QUI CÔTOIE L'EAU DEPUIS TOUJOURS

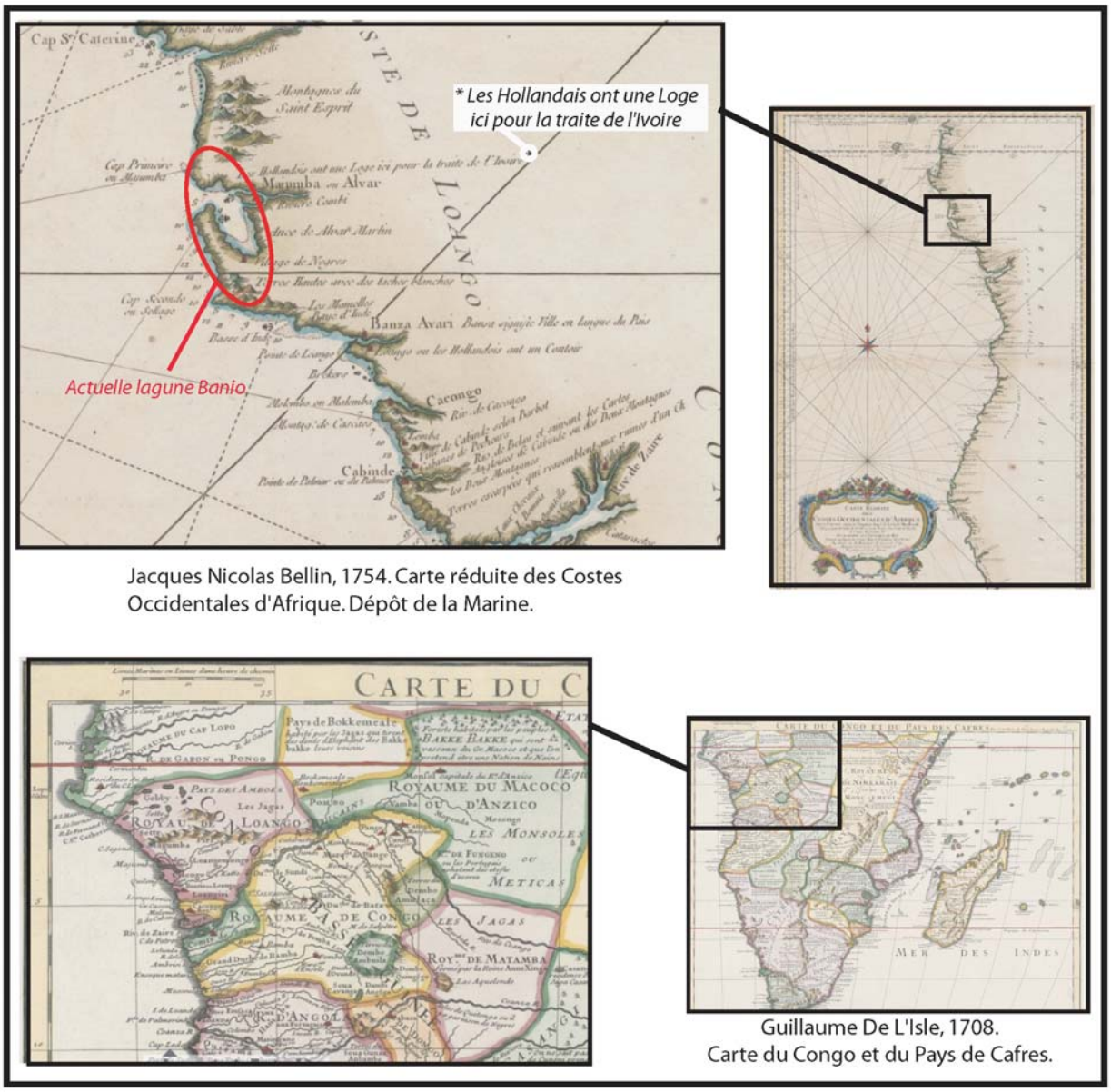
Les Vili sont un peuple de l'eau pour qui les relations avec l'invisible sont essentielles. Depuis longtemps sur le littoral, ils sont une des seules communautés au Gabon à avoir principalement tiré leurs ressources du milieu littoral et marin.[47]

L'ESPACE INVESTI PAR L'HOMME ET L'HOMME INVESTI PAR L'ESPACE

Au XIX^{e} siècle, les côtes du sud-ouest du Gabon se partageaient entre deux royaumes d'inégale importance : ceux de Cama et du Loango (Merlet 1991). Frontalier du Congo, l'actuel pays vili du Gabon est une portion de l'ancien royaume de Loango (carte 9) et, bien que le royaume ne soit plus tout à fait d'actualité, nombre des habitants s'y réfèrent encore. Des pratiques liées au monde de l'invisible perdurent.

[46] Les Vili sont des côtiers, tandis que les Lumbu sont arrivés plus tardivement près de l'océan. Les deux groupes entendent la langue de l'autre et leurs modes de vie sont très proches dans les départements de la Haute et Basse-Banio, dans les pratiques tant halieutiques que culturales. J'ai donc choisi de les rassembler dans cette étude, d'autant plus que les mariages mixtes sont fort fréquents. Quand une pratique ou un comportement les distinguera, je le spécifierai.

[47] Publications sur la langue : (Blanchon & Nsuka Nkutsi 1984; Derouet 1896; Jacquot 1971, 1983; Loëmbe 2005; Tchiamas *& al.* 2008)/ Publications sur l'histoire du peuple : (Kimfoko Madoungou 1996; Merlet 1991; Nguinguiri 1991; Oslisly & Peyrot 1987; Raponda-Walker 2002 [1996]; Vennetier 1968). / Publications sur les usages et les activités : (Boungou 1986; Hagenbucher Sacripanti 1975, 1996; Hecketsweiler & Mokoko Ikonga 1991; Katz 1998; Katz, Nguinguiri & Makosso 1995b; Loëmbe 2005; Nguinguiri 2002; Nguinguiri & Katz 1996; Nguinguiri 2000; Raponda-Walker & Sillans 1995 [1962]).



Carte 9 : Le Royaume du Loango en 1754 et 1708

Certaines « sirènes », telle *Mouétchi Kambisi* [mwéétʃĩ nkə̰mbĩ̀si] voyagent toujours d'un bout à l'autre du Royaume.

> « [mweétʃĩ nkə̰mbĩ̀si], elle quitte le Congo jusqu'à Gamba. Elle passait tout droit. La mer est mauvaise quand elle passe comme ça ! Et on ramasse des petits cadeaux sur la plage : des poupées, du poisson… » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)

> « Il y a les génies du Congo qui viennent voir leurs amis de la Banio, jusqu'à Bana. Ils font le vent pour que les gens ne voient pas comme ils passent. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 23 avril 2006)

Dans la Haute et Basse-Banio, la plupart des villages sont situés rive est (rive droite) de la lagune car la terre y est meilleure. Quelques campements sur la rive ouest, près de la mer Tiya (carte 8 p. 51 et annexe 11), ont aujourd'hui le statut de village. Plusieurs hommes et femmes d'origine congolaise se sont ajoutés à la population à la fin des années 1990, fuyant leur pays en guerre.

> « En 1997, les Congolais arrivaient par la plage. Ils fuyaient la guerre. » (Homme de 38 ans, Nkoka, le 24/04/205)

Tous sont vili et sont généralement apparentés avec les familles gabonaises de la Nyanga. Ils parlent le vili et le munukituba[48], langue véhiculaire au Congo, dont quelques vocables ont été adoptés au Gabon, notamment pour nommer des sites de la Banio (annexe 11).

Cette fuite des Congolais a fortement marqué les villageois de la Haute-Banio, qui relatent parfois le récit des fugitifs contant les atrocités qu'ils ont vues ou subies. Ces terribles événements ont tissé des liens tenaces entre hommes et femmes des deux pays. Ils participent en conséquence à l'histoire des départements du sud du Gabon. L'engagement politique de la Province, reconnue nationalement comme étant de l'opposition, n'est sans doute pas étranger à ce difficile épisode.

L'Homme vili, quelle que soit son origine, a progressivement investi l'espace pour cultiver, pêcher, vivre. Mais aujourd'hui, à l'image des autres Provinces du Gabon, les berges de la lagune ont tendance à se dépeupler. Le paysage est témoignage de la vie passée. Des cocotiers isolés marquent la présence ancienne de campements ou de petits villages. Dans le village de Grand Malembe, les emplacements des anciennes maisons sont désormais peuplés de grandes herbes et même parfois d'arbres. Dans ce qui était auparavant le plus grand village de la lagune, ne vivent plus qu'une cinquantaine d'habitants. L'exode rural est fort, que ce soit vers la capitale, Libreville, ou vers le grand village le plus proche, Mayumba, où sont scolarisés les enfants de l'école primaire au collège.

NAÎTRE, GRANDIR, VIVRE PUIS MOURIR

Pour des raisons d'instruction ou de découverte, les enfants vili et lumbu circulent souvent d'un foyer à un autre. La famille n'est jamais composée uniquement de deux parents et d'une fratrie.

NAÎTRE : DE LA CONCEPTION À LA RENCONTRE AVEC LE MONDE

DES RAPPORTS SEXUELS ENCOURAGÉS ET PLEIN D'INTERDITS

Chez les Vili, les relations sexuelles sont souvent encouragées et sujets de conversation. Les enfants sont la plupart du temps reconnus par le père, même s'il n'est pas le concubin ou le mari, phénomène très fréquent aujourd'hui. Un homme de Mayumba est par exemple populaire pour avoir connu de nombreuses femmes, il est pour cela surnommé « *beau-frère de tout le monde* ».

Bien que les rapports sexuels soient courants et régulièrement hors du foyer, ils sont fort réglementés par la relation que chacun entretient avec l'invisible. S'unir dans certains lieux ou à certaines périodes est ainsi prohibé.

[48] Le munukituba est un *pidgin* koongo. Il est une forme plus ou moins créolisée et « *sa réputation remonte au royaume Kongo (probablement né au XIV^e siècle)* (Breton 2003: 71)». Sa remontée vers le nord hors du pays koongo est observée en direction de Mayoko : « *elle est en relation directe avec le trafic occasionné par les activités de la Compagnie Minière de l'Ogooué (COMILOG) à Moanda (Gabon)* » (Jacquot 1971).

> « Il est interdit de sortir une femme en brousse ou à la plage. Sinon, le poisson fuira. » (Homme vili de 40 ans, Nkoka, le 22/04/2006)
>
> « Pour une pêche ou une chasse, on ne doit pas se croiser au lit, surtout pour l'éléphant ou le lamantin. Pour le lamantin, c'est défendu les 2 jours avant. » (Homme vili de 48 ans, Louando, le 20/02/2006)

UN MARIAGE OÙ SE MÊLENT BOULEVERSEMENT ET RESPECT

Alors qu'il y a quelques dizaines d'années, une jeune femme ne se mariait avec un homme que si elle était vierge[49], le mariage tend à se simplifier aujourd'hui et la virginité n'est plus essentielle.

> « La différence entre avant et aujourd'hui. À notre époque, les jeunes femmes atteignaient parfois jusqu'à 25 ans pour prendre une grossesse, mais aujourd'hui, les femmes peuvent avoir 13, 14, 15 ans et être déjà en grossesse. Pour la femme, il y avait une ligne de conduite à suivre : il fallait d'abord se faire initier au *tchikumbi*. De là-bas, un homme peut te proposer en mariage. Quand tu sors de là-bas, tu es une femme vierge. Après, mariée, elle… c'était suivi, les gens ne pouvaient pas faire les enfants n'importe comment comme aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est fini, les filles sont devenues folles, les garçons sont devenus fous, même à 8 ans, 9 ans, un garçon peut avoir une grossesse. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, 2005)

Le mariage se fait à la mairie, parfois à l'Eglise, toujours « *à la tradition* », « *à la coutume* ». Ainsi, l'homme doit aller se présenter à ses beaux-parents pour leur demander la main de leur fille. Bien que « le prix de la fiancée » (appelé « dot » au Gabon) ait été officiellement supprimé au Gabon , elle perdure en campagne comme en ville. Le jour de la cérémonie, dans cette société matrilinéaire et patrilocale, la famille de l'homme s'acquitte d'une *dot* établie par ses beaux-parents (somme d'argent, pagnes, chaussures, vin de palme, boissons alcoolisées, fusil, etc). D'après mes observations, la patri ou virilocalité n'est pas toujours respectée chez les Vili de la Nyanga[50] et il est courant qu'un quartier ou village soit composé d'une fratrie dont chacun des membres a fait venir sa femme ou son époux. Des mariages interethniques entre Vili et Lumbu, parfois Punu, sont courants mais il est peu apprécié de vouloir se marier avec un Fang (« *ceux-ci mangent les gens , avec la banane !* »). Auparavant, des règles strictes de mariage convenaient qu'il fallait se marier avec l'enfant de son oncle maternel ; ce n'est aujourd'hui plus en vigueur, notamment en raison des règles d'héritage en changement.

ÊTRE ENCEINTE PUIS ACCOUCHER

Mariée ou non, lorsqu'une femme est enceinte, elle continue de vaquer à ses devoirs de maîtresse de maison tout en obtenant un statut particulier. Certains aliments lui sont prohibés ; la banane, la papaye ou la crevette par exemple risquent de faire apparaître des rougeurs sur l'enfant à naître : *« si tu manges ça, l'enfant aura des rougeurs au cou ou aux entrecuisses !* » (femme vili de 55 ans, Nkoka, le

[49] Les jeunes filles encore vierges étaient auparavant rassemblées dans un espace isolé du reste du village, afin d'y apprendre à être femme : elles recevaient une éducation au mariage et à la vie sociale. Ces jeunes filles s'appelaient les *bikumbi*, tout comme le rite d'initiation *tchikumbi* auquel elles se soumettaient. Il semble que ce rite complexe et long (plusieurs mois) soit toujours d'actualité chez les Vili du Congo, mais il ne subsiste plus au Gabon (Koussimbissa-Massengo 1996; Loëmbe 2005; Mabika 2006). En 2006 à Mayumba, une femme vili, Mamissa, a entrepris de recréer un espace similaire (cases, costumes, musiques et danses sont reproduits) afin d'expliquer aux Vili du Gabon et aux potentiels touristes ce qu'est le *tchikumbi*.

[50] « Vivre avec les grands-parents, ce n'est pas normal. Il vaut mieux s'écarter, tu as ta petite famille. » (Homme vili de 49 ans, 2005)

31/08/2007) ; les poissons-chats le font souffrir d'asthme : « *la femme en grossesse* ne doit pas manger ou l'enfant aura de l'asthme, car le poisson respire comme ça hors de l'eau* » (femme vili de 54 ans, Nkoka, le 27/04/2005) ; tout crabe (de brousse, de mer ou d'eau douce) provoque chez le bébé une production excessive de salive ; les feuilles de manioc, les *cassadents* (bâtons de manioc doux) sont aussi généralement bannis de son régime afin d'assurer une bonne santé au nouveau-né. Il est par ailleurs déconseillé de se regarder dans un miroir par crainte que l'enfant ne garde les yeux toujours grands ouverts.

L'accouchement se réalise généralement à l'hôpital de Mayumba, en présence de sage-femme ou d'infirmière, parfois d'un médecin. Après cet événement, les personnes entourant la femme en post-partum ne doivent ni porter le même pagne, ni « *traverser l'eau de sa douche* », ni manger ce qu'elle cuisine. Très souvent, la fille aînée s'occupe de ses cadets et prépare les repas de la famille.

Lorsqu'une femme met au monde pour la première fois, elle doit, tout comme le père du nouveau-né, attendre que l'enfant fasse ses premiers pas avant de pouvoir de nouveau partager le lit de son conjoint ou celui d'un autre homme ou femme.

> « Pendant une longue période, si l'enfant ne marche pas, tu ne peux pas sortir la femme. »
> (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 24/09/2006)

En outre, une cérémonie particulière est organisée lorsqu'une femme met au monde des jumeaux [síngùlì] car ceux-ci sont très fortement liés aux génies. Ces derniers apparaissent en rêve aux mères enceintes de jumeaux afin de leur confier les prénoms des futurs nouveaux-nés. Ces femmes conservent alors un statut particulier toute leur vie et sont appelées « *Maman Jumeau* » ou « má ngùlì ».

GRANDIR : ÉDUCATION ET INSTRUCTION

ÉDUQUER LES ENFANTS, UNE MISSION PARTAGÉE ET DIGNE

Jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge d'un ou deux ans, la mère allaite sa progéniture. Élever des enfants faisant partie de la vie d'une femme, si l'une d'elle se révèle stérile, sa sœur lui « donnera » des enfants afin de ne pas perdre sa dignité de femme, de mère. Si la plupart des personnes du village connaissent l'existence de ce « don », le sujet est rarement abordé, par respect.

Comme de nombreux groupes ethniques du Gabon, les Vili sont matriarcaux. Les enfants, par le lignage de leur mère, héritent des ses « *totems* » et des interdits alimentaires associés. Ceux-ci leur sont enseignés quotidiennement au cours de leur croissance.

DEVENIR UN HOMME, UNE CROISSANCE CONTRASTÉE SELON LES LIEUX DE VIE

Le petit garçon est souvent circoncis avant ses quatre ans, ce qui les différencie de plusieurs autres ethnies du Gabon ; il grandit avec ses frères et sœurs, très épaulé par sa sœur aînée et sa mère. Les enfants partagent beaucoup de temps avec leurs alter-ego et beaucoup de connaissances s'acquièrent et

se testent dans la petite enfance. Les parents encouragent ces instants entre enfants, dès le plus jeune âge :

> Une femme, reprochant à son neveu de 2 ans : « Les autres sont partis jouer et toi tu restes avec ta mère, collé-collé. » (Femme vili de 46 ans, L'Office, le 14/04/2005)

Puis, dès sa sixième année, si la pêche en pirogue sur la lagune fait partie du quotidien, il accompagnera sa mère, parfois son père. Quand il sera en âge de marcher un peu en forêt, vers cinq-six ans, il se joindra comme ses sœurs à la collecte du bois de chauffe avec les femmes. Plus tard, il suivra son père pour le regarder creuser une pirogue, puis aura éventuellement l'honneur de se mêler aux chasseurs.

Il faut noter que cette croissance est très contrastée, entre les enfants de Mayumba, de la ville, pour lesquels un des parents a été ou est employé de l'administration, d'une entreprise forestière ou pétrolière, et les enfants de Nkoka, village au milieu de la lagune vivant de la pêche. Là-bas, le collège et parfois les classes primaires étant fort éloignés du village, les jeunes doivent vivre chez des oncles et tantes pendant la période scolaire. Le temps d'accompagnement de la mère ou du père dans les activités du quotidien en est considérablement diminué.

DEVENIR UNE FEMME, DES CHANGEMENTS EMPREINTS DE RESPONSABILITÉ

La petite fille grandit aux côtés de ses sœurs et de sa mère. Elle est très jeune investie dans les tâches ménagères : puiser l'eau, nettoyer la cour, préparer les repas. Puis un jour, l'enfant devient femme. Avant même d'avoir ses premières menstrues, elle connaît les interdits qui seront liés à sa condition ; car chez les Vili, bien que les filles ressentent un sentiment de honte la première fois, cette période n'est pas dissimulée.

> « Est-ce que j'ai même dit ? J'avais honte. Mais j'avais compris ça quand les Mamans en parlaient. J'ai fait l'œuf et j'ai mis le tubercule au feu moi-même. » (Femme vili-lumbu de 34 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

En effet, lors des premières menstrues, dans un certain nombre de familles, les jeunes femmes mangent un œuf dur et du *[màyàkà]*, appelé aussi « *manioc odeur* ». Il s'agit de tubercules épluchés, trempés pendant trois jours et conservés dans le [*mùtètè*][51]avant d'être placés au dessus du feu pendant quelques dizaines de minutes.

> « Quand on a ses premières règles, il faut manger un œuf de poule bouilli et du *mayaka*… Ma mère me faisait ça, avec les *mayaka* que la grand-mère avait mis au feu. » (Femme vili de 54 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

De nombreux interdits accompagnent ensuite ce moment du cycle. La femme ne peut pas approcher de l'eau et encore moins se déplacer en pirogue, elle ne doit pas cuisiner pour une tierce personne. Ces interdits ne sont plus toujours respectés mais il reste absolument interdit à toute femme indisposée de préparer les beignets (« *mais les béninoises font ça !* » s'inquiète une femme vili).

[51] Le *mùtètè* est un instrument de portage et de conservation du manioc. Il est fait de feuilles de cocotier ou autre palmier.

Quant au devenir du sang des menstrues, la modernité a fait changer les manières de faire, mais ce sang garde toujours un traitement particulier et il ne doit en aucun cas se retrouver dans un cours d'eau.

> « Avant, on utilisait des linges. Il faut bien laver le linge et vider l'eau sale sur la terre. Aujourd'hui, on utilise des serviettes hygiéniques. Moi, je les lave avant de les jeter en brousse. Les jeunes les jettent comme ça, bien emballées dans un sachet*. (…) Si tu jettes ça partout partout, si tu ne laves pas, des bêtes mystiques conduites par les sorciers du village vont sucer le sang qui reste sur les protections. Si les bêtes sucent ton sang, tu n'auras pas d'enfant. » (Femme lumbu de 48 ans, Louando, le 13/05/2005)
>
> « Les serviettes doivent être mises dans un sachet*. Quand tes règles sont finies, tu amarres bien le sachet et tu vas le faire couler sous les palétuviers [côté lagune]. » (Femme vili-phla de 27 ans, Mayumba, le 16/08/2006)
>
> « Les garnitures*, il faut les fermer dans un sachet* et les jeter dans les toilettes. » (Fille vili de 16 ans, Mayumba, le 21/05/2005)

Ainsi, les pratiques d'une société ne sont pas immuables, mais sont globalement soutenues par les éléments humains, matériels et symboliques qui la conduisent. Chacune des pratiques, bien que toujours liée aux autres savoirs et savoir-faire de la société qui les porte, évolue à son rythme propre. Chez les Vili, les transformations inhérentes à la physiologie de la femme conduisent à des étapes plus visibles que les étapes de croissance de l'homme. Que mes interlocuteurs soient de sexe féminin ou masculin, ces étapes ont été plus partagées avec moi, et semblent marquer plus fortement le chemin de vie social de la femme que celui de l'homme. Le fait qu'il s'agisse d'une société matrilinéaire n'est sans doute pas étranger à ce phénomène.

CAPACITÉS RECONNUES DE L'ENFANT ET INSTRUCTION À L'ÉCOLE

Concernant la reconnaissance des capacités d'apprentissage, les deux sexes sont jugés pareillement par leurs aînés. « *Il a le vampire de l'intelligence* », [lìnkùndù lì sáy], se dit d'un enfant remarquablement doué, alors qu'on dira d'un enfant moins vif : « *Il a le vampire de la bêtise* », [lìnkùndù lì ngùkù]. Le monde invisible, ici à travers le terme *vampire*, resurgit dans tous les domaines au travers des conversations comme des actions.

À Mayumba, les hommes et les femmes qui atteignent aujourd'hui plus de 50 ans ont très souvent été pensionnaires à la Mission catholique de Mayumba, école Saint-Odile fondée en 1963, et sont reconnaissants de l'instruction dont ils ont bénéficié. Aujourd'hui, la Mission accueille chaque année quelques dizaines d'enfants pour une semaine de préparation aux premiers sacrements mais c'est l'école publique, calquée sur le modèle français, qui est en charge de l'éducation scolaire, des petites classes à la troisième. Ceux qui ont les moyens financiers d'aller au lycée quittent le village pour Tchibanga ou Gamba (à quatre heures de *clando*[52]), Port-Gentil (accessible par route et bateau ou avion), Libreville (deux jours de *clando*), etc. Le lycée est choisi en fonction de la présence familiale en mesure d'accueillir le jeune pendant sa scolarité.

[52] Des « *clandos* », pick-up bâchés transportant à l'origine des passagers clandestinement, désignent aujourd'hui tout transport collectif permettant, moyennant finances, de se déplacer de village en village vers l'est et le nord. Les routes et les véhicules étant relativement imprévisibles, un trajet de 100 km peut durer de trois à vingt heures.

MOURIR : UN PASSAGE EMPREINT DE MYSTÈRES

Après être venus au monde, avoir grandi et appris, avoir assuré leur descendance, après avoir vécu, les Hommes deviennent « *les Vieux* ». Ceux-ci sont très respectés et prodiguent les conseils. Si la mort n'est pas venue prématurément (l'espérance de vie n'est que de 54 ans au Gabon[53]), elle frappe alors. « Frapper » est le verbe employé au Gabon ; il est approprié car, d'après mes observations et les discours tenus par mes interlocuteurs, il n'existe pas de « *mort naturelle* » au Gabon, conception qui va jusqu'à stupéfier les Béninois, praticiens reconnus du Vaudou.

> « Cette société [vili] est entièrement sous l'emprise du sacré qui légitime le pouvoir et commande chaque geste de l'existence. » (Merlet 1991 : 50)

Au Gabon en effet, et spécifiquement dans la Nyanga, si un individu meure, on cherche à savoir qui l'a tué, et il s'agit souvent d'une personne de sa propre famille. Pour éclaircir le mystère, il est d'usage d'aller consulter un *nganga*[54].

> « Pour les Gabonais, c'est forcément un travail avec les fétiches. » (Homme vili de 42 ans, le 15/04/2005, Mayumba)

Lors de ces événements, des personnages d'exception, tels les *nganga*, *vampireux*, fantômes, génies, sirènes, et sorciers, se révèlent très présents. Ils peuplent l'univers et se manifestent aux humains sous différentes formes que je détaillerai dans un prochain chapitre.

DEVENIR DU CORPS, DEUIL ET RETRAIT DE DEUIL

Aujourd'hui, le corps du défunt est pris en charge par la famille et enterré aux côtés des parents qui ont déjà quitté le monde des vivants. Auparavant (et encore aujourd'hui au Congo selon mes informateurs), le corps des morts était adossé à un arbre en forêt. Selon Gervais Loëmbe, « *le corps sans vie n'était pas enterré, mais fumé [kuanga], puis adossé à un arbre [kuétchila mu nti], à l'entrée du village* » (Loëmbe 2005: 221). Si la personne vient à mourir loin de son village, la famille met tout en œuvre pour que le corps soit rapatrié puis enterré sur la terre de ses ancêtres. Ces cimetières sont périodiquement entretenus et sont parfois sites de cultes envers les ancêtres, notamment sous la gouverne des gardiens de l'embouchure[55].

L'Église catholique se charge parfois d'organiser une cérémonie religieuse d'enterrement mais très rares sont ceux qui s'en contentent.[56] Après la cérémonie de deuil à laquelle toutes les personnes qui souhaitent (ou doivent) faire part de leur compassion, sont présentes, les parents proches et les conjoints portent le deuil pendant plusieurs mois, voire plusieurs années. Pendant cette période, ils ne peuvent porter qu'un seul pagne et ne doivent pas arborer de bijoux (boucles d'oreilles, colliers, montres, bracelets, etc.). Toute distinction ayant vocation à embellir la personne est proscrite : s'ajoute ainsi pour les femmes l'interdiction d'avoir les cheveux tressés avec du fil ou des perles.

[53] Estimation 2007 : CIA - The World Factbook -- Field Listing - Life expectancy at birth (https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/gb.html)
[54] Le *nganga* est un devin-guérisseur qui tient de ce fait un rôle primordial dans les sociétés du Gabon.
[55] Nous aborderons le statut et les actions des gardiens de l'embouchure dans le chapitre suivant.
[56] Lire aussi (Martin 2002).

> « Quand vous perdez un parent, vous portez toujours le même pagne. Vous ne portez pas de boucles ou de chaînettes, pas de montres ou des trucs comme ça. Et, pour les filles, tu ne dois pas te tresser avec le fil. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 24/09/2006)

Au terme de cette durée aujourd'hui fort dépendante des finances de la famille, une nouvelle cérémonie, le lever de deuil (« retrait de deuil » en français régional), festive et alcoolisée, est organisée (photo 3). Cet événement est imprégné de mesures protocolaires très respectées (clôture du lieu de fête de feuilles de palmier, isolement des femmes et des hommes concernés, lavage par un tiers et maquillage au kaolin blanc du corps de personnes sortant du deuil, danses, cadence sur les nattes de l'événement, discours, dons d'argent, d'alcool ou de nourriture à la famille, etc).

Photo 3 : Images de « retraits de deuil » en mars et septembre 2006, Mayumba et Tiya.

TROUBLE DANS LES RÈGLES DE SUCCESSION

Étant dans un système matrilinéaire, l'homme vili prend grand soin de sa sœur et de sa progéniture, et la transmission de l'héritage se fait donc d'oncle maternel à neveu.

> « Mon filet, je le donnerai aux enfants pour moi-même ou aux enfants de mes sœurs. Ça, nous sommes matriarcal. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Pour les hommes vili et lumbu, ce qui a de la valeur dans l'héritage concerne l'habitat et la pêche (pirogue, outils pour creuser cette dernière, et filets) :

> « Les choses importantes sont la pirogue, le filet, la maison, les outils (machette et outils pour creuser la pirogue). Toi tu vas te hasarder avec les habits ! Demain c'est des chiffons ! » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Aujourd'hui, système clanique et système étatique hérité de la colonisation se heurtent l'un à l'autre, ce qui ne facilite pas les relations familiales, particulièrement en fin de vie. Plusieurs informateurs m'ont notamment confié que le 17 août 2005, lors d'une déclaration télévisée appuyée d'un petit film décrivant la souffrance d'une veuve et de ses enfants chassés hors de la maison par les parents du mari défunt, le Président de la République El Hadj Omar Bongo Ondimba avait « *dit que si un homme légalement marié meurt, ses parents ne doivent plus récupérer la maison : c'est pour la femme et les*

enfants » (femme vili, le 25/08/2007). Les histoires de succession animent ainsi régulièrement les conversations.

S'ALIMENTER DES RESSOURCES ENVIRONNANTES

L'invisible omniprésent conduit la vie de toute femme, tout homme et tout enfant vili, de sa conception à sa mort ; il guide aussi nombre des pratiques sur le littoral de la Nyanga, notamment la capture des espèces aquatiques, leur transformation et leur usage.

DES RESSOURCES À CAPTURER OU À CULTIVER

Bien qu'aujourd'hui certaines denrées du quotidien des Vili soient exclusivement issues d'une production non-locale (riz, boîtes de conserve, farine, huile et sel), le reste de l'alimentation dans les villages provient de la production familiale : plantations (manioc, tarots, ignames, bananes, arachides), pêche et chasse, qui se font généralement à moins de deux heures de marche du village.

SE MOUVOIR EN MILIEU LAGUNAIRE

Dans un environnement lagunaire, la pirogue est le principal moyen pour se déplacer, collecter, chasser, pêcher, et transporter. Les Gabonais sont équipés d'une pirogue monoxyle[57] et la propulsent à l'aide d'une pagaie, d'une perche, et parfois d'un moteur. Elles sont creusées par les habitants, parfois achetées aux gens de l'extrémité sud de la lagune, à Ndindi, ou aux habitants des campements autour.

> « On achète les pirogues aux gens de là-haut. » (Femme vili de 55 ans, Nkoka, le 22/04/2005)

Ayant choisi la pirogue comme « objet-phare » d'étude de la dynamique des savoirs, nous nous attarderons sur cet outil de la vie quotidienne dans le chapitre suivant.

CAPTURER DES POISSONS, UN INVESTISSEMENT INÉGAL

Le domaine de la pêche est très disparate parmi les communautés gabonaises locales. À Mayumba, les pêcheurs autochtones sont rares ou occasionnels : les familles mayésiennes s'approvisionnent le plus souvent en poisson de mer auprès des Béninois, et en poisson d'eau douce auprès des pirogues de la Haute-Banio qui ravitaillent la ville et les commerçants de Mayumba, Tchibanga et Libreville. De plus, leur consommation de morceaux de poulet congelés est croissante.

> « On reconnaît la paresse de nos frères gabonais. On est près des eaux mais les Gabonais préfèrent prendre le poulet que pêcher. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 27/01/2005)

Les préférences alimentaires distinguent aujourd'hui nettement les générations, voire les sexes. Les enfants et les femmes adultes apprécient de plus en plus le poulet tandis que les hommes continuent de désirer du poisson.

[57] Une pirogue monoxyle est creusée dans un seul tronc d'arbre.

Dans les villages alentours où j'ai séjourné, l'absence d'électricité limite la consommation de produits congelés. Dans les villages et campements de la lagune au sud de Mayumba, la capture du poisson fait partie du quotidien et est pratiquée tant par les hommes que par les femmes : pêche au filet, pêche à la ligne, « pêche aux bambous ». Quant à Louando, village de la lagune au nord de Mayumba, en face de la zone où se déplace l'embouchure[58] du fleuve, il s'agit d'un village composé essentiellement de femmes qui se consacrent aux plantations. Deux hommes travaillent pour une entreprise forestière tenue par des Malaisiens à quelques kilomètres et les quelques autres hommes pêchent parfois, à la ligne, au filet maillant ou à l'épervier. Toutefois, l'alimentation de ces foyers n'est généralement pas riche en poisson et les conserves du commerce accompagnent leplus souvent le manioc ou le riz.

L'annexe 12 fait état des principales techniques de capture de la ressource ichtyologique de la zone.

Spécificité technique gabonaise : les pièges en bambous

Une pratique caractérise le groupe vili : la « pêche aux bambous » (Sabinot 2007b : séquence vidéo sur la fabrication et la pose des pièges - publiée en ligne sur http://video.rap.prd.fr).

Photo 4 : Relevé des « bambous» par Sylviane à Nkoka et Rock à Malembé.

[58] « La mer est comme ça. Là où elle est passée avant, elle n'oublie jamais. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/2005)

Description du piège et de son utilisation (photo 4)

Les poissons sont piégés par emprisonnement au fond d'un abri-refuge composé d'entre-nœuds de bambou de Chine, *Bambusa vulgaris*, fixés sur un cordage placé au fond de l'eau (100 à 400, voire 1000 cylindres espacés de 1 mètre à 1,50 mètre) et amarré par ces extrémités à des poteaux de bois plantés à quelques mètres de la berge. Le piège peut être placé parallèlement ou perpendiculairement au cours d'eau. Hommes et femmes le fabriquent et l'installent : ils évident une extrémité d'un fragment de bambou d'environ un mètre, percent une fenêtre à l'une des extrémités afin d'y glisser une corde pour fixer chaque élément au cordage de fond.

Certains bambous, essentiellement dans la zone de Grand Malembé, sont isolés (non liés entre eux par une corde) volontairement. Il faut alors plonger pour aller les relever.

Installation du piège : Le piège est déposé. La corde se maintient plusieurs années au fond de l'eau. Quand un bambou est pourri, il suffit de le changer.

Relève du piège : Descendre la corde au bout de laquelle est fixé un crochet (nkɔ̀k) et la manier de façon à saisir le cordage. Tirer le cordage hors de l'eau, puis relever chaque bambou au fur et à mesure. Vider l'eau contenue dans le bambou en le renversant au dessus de l'eau, la main placée sur son extrémité ouverte. Si des animaux, *ngodo* ou crevettes, se trouvent piégés, les déposer à l'intérieur de la pirogue.

Espèces ciblées : les *ngodo*, *Chrysichtys thysi* et *Clarias gariepinus* en saison des pluies (s'y ajoutent quelques crevettes) / Crevettes en saison sèche

Les requins, des espèces appréciées des Vili

Un animal est emblématique pour les Vili : le requin, désigné sous le terme générique de [dùkùdàkà].

Il les distingue non seulement des communautés étrangères de la zone mais aussi des Lumbu à l'origine peu tournés vers le milieu marin, bien que ces derniers aient repris un proverbe vili à leur compte :

> [àì dùkùdàkà àì ńtʃìééntù mìkùbǫ́ǫ́ŋgò kuǫ́ǫ́ndì dùkùdàkà] « Entre le requin et la femme, je choisis le requin. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba)
>
> « Tu peux me prendre ma femme au lieu de prendre le *dukudaka* [requin en vili]. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Les étrangers, particulièrement ceux de l'embouchure, sont parfaitement conscients de la relation particulière que leurs hôtes entretiennent avec le requin.

> « Les Vili, ils ne peuvent pas faire une fête que tu ne vois pas le requin là-dedans. » (Homme phla de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »

Le statut de cet animal mérite d'être relevé car il est un intermédiaire fort entre les différentes communautés locales et étrangères. Nous poursuivrons cette approche en le considérant comme une des perméabilités quotidiennes entre les groupes voisins contribuant à une construction commune.

COLLECTER COQUILLAGES ET CRUSTACÉS

Les seuls crustacés recherchés par les Vili et Lumbu sont les crabes de brousse et les crevettes d'eau douce. Les crabes sont exclusivement le domaine des enfants (photo 5 et chant en encart).

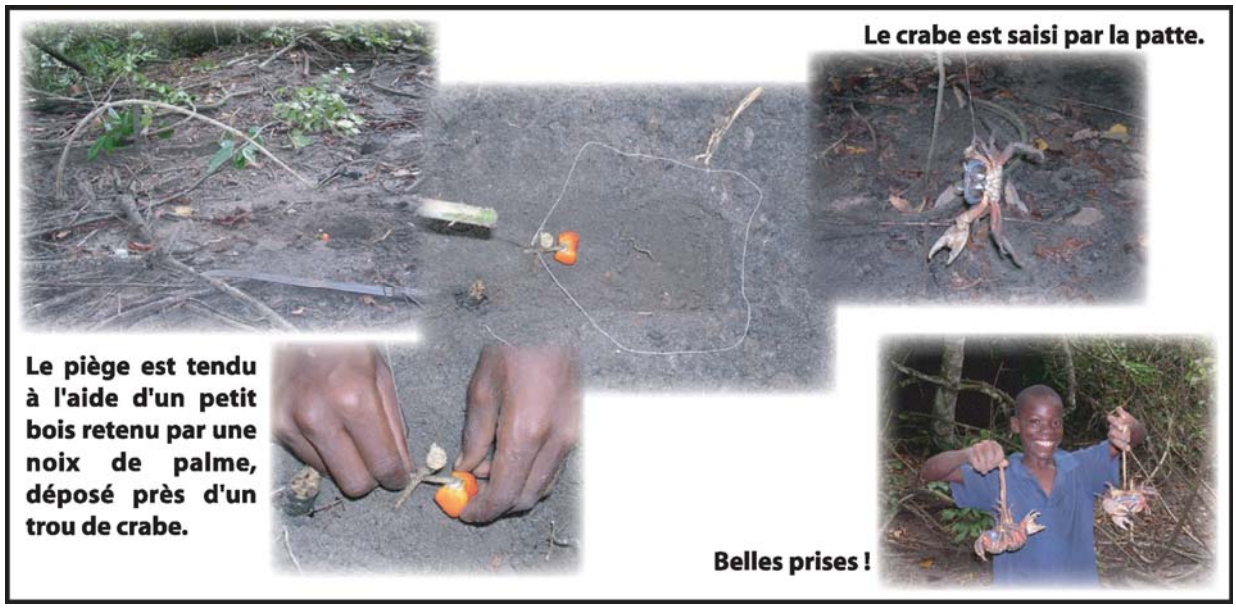


Photo 5 : Piégeage des « crabes de brousse » par Peyaye à Louando.

Les crevettes sont collectées à la saison sèche par les femmes et les enfants, à l'aide de différentes techniques. À l'embouchure, les crevettes sont capturées par les enfants avec des pièges faits de feuilles de palmier tressées imitant leur habitat. Les femmes usent de nasses à crevettes qu'elles appâtent avec un morceau de manioc ou de fruit. À Nkoka, ces crustacés sont piégés au moyen des pièges en bambous (cf. ci-dessus).

Les coquillages sont à l'origine la cible des femmes, que les enfants accompagnent : coques et huîtres sont les principales espèces recherchées. Sur les estrans de la Nyanga, il y avait des couteaux de mer, [sítʃííŋgə] (*Solen sp.*), aujourd'hui disparus.

> « Ce sont des choses pour les génies. Quand ils donnent, ils donnent, mais ça vient par époque. Mais il y a des défenses [= interdits]… Faut pas fouiller avec les règles. » (Femme lumbu de 80 ans, Mayumba, le 06/03/2005)
>
> « Quand tu les fouilles, tu chantes : allez ça vient ! Ça monte ! » (Homme lumbu de 81 ans, Socoma, le 18/02/2006)
>
> « Il n'y a plus de [sítʃííŋgə] (couteaux de mer) depuis que la lagune est fermée. Cela fait plus de six ans qu'on en a pas vus. » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Chant entonné par un garçon lumbu de 12 ans, en quittant son lieu de piégeage des crabes, Louando, le 26/02/2005

« **ńkúlò orəvwar ńkúlò orəvwar**
bésə́ twákwɛ́ːndə kú tʃímbíːnzə tʃínkɑ̂ː
bésə́ twákwɛ́ːndə kú tʃímbíːnzə tʃínkɑ̂ː mukétàːmbə kùbá yɛ̀ːnù
ńkúlò orəvwar ńkúlò orəvwar
bénwásyàːlə bwá bábáːnì bátʃɛ́ːtʃì
bésə́ twákwɛ́ːndə kú bàmbáːtsì bó bánènà
ńkúlò orəvwar ńkúlò orəvwar (ter)
bésə́ twákwɛ́ːndə kú bɑ́ːntù bó bánènà
bénwásyáːlə bó bàtʃéːtʃì »

TRADUCTION :

« Nkulo au revoir ! Nkulo au revoir !
Nous partons vers d'autres endroits
Nous partons vers d'autres endroits piéger chez les vôtres
Vous seuls les petits enfants restez ici
Nous nous partons piéger les gros crabes
Nous partons piéger les grandes personnes
Vous vous restez les petits ! »

Les coquillages sont liés à l'invisible et leur présence dépend largement du comportement des femmes et des hommes à l'encontre des esprits.

CAPTURER MAMMIFÈRES ET REPTILES AQUATIQUES

Les lamantins, les crocodiles, les tortues sont recherchés par les Gabonais. Les premiers se capturent, ou plutôt se capturaient à la sagaie ou au filet (pas de prise dans le département ces trois dernières années à ma connaissance) ; les crocodiles sont assommés d'un coup de pagaie avant d'être hissés et ligotés dans la pirogue (photo 6) ; les tortues sont généralement capturées à l'hameçon, certains pêcheurs dans des sites particuliers utilisent des nasses ou barrent la rivière d'un filet.

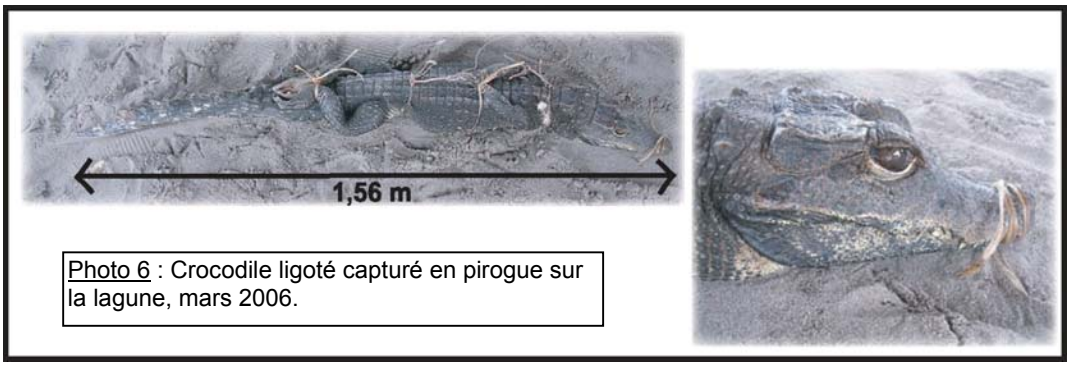


Photo 6 : Crocodile ligoté capturé en pirogue sur la lagune, mars 2006.

« Avant les gens qui étaient des spécialistes les attrapaient, la nuit, à la pleine lune avec une sagaie spéciale. La femme du chasseur doit dormir sur le dos et ne doit pas approcher d'autres hommes. » (Homme vili de 25 ans, Grand Malembé, le 25/01/2005)

« Le lamantin a le goût plus que l'hippopotame. Seuls quelques hommes peuvent en attraper. On maquille la pirogue avec le kaolin blanc et rouge. Tu lances le harpon et il [le lamantin] va mourir là où il est né, même si c'est Mayumba. » (Jeune femme lumbu de 21 ans, Nkoka , le 02/05/2005))

« Le chasseur et le conducteur de la pirogue doivent être sains (ne pas avoir touché la femme). La pirogue doit être sainte, maquillée avec le kaolin rouge et blanc. Ils doivent aller d'un seul cœur ou ils ne découvriront pas le lamantin. » (Homme vili de 65 ans, Louando, le 12/05/2005)

« Les lamantins viennent ici de temps en temps. Il y a beaucoup de lignes pour les tortues : ce sont les hommes de Mabamba, Yoyo et Tiya. » (Homme vili de 42 ans, Mabamba, le 25/03/2006)

« C'est une rivière où il y a plein de tortues. Il faut fermer avec les nasses (fabriquées en brindilles de bois). Tu peux avoir jusqu'à quinze tortues par nasse ! Tu peux aussi barrer l'endroit avec ton filet. » (Homme vili de 93 ans, Nzibu, le 25/03/2006)

Ainsi, les compétences pour ces chasses, pêches ou piégeages ne sont pas l'apanage de tous, et ceux qui les maîtrisent sont fort reconnus.

COLLECTER DES PLANTES LITTORALES VOUÉES À L'ALIMENTATION

Certaines plantes sont connues de tous mais sont essentiellement collectées par les enfants. De la sorte, nombre d'entre eux se plaisent à glaner différents fruits le long des plages et en bordure de forêt. Ils sucent les fruits sucrés ou acidulés et en extraient parfois les amandes[59] qu'ils mangent ou vendent pour obtenir un peu d'argent de poche. Le tableau 1 ci-contre en liste quelques-uns :

[59] Cette activité largement pratiquée par les enfants a sans doute valu son appellation à une constellation « *les enfants qui cassent les amandes* ».

Nom vili	Famille	Nom scientifique
bádààm	Combrétacées	*Terminalia spp.*
bìkòkòlì	Sterculiacées	*Cola spp.*
bìvùùfə	Arécacées (Palmacées)	*Phoenix reclinata*
ḿbúbà	Moracées	*Myrianthus arboreus*
ńzìimù	Sapotacées	*Malnikara lacera*

Tableau 1 : Quelques espèces de végétaux dont les enfants sucent les fruits.

Une espèce de la famille des Amaranthacées, *Althernanthera maritima*, poussant exclusivement sur le haut de plage est recherchée et appréciée par les Vili : les [mbàmbì tòŋgù], littéralement *herbes des poissons*, parfois appelées *légumes de la mer* ou *herbes de la mer* en français local. Bien que la préparation possède de grandes qualités gustatives, aujourd'hui, nombre d'enfants, et même d'adultes n'y ont jamais goûté, certainement en raison du temps que nécessite la collecte de cette plante, son effeuillage, son nettoyage et sa cuisine.

Recette de *mbàmbì tòŋgù* : effeuiller la plante / laver les feuilles à l'eau douce deux fois / mettre les feuilles et un verre d'eau dans une marmite sur le feu et couvrir / après 15 à 20 minutes, retirer du feu et presser les feuilles entre ses mains : cela forme des boules vertes / hacher au couteau ces boules / ajouter au *nyembwé* (sauce à base de noix de palme pilées et filtrées) préalablement préparé le bouillon cube, l'oignon, le requin frais ou fumé, puis les *herbes de la mer* hachées finement / servir accompagné de fufu manioc (photo 7).

Photo 7 : De la collecte des *herbes de la mer* à leur préparation. Secret de Maman Angélique. Mavumba, mai 2005.

DESTINÉE DES ESPÈCES : DE L'EAU À LA BOUCHE…

Frais, le poisson est, chez les Gabonais, plutôt destiné à la consommation personnelle. Il est couramment préparé en bouillon, avec des oignons, du cube Maggi, des piments, du sel et de l'eau, pour accompagner le manioc ou le riz.

Ce qui n'est pas cuisiné frais est fumé, puis consommé ensuite, sec avec du piment, ou accommodé en bouillon. Quand des poissons frais sont légèrement gâtés, ils sont écrasés et préparés « *en paquet* », enveloppés de feuilles épaisses de Musacées ou de Marantacées avant d'être mis à cuire à l'étouffée ou directement sur le feu.

Avant de clore cette partie sur l'alimentation, il est intéressant de faire une petite excursion dans la langue vili, qui pour désigner le poisson utilise le terme [mbìsì]. A l'opposé du poisson, la viande, qui provient d'animaux terrestres est appelée [mbìsì sì], littéralement « chair de terre » ou « poisson de terre ». Le terme générique pour désigner une chair animale, terrestre ou aquatique, est donc le terme utilisé pour nommer le poisson. Cette courte digression linguistique met en évidence que les Vili sont un « peuple de l'eau », un peuple vivant sur le littoral.

Par ailleurs, il s'avère que dans la plupart des langues d'Afrique noire, il existe un mot spécifique pour désigner la « faim de viande », différent du mot « faim » (Moñino 2006, communication personnelle ;de Garine 1989). En vili, cette expression n'existe pas, seule la locution « faim de poisson », [ńgwáámbà] existe, qui diffère de la sensation plus douloureuse de « faim », [ńzálà]. L'envie de poisson se manifeste lorsque plusieurs jours se sont écoulés sans avoir eu la possibilité de manger du poisson, événement qui se produit surtout lors de voyages vers l'intérieur des terres. De nouveau, les Vili se distinguent ainsi des populations de l'intérieur : leurs menus et leurs préférences alimentaires sont faits de poisson, et non de viande de brousse comme nombre des communautés du Gabon.

CRÉER, SE SOIGNER ET JOUER AVEC LES RESSOURCES LITTORALES

DES PLANTES LITTORALES AU SERVICE DE LA PRODUCTION D'OBJETS

Qu'elles soient du littoral, de marécage, d'eau, de savane ou de forêt, nombre de plantes sont utilisées par les Vili et les Lumbu pour fabriquer des objets au service de la pêche ou de la chasse : nasses (palmier, lianes), viviers (cœur de palmier, lianes), pièges à crabes (bois souples, écorces). Toute herbe suffisamment solide est employée au portage des poissons de petite et moyenne taille : l'herbe traverse la bouche et un opercule de chacun des poissons enfilés par un, deux, voire dix sur une même tige.

Dans la Nyanga, de nombreuses femmes se sont spécialisées dans la production de nattes avec une plante des berges de la Banio : le [tʃìfùbù̀] justement appelé nattier (*Pandanus sp*.). Des colorants tel le roucou (graines de rocouyer *Bixa orellana*) sont utilisés pour la teinture orangée.

Par ailleurs, la plage offre aux femmes de quoi se parer. En effet, les jeunes femmes et les petites filles passent du temps sur le haut-de-plage à la saison sèche afin de collecter les graines de *Canavalia sp.* ,

qu'elles nomment simplement perles, puisque ces graines seront percées à l'aide d'une aiguille chauffée au feu afin d'obtenir des perles de cheveux très remarquées (photo 8).

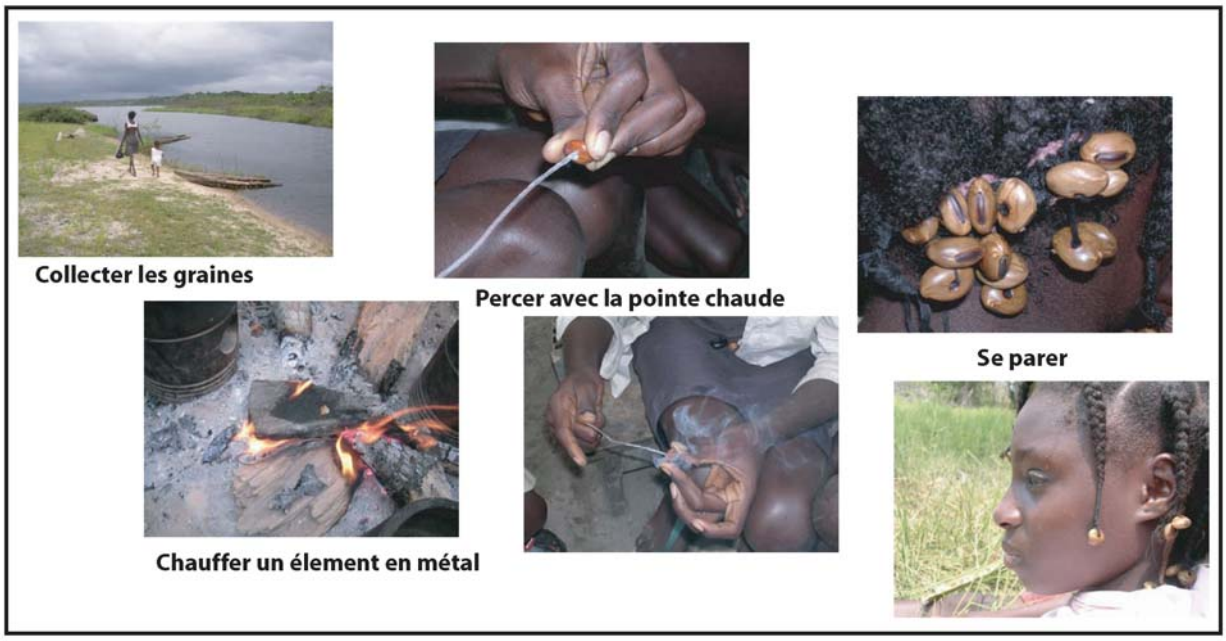


Photo 8 : La perle, de la collecte à la parure.

DES ESPÈCES LITTORALES AU SEIN DE LA PHARMACOPÉE

PLANTES

De nombreuses plantes interviennent dans la réalisation de solutions soignantes chez les communautés gabonaises. Les plantes forestières sont souvent bien connues des femmes lumbu et vili travaillant leurs plantations en forêt. Quelques plantes sont utilisées seules dans la Nyanga, mais la plupart participent à la fabrication de médicaments dont la base est un élément animal ou minéral : poisson, crustacé ou coquille.

Par ailleurs, les graines glanées sur la plage sont très appréciées pour réaliser des pendentifs, ceintures, colliers ou bracelets, ayant pour vertu de lutter contre des malformations ou des problèmes physiologiques. Une graine collectée sur la plage, [lùkúúvə̀ mb́ù] (graine de canique *Caesalpinia crista*), littéralement la tique de la mer[60], est par exemple mise en ceinturon aux enfants en âge de marcher pour leur faciliter l'apprentissage.

> « On amarre ça aux reins des enfants pour qu'ils commencent à s'élever. » (Femme vili de 45 ans, Mayumba, le 06/03/2005)

Elle est aussi utilisée pour lutter contre les palpitations générées par une grossesse. Il suffit alors de boire l'eau dans laquelle la graine a été mise à bouillir.

> « La *lùkúúvə̀ lù mb́ù*, qui ressemble à la tique là : tu fais bouillir et tu bois l'eau quand tu as les palpitations. » (Femme lumbu de 42 ans, Louando, le 11/05/2005)

[60] Les chiens errants près des villages sont souvent porteurs de tiques, qui, gonflées de sang, ressemblent fortement aux graines de canique.

L'association sur un collier de cette même graine avec une corne de « gazelle » (*Cephalophus monticola*), et une autre graine se ramassant aussi sur la plage [ngòŋgìlì nzálə̀], littéralement *doigt de mille-pattes*, graine de *Mucuna spp*., est un pendentif qui permet de lutter contre les poitrines trop imposantes. Les femmes le portent au cou de telle sorte que les trois éléments se placent entre leurs seins.

Les végétaux, feuilles, tiges, racines, fruits et graines, bien que je n'aie pas fait l'inventaire des usages de tous ces éléments, sont fort utilisés dans la pharmacopée[61]. Certains éléments participeront d'ailleurs à la composition des remèdes suivants, à base de poissons, de coquillages et de crustacés.

POISSONS

Le « *poisson-courant* » *Malapterus electricus*, nommé [lìdɛ́kə̀] en vili, est porteur d'électricité en surface de son corps. Il est utilisé séché et réduit en poudre afin de donner de « l'énergie électrique » à une personne souhaitant se battre. Frais, on peut aussi le cuire dans de l'eau salée et le manger en entier pour « soigner les ovaires »[62]. Pour soulager le mal de dos, un peu de sa peau macérée dans l'eau avec des écorces de bois peut être appliquée dans une incision faite à la lame de rasoir dans le dos.

> « On te vaccine. L'écorce et la peau dans l'eau, tu mets sur une blessure de gilette. La masse tue le mal de dos. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 14/08/2006)

Toute espèce de mâchoiron permet de soigner l'asthme. Selon certains, il suffit de le manger préparé en bouillon. Pour d'autres, c'est l'aiguillon du poisson qui doit être trempé dans de l'eau avec des écorces ; l'eau est ensuite bue chaque jour jusqu'à la guérison.

> « Tu prends un piquant, tu mets des bois et de l'eau. Tu bois Tu fais chaque jour jusqu'à ce que tu sois guéri, avec le même piquant toujours. Quand c'est fini, tu jettes. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 14/08/2006)

Les mâchoirons de mer soulagent également les maux de dents. Quant à la queue de raie, elle est utilisée pour soigner les maux de ventre. « *À Tchibanga c'est cher !* » me confie une femme vili.

COQUILLAGES ET CRUSTACÉS

Presque toute maladie contractée par l'ingestion de denrées prohibées possède son antidote. Ainsi, la crevette exclue du régime de la femme enceinte peut être utilisée pour soigner les rougeurs cutanées qu'elle a provoquées au nouveau-né. La carapace de crevette ainsi qu'une peau de banane doivent être séchées et grillées sur le feu. Mélangées à de l'huile d'amande, des feuilles et des graines de [m̀báándə̀ zásì] le ricin (*Ricinus communis*) ainsi que des feuilles de [lwízì] (*Eclipta alba*), elles formeront une pommade à appliquer sur l'enfant la nuit en l'absence de lumière.

Un coquillage que l'on collecte facilement, *Cardium costatum*, [lìsèfù], est utilisé pour diverses maladies, notamment l'insomnie ou les palpitations.

[61] La lecture de l'ouvrage très fourni d'André Raponda-Walker et Roger Sillans, *Plantes utiles du Gabon*, est fort instructive sur les usages des plantes forestières, précisément déterminées.

[62] Ce dernier usage m'a été révélé par une seule femme qui a elle-même utilisée le terme *ovaires*.

Les coques [máŋkúŋgúlə̀] récoltées dans la lagune près de l'embouchure sont réputées soulager les femmes souffrant de règles douloureuses, soit en buvant la substance sécrétée par les animaux, soit en regardant l'eau dans laquelle ils sécrètent tandis que des prières sont récitées.

> « Tu prends les coquillages qui règlent comme les femmes, tu les mets dans un seau. Quand ils règlent, tu récupères la substance que tu mélanges avec des feuilles. La femme boit le mélange. Vingt minutes après, elle est soulagée. » (Homme vili de 42 ans, Nkouassa, le 29/04/2005)

> « Il faut prendre les máŋkúŋgúlə̀ et les laisser dans le seau jusqu'à ce qu'ils règlent. Tu retires les máŋkúŋgúlə̀, tu regardes l'eau et la Maman *nganga* récite des formules à haute voix. Après, tu vides l'eau à la poubelle. » (Fille vili-lumbu de 14 ans, Louando, le 13/05/2005)

Les [tsùm], *Marginella helmatina*, sont utilisés pour limiter les vertiges des femmes enceintes. Les femmes boivent l'eau de cuisson de la coquille du coquillage, certaines portent ensuite la coquille en pendentif.

> « Tu bois, un peu. Après avoir bu l'eau, on t'amarre la corde là. Ma grand-mère m'a dit ça. » (Femme lumbu de 48 ans, Louando)

Architectonia nobilis, [nkɔ̀l ḿbwà], littéralement « escargot de mer », est un gastéropode très recherché et coûteux (5000 FCFA à Mayumba)[63]. L'eau de cuisson de la coquille est bue pour soigner la toux, ou un début de tuberculose. Cette coquille est aussi utilisée par certains comme contenant d'une préparation de feuilles et fruits. Portée en ceinture, elle soulage l'enfant de certaines douleurs au ventre.

> « Tu introduis le médicament dedans, fruits, feuilles. Tu prends la sève d'un arbre comme la colle et tu colmates le trou. Tu chauffes la machette pour bien fermer. Tu amarres l'ensemble à la taille contre la rate. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 09/05/2005)

L'intérieur de la coquille de moule est utilisé pour soulager les yeux fatigués et douloureux.

> « Tu grattes l'intérieur de la coquille : une petite poudre blanche se forme. Tu mélanges avec les feuilles de brousse et de l'eau froide. Tu écrases puis tu enlèves les feuilles et tu verses dans tes yeux. » (Femme vili de 30 ans, Louando, le1/03/2005)

Du Congo au Gabon, les communautés vili ont évolué à proximité de l'estran pourvoyeur de coquillages. Elles ont attribué un fort pouvoir curatif à leur coquille seule le plus souvent, élément qu'ils peuvent plus ou moins aisément glaner à proximité de leur lieu de vie.

DES ACTIVITÉS LUDIQUES SUR LE LITTORAL

ESPACE DE JEUX POUR LES ENFANTS

Les enfants et les jeunes gabonais apprécient la plage comme espace de jeux. Avec le passage récent des quelques « Blancs » s'adonnant au surf ou au *body board*, les jeunes récupèrent des planches de bois et s'amusent dans les vagues qui ne sont pas de trop grande dimension. Les enfants de Louando habitant de l'autre côté de la lagune, s'organisent pour traverser cette dernière à bord d'une vieille

[63] 100 Francs CFA = 0,15 euro.

pirogue[64]. Sur la plage, les enfants courent après les « crabes-fantômes » [mìtááŋg], *Ocypodes spp.*, ou jouent à la corde à sauter réalisée sur le vif avec une plante rampante du haut-de-plage, *Ipomoea pes-caprae*, qu'ils nomment [ńtsíŋgə̀] (photo 9). Très rarement, celle-ci est en caoutchouc de chambre à air et s'appelle alors [ndímbu̍].

Photo 9 : Fabrication et utilisation de la corde à sauter de la plage.

Glaner quelques fruits de badamier à grignoter est aussi une des activités favorites des petits. Le jeunes filles arpentent les hauts de plage à la saison sèche afin de collecter les graines de *Canavalia cf. obtusifolia* pour en faire des perles de cheveux.

ESPACE DE JEUX POUR LES ADULTES

Les hommes et les femmes Vili de Mayumba et de Louando ne jouent pas souvent. Certains connaissent quelques jeux de cartes, notamment le Jok. Les hommes et les femmes vili de Nkoka jouent quotidiennement au *Lido* (équivalent du jeu de *petits chevaux*), ensemble, accompagnés des enfants parfois.

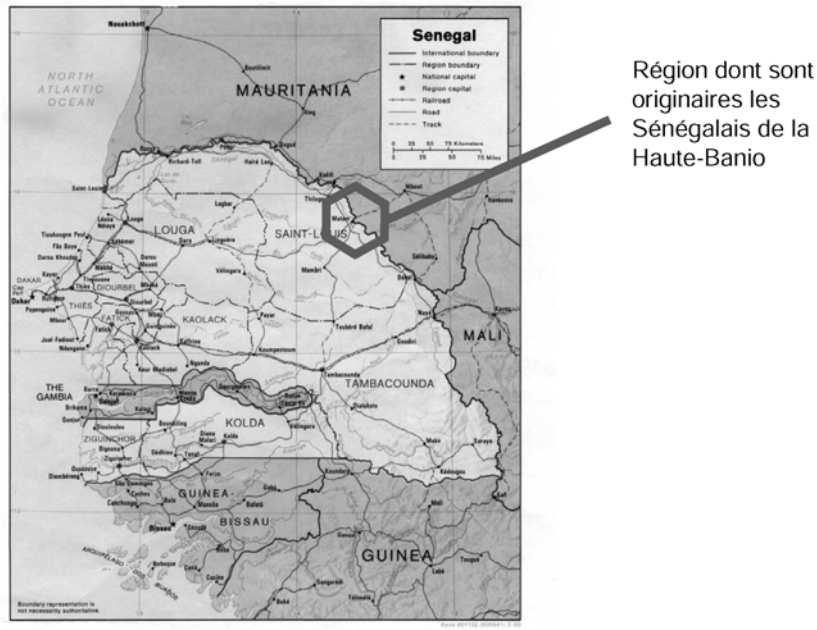
[64] Certaines embarcations prennent l'eau mais ne coulent pas le temps de la traversée. Écoper est alors nécessaire avant de prendre le chemin du retour, voire durant le trajet…

Dans ma zone d'étude, dans la zone de vie des Vili et Lumbu, ne résident pas seulement des Gabonais. La population migrante ouest-africaine a largement intégré le paysage gabonais. Elle prend part activement à l'Histoire de la Nyanga, à l'évolution de ses pratiques et de sa mémoire collective. Les ressources que les migrants sont en mesure d'exploiter sont notamment devenues nécessaires pour les populations locales.

Bien que dans les années précédant ma thèse j'aie séjourné quelques semaines au Bénin puis au Sénégal, je n'y ai pas effectué un travail d'ethnologue auprès des groupes ethniques aujourd'hui présents au Gabon. C'est essentiellement en m'appuyant sur les discours des hommes et des femmes migrants de la Nyanga que je vais donc décrire leur manière d'être au monde. Cette approche fondée sur les discours offre une vue qui pourra être mise en parallèle avec des travaux réalisés dans les pays d'origine[65]. Les communautés que je vais dépeindre, les systèmes culturels mis en place par chaque groupe, sont ceux de la Haute et de la Basse-Banio, ils sont fortement liés aux communautés vili et lumbu et ne sont, bien entendu, pas représentatifs de ceux de tous les Sénégalais ou de tous les Béninois.

LES FULBÉ DE LA BANIO, UN MICROCOSME À GRANDE INFLUENCE

Les Sénégalais immigrés de la Nyanga sont souvent originaires de la Région du Fleuve. Les Fulbé avec lesquels j'ai travaillé, aussi appelés Peuls, sont de la Région de Matam où ils étaient pêcheurs (carte 10). Ils parlent un dialecte peul appelé le *fulfulde* (Langue Atlantique, Northern Branche (Williamson & Blench 2000) [66].



Carte 10 : Localisation de la région d'origine des Sénégalais de la Banio

(Fonds de carte produit par US CIA, en ligne sur http://www.lib.utexas.edu)

[65] Ce que, malgré l'intérêt scientifique, je ne ferai que partiellement, faute de temps et d'espace.

[66] Publications sur la langue : (Leroy 2002; Ouane 1991; Seydou 1998; Tourneux 1984, 1987) / Publications sur l'histoire du peuple (Faliou 1980; Kane 1977; Le Roy 1958).

Malgré leur très petit nombre (la communauté de pêcheurs résidant à Nkoka se compose de quatre foyers permanents), ils forment un microcosme non seulement très investi dans la vie de la lagune, mais aussi déterminant dans l'évolution des activités de la zone. La dynamique des savoirs n'étant pas gouvernée par des groupes à grands effectifs mais par des individus partageant des contextes de vie divers ou faisant face à des environnements changeants, la petite communauté peule de la Banio se doit d'être considérée au même titre que les autres communautés alentours.

L'ESPACE ET LE TEMPS INVESTIS PAR L'HOMME MIGRANT

Les Fulbé se sont d'abord installés à Mayumba et Ndindi en tant que commerçants. Mais le commerce étant peu lucratif, ils ont dû très vite s'adapter à l'environnement économique et physique différent et ont changé d'activité. Le premier Sénégalais à s'installer à Nkoka, en 1990, l'a fait après trois années passées à Ndindi, un séjour dans le Fernan-Vaz et un séjour au Congo pour se procurer des filets. Aujourd'hui, les hommes fulbé résident principalement à Nkoka dans la Haute-Banio pour y pêcher, avec l'appui de politiciens locaux[67]. Ils y ont créé leur quartier à l'extrémité sud du village et l'ont nommé «*Médina*», toponyme rarement connu des non-Sénégalais.

> « Médina, c'est le nom d'une ville au Sénégal où il y a un grand temple Tidjane. On a donné ce nom au village de Nkoka. Quand on a donné ce nom, le village ne faisait que grandir. Après, on a laissé, le village ne grandit plus. » (Homme peul de 48 ans, Nkoka, le 04/09/2006)

Pratiquants de l'Islam Tidjane[68], ils se sont bâtis une mosquée de planches dans laquelle ils se retrouvent cinq fois par jour pour les temps de prière. La journée est ainsi rythmée comme au pays, par les prières et le thé. La longue préparation de ce dernier et son partage rassemblent les hommes sénégalais ; d'autres hommes et femmes gabonais du village se joignent parfois à eux.

NAÎTRE, GRANDIR, VIVRE PUIS MOURIR

La communauté peule de Nkoka n'est composée que d'hommes, ayant de 40 à 54 ans. Ils sont le plus souvent mariés ou promis à une femme au Sénégal. Polygames, ils ont aussi épousé une femme vili qui, bien que ne prenant pas part au temps de prière des hommes, a pris un nom musulman. La manière d'être au monde, la naissance, la croissance des nouvelles générations, s'imprègnent des deux cultures rassemblées par le mariage.

[67] Les politiciens locaux ont souhaité la venue des premiers Sénégalais et œuvrent désormais afin d'entretenir une bonne entente entre les autochtones et les étrangers. En retour, les Sénégalais leur remettent de temps en temps des poissons.
[68] A propos de l'Islam au Gabon, lire (Bignoumbe-Bi-Moussavou 1995).

NAÎTRE ET GRANDIR DANS LA MIXITÉ ETHNIQUE

Les hommes sénégalais étant tous venus seuls au Gabon, ils ne représentent qu'une petite partie de leur société d'origine qui s'est déplacée. C'est seulement cette portion de société, mêlée à la société vili et lumbu, que je suis présentement en mesure de décrire.

CONSTRUIRE UNE VIE AU SEIN DE MARIAGES MIXTES

Au cours de la construction de leur vie locale, les hommes fulbé ont demandé en mariage des femmes vili ou lumbu et se sont acquittés de la dot envers la belle-famille. S'ils se sont parfois unis avec une seconde femme gabonaise, ils n'ont pu la faire vivre dans la même concession que la première comme cela est d'usage au Sénégal ; construisant alors une seconde maison dans un autre village, ils partagent leur temps en vivant alternativement avec l'une puis l'autre.

LES ENFANTS ISSUS DE SES UNIONS

Les enfants nés de père sénégalais et de femme gabonaise[69] avancent généralement leur origine sénégalaise en premier lieu. Au cœur de deux systèmes de parenté opposés, l'un patrilinéaire et l'autre matrilinéaire, ils reconnaissent le totem de leur famille maternelle et respectent les interdits alimentaires en conséquence.

L'éducation familiale dont bénéficient ces enfants métis est souvent plus stricte que celle de leurs frères gabonais. L'autorité du père sénégalais ne supporte pas d'être offensée et les enfants semblent observer un plus grand respect envers leurs aînés. Néanmoins, les enfants grandissant aux côtés de leurs cousins et cousines non métis, aux côtés de la famille maternelle, le passage à l'âge adulte se construit sur le même modèle, tout comme l'instruction scolaire en petites classes, collège et lycée.

La connaissance et le savoir-faire sont très respectés dans les familles au Sénégal et certains principes sont reconduits, comme celui de ne pas manger de tête de poisson au moment de l'apprentissage :

> « Quand tu apprends quelque chose, ne mange pas la tête du poisson, ou le secret va partir comme tu as mangé la tête, tu vas oublier. Ma grand-mère me disait ça. » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 31/08/2006)

Les métiers exercés par les enfants des Sénégalais ne sont plus nécessairement les mêmes que ceux de leur famille. Cela était en effet l'usage il y a deux générations, lorsqu'une famille était constituée d'un seul corps de métier : menuisiers, forgerons, pêcheurs, etc.

> « Avant, au pays, c'était la honte si tu faisais un autre métier que celui de ta famille. Aujourd'hui, ça a changé. » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 31/08/2006)

Ce changement, cette liberté dans le choix de son métier s'applique aujourd'hui au Sénégal comme au Gabon.

[69] Le plus âgé des enfants métis a seulement 16 ans.

MOURIR : UNE ÉTAPE DE L'ISLAM

Si un enfant venait à décéder, il serait enterré au Gabon[70]. En revanche, si un des hommes sénégalais vient à mourir, la conduite à tenir face à la mort est, selon mes informateurs, intégralement guidée par le dogme religieux musulman. L'Homme sénégalais espère terminer ses jours au Sénégal, et si un accident arrivait, tout est généralement fait pour rapatrier sa dépouille au pays. Les rituels de la religion impliquent ensuite le regroupement des sépultures islamiques et leur orientation en direction de La Mecque.

S'ALIMENTER DES RESSOURCES ENVIRONNANTES

Les Sénégalais ne pratiquent pas l'agriculture au Gabon ; leurs femmes gabonaises ne s'y adonnent pas non plus car le village est installé rive gauche de la Banio où les terres sont impropres à la culture. Le riz du commerce accompagne de ce fait quotidiennement leurs plats de poisson. Ils élèvent quelques cabris réservés pour les fêtes religieuses.

SE MOUVOIR EN MILIEU LAGUNAIRE

Les Fulbé de Nkoka possèdent trois débarcadères pour cinq pirogues, conduites à la pagaie ou au moteur (8 et 25 CH). Un des débarcadères, le plus spacieux, sert à l'accostage des étrangers et des commerçants qui viennent acheter du poisson (photo 10).

CIBLER SON ACTIVITÉ DE PÊCHE SUR UNE ESPÈCE

Bien que friands d'autres espèces aquatiques de la lagune, les Sénégalais ne se préoccupent que de capturer le poisson. Ils ne possèdent pas de pièges en bambous, ceux-ci étant fortement liés au territoire. Les zones propices à ce type de piège sont effectivement occupées par les locaux.

Les Fulbé se sont spécialisés dans la pêche au filet dormant, maille 40 à 70 (deux à quatre rouleaux de 400m x 6m par pêcheur, soit 18km de filet en tout), ciblant les mâchoirons de grande taille, *Chrysichthys nigrodigitatus* et *Clarias lazera*, qu'ils nomment du terme vili *nzulu*. Chacun pêcheur possède quatre à sept filets d'un kilomètre de long. Les quelques prises accessoires (*Tilapia sp.*, *Psettias sebae*, etc.) sont destinées à la préparation du plat quotidien.

Photo 10 : *Nzulu* exposé sur le débarcadère où accostent les commerçants.

[70] Rappelons que les enfants des hommes sénégalais sont tous métis.

La pêche rapporte actuellement (2006) 100 à 200 000 FCFA par mois aux Sénégalais alors qu'elle pouvait permettre de gagner jusqu'à 600 000 FCFA avant 2003. Les pêcheurs de la zone ne cessent de remarquer que le poisson se raréfie.

Alors qu'au Sénégal, la pêche était une activité exclusivement masculine, elle est un domaine mixte dans la Haute-Banio.

> « En Afrique de l'Ouest, les femmes ne pêchent pas. Elles sont seulement au village, chargées de vendre le poisson. » (Homme peul sénégalais de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Ainsi, au Gabon, les femmes gabonaises des Sénégalais, contrairement à leurs homologues mariées avec des Vili, ne posent ni ne relèvent les filets. En revanche, elles possèdent des pièges en bambou permettant de capturer les petits mâchoirons, et participent activement à la transformation des espèces. La manière de partager les tâches a donc été partiellement transférée dans le pays d'accueil.

ABANDONNER LA COLLECTE DE CRUSTACÉS

Certains Sénégalais s'adonnaient, au pays, à la pêche aux crevettes (filet tendu par deux tonneaux remplis d'un sac de sable chacun / longue poche entraînée par le courant / maillage fin). Cette activité nécessitant des conditions de courant particulières, un investissement supplémentaire dans un filet aurait été risqué sans connaître le potentiel de la lagune. Cette pratique n'a en conséquence pas été mise en place au Gabon.

> « On n'a pas encore essayé ici. On peut attraper jusqu'à 100 kg de crevettes par jour ! On peut essayer entre Malembé et Mambi, là où il y a du courant. En Gambie, la pêche des poissons a fortement diminué. Aujourd'hui, c'est seulement les requins et les crevettes. » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 26/04/2005)

Les coquillages, des bivalves de l'ordre des Unionoida, sont collectés uniquement par les enfants pour leur consommation personnelle, ou avec une plus grande ténacité lorsque une femme commerçante de passage s'engage à leur acheter quelques seaux avant de voyager.*

DESTINÉE DES ESPÈCES : DE L'EAU DOUCE À LA BOUCHE…

Hormis les prises accessoires accompagnant quotidiennement le riz, la pêche sénégalaise est presque exclusivement vouée à être transformée sur place en poisson salé. Quelques gros poissons-chats, de bonne valeur, sont conservés vivants en viviers pour être achetés par les voyageurs de passage. Parfois vendus à Mayumba, ils peuvent vivre des heures hors de l'eau sur la proue de l'embarcation.

La transformation du poisson salé étant l'activité principale des Sénégalais, ils possèdent de grandes claies de séchage autour desquelles ils s'affairent quotidiennement, alternant l'exposition des poissons au soleil et leur protection contre la pluie. Le salage du poisson que je détaillerai dans la partie suivante se pratique souvent en couple, contrairement à leurs voisins gabonais.

Recette de cuisine sénégalaise : le *tieb* (*ceebu jen*, littéralement « riz au poisson »)

→ *Recette transmise des hommes sénégalais à leurs femmes gabonaises*

- Jeter ail, oignon, sel et piment écrasés dans une marmite contenant de l'huile chaude.
- Ajouter du concentré de tomate et remuer.
- Après quelques minutes, y mettre du poisson frais et éventuellement un peu de poisson salé.

Quand le poisson a frit, ajouter de l'eau, du piment frais, et des légumes s'il y en a à disposition (chou, aubergine, carotte, manioc, igname).
Après la cuisson, retirer les aliments et réserver le bouillon pour y cuire le riz.
Servir le riz dans un grand plat. Y déposer les autres éléments.

Contrairement aux habitudes alimentaires gabonaises, le repas se partage en se servant avec la main droite dans le plat commun.

Quand ils vivaient entre hommes au début de leur installation à Nkoka, les Sénégalais possédaient une grande cuisine contenant près de 40 tonneaux-fumoirs. Lorsqu'ils se sont unis avec des femmes, ils ont construit des cuisines individuelles :

> « Quand nous avons gagné* les copines, on a fait les divisions, chacun sa cuisine. C'est le même système qu'au pays : quand tu te maries, tu as chacun ta cuisine. » (Homme peul de 48 ans, Nkoka, le 04/09/2006)

Ayant instauré depuis quelques années un système de troc avec les Gabonais des campements de la Haute-Banio, denrées du commerce (riz, bouillon en cube, conserves de tomates et de concentré, etc.) contre petit mâchoirons fumés, les Sénégalais passent désormais une grande partie de leur journée à surveiller la fin du boucanage de ces poissons ou leur conservation dans leurs cuisines.

Le poisson devenant rare, ils reçoivent régulièrement pour quelques jours des commerçantes gabonaises de Tchibanga, Gamba, ou Libreville en attente de sacs de poisson qui s'accumulent plus lentement qu'il y a dix ans.

> « Avant, les commerçants ne se déplaçaient pas, les pêcheurs venaient à nous. » (Femme commerçante de Tchibanga, Nkoka, le 30/08/2007)

Par ailleurs, ils accueillent aussi des commerçants sénégalais démarchant pour vendre des habits, des téléphones cellulaires ou des montres.

Leur vie se construit ainsi autour de la pêche et du commerce, les recettes financières étant destinées à l'entretien de leur famille au Gabon et au Sénégal, ainsi qu'à l'investissement en bâti dans leur pays.

CRÉER, SE SOIGNER ET JOUER AVEC LES RESSOURCES LITTORALES

PRODUCTION D'OBJETS

Très spécialisés dans les activités qu'ils mènent, tous les objets du quotidien des Sénégalais sont des produits manufacturés ou sont réalisés artisanalement par les Gabonais (nattes, anciens paniers à poissons, etc.). Ils maillent et montent eux-mêmes leurs filets, au son de la musique peule de leur transistor, et assistent parfois leurs voisins gabonais pour le montage des filets.

DES ESPÈCES LITTORALES AU SEIN DE LA PHARMACOPÉE

Les Sénégalais présents au Gabon ont grandi au nord-est du Sénégal, non seulement loin de la mer, mais aussi sous un climat relativement sec. Les régimes climatiques étant fort différents entre leur pays d'origine et celui où ils vivent aujourd'hui, nombre des espèces connues pour être curatives chez eux, n'existent pas dans leur pays d'accueil. Néanmoins, quelques poissons locaux composent leur pharmacopée.

POISSONS

Tout d'abord, il existe certains poissons[71], ou parties de poissons qui ne doivent pas être ingérés au risque de devenir sourd ou aveugle.

> « Il y a la tête d'un poisson : si tu manges, tu deviens sourd ; celle d'un autre poisson : si tu manges, tu deviens aveugle. » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 31/08/2006)

Ensuite, comme chez les Vili, la raie détient des vertus curatives. Un morceau de sa queue en infusion dans l'eau de boisson d'une femme qui doit accoucher, facilitera cet accouchement et lui évitera les douleurs.

> « Si tu attrapes la raie, elle accouche sur place. Alors si la femme boit ça, elle accouche vite fait ! » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 31/08/2006)

Les raies juvéniles peuvent être ingérées par les femmes pour assurer la fertilité :

> « Tu gardes un bébé de la raie, tu fais bouillir ça. La femme qui n'arrive pas à être enceinte mange le bébé et boit le bouillon. Elle gagnera alors les enfants. » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 31/08/2006)

L'eau de bouillon d'un mulet fumé soigne les enfants de la varicelle : il faut leur faire boire l'eau puis les laver avec le restant de cette eau.

La peau et la queue du poisson-courant, *Malapterus electricus*, sont utilisées pour se protéger des coups d'un homme mal intentionné :

> « Il faut écrire une protection sur un papier (le marabout fait ça). Tu mélanges la protection et la peau ou la queue séchée du poisson dans un peau de cabri ou un tissu, et tu amarres à la taille ou au bras. Si quelqu'un te tape, il va tomber. » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 31/08/2006)

Cette courte liste des espèces de poissons curatives est le fruit des connaissances de deux hommes sénégalais de Nkoka, elle n'est bien sûr pas exhaustive mais s'explique par l'origine familiale de ces

[71] Non identifiés.

hommes. Bien qu'ils aient migré avec le projet de faire du commerce, le métier de pêcheur était celui de leurs parents.

PLANTES

Les migrants s'installant plus durablement dans un pays d'accueil font souvent voyager une partie de leur environnement avec eux, notamment dans le domaine de la pharmacopée. Ainsi, l'arbre à nivaquine, le [nivakin], soignant le paludisme a été planté à Nkoka en 1991 mais a accidentellement été brûlé en 1997 lors du feu de plaine en août.

Le [dyaabe] et le [murtwade][72] sont deux arbres dont on mange les graines et dont les épines « soignent ».

Les quelques usages des espèces animales et végétales dans la pharmacopée font état d'une forte importance des espèces aquatiques dans la vie quotidienne. Les hommes interviewés, pêcheurs et issus de familles de pêcheurs, ont hérité des connaissances de leurs familles. Ces savoirs médicinaux largement constitués des vertus accordées aux poissons traduisent la prédominance du milieu aquatique, et plus particulièrement de la faune aquatique dans l'environnement de vie et de travail de ces hommes.

DES ACTIVITÉS LUDIQUES SUR LE LITTORAL

ESPACE DE JEUX POUR LES ENFANTS

Les enfants passent beaucoup de temps à l'eau : pour nager, fouiller les bambous abandonnés, pêcher à la ligne. Dans la plaine, ils construisent des abris en feuilles de palmier, font des parties de foot, jouent à la balançoire sous les claies de séchage du poisson salé. À la maison, il jouent avec des boîtes de conserve et les transforment en mini-fumoir à poisson (Sabinot 2007a: séquence vidéo publiée en ligne sur http://video.rap.prd.fr) ou s'amusent à reproduire les gestes de leur mère fabriquant des beignets, le sable faisant office de farine (photo 11).

Photo 11 : Imiter la fabrication des beignets avec du sable.

[72] Je n'ai pas pu identifier les trois espèces d'arbres sus-cités et j'ignore quelles maladies soignent les deux dernières.

Dans les villages de la lagune, de nombreuses activités comme la collecte de coques, de canne à sucre ou de fruits, en jouant le rôle d'en-cas, concourent à l'alimentation. Les enfants récupèrent notamment les estomacs[73] des *nzulu* pêchés par leur père, les nettoient longuement avec attention et les font revenir dans l'huile : « *c'est comme la viande* ».

ESPACE DE JEUX POUR LES ADULTES

Les adultes passent du temps autour du thé et discutent, toujours dans leur langue maternelle (photo 12). S'ils jouent, c'est en participant à une partie de Lido de leurs voisins gabonais.

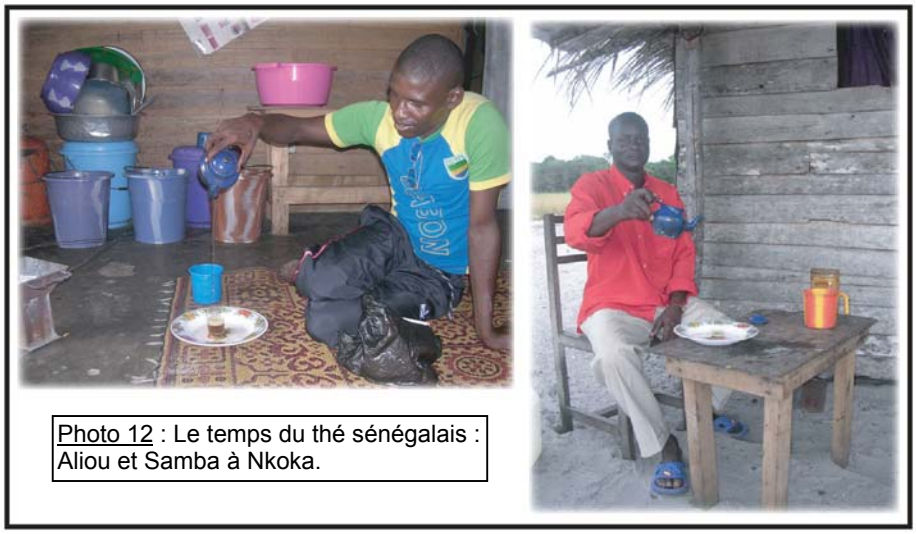


Photo 12 : Le temps du thé sénégalais : Aliou et Samba à Nkoka.

[73] Ces estomacs ont pris le nom de [kùmkùm] depuis qu'un enfant il y a quelques années demandait à en manger en les appelant [kùmkùm], soit « croquettes ».

LES « POPO », UN PEUPLE DE PÊCHEURS EN MER

Sur le littoral du Gabon, un autre peuple migrant est venu s'installer : les « Popo ». Représentants des pêcheurs côtiers d'Afrique de l'Ouest[74] établis temporairement au Gabon (Nigérians, Togolais, Ghanéens), ils sont des hommes de la mer et sont reconnus comme tels par les Gabonais.

> « Nous on est Béninois, on va là où on a l'habitude d'aller, à la mer. » (Homme phla de 59 ans, L'Office, le 18/04/2005)

Les hommes popo de la Nyanga sont des Béninois de langue phla[75] : langue Kwa du groupe Gbe, du groupe Volta-Congo (Williamson & Blench 2000) originaires de la région de Grand-Popo (carte 11).

Carte 11 : Localisation de la région d'origine des Béninois de la Banio

(Fonds de carte produit par US CIA, en ligne sur http://www.lib.utexas.edu)

L'ESPACE ET LE TEMPS INVESTI PAR L'HOMME MIGRANT

Habitants à proximité de l'embouchure sur un cordon littoral au Bénin, ils se sont installés dans le même biotope au Gabon. Arrivés sur le littoral de la Nyanga à partir de 1958, ils ont construit leurs maisons à quelques dizaines de mètres d'une embouchure en mouvement. Cette dernière s'ouvre, se ferme et se déplace régulièrement, entraînant parfois l'inondation d'une partie du quartier béninois.

[74] Pour l'histoire des sociétés côtières du Bénin, lire (Dunglas 1937; Fleuriot de Langle 1868; Gbaguidi 1993; Manning 1989; Pliya 1980).

[75] Publications sur la langue : (Capo 1990; Capo 1983; Rongier 1995) / Publications sur l'histoire des communautés : (Jorion 1988) / Publications sur les usages et les activités : (Bourgoignie 1972; Dunglas 1937; Gbaguidi 1993; Manning 1989; Pliya 1980).

Photo 13 : Mise à l'eau des pirogues béninoises au crépuscule.

À l'image des migrants sénégalais, les hommes béninois sont venus seuls au Gabon. En revanche, ils se différencient des Peuls car ils ont progressivement fait venir leurs femmes ainsi que de nouveaux travailleurs. Ce sont donc aujourd'hui des familles béninoises, hommes, femmes et enfants, qui vivent sur le littoral du Gabon.

« Je suis venue en 1980. Mon mari était ici depuis longtemps. Mon mari a marié moi là-bas et m'a emmenée ici. J'avais 30 ans comme ça. » (Femme phla de 60 ans, L'Office, le 18/04/2005)

La composition sociale des groupes de nationalité béninoise[76] a ainsi varié dans le temps, d'un groupe restreint exclusivement masculin à un groupe familial complet. L'histoire de leur migration est par ailleurs loin d'être continue : nombre des Béninois aujourd'hui présents au Gabon ont subi les « *événements* » de 1978 (Loungou 2003; Sall 2005).

« Il y a eu les événements… » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 07/03/2005)

« Il est parti au temps de l'événement là. » (Homme phla de 56 ans, L'Office, le 08/03/2005)

« Le mercenaire international et Omar Bongo étaient contre la politique de Kérékou, président du Bénin. Ils ont monté un coup d'État. L'avion a décollé du Gabon. Mais Kérékou les avait soupçonnés et le coup d'État a échoué. Les conséquences pour les Béninois sont terribles. Au Gabon, ils se font « bastonner » par tous les Gabonais. Ton voisin te trahissait si tu te cachais. Ils venaient te chercher et te bastonner !! Tous les Béninois ont quitté le territoire, par avion, par bateau, pour regagner leur pays. » (Homme pédah de 41 ans, Libreville, le 07/02/2005)

« En 1978, des mercenaires sont venus pour s'en prendre au président, un peu comme un coup d'État. A cette occasion, en 1978, tous les béninois du Gabon on été rapatriés. Mais le chef est revenu en septembre, et moi en novembre. » (Homme phla de 45 ans, Matanda, le 29/12/2004)

En effet, lors du quinzième sommet de l'Organisation de l'unité africaine, réuni à Khartoum (Soudan) en juillet 1978, le président gabonais avait accusé publiquement son homologue du Bénin d'encourager les dissidents béninois et, surtout, d'avoir apporté une aide logistique aux mercenaires responsables de la tentative de coup d'État du 16 janvier 1977 contre son régime. Suite à ce différend, de fortes et violentes répressions se sont

[76] Les autres Africains du Golfe de Guinée, venus pratiquer la pêche au Gabon, ont également adopté ce comportement migratoire : en groupe restreint d'abord, complété par les femmes et les enfants ensuite.

abattues sur tous les Béninois vivant au Gabon ; un rapatriement forcé a été organisé, le temps que les colères s'apaisent. Ensuite, la plupart des migrants sont revenus, accompagnés parfois d'autres frères du Bénin.

> « Trois ans après, ils [les Béninois] ont commencé à revenir, un peu un peu. » (Homme pédah de 41 ans, Libreville, le 07/02/2005)
>
> « Je suis arrivé en 1978, au moment où ils ont rapatrié les Béninois ici. » (Homme phla de 45 ans, Matanda, le 27/12/2004)
>
> « Avant d'être rapatriés. Quand nous sommes revenus, nous sommes restés à l'Office. Là c'est mieux ici c'est mieux moi je préfère l'Office. Je suis ici, avec les enfants… » (Homme phla de 59 ans, L'Office, le 18/04/2005)

Aujourd'hui, dans la Nyanga, la communauté béninoise mayésienne est géographiquement scindée en deux, à la suite d'histoires familiales passées. Une trentaine d'individus (trois foyers principaux) résident rive droite de l'embouchure, entre Mangali et Louando ; ils pratiquent soit la petite pêche près de l'embouchure, soit la pêche au large avec de longues pirogues en bois ou en matière synthétique. Les autres Béninois, aujourd'hui plus de 200, ont investi le quartier « L'Office » de Mayumba depuis plusieurs dizaines d'années. Ils sont les plus représentatifs des communautés béninoises installées dans les autres villages du littoral gabonais. Toujours en lien avec leurs voisins de l'autre rive, ils ont été mes principaux interlocuteurs.

À Mayumba, la plage est un réel lieu de vie pour les Béninois. En fin d'après-midi, une vingtaine de pirogues reposent sur le haut-de plage. Au crépuscule ou dans le courant de la nuit, la plupart prennent le large avec deux à cinq membres d'équipage à son bord. Peu de temps avant le retour des pirogues, des dizaines de femmes se retrouvent sur la plage et attendent. À l'arrivée des marins, les hommes restés à terre assistent les pêcheurs pour remonter les embarcations au sec, tandis que les femmes s'en approchent afin d'acheter le produit de la pêche (photo 14). Lorsque les hommes ne sont pas en mer, ils sont sur la plage et ramendent ou montent les filets, sous un abri commun surmonté de tôles, ou à côté de leur pirogue à l'ombre d'un drap tendu entre quatre éphémères piquets (photo 15).

Photo 14 : Retour de pêche et achat du poisson par les femmes.

Photo 15 : Ramendage des filets sur la plage par les hommes.

Les femmes, quant à elles, passent leur journée à proximité des claies de séchage et des fumoirs à poisson. Elles réapprovisionnent ces derniers en bois, elles installent et retournent les poissons. L'espace qu'elles investissent le plus est ainsi la « cuisine », sorte de grand hangar ouvert aux vents et souvent visités par les voisins et voisines.

NAÎTRE, GRANDIR, VIVRE PUIS MOURIR

Les familles béninoises ont largement investi l'espace littoral de la Nyanga, investissement qui s'apprécie également par le temps de vie qu'elles ont consacré à la région et au pays d'accueil. Elles se sont installées dans un milieu écologiquement proche de leur milieu d'origine et ont pu organiser leurs espaces de vie à l'image de celui où elles résidaient au Bénin.

En parallèle à cette installation progressive en terre étrangère, la succession des étapes de vie, de la naissance à la mort, a été globalement reproduite comme au pays. Néanmoins, certaines habitudes se sont vues modifiées.

NAÎTRE ET GRANDIR À L'ÉTRANGER

SE MARIER : POLYGAMIE OU MONOGAMIE / MARIAGE MIXTE OU NON

Ainsi, la polygamie qui est d'usage chez les Béninois, est finalement peu pratiquée à Mayumba[77]. Quelques rares mariages mixtes (un homme étranger « prend » une femme autochtone) existent aujourd'hui dans la Province de la Nyanga, mais ils restent rares. Cinq hommes ont pris pour femme une gabonaise de langue vili, lumbu, ou bapunu ; un homme en a épousé deux. Même au sein de ces mariages, le système patrilinéaire domine et gouverne les relations du foyer et du village.

METTRE AU MONDE

De tous ces mariages, qu'ils se soient réalisés au Bénin ou au Gabon, sont nés des enfants, pour la plupart mis au monde en terre gabonaise. La femme béninoise enceinte continue de vaquer à ses devoirs mais est largement assistée par ses filles aînées ou ses sœurs. Les femmes de Mayumba accouchent presque toutes à l'hôpital, les membres de la famille se relaient pour les visiter et leur apporter de quoi se nourrir.

Tous éduqués au sein du culte vaudou, les parents organisent une petite cérémonie de présentation de l'enfant, le sixième jour après sa naissance pour les garçons, le huitième pour les filles. Bien que l'enfant reste au Gabon, une autre cérémonie est faite au Bénin simultanément.

> « On envoie le nom au pays, il font la cérémonie là-bas. » (Homme phla, L'Office, le 26/02/2006)

À un an, le petit garçon est généralement circoncis par un médecin, le prépuce est jeté à la poubelle.

[77] Les femmes béninoises vivant dans un foyer monogame à Mayumba craignent toujours que leur mari ne devienne polygame.

Par ailleurs, les Béninois accordent une grande importance à l'enfantement de jumeaux qui donne lieu a des cérémonies régulières. Les parents de jumeaux possèdent des statuettes vaudoues particulières.[78]

ÉDUQUER SES ENFANTS

De par leurs parents, les enfants héritent d'interdits alimentaires caractéristiques de leur clan. Ils les connaissent dès leur plus jeune âge mais, une fois adultes, beaucoup vont aussi consulter des personnages d'exception. Chez les Béninois de Mayumba, les ressources marines, particulièrement les poissons sont l'objet de ces interdits :

> « J'ai consulté. Je ne dois pas manger le tarpon, le silure noir, tous les coquillages, le saumon aussi. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 1/03/2005)

L'obéissance et le comportement des enfants des différentes communautés vivant près de Mayumba sont souvent discutés et comparés par les adultes et les anciens de ces communautés. Chez les Béninois, à Mayumba, les enfants paraissent et sont reconnus plus obéissants et plus respectueux de leurs aînés que les enfants gabonais. Adultes gabonais et béninois font ce même constat.

> « Les Gabonais, quand l'enfant a douze ans, ils croient qu'il est encore un bébé, il ne prépare pas. Or que nous, quand tu as douze ans, onze ans, même neuf ans, tu restes là à côté de maman, tu attrapes la louche, tu amènes tous les condiments pour préparer. » (Femme phla béninoise de 20 ans, L'Office, le 25/09/2006)

Ainsi, dès neuf ans, l'enfant participe à la préparation des repas et reproduit les actions de sa mère ; les Béninois accordent beaucoup d'importance à cette éducation des enfants dès le plus jeune âge.

INSTRUIRE LES JEUNES

Avec l'encouragement à s'instruire à l'école, professé durant l'ère coloniale et post-coloniale au Bénin comme au Gabon, les parents qui le peuvent incitent leurs enfants à suivre les enseignements missionnaires puis nationaux, mais bien souvent, le sang du pêcheur encore enfant guide sa voie :

> « En 1958, j'étais en CP2. Je faisais déjà la pêche mais quand même je faisais encore l'école. On a fait doucement doucement. L'État-là, CP2, on connaît écrire, on connaît tout ça. Après j'ai quitté l'école j'ai abandonné tout ça. Papa m'a tapé. Maman m'a dit : « Il ne faut pas abandonner à l'école ». Mais moi : « Non, je ne veux pas, je veux faire la pêche ! Voilà ! » (Homme phla de 59 ans, Mayumba, le 18/04/2005)
>
> À propos de l'éducation : « La base des choses chez nous, c'est le respect. » (Homme phla de 67 ans, L'Office, le 19/09/2006)

MOURIR AU PAYS ENTOURÉ DES SIENS

À l'image des Sénégalais, les Béninois souhaitent terminer leurs jours chez eux, « *au pays* », au Bénin. Ainsi, si une personne de nationalité béninoise vient à trouver la mort au Gabon, la communauté se montre très solidaire et se cotise afin de rapatrier le corps au Bénin et financer le trajet de retour au pays pour au moins un membre de la famille.

[78] À propos du vaudou et des rites d'initiation, lire (Quenum 1999). La revue *African Arts* a souvent traité de cette dimension, notamment dans l'article (Gore & Nevadomsky 1997).

De même, si une personne de la famille meurt au Bénin, il est essentiel qu'au moins un des membres de la communauté émigrée au Gabon puisse être présent à la cérémonie d'enterrement. Un système de cotisation permet alors que la communauté migrante soit représentée par la présence d'un de leurs membres, ainsi que par une participation financière remise à la famille au Bénin. Même si beaucoup de Béninois fréquentent également l'église catholique ou les églises éveillées, le vaudou, religion complexe[79], fait leur unité. Elle les accompagne dans la mort et le deuil.

S'ALIMENTER DES RESSOURCES ENVIRONNANTES

Comme les Sénégalais, les Béninois ne cultivent pas de grandes plantations au Gabon. Les femmes entretiennent parfois un petit jardin. Le quotidien est entièrement consacré à la pêche, la transformation des prises, et au commerce. Les féculents accompagnant les plats de poisson sont le gari, couramment consommé au Bénin et au Togo, et dans une moindre mesure le riz. Le gari, semoule finement granulée obtenue à partir de pulpe de manioc fermentée, écrasée, tamisée et desséchée au feu, est acheté en grande quantité à des producteurs béninois de Libreville.
Il existe de multiples manière de consommer le gari (tableau 2) :

Appellation du gari en phla	**Explication de la préparation**
gàrí dàkwɪ̰	gari préparé dans un bouillon de poisson au concentré de tomate
gàrí sìsì	gari sur lequel de l'eau chaude est versée
gàrí tɔ̀	un peu de gari dans beaucoup d'eau froide (plat souvent mangé en mer après une pêche)
gàrí fàlìfà	gari, un peu d'eau froide et du sel (à manger avec de la sauce)
gàrí àklɔ̀	gari préparé dans l'eau du bouillon de poisson (ail, oignon, cube, sel), servi avec le poisson et une sauce froide tomates-oignons-ail
gàrí púpú	gari sec

Tableau 2 : Terminologie des préparations du gari

DES RESSOURCES À CAPTURER

EMBARCATION-LOCOMOTION

Les pirogues, moyen de locomotion et outil de travail, sont marques de l'identité béninoise. Plusieurs garçons béninois, lorsque je leur ai demandé de dessiner leur environnement, ont détaillé les pirogues de leur père ou oncle (annexe 13). Au-delà d'une forte identité nationale ou ethnique, chaque pirogue

[79] Je ne détaillerai pas les tenants et les aboutissants du vodoun, ou vaudou, car ce n'est pas l'objectif de cette thèse. Voir notamment les travaux suivants : (Drewal 1988; Frank 1995; Médiohouan 1993; Pierre 1977).

reflète et représente son propriétaire : elles sont toutes colorées et baptisées. Les noms choisis, non dénués d'humour, formulent parfois une affiliation passée ou présente, expriment très souvent une intentionnalité[80]. Parmi les 18 pirogues béninoises fonctionnelles en 2006, on trouve « God will help », « Alafia bonne chance », « Sea never dry Air France », « Air Gabon », « Agbogra », « Agbeko », « Diboti » (« c'est bon », en punu, langue de la femme du pêcheur), « Namuzo Nank nakakunu », « Antonin Mangali II », « Patience ».

Auparavant non motorisées, les pirogues de mer le sont désormais toutes.

CAPTURE DE POISSONS

Officiellement, la pêche des Béninois se fait uniquement en mer, bien que quelques-uns, présents depuis longtemps sont globalement acceptés pour de la petite pêche à l'embouchure côté lagune. Il s'agit de pêche à la traîne à marée descendante avec des filets à maille 35 à 90, profond de trois-quatre mètres, longs de deux à 300 mètres. Les poissons ciblés sont les rouges (*Lutjanus spp.*) et les dorades.

La plupart des Béninois excellent à la pêche à l'épervier. Fort pratiquée dans la région de Port-Gentil, elle est anecdotique pour les Béninois de Mayumba. Ceux de Louando la pratiquent régulièrement en fin de nuit, entre cinq et sept heures du matin, pour capturer des dorades, des thons et des mulets, qu'ils vendent directement aux villageois.

La pêche en haute mer est la plus couramment pratiquée par les hommes béninois. Elle rythme leur quotidien : soit ils partent pour une sortie de plusieurs journées ou semaines en mer et ils dorment sur l'eau ; soit ils réalisent une sortie en mer sur la journée, ils consacrent alors trois à neuf heures à la navigation et à la pêche, et le reste du temps est occupé par la pesée de leurs prises, le montage ou ramendage des filets. Les techniques varient selon les saisons et les espèces recherchées (figure 1).

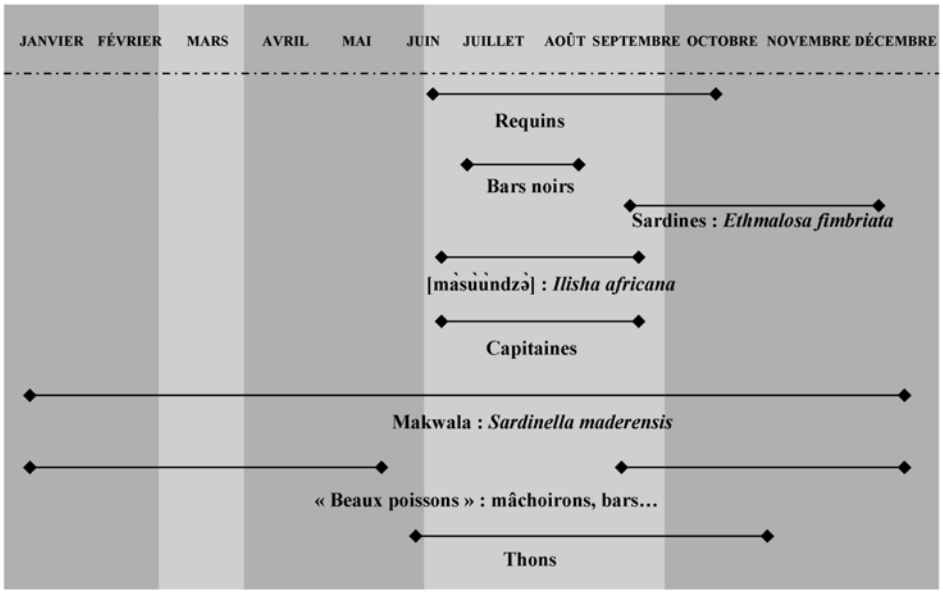


Figure 1 : Calendrier halieutique des pêcheurs béninois de Mayumba.

[80] Peter Dwyer et ses collègues ont écrit un article intéressant portant sur les noms des embarcations en Indonésie (Dwyer, Just & Minnegal 2003).

La pêche au requin : une pratique à l'évolution fortement dépendante de la demande étrangère

Les Béninois ne pratiquaient pas la pêche au requin avant 1968, au Bénin comme au Gabon, avant qu'apparaisse la demande asiatique d'ailerons.

> « Je n'ai pas fait la pêche du requin au pays, c'est derrière* moi. C'est les Chinois qui ont fait qu'on pêche le requin. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)
>
> « Avant, on mangeait les nageoires de requin, à l'oseille. Ici, le requin pourrissait sur la plage. Et les gens se sont dit : « Donc c'est de l'argent qui se cache là ? » Donc désormais, on ne mange plus (après 1991). » (Homme phla de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »

Pour pratiquer cette pêche, les hommes béninois ont dû adapter leur technique au tempérament de la mer et au comportement des espèces. Au Bénin, les hommes que j'ai rencontrés pêchaient avec des filets dérivant équipés régulièrement de lampes tempêtes. Lorsqu'il ne restait que trois ou quatre lampes allumées, c'est que le filet avait emprisonné un nombre suffisant d'individus, il pouvait être relevé. Au Gabon, l'océan n'étant pas assez calme pour cette technique, ils ont adopté des filets dormants de fond qu'ils relèvent après trois jours de mouillage.

Extrait de mon carnet de bord.

Mercredi 13 septembre 2006, quartier *Tchiole Ndembé*, les filets pour capturer les requins sont à terre depuis cinq jours. Les quatre pêcheurs de la compagnie et leur patron ont ramendé les filets pendant ces journées. Il est 17h. Depuis le « débarcadère côté de la Banio », nous chargeons les filets dans une petite pirogue monoxyle accolée à la grande pirogue *Sogafric* baptisée « Petit à petit ». Trois pêcheurs transposent ensuite progressivement les filets dans cette dernière, la ralingue supérieure vers la poupe, la ralingue inférieure vers la proue.

Le lendemain, réveil à 6h15, départ à 7h…finalement repoussé à 9h le temps d'arranger les moteurs qui se refusaient à tourner convenablement. Après avoir passé l'embouchure, nous naviguons 240 ouest : le « *hors-boriste* » conduit avec l'œil sur la boussole. On ne calcule pas la distance mais le temps : une heure et quinze minutes ce jour (deux jours après, délestés des filets, nous ne mettrons que 50 minutes).* Depuis la poupe de la pirogue, on lance le *sondeur* (photo 16): est-ce de la boue ou du rocher ? …

De la boue. On se déplace alors un peu plus loin puis on mouille le filet sur un fond rocheux. Un pêcheur reste au moteur, un autre lance la ralingue supérieure, un autre la ralingue inférieure lestée de plombs et de pierres, et le plus jeune lance les gros flotteurs fixés à chaque section de nappe de filet.

Retour au débarcadère. Deux jours plus tard, nous viendrons relever les filets lourds de requins.

---

* Mesurer l'espace est moins évident en mer que sur terre car le paysage océanique offre peu de repères physiques fixes, d'autant plus lorsque l'on s'éloigne significativement de la côte. La vision temporelle de l'espace se révèle alors être une forme alternative de repérage dans ce milieu changeant.

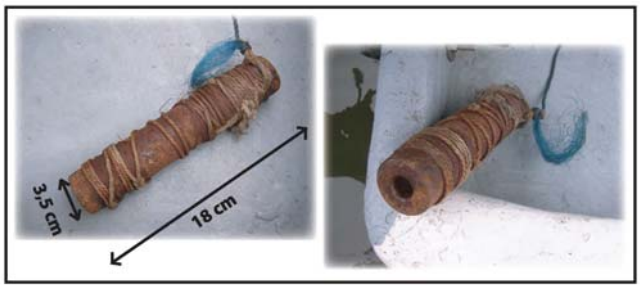


Photo16 : Le sondeur [akbi̱ ki̱ gi̱] en phla, littéralement *rocher-fouiller-fer*, permet de connaître la nature du fond. Après avoir été descendu au fond au bout de sa cordelette, le tube intérieur contient un peu de sable ou de vase selon l'élément qui tapisse le fond de l'océan.

Conscients de la demande asiatique, les hommes béninois émigrés au Gabon se sont progressivement mis à pêcher cette espèce uniquement pour ses ailerons, nommés [wáblɛ̀] en phla, construisant ainsi un marché très lucratif. Les grands ailerons sont conservés par les hommes pêcheurs qui les vendent ensuite aux commerçants haoussas, négociant ensuite directement avec des Asiatiques à Libreville.

Les femmes béninoises achètent quant à elles les requins entiers au retour de pêche de leurs pêcheurs. Si les ailerons et nageoires sont de petite taille, ils ne sont pas prélevés par les hommes, les femmes peuvent alors se charger de la découpe et du séchage (sur les toits de tôle de l'habitation le plus souvent) avant revente aux commerçants haoussas lorsque la quantité accumulée est suffisante (prix au kilogramme : 4 000 FCFA pour les petits - environ 10 cm de long-, 35 à 40 000 FCFA pour les grands ailerons - 15 à 35 cm).

Pêche et vaudou

La capture des poissons est aussi liée aux génies chez les Béninois, et s'ils pratiquent régulièrement le culte vaudou, ils font également des offrandes exceptionnelles.

> « Si il s'agit de carence de poissons c'est là où on fait des choses comme ça, ce n'est pas n'importe quel jour…Nous avons décidé : ce qu'on fait chez nous, ici aussi on doit faire. Quand je vois que il y a carence, demain on ira à la plage faire les offrandes : soupe de riz (versée sur le sable de la plage), biscuits, bonbons, chewing-gums. Si les génies sont venus manger, c'est bon ; si c'est les crabes, vous ne connaissez rien. » (Homme pédah de 68 ans, L'Office, le 08/03/2005))

Certains pêcheurs, pour « *donner la bonne chance* » au filet, camouflent des plantes importées du Bénin au sein des plombs lestant leurs filets. Cependant, d'autres ne s'y risquent pas car ils craignent de détériorer leurs filets, en attirant également les requins :

> « Il y a trop de poissons ici pour faire les feuilles… car tu appelles tous les poisons : pas que les soles ou les bars, tous. Les requins gaspillent alors les filets. » (Homme phla de 56 ans, L'Office, le 26/02/2006)

Ce dernier témoignage appuie mon propos tenu dans le paragraphe précédent et engage à disposer de filets spécifiques pour les requins. Les divers filets employés en mer par les Béninois saisissent également d'autres ressources aquatiques de manière accessoire ou intentionnelle.

CAPTURE DE COQUILLAGES OU CRUSTACÉS

Les hommes béninois capturent par exemple les crabes de mer et les langoustes. Des filets spéciaux sont déposés pour la langouste ; les crabes de mer sont des prises accessoires. Certains sont rejetés à la mer ou partiellement consommés : les migraines, *Calappa rubroguttata*, sont parfois conservées pour cuisiner leurs pinces, les araignées de mer, *Maja squinado*, sont jetées. Les coquillages, souvent vides de l'animal, sont aussi des prises accessoires qui orneront les étagères ou les tables dans les maisons de tôles des pêcheurs.

La capture des « *crabes de la Banio* », *Callinectes sapidus*, présents dans les eaux saumâtres, est pratiquée presque exclusivement par les jeunes béninois. Il en est ainsi à Mayumba comme dans les autres villes et villages du littoral gabonais. Ils utilisent des petits pièges soulevés[81] composés d'une structure circulaire de 30 à 50 centimètres de diamètre faite de métaux récupérés, munie d'un morceau de nappe de filet recyclé pour cet usage (photo 17). Le dispositif est relié à une corde munie d'un flotteur permettant d'ajuster la longueur à la profondeur de pêche qui se réalise de jour dans des eaux calmes et peu profondes (moins de 1,50 m), préférentiellement à marée basse. Les jeunes, de 5 à 20

[81] Voir la classification de Théodore Monod (Monod 1973).

ans, posent plusieurs pièges appâtés d'un morceau de requin ou de sardine et les relèvent après quelques minutes d'attente. Cette pêche est la plupart du temps destinée à la consommation personnelle mais peut aussi contribuer à obtenir un peu d'argent.

> « Si il y a beaucoup, je ne prépare pas tout et vend le restant à d'autres femmes du quartier (500 FCFA / kg à Mayumba, 1000FCFA / kg à Libreville !). » (Jeune fille phla de 18 ans, L'Office, le 13/03/2005)

Photo 17 : Francine pêche les « crabes de la Banio » à l'Office.

CAPTURE DE MAMMIFÈRES ET DE REPTILES AQUATIQUES

Comme chez les Vili, le lamantin est une espèce porteuse de sens. Il n'est capturé que par les *connaisseurs*, au filet ou au harpon.

> « Si tu chasses entre hommes, tu ne dois pas dire son nom, sinon, le lamantin emporte le nom avec lui. Tu vas mourir. » (Homme phla de 55 ans, L'Office, le 17/04/2005)

Au Gabon, les Béninois ne s'adonnent pas à cette chasse mais l'animal porteur de sens conserve sa valeur, de bouche à oreille.

DESTINÉE DES ESPÈCES : DE L'OCÉAN À LA BOUCHE…

Les femmes béninoises ne partent pas en mer, elles ne pêchent ni en mer ni en lagune, quelques-unes seulement collectent les huîtres. Le rôle qu'elles assument se déroule en conséquence exclusivement à terre : elles sont mareyeuses.

Elles achètent le poisson, le revendent frais, fumé, salé ou congelé. Elles sont reconnus spécialistes de la réalisation du poisson salé et des sardines fumées, dont je détaillerai les techniques dans le chapitre suivant.

Les Béninois sont les seuls de la région à déguster la queue de requin séchée : [wàvònù]. Ils ont aussi une spécialité dont la recette figure en encart : les *kutima* [èmànùnù nùdùdù]. [èmànùnù nùdùdù] signifie littéralement « sauce de légumes » et peut être préparé avec du folon (*Amaranthus spp.*) ou des épinards (*Basella spp.*). Le *kutima* est un arbre importé par les Béninois qui le plantent dans leur concession.

Recette des *kutima* [èmànùnù nùdùdù]:

1- effeuiller le *kutima* / faire bouillir de l'eau avec un peu de bicarbonate / plonger les feuilles dans l'eau bouillante / retirer les feuilles et les jeter dans l'eau froide / Agiter le plat et retirer les brindilles montant en surface / essorer les feuilles en les serrant entre ses mains.
2- dans une marmite, jeter l'huile et le contenu d'une petite boîte de concentré de tomate / ajouter un mélange piment-oignon-ail écrasé / ajouter des morceaux de viande, de requin salé et de requin fumé / ajouter les *kutima* préparés.
3- Servir avec du gari.

CRÉER, SE SOIGNER ET JOUER AVEC LES RESSOURCES LITTORALES

PRODUCTION D'OBJETS

À l'instar des Sénégalais, les Béninois produisent beaucoup moins d'objets nécessitant des plantes locales que les Gabonais. En revanche, ils maîtrisent parfaitement le montage et le ramendage des filets et le réalisent souvent pour leurs hôtes gabonais. À l'époque où ils usaient de viviers pour conserver les crustacés, ils les fabriquaient eux-mêmes, mais avec l'arrivée de l'électricité et des congélateurs, cette époque est révolue. Aujourd'hui, ils assistent les Gabonais dans la production des pirogues mais ne les creusent pas eux-mêmes.

DES ESPÈCES LITTORALES AU SEIN DE LA PHARMACOPÉE

Poissons, plantes et coquillages composent la pharmacopée béninoise. Les connaissances qui s'y rapportent ne sont pas toujours partagées dans la communauté.

POISSONS

Dans les concessions des familles béninoises, il y a toujours des poissons ou des parties de poisson (queue, peau, nageoire, etc.) installés sur des cordes, pendus aux traverses des cuisines ouvertes. Plusieurs des espèces ainsi exposées au soleil et au vent ont des usages thérapeutiques.

Le poisson-globe, *Ephippion guttiferum*, nommé [àkó] en phla, à l'opposé de la plupart des autres poissons, n'est jamais cuisiné avec sa peau, trop dure pour être mangée. Celle-ci est systématiquement retirée et mise à sécher. Si des douleurs dues à une angine ou à tout autre phénomène entraînant l'obstruction de l'œsophage ou de la trachée surviennent, il faut prélever un morceau de la peau séchée de ce poisson, la griller au feu, la piler et la mélanger avec un peu d'huile de palme, et ingérer cette mixture afin que l'obstruction disparaisse.

> « Quand là c'est bouché [en désignant la trachée ou l'œsophage], qu'on ne peut plus manger, tu prends ça, grillé au feu, et avec l'huile de palme tu bois. Après, ça s'ouvre et on peut alors manger. » (Homme phla de 47 ans, L'Office, le 7/08/2006)

La raie, utilisée par les Vili et les Fulbé, fait aussi partie de la pharmacopée phla : deux gorgées d'une décoction de queue de raie séchée facilite en effet l'accouchement de la femme enceinte en travail.

> « La femme enceinte qui a des douleurs, elle boit l'eau, elle va accoucher tout de suite ! » (Homme phla de 67 ans, L'Office, le 19/09/2006)

Un autre poisson ressemblant à la raie, vivant en haute mer et chargé d'électricité est cuisiné en entier, et ingéré afin de diminuer les manifestations épileptiques d'un patient.[82]

> « C'est le poisson qui est comme la raie au large, qui a le courant. Tu prépares pour soigner l'épilepsie. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 14/08/2006)

COQUILLAGES ET CRUSTACÉS

Les savoirs sur les usages des coquillages et des crustacés en pharmacopée sont inégaux. Les Anciens et les jeunes vivant au sein d'un cocon familial de trois voire quatre générations sont les plus au fait des pratiques de soin.

PLANTES

Comme les Sénégalais, mais dans une dimension plus conséquente, les Béninois ont fait voyager avec eux plusieurs plantes de leur pays d'origine, à vocation culinaire parfois, d'intérêt médicinal le plus souvent. De ce fait, le quartier de L'Office est arboré à la béninoise, et pratiquement chaque femme entretient un petit carré de jardin contenant notamment des espèces de piment et quelques légumes d'usage typique dans les plats popo.

La principale maladie combattue est le paludisme. Pour cette lutte, ils importent la [kìnìn] et le [zə̀ŋgàlà]. La décoction des feuilles d'un de ces deux arbres, très amère, est bue quotidiennement lors de crises de paludisme et apaise les malades. Certains préparent une infusion de ces feuilles et ingèrent le filtrat, supposé plus actif car non bouilli (« *Tu mets un citron et tu bois* » pour diminuer l'amertume). Parallèlement, bien que les différentes communautés étrangères comme autochtones connaissent et se déplacent avec les plantes curatives du paludisme, les soins de cette maladie se font désormais de plus en plus par perfusion à l'hôpital de Mayumba.

DES ACTIVITÉS LUDIQUES

ESPACE DE JEUX POUR LES ENFANTS

Les enfants béninois passent beaucoup de leur temps sur les plages, côté lagune ou côté mer. Les jeux d'eau, la capture de crabes de plage ou d'eau douce, la pêche à l'hameçon occupent les temps libres après l'école, pendant les week-ends ou les vacances scolaires. Les garçons jouent souvent au football, les filles s'adonnent à la cuisine ou à la réalisation de confiseries leur permettant de se faire de l'argent de poche.

[82] Je n'ai pas pu identifier l'espèce.

Ils passent tous beaucoup de temps aux côtés de leur père ou de leur mère et aident à la vie familiale dès leur plus jeune âge. Ils considèrent cela comme du jeu mais le vivent parfois comme de la contrainte...

ESPACE DE JEUX POUR LES ADULTES

La plage peut ponctuellement être considérée comme un espace de détente pour les femmes. Lorsqu'elles s'y rejoignent pour attendre l'arrivée des pêcheurs, elles s'abritent sous les hangars de fortune et discutent longuement. Hommes et femmes visitent de temps en temps leurs voisins et y partagent un verre de « vrai *sodabi* », distillat de vin de palme dans lequel vieillissent des écorces d'arbres rapportées du Bénin, et profitent de ces moments pour discuter.

A Mayumba, je n'ai jamais vu les adultes béninois jouer ; en revanche, j'ai plusieurs fois participé à des jeux de dés ou de Lido (petits chevaux) avec les pêcheurs béninois lors d'une campagne de pêche de plusieurs jours à Ozouri.

TROIS SYSTÈMES QUI FONT UN : PERMÉABILITÉS QUOTIDIENNES POUR UNE CONSTRUCTION COMMUNE

Décrire distinctement les trois principales communautés ayant investi le littoral de la Nyanga nous conduit rapidement à faire le constat que ces populations ne constituent pas trois complexes culturels isolés les uns des autres. Bien que très différentes par leurs cosmologies, leurs modes de vie, leurs règles de sociétés et leurs activités, elles partagent un même espace de vie et leurs quotidiens s'entremêlent progressivement. Lorsque les individus de ces communautés se déplacent, font du commerce entre eux, s'entre-observent, partagent les mêmes bancs de classe, et même parfois se marient entre eux, force est de constater que les trois systèmes en présence n'en font plus qu'un. Une construction commune naît de ces perméabilités quotidiennes. Ainsi, les autochtones et les migrants, chacun avec ses caractéristiques propres, construisent peu à peu l'espace qu'ils partagent.

DES AUTOCHTONES, HÔTES CONTRAINTS OU DÉSIREUX ?

Face aux étrangers d'Europe passés et actuels, puis au contact des migrants africains d'aujourd'hui, les Gabonais se sont construits, au cours de l'Histoire, par choix ou par contrainte.

DES AUTOCHTONES FACE AUX DÉSIRS DE L'ÉTAT GABONAIS

QUAND LES ENTREPRISES SOLLICITÉES PAR L'ÉTAT CESSENT D'EMBAUCHER LES GABONAIS…

Quand la période de la colonisation s'est achevée, les anciens colons ou les ressortissants de leur pays d'origine ont continué de s'installer et ont déployé, selon le désir de l'État gabonais, diverses entreprises d'exploitation des ressources forestières et minières. Employant surtout les hommes gabonais, cela a permis un apport de monnaie devenu peu à peu nécessaire dans les ménages. Mais quand une entreprise embauche pendant quelques années puis se délocalise, elle laisse ses anciens employés en prise avec une nécessité pécuniaire qu'ils ne peuvent plus satisfaire.

> « Le temps qu'on a grandi, le temps était quand même bien, il y avait les Blancs, il y avait les chantiers. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/2005)

De plus, dans certains villages, et encore plus dans les grandes villes, de nombreux autres Africains, des Chinois, sont maintenant préférés des patrons : « *ils travaillent bien et sont plus réguliers* ». La valeur des Gabonais au travail s'éprouve et se répand rapidement, souvent à leurs dépens. Ces changements dans le quotidien des familles et ces chocs financiers sont autant de facteurs influant l'évolution des pratiques et des savoirs.

QUAND L'ÉTAT PROTECTEUR FREINE LES MOUVEMENTS DE SES RESSORTISSANTS

Du fait de leur très grande difficulté à obtenir un passeport auprès des autorités étatiques compétentes, les Gabonais ont très peu voyagé. Beaucoup de mes interlocuteurs gabonais m'ont fait part de ce constat. À moins d'être politiciens ou étudiants, rares sont ceux qui se sont déplacés hors du Gabon, et encore plus rares ceux à avoir traversé plusieurs pays (Sall 2005). Ils contrastent ainsi nettement avec leurs voisins africains en général, et particulièrement avec ceux qu'ils reçoivent au Gabon ; les pêcheurs de leur littoral ont traversé et ont vécu dans trois à dix pays et possèdent de grandes capacités d'adaptation.

QUAND L'ÉTAT ENCOURAGE LA VENUE DE PÊCHEURS ÉTRANGERS GÉNÉRATEURS DE DEVISES

Face aux ressources marines non prélevées par les Gabonais craignant la haute mer et afin de bénéficier du potentiel halieutique générateur de devises, le gouvernement gabonais encourage la venue de pêcheurs d'Afrique de l'Ouest en délivrant des cartes de séjour[83]. Ceux-ci doivent aussi s'acquitter de cartes d'immatriculation de leurs embarcations ainsi que d'un permis de pêche[84]. Le pouvoir d'achat plus élevé au Gabon permettant aux pêcheurs ouest-africains de vendre leur poisson plus cher que dans leur pays natal, la délocalisation leur est amplement lucrative.

Bien que régulièrement ennuyés par les agents de contrôle, les migrants, appréciés par l'État dans le domaine de la pêche mais aussi dans celui du commerce, du transport, des entreprises forestières et minières, sont devenus nécessaires à la vie du pays. En conséquence, les Gabonais se doivent de composer avec cette présence étrangère désirée par leur État.

DES LOCAUX FACE À LEURS TERRITOIRES

Dans le contexte de la région étudiée, fortement tournée vers l'océan, les locaux composent (et ont composé) essentiellement avec les communautés de pêcheurs vivant (ou ayant vécu) sur leurs territoires, Ghanéens, Sao-Toméens, Togolais et aujourd'hui principalement Béninois et Sénégalais.

GESTION DU PARTAGE DES TERRITOIRES ET DES RESSOURCES

Bien que le sujet soit rarement abordé par les habitants, la notion de territoire transparaît nettement dans la gestion des activités, particulièrement sur la lagune. La mer, domaine légal des étrangers, est

[83] Il faut noter que la politique migratoire gabonaise a évolué durant le siècle. Pour pallier le déficit quantitatif et qualitatif de la main d'œuvre locale, durant les années fastes (1975-1985), l'État gabonais a entrepris d'«importer» des contingents de travailleurs étrangers, mais la seconde moitié de la décennie 1980 a marqué le début d'un frein à l'immigration officielle (Loungou 2003; Lututala 2007).

[84] Voir le code des pêches et de l'aquaculture pour les conditions d'attribution, de transfert et de renouvellement des licences, permis, agréments techniques et autorisations de pêche et d'aquaculture (République gabonaise 2006).

peu sujette à revendication par les Vili ou les Lumbu. À l'inverse, la lagune est le domaine des locaux, partagé en secteurs « contrôlés » par des « maîtres ».

Face à des témoignages divergents, j'ai eu des difficultés à réaliser une délimitation nette du partage de la lagune. Préférant obtenir une meilleure concordance, je préfère ne pas produire une carte inexacte et choisis de vous transmettre le témoignage du vieux Batchi Tchibinda à ce propos :

> « L'embouchure côté Mayomb est pour *Tchimondo*, côté Bana est pour *Madoundji*. Les Badoumbi ont aussi la rivière en face. Mambi pour *Baghambo*. Côté Mayomb, on a *Tchimondo* à Louando et à la mission, *Baghambo* à Mambi, *Tchimondo* à Mvayu et Massanga, *Badoumbi* à Pilakoumbi, *Badoumbi* à Luzibi. Depuis Ndindi jusqu'à Tiya, c'est les *Badoumbi*, jusqu'à Mbuku les *Tchimondo*, à Mvayu les *Baghambo*, à Mambi et à l'embouchure les *Tchimondo*. Et là, allez, on divise encore : *Baghambo* reste là, maintenant *Tchimondo* il a pris encore jusque vers Pilakoumbi. Pilakoumbi c'est *Badoumbi* qui a pris, maintenant jusqu'à toute la mission là il a pris T*chimondo* jusqu'à Ngussi. *Tchimondo* vient rester là. Jusqu'à Luzibi maintenant c'est B*adoumbi*. *Tchimondo* jusqu'à Mambi ; jusqu' à Malembe-Mbuku c'est *Tchimondo*. Tiya c'est *Badoumbi*, toujours à tchigangembil jusqu'à Lukand. A Kayes c'est *Baghambo* qui prend jusqu'à Tchianzi. Jusqu'à la petite rivière qui est là au milieu on coupe encore là, à côté de Ndindi, c'est *Badoumbi*. Après avec ces hommes là qui se mélangent avec *Badoumbi*, ce sont les *Kukongo*. Avec *Badoumbi*, ce sont eux qui ont gagné Ndindi. Bon quitté Ndindi vers Banda, c'est *Kukongo Kukongo Kukongo*.
>
> Les gens ont un morceau un morceau un morceau, toute la Banio, côté du Mayomb et côté de la mer. La famille *Badoumbi* qui a Tiya a Loukando, Nkoka, Nkouassa, etc… La Banio c'est comme ça, chacun son morceau. Vers Massanga, *Tchimondo* jusqu'à leur Banio. *Tchimondo* il avait beaucoup de parties pour lui dans le pays là… Tchimondo, ceux qui ont gagné bien le pays. Après, on divise : *Tchimondo* il reste l'autre côté, *Badoubi* prend ça jusqu'à Bana. *Baghambo*, *Badumbi*, *Bayendji*… » (Homme vili de 90 ans, Mayumba, le 08/05/2005)

Chacun des « maîtres », chacun des représentant des familles *Badoumbi*, *Tchimondo*, *Bayendji Baghombo*, *Kukongo* a ainsi le contrôle d'une partie de territoire et des activités qui s'y déroulent. Les droits de passage, les droits de pêche ou de collecte sont affranchis en monnaie, en boisson ou en espèces animales, selon la volonté de la famille percevant les rétributions.

Les ressources sont partagées mais certains types d'activité ne sont pas soumis au partage. De la sorte, la pose des nasses, des pièges à crevettes en feuilles de palmier, ou des pièges en bambous est réservée aux autochtones. Les étrangers ne revendiquent pas ces droits, ils ne sont pas sur leurs terres. La notion de territoire est dans ce sens un concept généralement acquis et respecté.

À l'image des secteurs aquatiques attribués à des familles vili et lumbu, les forêts ne sont pas territoire de l'Autre né ailleurs. Les migrants, sénégalais comme gabonais, ne possèdent donc pas de terrains où réaliser des plantations. Ils dépendent alors des pratiques agricoles des locaux et de l'approvisionnement en gari et riz par voie terrestre. De plus, le prélèvement de bois, nécessaire à la réalisation des embarcations, est aussi prohibé aux étrangers, ce qui les astreint à acheter des pirogues aux autochtones. Cette contrainte permet l'insertion des nouveaux-venus dans un système d'échange avec les habitants de la région, elle contribue à organiser le tissu social, ce qui est primordial pour la bonne gestion de la cohabitation, qu'elle soit subie ou choisie.

PÊCHE EN MER : GLISSEMENT D'UNE COMMUNAUTÉ À L'AUTRE

Le territoire littoral des Vili est terrestre, lagunaire et océanique. Pourtant, avant la forte présence étrangère sur les eaux maritimes, ce dernier aspect du territoire n'était pas (ou plus) considéré en tenant compte de toutes ses dimensions. Pour un homme lumbu qui a découvert la mer tardivement, ce sont les Béninois qui ont sensibilisé les Gabonais aux potentialités nourricières de l'océan :

> « La mer, c'est une rivière qu'on a trouvé comme ça. Avant, on ne savait pas qu'on pêchait dedans, avant qu'il y ait les Béninois. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/2005)

Néanmoins, avant la venue de ces derniers, les Vili pratiquaient de la petite pêche en mer, à proximité de la côte. Peu à peu, ils ont délaissé leur activité de pêche maritime, notamment car elle s'avérait moins efficace que celle pratiquée par les pêcheurs étrangers.

> « Le temps que nous on a grandi à la mission, il y en a [des Vili] qui pêchaient encore, en 1965-1966. Les Popo n'étaient pas nombreux. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/2005)

> « Les Bayedzi [Vili], ils pêchent. Quand nous sommes arrivés on les a vu pêcher. Pourquoi ils ont arrêté ? Qu'est ce que tu veux, c'est comme ça, quand on n'est pas tellement habitué… Ceux-là que nous avons vus quand nous sommes arrivés ils pêchaient, mais les enfants, les jeunes, ils n'ont pas pu hériter. Ils n'ont pas pu hériter. Ils pêchaient, ils pêchaient. » (Homme phla de 67 ans, L'Office, le 27/01/2005)

> [Pourquoi les Vili ne pêchent plus ?] : « Tout le monde, ils ont donné la force aux Béninois. Ils ne fréquentent plus tout ça. Avant…. C'est eux-mêmes qui ont laissé ça. C'est une négligence. Comme ils ont vu ceux qui venaient avec les gros filets et les pirogues du Nigéria, toi qui venais avec une simple pirogue en ramant tu ne pouvais pas faire tout ça ! Avant, les Popo n'avaient pas de moteur quand ils sont arrivés, avant les pirogues du Nigéria. Ça venait par le Congo et ça rentrait par ici. À l'époque où j'étais à la Mission [avant 1968], il n'y avait pas les moteurs pour la mer. Mais eux avant, ils ne pêchaient pas dans la lagune. Ce sont les Togolais qui sont venus avant les Béninois, avec la senne qu'on tire [senne de plage]. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

L'activité de pêche en mer a ainsi rapidement glissé d'une communauté à l'autre, les Gabonais pêcheurs se sont limités à la pêche en eaux douces. Ce glissement s'est produit, selon praticiens et non-praticiens, pour diverses raisons qu'ils ont ainsi exprimées : efficacité, défaut de transmission de savoir, manque de moyens financiers et techniques, négligence des uns ou des autres. Depuis quelques années, quelques-uns d'entre eux accompagnent les Béninois en mer : on compte à Mayumba un membre d'équipage vili dans trois des compagnies ouest-africaines, plus ou moins assidus à leur poste. En mer, à la différence de sur la lagune, ils se considèrent sur le territoire des Popo. Accompagnant le glissement de l'activité halieutique d'une communauté vers l'autre, s'opère un glissement de territorialité, qu'il pourra être intéressant d'étudier plus profondément.

SCOLARITÉ EN MOUVEMENT : UNE MIXITÉ ETHNIQUE CROISSANT PUIS S'AMENUISANT

La gestion de la scolarité est aussi dépendante de la gestion du territoire. À Mayumba, durant mes missions de recherche, toutes les écoles étaient à Bana[85] (à plus de 4 km du quartier béninois). Les

[85] Mayumba est formée de cinq principaux quartiers : *Tchiole Ndembé*, *Fouika*, *Kouango*, *Mabounda*, *Bana Aviation*. *Bana*, le « centre-ville », est situé légèrement en hauteur et comprend tous les quartiers cités précédemment, hormis *Bana Aviation* au sud où une cinquantaine de Gabonais sont toujours installés, et *Tchiole Ndembé* au Nord, usuellement appelé « *L'Office* » (en référence à l'entreprise « L'Office des Bois » établie ici),

enfants gabonais ont progressivement partagé leurs bancs d'école et de ce fait leur territoire scolaire avec les enfants étrangers. Octobre 2006 a vu s'ouvrir une nouvelle école, dans le quartier béninois de Tchiole Ndembé, à quelques kilomètres des autres écoles. En conséquence, la mixité ethnique scolaire produite par l'emplacement de l'ensemble des dispositifs scolaires à Bana va inexorablement diminuer. Les enfants béninois seront tous ensemble dans l'école de l'Office et seuls quelques enfants gabonais du quartier partageront les mêmes bancs. Cela laisse présager des relations différentes entre les communautés dans les années à venir.

DES MIGRANTS, VOYAGEURS AUX DESSEINS VARIÉS

> *« Ici, c'est le travail. Au pays, c'est la famille. » (Homme phla de 74 ans, Ozouri, le 23/12/2004)*

Pour les migrants présents au Gabon, le littoral constitue un réel lien géographique. Les différents acteurs de ce même espace sont ainsi amenés à se rencontrer, à s'observer mutuellement, et parfois à échanger entre eux des outils, des techniques, des idées. Le littoral est d'abord l'espace qu'ils connaissent et maîtrisent, puis il devient créateur de liens.

ATTENTES ET RÉALITÉS DES MIGRANTS

Les raisons de migrer sont diverses. Il peut s'agir d'une quête idéelle, d'un but économique, d'une fuite pour des raisons familiales ou politiques. Mais les réalités d'aujourd'hui ne correspondent pas nécessairement aux attentes passées.

LE CAS BÉNINOIS

Comme les Congolais dans les années 90, plusieurs Béninois ont fui leur pays dans les années 70 pour des raisons politiques.

> « Il y a eu l'attaque des mercenaires au Bénin. Les ennemis de Kérékou nous en voulaient physiquement. Ça a été l'exode. Nous sommes quelques-uns ainsi. » (Homme béninois de 50 ans, le 04/01/2005)

Mais qu'ils soient en fuite politique ou en quête de ressources halieutiques rapportant des devises, les Béninois sont avant tout pêcheurs, et rares sont ceux qui exercent un métier différent, au Gabon comme au Congo.

> « Les Béninois [étaient] à Pointe-Noire et au lac. Eux, pour les voir dans une entreprise, c'est difficile ; eux, c'est seulement la pêche . » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

où résident la totalité des Béninois pêcheurs. Les enfants de *l'Office* cheminent une quarantaine de minutes pour atteindre l'école la plus proche.

Ils sont reconnus par tous comme les spécialistes de la mer. La ressource aquatique devenait rare dans leurs pays, ils ont migré pour pêcher ailleurs :

> « Dans les lacs, il n'y avait plus de poisson, les gens pêchaient jusqu'au fretin. C'est une perte de la biodiversité ! En plus, il y a l'érosion. Où tu avais sept mètres de fond, il n'y a plus que quatre mètres ! Les poissons n'ont plus d'endroits où se cacher… En mer, il n'y a plus beaucoup de poisson non plus car il y a eu trop de pêche. Comme il y a du poisson au Gabon, nous sommes venus ! » (Homme pédah de 40 ans, Libreville, le 12/12/2004)

Puis, les possibilités de s'enrichir au Gabon étant largement supérieures à celle des autres pays de la région, beaucoup d'Ouest Africains installés au Congo ont poursuivi leur voyage jusqu'au Gabon. Les Béninois et Togolais aujourd'hui à Mayumba, que ce soit depuis le Congo ou depuis leur pays, ont migré sous les sollicitations des frères migrants de leur génération ou de la précédente.

LE CAS SÉNÉGALAIS

Les Sénégalais rencontrés dans la Nyanga sont aussi venus au Gabon par intérêt financier. Bien qu'ils aient migré dans le but de faire du commerce, ils sont devenus pêcheurs en lagune, faute de réussite commerciale. Leurs attentes n'ont pas correspondu avec les réalités auxquelles ils devaient faire face. C'est ainsi par nécessité qu'ils ont mis en place un processus d'adaptation : devenir pêcheur comme au pays ou apprendre le métier de pêcheur de leurs frères sénégalais également émigrés. Ils se sont prêtés à des techniques différentes, dans des eaux méconnues abritant des espèces visiblement similaires mais finalement distinctes de celles auxquelles ils étaient confrontés au Sénégal.

REGARDER VERS L'AVENIR…

Les pêcheurs migrants installés dans la Nyanga ont construit leur vie au Gabon différemment, selon leurs attentes, les raisons de leur migration, selon les bouleversements environnementaux subis, la composition sociale de leur groupe, etc. (cf. annexe 10).

Aujourd'hui, ils sont présents et relativement bien intégrés, mais un autre facteur entre en compte : la diminution de la ressource se ressent fortement. La plupart des migrants n'ont donc plus de raison économique de rester et réfléchissent à un retour au pays.

> « Mon matériel vaut 12 millions. Si quelqu'un prend pour 6 ou plus, je vends et je rentre au pays.(…) La vie était tranquille dans la pêche avant, mais aujourd'hui, il n'y a plus de poissons depuis trois-quatre ans. » (Homme phla de 50 ans, le 3/01/2005)

Il est répandu chez les Béninois comme chez les Sénégalais que le corps, vivant ou non, terminera son chemin dans le pays natal, « *au pays* ». Ils ne sont pas « chez eux » au Gabon. Mais la manière d'envisager l'avenir dépend beaucoup du temps passé hors de son pays. Lorsqu'une vie entière s'est déroulée à l'étranger, il n'est plus toujours facile de revenir. Les hommes ont épargné mais craignent de ne pas pouvoir subvenir aux demandes financières des familles restées au pays, qui les imaginent dans un pays où l'argent est facile, plus riches qu'ils ne le sont réellement.

> « Avant je retournais souvent, mais je suis là pratiquement ça fait plus de dix ans que je n'y suis pas allé… Retourner, Catherine, on le veut bien on le veut bien, mais il faut s'y préparer. Parce que nous, Africains, c'est ça. Quand on entend le nom du Gabon, les gens croient qu'au Gabon l'argent tombe. Quand tu te prépares, tu arrives au Bénin, la tante qui est à dix kilomètres, à vingt kilomètres sait que tu es arrivé, il faudrait qu'elle vienne te rendre visite.

> Mais quand elle vient il faut qu'elle retourne avec quelque chose, un petit colis, quelque chose. Alors il faut tout préparer, parce que quand tu vas arriver… c'est la plantation hein ! Tout le monde vient récolter… » (Homme phla de 66 ans, L'Office, le 20/05/2005)

Nous sommes aujourd'hui à un point particulier de l'Histoire ; des éléments clefs sont mobilisés, en phase d'être transformés. La communauté étrangère, présente depuis plusieurs générations parfois, est distribuée en groupes de migrants de statuts distincts, engagés économiquement, maritalement, fonctionnellement, et même idéellement de manières différentes.

Les écarts entre ces groupes de migrants se creusent à l'heure actuelle. Les changements s'opèrent aujourd'hui : il est possible de repérer des fonctionnements différents, des envies différentes mais il est difficile de prévoir l'avenir, même proche. Certains jeunes n'ont jamais vu le pays d'origine, d'autres ne l'ont vu que deux ou trois fois. Beaucoup de jeunes Béninois ont envie d'aller vivre au Bénin, leurs parents ont entretenu leurs désirs et travaillent pour que cela devienne réalité. Les enfants de père sénégalais aimeraient voir le Sénégal mais sont encore trop jeunes pour vouloir s'y installer. De plus, il sont dans une autre situation familiale : leur mère est gabonaise.

Les attentes des Béninois et des Sénégalais, justifiant leur choix de migration vers le Gabon, les réalités auxquelles ils ont fait face diachroniquement et auxquelles ils font face synchroniquement, sont diverses. Ces attentes et ces réalités participent à la mise en place de contextes écologiques et humains distincts, au sein desquels s'épanouissent les cultures, au sein desquels vivent des dynamiques de savoirs et de savoir-faire que je mettrai à jour dans quelques pages.

ATTACHES DES MIGRANTS

Les attentes des migrants gouvernent les lieux qu'ils choisissent, la composition de leur groupe, les relations qu'ils construisent avec leurs hôtes. Comme je l'ai exposé dans la description des systèmes littoraux qu'ils mettent en place, ces hommes et ces femmes conservent des attaches fortes avec leur pays et leurs familles. Ils invitent d'ailleurs souvent des membres de leur famille à les rejoindre.

> « Nous, quand on trouve une place qui est bien, on appelle nos frères. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 21/04/2005)
>
> « Mon oncle m'avait fait appel. » (Homme phla de 49 ans, L'Office, le 04/08/2006)

Des attaches familiales, affectives et matérielles les lient à leur pays, ils voyagent ainsi avec des éléments tant matériels qu'idéels.

OBJETS, OUTILS, VÉGÉTAUX, REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES : DES LIENS AVEC LE PAYS

Des espèces végétales aux vertus curatives ou culinaires accompagnent les migrants, les objets de leur quotidien au pays sont aussi du voyage : théière et réchaud pour la préparation du thé sénégalais[86] ;

[86] Les feuilles de thé accompagnent la migration aussi. Par la suite, ils s'approvisionnent auprès de leurs frères commerçants au Gabon.

poupées jumeaux, sachet de noix de cola et diverses autres graines ou feuilles servant à la préparation du *sodabi*, boisson béninoise résultant de la distillation de vin de palme ou de vin de canne à sucre. Nombre d'étrangers portent par ailleurs sur eux un ou plusieurs portraits d'eux-mêmes posant avec des personnes aimées au pays.[87] Ils voyagent avec leur tenue vestimentaire qu'ils disent « traditionnelle » et la renouvelle au Gabon via des commerçants étrangers : le grand boubou des Sénégalais (*togoore*) souvent assorti d'un bonnet (*hufineere*) ou l'ensemble béninois[88]. Ces objets sont différents selon les communautés migrantes mais emplissent des rôles similaires. Le quotidien culinaire, vestimentaire, cultuel est moins bousculé car ils sont là (tableau 3).

		Béninois	*Sénégalais*
Plantes	*à user directement*	noix de cola, écorces et bois pour les boissons	thé
	à planter	*zangala*, [kìnìn], piments	arbre à nivaquine, [dyabè], [múrtwàdè]
Outils et objets		filets, pirogue, navette, statuette de jumeaux	tapis de prière, théière, réchaud à thé, navette
Habillement		grand boubou, pagne aux couleurs du pays	bonnet, grand boubou

Tableau 3 : Quelques éléments caractéristiques des migrants de la Nyanga.

Les représentations symboliques, les cultes et cérémonies qui y sont liés voyagent également avec leurs praticiens et sont marques d'identité culturelle qui changent peu, bien qu'elles soient confrontées à d'autres visions du monde. J'aborderai ce point dans le chapitre traitant des objet culturels phares.

LANGUE MATERNELLE ET LANGUE DE COMMUNICATION

La langue est un élément essentiel d'une communauté. Les migrants avec lesquels j'ai travaillé ne voyageant pas seuls, continuent d'employer la langue maternelle et véhiculaire de la région dont ils proviennent. Le langage, plus que tout autre élément culturel, est visiblement et rapidement bousculé, voué à évoluer avec le temps, surtout s'il est confronté aux langages des autres communautés environnantes, et s'il est questionné et donc stimulé par la rencontre avec un environnement nouveau, qu'il soit écologique ou économique. Un espace de conversation entre les communautés est amené à se créer. Néanmoins, bien que la langue du migrant s'enrichisse d'éléments de la langue locale, elle conserve ses caractéristiques et reste la langue utilisée dans la maisonnée. Dans le cas de mariages

[87] Les Gabonais aiment aussi à conserver des portraits. Parmi les premiers contacts confiants avec les informateurs, il est notamment incontournable de regarder toutes les photographies que ceux-ci possèdent et conservent précieusement. Lors de ces échanges avec les Gabonais, j'ai été marquée par le nombre de parents, enfants et amis de tous âges ayant déjà trouvé la mort (NB : pas de mort « naturelle »).

[88] Des femmes gabonaises achètent de plus en plus les tenues appelées « boubou mode béninoise », autre indice d'échanges entre les communautés.

mixtes, les parents échangent en langue nationale commune, le français, mais s'entretiennent avec leurs enfants dans leurs langues maternelles respectives. Cette langue est marque d'unité et d'appartenance à chacun des groupes. Les enfants de ces couples mixtes maîtrisent ainsi la langue paternelle, maternelle et nationale. Au foyer, ils usent préférentiellement d'une des langues de leurs parents.

COMPOSITION DES GROUPES MIGRANTS

Après une migration exclusivement masculine, les Béninois ont progressivement accueilli leurs femmes pour reconstruire leur univers tel qu'au pays. Rares sont ceux qui se sont mariés à des femmes autochtones. Les Sénégalais, au contraire, ont pris des femmes gabonaises et construisent en conséquence un foyer différent de celui de leurs frères restés au pays, et même différent de celui qu'ils ont déjà créé ou qu'ils créent en parallèle au Sénégal. Les interactions qui se construisent d'une part avec les sociétés locales, et d'autre part avec l'environnement physique sont de fait également différentes. Ainsi, la composition démographique du groupe migrant gouverne largement son intégration, son quotidien au sein de la nouvelle scène de vie qu'il a choisie.

En conclusion, les populations émigrées sur le littoral gabonais sont hétérogènes, tant dans leur dimension matérielle que symbolique. Elles se distinguent et se reconnaissent comme telles. Pour autant, par les attitudes qu'elles ont adoptées, de nombreux parallèles sont possibles comme nous venons de le voir. Au-delà de ceux-ci, il s'agit aussi d'appréhender les échanges qui s'organisent entre communautés étrangères, et avec les locaux. Les trois communautés, qu'elles soient migrantes ou autochtones forment ensemble une scène de vie pluriethnique.

UNE SCÈNE DE VIE PLURIETHNIQUE QUI DÉCLENCHE UNE CONSTRUCTION COMMUNE

Effectivement, aborder la cohabitation existant sur les berges de la Banio alternativement avec le regard des autochtones puis avec celui des migrants, conduit nécessairement à rendre compte d'échanges, à discerner les perméabilités quotidiennes qui conduisent à une construction élaborée en commun.

Les populations choisies, autochtones comme migrantes, fournissent non seulement des contextes différents qui permettent d'extraire divers paramètres ayant une possible influence sur la transmission des savoirs (annexe 10), mais entrent aussi en interférence du fait même de leur proximité (notion de territoire ci-avant). Ces interférences vont au-delà de cette proximité et conduisent à des coévolutions

riches d'oppositions, d'accommodements et d'échanges. Dans la Haute et la Basse-Banio, c'est une construction commune qui s'esquisse.

ACTIVITÉS DU QUOTIDIEN PARALLÈLES ET ENTREMÊLÉES

La construction commune la plus visible est celle que le quotidien offre au regard de l'observateur attentif : les activités de production du littoral.

GENRE DANS LES ACTIVITÉS DE PRODUCTION

Le système de division sexuelle du travail est généralement le même quelle que soit la communauté concernée. La récolte de coquillages est classiquement réservée aux femmes ; la pêche au filet ou à la ligne est principalement pratiquée par les hommes, à l'exception des communautés vili de la Haute-Banio. Cette exception est pour partie culturelle, mais sans doute aussi pour partie due à la situation familiale (plusieurs maris sont absents pour des raisons d'emploi salarié, de séjour en prison ou de séparation).

Dans les activités de capture, qu'elles soient de subsistance ou à vocation lucrative, les jeunes filles accompagnent leur mère, les jeunes garçons leur père[89]. Certaines pratiques appartiennent au domaine spécifique des enfants : ainsi vont la récolte de fruits de bord de mer ou de brousse, la collecte des crabes, des coquillages, des pagures ou bernard-l'ermite (*Pagurus sp* installé dans une coquille de *Tympanotonus fuscatus*), désignés par tous, autochtones comme étrangers, du terme vili [bìkòlɔ̀f] et servant d'appât pour la pêche à l'hameçon.

À l'embouchure, la transformation du poisson et la vente sont l'exclusivité des femmes. Ces activités sont ainsi parfois transmises des femmes béninoises vers les femmes gabonaises et réciproquement. À l'inverse, à Nkoka dans la Haute-Banio, femmes et hommes, Peuls comme Vili, participent aux deux activités et des échanges de savoir-faire entre sociétés traversent alors les barrières du genre.

Les Vili se démarquent des autres communautés par le fait qu'ils n'organisent pas le partage des tâches de la même manière selon leur lieu de vie (embouchure *versus* lagune).

Quels que soient le lieu et le groupe concernés, il est notoire que l'économie familiale est résolument partagée. Dans un ménage, l'homme comme la femme gère indépendamment ses affaires d'argent, chacun possède sa bourse. Si l'homme est pêcheur, il vendra le fruit de sa pêche à ses *habituées*[90], dont sa femme, qui à son tour vendra aux clients le produit frais ou transformé. Souvent, l'homme pourvoit les repas familiaux en poisson et la femme doit s'approvisionner en accompagnement et

[89] Concernant le lien entre la division sexuelle dans les activités de pêche de subsistance et les relations entretenues avec les enfants, je vous conseille la lecture d'une intéressante analyse de Rebbecca Bliege Bird (Bird 2007).

[90] Voir note 8 p 19.

condiments. L'homme paie la scolarité des enfants, et il revient principalement à la femme de se charger de l'habillement et des fournitures scolaires de sa progéniture.

Ces parallèles entre les communautés, associés parfois à des transferts de savoir et savoir-faire, concourent à bâtir un ensemble cohérent de sociétés imbriquées les unes dans les autres, avec des dimensions variables selon les domaines de savoirs concernés.

TENSIONS INHÉRENTES AUX ACTIVITÉS DE COLLECTE

La proximité des différents groupes ethniques dans la Nyanga a plutôt généré des espaces de partage et de création, mais certaines tensions entre Africains de l'Ouest et Gabonais existent encore.

La pêche en mer est pratiquement l'exclusivité des étrangers tandis que la pêche dans les eaux continentales (rivières, fleuves, lacs et lagunes) est légalement interdite aux non-Gabonais. Cependant, comme je l'ai signalé, les hommes politiques s'autorisent à installer des étrangers en lagune, notamment des Sénégalais. Du fait de la compétition pour le territoire de pêche, des tensions spatiales se créent nécessairement. Ce type de tensions entre divers groupes sociaux, notamment entre autochtones et migrants, a auparavant été relevé au-delà de la frontière, au Congo. La dynamique de conflit y a induit des « *changements dans la perception, les usages et la gestion des ressources naturelles* » (Katz & Nguinguiri 2000). Nous pèserons quelques-uns de ces changements dans le chapitre suivant.

Des conflits constants et répétés se produisent ainsi dans les lagunes étendues telles celles du Fernan Vaz et de la Banio. Il est évident qu'il y a moins de conflits en mer entre pêcheurs maritimes et autochtones puisque ces derniers ne s'adonnent pas à la pêche en mer habituellement[91]. Cependant, attribuant à beaucoup de poissons un comportement voyageur entre les eaux douces et les eaux salées, lorsqu'une forte raréfaction de la ressource se fait sentir en lagune, des conflits peuvent de nouveau éclore. De ce fait, dans la Province de la Nyanga, les Béninois ne pêchent quasiment plus dans la Banio, tandis que les Sénégalais ont dû arrêter leur activité pendant deux ans, avant de la reprendre sous la protection des politiciens.

Dans le Fernan Vaz, une lagune située plus au nord, les conflits ont été plus violents et aucun étranger ne pêche désormais dans la zone.

> « Avant, nous pêchions au Fernan-Vaz, mais depuis quatre ans, on ne peut plus. Les Gabonais nous ont chassés » (Homme togolais de 24 ans, Ozouri, le 23/12/2004).

Les pratiques religieuses orchestrées par les différents groupes ethniques en des lieux qui leur sont propres sont de surcroît souvent contestées.

[91] En mer, les conflits sont très virulents entre pêcheurs artisanaux et pêcheurs industriels, ces derniers enfreignant fréquemment le décret qui leur interdit de pêcher à moins de six voire trois milles nautiques des côtes (décret N° 0062/PR/MEFPE du 10/01/94).

« Certains étrangers s'adonnent à des pratiques envers les génies de la mer. Cela pose des problèmes avec les villageois. » (Homme vili de 42ans, Mayumba, le 27/01/2005)

ÉCHANGES COMMERCIAUX ET TROC ENTRE LES GROUPES

Les tensions restant tempérées, les échanges commerciaux du quotidien jouent un grand rôle dans la construction de relations entre les groupes humains. Au Gabon, ils sont souvent conduits par les femmes. Les hommes vendent l'ensemble de leur pêche aux femmes. Puis ces dernières commercialisent le poisson au détail depuis leur concession ou sur un étal au marché, transfèrent le jour même la production fraîche vers Tchibanga via des voitures, ou accumulent les prises sur les fumoirs, les claies de séchage, ou encore dans les congélateurs quand elles en possèdent. Toutes les femmes de Béninois, qu'elles soient béninoises ou gabonaises détiennent un congélateur, au contraire des femmes de la lagune, qui faute d'électricité, boucanent ou salent systématiquement le poisson que leur maris ou elles-mêmes ont pêché.

Quant aux Sénégalais, ils sont venus au Gabon pour être commerçants, avant d'exercer finalement le métier de pêcheur. Ces hommes, à l'image des femmes gabonaises et béninoises, commercialisent le poisson, tant en gros qu'à l'unité. Installés à Nkoka, ils ont également mis en place une boutique ambulante auprès des villages et campements de la lagune, faisant crédit la plupart du temps. La monnaie s'avérant plus difficile à collecter que le poisson chaque jour pêché par les clients, les hommes sénégalais ont finalement établi un système de troc : marchandises (riz, *fufu*, *gari*, conserves, etc.) contre poissons (*mbila* ou *ngodo* fumés)[92] . En conséquence, ils doivent régulièrement sillonner la lagune dans le but de récolter le poisson dû, c'est-à-dire « *récupérer les bons* » en langage courant au Gabon.

Non seulement les relations d'échanges sont entretenues entre étrangers et autochtones mais le troc, du fait des rapports progressivement construits entre Sénégalais et Gabonais, est instauré sur la lagune comme mode d'échange principal. Ce système d'échange existait auparavant pour certaines prestations telles le ramendage ou le montage d'un filet, mais tendait à disparaître. Ainsi, le troc concernant les produits manufacturés habituellement achetés en monnaie a été initié par les Sénégalais jusqu'à ce que chaque acteur y prenne aujourd'hui part. Un changement d'une des parties pourrait déstabiliser l'équilibre actuel. C'est une des constructions communes vivante et tangible sur la Banio.

ESPACES DE CONVERSATION ENTRE LES COMMUNAUTÉS

En conséquence des activités de production, de commerce et d'échange, des espaces de conversation communs se sont aussi progressivement dessinés. Un langage partagé permet en effet aux Ouest-

[92] Sept poissons, qu'il s'agisse de *ngodo* (*Chrysichtys thysi* et *Clarias gariepinus*) ou de *mbila* (*Chrysichtys ogooensi*), correspondent à environ 500 francs CFA.

Africains d'accéder à une meilleure réussite, tant dans le commerce, objet de leur migration, que dans leur intégration.

REQUIN ET MÂCHOIRON, DES ESPÈCES GÉNÉRATRICES D'INTERACTIONS

À L'EMBOUCHURE, LE [DÙKÙDÁÁKə̀] AU CROISEMENT D'IDENTITÉS CULTURELLES

À l'embouchure, un animal marin a rapproché les communautés et a entraîné des évolutions concernant les pratiques de pêche et d'alimentation : le requin.

En phla, le requin possède autant de noms qu'il existe d'espèces. Les diverses dénominations voient souvent leur origine dans la morphologie de l'animal ([èwá tàkbónò] « requin-grosse-tête », [nùkú nàvlɔ́] « yeux-ailleurs ») et sont parfois issues du monde mécanisé importé d'Europe (requin Toyota ou encore requin Fokker[93]). Le requin traduit ainsi par la manière dont il est nommé, la construction d'identités culturelles sur des contacts vécus, que ces derniers datent de quelques siècles ou qu'ils soient très actuels.[94]

Les Vili quant à eux, quel que soit leur âge, distinguent le requin classique [dùkùdáákə̀], du requin-marteau [ńtáál]. Seuls les pêcheurs et les mareyeuses nomment différemment les juvéniles des adultes ; certains d'entre eux connaissent aussi le nom d'un « *balaise requin* », [ńkwíímbì] le requin-bouledogue, et celui du poisson-scie (*Pristis sp.*)[95], [mbáfù], connu pour sa force et les difficultés de sa capture, notamment en lagune[96].

La pêche des requins, mis à part quelques rares épisodes de capture en lagune, est le domaine des Popo, qui séjournent plusieurs jours en mer lors d'une campagne. Avant comme après la prise de conscience du marché asiatique des nageoires, les corps des requins n'étaient pas systématiquement ramenés à terre, et s'ils l'étaient, n'étaient pas toujours consommés, jusqu'à ce que les Béninois connaissent mieux les préférences alimentaires de leurs hôtes.

> « Les *dukudaka* [requins] avant, qui les mangeaient ? Personne ! Quand ils ont commencé à épouser les femmes vili, ils ont vendu. Les Vili adorent trop le *dukudaka*. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Avant, on ne mangeait pas les requins. Ils jetaient. Nous les Vili, on allait les prendre, ça pourrissait au bord de la plage. Maintenant, ils fument ça. Les tas à 500, à 1000 francs. Les nageoires, c'est cher ! Ils négligent même le poisson par rapport à ses nageoires. (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 17/02/2005)

[93] Marque d'avion néerlandaise.

[94] Les noms de requins recueillis sont rassemblés dans le tableau en annexe 7. La liste est loin d'être exhaustive et un travail de collecte et d'analyse des termes employés selon leur origine linguistique pourrait avantageusement éclairer l'histoire des savoirs halieutiques à la lumière de l'histoire des contacts humains.

[95] Le poisson-scie, inversement à la nomenclature établie par Linné, est associé aux requins et non aux raies dans la classification vili.

[96] Deux sites dans la Haute-Banio portent le nom d'un Chondrichtyen : [mbúlù tʃìkwíímbì], la pointe du requin-marteau et [mbáfù bìkárì], la chute au requin-scie : « *À cet endroit, ils ont tué le requin-scie. Pour tirer ce poisson, les gens tombaient dans l'eau.* » (en 1973 ou 1974).

Les Béninois et leurs femmes ont alors entrepris le boucanage de la chair et sa vente aux autochtones. La prise de conscience de la demande locale s'est ici faite par l'observation des comportements. S'il est bien moins lucratif que la vente de ses nageoires, le corps du requin est désormais presque toujours amené à terre. Dans les cuisines locales, le poisson est préparé en bouillon, à la braise ou en sauce après avoir été fumé. Sa plus grande commercialisation se fait à l'état fumé. Il faut noter que ce changement est une réelle avancée vers la conservation de la biodiversité et l'assurance de l'alimentation des Hommes.[97]

Les relations nées autour de ce poisson entre les communautés de l'embouchure se traduisent visuellement par des étals de marché et des fumoirs fournis alors que ce n'était pas le cas auparavant, mais également par un emprunt linguistique répandu. Tout le monde ne connaît pas le terme requin en français, langue nationale partagée par les autochtones et les étrangers, mais les individus de toutes les communautés, quel que soit leur âge, connaissent et emploient le terme vili « *dukudaka* ».

EN LAGUNE, LE [NZÙLÙ] ADOPTÉ PAR LES COMMUNAUTÉS

En lagune, ce sont les mâchoirons de grande taille, de la famille des Claridae et des Claroteidae, qui sont principalement objets d'échanges et de changements entre les communautés gabonaises et sénégalaises, dans les habitudes d'alimentation et de langage.

Avant la venue des Sénégalais dans le département, ces poissons nommés [nzùlù], [lìbùbùkù̀] ou [nzɔ̰ŋgù] en vili (cf. annexe 7 pour les déterminations), étaient de temps en temps pêchés à la ligne et pour certains épisodiquement capturés en plongée par des spécialistes du village de Malembé, leur pêche étant empreinte d'interdits à respecter.

> « C'est un endroit sacré où il y a la reproduction des poissons sous les rochers. On fait la pêche à la main comme près de Malembé, pour attraper les [màbùbùkù][98]. » (Homme de 28 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

Depuis que les Sénégalais se sont installés, ils se sont faits spécialistes de la capture de ces espèces, et au lieu de la réaliser comme au Sénégal avec des lignes de fond ([dògɔ̀l] en fulfulfdé), ou comme les Vili à l'aide d'une ligne et d'un hameçon, ils ont adopté une technique nouvelle pour cette espèce : le filet dormant (maille 60 à 70). Les Vili ne se sont pas risqués à faire cette pêche nécessitant un nouvel investissement matériel. Pour autant, les femmes vili achètent parfois les poissons à leurs voisins sénégalais afin d'en faire du salé. Par ailleurs, des notables Sénégalais font épisodiquement une halte

[97] Au Gabon, comme dans d'autres pays de la région, une campagne de lutte contre la découpe des nageoires en mer, imposant le retour du requin entier au débarcadère, est en cours. Les pirogues ne pouvant se charger d'autant de corps de requins qu'elles peuvent se charger de nageoires, cela doit permettre une moindre capture d'individus. La pêche artisanale n'est bien entendu pas la seule montrée du doigt mais les moyens de surveillance sont actuellement encore très limités.

[98] Les [màbùbùkù] sont considérés par les Vili comme les parents des [síngòdò], les [sìnzùlù] ceux des [sìmbìlà].

au campement pour y acheter le *nzulu* frais conservé en vivier. Il est prestigieux de se présenter au village et encore plus à la ville, avec un poisson de cette taille[99].

Aujourd'hui, hormis les pêcheurs avertis de la lagune, les habitants vili de la région nomment toutes ces espèces du même nom « *nzulu* ». De même, bien que les mâchoirons soient appelés [ɔ́ndʊ̀] en fulfulfdé, on entend toujours le terme vili dans une conversation entre Sénégalais, que celle-ci soit en langue fulfulfdé ou française. On peut remarquer un type similaire d'emprunt linguistique à propos des espèces de mâchoirons de petite taille *Chrysichtys ogooensis*, *Chrysichtys thysi* et *Clarias gariepinus* : elles sont différenciées dans la Haute-Banio mais ne le sont pas à Mayumba où tout le monde les nomme « *ngodo* », quelle que soit l'espèce et quelle que soit la langue du locuteur.

Deux phénomènes sont ici constatés : la transformation d'un terme spécifique en un terme générique chez les locuteurs de la langue comme chez les non-locuteurs, et l'emprunt direct d'un mot local par les étrangers.

DES LEXIQUES ENTREMÊLÉS

Dans la zone étudiée, deux types de bilinguismes coexistent dans les familles, qu'elles soient autochtones ou migrantes : le bilinguisme non égalitaire et le bilinguisme égalitaire.

> « bilinguisme non égalitaire : leur langue maternelle est un patois ou un dialecte local, tandis que leur seconde langue est une langue nationale, de communication ou de civilisation. Les deux langues du bilingue diffèrent par leurs fonctions, leurs sphères d'emploi et leurs concepts, elles sont presque intraduisibles de l'une à l'autre » (Haudricourt 1961: 8)
>
> « le bilinguisme égalitaire entre populations voisines en contact, régulièrement alliées par des échanges et des relations matrimoniales. Dans ce cas, les deux langues se superposent dans leurs fonctions et leur emploi, dans leurs concepts et leurs catégories grammaticales, elles se calquent souvent l'une sur l'autre » (Haudricourt 1961: 9)

Afin d'appréhender les emprunts dus à ces deux types de bilinguisme (auquel s'ajoute la présence temporaire de groupes dominants tels les Portugais ou les Anglais durant la période coloniale), j'ai réalisé trois types d'enquête : le recueil d'un lexique « littoral » auprès des trois communautés, le recueil d'un lexique « objets de la modernité » en langue vili, et enfin la notation des termes français relevés au sein d'une conversation en langue maternelle (vili et phla).[100]

TRAITS COMMUNS ISSUS DES LEXIQUES COMPARATIFS LITTORAUX

Auprès des trois communautés principales du littoral de la Nyanga, j'ai collecté les termes employés pour décrire l'environnement littoral (annexe 9), les espèces s'y développant et les activités qui y sont liées.

Il en résulte la mise au jour de deux types d'emprunts, l'un issu de la langue maternelle de la communauté autochtone fort dominant pour les espèces animales, l'autre issu de la langue nationale, le français, plus courant pour les outils. Quelques emprunts linguistiques à l'anglais et à l'espagnol

[99] Les individus dépassent souvent le mètre de longueur.

[100] Il eût été intéressant de mener ces trois types d'enquêtes dans chacune des langues présentes dans la région mais le contexte de la thèse ne m'a pas permis d'y consacrer autant de temps que nécessaire. Il me semble néanmoins judicieux de le réaliser ultérieurement.

existent aussi mais semblent minoritaires, ils sont les conséquences de l'époque coloniale passée. Les termes usés pour décrire l'environnement physique restent généralement ceux de la langue maternelle de chacun.

Vocabulaire des poissons

Les exemples précédents portant sur des animaux aquatiques sont emblématiques des perméabilités existant entre les communautés. Les lexiques des groupes humains en présence se sont progressivement entremêlés, particulièrement en ce qui concernent les espèces pêchées et commercialisées.

La courbine (*Argyrosomus regius*) était une espèce peu connue des Béninois avant leur arrivée au Gabon, et elle s'est avérée primordiale dans l'économie des ménages à la saison sèche. Ils la nomment la plupart du temps du nom vili « *moafi* ».

> « Un poisson qui fait des sous aux Béninois en saison sèche ! C'est 700 le kilo mais ils viennent en bande. C'est toujours gros et jamais petit. » (Homme vili de 42 ans, L'Office, le 29/07/2006)

Les Clupeidae (sardines, sardinelles et rasoirs) sont pêchées en quantité (700 kg à 2 tonnes par embarcation) par les Béninois quand le temps s'y prête. Elles sont différenciées par les Vili et les Phla en usant des termes vili, tout en considérant que le plus souvent, *Ethmalosa fimbriata*, nommée localement *sardine* est souvent mise en opposition avec les petites sardines : les [*màkwàlà*] et les [*màsùùndzə*] (cf. annexe 7).

Les Sénégalais originaires de la région du Fleuve ont emprunté la plupart des termes vili pour nommer les poissons qu'ils commercialisent. Non littoraux et n'ayant pas de crabe au pays, le terme français s'est transformé dans leur langage en [karab].

Vocabulaire de la pêche et des activités liées

Les termes de pesée utilisés par tous sont d'origine française (kilo et gramme) et sont accompagnés d'un suffixe ou d'un préfixe issu de la langue locale. C'était le cas avant la venue des migrants africains puis cela s'est avéré faciliter les échanges commerciaux contemporains. Quelques individus, surtout les Anciens, savent compter dans leur langue maternelle mais la plupart maîtrisent et emploient uniquement les nombres en langue française.

ÉVOLUTION LEXICALE FACE À LA MODERNITÉ

J'ai effectué une enquête linguistique[101] auprès de locuteurs vili afin d'appréhender l'évolution lexicale face à la modernité, essentiellement importée par les pays du Nord. Les termes retenus portaient sur les moyens de transport, les médias, le temps, l'école, les activités et produits de subsistance, le commerce, la vie sociale et l'administration, la religion). Je n'ai pas le temps et

[101] Lexique inspiré d'une enquête menée par Françoise Grenand en 1992.

l'espace de mener une étude complète de ce lexique collecté mais il permet d'approcher la manière qu'ont les locaux de percevoir la modernité. Ainsi, une hélice de moteur hors-bord se dit [tʃisa̱mbùlùlù tʃi ńtɔ́kúdì], littéralement « la rame du moteur », alors que le terme français est directement utilisé pour dénommer la *bougie* du moteur. Le volant d'un véhicule se dit [lùbáámbə̀], comme la liane qui se courbe. Le moulinet (très rares sont les pêcheurs qui en ont dans la Nyanga !) se dit [máʃìnə màtʃyétʃyélə bì báámbə̀] , littéralement « machine de la canne à pêche du Blanc ». L'hameçon se dit [nzólò] du portugais *anzol*. Le vocabulaire scolaire employé par les enfants est essentiellement calqué sur la langue française, langue d'enseignement.

Ainsi, certains termes ont été directement empruntés aux langues des colons, d'autres, lorsque la fonction ou l'aspect de l'objet pouvait être mis en parallèle avec des outils déjà existants, sont composés de termes vili.

Les langues du bilingue (bilinguisme non égalitaire : Haudricourt 1961), différant par leurs fonctions, leurs sphères d'emploi et leurs concepts, ont diversement imprégné la langue maternelle du locuteur autochtone, mais aussi celle du locuteur l'étranger.

PARLER AU SEIN D'UN COUPLE MIXTE

Au sein d'un mariage mixte, les deux types de bilinguisme précédemment décrits coexistent. Alors, sans jamais se confondre, les manière de dire, d'être, de faire et de comprendre des communautés s'entrelacent, particulièrement au travers des nouvelles générations. Pour les Sénégalais, la langue maternelle des enfants domine sur la langue paternelle, puisque leur entourage villageois et scolaire est respectivement majoritairement de langue vili et française. Les enfants nés d'un homme béninois et d'une femme gabonaise entendent et comprennent les langues de leurs parents. Dans ces familles, le français, langue nationale, est la langue de discussion entre le père et la mère. Les contextes d'apprentissage linguistique s'avèrent donc très différents. Ne menant pas une étude poussée sur ce sujet, je me suis contentée ici de relever quelques variations, qui sans conteste, ont une grande influence sur l'évolution de l'apprentissage des savoirs et savoir-faire.

DES VIES OÙ LES RELATIONS À L'INVISIBLE SONT ESSENTIELLES

> *« Pourtant l'Afrique est là qui surgit, inattendue, par effraction presque, là où nous croyons l'avoir le plus efficacement enterrée. Mais après tout, qu'est-ce que la réalité pour une société ? N'est-ce pas finalement la façon dont elle réagit, les actes qu'elle pose en fonction de ce qu'elle croit ? Ce qui revient à dire qu'il n'y a aucune importance à savoir si ce à quoi elle croit est vrai ou faux (si ces termes veulent encore dire quelque chose), l'essentiel étant que cette croyance se traduise par une réalité sociale, psychologique, culturelle. » (Dongala 1996 [1982]: 44)*

LA RELIGION EN QUESTION

Les pratiques religieuses au Gabon sont, selon les données de la CIA de 2007[102], de 55 à 75 % chrétiennes (catholiques et protestantes) et moins de 1 % musulmanes. À côtoyer les différents acteurs de ces cultes, nombreux sont ceux qui sont investis à la fois dans les religions importées par les Blancs et les cultes animistes[103]. Ces dernières dizaines d'années, les églises évangélistes et pentecôtistes d'origine nord-américaine et animées par des pasteurs gabonais le plus souvent, se sont fortement développées. À Mayumba, pour deux églises catholiques (Église Catholique Sainte Thérèse et Mission Saint-Antoine), on dénombre dix églises évangéliques auxquelles beaucoup de fidèles se sont convertis : Alliance chrétienne, Pentecôte, Bon Samaritain, Épouse de Jésus-Christ, Ministère de l'Esprit et de la Justice, Béthanie, Christianisme Prophétique, Mvouloussi, Vie profonde, Monts des Oliviers.

Les contacts coloniaux et post-coloniaux ont engagé une large conversion au christianisme mais les autres pratiques locales perdurent activement en parallèle. L'Islam quant à lui, a pris un timide essor auprès d'une partie de la population gabonaise depuis que le Président de la République, prenant le nom d'El Hadj Omar Bongo Ondimba, s'y est converti en 1973. Dans la région de Mayumba, les pratiquants musulmans d'origine gabonaise se comptent sur les doigts d'une main ; ils se rassemblent à la grande Mosquée de Mayumba.

Le culte religieux, catholique ou protestant, parfois musulman, est un des lieux de rassemblement, de rencontre entre les communautés. Certaines questions d'ordre symbolique sont dans ces lieux partagées ou re-questionnées.

[102] Site Internet de la CIA : https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/gb.html
[103] Le *bwiti* et le *mviri* sont les cultes gabonais les plus courants dans la Nyanga.

DES TOTEMS PASSERELLES

Par ailleurs, les interdits alimentaires sont autant de passerelles entre une communauté et une autre. Un homme béninois s'apercevant qu'il possède le même totem qu'un homme de nationalité gabonaise pourra se dire du même clan que lui et se considéra comme tel.

> « Alors le matin il faisait six heures*. Je ne sais pas que le chat a fait. On l'a abattu, il gémissait avec le sang. Quand j'ai vu ça, j'ai sauté au-dessus car je ne dois pas mettre le pied dans le sang. Quelqu'un m'a dit : ' - Pourquoi ?' ' - C'est mon totem.'. C'est ainsi que j'ai appris que mon clan était ici aussi sous le nom de Bayema. » (Homme phla de 67 ans, L'Office, le 19/04/2005)
>
> « Nous sommes tous Africains » (Homme vili de 58 ans, Mayumba, le 23/09/2006)

Les activités pratiquées permettent des interactions entre les individus d'origines différentes, mais elles ne sont pas les seules. Les représentations symboliques vécues au travers des cultes ou perçues dans la manière d'être et de faire du quotidien bâtissent d'autres espaces de conversation.

DES TOPONYMES, REFLET DE LA PRÉSENCE DE CHACUN

Historiquement, des traces orales et parfois écrites, peuvent souligner que les siècles écoulés, marqués par le passage de groupes identitaires différents ont concouru à construire un espace partagé.
Afin d'approfondir les connaissances sur la région étudiée et afin de pouvoir analyser la construction de l'espace géographique, j'ai entrepris de réaliser un relevé exhaustif de tous les toponymes de la lagune Banio.[104] La carte complète du relevé toponymique ainsi que le descriptif et l'explication de l'origine de ces toponymes sont regroupés dans l'annexe 11.[105]

L'analyse de la toponymie de la lagune offre des perspectives diachroniques très riches[106]. On y décèle l'histoire passée et présente des divers groupes ethniques et nationalités. Les différentes ethnies gabonaises locales (Vili, Lumbu et Punu), les Congolais du pays frontalier et les Européens, Français et Portugais essentiellement, ont contribué à nommer les lieux. Les Sénégalais ont quelques dénominations à leur actif mais elles ne sont pas partagées ; je ne les ai donc ni représentées sur les cartes, ni prises en compte dans les calculs de proportion. Les Béninois, quant à eux, utilisent les termes des locaux.

[104] L'identification des toponymes s'est réalisée sur deux années, en glanant régulièrement des informations auprès de la population, en réalisant un « tour virtuel » de la lagune Banio pendant une semaine de mai 2005 depuis la concession du vieux Nodet, homme né vers 1913 qui a patiemment sollicité ses souvenirs (identification de 162 toponymes de cette manière), puis en accomplissant une mission de trois jours en mars 2006 avec ce même homme et son fils (relevé toponymique - GPS, nom et histoire - d'un total de 301 sites).
[105] J'ai choisi de faire figurer sur les cartes et dans le tableau annexé, toutes les données toponymiques collectées, y compris les toponymes qui, malgré mes enquêtes répétées, sont restés immotivés pour tous mes informateurs. Une appellation qui existe, dont je peux faire état mais dont je n'ai pas saisi l'origine, pourra peut-être être complétée plus tard par d'autres chercheurs ou par moi-même, notamment au travers d'un séjour vers le Congo, vers les plaines de Bibora auxquelles me renvoient souvent mes informateurs.
[106] Ce travail sera suivi d'un article, en cours de rédaction, permettant d'explorer les différentes pistes offertes par un tel recueil de données toponymiques.

En mer, hormis Massanga un îlot visible de la plage, aucun autre toponyme ne semble exister. Les Gabonais ne s'aventurent pas au large ; les Béninois, seuls pêcheurs artisanaux de la zone, explicitent le lieu où ils vont pêcher par l'espèce qu'ils traquent : « *je vais au requin en face* », ou la durée de leur campagne : « *on part à Kango*[107] » si c'est pour plusieurs jours de mer. Ils se réfèrent ensuite aux toponymes du littoral, le plus souvent aux pointes déjà nommées par les autochtones.

LANGUE, HISTOIRE ET ÉCOLOGIE RÉVÉLÉES PAR LES TOPONYMES

Afin de réaliser une analyse toponymique générant des conclusions sur les influences linguistiques et culturelles variées, j'ai classé les toponymes en fonction : d'une part de leur origine linguistique - vili, lumbu, punu, munkutuba, française, portugaise - (figure 2), d'autre part de leur origine conceptuelle liée à l'histoire - coloniale, missionnaire, congolaise, pygmée, lumbu ou vili -, à l'écologie du lieu - paysage, flore ou faune -, ou au mythe (figure 3).

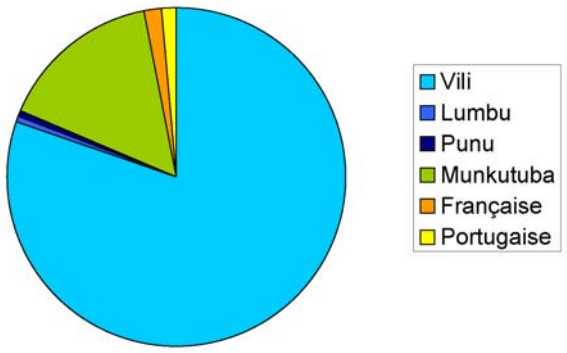


Figure 2 : Origine linguistique du linéaire côtier de la lagune Banio

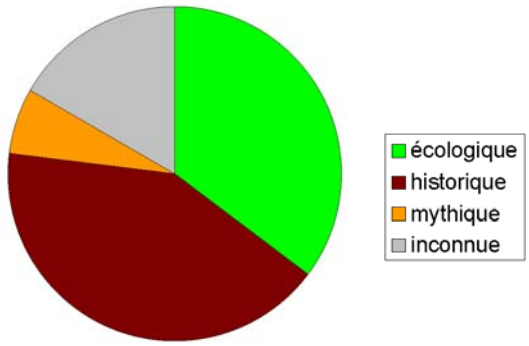


Figure 3 : Type d'origine du linéaire côtier de la lagune Banio

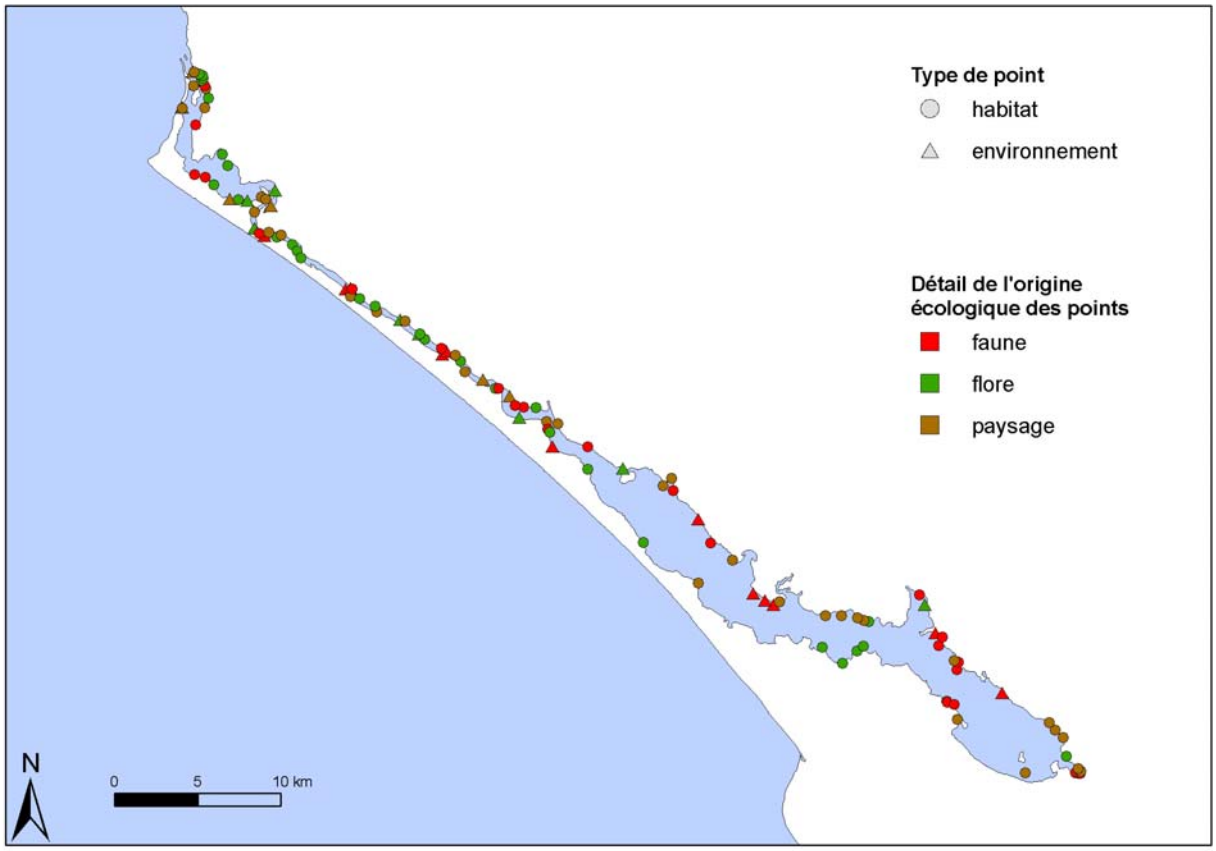
La figure 2 met en évidence l'importance des langues locales par rapport aux langues étrangères qui n'ont que très peu contribué à la dénomination des lieux, je reviendrai sur ce point dans quelques pages.

La figure 3 fait état de l'importance réciproque que prennent les dimensions écologiques, historiques et mythiques (liées au monde invisible) dans les choix de termes qualifiant les sites de la Banio.

[107] L'expression « on va à Kango » a été inventée au Gabon par les pêcheurs béninois de Libreville. Là-bas, ils partaient parfois plusieurs jours pour pêcher à l'hameçon dans une zone relativement abritée appelée Kango. Depuis, tout Béninois du Gabon, lorsqu'il part *dormir en mer* pour plusieurs jours, il dit qu'il part *à Kango*. Tous les Béninois de la Nyanga usent de cette expression mais aucun n'a su m'expliquer d'où elle tirait son origine. C'est un Béninois à Cocobeach qui m'a éclairé fin 2006 : « *Kango, c'est le nom d'un endroit au nouveau port à Libreville. (...) Les pêcheurs de Libreville disent 'on va à Kango' quand ils partent dormir en mer. Nous aussi, on a pris ça !* ».

DIMENSION ÉCOLOGIQUE : DES RELATIONS ENTRE ÊTRES VIVANTS ET MILIEUX

L'histoire, l'écologie de la zone et la cosmologie inspirent les habitants pour baptiser les sites qui les entourent. L'observation de leur environnement écologique participe pour un tiers des dénominations (figure 3 p. 116). L'environnement est défini par le paysage qui s'offre à la vue, la présence de végétaux ou le passage d'animaux en ce lieu (carte 12).



Carte 12 : Carte des toponymes de la lagune Banio qui trouvent leur origine dans la description de l'environnement : faune, flore ou paysage.

Les éléments physiques marins et fluviaux gouvernent une partie des appellations. Ainsi, une île à proximité de l'embouchure qui a la particularité de protéger le village de Socoma du vent d'ouest venu de l'océan, est appelée [tʃĩtùmbù tʃĩbàkà mpɛ̀ɛ̀mù̀] (ID293) [108], *l'île qui bloque le vent*, de [kùbàkà] : bloquer et [mpɛ̀ɛ̀mù] le vent. La *rivière rouge*, [mwíílə bɛ́ɛ́ŋgà̀] (ID35), se nomme ainsi du fait de sa couleur rouge car elle charrie beaucoup de feuilles mortes.

Les animaux et les végétaux suggèrent par leur présence des toponymes comportant leur espèce : « *Il y avait un gros arbre à la pointe et c'est comme ça qu'ils ont donné le nom là.* » ; « *Il y avait beaucoup d'hippopotames avec leurs enfants sur ce bord.* » ; « *Il y a un caïman qui restait là souvent.* ». Ainsi ,

[108] Les identifiants « ID » renvoient à l'annexe 11 composée de cartes et d'un tableau s'y référant. A chaque numéro d'identifiant correspond un toponyme dont l'origine est explicité dans le tableau, parfois accompagnée d'une anecdote recueillie à propos du lieu.

en parcourant le tableau de l'annexe 11, vous pouvez découvrir [mbùlù mìsííkìtì] la *pointe des icaquiers* (ID52), [màlɔ́ɔ́ndù mà mvúbù] les *débarcadères des hippopotames* (ID31), [ntáámbù ŋ̀kɔ̀ɔ̀ŋù] la *berge des boules de nénuphars* (ID23), ou encore [tʃ̀ifùbù tʃ̀ì ŋgáándù] le *nattier du caïman* (ID46) associant ici la présence d'un végétal et d'un animal.

DIMENSION MYTHIQUE : UN INVISIBLE MIS EN MOTS

La dimension mythique relevée lors de mes missions de collecte de la toponymie se traduit soit par l'existence de sites où avaient lieu des « *pratiques mystiques* », soit par la manifestation des génies des eaux au travers des rêves transmis aux habitants du lieu, au travers de la végétation présente, ou suite à des événements particuliers de rencontre avec des sirènes ou des arc-en-ciel, apparence qu'offrent parfois les génies aux yeux des humains. L'annexe 11 regroupe ces toponymes auxquels il sera souvent fait référence lorsque je traiterai de l'objet culturel *génies* en chapitre II.

Dans un premier temps, je souligne seulement que les bassins des cours d'eau sont généralement des espaces sacrés et très souvent des lieux de peuplement humain dont les noms sont suggérés par les génies.

DIMENSION HISTORIQUE : HISTOIRE ET ANECDOTES

La dimension historique est celle qui alimente le plus l'analyse des interrelations entre les communautés qui se sont succédé dans la Nyanga. Les événements historiques, qu'ils s'étendent sur une longue durée ou qu'ils soient anecdotiques, sont en effet très largement mobilisés pour nommer peu à peu les divers lieux de la lagune ; ils se succèdent même parfois sur certains sites.

DES TOPONYMES INSPIRÉS PAR L'EUROPE

La figure 2 (p.116) a mis en évidence la dominance des toponymes d'origine linguistique vili. La langue véhiculaire du Congo, le munkutuba a donné lieu à la nomination de 16 % de la côte, tandis que les langues européennes, française et portugaise ne semblent avoir que très peu contribué à la toponymie.

Bien que ces langues s'immiscent peu dans les toponymes, l'histoire européenne, coloniale et missionnaire, a donné lieu à presque 26 % des baptêmes de sites de la Banio (figure 4). C'est donc très souvent la langue vili qui a été utilisée pour nommer des lieux où se sont déroulés des événements historiques mettant en scène des colons ou des missionnaires.

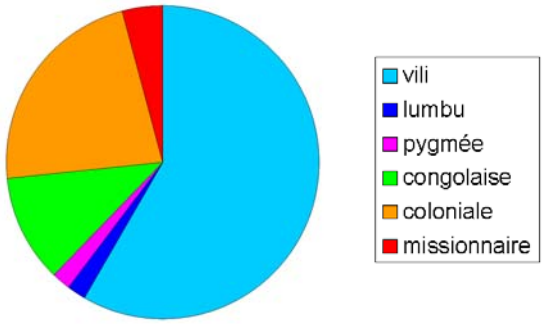


Figure 4 : Origine historique du linéaire côtier de la lagune Banio

De l'esclavage et des travaux conduits par les Européens

L'esclavage[109] et la période des « travaux forcés » ont laissé leur empreinte sur le paysage toponymique :

> [mbùlù lwááyì] la *pointe de l'esclave* (ID184bis) : « Pendant qu'on le transportait [l'esclave], on a dû le bastonner à cet endroit. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)
>
> [tʃĩtùmbə̀ tʃì ŋkùbùlə̀] l'*île de la fin des vivres* (ID64) : « A l'époque de l'esclavage, les gens partaient de Bada Pointe avec des provisions pour gagner Mayumba. Chaque fois, c'est en ce lieu que la nourriture finissait. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 26/01/2006)
>
> [mwíílə̀ bìdyɔ́ɔ́ŋgə̀], la *rivière de l'esquive* (ID221) : « *Bidionga*, c'est quelqu'un qu'on a triché. Mon père a trouvé cette rivière et a donné le nom. Les gens se cachaient des miliciens pour ne pas faire les travaux forcés. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)

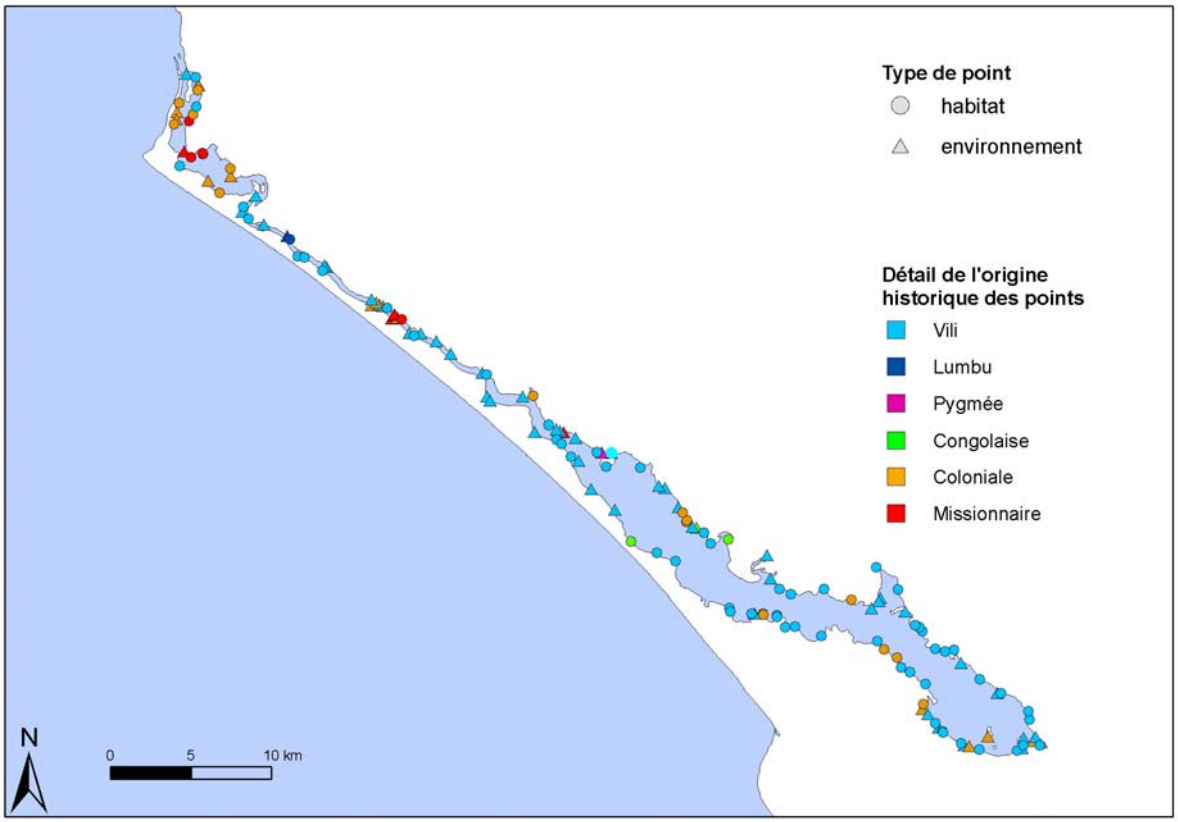
L'espièglerie des locaux face à la sévérité des colons, et la difficulté des travaux forcés, transparaît aussi à travers les noms choisis pour désigner les îles, qui sont associés à des manœuvres pour se préserver des représailles « du Blanc » :

> « Toutes ces îles à l'époque, les gens ont donné des noms pour tromper le Blanc de la station de l'Office. » (Homme vili de 42 ans, Ndindi, le 25/03/2006)

Les toponymes trouvant leur origine dans l'histoire coloniale sont très souvent des habitats, campements ou villages (carte 13). Ils sont nombreux à l'embouchure et disséminés sur les berges de la lagune, ils correspondent souvent aux sites d'exploitation agricole ou forestière des Européens. Lorsqu'un homme particulier, notamment un Blanc, possédait une plantation ou une exploitation forestière, les locaux ont donné le nom de l'étranger au site qu'il habitait ou exploitait.

> [tʃĩtùmbù tʃì síímbì] *l'île des planches*, devenue ensuite [tʃĩtùmbù tʃì lùlì] *l'île de Luli* (ID285) : « À l'époque, les gens sont venus fendre les planches dans cette île là, les Portugais. Plus tard, un Blanc, Luli, qui faisait la pêche, s'est installé là. » (Homme vili de 93 ans, sur place, le 27/03/2006)
>
> [lìsábù lí káríyásè] *le débarcadère de Carias* (ID36) : « Carias, c'est le nom d'un Blanc qui est venu là pour planter les palmiers, Monsieur Caron. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)
>
> [mwíílə̀ ndúúmβù] *la rivière de Dungvu* (ID273) : « Un Blanc avait le cacao là-bas et a donné ce nom. » (Homme vili de 93, le 27/03/2006)

[109] Sur l'esclavage, lire (Gochet 1889; Merlet 1991).



Carte 13 : Carte des toponymes de la lagune Banio qui trouvent leur origine dans l'histoire des lieux, liée aux Vili, Lumbu, Pygmées, Congolais, aux colons ou aux missionnaires.

Souvent, le nom de l'homme est remplacé par le sobriquet dont l'ont baptisé les Vili, ou par un élément qui le caractérise :

> [lìlɔ́ɔ́ndù lí tʃì kùfì] *le débarcadère du court* (ID298), pour le débarcadère d'un Français de petite taille qui avait pour sobriquet « *le court* », [tʃì kùfì] en vili.

> [tʃyɔ́lə ndɛ̀ɛ̀mbè] *l'or de Ndembé* (ID 299) : « Quand les Blancs sont arrivés, ils ont pris un gérant du nom de Ndembé. Il avait deux dents en or. Il souriait beaucoup aux femmes et on voyait ses dents en or. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)

Des anecdotes vécues par les étrangers

Parfois, un événement particulier causé par un homme blanc, entraîne le baptême d'un site. Ainsi, la poudre de chasse entreposée sur le continent ayant pris feu lorsqu'un Blanc faisait l'inventaire du magasin la cigarette aux lèvres, la poudre a été déplacée et stockée sur une île au milieu de la lagune, baptisée en conséquence [tʃîtùmbù tʃì fùlà], *l'île de la poudre* (ID 295).

> « Les Blancs ont amené la poudre de chasse. Un jour, un Blanc faisait l'inventaire, une cigarette à la bouche. Le magasin, à l'époque à l'emplacement de la station essence, a pris feu. Le Blanc est mort. La poudre a ensuite été déposée sur l'île la plus proche. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 05/05/2005)

De même, comme une boutique tenue par les Portugais a, lors d'un chantier de construction, vendu une grande quantité de parapluies, le débarcadère où demeurait la boutique s'est vu baptisé [lìlɔ́ɔ́ndù lí nsàándè], *débarcadère des parapluies* (ID 263), jusqu'à aujourd'hui.

> « Quand les Blancs (les Portugais) sont arrivés, le tout premier magasin qui est arrivé, les gens y achetaient des parapluies, à l'Office. Ici, ils se protégeaient avec au débarcadère où ils construisaient. » (Homme vili de 93 ans, sur place, le 27/03/2006)

D'autres événements qui ne relèvent pas d'un épisode anecdotique mais d'installations plus durables d'objets venus de l'extérieur concourent aussi à baptiser les sites. Ainsi, près de Mayumba existait un poteau de télégraphe scellé sur un débarcadère. Comme il générait des sons au passage des messages, les habitants de la zone ont nommé le débarcadère du bruit qu'ils entendaient « *Lok-Lok* » : [lìlɔ́ɔ́ndù lí tʃi lɔ́kùlɔ́kù̀], *le débarcadère des « lok-lok »* (ID297). Les onomatopées ponctuent très souvent les conversations, il est donc logique qu'elles s'immiscent dans la manière de nommer les lieux.

Une influence religieuse

Une autre implantation européenne, plus influente sur les consciences, a aussi des conséquences sur la toponymie. La présence renouvelée de missionnaires chrétiens se traduit en effet par la naissance de nouveaux toponymes, suite à la construction d'une église, à l'organisation de l'instruction des enfants, ou au passage des prêtres sur certains sites. [nsùkú lù fííyə́] l'*anse des filles*, et [lìlɔ́ɔ́ndù lí lùzáfə̀] le *débarcadère des enfants*, sont ainsi deux sites qui ont hérité de l'usage qui en était fait par les enfants scolarisés à la Mission catholique.

> « Les filles qui apprenaient avec les sœurs venaient faire l'hameçon ici. » / « C'est le débarcadère pour les garçons qui apprenaient à la Mission. » (Homme vili de 42 ans, sur place, le 27/03/2006)

Dans le premier site, les petites filles apprenaient à pêcher à la ligne avec les sœurs de la Mission ; dans le second, les petits garçons s'y baignaient.

Une France prestigieuse

L'existence de rapports de pouvoir pas toujours évidents entre Gabonais et Français n'a pas empêché les Gabonais de glisser dans le paysage toponymique du Gabon certains termes reflétant l'image paradisiaque qu'ils se faisaient de la France.

« *Petit Paris* » est ainsi un des quartiers appréciés de la capitale du Gabon, qui elle-même, Libreville, est formée de deux termes français. Plus localement dans la Haute et Basse-Banio, j'ai pu constater que plusieurs campements ont pris le nom de villes françaises. Marseille est ainsi le nom qu'un vieil homme fort reconnu par les administrations françaises a donné à son village (ID240), et qui perdure aujourd'hui.

> « Le vieux qui restait là, tellement il était expert, il avait une réputation auprès des administrateurs, il a donné le nom de Marseille. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)

[lìlɔ́ɔ́ndù lí tʃɪŋgááŋgə̀], littéralement *le débarcadère de l'église* (ID235), est aujourd'hui plus connu sous le nom de *Paris*, en raison du parallèle entre le positionnement élevé du lieu et du prestige accordé à la capitale française :

> « Comme ils sont au sommet, ils disent carrément que c'est la ville de Paris. » (Homme vili de 42 ans, sur place, le 27/03/2006)

De la déformation des appellations

Au-delà de la contribution consciente ou inconsciente des Européens à la toponymie gabonaise, il est aussi intéressant de mentionner que leurs manières de s'approprier les toponymes ont souvent concouru à en déformer la prononciation. À la grande déception d'un de mes informateurs, il devient en effet quelquefois difficile, voire impossible d'en retrouver l'origine.

> Toponyme *Pilakumbi* (ID270), de [mbìlə̀] l'appel, et de [lìkúuḿbì] le bateau: « Les Portugais ont transformé la prononciation… Quand les bateaux criaient à la Banio, on entendait depuis là. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 05/05/2005)
>
> Toponyme *Muil Ndèndi* (ID300) : « C'est un nom donné par les Blancs, il est trop transformé pour le comprendre. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)

Parfois, ces « déformations » font l'objet de controverses. Pour le toponyme *Bana*, « centre-ville » de Mayumba, deux versions relatant son origine sont véhiculées :

- Certains l'expliquent par la présence de Portugais qui ont saisi une conversation en vili.

> « Makanga Ndembe était de la tribu Badoumbi. Quand il arrive, il accoste chez Joseph [actuel débarcadère au sud de bana]. Il monte et trouve les Portugais là-haut. Il leur demande : '*Bò báánə̀ ?*',[Quels sont ceux-là ? Qui êtes-vous ?]. Il avait la reconnaissance. Il a dit quelque chose et les Blancs ont noté ! » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 06/05/2005)

- D'autres estiment que le toponyme est lié au comportement des locaux qui cachaient dans ce lieu leurs enfants, [báánə̀], à l'abri des « miliciens » les recherchant pour les « travaux forcés ».

Ces controverses dont m'ont fait part plusieurs informateurs témoignent de la richesse de l'histoire et de ses interprétations, même au sein d'une seule et même communauté vili.

A travers la série d'exemples choisis parmi les 301 toponymes que j'ai collectés sur la lagune, l'analyse historique succincte de la toponymie que je viens d'opérer, révèle l'impact que le passage ou l'installation d'étrangers sur un territoire peut avoir sur celui-ci. Certains paysages sont certes transformés par les activités, mais la manière qu'ont les autochtones de nommer leur environnement, qu'il s'agisse de campements et de villages, ou de criques, de pointes et de montagnes, est souvent plus durablement modifiée : « les noms restent ».

DES TOPONYMES INSPIRÉS PAR LE QUOTIDIEN DES LOCAUX

La présence étrangère a modifié et a inspiré un grand nombre de toponymes ; il n'en reste pas moins des dizaines de toponymes qui trouvent leur origine dans la vie locale.

Des locaux non vili : Pygmées et Lumbu

Seul le toponyme [lìlɔ́ɔ́ndù lí kóndʒɪ̌] (ID201), le *débarcadère du filet des Pygmées*, fait état de la présence d'un groupe pygmée près du littoral. Selon mes interlocuteurs, les Pygmées chassaient au filet en ce lieu. Quant aux Lumbu, aujourd'hui nombreux dans la zone, ils ne sont à l'origine que de deux toponymes peu élogieux : [lìlɔ́ɔ́ndù lúnààŋgù lú bàlúúmbù̀] (ID257) le *débarcadère des Lumbu vantards* et [lùmbú lɛ̀ɛ̀ŋgə̀] (ID 187), le village de *Lumbu léger*, nommé ainsi car un homme lumbu recevant peu d'estime d'autrui y vivait.

Des Vili : activités partagées et anecdotes personnelles

Les autres toponymes sont issus de l'histoire vili. Ils se réfèrent soit à des événements personnels, soit à des activités communes à plusieurs individus, voire plusieurs villages.

De la sorte, les coquilles d'huîtres déposées quotidiennement par les femmes vili en saison sèche, ont conduit à former un amas coquillier sur un débarcadère auquel il a donné nom ; comme les arbres *Chrysobalanus ellipticus* [mìsɛ́kìnì̀] s'y développent aujourd'hui, le site s'est vu nommé [tʃɨ̋kááŋgɔ́ tʃì mìsɛ́kìnì̀] (ID287), littéralement *l'amas coquillier des Chrysobalanus*.

Une autre zone plus au sud, [màláándà] *En suivant* (ID29) a pris son nom de l'activité de collecte des bivalves dans la zone. Les femmes suivaient ([kùláándà] : suivre) en effet les gisements de coquillages et créaient des petits campements au fur et à mesure de leur avancée.

> « Les femmes faisaient des campements partout partout pour fouiller les *sinkab* [bivalves]. » (Homme vili de 42 ans, sur place, le 25/03/2006)

D'autre part, un débarcadère de la lagune à quelques centaines de mètres de l'océan avait été adopté par les Vili pour y déguster les flions rugueux (coquillages [nzɛ̀lɛ̀lɛ̀], *Donax rugosus*) qu'ils avaient collectés sur la plage. Le débarcadère est aujourd'hui connu sous le nom de [nsùkú nzɛ̀lɛ̀lɛ̀] l'*anse des flions rugueux* (ID70), bien que ces derniers aient disparu du littoral actuel.

Un grand nombre d'anecdotes personnelles ont également servi à nommer les sites de la Banio. Les Vili baptisent facilement un lieu suite à un événement, même sans conséquence pour d'autres personnes que celles qui l'ont vécu ; et le nom se transmet rapidement par le bouche à oreille.

> [tʃìfùbù tʃì kùkɔ́ŋəmà] *île de l'enfant qui rampe* (ID58) : « Une femme et un homme étaient de passage. Il y avait un grand vent. Ils ont accosté et ont fait deux jours là. Leur enfant y a appris à ramper. » (Homme vili de 92 ans, Tchianzi, le 25/03/2006)
>
> [mwíílə mpálá báánì] *rivière des rivales de la Banio* (ID130) : « Un homme avait deux femmes. Quand il descendait, ces deux femmes se sont chamaillées. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 05/05/2005)

Plusieurs villages de la lagune se divisent suite à un problème de famille. Dans ces situations, un nouveau village ou campement est créé et l'objet de la discorde sert à le baptiser.

> « Par le passé, les gens fuyaient les villages car de l'autre côté, on les embêtait. Dans les gros villages, trop de problèmes. Souvent, on crée un petit village avec le nom du problème. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 19/08/2006)

Ainsi, un conflit de famille opposant le chef de canton et le chef du village de Tiya a conduit ce dernier à fuir la faim en créant un autre village plus loin, qu'il nommera [rììnə̀ nzálə̀] (ID189) signifiant « *Qui fuit la faim* ».

De nombreux autres toponymes listés en annexe 11 illustrent l'Histoire et les histoires vécues par les habitants de la lagune Banio. Ils la rendent vivante et gardienne de l'histoire. Certains toponymes sont également directement évocateurs des échanges ayant existé entre les hommes qui ont vécu dans la Banio, qu'ils soient autochtones ou migrants. Un ancien village est par exemple connu sous le nom de [séɛ́ndə bɛ́ɛ́nì] (ID53), de [kùséɛ́ndə̀] *offrir un cadeau en signe d'au revoir* et [bɛ́ɛ́nì] *étrangers*. La traduction littérale du toponyme est donc *donner aux étrangers*. Effectivement, l'étranger qui y accostait en repartait toujours avec du poisson.

> « A cet endroit, il y avait trop de poissons. Quand tu arrives là on te donne le poisson à toi l'étranger, avant que tu ne partes. » (Homme vili de 92 ans, Mayumba, le 05/05/2005)

Vili et Lumbu, comme la plupart des communautés gabonaises, sont des sociétés en rapide mutation, et la toponymie, en tant que lieu de la mémoire, est un des cadres où s'exprime l'histoire de ces mutations. Aujourd'hui, peu de jeunes connaissent la toponymie de la lagune et aucune personne ne peut se vanter de la maîtriser intégralement. Les personnes ressources sont rares et, sans chercher à figer l'histoire, il est utile d'en conserver les étapes, pour les générations futures locales comme lointaines, pour une gestion réfléchie, tant des zones exploitées (bois, pétrole, minerai) que des zones mises en réserve pour leur riche biodiversité.

Il ne s'agit ni d'accorder la vérité à la mémoire d'un individu, ni de concilier les mémoires des uns et des autres, mais de révéler la richesse historique et ethnique traduite dans la toponymie d'une région.[110]

> « Le vocabulaire, témoin primordial et inconscient » (Haudricourt & Dibie 1987: 160)

[110] La toponymie est dans ce sens décrite par Bakary Traore, historien burkinabé, comme un outil au service de l'historien (Traore 2007).

L'espace littoral de la Nyanga s'insère au sein de l'Histoire du Gabon dans son ensemble. Communautés autochtones et communautés migrantes, des Pays du Nord comme des Pays du Sud, se sont progressivement entremêlées. Une construction commune s'est bâtie, s'appuyant sur des dimensions temporellement et idéologiquement distinctes.

D'abord, la période coloniale a confronté les autochtones à des populations dominantes (esclavage, travaux forcés, évangélisation, alphabétisation) véhiculant des savoirs, des savoir-faire, des savoirs-dire, des savoir-être nouveaux, se traduisant aujourd'hui par des modifications des relations familiales et extra-familiales, des changements de pratiques, des emprunts linguistiques ou des toponymes évocateurs de cette époque passée.
Actuellement, le pays est toujours marqué par des changements, en partie insufflés par les pays du Nord : héritage des mœurs de la France (organisation étatique, scolarisation, assistance médicale), mais aussi influence des divers investisseurs modernes sur l'économie du pays et des familles, de l'importation de nouveaux matériaux ou outils, et prégnance forte des médias à l'échelle globale. L'influence actuelle des pays du Nord est donc omniprésente, elle fait partie du contexte socio-économique des communautés que nous étudions mais elle n'est pas unique. Les communautés ouest-africaines, arrivées sur les littoraux gabonais par une longue vague de migration, partagent aujourd'hui les lieux de vie des autochtones au quotidien. Les groupes migrants d'origines variées, selon leur composition sociale, leurs activités et leur manière d'être sur le territoire gabonais, entrent en interaction entre eux et avec les locaux : un espace littoral nouveau se construit.

Notre réflexion sur la dynamique des savoirs, débutée par une analyse comparative des sociétés et de leurs quotidiens sur la Banio, a permis de mettre en lumière de nouvelles interrelations initiées par cet espace pluriethnique, toujours en construction. Nous la prolongerons par des « coups de projecteur » sur la dynamique des savoirs portée par quelques objets culturels choisis pour leur exemplarité.

CHAPITRE II : DES OBJETS CULTURELS PHARES

POUR METTRE AU JOUR DES COMMUNAUTES EN INTERRELATION

« Aucune culture n'est isolée et la dynamique culturelle procède non pas de développements endogènes mais d'une permanente interaction entre les cultures. Cependant, toute culture, autant que par le désir d'ouverture vers les autres cultures, est sollicitée par le désir de fermeture sur elle-même : aucune culture ne peut affirmer sa particularité sans souhaiter marquer sa différence, pensée comme irréductible, par rapport aux cultures avec lesquelles elle est en relation. » (Izard 1991: 192)

Au cours de ce second chapitre je m'attacherai à analyser les discours des femmes, des hommes et des enfants cohabitant sur le littoral de la Nyanga au Gabon. En me penchant sur dix objets culturels choisis, je détaillerai l'objet et la relation que chacun entretient avec lui, afin de déterminer les contextes de la formation, de l'acquisition, de la transformation des savoirs et des savoir-faire.
Une attention spécifique sera portée sur la manière dont chacun voit son apprentissage, son enseignement et ceux des autres, tant dans la « conception » que dans « l'utilisation » de l'objet culturel.
Pour vous offrir les descriptions et analyses qui vont suivre, j'ai bien entendu réalisé un long travail d'observation, en tant que « spectatrice » et en tant que participante. Mais les premiers pas que je vous propose de faire s'inspirent directement des discours tenus par les individus vivant ensemble sur un territoire où les quelques objets culturels choisis existent et les font exister.
En adoptant une approche ethno-écologique et ethno-historique, je listerai ensuite les différentes évolutions de pratiques, permettant de dégager les interrelations engendrant le changement ou son absence. Je tenterai alors de déterminer en quoi et comment les interrelations entre les « existants », entités vivantes et non-vivantes de l'environnement, sont des amorces, voire des générateurs de changements et d'innovation.

Je prendrai une distance supplémentaire et complémentaire dans la partie suivante en m'attachant à distinguer et comparer des dynamiques culturelles et à comprendre les processus mis en œuvre en leur sein.

DES OBJETS CULTURELS PHARES

UNE DÉMARCHE COMPARATIVE FACILITÉE PAR L'EXPLORATION D'OBJETS CULTURELS REPRÉSENTATIFS ÉCLAIRANTS, DES « OBJETS PHARES »

POURQUOI DES OBJETS CULTURELS PHARES ?

Il est difficile, voire impossible dans une durée limitée, de saisir la complexité de la constitution et de la transmission des savoirs en se reposant sur une ethnographie globale des villages et groupes sociaux sélectionnés, bien que celle-ci soit utile pour contextualiser chaque élément qui la constitue. Pour aborder la question de l'adaptabilité, des transformations, du rejet ou du non-emprunt avec un souci de justesse et de précision, j'ai opté pour un travail approfondi sur quelques objets culturels, que je qualifierai de « phares », puisqu'ils servent d'éclairage à ma problématique.

Aucun objet n'est strictement technique, social ou symbolique : les dimensions qui l'accompagnent sont multiples, chacun des objets choisis s'insère dans un système, une « totalité ».

> « Dans toute culture, chaque coutume, chaque objet, chaque idée et chaque croyance remplissent une certaine fonction vitale, ont une certaine tâche à accomplir, représentent une part irremplaçable de la totalité organique. » (Malinowski 1968[1944])

Je m'emploierai à décrire les objets au travers de leurs fabrications, leurs usages, les sens qu'ils portent, les contextes qui les voient évoluer. Je m'attacherai à toujours les situer, comme le propose de manière imagée André-Georges Haudricourt dans « *Les pieds sur terre* ».

> « Un objet est comparable à un os retrouvé dans la terre et dont le rôle dépend des muscles qui y sont attachés normalement et qu'il faut resituer pour son fonctionnement. » (Haudricourt & Dibie 1987: 157)

Ainsi, tout objet culturel est constitutif d'un système d'objets et d'un système de pensée. Il est un produit dans un système de production, un outil dans un système d'utilisation et une marchandise dans un système de consommation.

Les objets culturels phares choisis sont des supports de savoirs et non de simples objets techniques. Ils constituent *une série qui se veut représentative* par les différents acteurs, contextes et enjeux investis dans la construction et la transmission des savoirs qu'elle met en scène.

SÉLECTION DES OBJETS-PHARES

Choisir ces « objets-phares », qu'ils soient aisément tangibles ou non, a été difficile car ces choix signifiaient que tous les autres objets seraient moins étudiés. Suite à un terrain de prospection de deux mois sur l'ensemble du littoral gabonais et à un séjour de trois mois dans la zone d'étude, j'ai fait ces choix empiriques d'objets culturels phares car ces derniers se révélaient être des *éléments saillants* pertinents pour répondre à ma problématique. Lors d'une seconde mission de trois mois, je les ai validés puis étendus. Ciblant au préalable six « objets phares », mes entretiens finaux en ont pointé dix : hameçon – pirogue – filets (filet maillant et épervier) – moyens de conserver le poisson (viviers, fumoirs, claies de séchage) – nage – génies des eaux – coquillages. Le terme « objet » est employé dans mon propos dans le sens d'élément et non dans le sens physique, puisqu'il recouvre des objets physiques, des gestes, des éléments vivants et symboliques.

Chaque objet figure donc un ensemble de savoirs, mêlant connaissances, pratiques et représentations symboliques, les trois éléments étant interdépendants. En conséquence, pour satisfaire à leur vocation de représentativité de la dynamique des savoirs pour l'ensemble des communautés, les *objets-phares* se devaient de *répondre à divers critères*. Certaines composantes de ces objets, dans leur fabrication et dans leur utilisation, m'ont semblé essentielles et m'ont guidée dans les choix de ceux-ci :

- *le genre* : chaque objet se distingue dans sa pratique par son caractère dominant masculin (pirogue, filet, nage), féminin (coquillages) ou mixte (vivier, génie, hameçon) ;
- *les générations* : certains objets sont plus spécifiques d'une tranche d'âge (génie, vivier), d'autres caractérisent quelques générations (fumoir, salaison, nage), d'autres sont communs à toutes (hameçon, coquillage, pirogue) ;
- *l'identité ethnique, nationale, continentale ou universelle* : l'objet « génie » offre des représentations symboliques partagées ou non à l'échelle continentale, nationale ou ethnique, la manière de boucaner le poisson est un marqueur fort d'identité, etc. ;
- *le mode de transmission (verticale ou horizontale)* : construire une pirogue se transmet de père en fils, apprendre à nager se fait entre pairs ;
- *le fonctionnement de la transmission des savoirs* : enseignement direct par la parole et/ou les gestes (pirogue – dans sa fabrication, filet maillant), apprentissage par l'observation non « guidée », apprentissage par l'expérience (nage, pirogue – dans son utilisation), écoute de mythes (génie, pirogue), de récits réels (génie, coquillages) ;
- *les échanges constatés entre les communautés :* certains objets sont « démonstrativement » l'objet d'échanges entre nationalités (pirogue, vivier, fumoir, salaison), d'autres ne le sont pas *a priori* (coquillages, hameçon, génie, nage, filet) ;
- *l'innovation, la réhabilitation et/ou la rétention* : innovation forte pour les viviers / rétention forte pour les fumoirs ;
- *le changement technique* : vivier, pirogue, filet, coquillages ;

- *l'innovation cognitive et la créativité* : vivier, hameçon ;
- *les techniques du corps et les techniques instrumentales* : nage *versus* pirogue ;
- *le lieu où « s'exprime » cet objet* : mer, lagune, depuis la terre ou sur l'eau ;
- *les détenteurs du savoirs* : certains objets sont l'attribut d'individus spécialistes (pirogue – dans sa fabrication –, vivier), de groupes sociaux (fumoirs, salaison) ou font partie de la mémoire commune (pirogue – dans son utilisation –, hameçon).

Ces exemples illustrant les composantes des objets sont intentionnellement présentés avec peu de détails, car ils varient selon les groupes sociaux, selon les nationalités, et même selon les espaces et le temps. Les objets-phares nous éclaireront[111] sur la dynamique des savoirs, en considérant tant ce qui participe des sphères technique, écologique, sociale et spirituelle (symbolique, cosmologique ou mythique).

L'observation de chaque objet culturel dans son usage, son partage, et sa dimension symbolique au sein des communautés s'est voulue exhaustive. Forte de cette exhaustivité de terrain et de réflexion, j'ai choisi de ne rendre compte dans les pages qui vont suivre que des caractères les plus explicatifs/illustratifs pour la réflexion sur la dynamique des savoirs. Ainsi, chaque objet sera abordé avec un regard spécifique : en travaillant plutôt sur le genre, plutôt sur le changement de technique du corps ou d'outil.

DÉROULEMENT DES ENQUÊTES

L'éclairage par les objets culturels phares s'est construit dans la succession de deux protocoles d'enquête.

Un premier guide d'entretien ouvert m'a permis d'une part de rassembler un maximum de données concernant chaque objet, rendant ainsi possible une contextualisation des objets, fidèle aux propos des interlocuteurs locaux, et d'autre part d'affiner mes choix empiriques d'« objets-phares ».

Le second protocole s'est voulu plus directif et plus court afin de le réaliser auprès de suffisamment de personnes, lui allouant ainsi un intérêt statistique. Lors de ma dernière mission, j'ai donc choisi de demander systématiquement quatre des requêtes initialement réfléchies : qui vous a appris ?, à qui apprendrez-vous ?, quels changements avez-vous constatés du point de vue historique ?, et enfin, quelles différences avez-vous constatées entre les communautés ? Des questionnaires identiques ont été soumis à des praticiens, les « gens qui font », et à des non-praticiens, les « gens qui voient faire ». Ce double regard, associé à celui de l'ethnologue est nécessaire selon moi. Je l'ai réalisé auprès de 79 individus au sein des différentes communautés, en distinguant sexe et âge.

[111] puisqu'ils sont phares !

Dans la partie suivante, nous allons donc découvrir pas à pas ces objets, à travers, pour chacun d'eux :

- une ***contextualisation*** resituant les objets choisis dans leur contexte social, technique, écologique, et cosmologique, car mon propos n'est pas d' « objectifier » mais de représenter, de témoigner ; chaque contexte sera complété d'un tableau synthétique qui, pour aller au-delà d'une simple description, sera ensuite utilisé afin de réaliser des tableaux codifiés au service d'une analyse factorielle ;
    - Étant donné qu'il est difficile de qualifier fidèlement le contexte cosmologique avec seulement quelques mots-clefs, j'ai opté de caractériser ce contexte par les interdits liés à la fabrication et l'utilisation de chaque objet culturel. Les relations entretenues avec l'invisible, les codes restrictifs individuels et sociaux me sont apparus primordiaux dans l'évolution des connaissances et de la manière de les transmettre. C'est donc par le biais des interdits que je propose de définir systématiquement cette relation entretenue avec l'invisible : le non-permis contient en miroir le « permis ». [112]
- une ***description de l'objet et de la relation entretenue avec celui-ci*** à travers le discours des individus, praticiens et non-praticiens ;
- une série de ***points de vue sur l'apprentissage*** et les contextes d'apprentissage selon les groupes ;
- un exposé des ***évolutions des pratiques***, changements et innovations.

	vili	**phla**	**fulfulfdé**
hameçon	nzólo	akoŋgo	wandɛ
pirogue	bòàtù	àhébà	laana
filet	ndébù	èdɔ	saakit
vivier	ńdìkə	àdjà ou djágòdwè	mbiirkit
fumoir	tʃîbáŋgù	àgbàdò	suudu *ou* suudu caali
claies de séchage	tʃîbáŋgù	dádò	caali
génie	ńkììsì	vòdún	muɗ mayo *ou* liwogu
huître	lìtáánzə	àdàkwi̱	wudjo
coque	lìŋkúŋgúlə	tʃátʃáxùlɛ	wudjo
nager	kúsúúk	lìntɔ	yinaade

Tableau 4 : Objets culturels phares en langues vili, phla et fulfulfdé

[112] « *Un des biais pour établir les normes est d'observer ce qui est hors des normes, c'est-à-dire les phénomènes anormaux et les comportements qu'ils impliquent (cf. Douglas, 1971)* » (Bahuchet 1985: 254).

DESCRIPTION DES OBJETS-PHARES ET DE LA RELATION À L'OBJET À TRAVERS LES DISCOURS

L'étude des objets et des relations que chaque individu entretient avec celui-ci, porte essentiellement sur les discours des praticiens et des non-praticiens. Néanmoins, la compréhension de ces discours suppose, au préalable et en parallèle, un nécessaire travail d'observation. Afin d'en rendre compte et pour vous permettre de toujours mieux vous familiariser avec les communautés étudiées et leur environnement, une planche photo accompagnera systématiquement la contextualisation de chaque objet culturel phare.

L'HAMEÇON, OBJET À « LARGE SPECTRE »

Commençons par l'hameçon, objet culturel que presque tous les individus de la Nyanga ont eu en main un jour, que ce soit pour s'adonner à la pêche en eau douce ou salée.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ

L'hameçon, sur lequel s'est porté mon enquête, ne s'utilise pas seul et nous travaillerons dans cette partie essentiellement sur la ligne à main.

L'hameçon est un outil simple qui peut être formé de différents matériaux. Il est accessible à toutes les générations et est utilisé par les deux sexes (seules les femmes béninoises ne s'adonnent pas à cette activité de pêche).

Il est employé tant en mer qu'en lagune, ce qui lui offre une grande étendue de « partage » entre les communautés, raison pour laquelle je l'ai qualifié d'objet « à large spectre », parallèlement à l'expression habituellement usitée en sciences de la vie.

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

La pêche à l'hameçon est très souvent pratiquée en groupe par les enfants, quelle que soit leur appartenance ethnique. En ce qui concerne les adultes, cela dépend de leur milieu et du village où ils résident, comme l'illustre le témoignage d'une femme bapunu ayant changé de village.

« Je faisais ça petite, ici je ne fais pas. » (Femme bapunu de 48 ans, Louando, le 10/08/2006)

Si les différents sexes d'une même communauté pratiquent cette pêche, ils ne le font pas ensemble. Les petits groupes masculins et les petits groupes féminins s'adonnent séparément à cette activité.

Sexe des praticiens	féminin et masculin
Classe d'âge des praticiens	tout âge
Communautés de pratique	famille, travailleurs, amis et étrangers
Marqueur d'identité	non : objet partagé par tous les groupes ethniques

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

L'hameçon lui-même est un instrument peu complexe mais il n'est pas un objet utilisé isolément. Dans sa fabrication comme dans son utilisation, il s'insère dans un contexte et renvoie ainsi à d'autres objets qui, réunis, forment un ensemble cohérent permettant d'en faire usage.

Environnement technique direct	ligne à main, ligne de fond, canne à pêche
Environnement technique périphérique	pirogue, perche
Environnement corporel	doigts, mains, bras, gestes, yeux / toucher, vue

Il est à noter que le geste technique du lancer est inégalement maîtrisé par les praticiens.

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

L'usage de l'hameçon implique une excellente connaissance du milieu environnant. Ainsi, son utilisateur entre en relation avec les existants qui l'entourent, de nature végétale, minérale et animale. L'espèce recherchée dicte ses choix du lieu de la pratique, du moment de la journée et de l'année à privilégier, du type d'hameçon et d'appât utilisé. Puis, du fait de l'expérience du praticien et de celle des autres, il renseigne le pêcheur sur les prises accessoires qu'il peut espérer.

Environnement animal	poissons de roches, poissons de fond, appâts animaux
Environnement végétal	bois, appâts végétaux
Environnement minéral	roche, sable, pierre, eau, métal
Saisonnalité de son utilisation	oui

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

La pêche à l'hameçon s'inscrit dans un contexte cosmologique commun aux autres pratiques de pêche. Ce sont les esprits vivant dans l'eau qui permettent des pêches prolifiques. En conséquence, toute infraction des règles qui lient les humains à l'invisible aquatique concourt à l'insuccès des tentatives de capture.

Bien qu'il soit moins soumis à des règles restrictives d'utilisation que les autres objets choisis, ce qu'il permet à l'homme de convoiter est situé sous l'eau, domaine privilégié des génies, et il est en conséquence fortement déconseillé de posséder de pièces de monnaie sur soi lors d'une partie de pêche à la ligne.

> « Quand on va faire la pêche comme ça tu dois pas avoir l'argent à la poche. J'ai tenté cette expérience : quand tu as l'argent à la poche, ça ne te donne pas l'accès à avoir beaucoup de poissons. » (Homme vili de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Planche photo 4 : l'hameçon

Plioir, fil de nylon, plomb et hameçon.

La longue canne rangée contre la maison est utilisée pour la pêche dans les palétuviers.

Papa casse les coquillages pour en extraire les pagures.

Il les utilise ensuite avec son frère pour pêcher près de l'embouchure.

Louando, 2006

Extraire les pagures de leur coquille...

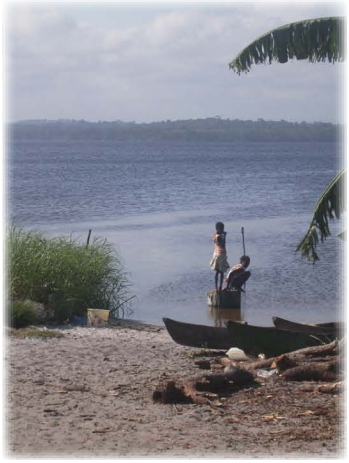
... et s'en servir comme appât pour pêcher au débarcadère avec une ligne montée sur un bout de bois.

Mayumba, 2006

Deux hommes et un garçon de 9 ans pêchent à la ligne à main.

Socoma, 2006

Sylviane pêche le "rouge" à la canne à pêche près de son débarcadère.



Les enfants sénégalo-gabonais surveillent la ligne fixée au piquet de bois.

Nkoka, 2005 et 2006

Lignes à tortues sur la lagune

Nsuku Mabambe, 2006

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

L'HAMEÇON, « UN MORCEAU DE FER TORDU »

L'hameçon, simple de conception, est peu décrit par les praticiens comme les non-praticiens. Ceux-ci décrivent le système d'utilisation dont il fait partie :

- une ligne simple, munie ou non de plomb et de flotteurs, tenue directement par le fil ou fixée à une planchette de bois, une perche en bois ou au banc d'une pirogue ;

> « Au Sénégal, il y a toujours un flotteur et un petit plomb. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

> « L'appât, c'est l'huître ou le poisson. C'est ce que font les Sénégalais en mer [113]. Moi-même, je fais : six lignes dans la pirogue, une à chaque bout de banc. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 21/09/2006)

- une ligne de fond munie d'avançons de taille variable et espacés différemment selon les espèces ciblées.

> « Il y a d'autres qui font dormir les hameçons dans l'eau avec une longue corde. » (Garçon vili de 16 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

> « La ligne de fond : une corde, tu mets 1000 hameçons. Au Sénégal, on ne met pas d'appât, on attrape les capitaines, les mâchoirons, les carpes. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

En « français du Gabon », on ne dit pas « *je pêche à la ligne* » mais « *je pêche à l'hameçon* ». C'est sur cette activité, pratiquée de la berge ou de la pirogue, que nous allons porter notre regard.

QUELQUES ÉLÉMENTS ANNEXES ET PÉRIPHÉRIQUES

LES FLOTTEURS

Les flotteurs peuvent être fabriqués à partir de matériaux divers : un morceau de bois récupéré, un morceau de *babouche*[114] usée, un « *bois* », un morceau de rachis de feuille de palmier ou de parasolier, un bouchon en liège.

> « Il y en [des *bois*] a qu'on vend exprès. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

LES APPÂTS

Au Gabon, le terme *appât* n'est pas générique comme en français, il désigne directement et uniquement le bernard-l'hermite *Pagurus sp.*, appelé [bìkòlɔ̀f] en vili comme en lumbu.

D'autres appâts sont pourtant utilisés : les crevettes, les vers de terre[115], les vers ou chenilles découverts sous les feuilles d'arbre repliées sur elles-mêmes, à l'intérieur d'un épi de maïs ayant séché

[113] Les Sénégalais dont parle cet homme ne résident pas au Gabon, ils sont employés sur des grands navires de pêche coréens chargés de longues pirogues sénégalaises. Celles-ci sont régulièrement déployées en haute mer par l'armateur au-dessus des sites poissonneux afin que les pêcheurs sénégalais à leur bord pêchent à la ligne. Cette pratique est courante et entraîne de nombreux conflits avec les pêcheurs artisanaux béninois habilités à pêcher dans ces eaux.

[114] En « français du Gabon », une babouche désigne une chaussure ouverte (sandale ou tong).

sur pied , ou au creux des tiges de fougères et de certaines herbes. Les plongeurs d'huîtres utilisent aussi ce bivalve comme appât.

> « Il y en a qui pêchent les dorades en même temps. Ils partent avec l'hameçon, ils plongent, prennent l'huître et mettent au bout de l'hameçon. La dorade mange ça. » (Fille phla de 18 ans, L'Office, le 4/08/2006)
>
> « L'appât, c'est l'huître ou le poisson.» (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 21/09/2006)

Lorsque la pêche à l'hameçon était aussi pratiquée en mer, la sardine était l'appât le plus courant.

> « L'appât c'est la sardine de n'importe quelle qualité. » (Homme phla de 68 ans, le 19/09/2006)

Ce poisson sert aussi aux enfants pour capturer les crabes dans leur petits carrelets. En règle générale, à une combinaison correspond un appât de prédilection.

APPRENDRE ET ENSEIGNER PARMI LES AUTRES

Au Gabon, les communautés de pratique où se réalise l'acquisition du « savoir-utiliser l'hameçon » sont la plupart du temps composées uniquement d'enfants issus du cercle familial ou amical.

APPRENDRE AVEC LES AUTRES

PRATIQUER AVEC SES PAIRS PENDANT LA JEUNESSE

L'apprentissage de l'hameçon se fait dès le plus jeune âge, et beaucoup ne se souviennent pas de qui ils ont obtenu ce savoir-faire. Les enfants s'apprennent les uns aux autres à escher, à lancer la ligne, à tester les bons endroits.

> « Les samedis, après l'école… Je ne peux plus connaître qui m'a montré. » (Femme lumbu de 56 ans, Louando, le 14/08/2006)
>
> « Oh toi aussi ! Quand on partait, les enfants, ils apprennent. » (Homme vili-lumbu de 28 ans, Bana, le 15/04/2006)
>
> « On partait avec mon grand frère. » (Femme bapunu de 67 ans, L'Office, le 02/10/2006)

À l'image de ce dernier témoignage, on voit aussi souvent tel enfant suivre tel autre enfant et être particulièrement conseillé par celui-ci, qu'il soit du même âge ou un peu plus âgé. Quant au montage de la ligne, il s'apprend plutôt de ses aînés et s'avère être une tâche plus ardue.

> « C'est pas n'importe qui qui fait, il faut bien amarrer. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Les migrants non-pêcheurs font souvent exception à l'apprentissage en bas-âge avec leurs semblables. Ils apprennent par l'observation ou l'enseignement direct des locaux : époux, épouse ou amis.

> « Moi-même, je voyais comme mon mari faisait. Après, moi aussi j'ai essayé. » (Femme vili-lumbu congolaise de 30 ans, Nkoka, le30/08/2006)

Il faut noter que les hommes adultes ayant grandi au Sénégal disent avoir appris le lancer de l'hameçon de leur père, même s'ils ont partagé beaucoup de temps avec leurs pairs.

[115] Le ver de terre se dit [ndííku] en vili du Congo, [tʃiéél] en vili du Gabon.

> « Papa. Je vois comment il fait, je demande à faire comme lui. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Bien que ne connaissant pas les lieux de vie des Peuls de la région de Matam d'où sont originaires les Sénégalais avec lesquels j'ai travaillé, il est apparu au travers de leur discours que lorsqu'ils vivaient au Sénégal, la séparation de sexes était très importante dès leur enfance, les garçons accompagnaient quotidiennement leur père pêcheur.

ACCOMPAGNER ET VOIR : « NOUS TOUS ON PART, JE VOIS »

Que la maîtrise de l'hameçon soit acquise aux côtés de son père ou plus généralement en compagnie des enfants de son âge, l'accession au savoir-faire se fait toujours par l'observation. Les termes employés par mes informateurs, quels que soient leur sexe, leur âge, ou leur origine, appartiennent au lexique de la vue.

> « Je vois les autres quand on part à la pêche. Nous tous on part, je vois. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « Tout ça, personne peut t'apprendre. Comme tu vas avec les autres, tu vois comment les autres font, toi aussi tu fais comme eux jusqu'à ce que tu vas réussir. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Quand tu vois seulement comment l'autre fait, tu peux faire. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)
>
> « Un peu je me débrouille, j'ai regardé seulement mon grand-papa qui partait à l'embouchure. Il disait accompagne moi quoi. Les enfants d'ici, eux-mêmes, ils s'entraînent là. » (Homme vili congolais de 34 ans, L'Office, le 14/09/2006)

Il faut voir, regarder, puis faire. Pour les parties de pêche à l'hameçon, la dimension ludique de l'activité s'associe souvent à la possibilité de se sustenter simultanément.

> « J'ai appris avec mes frères. Au bord tu as deux poissons, trois poissons, tu mets au feu.[116] » (Homme béninois de 52 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

Plusieurs enfants, particulièrement ceux dont le père possède un emploi dans une entreprise éloignée, accordent beaucoup d'importance aux collations supplémentaires, et se doivent parfois d'apporter le poisson pour l'ensemble de la famille. Les raisons motivant l'acquisition de la compétence varient ainsi selon les contextes de vie.

Mais cette compétence, bien que paraissant simple, est loin d'être acquise par tous. Plusieurs jeunes filles, essentiellement à l'embouchure, s'y sont essayées et n'ont pas eu le succès escompté.

> « Pourquoi pas moi ? Depuis étant petite, je ne fais pas. Je jette l'hameçon dans l'eau mais quand le poisson tire je ne vois pas… J'avais 12 ans comme ça. » (Jeune femme vili de 15 ans, Louando, le09/08/2006)
>
> « Ça, je ne connais pas. Avant on jouait avec nos sœurs, on jetait l'hameçon. On attrapait quand même. Moi, je n'attrapais pas mais mes sœurs attrapaient. » (Jeune fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)
>
> « Moi je vois toujours les garçons jeter ça. Moi aussi j'ai pris le style. J'ai fait, j'ai lancé, mais je n'ai jamais attrapé. On tourne comme ça [geste de lasso tournoyant dans le sens des aiguilles d'une montre au dessus de sa tête] et puis on lance. » (Jeune fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

[116] « *Tu mets au feu* » est une expression couramment utilisée en cuisine. Elle sous-entend et résume une succession d'étapes : vider le poisson, éventuellement l'écailler, le laver, le cuire en bouillon ou sur les braises.

Aujourd'hui, ces femmes ne pêchent plus à l'hameçon et se consacrent aux tâches plus terrestres : tenir la maison, transformer et vendre le poisson.

ENSEIGNER AUX AUTRES, « CEUX QUI VOIENT »

Les personnes évoluant à la périphérie des communautés de pratiques en sont des participants très tôt identifiés et reconnus. Ils voient et s'essayent à la pratique. C'est dans la bouche de l'apprenti, de l'enseignant et même du non-praticien, toujours le même lexique verbal qui revient : le terme *voir* ou *regarder* est utilisé par tous, praticiens et non-praticiens.

> [À qui avez-vous appris ?]
>
> « Ceux qui voient. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)
>
> « Aux petits-fils. Quand ils partent avec toi, ils voient, ils apprennent. Aussi c'est fini c'est eux qui font maintenant la pêche plus que nous. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Les petits viennent rester à côté de toi pour voir comment on fait. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Le savoir-faire technique est jugé nécessaire par les familles car la scolarisation ne permet pas d'accéder aux mêmes compétences que le quotidien familial. L'école ne peut suffire et n'aboutit pas nécessairement à un métier. Au Gabon, « métier » et « travail salarié » sont similaires. Les personnes n'étant pas employées dans une entreprise considèrent qu'elles ne travaillent pas. Bien qu'elles s'affairent aux plantations, à la pêche ou encore au tissage des nattes, elles n'ont pas accédé au statut de « travailleur ».

> « J'ai montré mes enfants. Même si tu pars à l'école, il faut savoir. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 29/08/2006)

Les activités de subsistance, celle que les parents ont toujours pratiquées, sont seules garantes de la vie future.

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

Bien que quelques inventions et innovations puissent être relevées, l'hameçon et la ligne à main ont peu varié dans leur usage et leur technique d'emploi. En revanche, les matériaux et matériels employés sont renouvelés, notamment du fait de la présence coloniale et de l'imagination des habitants.

INNOVATIONS INTERNES À LA COMMUNAUTÉ

INNOVER POUR SERVIR L'EFFICACITÉ

Dans un village, se révèlent souvent un ou deux individus particulièrement porteurs d'innovation. Ils sont les innovateurs, et souvent aussi les testeurs de nouveaux objets. Un homme à Nkoka est reconnu pour cela et se plaît à expliquer ses « trouvailles ».

> « Le rouge[117], quand il tire, pour qu'il ne discute plus beaucoup avec l'hameçon, le caoutchouc tire. Au début, j'ai fait ça pour le varan (ça existait depuis, papa faisait ça). Le varan nous a fait rire jusqu'à fatigué*. Au début, j'ai mis l'hameçon direct sur le titan* [caoutchouc de chambre à air] mais le rouge cassait ça. Alors j'ai ajouté la corde. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

Par essais, analyses de ceux-ci et transformations successives de l'objet, cet homme vili a inventé un nouvel outil de pêche. Mais cette ligne à rouge, [mbúúmìnà], assistée d'un système de ferrage inventé par cet homme vili, n'a pas encore été adoptée par d'autres pêcheurs. À voir dans quelques années quelle sera l'action du facteur temps : adoption, disparition, réhabilitation, transfert d'usage ?

INVENTER POUR SERVIR L'ESTHÉTIQUE

Quelques pêcheurs m'ont confié accorder de l'importance à l'esthétique, dimension qui devient facteur de changement.

> « J'ai inventé un flotteur allongé, et un autre triangle pour faire un peu l'esthétique. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Chercher à servir l'esthétique ou l'efficacité technique d'un objet est une démarche interne à chaque individu et à chaque communauté, qu'il y ait ou non présence d'étrangers ou apport de nouveaux matériaux. Cette présence ou cet apport de l'ailleurs peuvent aussi jouer un rôle de déclencheur ou tout du moins d'accélérateur de changement, comme les lignes suivantes l'illustrent.

MATÉRIAUX, MATÉRIELS ET TECHNIQUES D'ORIGINE EXTÉRIEURE À LA COMMUNAUTÉ

UTILISER DE NOUVEAUX MATÉRIAUX ET MATÉRIELS

En effet, des métaux issus des matériaux nécessaires à la construction d'infrastructures implantées par les anciens colons ont servi aux anciens pêcheurs gabonais pour concevoir leurs hameçons :

> « Les hameçons ils formaient, ils venaient vers ici Mayumba tu vois le fil qui était… qui était le… son fil là, le téléphone. Le téléphone : si quelqu'un qui travaille là-bas te trouve un petit morceau comme ça, ça te permet de venir plier chauffer plier pour former genre l'hameçon » (Homme vili de 93 ans, Vayu, le 27/03/2006)

> « Quelqu'un qui travaille avec un Blanc il réussit à te trouver une pointe, en tout cas tu es obligé de fabriquer, de brûler, chauffer et puis plier jusqu'à ce que ça te forme genre un hameçon et c'est ce qui permettait aux gens de pêcher, et ils tuaient beaucoup ! » (Homme vili de 93 ans, Vayu, le 27/03/2006)

Ainsi, les fils du télégraphe ou les pointes des menuisiers ont trouvé une nouvelle utilité grâce à l'imagination des Gabonais. Aujourd'hui, les hameçons proviennent plus généralement des boutiques tenues par les Maliens ou autres commerçants, mais les plombs sont souvent issus du recyclage des batteries.

> « On prend le plomb dans des vieilles batteries. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

> « Avant il y avait l'hameçon qu'ils faisaient eux-mêmes les grands-parents, les parents. Les colons ont apporté les hameçons et parfois le moteur hors-bord. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

> « Quand j'étais enfant, les Maliens vendaient déjà les hameçons. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

[117] Espèce de poisson du genre *Lutjanus*.

Actuellement, les produits manufacturés finis prennent de plus en plus de place dans le quotidien des familles, enfants comme adultes.

> « Il n'y pas d'évolution de l'hameçon, sauf vos cannes que vous les Blancs vous nous avez sorties. » (Homme vili de 41 ans ; Louando, le 20/02/2006)
>
> « Aujourd'hui on peut acheter une canne dans un magasin. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Ainsi, la canne à pêche télescopique fait ses débuts dans les mains de quelques pêcheurs en quête de prestige.

CAPTURER LES MÂCHOIRONS AUTREMENT : DE L'HAMEÇON AU FILET

Des adoptions de nouveaux matériaux ou matériels à des transferts de techniques pour la capture de certaines espèces, l'espace est étroit. Avant la venue des Fulbé, les Vili capturaient épisodiquement des mâchoirons à la ligne à main. Au Sénégal, les pêcheurs les attrapaient également à la ligne mais en grande quantité, ce qu'ils ont essayé dans la Banio. Cette méthode ne s'avérant pas productive dans les eaux de la lagune, les pêcheurs sénégalais récemment installés au Gabon ont adopté une nouvelle technique pour capturer les gros mâchoirons : le filet.

> « Si ça mordait, on pêcherait du bord, car chez nous, à la ligne, la ligne attrape plus que le filet, mais ici ça ne donne* pas ! » (Homme peul de 48 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Peu à peu, quelques Gabonais ont eux aussi changé leur pratique pour cette espèce : en s'adonnant eux aussi à la pêche au filet, ou en arrêtant de pêcher cette espèce.

> « On pêchait les *nzulu* à la ligne avant [hameçon de 8], mais on en avait pas beaucoup comme avec le système de Sénégalais [filet maille 60 à 70 fil 1]. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

De ce fait, un changement d'origine extérieure à la communauté conduisant au transfert de la pêche à l'hameçon à la pêche au filet, a peu à peu modifié la relation entretenue avec les grands mâchoirons, puis avec l'écosystème lagune tout entier. Les lieux et les temps de pêche se sont en effet transformés, les praticiens ne sont plus les mêmes, et le système commercial, nous le verrons, devra lui aussi faire l'objet d'adaptations.

QUAND LE CONTEXTE SOCIAL SE MODIFIE…

UNE PRATIQUE QUI S'ESTOMPE FAUTE DE TEMPS

À l'échelle de la vie d'une femme ou d'un homme, la pêche à l'hameçon occupe de moins en moins de temps, indépendamment du changement technique en ce qui concerne les femmes, directement lié à celui-ci chez les hommes.

En effet, certaines personnes, particulièrement les femmes, déplorent ne plus avoir le temps de pêcher à la ligne depuis qu'elles doivent s'occuper de la maisonnée, des plantations et de multiples charges qui leur incombent. Le passage à l'âge adulte, d'une classe d'âge à une autre en général, est particulièrement déclencheur de changement pour ce type de savoirs.

> « Il y a des changements parce que je ne pêche plus ! Je n'ai plus le temps de pêcher, je m'occupe de la brousse. » (Femme lumbu de 56 ans, Louando, le 14/08/2006)

Pour les hommes, la rupture ne se fait pas pendant le temps de l'enfance, mais correspond au monopole croissant des filets dans la pêche artisanale, en mer comme en eaux douces.

> « C'est moins maintenant parce qu'on a plein des filets. Maintenant plus qu'avant donc on n'a plus le temps d'aller à l'hameçon*. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

Le temps consacré à la pêche au filet est progressivement entré en concurrence avec celui consacré à l'hameçon, qui ne cesse de diminuer.

UNE PRATIQUE ABANDONNÉE À CAUSE DE LA CONCURRENCE ÉTRANGÈRE

La concurrence présente entre les différentes activités d'un seul individu joue fortement sur les pratiques auxquelles il s'adonne. Plus encore, la concurrence imposée venue de l'extérieur a entraîné l'abandon brutal et quasi-total de la pêche à l'hameçon en mer.

> « Ici, on faisait avant, mais seulement c'est l'arrivée des Sénégalais[118] et consorts au large, ça a fait en sorte qu'on a arrêté. Il n'y a plus les poissons comme avant. La ligne de fond (avec cinq à vingt hameçons), c'est fini. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)

QUAND LE CONTEXTE ÉCOLOGIQUE SE MODIFIE…

Si l'environnement physique est perturbé : « *On ne sait pas si c'est la Banio[119] qui a changé ou quoi* », que le poisson ne mord plus aux lignes faites de végétaux tressés, les Gabonais se reportent sur le « crin » ou nylon, fil solide et transparent vendu dans les boutiques.

> « Même une heure tu faisais deux kilos avant. On ne sait pas si c'est la Banio qui a changé ou quoi. Avant, même avant, le fil qu'on tresse, tu amarres* seulement l'hameçon, tu gagnes même les *nzulu*. Tu n'avais pas besoin d'acheter le crin. Aujourd'hui c'est plus beaucoup… » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

Dans la Haute-Banio, la réduction du nombre de petits mâchoirons pêchés, a par ailleurs entraîné les villageois à se consacrer à d'autres espèces, nécessitant d'autres techniques de pêche.

> « Comme il y a crise des petits mâchoirons, on pêche maintenant la carpe. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 27/08/2006)

Quelques hommes à l'aide de filets et de nombreuses femmes pêchant à l'hameçon recherchent désormais « *la carpe* » (*Tilapia sp.*).

Ainsi, les modifications de la biodiversité, parfois liées aux changement du milieu aquatique qui l'abrite entraînent les hommes et femmes à utiliser de nouveaux matériaux, ou plus radicalement à changer les espèce ciblées.

LA PIROGUE, REFLET D'UNE MULTIPLICITÉ D'ACTEURS ET DE FONCTIONS

Aujourd'hui dans la Nyanga, la majorité de la pêche à la ligne à main se pratique depuis la berge, ou avec de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Néanmoins, quelques individus usent parfois d'une embarcation, pour lancer leur ligne depuis ce point ou pour gagner une autre zone de pêche. L'embarcation de prédilection dans la région est la pirogue. C'est un objet culturel que j'ai aussi choisi d'étudier

[118] Voir note 113 p.137.
[119] La Banio désigne la lagune dans son ensemble, et plus particulièrement l'eau qui la compose.

profondément, car il tient une place primordiale au sein des communautés gabonaises, béninoises comme sénégalaises.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

La pirogue est en effet un objet omniprésent chez les communautés du littoral, usité par tous mais fabriqué par des spécialistes. Il se démarque des autres objets du fait de la multiplicité de ses acteurs et de ses fonctions. C'est un objet durable qui peut intervenir dans le transfert de l'héritage avec un poids incontestable. Il peut être utilisé par plusieurs personnes, simultanément ou à tour de rôle. Certains en font usage passivement (transport passif) d'autres en font usage activement (transport actif, pêche).

La pirogue est fortement marquée par les échanges dont elle fait l'objet : échanges de l'objet lui-même, de savoir-faire, de techniques de fabrication (enseignement direct fort visible entre nationalités), d'outils techniques nécessaires à sa propulsion. Elle est en effet un *marqueur fort des évolutions techniques* des ces dernières décennies.

Elle m'est apparue dès les premiers jours de la prospection en 2004 comme un objet emblématique de la dynamique des savoirs et savoir-faire présents sur les côtes gabonaises.

Cet objet est aussi d'un grand intérêt lorsqu'il arrive en fin de chaîne opératoire d'utilisation, en « fin de vie ». De nouveau, il servira à de multiples tâches. Il marque ainsi l'esprit de création de l'homme.

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

C'est un objet utilisé par tous les sexes, toutes les communautés, en solitaire ou en groupe. Il est fortement marqueur d'identité ethnique par sa conception, et d'identité individuelle par ses couleurs et son nom. Sa fabrication en revanche est une activité de spécialistes : un homme creuse une pirogue seul ou accompagné de son apprenti (fils, neveu ou parfois ami).

Sexe des praticiens	féminin et masculin
Classe d'âge des praticiens	tout âge
Communautés de pratique	famille, travailleurs, amis et étrangers
Marqueur d'identité	Oui, très fortement

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

Tout comme les précédents *objets-phares*, la pirogue évolue dans un contexte technique. Celui de son utilisation est très étendu car les usages de cet objet sont multiples. Celui de sa fabrication est complexe, il demande un long apprentissage et nécessite des instruments de travail particuliers.

Environnement technique direct	Utilisation	perche, pagaie, écope, moteur pour l'utilisation
	Fabrication	outils de coupe et de modelage
Environnement technique périphérique	Utilisation	ponton, corde de tractage, rondin
	Fabrication	outils de tractage
Environnement corporel		bras, gestes, yeux, oreilles / toucher, vue, ouïe

Planche photo 5 : la pirogue

Pirogue béninoise aux bords réhaussés de bordages

Proue

Poupe équipée de moteur

Fabrication d'une pirogue par deux hommes vili à la demande d'un pêcheur béninois.

Mayumba et Socoma, 2006

Apprentissage suivi de la fabrication de la pirogue

Pirogues des Vili de Nkoka, poupe allongée pour s'y asseoir.

Nkoka, 2005

Louando, 2005

Conduire à la perche au bord

Conduire à la pagaie en eau profonde

Louando et Nkoka, 2005-2006

Pirogues des Sénégalais, taillées par les Gabonais avec une poupe droite pour y fixer un moteur

Nkoka, 2006

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

La pirogue est en relation permanente avec l'eau et les divers animaux qui y vivent (mammifères, poissons et crustacés). Les embarcations voguant sur les eaux salées sont régulièrement hissées sur le haut de plage, celles des eaux douces restent sur l'eau ou sont partiellement remontées au sec afin de les préserver de la dérive.

Environnement animal	animaux aquatiques divers
Environnement végétal	palétuviers
Environnement minéral	sable, eau
Saisonnalité de son utilisation	oui

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

La pirogue permet d'aller sur l'eau, milieu habité par les esprits et très lié aux femmes. Son utilisation, et plus encore sa conception sont en conséquence contraintes par des interdits. Ces lignes de conduites existent depuis très longtemps et restent scrupuleusement respectées. Un des interdits bien connu de chacun et très régulièrement communiqué à l'ethnologue, est celui de se « croiser au lit »* avant de creuser une pirogue, de pêcher ou de chasser :

> « Si tu fais des rapports tu ne peux pas creuser la pirogue. Oui, tout ça là c'était dangereux ! Soit tu te blesses, soit c'était toujours des choses miraculeuses comme ça là. » (Homme vili de 42 ans, Vayu, le 27/03/2006)
>
> « Pour une pêche ou une chasse, on ne doit pas se croiser au lit*, surtout pour l'éléphant ou le lamantin. Pour le lamantin, c'est défendu les deux jours avant. » (Homme lumbu de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Nous remarquons que certaines espèces, telles le lamantin, l'éléphant ou la tortue d'eau, semblent porteuses de plus de sens, de force, et nécessitent en conséquence des précautions contraignantes supplémentaires. Le risque encouru est toujours plus important en pirogue, comme nous le dévoile cet homme de Mayumba :

> « La pêche à la ligne, ça n'a pas de grand danger. La pêche à la pirogue, eux, ils ont la chance ou plutôt la malchance de rencontrer les génies des eaux. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

LA PIROGUE COMME OBJET IDENTITAIRE

La pirogue est d'une part très importante dans le quotidien de chacun et d'autre part nettement identitaire. Mon travail de collecte de dessins d'enfants est révélateur de ces deux phénomènes. Dans la Nyanga, sur les 201 enfants ayant répondu à ma proposition de dessiner ce qui les entourait, 86 d'entre eux, soit 41 %, ont croqué une embarcation[120] (annexe 13). De plus, on peut reconnaître, non seulement le groupe ethnique du dessinateur mais aussi sa zone d'habitation à la seule forme qu'il a donnée à la pirogue esquissée (dimension, présence ou non de bordage, forme de la proue et de la

[120] 78 enfants ont croqué une pirogue, 8 ont dessiné un bateau muni d'un poste de pilotage avec volant. Ces bateaux sont des zodiacs (d'une entreprise touristique, du service des pêches ou des gestionnaires du Parc) ou des bâtiments de pêche ou de transport.

poupe, position des sièges). Les enfants ont en effet généralement dessiné l'embarcation de leur père, de leur mère ou d'un oncle, celle qu'ils utilisent quotidiennement (dessins 1 et 2).

Dessin 1 : Garçon phla qui a croqué une pirogue massive et réhaussée, munie d'un moteur.

Dessin 2 : Fille vili qui a dessiné une pirogue fine maniée à la pagaie sur la lagune.

La couleur de la pirogue est souvent choisie par son propriétaire, et depuis 2004, les hommes béninois ont ajouté une marque d'appropriation supplémentaire : ils baptisent leurs pirogues et inscrivent le nom sur la coque.

> « On met les dessins sur la pirogue, on met les noms ça fait deux ans. » (Jeune fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

DES PIROGUES POUR CHACUN

Quelque cinq Béninois de la Basse-Banio possèdent des pirogues de matière synthétique[121], mais tous possèdent des pirogues en bois. Ces dernières sont les plus courantes parmi les différentes nationalités et chacun possède son « *modèle* ».

> « Le modèle, ça dépend de toi-même… Toujours avec les mêmes outils. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

À Mayumba, les pirogues sont en bois d'okoumé *Aucoumea klaineana*, d'ozigo *Pachylobus Büttneri* (« *lui il dure plus de 20 ans !* » (Homme phla de 50 ans, le 27/12/2004, Matanda), ou d'acajou (*Khaya ivorensis* ?), elles sont fabriquées uniquement par les Gabonais. Les Béninois leur achètent : une pirogue de 6 mètres pour 400 à 500 000 FCFA, une pirogue de 13 à 17 mètres pour 1 000 000 FCFA.[122]

[121] Les pirogues synthétiques, de marque SOGAFRIC, ont généralement été achetées auprès d'une entreprise de Port-Gentil (14 000 000 FCFA en 2004).

[122] À Cocobeach, à la frontière avec la Guinée équatoriale, les pirogues de plus de 12 à 14 mètres sont importées du Ghana (800 000 FCFA sur place - avec le transport, cela revient de 1 à 1,5 millions de FCFA, mais ils pêchent en route) : « Nous on a pas les gros bois au Bénin, c'est pourquoi on achète au Ghana. Et au Gabon, les pirogues sont trop petites. » (Homme phla de 40 ans, Cocobeach, le 03/01/2005).

Le discours que tiennent les Gabonais sur les pirogues béninoises explicite nettement les différences constatées. À l'image des enfants, les regards portés par les adultes sur cet objet omniprésent et marqueur d'identité est juste et observateur.

> « Quand tu creuses, si la pirogue est petite, ils progressent encore avec les planches. Eux, ils pêchent en mer ici c'est la lagune, donc là-bas ça vague plus que ici. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)
>
> [Avez-vous constaté des évolutions, des changements ?] : « Non [il n'y a pas eu d'évolution de la pirogue], sauf la pirogue des Béninois qui change, c'est le bois plus les lattes qu'ils mettent dessus. » (Homme lumbu de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)
>
> « Quand eux [les Béninois] viennent, ils ajoutent les planches pour faire les hauteurs. Moi, je ne sais pas faire. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)

À Mangali, un jeune homme vili qui creuse des pirogues comme son père lui a appris, apprécie l'épaisseur et la forme de la coque selon la destination de la pirogue : mer ou lagune.

> « Pour la mer et la Banio, tu fabriques ça pareillement, pour la forme. Mais pour la mer, il faut mettre plus d'épaisseur…plus d'épaisseur, car avec le battement des vagues, la mer c'est quelqu'un qui broie, qui casse. » (Homme vili de 26 ans, Mangali, le2/03/2005)

Dans la Haute-Banio, en eau douce, les pirogues monoxyles des Gabonais et des Sénégalais font de six à douze mètres, elles sont en okoumé ou en banda noir, sans bordage. Selon leur utilisation et l'entretien dont elles bénéficient, elles durent quatre à dix ans.

DES ÉLÉMENTS ANNEXES INDISPENSABLES

De nombreux objets annexes accompagnent l'utilisation de la pirogue.

POUR LA SÉCURITÉ DES PASSAGERS

Une écope, ou « *vide-eau* », doit toujours se trouver à bord. Usuellement, un bidon en plastique de cinq litres d'huile vidé et coupé en biseau sert d'écope sur les embarcations. Il fait aussi office de propulseur de secours dans certaines situations.

> « Il faut toujours un *vide-eau** car l'eau rentre dans la pirogue, et en cas d'accident, tu peux ramer avec le *vide-eau*. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

POUR PROPULSER L'EMBARCATION

Pour propulser l'embarcation, ce sont les pagaies et les perches qui sont les plus répandues. La pagaie est souvent sculptée dans du niové *Staudtia gabonensis* ou de l'okoumé *Aucoumea klaineana* (photo 18).

Photo 18 : Malalou sculpte une pagaie en *niové* à Nkoka.

Beaucoup sont fabriquées sur Ndindi. Les perches [síntrɔ́mbù]sont généralement formées du rachis dénudé d'une feuille de palmier du même nom, mais tout autre long bois solide peut aussi être employé.

> « Il y a la rame qu'on pousse et la rame qu'on renvoie l'eau. » (Fille vili de 13ans, Bana, le 18/08/2006)

> « Avant, les perches étaient toujours des [síntrɔ́mbù], mais il faut aller chercher ça en brousse, c'est fatiguant ! Aujourd'hui, c'est souvent simplement des bois. » (Femme vili de 55 ans, Nkoka, le 02/05/2005)

Dans les années 1970 à Mayumba, les pêcheurs ouest-africains furent les premiers à s'équiper d'un nouveau moyen de propulsion : le moteur. Aujourd'hui, les Béninois en sont tous équipés avec des puissances allant de 25 à 40 CH. Les pêcheurs sénégalais[123] et quelques Gabonais en possèdent aussi désormais mais ils sont d'une plus faible puissance : 8, 16 ou 25 CH.

Dans la Nyanga, le vent n'est pas utilisé comme source d'énergie de propulsion. Toutefois, un Sénégalais a fabriqué une voile pour voyager depuis Nkoka jusqu'à Mayumba en avril 2005, il a été remarqué.

> « Ici, il n'y a pas de voile. Si il y a une voile, les Africains ont pris ce système en France. » (Nkoka, le 02/03/2006)

UTILISER OU FABRIQUER UNE PIROGUE, DEUX SYSTÈMES D'APPRENTISSAGE OPPOSÉS

La pirogue, on apprend à l'utiliser avant de savoir la fabriquer. Conduire la pirogue, à la perche ou à la pagaie, est une habileté indispensable dans une région où les routes sont rares. Hormis les femmes béninoises, hommes et femmes des départements de la Haute et Basse-Banio savent manier une embarcation. Par opposition, la fabrication de cette dernière est le fait d'hommes spécialistes. Les modalités d'apprentissage sont en conséquence très différentes.

MANIER UNE PIROGUE, UN ART QUI S'ACQUIERT JEUNE

UNE COMPÉTENCE PROGRESSIVE, QUI S'ACQUIERT PAR ÉTAPES

La pirogue peut se conduire à la perche dans les faibles profondeurs, en longeant la berge le plus souvent, et à la pagaie pour dépasser les zones profondes. Avant d'en venir à la pagaie, l'enfant maîtrise d'abord la perche, comme l'explique cette petite fille encore trop jeune pour savoir ramer :

> [Qui t'a appris à ramer ?] « Je ne connais pas, que la perche avec mon grand frère » (Fille vili-peul de 10 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

[123] Les Sénégalais émigrés ne possédaient pas de moteur au pays, ni eux ni leurs familles : « Il n'y a pas de moteur là-bas [dans la Région du Fleuve au Sénégal]. » (Homme peul sénégalais de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006).

Qu'il s'agisse des jeunes autochtones ou des jeunes migrants, manier très habilement une pirogue est reconnu difficile.

> « Il me dit des fois tu arranges*… hum on appelle ça comment…la perche ! Il te dit fait ça comme ça mets ça ici mets ça ici pour aller là-bas. Quand je regardais, il me montrait, voir comment il fait. Même là, je n'ai pas encore maîtrisé comme les autres. Maintenant aller vite c'est difficile. Ça dévie , ça va à gauche ça va à droite… » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

> « Ma petite sœur, elle sait ramer mais elle ne connaît* pas ramer bien. La pirogue part un côté un côté, ça part rentrer dans les herbes qui sont au bord au bord*. » (Jeune femme vili de 15 ans, Louando, le09/08/2006)

Les jeunes pilotes experts sont fort reconnus, pendant que toutes les personnes ayant grandi près de la lagune, hormis les femmes béninoises, s'y essayent et parviennent à « *se débrouiller* ».

> « Je me débrouille. Je ne connais pas encore bien. Mon grand frère m'a appris, tout le monde. » (Fille vili-lumbu de 13 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

> « Ma grande sœur m'avait appris à ramer. Ma sœur m'avait donné* un jour de ramer mais quand ça se coince dans le sable, ça fait mal. » (Jeune fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

LA COMMUNAUTÉ DE PRATIQUE PRINCIPALE : LES AUTRES ENFANTS

À la question [Qui vous a appris à ramer ?], de nombreuses personnes, jeunes comme adultes, autochtones comme migrantes, m'ont répondu : « *moi-même* ». En effet, ce n'est généralement pas une activité qui a mis en jeu un enseignement guidé :

> « Je ne connais pas comment je connais ramer. Moi, je prenais ma pirogue moi-même seul en 1972 (12 ans). » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

> « [J'ai appris à ramer] moi-même. À chaque fois que je voyais les autres ramer, au fur et à mesure je m'habituais. (Fille vili-lumbu de 14 ans, Nkoka, le 23/08/2006

> « Le temps que j'ai commencé à s'amuser avec de l'eau, c'est le temps que j'ai commencé à s'amuser avec les pirogues, avec les enfants. » (Femme phla béninoise de 60 ans, L'Office, le 21/09/2006)

> « Ça, c'est les jeux des enfants dans l'eau seulement. » (Homme peul malien de 25 ans, le 26/08/2006)

> [Vous avez enseigné à d'autres ?] : « Ceux qui voyaient, sinon, ça ne s'apprend pas. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

> « Il suffit seulement de voir ça, comment les autres font. Et puis si tu es dans la bande des autres, tu demandes à essayer. » (Homme vili de 33 ans, l'Office, le 6/08/2006)

En creusant un peu plus cette réponse « *moi-même* » fournie par mes informateurs, ces derniers m'expliquèrent avoir passé du temps avec les autres enfants, avoir pratiqué avec les autres.

> « J'ai appris comme ça, comme font les enfants là. Je voyais comment les parents faisaient. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

> « Je voyais comment les autres ramaient, les enfants qui vivaient avec nous, un peu plus grands que nous. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

> « Quand nous étions encore des petits, on prenait les pirogues avec les autres enfants, on jouait. » (Femme bapunu de 67 ans, L'Office, le 02/10/2006)

> [Comment apprend-on ici ?] : « Je ne sais pas comment ça se passe. Tu peux t'accrocher aux amis pour apprendre.» (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

> « Moi-même avec les grands, entre nous-mêmes les enfants. En 96, je savais déjà. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)

Parfois, le grand frère est à bord, il ne guide ni ne conseille, il est seulement présent. La peur de dériver est alors moteur pour s'essayer, seul(e), à ramer.

> « Mon grand frère. Il s'est assis seulement dans la pirogue et il m'a fait peur : il l'a laissée aller… : 'Si tu ne fais rien, on part !'. J'ai eu peur ! C'est comme ça que j'ai fait, un peu un peu. » (Fille phla de 18 ans, L'Office, le 04/08/2006)

Ainsi, de nouveaux-venus, ils sont devenus experts, selon la catégorisation des membres d'une communauté de pratique - CoP - définie par Lave et Wenger (1982).

QUAND LES AÎNÉS ASSISTENT L'APPRENTISSAGE

« *Allons, conduis la pirogue !* », injonction invitante d'un aîné, qu'il soit père ou frère, invite les plus jeunes à des temps d'apprentissage plus assisté. L'accompagnement des aînés complète, mais précède rarement les tentatives entre enfants.

> « Mon petit frère. Lui aussi, il voyait. Des fois, je lui laissais avec la rame, il rame. » (Femme bapunu de 67 ans, L'Office, le 02/10/2006)
>
> « Mon père m'a dit que : « Allons, conduis la pirogue ! ». C'est à la rame ou à la perche mais aussi là il n'y a pas le moteur. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « Le père de Maman m'a appris. Lui pagaie devant, moi derrière. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)[124]
>
> « Mon oncle maternel m'a appris à ramer, car ça c'est sa voiture ! » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « Quand Papa ramait, je partais avec lui ensemble. Je voyais la façon que Papa ramait, j'ai appris aussi. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « Je voyais comment Papa maniait. J'étais là devant la pirogue. Pour moi, je regarde comment est-ce qu'il fait. Je dirige la pirogue seul depuis mes 9 ans (avec quelqu'un depuis mes 6-7ans). Je partais pour moi au bord au bord*. Je faisais ma petite pêche avec la canne. À 10 ans j'emmenais Maman en brousse à l'autre côté. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

Le maniement de la pirogue enseigné par le père est souvent lié à l'apprentissage de la pêche. Les jeunes garçons accompagnent en effet régulièrement leur père à la pêche, notamment pour les assister dans la remontée du filet dormant. Ils ont ainsi l'opportunité d'observer les gestes et les repères qu'il leur faudra acquérir pour être reconnus bons rameurs.

> « Grand-père maternel puisqu'on a commencé à pêcher avec lui. » (Homme lumbu de 34 ans, Nkoka, le 22/08/2006)
>
> « Mon père : tu vois comment l'autre est en train de faire, toi aussi tu prends au fur et à mesure. » (Homme vili de 28 ans, Bana, le 22/08/2006)
>
> « Quand on faisait la pêche avec papa, c'est lui-même. Parfois, il me faisait passer derrière : ' fais ça, fais ça, fais ça, fais ça ', jusqu'à ce que je connais ramer. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

Les hommes d'Afrique de l'Ouest reconnaissent souvent avoir bien plus appris de leur père que du reste de leur entourage, surtout les hommes fulbé. Leurs enfants nés au Gabon ne reproduisent pas cette proximité car ils grandissent sur le territoire de leur famille maternelle, gabonaise.

> « Tout ça c'est mon père car depuis petit il m'amène à l'eau, il me montre : « Fais ça, fais ça ». » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

[124] Cette tirade affirmant que la famille maternelle d'un Béninois lui a transmis un savoir-faire est unique. L'homme a été élevé par sa mère et les parents de celles-ci, ce qui se rencontre très rarement dans les groupes patrilinéaires. La plupart des enseignements issus des oncles et tantes viennent de la branche paternelle chez les Béninois et les Sénégalais patrilinéaires de la branche maternelle chez les Gabonais matrilinéaires (cas des Vili, Lumbu et Punu).

> « Tout, c'est papa puisque quand il va à l'eau il nous amène. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « Je ne connais pas comment j'ai connu… avec les Papas. » (Homme peul malien de 40 ans, le 26/08/2006)

Les étrangers qui ne sont pas issus d'un milieu de pêcheurs et qui n'ont pas grandi à proximité de l'eau, ne savent pas manipuler une embarcation. C'est donc adultes, au Gabon, qu'ils se sont essayés à conduire une pirogue, parfois sous les rires des spectateurs…

> « J'ai appris ici. On m'a donné la rame, les gens ont ri. Je rame un peu un peu jusqu'à ce que je réussisse. » (Homme peul malien de 25 ans, le 26/08/2006)

CREUSER DES PIROGUES, UNE SPÉCIALITÉ REMARQUÉE ET EXIGEANTE

COMPÉTENCE DES HOMMES SPÉCIALISTES

Avant, tout homme vili et lumbu devait savoir fabriquer des pirogues, cela faisait partie de son apprentissage. Aujourd'hui, ils sont bien moins nombreux à maîtriser cet art, bien que les Ouest-Africains non habitués à voir autant de charpentiers piroguiers, considèrent tous les hommes gabonais aptes à cette pratique. Ces derniers le sont seulement s'ils sont volontaires et s'ils ont dans leur famille ou leurs connaissances un homme qui a pu leur apprendre.

> « Ici, au Gabon, tout le monde connaît* fabriquer une pirogue. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « Les Gabonais, ils ont appris entre eux-mêmes eux-mêmes*. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

En revanche, les Béninois ne sont que quelques-uns à savoir fabriquer une pirogue car, s'ils sont spécialistes de la pêche, les activités annexes sont généralement demandées à d'autres qui en ont fait leur spécialité.

> « Il y a des gens qui sont des spécialistes pour ça. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)
>
> « Nous, on ne va pas en forêt. On va connaître le bois comment ? Nous sommes pêcheurs. (…) Ça dépend le métier que tu as choisi. » (Homme phla de 52 ans, L'Office, le22/09/2006)
>
> « Je vois les gens faire ça. Je n'ai pas l'idée dans la tête, de faire. Il y a les spécialistes. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Il y a des gens spécial qui creusent la pirogue, ils vendent. Ceux qui fait les planches aussi c'est à part, c'est pas les mêmes gens. Les gens du même pays mais pas du même village. » (Homme phla de 59 ans, L'Office, le 18/04/2005)
>
> « Au Bénin, il y a des spécialistes, le père apprend dans la famille. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)

De même, les Sénégalais immigrés dans la Nyanga ne sont pas nés dans une famille de charpentiers piroguiers, ils ne connaissent en conséquence pas l'art de creuser les pirogues.

> « Au pays, nous avons des gens spéciaux pour ça, ils ont leur famille pour ça, les [laoɓe]. Ceux qui fabriquent les mortiers et pilons sont les [laoɓe bobi], ceux qui fabriquent les pirogues et rames sont les [laoɓe laɗe]. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « Chez nous, c'est les spécialistes. Au Sénégal, chaque travail avec leur race. Mon banc de l'école, c'est le banc des pirogues. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

Étapes de fabrication d'une pirogue monoxyle au Gabon

- Abattre l'arbre à la tronçonneuse
- Dégrossir le creux à la tronçonneuse
- Creuser le tronc avec l'herminette
- Dégrossir l'extérieur à la hache
- Adoucir la forme de l'intérieur à la petite herminette
- Retourner la pirogue pour tailler le dessous à la hache puis à la grosse herminette

Pour les pirogues destinées au Béninois ayant vocation à faire de la haute mer, un bordage y est ajouté.

QUAND LE PÈRE TRANSMET AU FILS, L'ONCLE AU NEVEU, LE GRAND-PÈRE AU PETIT-FILS…

Voir, accompagner, apprendre, essayer et travailler

Le père, l'oncle ou le grand-père enseigne aux plus jeunes. Les jeunes *voient*, *regardent* ce que le maître fait, puis ils *travaillent*, *essayent* et *apprennent* comment faire.

> « Si tu as la chance de tomber dans une famille où le père ou l'oncle sait creuser il part t'apprendre. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)
>
> « C'était papa qui faisait les pirogues et j'apprenais aussi à faire la pirogue. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « Je vois comme Papa il travaille, moi aussi je suis là ». (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « De temps à autre, j'étais encore petit je voyais. J'ai vu une petite bille qui traînait : j'ai creusé une petite pirogue aux deux bouts pointus. Quand je voyais mon père faire, j'apprenais comment faire. (…) (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Mon grand-père aurait pu m'apprendre » (Garçon lumbu de 17 ans, Louando, le 13/08/2006)
>
> « Mon défunt père ne faisait pas ça. Je suivais les autres personnes en brousse. On regardait, on travaillait, on a essayé sur des petits bois. (Homme vili de 42 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Se faire guider

« Être guidé » dans l'apprentissage est une expression utilisée uniquement à propos de la fabrication de la pirogue. Le guide, de l'ancien provençal *guida*, est « celui qui conduit » (Rey 2004), qui dans ce cas conduit l'activité tout au long de l'acquisition du savoir-faire. Chaque homme se réfère d'ailleurs à l'expert auprès de qui il a appris.

> « Je peux construire si quelqu'un me guide » (Homme lumbu de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)
>
> « Il me dit sa façon de taper la hache : « Regarde la façon que je tape. Prends la hache ! », je fais » (Homme lumbu de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)
>
> « Avant, genre tu peux appeler un enfant pour t'aider à couper morceaux morceaux. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

SOLLICITER LES MEMOIRES ET APPROFONDIR POUR ÊTRE « CONNAISSEUR »

La mémoire de l'esprit, parfois la mémoire du corps, sont des qualités incontournables pour maîtriser un objet culturel, les savoirs et les savoir-faire qui y sont liés (Amouretti & Comet 1995). Cependant,

c'est seulement en parlant de l'objet culturel *pirogue* que le terme « *mémoire* » est venu aux lèvres d'un de mes interlocuteurs.

> « Un connaisseur, s'il est de bonne foi, il peut t'apprendre. Si tu as une bonne mémoire, tu peux connaître. » (Homme lumbu de 34 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

C'est effectivement un long apprentissage qui sollicite particulièrement les mémoires. De plus, que le corps soit marqué du fer (blessé par la hache ou l'herminette) est signe que « le métier rentre ».

> « Tant que le fer ne t'a pas touché, tu ne connais pas faire les pirogues. Moi, il m'a touché ici [il me montre l'intérieur de sa cheville gauche]. » (Homme vili de 42 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Comme l'illustre le discours de l' homme, assis sur la coque retournée de la pirogue qu'il modèle, la maîtrise de cette habileté tant mentale que corporelle, « *s'approfondit* » avec le temps :

> « Un parent à Vémo [Vili aujourd'hui décédé] disait : ' si tu approfondis ça, tu seras connaisseur '. Lui savait faire les pirogues de mer. Il faisait pour les Popo, ses parents avaient pour habitude de pêcher en mer... » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

De cet objet culturel, on peut en effet se dire « *connaisseur* » ou non. Et la paresse de beaucoup de jeunes Gabonais, qui ne veulent pas consacrer du temps à cette longue et difficile acquisition de savoir-faire, ne peut être dépassée par les experts. Aujourd'hui, quand les jeunes se refusent à apprendre, on ne peut les contraindre : ils ne bénéficieront pas de cette compétence.

> « Tu vois que les gars d'ici, le travail dur ne les intéresse pas. Ils vont regarder pendant quelques minutes et ils sont partis. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

MATÉRIELS ET MATÉRIAUX NOUVEAUX D'ORIGINE EXTÉRIEURE À LA COMMUNAUTÉ

Les matériaux et matériels importés par les Pays du Nord, parfois par l'intermédiaire des Africains de l'Ouest, ont affecté tant l'utilisation que la fabrication de l'objet culturel.

MODERNISATION DES OBJETS DE SÉCURITÉ ET DE PROPULSION

Quand l'écope végétale devient plastique

À la question « Avez-vous constaté des changements en ce qui concerne la pirogue ? », un homme me répond que désormais, il existe des écopes (« vide-eau ») :

> « Il y a une chose nouvelle : le *mbús màsì* [en vili] ou *mbús mámb* [en lumbu], le vide-eau. » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Photo 19 : *Cyrtosperma senegalense* utilisée pour faire des écopes.

Il s'agit en fait seulement d'une évolution de l'objet. Auparavant, existaient des écopes, mais elles étaient réalisées à partir d'une plante aquatique : [bìláándì]. Les longues et larges feuilles de cette

plante *Cyrtosperma senegalense*, suffisamment rigides pour contenir et supporter le poids de l'eau, étaient quotidiennement utilisées par les piroguiers et piroguières (photo 19).

Quand les pirogues se dotent de moteur

Le moteur est d'abord entré au Gabon via les Européens mais il s'est généralisé avec son utilisation par les Ouest-Africains dans les années 1970. Cet engin coûteux a été rapidement adopté par les rares locaux qui en avaient les moyens, il a parfois été offert comme « cadeau politique », puis certains pêcheurs gabonais ont réussi à progressivement se constituer une épargne suffisante pour se l'approprier.

> « Ici, avant c'était la rame, mais depuis vers 1975, nous avons les moteurs. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Le moteur était déjà là à mon arrivée en 1973 » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « J'ai trouvé le moteur ici [le moteur était déjà utilisé sur la lagune quand je suis arrivé]. J'ai le mien depuis 2003. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Afin d'utiliser le moteur, les pêcheurs ont adapté la poupe de leurs embarcations. Selon les communautés, la poupe auparavant allongée et pointue est coupée pour y adjoindre une planche de bois verticale servant alors de support au moteur, d'autres creusent directement la pirogue monoxyle avec une poupe droite et verticale, d'autres encore réalisent un orifice permettant d'y insérer le moteur tout en empêchant l'eau de pénétrer dans l'embarcation.

Contrairement au maniement de la pagaie ou de la perche pour conduire la pirogue, l'utilisation du moteur hors-bord ne s'apprend qu'à l'âge adulte aux côtés de son père ou de son patron-pêcheur. Les hommes béninois et sénégalais maîtrisent tous le moteur, alors que seuls quelques hommes gabonais en font usage.

Avec cet engin à la technologie complexe, une nouvelle dépendance se créée : carburant et recours au mécanicien généralement nécessaire en cas de panne. Par ailleurs, la durée de vie des pirogues est affectée : la vitesse peut en effet entraîner des dégâts sur l'embarcation. Si le vent souffle, une vitesse mal contrôlée génère des mouvements verticaux répétés de la proue de la pirogue causant parfois de la casse.

> « Avec la vitesse du moteur et le vent d'ici, la pirogue se soulève et tape tape tape, si elle n'est pas chargée, ça se fend. Si c'est la pirogue à rames, il n'y a pas de danger car on ne fait pas de vitesse » (Homme vili de 40 ans, Nkoka, le 01/05/2005)

À cause de la motorisation, la durée de vie d'une pirogue peut alors passer de dix ans à tout juste quatre ou cinq ans sur la lagune. La population s'adapte à un nouvel outil, à ses conséquences néfastes mais aussi bénéfiques : proximité des structures de santé, amélioration du rendement de pêche, possibilité de commerce de poisson frais stocké dans de la glace. En outre, deux grandes embarcations motorisées de la Mairie et de la Préfecture rallient Ndindi et Mayumba deux fois par semaine.

MODERNISATION DES OUTILS DE FABRICATION

Après la venue des entrepreneurs divers munis de véhicules à moteur lourds, les outils, haches et herminettes furent fabriqués en lames de camion récupérées. Désormais, le fils et le neveu héritent de leur père ou de leur oncle maternel, faute de quoi ils devront acheter les outils finis aux commerçants.

> « Il y avait des *fabriqueurs* avec des lames des camions un peu lourds. Les gens donnaient les commandes, tu payes. À l'époque, tu donnes 1000 francs, 2000 francs, 3000 francs. 5000 francs c'est trop. Déjà, en 1960, la vogue commençait à diminuer. Avant il y avait l'activité, il fallait que tout le monde ait sa pirogue. Tu as ton pagaie, ta pirogue, allez, tu pars ! » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

La tronçonneuse, qui nécessite un investissement financier, est désormais détenue par beaucoup de charpentiers piroguiers ne travaillant pas uniquement pour eux-mêmes. Mais elle reste un engin difficile à manier, surtout pour les jeunes :

> « Avec la tronçonneuse, on n'a pas confiance car c'est quelqu'un [un engin] qui va vite ! » (Homme vili de 26 ans, Louando, le 09/03/2005)

FAIRE FACE À UN BESOIN TECHNIQUE NAISSANT DANS UN ESPACE À CONTRAINTES MULTIPLES

Les premiers hommes béninois ayant accosté sur le littoral de la Nyanga sont venus avec leurs pirogues, bien souvent conçues et réalisées au Ghana : de longues, larges, hautes et solides embarcations étudiées pour la navigation hauturière mouvementée. Quand leurs pirogues se sont trouvées trop usagées, certains ont fait venir de nouvelles pirogues du Ghana.

> « Même les Béninois au Bénin achètent leurs pirogues au Ghana, ce sont des professionnels de ça ! » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 2/08/2006)

Puis, cela s'avérant trop coûteux, ils se sont tournés vers leurs hôtes vili navigant en eau douce sur des esquifs creusés par eux mêmes. Seulement, les besoins techniques des hommes béninois faisant face aux contraintes multiples de l'océan ne sont pas les mêmes que ceux des pêcheurs de la lagune. Les pirogues doivent être plus longues, mais surtout plus hautes. Face aux jeux de territorialité dus à leur statut d'étranger ne leur permettant pas de prélever des grumes en forêt, face au savoir-faire vili reconnu dans l'art de creuser les pirogues, les hommes béninois ont finalement choisi de transférer, par un enseignement direct et guidé, une part de leur savoir-faire à l'homme vili, afin de disposer de l'objet dont ils ont besoin.

> « Quand tu es étranger, tu ne peux pas prendre les grumes pour les creuser, c'est trop cher. » (Homme phla de 60 ans, Ozouri, le 24/12/2004)
>
> « Sinon, leur façon de fabriquer, c'est pas pareil comme pour nous, c'est différent. Les menuisiers, ce n'est pas n'importe qui qui fait ça , les menuisiers du Bénin ont montré aux Gabonais. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « Avant de faire ça, c'est nous-mêmes qui indiquent : « Fais comme ça, fais comme ça », pour qu'ils arrivent à faire. » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 02/08/2006)
>
> « Les Béninois mettent encore des chevrons, des lattes. Eux-mêmes font ça. Parfois mon mari creuse la pirogue, leur vend et ils mettent les lattes. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « Mon père, son travail [creuser des pirogues], c'est ça. Il vendait même aux Popos. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « On a adapté à faire ça et voilà comment on a réussi. » (Homme vili de 42 ans, L'Office, le 10/03/2006)

Fabriquer puis vendre ou louer aux Béninois, experts de la mer reconnus « grands pêcheurs » et exigeants en matière de pirogue, devient peu à peu une marque de prestige parmi les hommes vili.

> « Moi-même je peux faire seul ! J'ai fait une petite pirogue pour moi. Même les Popo quand ils pêchent ils venaient louer ça. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)

Les divers enjeux liés au besoin technique ont ainsi entraîné dans leur sillage des jeux d'intégration et d'échange avec les communautés autochtones, puis de nouvelles contraintes d'adaptation pour les Gabonais mais aussi pour les Béninois. Ces derniers, bien qu'ayant transféré une part de leur savoir pour obtenir des pirogues suffisamment hautes, ont en effet été contraints de s'adapter à des pirogues moins longues et moins larges qu'au pays car les essences sont différentes.

> « Là-bas, les bois sont différents, on peut faire les grosses grosses pirogues. Ici, c'est plus petit. » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 14/09/2006)

Ainsi, le besoin technique a été créateur de liens, d'échanges. Du rehaussage nécessaire des pirogues pour la navigation en mer sont nées diverses interrelations entre Gabonais et Béninois : échange de connaissance sur le bois d'œuvre, transfert de compétence, emploi, commerce, nouveaux rapports d'influence.

LE FILET ET L'ÉPERVIER, OUTILS AUX USAGES SPÉCIFIQUES DE CHACUN

Les pirogues de la Nyanga se déclinent selon les communautés, et surtout selon les usages pour lesquels elles sont prévues. Qu'elle soit fabriquée par des spécialistes d'une autre communauté ou par l'homme compétent de sa propre famille, la pirogue a quotidiennement vocation à servir de moyen de déplacement et de support à l'activité de pêche. Des filets de diverses formes se trouvent en conséquence souvent à bord.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

Le filet est l'outil de travail principal des pêcheurs, autochtones comme migrants. Ces derniers adaptent régulièrement sa profondeur, sa longueur, ses lieux et temps de « sorties ». Le filet est ainsi le compagnon de pêche de chacun et se décline selon ses usages et ses propriétaires.

Lors de ma prospection, j'ai pu constater qu'il était l'objet d'échange de savoirs à l'échelle locale, nationale et internationale. Certains mouvements d'hommes ont pour seul motif la démonstration et la conception d'un nouveau filet utilisé à quelques centaines de kilomètres plus au sud.

Le filet est nettement associé aux hommes mais des exceptions remarquables existent, en partie associées à la dichotomie océan-lagune. Il est ainsi support de savoirs, illustrateur des différences mais aussi des interrelations provoquées entre les personnes de différents sexes, nationalités et lieux de vie.

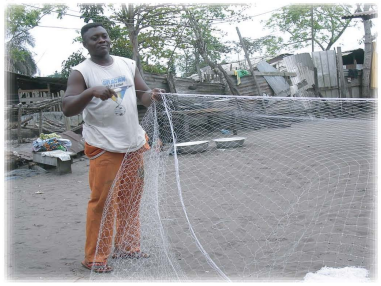
Planche photo 6 : les filets

Le filet maillant

Les pêcheurs béninois montent leur filet sur la plage ou dans leur cour.

Filet des "beaux poissons" utilisé par les Béninois.

Filet des *mbila* utilisé par les Gabonais.



Filet des requins utilisé par les Béninois.

Filet des *nzulu* utilisé par les Sénégalais.

Mayumba et Nkoka, 2005-2006

Navettes des Béninois : en bois ou aluminum, d'un seul morceau.

Navettes des Gabonais, semblables aux petites navettes en bois des Béninois.

Navettes des Sénégalais, faites de deux bois liés entre eux avec de la ficelle.

L'épervier

Pêche à l'épervier à Ozouri : épervier "à poches" conçu par les hommes béninois.

Pêche à l'épervier miniature : épervier petit et peu lesté conçu par les enfants gabonais.

Ozouri et Louando, 2004 et 2006

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

Le filet appartient généralement à la gente masculine et se transmet de père en fils dans les systèmes patrilinéaires et même matrilinéaires des groupes résidant sur les berges de la Banio, particulièrement s'il s'agit de pêche en mer. Les communautés de pêcheurs-agricultrices et celles de pêcheurs exclusifs en mer divisent strictement le travail : la pêche aux hommes, le mareyage aux femmes ; les poissons aux hommes, les coquillages aux femmes.

> « Les fils c'est les filets, les filles les coquillages. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « C'est entre hommes. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

Cependant, les femmes vili de la Haute-Banio vivant dans des villages relativement isolés possèdent elles aussi leurs propres filets.[125]

En fait, des sous-communautés de pratique se définissent selon les ethnies et les types de filets qu'ils emploient : « filets des *nzulu* » pour les hommes sénégalais de la lagune, « filets des *mbila* » pour les hommes et femmes vili de la lagune, « filets des mulets » pour les hommes de Louando, filets de la mer (différents maillages et différentes fonctions (dormant, encerclant, ou dérivant) ciblant requins, sardine, ou « beau poisson ») pour les hommes béninois de l'embouchure.[126]

	FILET MAILLANT ET DORMANT	ÉPERVIER
Sexe des praticiens	masculin, localement féminin	masculin
Classe d'âge des praticiens	adolescents et adultes	enfants, adolescents et adultes
Communautés de pratique	famille, travailleurs, amis et étrangers	famille, amis, étrangers
Marqueur d'identité	oui : objet différent selon les groupes ethniques	oui

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

		FILET MAILLANT ET DORMANT	EPERVIER
Environnement technique direct	Utilisation	pirogue, pagaies, moteur	pirogue ou non
	Fabrication	navette, mesure, rouleaux	navette, mesure, rouleaux
Environnement technique périphérique	Utilisation	sondeur, bassine, balance	seau, bassine
	Fabrication	abris, poteau, pirogue	abris, poteau
Environnement corporel		pieds, bras, yeux / gestes, vue	jambes, bras, mains, bouche, yeux / vue, toucher

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

L'utilisation du filet nécessite une grande aptitude à comprendre les variations de l'environnement physique (vents, courants, consistance des fonds, présence animale, etc.). Le contexte écologique est

[125] Un statut particulier est par ailleurs attribué aux femmes nigérianes car elles pêchent en mer comme les hommes. Il n'y a aucune femme du Nigéria dans la région de Mayumba mais leur spécificité leur vaut une large réputation qui m'a été particulièrement vantée par les Ouest-Africains résidant dans la zone :
« *Les femmes nigérianes elles, elles connaissent tout.* » (Femme phla de 27 ans, Mangali, le 15/08/2006)
« *Au Sénégal, les femmes ne pêchent pas. Au Nigéria, j'ai vu les femmes jeter l'épervier* ! » (Homme peul sénégalais de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006).

[126] Voir les catégories génériques définies par la FAO (Nédélec 1982) et l'intéressante classification de Théodore Monod se basant sur l'action subie par le poisson : engins passifs telles les nappes simples et les tramails et engins actifs fonctionnant par recouvrement-coiffement, tel l'épervier (Monod 1973)

de plus très variable puisque le filet est utilisé dans beaucoup de zones différentes, en eau douce et en eau de mer.

Environnement animal	poissons pélagiques de surface ou de fond, crustacés
Environnement végétal	palétuviers, végétaux sous-marins
Environnement minéral	roche, sable, eau
Saisonnalité de son utilisation	Oui, types utilisés selon les vents, les courants, les espèces recherchées

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

Puisque « *le poisson suit là où il y a les génies* »[127], le pêcheur en quête de poisson doit s'adapter aux présences invisibles. Le filet est encore plus fortement lié que l'hameçon à l'influence de l'invisible, et entraîne des pratiques d'échange avec celui-ci : intégration de plantes magiques dans les plombs chez les Phla, aspersion de jus de manioc accompagnée de prières chez les Vili. Si parfois le filet ne capture que très peu d'espèces, c'est que les esprits des eaux s'en sont mêlés, il faut alors entrer en dialogue avec eux.

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

Le regard que portent les Gabonais sur la pêche en mer au filet est admiratif en raison du courage dont font preuve les Béninois et de la quantité de poissons qu'ils parviennent à capturer, mais ce regard est de plus en plus critique face à la diminution remarquée de la ressource.

> « C'est fatigant là-bas ! C'est dangereux. » (Homme vili de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)
>
> « Les Béninois, eux, ils ont leur système, ils ont beaucoup de filets, le poisson aime. Quand les gens ont beaucoup pêché avec beaucoup de filets, le poisson n'existe plus.» (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Dans cette dernière citation transparaissent deux jugements opposés, admiration et réprobation. Le regard que portent sur l'utilisation des filets les praticiens et surtout les non-praticiens, est souvent difficile à expliciter ; non seulement car il génère des jugements divergents même au sein d'une seule personne, mais aussi car ce regard n'est pas immuable, il évolue avec les changements de contexte et les impacts que l'usage de l'objet lui-même a sur la société locale.

UN OBJET CONÇU, ASSEMBLÉ SELON SES PROPRIÉTAIRES

Lors des entretiens, mes interlocuteurs ne décrivent pas les filets, ils me les montrent parfois mais considèrent souvent que je les connais. En revanche, ceux qui souhaitent et peuvent compléter ma connaissance des filets me présentent les différences qu'ils ont identifiées chez l'autre, ou qu'ils ont dû mettre en œuvre dans leur pays d'accueil : maillage, lestage et flottaison. Ils m'offrent ainsi généreusement leur approche comparative de l'objet culturel *filet*, d'abord géographiquement mais aussi historiquement.

[127] Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006.

DIMENSION DE LA NAPPE ET DE LA MAILLE

La dimension de la nappe de filet et son maillage sont évidemment différents selon les espèces ciblées. Les pêcheurs migrants pointent souvent les variations de longueur des filets et de type de maille.

> « Au pays [Sénégal], il y a le courant, pas ici. Quelque soit la longueur il n'y a pas de problème. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « Ici, on paye tout le rouleau de 400 mètres. Chez nous [Sénégal], mais c'est 200 mètres. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « La maille est différente : maille 100 à 200 là-bas. [Ici, au Gabon, c'est 25 à 90 sur la lagune].» (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « Raccommoder c'est le même, ce qui diffère c'est la maille. C'est pareil Bénin, Gabon, les filets des bars des sardines. Tout ce que nous voyons ici c'est pareil comme le Bénin.» (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

L'ART DE LESTER UN FILET : PLOMBS, PIERRES, PILES USAGÉES, COQUILLAGES…

Au Gabon, les filets sont couramment lestés avec des plombs. Les Sénégalais usent de pierres, les Béninois mêlent pierres et plombs, et se distinguent ainsi des autochtones.

> « Eux, les Sénégalais, ils ont leur système de mouiller le filet, c'est avec les pierres, pas avec les plombs. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Les cailloux pèsent plus, alors que les plombs balancent si il y a beaucoup de courant . » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 31/08/2007)

Certains Gabonais s'en inspirent et reproduisent ce type de lestage, particulièrement dans la lagune. Les Sénégalais, souvent très inventifs, utilisent tout matériau qu'ils peuvent avoir à disposition. Relativement isolés en plein milieu de la lagune, ils transforment leurs piles usagées[128] en lest des filets (photo 20).

Photo 20 : Lest sénégalais fait d'une batterie usagée enveloppée de papier et d'imperméable, Nkoka.

> « On entoure les piles de papier mais il faut mettre de l'imperméable autour. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Au Bénin, pour lester l'épervier, filet recouvrant dont les Béninois sont reconnus spécialistes au Gabon, les pêcheurs avaient pour habitude de se servir de coquilles de bivalves[129], pratique qu'ils ont totalement abandonnée au Gabon au profit des plombs plus lourds et plus simples à agencer.

> « L'épervier au Bénin, on mettait des coquilles de coquillages percées, pour faire les plombs du filet ». (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)

L'ART D'ALLÉGÉR UN FILET

La ralingue supérieure est allégée de flotteurs, composée de divers matériaux modernes : semelle de babouche découpée, flotteurs spéciaux du commerce et régulièrement des bidons d'huile vides en plastique. Il devient extrêmement rare, comme pour la pêche à la ligne, d'identifier des flotteurs en

[128] Écoutant beaucoup de musique du pays et de musique musulmane sur des lecteurs de cassettes dans une zone où l'électricité n'arrive pas, ils sont de grands consommateurs de piles.
[129] Il s'agit de bivalves à coquille blanche, peut-être les arches *Anadera senilis*.

matières végétales. Les branches du parasolier, *Musanga cecropioides*, [mùsèŋgə̀] en vili, étaient effectivement transformées en flotteurs il y a quelques dizaines d'années :

> Assolo : « Maintenant eux ils avaient des flotteurs. Ces flotteurs-là c'était les parasoliers. Ils coupaient des parasoliers, il fallait faire sécher et mettre… »
>
> Beau-frère : « Ça servait de flotteur »
>
> Catherine : « Quelle partie du parasolier ? »
>
> Assolo : « Les petits, son tronc là, mais ce sont les branches du parasolier, c'est pas le gros gros, les branches du parasolier qu'on découpait en mini morceaux* et faire sécher.
>
> Beau-frère : « Si tu coupes un morceau là ça va flotter »
>
> Assolo : « À l'intérieur comme il y a genre comment je peux appeler ça, un flotteur qu'il faut faire sortir ce flotteur là pour donner le vide, c'est dans ce vide là, c'est ce cœur là qui te permet de faire passer le fil aussi voilà. »
>
> Dialogue avec deux hommes vili d'une quarantaine d'années, Vavu, le 26/03/2006

UNE UTILISATION CARACTÉRISTIQUE DE CHAQUE GROUPE DE PÊCHEURS

C'est surtout dans l'utilisation de l'objet culturel choisi que les informateurs se sont révélés très loquaces, notamment en répondant à ma question « les filets ont-il vécu des changements ? » : la plupart des hommes migrants m'ont présenté les filets et la manière qu'ils avaient de les utiliser chez eux. Ils m'exposaient finalement les différences constatées entre les utilisations des filets au Gabon et celles des filets au pays.

> « Au pays, on fait plus le filet à la traîne, accroché à la pirogue. Au pays, il y a la senne. » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « Ici, ils mouillent, ils dorment. Là-bas au Congo, ils tapent toute la nuit. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

À leurs lèvres, les raisons avancées de ces différences restaient obscures ou se justifiaient par la composition de la ressource halieutique, elle-même expliquée par la qualité de l'eau ou la constitution des fonds aquatiques.

> « Là-bas au Congo, il y a la carpe, ici c'est le mâchoiron. » (Homme vili congolais de 25 ans, Nkoka, le 30/08/2006)
>
> « Ici, il y a plus de *mbila*. Là-bas [au Congo], il y en avait au lac Conkouati mais c'est fini. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)
>
> « Au Sénégal, les *nzulu* font 5 à 10 kg, ici, ils font plus de 20 kg. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « L'eau d'ici est trop lourde. Pour ramer là-bas, c'est facile. Pour ramer ici, c'est difficile. Ce n'est pas le courant, c'est la qualité de l'eau. » (Homme peul sénégalais de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

Bien que pêchant avec des filets dormants dans la même zone, la manière de remonter le filet dans la pirogue est différente entre Gabonais et Sénégalais (photo 21). Les premiers remontent les filets depuis la poupe de l'embarcation, et déplacent progressivement vers la proue chaque section de filet formant un tas[130]. Les seconds relèvent le filet depuis la proue de la pirogue, ralingues supérieure et

[130] Un filet est composé de plusieurs sections de filets reliées entre elles par un nœud sur chacune des ralingues (sections de 200 à 400 mètres de long).

inférieure assemblées dans leurs mains, chaque section de filet formant également un tas (mais qui ne sera pas déplacé par la suite). Le premier tas est formé à l'extrémité avant de la pirogue, le second le jouxte, jusqu'au dernier.

Photo 21 : Mise en parallèle des techniques de deux communautés pour remonter les filets.

APPRENDRE ET ENSEIGNER

Comme pour l'objet culturel *pirogue*, fabrication et utilisation sont associées à des modalités d'apprentissage distinctes. Adultes comme enfants apprennent à utiliser l'objet avant de savoir le fabriquer.

APPRENDRE À MANIER LE FILET

LES FILETS MAILLANTS ET DORMANTS, UN APPRENTISSAGE BASÉ SUR L'OBSERVATION

De l'observation à l'accompagnement : le rôle des « pères »

L'entrée dans la communauté de pratique se fait en observant les praticiens. À force de regarder, chacun peut se lancer.

> « J'ai appris à force de regarder. » (Homme phla-vili de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »
>
> « Est-ce que ça s'apprend même ? Personne n'a appris. J'ai vu comment les gens font et je me suis lancé aussi, mais dire que quelqu'un m'a appris, non. Tu vis à côté de Papa, tu es à côté des hommes et c'est comme ça que ça s'apprend. » (Homme phla de 68 ans, L'office, le 19/09 /2006)
>
> « J'ai regardé comment mon père il jette, et moi aussi j'ai démerdé à apprendre. » (Homme vili de 40 ans, Louando, le 09/08/2006)
>
> « Papa, je partais jeter avec lui souvent à la pêche, même au tapage la nuit il me met au bout de la pirogue, je regarde comment il fait. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Papa. On lui collait comme il n'a pas fait beaucoup de garçons. C'est comme Noël, les filles l'aident. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)
>
> « Personne, juste en regardant les autres. En 1995, je partais déjà à la pêche avec Papa Rémi, d'abord en lagune avant la mer. Mais tout le monde ne commence pas par la lagune. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)

Mais « *montrer* » est aussi perçu comme nécessaire dans la chronologie de l'apprentissage. Apprendre à manier le filet est transmis de père en fils et d'oncle à neveu. Même si dans certains villages presque toutes les femmes possèdent leur propre filet et pêchent quotidiennement, le filet reste véritablement le domaine masculin : ces femmes reconnaissent au père le devoir (ou le droit ?) de *montrer* à leur fils.

> « Non, je ne montrerai pas à mon fils, c'est son père qui va lui montrer. » (Jeune femme vili de 15 ans, Louando, le 09/08/2006)
>
> [Qui vous a appris ?] « Mon oncle, le neveu de maman, le 'grand docteur des poissons'[131] qui était à l'embouchure. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Papa, on a grandi à côté de Papa et c'est ce que papa faisait. C'est le nom de Papa qui est toujours devant. » » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « J'ai montré à mes enfants propres, et à d'autres enfants de la famille, les petits frères. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

Souvent, les hommes considèrent aussi qu'ils enseignent à jeter le filet à tous les plus petits qu'eux, les enfants du village qui vivent à leurs côtés.

> « Oui ! Aux petits-enfants. Quand on partait, ils profitent : tu rames doucement, tu jettes, après ils sont déjà habitués… » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Il y a les enfants du village, tous travaux ça s'enseigne. » (Homme vili-lumbu de 28 ans, Bana, le 15/04/2006)

De la migration à l'apprentissage : le rôle des femmes

Apprendre de son père ou d'un homme est la situation la plus courante mais il existe des exceptions : une femme non-native de la région qui vient s'y installer bénéficiera du savoir d'une femme locale. De même, les hommes étrangers apprennent plus souvent de leur femme, meilleure connaisseuse des lieux et des usages en cours au village.

> [À qui avez-vous appris ?] « À la femme de Moussa, qui est une femme vili de Ndindi, comme elle n'a pas grandi ici. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Pour lancer le filet, c'est ma femme qui m'a appris. Je voyais comment elle faisait, moi aussi j'allais. Je prends aussi l'habitude. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

De la terre à l'eau : le rôle des activités annexes

Sur la lagune, tous les enfants, garçons comme filles, avant d'aller accompagner leurs parents pour jeter les filets à l'eau ou les relever, ont d'abord été invités à transférer le poisson pêché de la pirogue à la maisonnée, puis à assister le pêcheur ou un de ses aînés pour « arranger les filets », c'est à dire pour démêler les filets et les installer méthodiquement prêts à être remis à l'eau le soir ou le lendemain (photo 22).

[131] Les Gabonais comme les Béninois aiment beaucoup surnommer leurs amis ou les membres de leur famille de sobriquets accrocheurs, le plus souvent dans le but de se moquer gentiment de la dite personne.

Photo 22 : Filles et garçons *arrangent* les filets dans les pirogues. Nkoka et Malembé.

Si les filets ne sont plus jetés en lagune mais en mer, dans un milieu très contraignant et imprévisible, nécessitant de plus un investissement financier supplémentaire (carburant), les plus jeunes se doivent de participer à une longue série d'activités annexes avant, à terre comme en mer :

> « Nous on a commencé comment* ? Tu vas à la plage, tu pousses les pirogues. Tu amènes la balance, tu transportes les choses, le matériel… » (Homme phla de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006)
>
> « Au début, en mer, tu diriges la pirogue quand ils tirent le filet, tu lances le gros flotteur. » (Homme phla de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006)

En outre, l'apprenti, chez les pêcheurs béninois, ne dispose pas de l'initiative de son apprentissage effectif de l'utilisation du filet. Son père, son oncle, ou son patron[132] choisissent le moment qu'ils jugent adéquat.

> « C'est pas quelque chose qu'on montre [l'utilisation du filet]. Un jour, on te dit « Allons, avec nous ! » (Homme phla de 22 ans, L'Office, le 20/09/2006) »
>
> « Il a déjà pu faire certaines tâches donc on va l'amener au haut niveau, en mer »... Quant tu vas tu as le goût ! Puis là-bas, tu es tout pâle !! » (Homme phla de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006)

L'ÉPERVIER, UN APPRENTISSAGE LONG ET DIFFICILE

Par opposition au filet qui se met à l'eau à plusieurs, pour lequel le lieu est choisi par l'expert accompagnant le novice, l'épervier est une entreprise solitaire. Être à l'affût et surprendre le poisson sur l'instant s'acquiert à force de pratique. En effet, l'épervier ne s'enseigne pas, il se pratique : « *Prends ! Toi aussi tu vas faire, je vais voir* » ; et avant de parvenir à surprendre ses proies , il faut s'entraîner et répéter de multiples fois le geste du lanceur d'épervier.

> « C'est plutôt le filet l'épervier qui est tellement difficile. Vous pouvez faire six mois sans savoir ! » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)

[132] Beaucoup de jeunes pêcheurs, appelés par leur patron (souvent un oncle paternel plus ou moins éloigné) au Gabon, ont appris toutes les manœuvres de pêche de cet homme, qui justement, les appelle « *les enfants* ».

> « Je jette, mais un peu seulement. L'épervier, on ne peut pas t'apprendre : seulement regarder. Au début, ça ne peut pas bien s'ouvrir mais vers la fin ça s'ouvre. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Ma mère m'a appris, ma mère faisait tout comme un homme. Elle me dit : « Prends ! Toi aussi tu vas faire, je vais voir. ». » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)

APPRENDRE À MONTER ET RÉPARER LE FILET

Les experts en montage sont les hommes béninois, ils ont appris en regardant leurs pères, les autres hommes, en montant ensemble les filets à la plage (photo 23).

Photo 23 : Zidane apprend à monter un filet avec les autres hommes sur la plage de l'Office.

> « Moi-même j'ai appris. Comme je voyais les gens faire, c'est là où moi aussi j'ai commencé à essayer. » (Homme phla de 49 ans, L'Office, le 04/08/2006)

Les Vili de la Haute Banio savent parfois monter les filets. Dans la Basse-Banio, c'est très rare. Les Béninois montent les filets pour leurs hôtes en échange d'argent, de poisson ou de boisson.

> « J'ai fait monter ça à l'Office avec les Béninois. Ils ont coupé en deux sur la longueur et ont ajouté le nylon en bas car le crin ça se gaspille* avec les coquillages et les crabes. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 20/02/2005)

Quant aux rares Gabonais qui maîtrisent les bases du ravaudage, ils l'ont appris à force d'observer :

> « C'est comme les autres font. Il ne faut pas rester maboulement*. Quand je trouve quelqu'un en train de réparer le filet, je pose mes yeux. Ce n'est pas l'école qui t'apprend ça. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 28/02/2005)

En conclusion de mon enquête portant sur l'apprentissage du filet, dans son utilisation comme dans sa fabrication, une femme synthétise :

> « Pour connaître, il faut aller avec eux-mêmes, comme tu fais là, tu vas bien connaître. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

Cette femme, qui me voit enquêter, assister les hommes dans le ramendage des filets, qui me voit charger les pirogues et accompagner les pêcheurs en mer, m'explique que c'est ainsi que je vais connaître, savoir faire, alors qu'aucune autre femme du village ne pourrait. C'est réellement dans la pratique que l'on peut apprendre, il ne suffit pas de voir. Sans cette opportunité offerte d'accompagner, « *d'aller avec* », on ne peut pas « *connaître* ».

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

QUAND L'INNOVATION VIENT DES GÉNÉRATIONS EXTRÊMES

LES ENFANTS INNOVENT

Les enfants lumbu de Louando font preuve d'inventivité dans beaucoup de leurs activités ludiques : des espèces végétales pour jouer, des casseroles ou des boîtes de conserve transformées en piège à crabes, et des éperviers d'un genre nouveau. À la saison sèche, en 2006, une rivière proche du village devient très peu profonde. Très vaseuse, elle contient de nombreux petits poissons difficiles à capturer à la ligne ou à la main. Les enfants ont alors eu l'idée de réaliser des répliques miniatures des éperviers de leur père ou de leurs voisins béninois, en recyclant des morceaux de filets usagers.

> « Oui, nous [avec mon cousin] on a fait des petits éperviers avec des vieux filets, pour attraper les carpes dans la boue. » (Garçon vili-lumbu de 13 ans, Louando, le 09/08/2006)

D'une surface de moins d'un mètre carré, les filets très peu lestés ne s'enfoncent pas dans le substrat et permettent aux enfants de capturer de petites espèces de silures ou de tilapias, qu'ils dégustent ensemble. Les adultes du village s'étonnent de l'inventivité des enfants :

> Un oncle : « Cette année, j'ai vu ça. J'ai été étonné ! » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)

LES ANCIENS S'ADAPTENT À LEUR VIEILLISSEMENT

Les Anciens, pour leur part, perdent certaines facultés en vieillissant et ne peuvent par exemple plus exceller pareillement dans le lancer de l'épervier. Un homme est parvenu à transformer légèrement sa technique pour rester concurrentiel. Il s'est affranchi de l'usage de sa bouche en utilisant une autre partie de son corps : son pouce.

> « Avant , je jetais l'épervier en tenant avec la bouche mais ça me faisait mal aux dents. Aujourd'hui c'est avec le pouce, depuis plus de vingt ans. C'est Dieu qui m'a donné l'idée de le faire. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)

Aussi, un changement technique peut se manifester au cours de la vie, en raison des modifications corporelles de l'individu lui-même.

Ces deux exemples mettent en avant l'esprit inventif des deux tranches d'âge extrêmes des communautés, qu'elles soient autochtones ou migrantes. Une réflexion plus poussée pourrait être intéressante sur le rôle que ces générations jouent dans l'innovation au sein de leur société et des sociétés voisines.

QUAND TECHNIQUES ET MATÉRIAUX NOUVEAUX PROVIENNENT DE L'EXTÉRIEUR

COTON ET NYLON, NOUVEAUX MATÉRIAUX APPORTÉS PAR LES BLANCS

Dans la Nyanga, les Vili avaient pour habitude de pêcher avec des filets en fibre végétale.

> « Les grands-parents, les parents, ils faisaient les filets de 25-30 mètres en écorce de bois [lùvùùŋg] ou en racines de palmiers » (Homme vili de 43 ans, Nkoka, le 06/03/2006)

> « Depuis mon jeune âge, je voyais mon père. Papa faisait ça en liane de brousse, mais comme les français ont amené les machins là en nylon… » (Homme vili de 65 ans, Mayumba, le 11/03/2005)
>
> « Avant, il n'y avait pas les filets des Blancs, ils tissaient avec les histoires d'ananas. Les branches d'ananas, tu mets d'abord au soleil. Tu enlèves ce qui le couvre : ce qui est dedans c'est le fil. Les Blancs ont amené le nylon. Ceux qui en avaient, allez : amarrer*, suspendre… Tout le monde s'intéressait maintenant au filet des Blancs.» (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Dans les années trente, un homme vili est allé découvrir les filets en coton importés par les Européens à Port-Gentil, et en a ramené quelques rouleaux. Les hommes ont très rapidement adopté cette nouvelle matière pour un outil qu'ils maîtrisaient déjà.

> « Ils avaient déjà cette technique là donc par rapport au changement du fil eux ils pensaient que le système pouvait changer. Or c'était le même système. » (Homme vili de 93 ans, Vayu, le 27/03/2006)
>
> « Avant, ce filet-là, c'est toi-même* : tu pars payer les bobines et tu couds ça. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Ce nouveau matériau permettant de faire de plus longs filets, a eu des répercussions sur la pêche au filet dormant ou à la traîne et a entraîné des modifications de pratiques. On ne pêche pas de la même manière et dans les mêmes lieux avec un filet de vingt mètres et un filet de plusieurs centaines de mètres : l'évolution de l'outil a entraîné l'évolution de la technique. Par ailleurs, le nombre de prises à considérablement augmenté.

> « Beaucoup de gens venaient maintenant voir ça alors lui quand il partait à la pêche c'était remplir une pirogue. » (Homme vili de 93 ans, Vayu, le 27/03/2006)
>
> « Et puis vraiment la personne va à 18h à la pêche ; avant 22h il est déjà revenu, il a déjà rempli la pirogue » (Homme vili de 42 ans, Vayu, le 27/03/2006)

Quand la fibre d'ananas devient fil de nylon…

- Mais encore avant il y avait les Blancs. Avant, avec les histoires d'ananas, tu le prends mettre au soleil, tu fais avec le couteau kahh kahh kahhh kahhh, tu fais avec le couteau : ce qui est dedans c'est le fil. Le fil là c'est avec ça que tu peux fabriquer le fil. Mais après les Blancs ils ont amené le nylon. C'est ça. Les autres ils ont abandonné.
- Les Blancs ils ont amené le nylon ça fait longtemps ?
- Oooh ça fait longtemps.
- Toi quand tu étais petit tu avais vu l'ananas ?
- L'ananas j'avais vu.
- Tu avais fait ?
- Non, j'étais encore trop petit.
- Tu pouvais avoir quel âge ? Trois ans ? Quatre ans ?
- Ohhhh… Quatre ans….
- Dix ans ?
- Non, dix ans c'est trop ! Quand j'avais déjà 10 ans ça n'existait plus. Quand j'avais déjà 10 ans ça n'existait plus.

Échange avec Papa Aloïse à Louando en 2005
Homme lumbu de 54 ans aujourd'hui décédé

Alors que tout homme pêcheur était capable de mailler un filet lorsque celui-ci était confectionné en fibres végétales, l'arrivée progressive du coton puis des nappes de filets, par définition déjà maillées, a entraîné la diminution du nombre d'experts gabonais en maillage, puis en montage (tâche qu'ils confient désormais souvent à un homme béninois). Aujourd'hui, aucun Gabonais dans la région ne sait mailler un filet, quelques-uns savent les monter, voire les réparer ou apprennent (ré-apprennent ?)[133] ces compétences des pêcheurs sénégalais ou béninois.

BIDONS EN PLASTIQUE PLUTÔT QUE FLOTTEURS VÉGÉTAUX

Comme spécifié lors de la description de l'art d'alléger son filet et de le faire flotter, les objets et matériaux modernes ont peu à peu remplacé complètement les flotteurs en branches de parasolier. Le recyclage a une place très importante dans le monde de la pêche et participe à l'évolution des différents objets qui le composent.

UN OUTIL TRANSFORMÉ PAR LES BÉNINOIS : L'ÉPERVIER

Un épervier sans poche devient « avec poches » grâce aux Béninois (photo 24). Les hommes gabonais, forts de l'efficacité de l'instrument ainsi transformé, l'adoptent.

[133] Au-delà de l'individu isolé, c'est le groupe qui « ré-apprend » alors qu'il savait avant, lorsque ces compétences étaient acquises au travers de l'enseignement de leur père ou de leur oncle maternel.

« Quand j'ai grandi, l'épervier de mes parents n'était pas si long que pour les Béninois. Et nous il n'y avait pas les sacs [poches réalisées par couture régulière de la ralingue inférieure] ».(Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

« Tu tires ça bah beaucoup de poissons ils sortent. Mais maintenant à présent là les Béninois là sont venus aaaahhhh ils font leurs filets là faut mettre le sac. Dès que tu jettes, bououououh même pas cinq minutes après tu tires. Donc le poisson que tu tires après ils tombent dans le sac. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Photo 24 : Détail d'un épervier béninois : les poches

Le changement du contexte humain du fait de l'installation de migrants, entraîne dans ce cas une transformation technique de l'objet puis son adoption généralisée.

QUAND L'ENVIRONNEMENT SOCIAL SE TRANSFORME

En mer, la pêche au filet auparavant réalisée par les hommes vili, est aujourd'hui uniquement le domaine des ouest-africains. L'outil lui-même a parfois fait l'objet d'un transfert de propriétaire :

« Depuis que les Béninois sont venus, les Vili ont négligé ça. On voit les Vili, ils partent déposer les filets chez les Béninois. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

La variation du contexte humain a entraîné une transformation nette de la pratique locale : la collecte de la ressource de pleine mer est délaissée par les Gabonais. Le filet aux yeux des Gabonais de la Nyanga est devenue dichotomique : soit il est associé au domaine maritime, celui des Popo, les Béninois, soit il est associé à la lagune, celui des Vili et Lumbu. L'étude de cet objet culturel et de ses évolutions met en évidence qu'il s'est véritablement opéré un clivage entre deux milieux écologiques et deux groupes humains, culturellement et historiquement nettement différents.

QUAND L'ENVIRONNEMENT PHYSIQUE SE MODIFIE

L'environnement physique, qu'il soit lié uniquement au biotope et au climat, ou qu'il soit aussi constitué d'éléments anthropiques, se modifie sans cesse. Les grandes capacités d'adaptation des communautés directement dépendantes du milieu qui les entoure sont en conséquence largement sollicitées.

ADAPTER SON OUTIL AUX VARIATIONS DE L'ENVIRONNEMENT ANIMAL

Quand le comportement des espèces génère de nouvelles pratiques

Suite à un nouveau comportement des espèces aquatiques qui, d'après les discours des pêcheurs, contournent désormais les filets dormants, les Béninois ont par exemple entrepris de rendre ces derniers invisibles aux poissons. Ils teignent leurs filets en les faisant tremper plusieurs jours dans une décoction de palétuviers (photo 25).

« Papa met les filets dans la touque[134]. On coupe les palétuviers, on en remplit deux cuvettes. Tu mets dans une marmite avec l'eau sur le feu. Après, la couleur là sort d'abord. Tu jettes ça dans le tonneau avec le filet. Ça reste même une semaine. Et le filet change de couleur. » (Jeune fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

Photo 25 : Teinture des filets à l'Office. Les filets extraits de la touque sont mis à sécher derrière la maison.

Quand la diminution de la ressource engendre une pression accrue

Pour répondre à une nette diminution de la ressource halieutique, les pêcheurs multiplient le nombre de sections de filets et augmentent ainsi considérablement la longueur de nappe qu'ils mettent à l'eau : elle est doublée ou triplée selon les zones et les pêcheurs.

« Avant on pêchait avec deux rouleaux ; aujourd'hui, tu pêches avec cinq rouleaux quatre rouleaux ! Avant, tu ne peux pas pêcher avec cinq rouleaux ou tu vas rester toute la journée ici à décrocher le poisson !! » (Homme peul, Nkoka, le 27/03/2006)

Aujourd'hui, des kilomètres de filets barrent en permanence les eaux de la lagune comme celles de l'océan. Le nouveau système de valeurs qui permet aux hommes de s'insérer dans l'économie moderne a transformé la vocation des pêcheurs locaux : la recherche du poisson n'est plus seulement alimentaire mais aussi financière. L'écosystème pourra-t-il fournir encore longtemps ?

ADAPTER LE MONTAGE DES FILETS À LA PRÉSENCE DES MOTEURS

Par ailleurs, les moteurs étant devenus de plus en plus courants sur la lagune, les Sénégalais qui pêchent essentiellement au filet dormant ont dû adapter leur technique de montage de filet à ce nouvel environnement physique. En effet, les moteurs des embarcations traversant la zone de pêche sectionnent plus qu'occasionnellement la ralingue supérieure des filets. Afin qu'à la suite d'une de ces coupures, la nappe de filet ne descende pas au fond de l'eau, laissant ainsi un passage aux poissons, les Fulbé ont multiplié le nombre de nœuds raccordant la nappe à la ralingue.

« Au Sénégal, on fait un nœud chaque 10 à 15 mailles, au Gabon c'est à chaque maille. Si le moteur coupe, tout ne part pas. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Le temps de travail à la réalisation du filet est augmenté en conséquence, au profit d'une meilleure rentabilité de l'outil.

[134] La touque est un récipient en plastique destiné au transport et à la conservation de certains produits, puis réutilisé pour divers usages au Gabon, notamment par les pêcheurs et les mareyeuses.

LE VIVIER, ÉLÉMENT AU SEIN DE COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE IMBRIQUÉES

Avec les précédents objets culturels phares, j'ai pu faire état de quelques moyens mis en œuvre par les habitants de la Nyanga pour avoir accès à la ressource aquatique. Afin de prolonger notre approche des interactions que les hommes entretiennent avec le littoral tout en affinant notre compréhension de la dynamique des savoirs qui y sont liés, nous allons désormais nous pencher sur les moyens de conserver la ressource vivante capturée.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

Le vivier, dans son acception générale, permet de conserver le poisson vivant, frais. Il s'insère ainsi dans un champ de savoirs qui n'implique pas de transformation. Il se distingue des autres objets par la modification de l'espace sans transformation de l'espèce puisque celle-ci reste vivante. Cette caractéristique a été déterminante dans mon choix.

De plus, le vivier est apparu comme marqueur d'identité d'importance, car lors de mes premières missions, je n'ai rencontré que des exemplaires de petite taille chez quelques Vili de la Haute-Banio, et des grands modèles fort visibles et connus de tous chez les Sénégalais. Les enquêtes qui ont suivi ont pu révéler l'histoire de l'objet dans chacune des communautés.

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

Le vivier est nettement marqueur d'identité. Il est aussi l'exclusivité du sexe masculin dans les quatre communautés de la Banio, mises à part quelques dames-jeannes utilisées par certaines femmes lumbu.

Sexe des praticiens	masculin, exceptionnellement féminin
Classe d'âge des praticiens	adultes
Communautés de pratique	famille, amis
Marqueur d'identité	oui

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

Plus complexe dans sa fabrication que l'objet précédent, le vivier a une utilisation simple, variable selon les communautés dans leur pays mais relativement homogène aujourd'hui au Gabon. Le vivier y est plus souvent fixe, non-flottant et immergé dans l'eau douce ou saumâtre de la lagune.

Environnement technique direct	filets, métal
Environnement technique périphérique	pirogue, filets
Environnement corporel	bras, gestes, yeux / toucher, vue

Planche photo 7 : les viviers

Préparation des "coeurs de bambou"

Assemblage des "coeurs de bambou"

Vivier en usage

Socoma, 2005

Vivier fait d'une nappe de filet recyclée

Tchianzi, 2006

Vivier "dame-jeanne"

Louando, 2006

"Viviers des Sénégalais"

nappe de filet sur cadre en bois

nappe de filet sur cadre en métal

Nkoka, 2006

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

Le vivier est plongé dans l'eau et son utilité dépend fortement de son emplacement. Il peut être totalement ou partiellement immergé. Les espèces animales qu'il enferme varient selon les communautés et leur spécialisation halieutique.

Environnement animal	mâchoirons, silures, crustacés, tilapias
Environnement végétal	bois, herbes
Environnement minéral	sable, eau
Saisonnalité de son utilisation	oui : position variable selon le niveau de l'eau et les espèces

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

Les viviers, au travers de mes enquêtes, ne se sont pas révélés porteurs de fortes relations à l'invisible.

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

DES VIVIERS DE TYPES VARIÉS SUR LE SOL GABONAIS

Les viviers sont des bassins, des réservoirs ou des récipients permettant de conserver le poisson vivant dans l'eau. Sur le sol gabonais, et spécialement sur le littoral de la Nyanga, différents types se rencontrent (voir planche photo 7).

VIVIERS DE PETITE TAILLE EN BOIS

Les viviers de petite taille fixés à proximité de la plage dans la lagune se rencontrent dans la Haute-Banio mais sont peu visibles. En avril 2005, j'en ai remarqué un d'environ un mètre sur un mètre à l'entrée d'un campement au sud de la lagune. Des segments de bambous de Chine, *Bambusa vulgaris*, croisés perpendiculairement constituaient les parois de deux faces opposées tandis que des morceaux de filets de maille 30-35 formaient les parois des deux autres faces. Ils sont conçus depuis longtemps par les Vili avec divers bois de la forêt.

> « Il en existe en petits bois, les *gaulettes*[135] sur la Banio. Les Gabonais font ça. Moi-même, j'ai vu la manière de fabriquer et j'ai fait. » (Homme lumbu de 34 ans, Nkoka, le 22/08/2006)
>
> « À Ndindi, il y a les petites nasses, mais pas des comme les Sénégalais. C'est avec les bambous plus les filets autour. Les Vili font ça. » (Garçon vili de 16 ans, Nkoka, le 29/08/2006)
>
> « Dans la zone haute de la Haute-Banio, ils plantent des morceaux de banda rouge[136] pour faire un enclos. » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Les Vili et les Lumbu en construisent également en *cœur de bambou*, nom donné à la moelle du rachis de la feuille de palmier-raphia (*Raphia sp.*), très léger et très utilisé pour fabriquer des viviers, des jouets ou encore des flotteurs de ligne à main. Les différents éléments sont assemblés par des lianes ou des écorces de végétaux. Un seul terme vili [ńdìkə̀] désigne les nasses et les viviers, le terme français *vivier* étant d'ailleurs inconnu des locaux.

[135] Terme entendu une seule fois, qui se rapporte peut-être à « petites gaules ».
[136] *Gilletiodendron pierreanum* ?

> « Ils plongeaient ça dans l'eau pour la conservation, une nasse fabriquée en cœur de bambou. » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « À Setté-Cama, on fait des nasses avec le cœur de bambou. Je n'ai pas grandi là-bas, mais mon père est né là-bas. J'ai fait quatre ans là-bas avec ma femme (1983 à 1987). C'est pour les carpes, les *nzulu*, les mâchoirons. Mon oncle, mort il y a deux ans, faisait ça ici à Louando. On peut garder le poisson pendant cinq jours dans les petites rivières, même derrière là. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « Avant , il y avait le système des petites nasses en liane, en bambou pour les Vili. Les silures et les *ngodo*, mais pas les *mbila*, ils ne résistent pas. Tu mets les noix de palme pour qu'ils mangent. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

VIVIERS EN GRILLAGE OU EN FILETS

Il est également répandu de construire un vivier fait d'une structure en bois sur laquelle sont fixés des morceaux de grillage ou de filet.

> « On fait ça avec les grillages ou avec le gros filet petite maille. On met le bois dedans. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « L'essentiel d'avoir un gros filet après vous clouez seulement la cage. Les gros filets tu peux ramasser ça à la plage, ce sont ceux que les chalutiers jettent. » (Homme vili, Bana, le 22/08/2006)

Les femmes béninoises, non-praticiennes, qui ont circulé sur la lagune ou qui ont entendu leurs maris décrire les lieux qu'ils ont visités, connaissent aussi les manières de faire des habitants de la Haute-Banio :

> « En grillage à la Banio, pour mettre les carpes. Mais c'est rare. Les hommes et les femmes font. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

La pratique est effectivement rare, mais plutôt masculine. Ce qui est mixte est l'activité précédant la mise en vivier : la pêche à la ligne, maîtrisée par les Gabonaises de la Haute-Banio. Conter ses activités est courant dans les ménages et contribue largement à la diffusion des connaissances.

DAMES-JEANNES

La dame-jeanne, grande et grosse bouteille de verre d'une contenance de deux à cinquante litres, a été importée par les colons pour transporter certains liquides, notamment du vin. À mes questions sur l'existence des viviers, les habitants de Louando, Vili et Lumbu, m'ont tous cité les dames-jeannes.

> « Je n'en ai jamais vu ici [des viviers en pleine eau]. Mais il y a les dames-jeannes. » (Garçon vili-lumbu de 13 ans, Louando, le 09/08/2006)
>
> « Pour ma grand-mère, la dame-jeanne existait déjà. » (Femme lumbu de 46 ans, Louando, le 12/08/2006)

Les dames-jeannes permettant effectivement la conservation du poisson vivant peuvent être considérées comme des viviers. Elles se distinguent des autres par leur faible contenance et leur goulot étroit n'acceptant qu'un nombre limité de poissons, qui plus est, uniquement de petite taille.

> « Nous, c'est les silures qu'on met dans les dames-jeannes. » (Garçon lumbu de 17 ans, Louando, 2006)
>
> « Dans les dames-jeannes, si il y a beaucoup, surtout les silures. Même les carpes : si tu gagnes, si c'est beaucoup tu peux faire ça. » (Femme lumbu de 46 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « La dame-jeanne de 20 litres c'est pour les silures surtout, pour tout sauf les mulets, fidèles et sardines (carpes, rouges, mâchoirons d'accord…) » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)

Les habitants ont conservé les dames-jeannes mais les destinent désormais très peu à cet usage. Soit elles sont stockées dans un coin de la propriété, soit elles servent de collecteur à vin de palme.

> « J'ai remarqué ici on prenait les silures on mettait ça dans les dames-jeannes de vingt litres. Obamba [jeune homme de 23 ans] a fait ça avec une bouteille d'un litre pour les petits silures. Tu mets de l'eau la nourriture… Mais depuis cinq ans on ne fait plus. [Pourquoi ?] Car on n'avait plus de silures ici. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

LES VIVIERS AU PAYS : BÉNIN ET SÉNÉGAL

Lorsque la question des viviers est abordée, les informateurs s'attaquent rapidement à une comparaison, ou tout du moins à une description de ce qui se fait dans leur pays, par opposition à ce qui se fait au Gabon, qu'ils n'ont pas pu reproduire.

VIVIERS DU BÉNIN

Au Bénin, les viviers ([àdjà] en phla), sont utilisés pour mettre différentes espèces de poissons et de crustacés. Ils sont souvent placés en mer à quelques dizaines de mètres de la plage, ce qui ne se fait pas au Gabon, par manque de clientèle désireuse de poisson frais et par crainte des voleurs.

> « Ça c'est depuis chez moi au Bénin. Ici, nous n'avons pas de poisson frais à garder. » (Homme phla béninois de 68 ans, L'Office le 19 /09 /2006)
>
> « Au Bénin, pour les silures, les mâchoirons, les langoustes, mais jamais ici. Ils vont voler ! Les hommes font ça. Au Bénin, les femmes vendent seulement. » (Homme phla béninois de 37 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « Il n'y en a pas ici, avec les voleurs : les Gabonais, ils vont voler ! » (Homme béninois de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Au pays, il y en a, mais ici il n'y a pas de clients [pour acheter le poisson frais]. Au pays, c'est un grillage en mer, au bord où on met les carpes et les mâchoirons. » (Homme béninois de 52 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

Au Bénin, des calebasses amarrées au pied du pêcheur servaient aussi de viviers flottants temporaires le temps de la partie de pêche.

> « La calebasse pour la pêche à l'épervier… Quand ça commence à être lourde, tu sais que tu as assez de poissons : Allez, tu peux aller. Nos mamans ont servi ça. » (Homme pédah de 68 ans, le 08/03/2005)

VIVIERS DU SÉNÉGAL

Au Sénégal, dans la région du Fleuve, les pêcheurs interviewés ne connaissent pas de viviers fixes et rigides. Ils cousaient parfois un morceau de filet afin de former une poche, [mbìrkìt], mais avaient pour habitude de conserver les gros poissons enfilés sur une corde :

> « Au pays, on fait une poche de filet. Sinon, une corde pour conserver les capitaines (sans barbillons… ?) ou les gros poissons. On perce sous la tête. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « Au Sénégal, il n'y a que les poches en filet solide petite maille. Au pays, c'est avec les restes de senne[137] du fleuve. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

VIVIERS DU CONGO

Au Congo, certains Vili pêchant la langouste réalisent des viviers de lianes et les laissent en pleine eau comme les Béninois.

[137] La senne est un filet de pêche constitué d'une nappe simple que plusieurs pêcheurs traînent au fond de l'eau.

> « Les Vili qui pêchent les langoustes au Congo, ils font des nasses avec des lianes qu'ils font tourner. Ils ont trouvé qu'avec ce système c'est bon. On met 15, 20, 30 kg dedans. On met une bouée pour que ça ne se perd pas. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

APPRENDRE ET ENSEIGNER

La fabrication des viviers n'est pas maîtrisée par tous ; elle est moins sujet de discussion dans les communautés que les autres objets culturels choisis.

D'une part, il ne s'agit pas d'un objet souvent fabriqué car seules quelques familles en possèdent. De plus, dans les villages où j'ai enquêté, les principaux viviers encore existant sont ceux des Sénégalais, qui ont une longue durée de vie. De ce fait, de nombreuses personnes n'en ont jamais réalisés et s'imaginent l'apprentissage parallèlement à celui des autres activités qu'elles maîtrisent : « *tu peux regarder donc tu peux connaître* ».

> « Ta mère il travaille. Toi tu es là, tu peux regarder donc tu peux connaître pour faire derrière Maman. C'est pareil pour les viviers. » (Femme lumbu de 46 ans, Louando, le 12/08/2006)

D'autre part, les Béninois étant souvent plus spécialisés que les Gabonais, seuls certains hommes savent faire un vivier et le réalisent sur commande.

> « Je ne sais pas faire ça [fabriquer un vivier]. Ce sont les frères qui font. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « On commandait ça avec les fermiers.» (Homme phla béninois de 68 ans, le 19 /09 /2006)
>
> « Il y a des gars qui connaissent faire ça. Ils font avec des grillages à la Banio, pour mettre les carpes. » (Jeune femme de 18 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Les Gabonais n'en font que très rarement pour eux-mêmes, et n'ont vraisemblablement pas transmis la technique à la jeune génération.

> « Mon père savait faire mais il ne m'a pas montré. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Tu fais sécher les cœurs de bambou et après tu fais. Mais on ne fait plus aujourd'hui, c'est rare ! » (Homme lumbu de 49 ans, Socoma, le 24/02/2005)

Mes questionnaires m'ont permis d'identifier une capacité reconnue aux Gabonais : celle de construire à partir d'un modèle ou d'un plan.

> [Qui apprend aux autres à fabriquer les viviers?] « Les hommes béninois. Mais si tu donnes les modèles aux Gabonais, ils peuvent te faire ça. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> [Avez-vous déjà fabriqué un vivier ?] « Pas encore mais si je trouve quelqu'un qui a envie de faire ça, je peux lui donner le plan, j'ai retenu quand même les leçons. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Pour les Fulbé, *faire ensemble* avec l'expert permet d'apprendre.

> « On fait ça ensemble, je vois comment. » (Homme peul malien de 25 ans, Nkoka, le 26/08/2006)

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

INNOVER POUR FAIRE FACE À UN CONTEXTE ÉCOLOGIQUE DIFFÉRENT

Les migrants, particulièrement les Sénégalais, font face à un changement radical de milieu. La zone climatique dans laquelle ils ont choisi de s'installer ressemble peu à celle qui les a vus grandir. Bien que pratiquant la pêche et sachant comment conserver vivant le poisson au pays, ils se sont heurtés à des échecs en reproduisant les mêmes techniques que chez eux.

Au Sénégal en effet, les capitaines et mâchoirons de bonne taille sont « enfilés » par dix sur une corde [dogɔl] traversant la tête de part et d'autre[138] : plongés dans l'eau du fleuve, ils peuvent ainsi rester vivants plusieurs jours. Les Sénégalais ont d'abord testé cette technique originaire de leur pays mais ont dû s'adapter car, pour des raisons d'espèces ou de température de l'eau, les animaux mouraient : la technique ne fonctionnait pas au Gabon. S'inspirant alors des petits viviers construits par les Vili[139] souhaitant conserver des poissons de petite taille, ils ont bâti, avec de nouveaux matériaux, des viviers adaptés aux *nzulu*.

> « Oui, au Sénégal, il y a que les [dogɔl]. Ici, les poissons ne supportent pas la chaleur. Il fait plus chaud chez nous au Sénégal, le poisson est plus habitué à la chaleur (l'air et l'eau sont plus chauds chez nous). » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

> « On a essayé mais ça ne met pas du temps*. Si tu amarres un seul, ça peut durer cinq jours et il meurt. Alors on a regardé ici. Avant, les gens d'ici grandissaient les nasses où il prennent les crevettes pour conserver les poissons. Certains font des petits viviers. Nous pour les *nzulu*, on a fait de grand viviers. J'ai fait les plans et un Vili a coupé le bois pour moi. » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Pour dépasser leurs difficultés de conservation, les Sénégalais ont observé les locaux et les ont imités, c'est-à-dire qu'ils ont copié *en comprenant l'intention prêtée à l'activité*. Cette imitation a donc suscité une innovation : « *le vivier sénégalais* » comme le nomment les Gabonais.

Depuis la venue des Sénégalais et de leurs nouvelles techniques de pêche et de conservation, quelques Gabonais ont de plus reproduit leurs pratiques.

> « Les Sénégalais ont inventé ça. Nous, on ne pêchait pas les *nzulu*.» (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 27/08/2006)

> « Comme nous on ne connaissait pas comment conserver ce poisson là le *nzulu*, ce sont eux les Sénégalais [qui nous ont appris à construire les viviers]… J'ai construit celui de Gueye sur une idée de lui. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

ÉCHANGER POUR FAIRE FACE À UN CHANGEMENT DE CONTEXTE SOCIAL

Le besoin en objets issus de la transformation de végétaux locaux a d'abord généré des échanges entre Gabonais et Béninois. Au Bénin, les pêcheurs ont pour habitude de commander certains des objets nécessaires à leur activité à l'artisan spécialiste. Leur migration au Gabon ne s'est faite qu'en groupe restreint : toutes les compétences de leur village d'origine ne sont donc pas représentées dans leur

[138] Au travers des opercules le plus souvent.

[139] « Les nasses en bambou ou en bambou de Chine, on fait ça avec les cordes. Tu peux transporter ça. Les Vili faisaient ça avant que les Sénégalais ne viennent. » (Homme vili-lumbu, Bana, le 22/08/2006)

nouveau lieu de vie. Ne maîtrisant pas la fabrication des viviers, et n'ayant en outre que très peu accès à la coupe de végétaux en forêt, les Béninois ont fait appel aux compétences des Gabonais pour conserver les langoustes en viviers.

> « Pour les langoustes il y en avait [des viviers]. On met ça dans la Banio. On paie ça avec les Gabonais (ils font avec des branches de palmier à noix de palme). » (Homme phla béninois de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)

Ainsi, le vivier est parmi les premiers objets culturels à avoir initié des relations d'échange entre migrants et locaux.

INTÉGRER DES MATÉRIAUX NOUVEAUX D'ORIGINE EXTÉRIEURE À LA COMMUNAUTÉ

Constitués de branches de palmiers et de lianes, les viviers des Béninois, des Sénégalais et de quelques Gabonais sont désormais faits de planches, de tiges de fers récupérées et de nappes de filets usagés.

> « Les gens faisaient avec les bambous de Chine avant, même nous-mêmes les Vili. Papa faisait ça pour les crevettes et les silures. Ils ont maintenant fait leur truc avec le fer. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 29/08/2006)

> « Au pays [Bénin], on les fabriquait avec des branches de palmes ou de bambous et des lianes de brousse. Ici, on met un cadre de planche et on met les gros filets dessus, les filets des chalutiers. » (Homme phla béninois de 68 ans, le 19 /09 /2006)

Depuis les années soixante-dix, les vieux morceaux de filets des chalutiers échoués sur les plages ont avantageusement remplacé les filets de fil plus fin ou les grillages.

> « Les chalutiers ? Oh, nous sommes venus trouver les chalutiers [ils étaient là quand nous nous sommes installés à Mayumba]. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)

> « Quand Petit travaillait en mer, il prenait les gros filets à la plage pour faire ça. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

QUAND LE CONTEXTE SOCIAL OU TECHNIQUE A DES EFFETS « BOULES DE NEIGE »

UNE DÉCISION GOUVERNEMENTALE À RÉPERCUSSION

Dans la Banio, les seuls poissons vendus frais quelques jours après leur capture étaient les poissons-chats pêchés en eau douce, et donc conservés en vivier. Quand la pêche à la senne en lagune a été définitivement interdite aux étrangers, par application de la loi réservant les eaux intérieures au seuls Gabonais, les viviers ont disparu du paysage à l'embouchure.

> « Avant, beaucoup de Béninois pêchaient les *nzulu* à la Banio et il y avait des viviers à l'Office. Mais comme ils ont défendu ça [pêche à la senne], ils ne font plus. » (Femme phla béninoise de 60 ans, L'Office, le 21/09/2006)

La loi interdisant la pêche en eau douce a généré l'absence dans les filets des espèces habituellement conservées en vivier. En conséquence, les viviers ont localement disparu.

UNE NOUVELLE ÉNERGIE INITIATRICE D'ACQUISITION ET DE MODIFICATION DE PRATIQUE

L'arrivée de la modernité et de ses attributs a souvent brusquement changé le quotidien. À Mayumba, l'électricité s'est installée en 1984, offrant de nouvelles possibilités de conservation aux habitants. Le vivier auparavant fort prisé est aujourd'hui très largement remplacé par le congélateur. Les pêcheurs béninois ayant pour habitude d'épargner et d'investir dans du matériel de pêche coûteux furent les premiers en mesure de s'équiper.

> « Avant, on faisait ça pour mettre les langoustes dedans, quand on n'avait pas encore le courant. Mais à présent, c'est le congélateur : pas besoin de se tracasser avec tout ça. On met une corde et vous mettez les flotteurs. Quand vous arrivez, vous tirez la corde là. » » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « Quand il n'y avait pas de congélateur, on ne faisait que fumer. » (Homme phla béninois de 68 ans, L'Office le 19 /09 /2006)
>
> « On ne fume pas les langoustes. Avant, on fumait les crabes mais les gens achètent frais[140] donc on met au congélateur. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

La fonction du matériel de substitution est toujours de conserver mais l'animal se voit par le froid transformé : il est glacé et dur, il est congelé et non plus vivant. Cependant, *ce changement d'état n'apparaît pas nettement dans le langage*. On emploie toujours l'expression « poisson frais »….

La plupart des villageois de la lagune ne sont pas alimentés en électricité et le déplorent bien souvent. Par leur labeur ou via des cadeaux politiques, certains ont acquis un groupe électrogène, qui permet seulement d'accéder à quelques périodes d'électricité suffisant au visionnage de films, moyennant un achat de carburant, partagé ou non entre les membres du village.

Ces nettes différences d'approvisionnement en énergie électrique entraînent des clivages forts entre les villages de l'embouchure et ceux de la lagune, et génèrent certaines spécialisations : le poisson congelé est vendu uniquement par les femmes béninoises.

LES FUMOIRS, TRANSFORMATION DU VIVANT EN SE DISTINGUANT

Un autre moyen de conserver le poisson est utilisé par toutes les communautés coexistant dans la région : le boucanage. Les études que j'ai menées, prospectives puis localisées dans la Haute et Basse-Banio, mettent à jour des outils et des techniques distincts selon les groupes culturels.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ

Le boucanage est une opération qui consiste à fumer les poissons pour les conserver ; il nous met en présence d'une transformation du vivant. Cette technique et les objets qu'elle met en œuvre, les fumoirs, est pratiquée dans les cuisines de tous les villageois du Gabon. Les habitants des villes ne possèdent pas toujours cet objet, mais ils sont tous friands de ce qu'il permet de produire : du poisson fumé. Ainsi, les fumoirs sont le support d'un savoir qui créé des relations à grande échelle spatiale : l'ensemble de la population gabonaise, autochtone comme migrante, joue un rôle dans la constitution et l'évolution de ce savoir.

Ma prospection sur l'ensemble du littoral a été révélatrice de distinctions nettes entre les communautés et m'a persuadée dès le début de choisir cet objet culturel.

[140] « frais » se comprend dans cette phrase comme ni cuit ni fumé (cela peut donc être congelé).

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

Hormis chez les Sénégalais, voyageurs sans femme qui se sont mis à boucaner le poisson au Gabon, les hommes ne s'attellent pas à ce labeur. Il est le domaine exclusif des femmes, des plus âgées aux plus jeunes.

> « Ça ce n'est pas mon problème, c'est le problème des femmes. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)
>
> « Ce sont les femmes béninoises qui font. » (Garçon lumbu de 17 ans, Louando, le 13/08/2006)

À l'embouchure où résident les Béninois, les femmes béninoises boucanent de grandes quantités de poissons et sont clairement reconnues par tous comme les spécialistes. Le boucanage réalisé épisodiquement par d'autres femmes à l'embouchure est rarement relevé. Exceptionnellement, quelques hommes assistent leurs femmes lors de périodes de grandes activités :

> « Il y a des hommes qui font ça, qui font le boulot des femmes. Quand c'est beaucoup, il y a plusieurs fumoirs, il vient aider la femme. On fume plus la sardine et le requin. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

L'assemblage des bois ou le découpage et la soudure du métal constituant les fumoirs relèvent en revanche des hommes, guidés la plupart du temps par leurs femmes.

> « Construire le fumoir, c'est le travail des hommes » (Femme phla de 33 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Les jeunes Gabonais savent faire ça aujourd'hui [les fumoirs en bois]. » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)
>
> « Les hommes font ça : ils sont nés ici, ils voyaient leurs parents faire ça. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Chaque communauté dispose de son type de fumoirs, en bois, en terre ou en métal, de forme circulaire ou carrée, ce qui fait de cet objet un réel déterminant culturel.

Sexe des praticiens	Utilisation	féminin, exceptionnellement masculin
	Fabrication	masculin
Classe d'âge des praticiens	Utilisation	tout âge, les experts sont adultes
	Fabrication	adolescent et adulte
Communautés de pratique	Utilisation	famille
	Fabrication	famille, amis
Marqueur d'identité		oui, très fortement

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

Le contexte technique du fumoir varie selon sa constitution. En général, la fabrication d'un fumoir est assez simple, d'autant que les enfants commencent très jeunes à user du couteau puis de la machette. Seule la réalisation des fumoirs faits de fûts en métal soudés peut nécessiter un outil moins commun : le chalumeau.

Planche photo 8 : les fumoirs

Fumoirs de la Basse-Banio

Fumoirs rectangulaires en tôle utilisés par les femmes béninoises pour boucaner la sardine.

Fumoirs ronds faits de fûts utilisés par les femmes béninoises pour boucaner la sardine ou le requin.

Fumoirs en bois réalisés par les Gabonais de Louando.

Mayumba et Louando, 2005-2006

Fumoirs de la Haute-Banio

De l'installation des petits mâchoirons frais à un boucanage réussi.

Cuisine destinée à boucaner le poisson en construction.

Mbila fumés suspendus au-dessus du fumoir.

Nkoka, 2005-2006

Le bon usage du fumoir quant à lui repose sur la capacité d'appréciation de la femme tant sur la couleur et la consistance du poisson que sur l'entretien de son feu, nous le détaillerons ci-après.

Environnement technique direct	Utilisation	tôle, grillage, bois, feu
	Fabrication	machette, tonneau, feu, bois, terre
Environnement technique périphérique	Utilisation	cuisine ouverte ou fermée, seau d'eau
	Fabrication	roue de véhicule, pierre d'affûtage
Environnement corporel		bras, gestes, nez / toucher, vue, odorat

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

Le contexte écologique comprend les espèces bénéficiant du boucanage, les différents bois et végétaux de construction et les bois de chauffe utilisés. Les premiers bois sont prélevés en forêt par les hommes ; les seconds sont généralement prélevés en lisière de forêt par les femmes, accompagnées de leurs enfants. Parfois, à l'embouchure, ils sont débités par les hommes sur des grumes abandonnées avant d'être transportés par les femmes.

Dans le développement de mon propos, je ferai toujours une distinction entre les pratiques de boucanage en lagune et celles à l'embouchure, le fumage des poissons d'eau douce et celui des poissons d'eau de mer, chacun étant la spécificité d'un groupe, d'une nationalité.

Environnement animal	sardines, poissons-chats, et poissons en général
Environnement végétal	bois, bambou
Environnement minéral	sable
Saisonnalité de son utilisation	usage toute l'année avec des périodes plus intenses

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

Transformer le vivant avant de l'ingérer participe de la cosmologie, mais cet ensemble est difficile à traduire par des termes descriptifs et classificatoires nets. Quelques interdits ont de nouveau été mis en lumière au cours des entretiens.

> « Tu ne peux pas mettre les noix de palme au feu du fumoir. Tu ne peux pas mettre la marmite au feu du fumoir, ça gaspille* le poisson. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « Certains n'aiment pas allumer la cigarette avec la braise du fumoir. Je ne sais pourquoi c'est interdit mais je vois ça souvent. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Certains interdits sont nettement d'ordre mystique[141] (non rationnel), d'autres paraissent simplement d'ordre mécanique : ne pas griller les noix de palme, ne pas cuisiner sur le même feu que celui des fumoirs, ne pas allumer sa cigarette à l'aide des braises de ce feu.

[141] Bien qu'il soit courant de lui accorder une connotation négative ou spécialement chrétienne, je me permets d'user ici du terme *mystique* car c'est le mot qu'emploient tous les informateurs avec lesquels j'ai travaillé, quelle que soit leur origine. Il doit donc être pris au sens étymologique de « *relatif aux mystères* », avant qu'il ne soit spécialement vivant dans la langue des auteurs chrétiens (Rey 2004).

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

LES TYPOLOGIES DE FUMOIRS : À CHACUN SA « QUALITÉ »…

LE FUMOIR SE DÉCLINE SELON LES MATÉRIAUX À DISPOSITION

Les fumoirs en terre du Bénin

Au Bénin, les fumoirs sont en terre cuite dans tous les villages. Nombreux sont ceux qui connaissent uniquement ce type de fumoirs avant d'arriver au Gabon.

> « Les fumoirs au Bénin, c'est en terre, les hommes font ça. » (Homme phla de 68 ans, le 19/09 /2006)
>
> « [àgbàdò], le fumoir en terre rouge. Au pays, je fais ça à la vieille[142]. » (Homme phla de 37 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « Au Bénin, c'est en terre, en argile, ici, on a trouvé les fûts. Mais les fumoirs du Bénin, si l'eau touche, ça se mouille et ça se casse. C'est beaucoup* lourd, ce n'est pas facile à déplacer. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

La plupart des Béninois arrivés récemment au Gabon y ont découvert les fumoirs en fûts que leurs frères avaient adoptés. Seuls ceux ayant vécu dans une grande ville du Bénin, hors du village, ont connaissance des fumoirs en fût de leur pays, généralement de plus petite taille.

> « Au pays, c'est en sable rouge et on met du bois pour fumer. C'est ici qu'on voit les fûts. » (Homme phla de 52 ans, Mayumba, le 16/08/2006)
>
> « Chez nous au village on fait ça avec la boue. Au pays on ne connaissait pas le fût. Mais ici il n'y a pas la boue. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Au pays, c'est avec les fûts ronds et c'est court [environ 80cm de hauteur]. » (Femme phla de 27 ans, Mangali, le 15/08/2006)

Les « fumoirs en fût »

Les Gabonais du littoral de la Nyanga n'ont pas voyagé hors de leur pays et ne connaissent pas ces fumoirs en terre. Un homme me présente ici les deux principaux types de fumoirs existant au Gabon : les « *fumoirs en fût* » faits de fûts en métal et les « *fumoirs en bois* », faits de poteaux et de traverses en bois.

> « Les tonneaux des Popo, moi je connais. Le *sasa*, le grillage pour fumer le poisson (1000 FCFA l'unité), moi, je connais. Les fers viennent des roues de voiture. On brûle ça, maintenant on fait ça. Ici [au Gabon chez les Vili], on prend quatre poteaux et des traverses. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)

Les Béninois au Gabon, ne trouvant pas la terre qu'ils utilisent habituellement au Bénin pour fabriquer les fumoirs à poisson, se sont servi des fûts de carburant laissés à l'abandon par les sociétés forestières et pétrolières (puis vendus quand ces fûts se sont faits plus rares - de 1500 FCFA en 1973 à 5000 FCFA en 2006).

> [D'où viennent les fûts ?] « Les fûts de la SNBG [Société Nationale des Bois du Gabon] et de ceux qui vendent le pétrole. Un fût, en 73, c'était 1500-2000 francs, aujourd'hui en 2006, c'est 4000-5000 ! » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

[142] Au Gabon comme au Bénin, « vieille » est employé couramment et sans aucune connotation négative, pour désigner la mère.

Une femme étrangère, non praticienne nous offre une description succincte reflétant non seulement un bon sens de l'observation mais révélant aussi qu'il s'agit d'une activité réalisée à la vue de tous, dans le lieu de vie commun.

> « On fend les tonneaux, on joint ça. On fait les trous, on fait entrer les fers, c'est ce qui soutient le grillage. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

Les « fumoirs en bois »

Au Gabon, des fumoirs en bois trônent dans la plupart des cuisines. Ils ont pour fonction de boucaner activement des denrées ou de permettre une simple conservation : les aliments entreposés profitent de la fumée dégagée par le feu de cuisson de la cuisine quotidienne.

Lors des retraits en campements de pêche ou lors de pêches exceptionnellement abondantes, les Gabonais ont pour habitude de construire des fumoirs temporaires (qui restent parfois plusieurs années). Ils sont surtout utilisés pour fumer les *poisson à écailles*.

> « Les fumoirs en bois, ça c'est notre qualité* en brousse. Parce que là à la saison sèche, on est dans le campement de pêche. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Les « cuisines-fumoirs »

Dans la Haute-Banio, les habitants sont activement investis dans la pêche aux petits poissons-chats (*mbila* et *ngodo*) et ont chacun construit une cuisine spécialement dédiée au boucanage ; elle contient des fumoirs aux claies très serrées (voir planche photo 8). Ceux-ci ont été modifiés ces dernières années, nous le verrons en détail lorsque nous traiterons des évolutions des pratiques.

> « Quand les bois sont abîmés, on change. On prend n'importe quel bois, c'est seulement la taille qui est importante.. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

LE BOUCANAGE SE DÉCLINE SELON LES TECHNIQUES DE CHAQUE GROUPE

À chaque espèce de poisson correspond une technique de boucanage : préparation du poisson (rinçage, perforation ou non), position de l'animal sur le fumoir, alternance de ses positions.

Certains poissons ne se boucanent pas, le fidèle ou faux-mulet (*Elops lacerta*) s'enroule sur lui-même queue insérée dans la bouche, les petits mâchoirons, *mbila* et *ngodo*, sont perforés par un de leurs aiguillons avant d'être positionnés sur le fumoir, les sardines sont préalablement rincées dans des cuvette d'eau douce, les autres poissons ne bénéficient pas d'un traitement préliminaire au boucanage.

> « Chez nous, c'est le silure seulement qui est important pour fumer. » (Homme peul malien de 40 ans, Nkoka, le 26/12/2006)

On peut noter que les *mbila* sont fumés différemment au Gabon et au Congo. Au Congo, les aiguillons du poisson sont retirés et la nuque est fracturée d'un coup sec afin de pencher la tête de l'animal vers l'arrière. Au Gabon, un des aiguillons latéraux est planté dans la queue. Le poisson est ensuite fumé de la même manière.

> « Au Congo, on coupe le piquant, on fait une cicatrice sur le cou et on plie la tête en arrière. Après, pour tourner le poisson c'est pareil. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

Aujourd'hui, tous les Congolais installés au Gabon ont adopté la technique gabonaise.

Aux différentes façons d'apprêter le poisson au boucanage, selon les espèces et parfois selon les groupes humains, s'ajoutent des distinctions entre communautés dans la manière de fumer les poissons comme la sardine : placer les poissons verticalement ou horizontalement sur le fumoir (photo 26).

Boucanage de la sardine « à la béninoise » : Sardines fumées horizontalement sur des grilles circulaires superposées par trois ou quatre sur des fumoirs en métal.
Boucanage de la sardine « à la nigériane » : Sardines fumées verticalement sur de longs fumoirs de sept à huit mètres en bois abrités sous un toit de tôle.

Photo 26 : Boucanage de la sardine à Port-Gentil et Cocobeach

Bien que chaque communauté ait sa manière de boucaner et que chaque individu mette en avant ces différences dès les premières conversations, des échanges et parfois des transferts de techniques ne sont pas impossibles. Nous verrons que le facteur temporel joue un rôle très important dans cette dynamique.

LES OBJETS ANNEXES

SUR LE FUMOIR : LA GRILLE, LES BOIS DE SOUTIEN

Les grilles sur lesquelles sont posées les poissons sont faites de métaux issus de roues de véhicules, de grilles de chantier. Les traverses composant les fumoirs en bois sont issues de divers bois, choisis essentiellement pour leur rectitude.

> « Les grillages sont faits avec l'intérieur des roues de tracteur ou de voiture. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « Les fers viennent des roues de voiture. On brûle ça, maintenant on fait ça. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)

SOUS LE FUMOIR : LE BOIS DE FUMAGE

Pour alimenter en fumée les poissons déposés sur le fumoir, les bois sont choisis selon leur accessibilité et la qualité de la fumée produite. Je n'ai pas fait une étude précise des espèces utilisées mais j'ai pu constater que diverses provenances coexistaient ou s'alternaient. Certaines essences sont coupées à proximité de la route de Mayumba, d'autres sont issues des grumes abandonnées non loin de l'embouchure par les entreprises forestières, et une majorité des essences utilisées dans la Haute-Banio sont prélevées dans la forêt proche, notamment en lisière de la savane.

> « Le bois pour fumer c'est le *mbanda rouge*[143] ou le [mìfómbò][144], une qualité qui donne des fruits à Tiya mais qui n'en donne pas de ce côté (Nkoka). » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

APPRENDRE ET ENSEIGNER

APPRENDRE À FABRIQUER LE FUMOIR : DU JOUET À L'OUTIL DE TRAVAIL

Certains hommes, qui ne savent pas fabriquer un fumoir, ont pour habitude de faire construire, en échange d'autres coups de main, ou contre une petite somme d'argent.

> « Je ne connais pas construire. On demande aux autres hommes. » (Homme phla de 52 ans, Mayumba, le 16/08/2006)
>
> « Quand je n'ai pas quelqu'un d'autre à me faire ça, moi-même je fais. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)

Ceux qui en maîtrisent l'art ont pu s'y frotter tout jeune. En effet, les enfants qui ne sont pas encore en âge de construire un fumoir manient déjà très bien le couteau, dès six-sept ans, et fabriquent des fumoirs miniatures en boîte de conserve, des jeux.[145]

> « Je ne connais pas sauf les boîtes [fumoirs miniatures en boîte de conserve]. » (Garçon vili de 7 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Je peux fabriquer en jouet. Mon grand-père m'a montré. » (Garçon vili-lumbu de 11 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

REGARDER ET REPRODUIRE

La question « *Qui vous a appris ?* » reçoit de nouveau une réponse évidente : « *j'ai vu !* ». Comme la fabrication des fumoirs se fait souvent en extérieur sur les concessions ou sous des abris très ouverts au passage et à la vue de tous, il suffit selon mes informateurs, d'observer les praticiens pour soi-même le devenir, très rapidement comme le précise le témoignage ci-dessous.

> « Moi-même, j'ai vu ! Comme les autres font, toi aussi tu fais les choses. Moi, je te regarde, demain, je vais faire pour moi. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « Moi-même, j'ai vu les autres faire et je me suis débrouillé. » (Homme phla de 68 ans, le 19/09 /2006)

Et comme l'affirme le témoignage suivant, il est impossible de ne pas avoir été spectateur de l'activité.

---

[143] *Gilletiodendron pierreanum.*

[144] Espèce non déterminée.

[145] SABINOT C., 2007. Jeu de construction d'un fumoir. In *Chronique du littoral gabonais, 2006*. 4 mn. Production SMM, CNRS-MNHN Paris & UOB Libreville, Paris.

> « Rien qu'en regardant. Quelqu'un ne peut pas être en train de faire un fumoir et tu ne l'as pas vu ! Forcément tu vas passer par là.» (Homme phla-vili de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »

Dans l'apprentissage de la fabrication du fumoir, peu de différences existent entre les communautés : Béninois, Sénégalais comme Gabonais invitent à *regarder*, à *voir*, afin de savoir *faire*.

> « Si je suis en train de faire quelque chose, si tu veux voir, tu veux connaître, tu t'approches de nous, tu essaies de voir comment je fais. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Tu vois seulement le travail et puis tu fais ! » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « Bon, reste là, tu vois comment je fais. » (Homme vili de 40 ans montrant à ses neveux comment fabriquer un fumoir, Louando, le 21/02/2005)

Appuyant ces témoignages, une femme non praticienne explique l'apprentissage de la construction du fumoir de la même manière que me l'ont dévoilé les hommes praticiens :

> « Si il fait, l'autre est en train de faire, il voit. » (Femme phla de 27 ans, Mangali, le 15/08/2006)

Selon ces informateurs, il suffit de voir pour faire, mais il ne s'agit pas de regarder n'importe qui ! L'apprentissage, l'observation, se fait aux côtés des personnes plus âgées que soi : les *grands*. La fabrication des fumoirs relève de la compétence des hommes et c'est plutôt le père qui joue le rôle de personne de référence.

> « Quant tu vois les grands faire tu apprends. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Mon père [m'a appris], puisque c'est Papa qui nous a mis au monde. On voit ce que Papa est en train de faire. Et toi l'enfant, si tu es intelligent, toi aussi tu vas faire. » (Homme vili de 28 ans, Bana, le 22/08/2006)
>
> « Je voyais comme Papa faisait. (…) Comme maman n'a pas fait beaucoup de garçons, je restais souvent à côté de Papa, je vois tout ce qu'il fait. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

Du fait de la migration, de l'apprentissage de la construction d'un type de fumoir à un autre, les référents changent quelquefois : le père au pays pour le fumoir en terre face aux frères au Gabon pour les autres fumoirs.

> « J'ai appris à fabriquer les fûts avec mes frères. Avec la terre rouge, c'est mon père. » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 14/09/2006)

RÔLE DES FEMMES DANS L'APPRENTISSAGE DES HOMMES

Comme nous venons de le voir, la transmission des savoirs se passent essentiellement d'homme à homme, de père en fils ou parfois entre frères, et la plupart des discours recueillis traduisent ce phénomène. Pourtant, les femmes y contribuent aussi régulièrement. Elles connaissent les différents types de fumoirs existants et, en tant qu'utilisatrices quotidiennes, sont demandeuses de modifications ou d'attributs particuliers, elles conseillent alors les hommes qu'elles choisissent pour effectuer le travail. Ainsi, ces derniers reconnaissent apprendre auprès d'elles.

> « Les fumoirs en fûts que les Béninoises font, elles cherchent trois fûts et les hommes font pour elles. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> [Comment les hommes apprennent ?] « C'est au côté des femmes, qui leur dit de faire comme ça comme ça. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

APPRENDRE À FUMER LE POISSON : UNE MAÎTRISE FÉMININE

Même si, à travers quelques-uns des témoignages à venir, l'homme apparaît quelquefois comme pratiquant ou connaisseur, l'enseignement du boucanage reste le domaine privilégié des femmes.

> [As-tu enseigné à d'autres ?] : « Non, le plus souvent, ce sont les femmes qui font. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)

POUR BOUCANER, IL SUFFIT D'OBSERVER LES FEMMES

Beaucoup apprennent en observant leur grand-mère, leur mère ou leur tante, les femmes auprès desquelles les enfants généralement grandissent. Ci-dessous, quelques réponses à la question: *« Qui vous a appris à fumer le poisson ? » :*

> « Nos grands-mères. Quand on arrive de la pêche elle est là à fumer le poisson. On est là avec lui, on regarde comment elle fait . » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Quand on était à Tiya, je voyais comment Maman faisait. Ils partaient en brousse et me laissaient. Moi j'ai essayé, j'ai adapté. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « Quand tu vois ta mère il fait ça, toi aussi tu prends non ? » (Femme lumbu de 46 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « Oui ! Mais ce qu'on fait, les enfants aussi voient ça. Si Maman n'est pas là, les enfants, eux, il prend la relève de Maman. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « Maman, je vois comment elle fait. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)
>
> « Maman, c'était son travail je voyais comment est-ce qu'elle faisait. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)
>
> « Maman m'a montré comment faire. Là je montre maintenant à mes enfants. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 29/08/2006)
>
> « Tout simplement en regardant comment les autres font, maman. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)
>
> « Quand je trouve les autres qui fait, je suis là debout, je regarde. » (Femme vili de 46 ans, L'Office, le 07/03/2005)

Par défaut, dans certains campements et villages où les femmes travaillent quotidiennement aux plantations, un autre membre de la famille peut enseigner.

> « Mon frère aîné. Ça ne peut pas être les Mamans puisqu'elles sont souvent en brousse. » (Homme vili congolais de 25 ans, Nkoka, le 30/08/2006)
>
> « Papa. Maman restait à la maison (là-bas c'est dans les campements du lundi au samedi) [on fume le poisson dans les campements de pêche]. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

Toutes les citations ci-dessus, extraites des discours vili, lumbu, phla ou fulfuldé, mettent à jour une différenciation sexuée dans les pratiques de boucanage du poisson plus importante chez les communautés de pêcheurs exclusifs (Béninois) que chez les communautés de pêcheurs/agriculteurs (Gabonais). Le type de relations entretenues avec l'environnement, le caractère spécialisé des communautés, semblent ainsi influer sur les modalités de partage des pratiques et d'apprentissage de celles-ci. Cela servira notre analyse dans la partie suivante.

DES RELATIONS ENTRE COMMUNAUTÉS NAISSENT DES TRANSFERTS DE SAVOIRS

Du fait que des communautés et des groupes sociaux différents se rencontrent sur le littoral de la Nyanga, certains transferts de savoirs, habituellement inexistants au sein d'une seule société, s'établissent. Ainsi, quelques hommes migrants, originaires du Sénégal ou du Congo, ont appris à boucaner le poisson avec leur épouse. Certains d'entre eux, polygames, ont ensuite transmis à leur tour ce savoir-faire à une autre de leurs femmes, non originaire de la région. Dans ces circonstances, le terme récurrent utilisé par les informateurs pour décrire comment s'est déroulé l'acquisition de cette pratique est alors le verbe *montrer*.

> « Moi, j'ai trouvé ça ici, on ne faisait pas ça à Pointe-Noire [je ne fumais pas le poisson]. J'ai appris ça ici, avec Adélaïde ma femme. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « J'ai montré à Gueye [Sénégalais], mon mari. Il a appris avec moi à fumer, il ne connaissait pas. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « J'ai montré à ma femme, au cas où je ne suis pas là. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Par ailleurs, les femmes béninoises sont reconnues comme expertes du boucanage ; elles excellent dans celui des sardines et sardinelles, chacune avec leur propre technique. Pour ces raisons, de nombreux enseignements se sont faits de ces femmes vers leurs belles-sœurs gabonaises, puis de ces dernières vers leurs sœurs gabonaises.

> « Antoine, mon mari, avait une petite sœur au nom de Akwa, c'est elle qui m'a appris ça. » (Femme bapunu de 67 ans, L'Office, le 02/10/2006)
>
> « J'ai appris ça ici avec ma grande sœur mariée à un Béninois pendant 25 ans. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

En outre, parmi les jeunes filles béninoises scolarisées, quelques-unes offrent à leurs camarades de venir apprendre comment cela se passe.

> « Les copines qui viennent, elles veulent seulement connaître comment on fume ça. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Il est aussi courant que les commerçants et commerçantes isolés temporairement dans un village de pêcheurs sur la lagune, en attendant d'avoir suffisamment de poissons, s'attachent aussi à apprendre comment bien boucaner le poisson et se font « *montrer* » la technique par la femme dont ils sont les clients.

> « J'ai montré à ceux qui viennent acheter le poisson. Quand il y a une crise de poisson, ils prennent frais et fument ça eux-mêmes ici. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

Ainsi, de nombreuses relations, qu'elles soient amicales, commerciales, familiales, ou conjugales, créent un espace d'apprentissage. Les unes, plus âgées ou reconnues comme compétentes enseignent aux autres, « *montrent* » comment faire, pour reprendre le terme employé par les praticiennes. De relations instituées (mariage, commerce, famille) naissent alors de nouvelles interrelations basées sur le transfert de savoir d'une communauté à une autre, d'un groupe social à un autre.

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES : CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

INNOVATION VILI : DES « CORDES » AU « FUMOIR D'EN HAUT »

ÉCONOMISER SON TEMPS ET SON ÉNERGIE

Pour diminuer les efforts fournis à la construction des fumoirs, différentes mutations se sont succédé chez les Vili de la Haute-Banio. Les écorces auparavant utilisées pour conserver les petits mâchoirons (*mbila* et *ngodo*) nécessitaient des longues marches en brousse car elles proviennent de végétaux se développant en sous-bois. La « *corde* » (français local), [lùvùùŋg] en vili, est constituée de segments d'écorce du bois du même nom [lùvùùŋg]. Il est possible d'y « enfiler » les petits mâchoirons enroulés sur eux-mêmes, permettant de conserver ces derniers fumés et de les transporter éventuellement vers une autre cuisine.

> « Quand tu tires la peau [écorce], il y a encore une autre peau qui est souple là » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Aujourd'hui, les Vili n'utilisent plus du tout ce système, ils construisent un fumoir fait de claies au dessus du fumoir principal.

> « Avant, on ne mettait pas les bois en haut, on mettait les cordes attachées. C'est un nouveau système qu'ils venaient de faire. Je ne sais pas qui a inventé ça. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « J'ai eu l'idée de faire le fumoir d'en haut. Je suis aussi allé faire ça chez Gueye. J'ai eu l'idée ça fait plus de sept ans. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 22/08/2006)
>
> « Avant, on attachait dans les cordes. Le système, j'ai vu ça avec mon beau-frère Noël. Et lui aussi il a vu quelqu'un aussi faire. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Le système du *fumoir d'en haut* en bois et non plus en corde s'est fait à Tiya. Je ne sais pas où Noël est allé voir ça. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Même si la personne à l'origine de ce changement n'est pas facilement identifiable, les informateurs sont unanimes en ce qui concerne les raisons de ce changement. L'ancienne méthode était contraignante, elle demandait du temps et de l'énergie.

> « Les cordes, ils prenaient ça dans un bois en brousse, c'est fort ! » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « On ne voulait pas aller constamment en brousse, il fallait faciliter la tâche. Donc on a construit le fumoir d'en haut. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « Arrivés à Nkoka, on a continué avec les fumoirs d'en haut. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Qui plus est, la tension de la corde lourde de poissons pesait sur le toit et le fragilisait.

> « Le toit pesait trop [avec le système de corde à poissons], on a mis le fumoir d'en haut. On essaie d'abord comme ça, peut-être ce sera bien. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 29/08/2006)

D'après les différents entretiens, il semble que le premier « fumoir d'en haut » ait été construit au village de Tiya en 1992. En 1993, lorsque la famille de Noël s'est déplacée pour s'installer définitivement à Nkoka, elle a emporté avec elle cette nouvelle pratique qui s'est peu à peu diffusée.

> « Les autres sont venus dans notre cuisine : ' Ah, c'est bien ce que tu as construit ! ', et ils ont fait pour eux. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

> « Les Sénégalais étaient déjà à Nkoka mais ils ne fumaient pas le poisson, il faisaient le salé seulement, le mâchoiron. Et puis, comme le *nzulu* ne donnait plus beaucoup, c'est là qu'ils ont payé les filets du *mbila*. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Il faut remarquer que certains jeunes n'ont pas entendu parler de cette ancienne pratique, pourtant abandonnée depuis seulement une dizaine d'années…

> « Il y a toujours eu le fumoir d'en haut et le fumoir d'en bas. » (Homme vili-lumbu de 28 ans, Bana, le 22/08/2006)

L'histoire des techniques ne se transmet pas nécessairement au sein des familles, mêmes praticiennes, ce qui rend souvent difficile l'établissement d'un historique des changements.

COMPTER ET TRANSPORTER AUTREMENT

Avec ce nouveau type de fumoir adopté par les Vili, les poissons fumés se retrouvent disposés en tas sur les claies, le « *fumoir d'en haut* ». Un autre problème survient alors : les « *cordes* », auparavant également instrument de portage et de mesure, ne sont plus là pour permettre d'évaluer, de compter, de transporter, d'échanger et de vendre.

Les poissons sont aujourd'hui assemblés en tas réguliers sur le « *fumoir d'en faut* ». Chaque tas ne correspondant plus à l'ancienne mesure d'une corde, quantité dénombrée de poissons, les comptes pour le troc ou la vente ont dû en conséquence être adaptés.

Photo 27 : Émilienne prépare une paillote de *ngodo*.

> « Une *paillote*[146] correspond à une corde. Quatre paillotes, soit quatre cordes, font un sac. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)[147]

Même si, en solution provisoire, quelques poissons sont « enfilés » sur une corde suspendue aux traverses du fumoir d'en haut, celle-ci n'est qu'un quelconque morceau de ficelle ou de liane à dimension aléatoire, qui ne permet pas d'évaluer la quantité de poisson présente.

> « Là, j'amarre* comme ça car le fumoir n'est pas terminé, mais je ne compte plus [le nombre de poissons]. » (Femme vili de 52 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

En premier lieu, les poissons étaient transportés et vendus sur les cordes constituées d'écorce. Si une grande quantité devait voyager, les cordes étaient mises dans un panier fait de lianes, panier confectionné dans le Woleu-Ntem[148].

> « Avant quand on chargeait dans les paniers en lianes, ça faisait deux ou trois sacs. Il faut quatre personnes pour soulever ça ! » (Femme commerçante de Tchibanga, 55ans, Nkoka, le 30/08/2006)

---

[146] La paillote est aujourd'hui un récipient plastique d'une contenance de 20 litres le plus souvent, ancien « emballage » de dame-jeanne (photo 27).

[147] Les comptes ne sont pas toujours si simples et certains, dans leur discours se trompent : « *Une corde fait un sac fait quatre paillotes.* » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006). Il est cependant fort important de travailler avec le discours et l'observation, je n'ai en effet jamais constaté d'erreur dans la pratique.

[148] Ces échanges commerciaux permettant d'obtenir des objets confectionnés par des spécialistes même lointains sont courants au Gabon, comme le soulignait Tessman en 1914 : « *Les habitants doivent aller chercher aux quatre coins du pays les objets usuels; il peut arriver que l'on doive parcourir un long chemin, ou même entreprendre de lointains voyages pour se procurer un tabouret, une arbalète ou tout autre objet* » (Tessmann, 1914, in Laburthe-Tolra et Falgayrettes-Leveau, 1992 : 199).

Puis sont arrivés les sacs de farine[149] contenant l'équivalent en poissons d'un tiers de panier du Woleu-Ntem. Parallèlement, lorsque le vin a commencé à être livré depuis l'Espagne en *paillote*, dame-jeanne de 5, 10 ou 20 litres habillée de paille, les locaux ont recyclé ces *paillotes* : la dame-jeanne en verre pour le vin de palme, la structure en paille pour le transport des poissons. Enfin, avant que le vin ne soit dernièrement livré en en briques, il l'était en dames-jeannes protégées par un emballage en plastique rigide noir (photo 28) qui, ayant la même fonction que les paillotes d'autrefois, a simplement pris le même nom. Ce que l'on désigne aujourd'hui par le terme paillote est donc un ancien cubitainer de vin rouge qui sert au transport du poisson.

1- Valeur des volumes de *mbila* et *ngodo* vendus à Nkoka, lieu de pêche et de boucanage

Année	Coût d'une paillote de 20L	Coût d'un sac (de farine) de 50 kg
1976	10 000 FCFA	45 000 FCFA
1991	15 000 FCFA	60 000 FCFA
1999 à 2006	17 500 FCFA	70 000 FCFA (80 000 FCFA si carence de poisson)

2- Coût du transport des sacs de *mbila* et *ngodo* en 2006

Achat d'un sac à Nkoka : 70 000 FCFA

Transport effectué	Coût du transport
Nkoka-Mayumba en pirogue	+ 3000 FCFA / sac
Taxe du Bac pour traverser la Banio	+ 3000 FCFA / sac
Mayumba-Tchibanga en voiture	+ 2000 FCFA / sac
Tchibanga-Mouila en voiture	+ 2000 FCFA / sac

3- Vente au détail à Tchibanga ou Mouila en 2006

Nombre de poissons par tas	Prix du tas	Contenance d'un sac
6 gros *mbila* ou *ngodo*	2000 FCFA	40 tas environ + 30 tas environ ↳ soit 70 tas au total dans un sac
6 petits *mbila* ou *ngodo*	1000 FCFA	
6 *mbila* ou *ngodo* cassés	500 FCFA	
6 grosses *carpes* fumées	2000 FCFA	
6 petites *carpes* fumées	1000 FCFA	
5 ou 6 *faux-mulets* fumés	500 FCFA	

Tableau 5 : Quelques chiffres sur l'évolution temporelle et spatiale du coût du poisson dans la Nyanga

Dans la continuité de ces évolutions, des changements quant au mode de conditionnement des poissons pour le transport en voiture ont été initiés avec la présence des commerçants sénégalais de Nkoka. Les anciens sacs de farine entraînant souvent le tassement, l'émiettement ou la casse de nombreux poissons, les Sénégalais offrent depuis avril 2005 un conditionnement plus sûr pour les denrées : les cartons de cigarettes ou de paquets de sucre entourés de chatterton assurant l'étanchéité (photo 28).

[149] Aujourd'hui, les sacs de farine sont récupérés ou achetés à 100 FCFA auprès de la boulangerie de Bana.

Photo 28 : Évolution du conditionnement des petits mâchoirons fumés à Nkoka.

Cela satisfait grandement les commerçants de Tchibanga ou Mouila pour lesquels le transport par la voie routière est le plus néfaste.

> « - C'est la qualité qu'on met dans les cartons de sucre ! » (Femme commerçante de Tchibanga, 55ans, Nkoka, le 30/08/2006)
>
> - Plus les *ngodo* aussi, ça fait un an. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 30/08/2006)

Ainsi, au gré des exigences des hommes et des femmes gravitant autour du boucanage du poisson et de son commerce, en conséquence des matériaux et matériels disponibles variables au cours du temps, et suite à une diffusion plus ou moins large du produit de la pêche en lagune, les modalités de conservation et de transport évoluent.

DES LOCAUX AUX MIGRANTS : BOUCANAGE DE NOUVELLES ESPÈCES

Certains changements sont aussi directement initiés par les préférences culinaires des hôtes, surtout si des mariages interethniques sont instaurés. Ainsi, lorsque des femmes vili à l'embouchure se sont mariées avec des hommes béninois, les femmes béninoises, ayant d'abord essentiellement boucané en quantité les *Clupeidae*, se sont également investies dans le boucanage de la chair de requin, très prisée par les locaux.

> « En ce temps-là, ils [les Béninois] ne fumaient pas [le requin], ils ne savaient pas. Quand ils ont pris [en mariage] les femmes vili ils ont commencé. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Aujourd'hui, le corps du requin n'est plus jeté en mer ou laissé en putréfaction sur les plages, il est transformé pour être vendu aux locaux, ce qui n'est pas négligeable pour la conservation des espèces nous avons déjà abordé le sujet dans la partie précédente.

DES MIGRANTS AUX LOCAUX : ADOPTION DE NOUVELLES PRATIQUES

Dès le départ de leur pays d'origine, les migrants sont entrés dans une démarche d'adaptation, de recherche d'échanges et ils ont souvent adapté leur manière de faire pour convenir à leurs hôtes, particulièrement dans le but d'épargner. Néanmoins, ils voyagent avec leur identité propre, avec des

connaissances, des outils différents du pays d'accueil et les transferts de techniques des migrants vers leurs hôtes sont très fréquents.

CONSTITUTION DES FUMOIRS : DU BOIS AU MÉTAL

L'installation des Béninois sur la commune de Mayumba a en effet entraîné de nombreux emprunts de techniques et d'outils, particulièrement en ce qui concerne le boucanage dont ils sont spécialistes. Les fumoirs localement constitués de morceaux de bois liés par des lianes sont partiellement délaissés au profit des fumoirs faits de fûts et de grillage.

> « Nous on avait nos fumoirs à nous. On plante quatre petits poteaux, on met deux bois. Entre les deux bois, on met des feuilles de palmier. Les fûts, ce sont les béninois. Aujourd'hui, c'est plus des fûts à cause des Popo. Des jeunes Gabonais savent déjà en fabriquer. » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Un homme nous offre une description détaillée des étapes successives ayant entraîné l'adoption et la diffusion des fumoirs en fût, à l'image des Béninois.

> « Pour faire les fumoirs et à partir de là il y a eu des techniques qu'il fallait faire. La première technique on a d'abord commencé à faire les fumoirs avec les bois de brousse. Vous coupez les brindilles tout ça là, vous alignez, bien bien bien bien bien bien bien. On a commencé avec cette technique là. Tac tac tac tac tac ça a évolué. Après les gens ont changé, il fallait maintenant fumer le poisson à l'aide des fûts, comme les Popo le font. Maintenant, même tout le long de la Banio tu trouves que les gens font à l'aide des fûts. Le fût, soit il faut le découper en deux pour que ça soit un peu plus bas et ça leur permet c'est vrai toujours quand on met le fût,… et le bois aussi ne manque pas : les brindilles là, il faut toujours mettre en dessus pour permettre de mettre le poisson. Donc c'est une technique qui a essayé un peu de changer comme ça. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)

« *À cause des Popo* », « *comme les Popo le font* », beaucoup de mes informateurs gabonais identifient nettement le groupe de personnes à l'origine de la transformation de l'outil de boucanage. De plus, toujours à l'image des Béninois, les Gabonais se sont mis à fermer les fumoirs de plaques de tôle, et à condamner les espaces hauts des cuisines avec des filets tendus.

> « Tout le monde les Gabonais font la façon des Béninois, ils ferment : même le chat ne peut pas rentrer… mais nous avec nos fumoirs, c'est emmerdant. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Dans l'urgence, les fumoirs en bois restent tout de même prisés et sont rapidement fabriqués lorsqu'une pêche exceptionnellement abondante est réalisée dans un village où les fûts sont rares (photo 29).

Photo 29 : De « l'ouverture de l'embouchure » à la fabrication de fumoirs pour faire face à une pêche exceptionnelle.

Alors que le village de Louando était peu à peu inondé par les eaux de la lagune qui montaient car l'embouchure s'était fermée, les villageois ont entrepris de recréer un passage entre la lagune et l'océan. Suite à « l'ouverture de l'embouchure », les poissons se sont trouvées pris au piège dans les racines de palétuviers. Les habitants de Lounado et des villages voisins ont réalisée une pêche exceptionnellement abondante et ont dû

POSITION DE LA SARDINE : DE L'HORIZONTAL AU VERTICAL…

Les *Clupeidae*, sardines et sardinelles, sont des espèces sujettes à des boucanages différenciés selon la nationalité des mareyeuses. Chaque mareyeuse connaît parfaitement la technique utilisée par les femmes de l'autre groupe mais se refuse à l'employer. Tous mes entretiens et mes observations réalisés jusqu'au mois de mars 2006 illustrent ce fait, à l'image de ce témoignage d'une femme, qui pourtant fumera ces poissons en position verticale l'année suivante.

> « Je fume le poisson couché. Les gens n'aiment pas quand c'est tordu, ça rentre mal dans les cartons. » (Femme phla de 45 ans, L'Office, le 23/01/2005)

Lors de ma dernière mission, de juillet à octobre 2006, j'ai en effet pu constater que de plus en plus de femmes béninoises reproduisaient les techniques des femmes nigérianes de Libreville : boucaner le poisson en le positionnant verticalement sur le fumoir.

> « Fumer debout, les Béninois de Mangali ont pris ça tout de suite [dernièrement], en avril comme ça. Mais c'est pas bon, le poisson durcit vite vite.» (Femme lumbu de 48 ans, Louando, le 11/08/2006)
>
> « Ici, nous on fait dormir la sardine, il y a d'autres qui mettent la tête de la sardine au bout du grillage. [D'autres ?] Ma Tante Carole depuis un mois ! » (Garçon lumbu de 17 ans, Louando, le 13/08/2006)
>
> « Tu ne vois pas ? Là-bas à l'Office, c'est pas pareil qu'à Louando chez les Béninois. À Louando, ils fument couché, à l'Office, ils fument debout. » (Femme lumbu de 56 ans, Louando, le 14/08/2006)
>
> « C'est maintenant que les gens prennent la façon des gens de Libreville, ils mettent ça debout. » (Femme vili de 47 ans, L'Office, le 07/03/2005)
>
> « Quand il y a beaucoup, c'est là qu'on met ça [la sardine] debout. » (Femme phla de 18 ans, L'Office, le 20/08/2006)
>
> « La sardine étaient fumée couchée mais c'est debout depuis le mois de juin. L'eau coule facilement ça cuit vite. Et tu n'es plus là pour tourner. » (Femme vili de 33ans, Mangali, le 15/08/2006)

Lors d'un entretien, une femme béninoise m'explique rationnellement la différence principale entre les deux méthodes en comptant le temps qu'il faut consacrer à chacune.

> « 400 kg de sardine… 15 minutes pour mettre au fumoir si tu fumes debout, une heure ou deux heures de temps si tu fumes couché. Il faut arranger, mettre les bois… » (Femme phla de 27 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « On met ça debout. Quand on met ça 'couché couché', ça met du temps. » (Fille phla de 14 ans, L'Office, le 16/08/2006)

Malgré ce gain de temps conséquent, l'emprunt de cette technique ne s'est pas fait rapidement. Alors que je prospectais sur l'ensemble du littoral, en 2004 et 2005, les deux méthodes coexistaient. Elles étaient des marques affirmées d'identité culturelle selon mes interlocuteurs. Toutes les personnes interviewées, particulièrement les femmes, m'avançaient déjà les avantages et les inconvénients de leur méthode comme de celle de l'autre, mais refusaient d'employer celle de cette dernière (tableau 6).

	Position horizontale, dite « couchée »	Position verticale, dite « debout »
Avantages	Conditionnement facile pour le transport Poisson gras (meilleur goût)	Longue conservation Économie de bois Économie de temps Facilité à détacher la chair des arêtes
Inconvénients	Mauvaise conservation Poisson trop gras Risque que le ventre se perce Consommatrice de bois Consommatrice de temps	Conditionnement difficile pour le transport Poisson tordu Poisson cassant

Tableau 6 : Tableau comparatif des méthodes de boucanage de la sardine positionnement du poisson en position horizontale *versus* verticale.

Puis, alors que pendant quelques années, le refus d'emprunt de la part des femmes béninoises étaient très fort, notamment à Mayumba, j'ai pu me rendre compte en juillet 2006, que durant mon absence de trois mois, l'adoption de la nouvelle pratique s'était faite et s'était même généralisée. Bien qu'ayant tenté d'identifier ce qui avait causé un changement aussi radical après une résistance visible dans les faits comme dans les discours, je n'y suis pas parvenue nettement. Mes informateurs m'expliquaient les mêmes avantages et inconvénients qu'ils me déclinaient quelques mois auparavant sans pour autant adopter la pratique. Peut-être un changement dans les choix des acheteurs dans la Nyanga désormais…

> « Les clients aiment ça maintenant. La chair est beaucoup. Comme c'est gonflé, les tas sont plus gros. » (Femme phla de 27 ans, Mangali, le 14/08/2006)

La transformation très récente de la façon de positionner la sardine pour la boucaner a mis du temps à s'installer, mais désormais, la première technique que l'on présente à l'ethnologue est la dernière adoptée, le boucanage du poisson en position verticale :

> « La sardine on met ça debout. » (Fille vili de 15 ans, Louando, le 09/08/2006)

La plupart des habitants, hommes comme femmes, expliquent que le transfert s'est fait directement des femmes nigérianes vers les femmes béninoises :

> «Les femmes nigérianes leur ont montré. » (Homme phla de 52 ans, Mayumba, le 16/08/2006)
>
> « Les *Kalaba*[150] on montré ça [fumer la sardine en position verticale] et les femmes ont saisi ça. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> [Qui vous a appris ?] : « Une femme nigériane à Libreville. » (Femme phla de 38 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « On a vu ça auprès des autres. Nous ne sommes pas les premiers à le faire. Les premiers étaient peut-être les Nigérians… » (Homme phla de 40 ans, Cocobeach, le 04/01/2005)
>
> « À Cocobeach, elles font comme les Ghanéennes, le poisson est debout, sur la tête, planté. C'est comme au Cameroun, comme au Nigéria » (Homme phla de 35 ans, Ozouri le 26/12/2004)

Un jeune garçon exprime également le pouvoir des médias. Ces derniers mois, à la télévision, une séquence publicitaire de quelques minutes présentait des femmes auprès de leurs fumoirs :

> « Ils ont montré ça sur une publicité à la télévision à la chaîne une. » (Garçon vili-lumbu de 13 ans, Louando, le 9/08/2006)

Cette description chronologique des faits liés à l'évolution d'un objet culturel montre qu'un refus d'emprunt, même très radical pendant quelques années ne peut être jugé définitif. Là où j'avais perçu une marque d'identité forte et inébranlable, le temps et d'autres facteurs non identifiés ont finalement entraîné l'emprunt.

[150] « *Kalaba* » est le nom d'un groupe ethnique au Nigéria. Le terme est utilisé au Gabon pour désigner toute personne nigériane, à l'instar de la dénomination « *Popo* » pour tout Béninois et d' « *Haoussa* » pour tout commerçant musulman d'Afrique de l'Ouest.

DE LA VARIATION DES QUANTITÉS PÊCHÉES À L'ADAPTATION…

…DES FUMOIRS

Par ailleurs, avec l'augmentation des captures essentiellement rendue possible par l'acquisition de nouveaux outils, les dimensions des fumoirs ont changé.

> « À l'époque, les gens ne fumaient pas le poisson comme aujourd'hui, ils ne pêchaient pas comme aujourd'hui. Ils avaient juste un petit fumoir pour fumer le poisson pour deux ou trois jours. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Alors qu'une partie de pêche permettait à une famille de vivre quelques jours et nécessitait en conséquence un fumoir de petite taille, une partie de pêche procure désormais une très grande quantité de poisson qui doit être fumée non seulement pour la consommation familiale mais aussi pour permettre l'acquisition de monnaie devenue nécessaire afin de payer le matériel de pêche, certaines denrées, l'habillement ou encore la scolarisation de jeunes.

Par ailleurs, les matériaux de fabrication des fumoirs changent : le bois devient métal.

> « Les fumoirs en bois, ça c'est l'ancien temps. Après, aujourd'hui, c'est maintenant des fûts avec des fers. » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)

À Ndindi, où les Blancs ont beaucoup séjourné[151], de nombreux matériaux supplémentaires se trouvent disponibles. Ainsi, des grilles (montées sur certains véhicules) sont parfois abandonnées ou octroyées à certains locaux. Ceux-ci les utilisent pour leurs fumoirs à poissons (photo 30).

> « À Ndindi, il y a les fumoirs d'en haut et d'en bas, mais nous c'est en grillage, des fers que les gens du pétrole ont laissé. » (Garçon vili de 16 ans, Nkoka, le 29/08/2006)

Photo 30 : Fumoirs équipés de grilles de récupération à Ndindi.

…DE LA MANIÈRE DE FUMER

Non seulement, les matériaux, la dimension et la forme des fumoirs sont transformés parallèlement à une pêche plus conséquente, mais la manière de fumer aussi est affectée. Dans la Haute-Banio, les petits mâchoirons ne sont plus boucanés sur deux faces, mais sur quatre faces successives afin d'être fumés plus vite tout en bénéficiant d'un meilleur pouvoir de conservation.

> « Les mâchoirons, avant on les posait et on les retournait. Aujourd'hui il y a quatre systèmes : assis, tête en bas, sur le dos, sur le ventre. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Puis, après une forte augmentation des captures suite au changement de technique de pêche, la ressource ichtyologique s'est faite plus rare. L'année 2006 s'est vue encore moins productive que les années précédentes déjà mauvaises et les hommes se sont mis à boucaner des poissons qui étaient rejetés à l'eau auparavant, notamment la dorade *Pomadasys sp.* et le « disque », *Psettias sebae* et *Drepane africana*.

[151] Des Français s'y sont de nouveau installés en 2006 afin d'exploiter le pétrole.

> « On faisait la dorade déjà…aujourd'hui le disque cette année…. » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 30/08/2006)
>
> « Avant ils jetaient ! » (Femme commerçante de passage à Nkoka, le 30/08/1980)

Ainsi, de nouvelles espèces, pour des raisons de préférences gustatives (exemple du requin), ou pour des raisons de diminution de la ressource, sont désormais boucanées.

LES CLAIES DE SÉCHAGE, DÉTERMINANT CULTUREL FORT

Tout comme le boucanage du poisson, la salaison a pour objet la transformation de la matière vivante, et se révèle de nouveau être un déterminant culturel fort.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

Une particularité propre aux claies de séchage m'a encouragée à les choisir comme objet culturel phare : une distinction nette réside entre les objets selon les localités de la pratique. Dans la région de Mayumba, toutes les claies de séchage sont inclinées alors que celles des autres régions du littoral du Gabon sont horizontales. Lors de ma prospection, surprise de voir des claies de séchage inclinées au Cap Estérias (village à une trentaine de kilomètres au nord de Libreville), je m'étonne auprès de la femme de la maison : « *oh ! mais ce sont les fumoirs*[152] *comme à Mayumba ! C'est comment ?* », ce à quoi la femme a répondu : « *Oh mais toi tu connais ça comment ? » « J'étais là-bas et j'ai vu ça seulement là-bas, penché comme ça… » « Oooooh toi ! On vient de Mayumba, on a fait les fumoirs comme là-bas….* ». Ainsi, les seules claies de séchage inclinées que j'ai vues ailleurs qu'à Mayumba était le fait d'une famille béninoise ayant vécu là-bas, qui avait déménagé quelques mois auparavant. Cette évidente spécificité d'une région, déplacée ensuite avec les mouvements de quelques hommes et femmes, a chatouillé ma curiosité et m'a encouragée à approfondir l'origine de l'objet, les raisons des différences constatées et de l'absence apparente de changement suite à une migration.

Par ailleurs, entre les nations présentes sur le littoral, la manière de saler son poisson est un réel déterminant culturel puisque, dans les discours des praticiens et des non-praticiens, le « salé du village » (poisson salé réalisé par les Béninois au Bénin) est distingué de celui « des Popo » (poisson salé réalisé par les Béninois au Gabon) et de celui des Sénégalais…. Afin de satisfaire les goûts du client gabonais, de nombreux échanges de techniques sont accomplis et des améliorations, progressives ou brutales, se réalisent.

[152] Dans le langage courant au Gabon, on emploie le terme *fumoir* pour les claies de séchage. Pour ne pas se méprendre, si l'objet n'est pas en présence, on dit « *le fumoir du salé* ».

Planche photo 9 : les claies de séchage

La salaison du "beau poisson" par les femmes béninoises.

Vider et inciser le poisson.

Le laver et le brosser au débarcadère.

Saler le poisson.

Saler une seconde fois 3 jours plus tard.

Le stocker.

Installer sur les claies de séchage.

Mayumba, 2005-2006

Spécificités de la Haute-Banio, en foyer sénégalo-gabonais.

Découpe, lavage et salaison du poisson, le *nzulu*, par les hommes et les femmes.

Stockage de quelques jours à plus d'une semaine dans des grandes touques.

Installation du poisson après une seconde salaison.

Nkoka, 2006

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

Les échanges de techniques existent, mais tant dans la construction de l'objet que dans son utilisation, les modalités de pratiques diffèrent nettement entre les communautés et font de cet objet un identifiant culturel fort.

Le partage sexuel des tâches est similaire à celui des fumoirs : les femmes salent le poisson et les hommes construisent l'objet principal : les claies de séchage. C'est la plupart du temps le cercle familial qui constitue la communauté de pratique, bien qu'une distinction s'opère toujours chez les Sénégalais qui ont voyagé seuls. Alors que l'utilisation de l'objet se fait dès l'enfance, à travers des coups de main donnés aux adultes, la fabrication des claies n'est faite que par les hommes de plus de 15 ans.

Sexe des praticiens	Utilisation	généralement féminin, masculin chez les Sénégalais
	Fabrication	masculin
Classe d'âge des praticiens	Utilisation	tout âge, les experts sont adultes
	Fabrication	adolescent et adulte
Communautés de pratique	Utilisation	famille
	Fabrication	famille, amis
Marqueur d'identité		oui, très fortement

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

L'objet « claies de séchage » est moins complexe que le fumoir, puisqu'il ne s'agit que d'un assemblage de bois formant un espace où disposer le poisson. Il est construit en extérieur sur le lieu de son utilisation.

Avant son utilisation, le poisson transite par d'autres récipients et subit une succession d'actions variables selon la communauté praticienne. Le contexte technique qui entoure la chaîne opératoire est relativement simple : sel, couteau et brosse sont les seuls matériaux et matériels utilisés quotidiennement.

Environnement technique direct	Utilisation	sel, couteau, bois, brosse
	Fabrication	bois, marteau, clou, corde, machette
Environnement technique périphérique	Utilisation	pierre d'affûtage, bâche
	Fabrication	pierre d'affûtage
Environnement corporel		bras, gestes, yeux, nez / toucher, vue, odorat

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

En lagune, seules les espèces de grands mâchoirons sont salées. En mer, toute espèce de « *beau poisson* » de taille appréciable peut subir cette transformation, particulièrement les *Scianidae* pêchés en quantité par les Béninois durant la saison sèche. Les éléments climatiques sont déterminants pour la bonne conduite de l'activité et les femmes doivent composer avec humidité, pluie et soleil à tout moment.

Quant au bois de construction de l'objet, l'essentiel est de se procurer des éléments droits et solides. Parfois sont privilégiés les tubes de bambous de Chine, *Bambusa vulgaris*, pour faire les traverses.

Environnement animal	« beaux poissons »
Environnement végétal	bois
Environnement minéral	eau, sel
Saisonnalité de son utilisation	usage toute l'année avec des périodes plus intenses

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

Je n'ai relevé aucun interdit lié à la salaison du poisson.

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

SPÉCIFICITÉ MAYÉSIENNE : LES CLAIES DE SÉCHAGE INCLINÉES

Comme je le spécifiais en introduction de ce chapitre, j'ai constaté que sur l'ensemble du littoral gabonais, les claies de séchage servant à obtenir le poisson salé sont horizontales. Une seule région se distingue dans ses pratiques, celle de Mayumba. Les claies, dont la surface de séchage se situe à 1-1,50 mètre du sol, y sont toutes inclinées de 10 à 35 degrés (planche photo 9).

Durant chacune de mes missions au Gabon, j'ai tenté de savoir quelle en était l'origine, sans succès. J'ai collecté les points d'histoire, parfois contradictoires ; j'ai listé les différences, les avantages et les inconvénients avancés par chacun, mais l'origine de cette particularité mayésienne reste insoluble…

Certains suggèrent une innovation sénégalaise. Les Vili ne pratiquaient pas la salaison auparavant, étant donné qu'ils ne pêchaient pas en quantité les individus de grande taille.

> « Les fumoirs penchés, c'est les Sénégalais. Nous on ne salait pas le poisson avant. Le *nzulu*, on gagnait* ça avec des petites mailles. Les Sénégalais ont amené les grosses mailles. Nous on fumait seulement les *ngodo* et les *mbila*» (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

> « Au Congo, les *fumoirs du salé* sont plats. C'est chez les Sénégalais qu'on est venu trouver ça ici. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Quelques Gabonais supposent que les Vili ont transféré leur manière de construire les toits de maison sur celle de bâtir les claies de séchage.

> « Ça c'est les Gabonais qui construisent, les *fumoirs du salé*. Peut-être ils ont fait comme pour les maisons, par habitude.» (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

> « Le poisson salé venait de Pointe Noire et c'est le beau poisson qui venait de là bas et on le voyait comme ça. Mais les gens ont commencé à dire : mais comment ? Le poisson salé est fait à base de sel. À partir de là, ils ont commencé aussi à essayer. ' Bon moi je prends mon poisson, je vais mettre d'abord le sel est-ce que ça peut résister ? ' Bon mais on ne connaissait pas toutes les techniques. On met le poisson on fend le poisson machin. Tu mets le sel tchtchtchtchu, tu mets sur le toit et c'est comme ça qu'on faisait. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)

D'autre suggèrent que les Béninois se sont inspirés des Vili du Congo pour concevoir les claies de séchage inclinées.

> « Les séchoirs sont penchés comme au Congo. Les Béninois de Pointe-Noire ont pris le systèmes des Vili, c'est penché. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

Une mission au Congo pourrait peut-être nous aider à comprendre pourquoi Mayumba se distingue des autres villages du littoral du Gabon. Toujours est-il que l'avantage le plus invoqué pour justifier de la forme de l'objet est qu'il permet un meilleur écoulement de l'eau contenue dans les poissons et de celle glissant sur la bâche protectrice par temps de pluie.

> « Les séchoirs sont penchés ici, pas au Sénégal. Comme il y a la pluie ici, quand tu mets la bâche, l'eau coule mieux » (Homme peul de 42 ans, Nkoka, le 21/04/2005)

DESCRIPTION DES TECHNIQUES DE SALAISON DU POISSON SELON LES COMMUNAUTÉS

Différentes techniques, propres à chaque communauté, existent à l'embouchure. Les Béninois sont reconnus comme étant les spécialistes du salé à l'embouchure. À la Haute-Banio, les Sénégalais bénéficiaient de ce statut bien qu'ils soient aujourd'hui critiqués quant à la durée de conservation de leur salé.

UNE CHAÎNE OPÉRATOIRE BIEN DÉFINIE

La plus grande proportion de poisson salé est faite par les femmes béninoises à Mayumba, par les femmes vili à Nkoka. Les opérations se succèdent méthodiquement les unes après les autres et durent de huit jours à trois semaines (planche photo 9).

Vidage et découpe du poisson à la maison

Le poisson est vidé puis fendu dans le sens de la longueur par la face dorsale. Plusieurs perforations sont faites régulièrement dans la chair, à l'aide d'un maillet en bois, [ékbò] en phla, que l'on frappe sur une machette en ce qui concerne les béninoises. Chez toutes les communautés, des rainures sont réalisées au couteau dans la chair, toujours dans le sens de la longueur. Deux poissons subissent un traitement supplémentaire : la sole est écorchée, le petit capitaine est écaillé. Les poissons vidés et découpés sont ensuite déposés dans une cuvette à terre.

Lavage-brossage du poisson au débarcadère

Les cuvettes sont portées au débarcadère. Les femmes plongent chaque poisson dans l'eau de la lagune Banio et les brossent, l'un après l'autre avec une brosse dure. Ils sont ensuite déposés sur le bord d'une pirogue ou dans une nouvelle cuvette. Les enfants de sexe féminin et quelques femmes, cuvette sur la tête, font les navettes entre le débarcadère et la maison pour y ramener le poisson lavé.

> « Il faut nettoyer très bien, propre avec la brosse, enlever le sang.» (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

Première salaison du poisson à la maison

Un tas de quelque cinq à vingt poissons est disposé sur une table dans la cour. Le sel est versé à côté. La femme insère alors le sel dans chacune des incisions creusées préalablement dans la chair. Sur la lagune, le sel est directement appliqué sur les poissons dans la cuvette. Tout les poissons sont traités de la même manière et sont ensuite entassés dans un récipient percé (cuvette, bac, touque, morceau de

vieille pirogue retournée...) recouvert de vieux sacs de riz vides.. Puis le tout est bien fermé avec ses mêmes sacs, recouvert d'une tôle surmontée d'un poids, le plus souvent une pierre.

> « Tu mets le sel, tu mets le poissons dans une touque percée en bas pour faire couler l'eau. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

Parfois, dans le cas des pêcheurs béninois qui restent plusieurs jours en mer, la première salaison se fait en mer. Ils emmènent des touques et du sel pour saler les poissons au large et, à leur retour, vendent le poisson déjà salé (mais non sec) aux femmes. Celles-ci s'occuperont de la suite : nouvelle salaison et mise au soleil.

> « On fait ça depuis l'eau [dans la pirogue au large]. On met dans la touque et on vient vendre à terre. » (Homme phla de 37 ans, L'Office, le 14/09/2006)

Seconde salaison du poisson à la maison

Deux à trois jours après ce traitement (cela peut durer parfois plus d'une semaine lorsque la pêche a été mauvaise et que le récipient a été progressivement rempli de poissons – ce qui est de plus en plus souvent le cas à Nkoka), les poissons salés sont sortis de leur récipient, puis frappés un à un afin de les défaire de leur sel, souvent devenu un peu rouge (« *le gras du poisson rend le sel rouge : plus un poisson est gras, plus le sel est rouge* » – femme phla de 18 ans, L'Office).[153] Il sont reposés sur une table, salés avec du nouveau sel, puis disposés dans une cuvette.

Installation du poisson sur les claies de séchage

La cuvette de poisson salé est portée à la tête et conduite au pied des claies de séchage. Les poissons sont alors installés par les femmes, face ventrale (toujours recouverte de peau et d'écailles) contre les claies. Le poisson doit bénéficier du soleil pendant cinq à sept jours. Si la pluie se présente, il est couvert de bâches, rentré sous un hangar ou entreposé dans la cuisine. Le temps de séchage par temps pluvieux peut durer plus de deux semaines, voire deux mois selon un homme sénégalais.

Stockage du poisson salé

Afin qu'il ne perde pas trop de poids, en restant « *sous le soleil* », le poisson est stocké à l'abri dans hangar ou une cuisine en attendant d'être vendu.

SALER SON POISSON : UN RÉEL DÉTERMINANT CULTUREL

Le poisson salé n'est pas apprécié de la même manière selon les groupes. Les façons de le concevoir et de le consommer diffèrent nettement et en font un réel déterminant culturel.

Le salé du village, à la béninoise

Les Béninois, dans leur pays, font pourrir le poisson avant de le saler et s'en servent ainsi comme condiment, base d'un bouillon. Très friands de cette denrée, ils appliquent le même traitement au poisson sur le littoral du Gabon, uniquement pour leur consommation personnelle. Cela se fait dans le

[153] À la fin de l'opération, le sel usagé est étalé sur une table au soleil. Une fois sec, il pourra de nouveau servir pour la salaison d'autres poissons.

cercle familial et n'est pas toujours connu des Gabonais, ce poisson est appelé « *salé du village* », [òwé yàyà] en phla.

> « Chez nous [au Bénin], on fait pourrir d'abord. » (Homme phla de 37 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « Le poisson salé du village, ils font ça comme une sorte de cube. Nos vieilles mamans ne connaissaient pas leurs histoires de cube [bouillon-cube style cube *Maggi*] » (Homme phla de 68 ans, L'office, le 18/08/2006)

Le salé « sans sel » au Sénégal

Dans la région de Matam au Sénégal, sous un climat bien moins humide que le climat équatorial du Gabon, la conservation du poisson est moins problématique : il suffit de fendre le poisson et de l'installer sur les claies, le soleil « s'en débrouille ».[154]

> « Il y a le salé chez nous, mais on ne met pas le sel. Avec le sel, c'est les femmes d'ici qui nous ont montré. » (Homme peul malien de 40 ans, Nkoka, le 26/08/2006)

Ainsi, les Sénégalais considèrent bien qu'ils préparent ce même produit, dans leur pays, le poisson salé, bien qu'ils n'usent pas de sel. Ce n'est pas le fait qu'il soit salé mais le fait qui soit séché qui caractérise donc l'animal transformé. Au Sénégal, un poisson salé est jugé réussi s'il reste rouge, s'il n'est pas brossé avant d'être salé.

> « Chez les Sereer, avec un peu de sel parce qu'il faut que ce soit rouge. Tu n'as pas besoin d'enlever le sel. Pour préparer, c'est facile. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

Au Gabon, cette pratique est considérée comme sale. Les Gabonais n'apprécient pas la manière de saler le poisson des Sénégalais qui ne réalisent qu'une seule salaison au lieu de deux et ne lavent pas le poisson avec la brosse .

> «Les Sénégalais, ils ne lavent pas avec la brosse et ils mettent au soleil dès la première fois ! » (Femme vili de 31 ans, le 06/03/2006)
>
> « Nettoyer avec le couteau, pas avec la brosse » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « Leur salé, c'est pas bon, c'est pas bien dur, c'est pas bien blanc. Il faut enlever le sang, tout le sang doit partir, c'est ça qui fait gaspiller* le poisson, la graisse aussi. » (Femme vili de 55 ans, le 06/03/2006)

Bien que ces critiques existent, le salé des Sénégalais est tout de même acheté et consommé par leurs hôtes gabonais.

APPRENDRE ET ENSEIGNER

APPRENDRE À CONSTRUIRE LES CLAIES DE SÉCHAGE

Construire le « *fumoir du salé* », c'est-à-dire des claies de séchage supportées par une structure en bois, est la même activité que construire des fumoirs en bois. L'apprentissage relève en conséquence des mêmes modalités que celles déclinées dans le chapitre dédié aux fumoirs. La communauté de pratique est masculine et très ouverte : il suffit de voir pour faire.

[154] Il existe aussi « *le salé* » véritablement réalisé après passage dans une saumure au Sénégal, mais cette pratique est plus développée sur le littoral où le commerce de poisson est conséquent, ce qui n'es pas la cas dans la région de Matam d'où viennent mes interlocuteurs.

APPRENDRE À SALER LE POISSON

DE LA MÈRE OU LA GRAND-MÈRE VERS LEURS FILLES

À la question « *Qui vous a appris ?* », les femmes béninoises n'ont jamais été très loquaces, la réponse était évidente, elles répondaient toutes « *ma mère* » sans entrer plus dans les détails, sans décrire plus avant les modalités d'apprentissage.

> « Maman. » (Femme phla de 60 ans, L'Office, le 03/08/2006)
>
> « Je voyais Maman faire…. » (Femme phla de 35 ans, L'Office, le 03/08/2006)

Quelques-unes, plus jeunes et souvent nées au Gabon, l'ont appris de leur grand-mère maternelle qui les a vues grandir. Les petites filles phla, dès leur plus jeune âge, sont en effet aux côtés de la femme qui les élève, généralement leur mère, parfois leur grand-mère ; elles les assistent en cuisine, leur apportent divers ustensiles, elles écrasent le piment, transportent ou rincent le poisson, et très jeunes, accompagnent leur mère dans l'activité de salaison.

DES BÉNINOISES VERS LEURS HÔTES

Les femmes vili ou punu du Gabon et du Congo ont appris à saler le poisson auprès de femmes béninoises, ou auprès de leurs mères et tantes ayant travaillé avec les femmes béninoises.

> « Ici, avec les femmes béninoises, avec ma grande sœur. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)
>
> « Je voyais comment la petite sœur de Maman faisait : payer le poisson à Pointe-Noire pour vendre à Brazza. (…) dans un tonneau troué. » (Femme vili congolaise de 55ans, Nkoka, le 27/08/2006)

DES FEMMES VERS LES HOMMES

Les hommes béninois qui prennent parfois en charge la première salaison du poisson en mer, l'ont appris des femmes, de leurs mères, de leur propre épouse ou de leur collègue.

> « On a vu ça avec les femmes. Nous-mêmes, on fait. » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « C'est ici que je suis venu voir ça. À Pointe-Noire, on a pas le temps de faire le salé chez les béninois. » (Homme vili congolais de 34 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « À force de regarder. » (Homme phla-vili de 25 ans, L'Office, le 20/0

DES RÉFÉRENTS VARIÉS EN RAISON DE LA MIGRATION

Une femme béninoise immigrée au Gabon et installée à Mayumba depuis seulement cinq ans distingue deux référents selon le type de salaison, dépendant du lieu de vie. Faire le « salé du village » a été acquis au pays auprès de sa mère, faire le salé le plus pratiqué au Gabon lui a été transmis par les femmes béninoises qu'elle a rejointes.

> « Le salé du village, c'est Maman au Bénin. Le salé d'ici, j'ai appris ici . » (Femme phla, 33 ans, le 23/09/2006)

Ainsi, au cours des migrations, les communautés de pratiques pour un même objet culturel sont amenées à évoluer. C'est souvent que le cercle familial est perturbé et que des acquisitions de savoir habituellement situées au sein de la relation mère-fille ou de la relation père-fils sont transférées au cœur d'une relation d'amitié, de travail ou de rivalité (co-épouse).

De cette façon, un homme sénégalais nous confie à son tour qu'il a appris à maîtriser la salaison auprès des femmes gabonaises :

> « Avec le sel, c'est les femmes d'ici qui nous ont montré. » (Homme peul malien de 40 ans, Nkoka, le 26/08/2006)
>
> « Les Gabonais nous ont appris mais le sel c'est vous les Français qui avaient amené ça. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 08/03/2006)

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

POUR SALER, IL FAUT DU SEL !

Dans la région de Mayumba, le moyen de conservation utilisé depuis très longtemps est le boucanage. Il permet une conservation de plusieurs jours, voire de plusieurs semaines si le poisson est stocké dans de bonnes conditions. Dans la Nyanga, avant que le sel ne se trouve dans les commerces, il était extrait de l'océan : de grandes marmites d'eau de mer étaient chauffées sur des feux jusqu'à ce que l'eau soit totalement évaporée.

> « Avant, on prenait l'eau de la mer. Tu prends, tu prépares ; la marmite, tu mets au feu avec le bois. Ça peut prendre une semaine si tu n'as pas beaucoup de bois. Avant, on payait les manœuvres ou les esclaves avec le sel. » (Homme vili de 70 ans, Socoma, le 22/02/2005)
>
> « La fabrication du sel, le petit frère de mon père faisait ça. Il avait son campement au bord. Il avait des tôles qui étaient dures. Il coupait et faisait des bacs, il chauffait [l'eau de mer]. (…) Avant, tous les hommes de Tchibanga, Moabi, là-bas, ils se ravitaillaient ici en sel, à l'époque, quand l'esclavage régnait encore. C'est les Grands qui nous parlaient, nous on n'a pas connu ça. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/2005)
>
> « Pour pêcher le sel là c'était difficile… C'était de l'eau là : de l'eau, de l'eau, de l'eau. On commence à l'heure là et demain c'est le sel ! » (Homme lumbu de 80 ans, Vémo, le19/02/2005)

La fabrication du sel et sa commercialisation se sont surtout développées durant la période de l'esclavage : les esclaves étaient achetés en échange de sel. Cette substance est aujourd'hui vendue à 350 FCFA le kilo dans toutes les boutiques de Mayumba ; plus aucune extraction du sel de l'océan n'est d'actualité.

> « Quand les Blancs sont arrivés, la fabrication du sel s'est arrêtée, ils ont amené le sel avec eux. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/205)
>
> « Le sel, c'est vous les Blancs ». (Homme vili de 57 ans, Mayumba, le 21/01/2005)

L'origine de la présence de sel nécessaire en grande quantité pour faire du poisson salé est souvent imputée au Blancs ; mais aujourd'hui, les acheteurs de sel dans la Haute et la Base-Banio sont béninois et sénégalais, et dans une moindre mesure gabonais.

SALER LE BEAU POISSON, UNE PRATIQUE RÉCENTE SUSCITÉE PAR DES COMMERÇANTS DE LIBREVILLE

À première vue, la salaison du poisson semble être une activité de toujours à Mayumba. Pourtant, nous ne devons pas perdre de vue que toute pratique est dynamique, qu'elle n'est pas figée dans le temps. Il revient aux chercheurs de toujours s'enquérir de l'histoire de l'objet de leur recherche. Ainsi, en réalisant mon questionnaire directif systématique, je fus surprise d'apprendre que la salaison du

poisson ne se pratiquait intensément que depuis une quinzaine d'années. En effet, dans les années 1990, des commerçants librevillois se sont déplacés pour établir quelques premières commandes auprès des femmes béninoises. Puis progressivement, un réseau commercial très régulier, s'est construit, liant fortement Mayumba à Tchibanga, Mouila et Libreville.

> « Jusqu'en 1991 (mort de Maman), il y avait peu de salé. À l'époque, c'était le poisson frais car il n'y avait pas quelqu'un qui vient payer une tonne. Quand on faisait la senne, c'était beaucoup de poisson. On louait une voiture jusqu'à Lambaréné pour vendre. » (Homme phla-vili de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »

La variation du contexte économique, la demande précédant presque l'offre dans ce cas, et l'amélioration du réseau de communication, ont entraîné une diffusion de la pratique de salaison, ainsi que son perfectionnement. En effet, le besoin d'une conservation longue, résistante au transport et au climat, et adaptée aux préférences gustatives des habitants de Libreville, a nécessité une double salaison et a supprimé le pourrissement préliminaire du poisson.

> « Avant, on fendait le poisson, on salait et on mettait directement au soleil. Aujourd'hui, on fend le poisson, on met le sel, et on met dans une touque pendant deux ou trois jours avant de mettre au soleil. » (Homme phla-vili de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »

SALER LE MÂCHOIRON, UNE NOUVEAUTÉ À PLUSIEURS ORIGINES

À qui revient l'initiative du premier mâchoiron salé dans la Nyanga ? Qui a inspiré cette nouvelle pratique ? Les témoignages se succèdent, s'enrichissent, se contredisent, et il ne semble pas exister de réponse évidente et partagée, comme l'illustre cet extrait d'entretien :

> « - Pour le poisson salé. En principe je crois le poisson salé là, je crois que ce sont les Béninois. parce que nous à l'époque là les gens ne faisaient pas le poisson salé. Les gens ne faisaient pas le poisson salé. Le poisson salé, on l'achetait. C'est comme je disais l'exploitant forestier qui était à Ndindi qu'on appelait Gallon là c'est lui qui amenait le poisson salé de Pointe Noire. Le poisson salé venait de Pointe Noire et c'est le beau poisson qui venait de là bas et on le voyait comme ça. Mais les gens ont commencé à dire : mais comment ? Le poisson salé est fait à base de sel. À partir de là, ils [les Vili] ont commencé aussi à essayer. « Bon moi je prends mon poisson, je vais mettre d'abord le sel est-ce que ça peut résister ? » Bon mais on ne connaissait pas toutes les techniques. On met le poisson on fend le poisson machin. Tu mets le sel tchtchtchtchu, tu mets sur le toit et c'est comme ça qu'on faisait.
>
> - Et après ?
>
> - Bon, maintenant, après, avec l'évolution, quand les autres les gens qui voyageaient un peu là : « Non non le poisson salé on peut le faire en quantité. Et pour le faire sécher vous pouvez faire des gros fumoirs dehors et vous installez dehors le poisson après avoir mettre le sel vous installez le poisson. Et à partir de là les gens ont commencé à faire de ces fumoirs là. Ils ont trouvé que non le système il fallait le changer : si vous mettez un fumoir dans le même niveau c'est pas bon par ce que l'eau ne coule pas vite donc il faut le mettre incliné et à partir de là cela veut dire que ça a changé.
>
> - Mais il n'y pas de Gabonais qui font ça ?
>
> - Ooooh il n'y a pas de Gabonais, le Gabonais n'a jamais fait ça. Le Gabonais en tant que tel ici en tout cas je ne connais pas. Je n'ai jamais vu le Gabonais s'intéresser à faire ça. Maintenant, si aujourd'hui le Gabonais s'est intéressé à ça c'est parce que ils ont vu que ça rapporte de l'argent. Et surtout ici à la Haute Banio. Surtout ici à la Haute Banio, si les Gabonais font le poisson salé, c'est parce que les Sénégalais sont arrivés. Ils ont trouvé que les Sénégalais ils ont adapté ce système de faire le poisson salé et ils gagnent suffisamment d'argent là-dessus. Et eux aussi, ils ont trouvé qu'il fallait faire le *nzulu* là en poisson salé, parce que si il fallait laisser ça et vendre aux populations ça ne pouvait pas tenir parce que il y en avait tellement et ça pouvait créer du gaspillage donc il fallait trouver un autre système donc il fallait le *nzulu* en poisson salé. Et ce poisson salé pouvait se conserver pendant longtemps et aller vendre un peu plus loin. Partout tu trouves le poisson salé qui part de Ndindi, de la Haute-Banio, tu le trouves à Moabi, tu le trouves à Tchibanga, partout tu le trouves ! »
>
> Extrait d'un dialogue avec un homme vili de 42 ans, à Mayumba, le 04/02/2006

Mes interlocuteurs s'accordent sur le fait que la salaison de grandes quantités de gros mâchoirons ne se faisaient pas avant l'arrivée des Sénégalais. D'une part les Gabonais ne pêchaient pas en quantité ces espèces, et d'autre part ils n'avaient pas mis en place un réseau commercial étendu.

> « Ce sont les Sénégalais qui ont amené le système de saler les *nzulu*.» (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

Les Sénégalais se sont installés dans le but de rendre largement lucrative la pêche des gros mâchoirons et ont commencé à faire du salé dès leur installation à Nkoka dans les années 90.

> « Ici, je suis venue trouver ils font déjà le salé [venue vers 1990]. » (Femme vili de 55ans, Nkoka, le 27/08/2006)

Ainsi, ils ont fait de la salaison des mâchoirons leur activité principale, complétée par le commerce de troc qu'ils ont mis en place avec les habitants de la lagune.

Pour autant, la technique de salaison qu'ils utilisaient n'étaient pas toujours appréciée de leurs clients et ils ont peu à peu adopté certaines pratiques des femmes béninoises, tel que le brossage préliminaire du poisson avant sa salaison.

> « Le système de brosser les *nzulu*, c'est chez un Béninois que j'ai vu ça. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)
>
> « Le système de la brosse, c'est les Béninois qui ont amené ça. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

En conclusion, la salaison des poissons de grande taille, qu'ils proviennent de l'océan ou de l'eau douce, s'est mise en place puis s'est plus largement développée car elle était pourvoyeuse de finances. La raison économique est ici très nettement initiatrice de l'apparition et du développement de la pratique. Cette nécessité de rentabilité financière est de plus accentuée par le fait que l'activité sollicite l'utilisation du sel, une substance non produite par les locaux, non existante à l'état brut à proximité (comme c'est le cas pour le bois de chauffe ou de boucanage), qui nécessite donc un investissement d'argent supplémentaire.

LES GÉNIES DES EAUX, UN INVISIBLE TRÈS PRÉSENT AU GABON

Par-delà les activités de subsistance, décrites au travers les objets phares acteurs dans l'acquisition et la transformation de la ressource, il existe un invisible qui sous-tend l'ensemble de ces actions au Gabon. Le monde invisible est en effet omniprésent dans le quotidien de chacune des communautés de la Nyanga et il est important de porter notre regard sur un des supports de ces savoirs : les génies des eaux.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

Le monde invisible est omniprésent dans le quotidien de chacune des communautés de la Nyanga. Chez ces populations vivant en contact avec la lagune et l'océan, les génies des eaux prennent évidemment une place particulière. J'ai choisi de considérer *les génies* comme un objet culturel car il se distinguait nettement des autres objets. Bien que les génies soient moins facilement « techniquement » observables et descriptibles, bien qu'ils ne soient pas tangibles, ils organisent en partie la relation que les habitants entretiennent avec leur environnement. Il s'agit d'un objet conceptuel souvent très fortement lié aux autres objets culturels qui composent chaque groupe.

Dans la Nyanga, plus encore que dans les autres lieux où mon travail de prospection m'a menée, cet objet, bien que plus secret et caché que les autres, a été assez largement abordé par mes interlocuteurs. Il est au cœur de certains conflits inter et intra-groupes, de certaines craintes et de nombreuses règles comportementales. Les génies sont marqueurs d'identité d'un groupe tout en étant à l'interface des communautés qui cohabitent.

De plus, s'attacher à la description et à l'observation des génies des eaux m'est apparu essentiel au vu des différentes dimensions qu'ils portent : certains de ses éléments sont partagés à l'échelle du continent, d'autres à l'échelle du pays, certains seulement à l'échelle d'un groupe linguistique comme nous le verrons.

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

Les génies des eaux se manifestent plus souvent aux yeux ou à l'esprit (notamment par l'intermédiaire des rêves) des anciens, des adultes, parfois des adolescents. Quant aux récits de rencontres, ils sont contés tant aux plus jeunes qu'aux plus âgés. Certains hommes ou femmes ont des relations privilégiées avec les esprits, du fait de leur rôle au sein de la société, de leur grossesse gémellaire, de leur statut de jumeau ou plus couramment de leurs activités dans des lieux propices à ses rencontres : à proximité d'une rivière, d'une étendue d'eau, sur l'eau ou sous l'eau.

Béninois, Sénégalais et Gabonais ont leurs cosmologies propres mais entre les communautés, au sein des familles ou entre amis, les expériences s'échangent. La connaissance, voire la pratique des croyances des autres ne remet pas pour autant en cause ses propres représentations et croyances, très identitaires.

Sexe des praticiens	mixte
Classe d'âge des praticiens	tous
Communautés de pratique	famille, amis, étrangers, travailleurs
Marqueur d'identité	oui, très fortement

Planche photo 10 : les génies des eaux

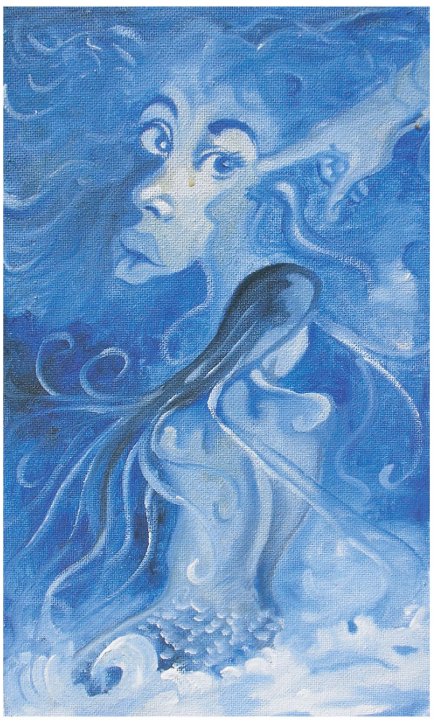
... à travers quelques lieux qu'ils habitent dans la Nyanga.

Rivière Matoundou **où réside le génie du même nom.**

Nsuku tchi bundu**, seul endroit de la Haute-Banio où se développent des palétuviers, végétaux révélateurs de la présence des génies.**

Muil mongo mi longo**, rivière riche en lamantins, animaux fortement liés à l'invisible. "L'eau est noire là-bas...."**

... à travers une représentation.



Oeuvre d' Achille Mavoungou, vili de Mayumba.

Luvangu lu mpènzu**, et ses cailloux liés aux génies, dont les femmes en menstrues ne doivent pas s'approcher.**

Basse et Haute-Banio, 2005-2006

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

Il est difficile de se représenter un contexte technique pour un objet *a priori* abstrait. Je définis sous cette dénomination l'environnement direct qui permet la rencontre, la relation avec les génies (la vision et le rêve mais aussi les objets ou les aliments spécifiques des génies), puis le contexte de l'échange avec les autres humains à propos des génies (récit ou chant). Enfin, d'autres éléments s'adjoignent, autour de ces rencontres et échanges : le feu de bois, la pirogue, ou encore l'appareil photographique.

Environnement technique direct	vision, rêve, rencontre, récit, chant, objets des génies
Environnement technique périphérique	feu, pirogue, appareil photo
Environnement corporel	corps, bras, gestes, voix, oreilles, yeux / toucher, ouïe, vue

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

Les génies sont très fortement liés à l'écosystème qui les abrite, tant dans sa dimension végétale, animale et minérale que dans les artéfacts qui en résultent. La présence de certains végétaux attestent de l'existence d'un esprit, il est aussi assuré par tous mes informateurs que certains esprits prennent des formes animales successives, souvent des animaux aquatiques ou semi-aquatiques.

On peut considérer que cet objet culturel est doté d'une certaine saisonnalité dans sa transmission et dans sa manifestation. En saison sèche, plus de récits sont partagés car les familles passent plus de temps autour du feu, moment propice aux échanges de ce type. De plus, des manifestations « *mystiques* » visibles aux yeux des humains sont plus fréquentes quand se réalisent des événements climatiques violents ou exceptionnels (plus fréquents en saison sèche), quand les hommes pénètrent des milieux moins familiers (« plonge des huîtres » à la saison sèche par exemple).

Environnement animal	serpent, crocodile, lamantin, poisson, coquillage, et autres
Environnement végétal	arbres, mangroves
Environnement minéral	arc-en-ciel, eau, foudre
Saisonnalité de son utilisation	oui un peu

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

Les génies étant du domaine de l'invisible, le contexte cosmologique qui les définit est nécessairement très chargé. Il existe de nombreux interdits, à commencer par le fait de devoir garder secret les relations que l'on entretient avec ces génies.

> « Je ne peux pas, je n'ai pas le droit de raconter ça. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)

Pour consulter les génies, il est indispensable d'être « *pur* », sain : il ne faut ni faire l'amour auparavant, ni être dans une période menstruelle.

> « Quand tu vas consulter les génies, tu ne peux pas t'accoupler avec un homme ou une femme. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

> « Quand tu es indisposée*, tu ne peux pas aller consulter les génies : quand tu veux te rendre dans des endroits comme ça, il faut être pur. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

> « Une femme indisposée ne peut pas aller où sont les mangroves à Ndindi » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)
>
> « Avant, on disait que les femmes en menstrues ne devaient pas plonger, aujourd'hui elles font. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)

Il est aussi proscrit de déféquer à de multiples endroits, au risque de subir les attaques de fourmis magnans[155], envoyées par les esprits mécontents, ou de perturber les activités des membres de son village.

> « Quand tu arrivais à cet endroit-là il y avait des défenses [des interdits], par exemple, tu ne dois pas aller faire les selles n'importe comment. Il faut avoir un endroit précis où, autant que vous êtes, là, au campement, vous devez aller faire les selle là-bas. Mais si chacun de vous, chacun va faire les selles là-bas,.. ; et chacun là-bas… et ainsi de suite, avant même la fin de la nuit vous allez partir du campement, avec les fourmis magnans qui vont vous envahir. Les fourmis magnans, ils vont vous envahir. Vous-même vous décidez : on va faire là ! Si vous êtes par exemple quatre personnes…. Il faut creuser et après vous fermez » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)
>
> « Ne pas faire les selles n'importe comment sur les campements : on doit tous faire au même endroit, sinon les fourmis magnans vont nous encercler. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)
>
> « Il ne faut pas cabiner à la plaine ou quelque part sans creuser un trou » (Homme vili de 40 ans, Nkoka, le 22/04/2006)

Si cet interdit n'est pas respecté, la famille ne pourra plus dormir en paix et les poissons fuiront. Parfois, le sens de l'orientation d'une personne étant en brousse durant le « méfait » peut être complètement perturbé :

> « Une femme coupait son bois au bord de la rivière là-bas. Quand elle a voulu repartir, elle tournait tournait, elle retombait sans cesse sur le layon où elle avait coupé le bois. Un petit avait cabiné à la plaine. Jusqu'à ce qu'il ramasse sa saleté, elle ne pouvait retrouver son chemin, le génie n'aime pas ça. » (Homme vili de 40 ans, Nkoka, le 21/08/2006)

Certains Vili congolais m'ont affirmé qu'il était également interdit de poursuivre une partie de pêche quand on avait déjà accumulé suffisamment de poisson, ce qui m'est apparu aujourd'hui peu respecté :

> « Si tu as une grande quantité de poissons [une caisse de 15-20kg], il faut laisser*. Croyant que c'est le poisson qui mord, tu tires, c'est un paquet ! Tout est préparé* [cuisiné]. Cela veut dire que tu dois laisser. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Enfin, au Gabon, comme au Sénégal, il est reconnu que les génies fuient le bruit. Chacun devrait faire en sorte de ne pas en produire, particulièrement quand il est sur l'eau ou à proximité.

> « Les grands-parents dans le temps voyaient ça souvent. Mais pour notre génération, c'est rare. Avant, l'eau, il n'y avait pas le bruit. Les génies restent* là où c'est calme. Mais aujourd'hui, avec les moteurs, les voitures, les avions…. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « Il ne faut pas faire de bruit. L'arc-en-ciel était là, il mangeait au bord près des mangroves… » (Fille vili de 15 ans, Nkoka, le 22/082006)
>
> « Avant, on disait ne crie pas, ne fais pas le bruit, ne tape pas l'eau… Mais là, maintenant, elles ne sont plus trop méchantes comme avant. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)

[155] Il s'agit des fourmis magnans *Dorylus nigricans*.

Cette règle du silence tend à se perdre de nos jours. Néanmoins, nous verrons dans le déroulement de mon propos que les relations avec les génies restent très codifiées et complexes, que l'on soit parmi les Gabonais, les Sénégalais ou les Béninois.

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

IDENTITÉ : QUI SONT LES GÉNIES ?

Je n'ai pas l'ambition de décrire tous les esprits et génies existant parmi les Phla, les Fulbé et les Vili[156], mais je souhaite retranscrire comment chacune de ces communautés les conçoit, comment elles en parlent, afin de déterminer comment l'objet culturel *génies* évolue et se transmet.

Auparavant, je dois souligner que les Vili sont les plus nombreux de mes informateurs et sont aussi les plus volubiles sur le sujet ; ils tiendront en conséquence une place plus importante dans les extraits de discours cités. Cet état de fait est peut-être source de déséquilibre dans mes données et au sein de l'analyse que je construis, mais ce déséquilibre est aussi un élément de réponse à ma problématique. Les génies, et particulièrement la sorcellerie qui gravite autour au Gabon, sont très pesants et expliquent toute maladie, tout décès, ce qui va même jusqu'à surprendre les Béninois, pourtant fort reconnus dans ce domaine à travers les cultes vaudou, ainsi que je l'ai suggéré dans le premier chapitre.

Essayons donc de distinguer un peu qui sont ces génies des eaux selon les communautés.

CHEZ LES PHLA DU BÉNIN

Devant moi, le génie de l'eau a toujours été appelé « Mamy Wata »[157] par mes informateurs béninois vivant au Gabon. Ce génie féminin est un personnage central dans le culte vaudou, qui est fortement associé aux pêches prolifiques puisque qu'il « *gouverne* » les poissons[158].

> « La Mamy Wata c'est le génie de la mer, la sirène. C'est la fée en brousse. Les grands-pères nous ont raconté… Les poissons sont gouvernés par la sirène. » (Homme phla de 67 ans, le 08/03/2005)

Mamy Wata est par ailleurs omniprésente sur l'ensemble du continent africain, et son nom est partagé par tous. Il semble être issu du pidgin anglais, de *mamy* et *water*, la mère de l'eau (Anzorgue 2000;

[156] Au vu des nombreux récits collectés (je ne partagerai dans cette thèse que quelques morceaux choisis), il serait très intéressant dans le futur d'approfondir la multiplicité des interrelations avec le monde invisible au Gabon, d'extraire systématiquement les similarités et différences entre les esprits, génies (apparence, mode d'échange avec l'humain, action sur l'environnement, etc.), mais aussi entre les humains ayant l'opportunité de les rencontrer.

[157] Trouvé avec différentes orthographes dans la littérature : Mammy Wata, Mamy Wata, Mamie Wata, Mami Wata, Mami-wata, Mamiwata, Mami Ouatta, parfois Mamie Water. Une grande quantité de publication traitent de ce génie : cf. (Frank 1995)

[158] Le visionnage de la séquence vidéo tournée par Jean Rouch au Ghana, et récemment éditée au sein d'un DVD est instructif (Rouch 2005 [1956]). Un prêtre vaudou y déclame notamment : « *Mamy Water, nous te donnons du sang, donne nous le pardon de la mer* » ; et un narrateur d'expliquer : « *Les hommes ont retrouvé l'alliance avec les génies des eaux, l'alliance avec Mammy Water ; ils peuvent préparer la grande saison de pêche.* »

Drewal 1988). Bien qu'associé au milieu maritime par mes informateurs béninois, la dénomination de Mamy Wata peut aussi, à l'échelle africaine, être attribuée à tout génie aquatique. Au Gabon, les jeunes enfants ont déjà connaissance de ce génie et savent où il vit, en mer à proximité des rochers.

> « Le caillou là-bas, c'est la Mamy Wata, qui reste dans les cailloux. Elle a la queue rouge. Si tu coupes une mèche de ses cheveux, tu mets dans la chambre, tu auras l 'argent ![159] » (Garçon phla de 8 ans, L'Office, le 21/09/2006)

Sur la plage, les enfants se relatent les événements qu'ils ont pu observer, ou qui leur ont été racontés, comme l'histoire de cette femme béninoise qui a manqué disparaître dans l'océan un an plus tôt, « *appelée par* » le génie de la mer :

> « En 2005, Mamy Wata a appelé une femme, elle partait à la profondeur… Les autres l'ont retenue. Si tu es partie, c'est fini ! Tu ne reviens plus. » (Fille phla de 7 ans, L'Office, le 21/09/2006)

Les Phla vivant au Bénin connaissent le nom de certains génies du Gabon, tel le génie du bac qui se nomme *Matoundou*, nous les découvrirons à travers le discours des locaux.

CHEZ LES FULBÉ DU SÉNÉGAL

Mamy Wata est aussi le nom utilisé par les Sénégalais pour désigner le génie des eaux qu'ils nomment par ailleurs [liwogu] et décrivent comme une sirène : un corps de femme et une queue de poisson.

> « Mamy Wata au Sénégal, elle est dans le fleuve, c'est liwogu, elle a une queue de poisson et un corps de femme… Quand on attrape ça, il ferme la figure, il ne veut pas qu'on la voit. » (Homme peul de 46 ans, Nkoka, le 08/03/2006)

Les Sénégalais, fervents musulmans, connaissent à ce génie une origine divine :

> « Une femme était au bord de l'eau et se lavait. Elle voit ses beaux-parents arriver. Elle a honte d'être nue et demande à Dieu de se cacher sous l'eau. Le bon Dieu l'a fait plonger dans l'eau avec une queue de poisson. Elle est restée depuis… » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 08/03/2006)

Par ailleurs, les Fulbé m'ont aussi décrit [muɗmayo] ([muɗ] : homme / [mayo] : fleuve), qu'ils traduisent eux-mêmes par « *sirènes de l'eau* » : il s'agit de petits hommes et femmes qui vivent comme les humains et ont les mêmes activités qu'eux, mais sous l'eau.

> « Ils sont petits, courts* comme ça [geste désignant une hauteur d'à peine un mètre]. Dans le fleuve, il y a ceux qui élèvent les bœufs, ceux qui font la pêche. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Selon mes informateurs, les génies existent et existeront toujours, ils sont partie intégrante du monde dans lequel nous vivons.

> « En Gambie, on voit ça tout le temps. Moi, toute ma carrière, j'ai fait là-bas. Je pense que jusqu'à la fin des temps il y en aura. » (Homme peul sénégalais de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

[159] Je me dois de remarquer ici l'influence de la médiatisation télévisuelle. En effet, une vidéo récemment vue par les enfants mettait en scène une personne qui a vu se remplir d'argent la boite au sein de laquelle elle avait glissé une mèche de cheveux de Mamy Wata. Plusieurs CD, DVD et cassettes VHS traitant de ce sujet, souvent des films de réalisation nigériane, circulent aujourd'hui de foyer en foyer.

CHEZ LES VILI DU GABON

L'invisible et le visible…

Au Gabon, la plupart des Vili appellent les génies de l'eau [ńkìisì / bákìisì] ; le terme *nkisi* est aussi à leurs yeux un nom générique pour tous les génies. Pour différencier les génies terrestres de ceux aquatiques, ils utilisent l'expression [ńkìsì sì], littéralement « génie de terre ». Ce simple petit fait linguistique montre que les Vili sont bien des côtiers, et que les génies terrestres, qui n'ont pas de terme propre, paraissent moins importants pour eux que ceux de la mer et des rivières. Certaines personnes, plus averties, souvent des Vili du Congo, qui estiment parler le « *vrai vili* » (il est vrai qu'ils usent généralement d'un vocabulaire plus fourni), distinguent les génies visibles [sì ngɔ́ɔ́mbù] associés aux sirènes (buste de femme et queue de poisson), des génies du monde invisible qu'ils nomment [bákìisì].

> « Le [ngɔ́ɔ́mbù], c'est la sirène, la *mamy wata*. On la trouve dans la mer, les lacs ou les fleuves. Les autres sirènes, qu'on ne voit pas, on les appelle [ńkìisì / bákìisì] » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)
>
> « Lui, quand tu le vois c'est comme un poisson sinon c'est un homme ! *Nkambisi si buil* et *Mami Wata*. La mer là-bas, il y a les génies qui se cachent là-bas. Tu comprends comme la mer bouge, attention c'est lui ! Tu pars dans l'eau il n'y a pas le poisson... Quand le génie est là, il n'y a pas de poisson. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « La queue de poisson, c'est la jupe. À Tchibinda, un de nos frères la voyait toujours se laver*. Elle tire la jupe et l'accroche, elle a des jambes. » (Femme vili de 54 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Des photographies de ces génies visibles, les sirènes, peuvent même être faites… C'est bien souvent des Européens qui sont reconnus pour avoir photographié ces sirènes.

> « Celui qui part en mer, on l'appelle *Mami Wata*. Même on avait pris la photo, c'est à Massi. Un Blanc Papa Nicolas avait fait la photo. Il est parti mourir au Congo. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 23/04/2005)
>
> « Vers Kakamouéta, une sirène s'appelait *Sounda*. Elle venait se baignant. L'autre sirène la tressait. Des Blancs passaient en avion et ont voulu la filmer. Celle qui tressait a fui, l'autre a été filmée : une tresse faite et les cheveux libres de l'autre côté. » (Femme vili de 54 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

Des génies aux apparences plurielles

De nombreuses autres formes sont attribuées aux génies, qui peuvent indéfiniment passer de l'une à l'autre. Autour de la lagune Banio, j'en ai inventorié sept s'ajoutant à l'aspect de femme-poisson : poisson [mbìsì], serpent [nyɔ́kà] ou arc-en-ciel [tʃíámà̀], aigle [lìbúúmbɔ́], gorille [mpùùŋgù], dauphin [súúmbù], baleine [tɛ́l] ou lamantin [máŋgà].

> « Souvent c'est un boa mais c'est un génie. [Où?] Chez nous au Congo. Souvent c'est un gros oiseau comme l'aigle : chaque fois que tu vas dans cet endroit c'est cet oiseau-là que tu retrouves. Souvent c'est un gorille. C'est le même génie qui change de forme. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)
>
> « J'ai rencontré un balaise* boa, l'arc-en-ciel, [tʃíámà̀]. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)
>
> « Le dauphin est un bon génie, on l'appelle le sauveur. La baleine [tɛ́l] est méchante mais n'agresse pas.» (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

> « Le génie reste toujours un *nkisi*. *Nkisi* c'est un génie soit en forme d'une personne, mais *ntchiama* c'est aussi *nkisi* qui est en forme de serpent. Maintenant il faut donner la précision de quel genre de *nkisi*, de quel genre de génie : soit *nkisi nioka* (nioka, c'est le serpent) ou *nkisi muntumuntu*, c'est l'homme c'est la personne. Donc il y a les génies de l'eau de… comment tu appelles ça, les sirènes d'eau. C'est-à-dire que les sirènes d'eau, beaucoup de gens ont déjà vu ça, plusieurs… Moi, personnellement, j'ai déjà vu ça une fois, j'ai déjà vu ça une fois. J'ai déjà vu une fois la sirène de l'eau. Là où nous étions à Luzibi voilà tu suis là, parce que là où ça se sépare Luzibi à droite et Duna à gauche là tu as vu sur la carte là exactement là où ça se rencontre » (Homme vili de 42 ans, Vayu, le 27/03/2006)

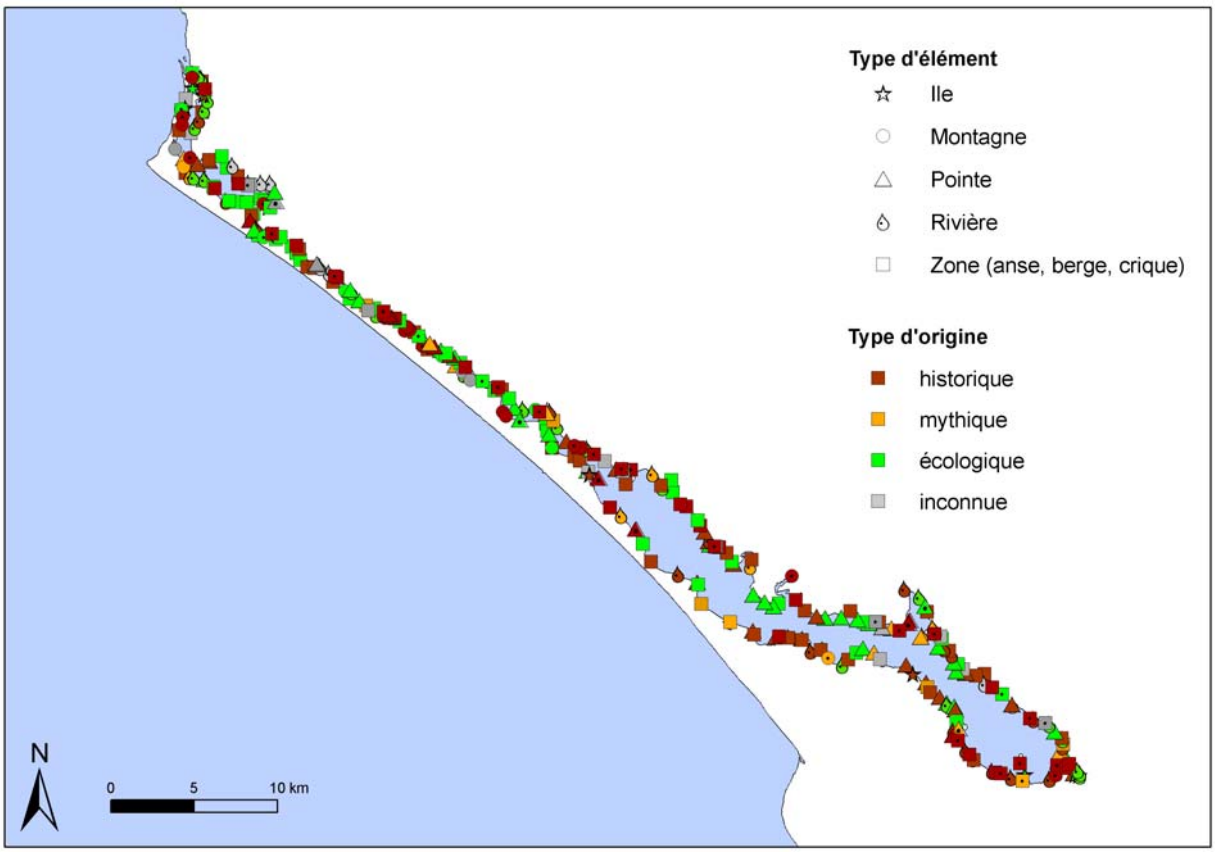
Chaque *nkisi* est doté d'un nom propre autour duquel il entretient le secret puisqu'il ne le communique qu'à certaines personnes choisies souvent par le biais des rêves.

> « Le génie ne dit pas son nom. S'il veut te dire, il te dit. » (Femme vili de 34 ans Nkoka, le 23/04/2005)
>
> « Si elle veut te voir, lui-même il vient te voir, même en rêve… Mais tu as peur ! » (Femme vili de 54 ans, Nkoka, le 24/04/2005)

SITUATION : OÙ SONT LES GÉNIES ?

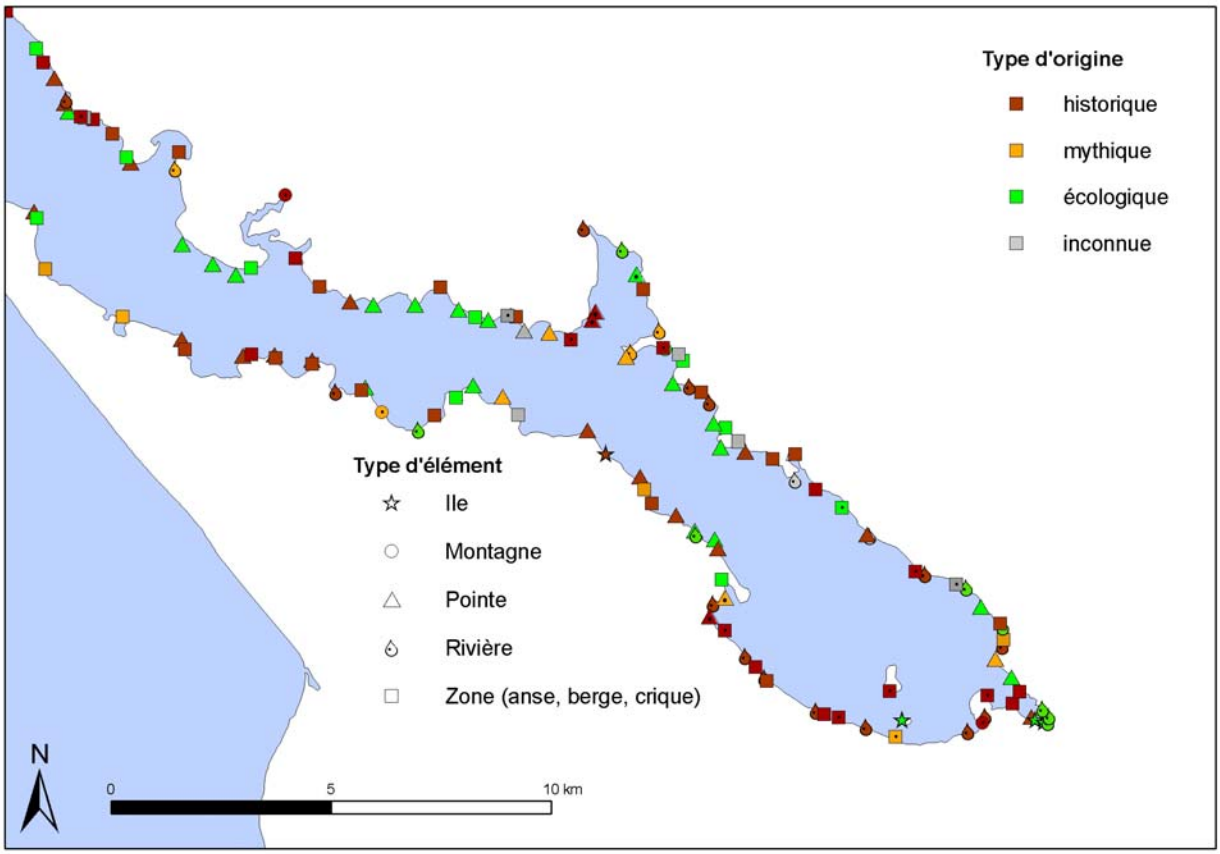
L'ÉCOSYSTÈME : LE LIEU DES GÉNIES

Le relevé des toponymes de la lagune Banio m'a permis d'identifier trois types d'origine aux noms de lieux : historique, mythique et écologique. Si l'on considère tous les toponymes dont l'origine a été identifiée, ceux qui la trouvent dans le monde des génies en représentent 9,4 % (figure 3 p 116).



Carte 14 : Carte des toponymes de l'environnement (île, montagne, pointe, zone - rivière, anse, berge, crique-) selon leur origine historique, mythique ou écologique

10% des points de l'environnement (pointes, montagnes, rivières et berges) ont une origine mythique contre 5,4% pour les points de l'habitat (campements et villages), ce qui confirme notre constat déjà abordé dans le premier chapitre que les génies sont très fortement liés à l'écosystème. Par ailleurs, comme l'illustrent la carte 14, plusieurs des points remarquables de l'environnement liés aux esprits se situent en opposition sur chaque bord de la lagune (points orange). Cette localisation est notamment due à la formation des arcs-en-ciel [tʃiámà] qui souvent rejoignent deux embouchures de cours d'eau opposés (détail de la zone sud de la lagune : carte 15).[160]



Carte 15 : Carte des toponymes de l'environnement (île, montagne, pointe, zone - rivière, anse, berge, crique-) de la zone sud de la lagune (zone 3) selon leur origine historique, mythique ou écologique

> « Ici il y a le [tʃiámà] [arc-en-ciel], surtout quand il comprend qu'il y a les mouvements là. Il va dire 'C'est qui ces hommes ? Ils sont venus faire quoi ?' . Comme il y a la rosée* [une pluie fine tombe alors que nous sommes dans l'embarcation] et qu'il est sauvage, il peut sortir... » (Homme vili de 93 ans, dans la crique de Mvumvu, le 26/03/2006)

Certaines personnes, particulièrement les femmes ayant enfanté des jumeaux distinguent les génies dans les arcs-en-ciel :

> « Ils sont dans l'arc-en-ciel aussi là-bas, au large de la Banio. Quand il pleut et qu'il fait soleil, tu les vois là-haut. » (Femme vili de 34 ans Nkoka, le 23/04/2005)

[160] Les cartes détaillées sont toutes regroupées en annexe 11.

DES VÉGÉTAUX RÉVÉLATEURS

Les génies peuvent aussi être localisés grâce à la végétation présente. En effet, si une végétation particulière étonne par son emplacement, c'est qu'elle est l'œuvre des génies. Ainsi, dans le sud de la lagune, des palétuviers, affectionnant ordinairement les eaux saumâtres, se sont développés en eau douce sur une surface de quelques mètres carrés : ils sont donc une de leurs œuvres.

> « Les mangroves poussent dans l'eau salée. Pourtant il y en a à Ndindi [alors que l'eau est douce]. C'est les génies, c'est un endroit sacré. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Une végétation croissant à même la roche est aussi signe de la présence des génies.

> « Ce sont des endroits sacrés, les prêtres venaient ici. La végétation pousse sur les cailloux. » (Homme vili de 93 ans, Kèngé mani, le 26/03/2006)
>
> « Il y a des arbres qui poussent sur les cailloux au sommet ! (…) C'est un endroit où aussi il y a les génies. (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)
>
> « Avant, les gens avaient peur de monter ou d'arriver aux cailloux. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 30/03/2006)

En septembre 2006, un arbre près d'un débarcadère de Nkoka a attiré mon attention. Les enfants passaient à proximité comme chaque jour, mais ce jour-ci j'entends : « *Bonjour sirène !* ». Plus tard, une femme me conte l'histoire de cet arbre, de cette sirène :

> « C'est la sirène qui reste là . Un jour, les enfants, voulaient couper. Ça a repoussé... Il y en a un à Tiya aussi. La sirène-là a des enfants qui sont noirs. Ceux qui la voient en rêve disent qu'elle est comme un albinos. Les grands-parents disent que si il y a cet arbre [ndwásùùmbə̀][161] dans un village, les sirènes ne manquent pas.» (Femme vili de 55 ans, Nkoka, le 06/09/2006)

Une autre femme, plus jeune, me renseigne sur un nouvel interdit lié à l'existence de ce génie : ne pas aiguiser de couteau sur la roche qui jouxte l'arbre.

> « Le caillou au pied de l'arbre tu ne dois pas limer ton couteau dessus. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 06/09/2006)

DES SONS ET DES SENTEURS ÉLOQUENTS

Les génies peuvent être repérés aux sons produits (musiques, sons du quotidien, sons similaires à des bruits de moteurs) ou aux fragrances exhalées (senteur de savonnette).

> « À l'autre côté, on comprend les génies… Tu comprends un moteur, tu vois les vagues mais tu ne vois pas de coque. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 03/03/2006)
>
> « *Matoundou* elle quand elle se déplace, il y a toujours un vacarme ici. C'est comme ça. » (Homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Avant, à Doubinda, il y a une place où on arrivait pas. Mais quand ça crie toi tu es encore ici dans la cité, là, mais tu entends déjà le bruit : « bvouououou…. ». Maintenant, quand la sirène crie là-bas, tu pars : tu vas voir le feu le feu le feu. Elle crie, c'est pour t'avertir que : « non retourne ! ». C'est ça. » (Homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « À Nsuku Tiya, tu sens la musique qui sort là-bas. Tu sens les gens comme s'ils lavaient les assiettes, tu sens la savonnette. » (Nkoka, le 02/03/2006)

Cette zone est aussi reconnue par les Sénégalais qui vivent non loin de là, notamment pour les sons qu'ils entendent :

> « Il y a beaucoup de [liwogu] aujourd'hui : des hommes, des femmes, des enfants. En face là, il peut y en avoir dix. » (Homme peul de 43 ans, Nkoka, le 08/03/2006)

[161] *Alstonia congensis* ?

DES PROFONDEURS HABITÉES

Certains endroits sont particulièrement réservés aux génies, les endroits « *où les gens n'arrivaient pas* », les profondeurs de la lagune. Le seul fait de se rendre dans ces endroits génère une sensation particulière : on « *sent une présence* », celle du ou des génie(s).

> « À l'époque, il y avait des endroits sacrés où les gens n'arrivaient pas. Quand tu allais dans ces endroits, tu sentais qu'il y avait une présence. Les génies habitaient dans les endroits les plus profonds de la Banio. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)
>
> [Y-a-t-il des génies des [máŋkúŋgúlə̀] (*Anadera senilis*) ?] : « Non, les [máŋkúŋgúlə̀] tu ne peux pas aller dans les places profondes. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « J'ai vu. Le génie du bac, là-bas. Il y a des pierres au fond, bien construites ! Comme des maisons. Ce sont les maisons des génies. Tu plonges, tu les vois aujourd'hui, demain tu ne les vois plus. Les génies déplacent ça. » (Femme lumbu de 48 ans, Louando, le 04/02/2006)
>
> « Avant d'arriver à Grand Malembé [Nord de Malembé] c'est un endroit très profond, le plus profond de la Banio[162]. Il y a une colline : il y a des arbres qui poussent sur les cailloux au sommet ! La même manière que ces cailloux sont positionnés là-haut la même manière que ces cailloux sont positionnés sous l'eau. (…) C'est un endroit où aussi il y a les génies. (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)

DES VOIES PRIVILÉGIÉES POUR LES GÉNIES

Les génies affectionnent les lieux où ils ont « élu domicile » mais ils se déplacent aussi et empruntent certaines voies régulièrement : *Mouétchi Kambisi* et d'autres génies du Congo longent le littoral ou la lagune par les airs, *Matoundou* traverse l'embouchure sous l'eau pour rejoindre son mari, les génies de Nkoka voyagent par les petits cours d'eaux pour rejoindre la Banio.

> « Il y a les génies du Congo qui viennent voir leurs amis par la Banio, jusqu'à Bana. Ils font le vent pour que les gens ne les voient pas comment ils passent. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 23/04/2005)
>
> « La sirène du Bac, Matoundou, elle a une route sous l'eau qui l'emmène du Bac à l'embouchure. » (Homme vili de 40 ans, Mayumba, le 20/04/2005)
>
> « Quand je suis arrivé, la rivière venait jusqu'à la Banio à notre débarcadère. La rivière là-bas, il y a beaucoup de génies. J'ai mis le sable pour boucher mais rien. Les Anciens disaient qu'ils avaient vu en rêve des bateaux plein de Blancs arriver, que c'était Port-Gentil ici ! » (Homme vili de 49 ans, Nkoka, le 22/04/2005)

ACTIONS ET INTERACTIONS : QUE FONT LES GÉNIES ?

ILS FAÇONNENT L'ENVIRONNEMENT LITTORAL

À l'image de ce dernier témoignage qui nous apprend que les génies peuvent empêcher la suppression d'un cours d'eau, les génies agissent sur leur environnement aquatique et le façonnent progressivement. Ils creusent le lit des rivières et amplifient certaines profondeurs de la lagune, ils sont à l'origine des mouvements de bancs de sable[163] et sont capables de condamner un cours d'eau.

> « C'est eux les génies qui font la profondeur.» (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

[162] Il s'agit effectivement de la zone la plus profonde de la lagune Banio : 9 mètres (Parnell 2009, communication personnelle).

[163] J'ai aussi collecté en 2004 de nombreux témoignages similaires chez les Kali'na de Guyane française et du Suriname : ils accordent cette même faculté aux génies de leurs eaux (Sabinot 2005).

> « Ils peuvent déplacer les bancs de sable. » (Jeune fille vili-lumbu de 15 ans, Louando, le 09/08/2006)
>
> « Nsuku Tchilissi vers la rivière Tchitala. Le génie a fermé ce raccourci-là dans les années trente car les gens embêtaient trop. Lui [le génie] n'aime pas sentir les torches indigènes. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

ILS ANNONCENT, CONSEILLENT ET AIDENT À PROCRÉER

Comme je le précisais il y a quelques pages, les génies annoncent leur nom par l'intermédiaire des rêves. Un lieu qui a un nom de génie a souvent été donné par ce génie au premier être humain qui s'est assoupi dans ce lieu.

> « À l'époque, il y avait un génie qui donnait des rêves. Il y avait beaucoup de poissons. » (Homme vili de 93 ans, Mpuduka, le 25/03/2006)
>
> « C'est-à-dire que là, quand tu es le premier à dormir là, le génie vient te dire son nom. C'est comme ça que l'endroit là doit s'appeler. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 24/04/2005)
>
> « Ma grand-mère recevait les rêves. » (Garçon vili de 17ans, Mayumba, le25/05/2005)

C'est le cas de nombreux toponymes de la Banio : Muil mpuduka, Nkoka, Mbulu tchidjièng, Lilondo li Biramba, Tchilaabu, Mbulu Ngakale, Mbulu ntal, Muil Nsungu, Muil muwèmbi (cf. annexe 11). D'autre part, les génies annoncent aux humains certains interdits alimentaires à respecter.

> « Il y avait aussi des sirènes là-bas à Doubinda. Quand il [mon oncle] travaillait au garage, il arrangeait quelque chose avec une moto. Les sirènes ont dit que non il faut jamais manger le poisson de telle qualité[164]… » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

Puis, s'ils ne transmettent pas leur propre nom aux humains, les génies envoient aux femmes des jumeaux et leur transmettent les prénoms qu'elles devront leur donner. À la question « qui t'a raconté les histoires de génies ? », une femme me répondit : « *Oh ! Mais moi-même j'ai fait des jumeaux !* » (Femme lumbu de 46 ans, Louando, le 12/08/2006), sous-entendant puis m'expliquant ensuite qu'en tant que femme ayant eu une grossesse gémellaire, elle avait, de fait, une relation directe avec les génies.

Par ailleurs, une femme stérile peut aussi être assistée par des génies. C'est alors au travers de rêves codés dévoilant l'enfantement futur que la femme peut prendre connaissance de son état.

ILS OFFRENT DES PRÉSENTS

Les génies offrent des présents, sous l'eau aux femmes qui plongent pour collecter les huîtres, et plus souvent sur la plage aux passants. Le génie [mweétʃì nkə̀mbɨ̀sì] du Congo est réputé pour profiter de ces voyages le long de la Banio afin de laisser des cadeaux aux humains. Elle dépose sur la laisse de mer de l'alimentation (poisson, arachide, pommes, tomates, voire des plats cuisinés), de l'habillement (pagnes) ou des jouets (poupées).

> « [mweétʃì nkə̀mbɨ̀sì], elle quitte le Congo jusqu'à Gamba. Elle passait tout droit. La mer est mauvaise quand elle passe comme ça ! Et on ramasse des petits cadeaux sur la plage (des poupées, du poisson, etc) » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)

[164] « *Qualité* » est employé par tous les Africains vivant au Gabon pour désigner type, espèce ou variété, que cela concerne un animal, un végétal ou un minéral.

> « Des fois, tu marches sur la plage, tu trouves des arachides, les pommes de France, les tomates fruits, les pagnes, les plats bien préparés. C'est [mweétʃî nkə́mbĭsì]. » (Femme vili de 55 ans, Nkoka, le 09/03/2006)

ILS AGISSENT SUR LA PÊCHE DES HUMAINS

Les génies sont en relation directe avec la faune, particulièrement la faune aquatique et influencent en conséquence la réussite des parties de pêche.

> « Le poisson suit là où il y a les génies. Si le génie ne veut pas te donner le poisson, tu vas trouver le serpent dans le filet, le python par exemple ». (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Singulièrement chez les Vili, le mâchoiron de mer est considéré comme un intermédiaire entre des génies et les autres poissons : il suit le génie et entraîne avec lui les autres poissons. Ces derniers pourront être capturés par l'homme alors que le mâchoiron en question sera sauf, aux côtés du génie.

> « Le mâchoiron de la mer attire le poisson. Comme c'est un poisson qui sent beaucoup. Cela veut dire que le poisson, les autres poissons ils ont l'intention de suivre quelque chose qui a, je ne sais pas comment on peut appeler ça, tu vois comme les mâchoirons que tu vois là ils ont… Ce gluant sur la peau, ça sent, et le poisson aiment bouffer ça, les autres poissons ils peuvent suivre et ainsi de suite. Maintenant, le mâchoiron de la mer, quand ça rentrait dans la Banio, et les autres poissons aussi suivaient beaucoup. (…) Quand le génie est encore là, ou bien il est en train de traverser, ou bien il revient de quelque part chez ses amis en promenade, il traverse, le poisson qui le suit là vous pouvez mettre le filet tu ne peut pas accrocher tu n'accroches pas ça c'est pas ça, tu ne peux pas accrocher ça. Ça c'est le poisson qui est spécial pour lui. Ce poisson là doit le suivre ! Là où les génies sont, le poisson qui est là, tu ne peux pas tuer. C'est-à-dire que, quand tu quittes là, il se déplace, il rentre déjà. Maintenant, le poisson qui reste dehors là, c'est ce poisson là que vous pouvez pêcher. Maintenant les autres poissons de la Banio doivent suivre maintenant tout ce mouvement là. Maintenant, à partir de là, tu remplis ta pirogue. » (Homme vili de 93 ans, Vayu, le 27/03/2006)

À l'inverse, un certain génie est connu pour retirer certains filets de pêche. Les hommes retrouvent ensuite leur bien abandonné sur une plaine ou en dérive sur la lagune.

> « Il y a un génie qui soulève les filets à Bikamba, vers Mpela, et il les emporte avec lui. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Parfois, les génies chauffent les eaux pour cuire les poissons capturés. L'histoire qui suit m'a été racontée à plusieurs reprises.

> « J'ai rencontré un balaise boa, l'arc-en-ciel, [tʃiámà]. Je faisais la pêche*. Il y avait beaucoup de mulets au bord. Je balançais mon filet, c'était la nuit… À un moment, j'ai vu comme si c'était la lumière qui sortait au bord : jaune, rouge. Je me dis : ' Non, là, il y a quelque chose qui va pas ! '. Et derrière moi, je vois que le type a rougi toute la place. Moi, j'ai fui, je suis retourné au campement. Je reviens plus tard, je viens trouver les filets : les mulets, c'était presque cuit ! Préparé !, comme s'il avait chauffé l'eau… Le boa se transforme en arc-en-ciel. (…) Il fallait voir comment je dansais[165] sur la pirogue ! » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

ILS VIOLENTENT ET PEUVENT TUER… ILS SONT GARDÉS PAR LES SORCIERS…

La vision de génies provoque la peur, une peur justifiée, étant donné le nombre de personnes m'ayant conté des actions des génies sur les humains, délibérément agressives, voire mortelles.

[165] « *Comment je dansais* » est une expression couramment utilisée au Gabon pour traduire la peur.

> « Un accident grave est arrivé au chef de village, bwitiste. Après la veillée, il a fait la traversée avec sa cithare. Le génie a renversé la pirogue pour tuer. La pirogue est plantée maintenant : tu peux voir jusqu'à aujourd'hui. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)
>
> « Quand le vent souffle, si elle *Mouètchi Kambisi* se décide, elle peut détruire toutes nos maisons et faire monter l'eau jusqu'à la forêt. » (Femme vili de 54 ans, Nkoka, le 24/04/2005)
>
> « À Nzoungou, quand le génie se fâche là, c'est la bagarre ! …sauf qu'il n'a jamais pris de gens : la pirogue se renverse, les choses partent. Parce que le vent qui est là, hmmm pardon ! » (Homme vili de 49 ans, Nkoka, le 21/04/2005)
>
> « Il y en a d'autres qui sont partis, qui sont décédés avec ça [les génies]. » (Homme lumbu de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Plus inquiétantes encore sont les relations qu'entretiennent les génies avec les sorciers, hommes ou femmes d'exception sollicités par d'autres pour faire le mal. Les génies seraient ainsi « gardés » par ces sorciers.

> « Tu laisses* [tu arrêtes de chercher les huîtres quand tu as remonté un poisson]. Avec la peur, tu te dis : « Ah non, je ne veux pas mourir ». Les génies peuvent te tuer, il y avait une forte sorcellerie ! Mais les génies-là qui les gardent ? Les sorciers ! » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Néanmoins aujourd'hui, l'agressivité des sirènes et génies semble amoindrie.

> « *Matoundou*… Avant, les parents nous disaient qu'elle était méchante. Elle pouvait tuer, tuer . Mais aujourd'hui, c'est fini. » (Femme vili de 54 ans, Nkoka, le 21/04/2005)

ATTENTES ET INTERRELATIONS : COMMENT SE COMPORTER AVEC LES GÉNIES ?

Un jour d'avril 2005, ma natte étant utilisée par d'autres personnes, alors que je m'apprête à m'allonger sur le sable de la cour pour lire et écrire, une femme de la concession m'interpelle :

> « Si tu dors direct au sol, tu vas repartir avec les génies. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 25/04/2005)

Je respecte sa mise en garde et m'assoie sur une planche de bois, car tout écart de ma part pourrait entraîner de « *mauvaises choses* » pour le village et je ne peux en laisser porter la responsabilité à mes hôtes. Selon eux, tout le monde ne peut voir les génies mais tout le monde vit en interrelations avec eux, même moi :

> « Nous, on ne les voit pas. Ça, c'est les grands qui nous parlent. En brousse, il y a des places où on nous dit : « Oh, il faut pas arriver là-bas…comme ça comme ça, c'est dangereux… Moi, je vois que en mer c'est plus dangereux. Car quand vous êtes là-bas, on ne trouve plus votre cadavre[166]. » (Homme lumbu de 54 ans, le 17/02/2005)

[166] Comme de nombreux témoignages retranscrits dans ce travail de thèse, celui-ci comporte des éléments sur lesquels je ne « réagis » pas pleinement (comme ici la crainte qu'il y a à perdre un cadavre, à laisser un corps entre les mains de génies). D'autres recherches bibliographiques et des missions de terrain supplémentaires seraient évidemment nécessaires pour appréhender chaque question suggérée. En choisissant de ne pas trop tronquer une citation, je lui offre un contexte plus global et j'espère permettre à mes lecteurs de se saisir de certaines questions restées sans réponse, soit par manque de données, soit par manque de temps pour les approfondir. Avec plaisir et frustration, au fur et à mesure que la réflexion sur ma problématique de thèse a avancé lors de mes terrains, puis a continué d'avancer au cours de la rédaction, de multiples questions de recherche se sont dessinées. Comme un arbre qui croît, je porte ma réflexion sur quelques branches, quelques rameaux, quelques feuilles mais, malgré l'envie de comprendre plus profondément chacun des rameaux et des feuilles, je dois choisir de répondre le plus complètement aux axes les plus pertinents pour mon questionnement actuel, et laisser en conséquence les autres axes pour plus tard, ou pour d'autres chercheurs …

L'HOMME RÉPOND À LEURS DEMANDES

Dons monétaires pour assurer sa sécurité et sa santé

Sans avoir la faculté de les voir, l'homme doit se soumettre à certaines exigences des génies, notamment liées à l'argent. Il est très courant et toujours respecté de devoir jeter des pièces de monnaie la première fois que l'on entre sur la mer Tiya, espace aquatique élargi au sud de la lagune Banio.

> « La première fois que je suis passée là-bas, on m'a dit de jeter de l'argent à l'eau. J'ai fait. » (Femme vili de 27 ans, L'Office, le 21/05/2005)

Avant d'entamer une partie de pêche, des pièces de monnaies doivent être jetées. Et lors de toute transaction avec un tradipraticien, le service rendu doit être payé non en billets de banque mais en pièces de monnaie.

> « Il y a des endroits, avant de faire la pêche*, on jette des pièces dans l'eau : 25, 100 francs, c'est le geste qui importe . » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)
>
> « Il y a des génies sous forme de tradipraticiens. Quand un enfant est malade, il faut 20 000 francs, que tu vas monnayer en pièces de 25-100 francs. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Offrandes alimentaires pour apaiser une colère

Chez toutes les communautés qui cohabitent sur le littoral de la Nyanga, des cultes plus ou moins réguliers sont organisés en l'honneur des génies des eaux, souvent pour apaiser des événements climatiques violents ou pour conjurer les mauvaises pêches répétitives

> « Il y a des moments où la mer est fâchée, ils vont donner la nourriture. Il y a des mois en saison où la mer se fâche. Quand la mer se fâche alors que le mois n'est pas encore arrivé, on suppose que c'est la sirène qui est fâchée. Alors, tu lui donnes la nourriture (purée, bonbons, biscuits…). » (Femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)
>
> « On peut faire des sacrifices. Chez nous, il y a d'autres (des Peuls) qui jettent du lait à l'eau. Ici, je ne sais pas ce qu'ils font. » (Homme peul de 43 ans, non-pêcheur, de passage à Nkoka, le 08/03/2007)

Avec les génies, nommés *Mami Wata* de manière générique, des interrelations se construisent quotidiennement. Le principe du don et contre-don doit être respecté, ainsi que l'explicite clairement un homme béninois parlant de *Mami Wata* :

> « Elle nous donne, alors nous devons lui donner. Le charlatan demande au vaudou qui lui dit : 'Donne une vache pour la mer, un cabri pour la rivière, un cabri plus un cochon pour la brousse'. » (Homme phla de 68 ans, L'Office, le 04/08/2006)

De la même manière dans la Haute-Banio, si le vent se lève sur la lagune, c'est un signe du génie de la mer Tiya pourvoyeuse de poissons : il demande de l'argent ou des denrées transportées dans l'embarcation, ce à quoi les passagers doivent se soumettre.

> « Si la mer Tiya veut la farine, il faut vider toute la farine qui est dans la pirogue. Si c'est la bière, il faut vider la bière. Parfois, tu vides tout avant de savoir ce qu'elle voulait ! » (Femme vili de 27 ans, L'Office, le 21/05/2005)

L'HOMME DOIT SOLLICITER LEUR AVIS

Tout comme l'homme doit satisfaire les demandes des génies des eaux afin de vivre en bonne santé et de bénéficier de pêches prolifiques, s'il désire modifier l'écosystème créé par le monde invisible, il ne

peut le faire sans intercéder auprès de celui-ci. Relier par un pont deux terres naturellement séparées par un cours d'eau ne peut se réaliser sans demander l'avis du ou des génie(s) du lieu.

> « Tu ne peux pas faire le pont sans parler avec eux [les génies], donner à boire, de l'argent, la nourriture au bord de l'eau… Si ils ont pris, ils ont accepté. Si vous repartez, demain ça est là, après-demain ça est là ils ont refusé. Il ne faut pas forcer, ça ne peut pas réussir. Des fois, il y a des accidents mortels. Mais là ça se fait maintenant en vrac en vrac*. (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Le même type d'intercession, via de la nourriture déposée, est aussi parfois réalisé pour avoir l'autorisation de pratiquer une pêche :

> « Mettre à un endroit des cassadents [bâtons de manioc doux et crus], de la cola, des choses de génies. Si le génie vient récupérer ça, c'est que vous pouvez faire la pêche*. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Les hommes sollicitent les génies avant de réaliser certaines de leurs actions, mais ne les « *manipulent* » (terme employé par un homme lumbu) pas toujours de la même manière selon les communautés. Comme pour chacun des objets culturels, je m'enquérais auprès de mes interlocuteurs des différences qu'ils pouvaient constater entre les groupes. Pour les autres objets, j'avais une réponse négative ou une réponse positive, explicitant ensuite les différences en question. En ce qui concerne les génies, je n'ai eu que quelques vagues assertions exprimant la méconnaissance officielle que chacun a des pratiques de l'autre groupe, ou affirmant le savoir et la maîtrise que son propre groupe possède :

> « Certainement, mais je ne connais pas trop le fond de ça. » (Homme phla de 68 ans, le 19/09/2006)

> « Nous les Africains, on a notre façon de manipuler ce que ça fait. Les Béninois, ils ont leur façon de manipuler. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)

> « Nous, on connaît le secret de l'eau. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

Par ces trois témoignages d'hommes de culture différente, il transparaît une difficulté récurrente liée au caractère secret du savoir et du savoir-faire attaché à l'objet culturel *génies*. Une part des connaissances est échangée entre les communautés, une part est échangée entre certaines personnes, une part est dévoilée à l'ethnologue. Ne travaillant pas uniquement sur ce sujet précis, ne pouvant y consacrer quelques mois à temps complet ou quelques années de recherche supplémentaire (la thèse est un pari temporel aussi !), j'ai choisi de travailler sur les discours offerts par les informateurs : à moi de composer ensuite au mieux avec des séries de données non équilibrées quantitativement entre les communautés.

L'HOMME CHERCHE À POSSÉDER LEURS OBJETS

Fort de ce constat, la communauté vili est la plus généreuse en détails de rencontres et en définitions des modes de comportements à adopter avec les génies. Très souvent, mes interlocuteurs m'ont par exemple parlé de présents offerts sous l'eau aux femmes qui plongent pour collecter les huîtres.

> « La nièce de Panzou, il paraîtrait que sous l'eau on lui a offert une assiette, une cuillère et une fourchette, c'est une chance !. » (Femme vili de 24 ans, Nkoka, le 03/03/2006)

Il s'agit toujours d'ustensiles de cuisine : assiette, cuillère, fourchette. Posséder de tels objets est pour les Vili marque de prestige, et parfois sujet à convoitise. Un autre récit rapporte ici la valeur inestimable que prend une savonnette dérobée à une sirène, [ngɔ́ɔ́mbù].

> « Une sirène, elle avait sa place [elle restait dans un lieu spécifique]. (…) Le monsieur venait de la pêche, tout doucement, tout doucement, … en tout cas, pas de bruit. Le [ngɔ́ɔ́mbù] [la sirène] était en train de se laver. Le gars venait tout doucement. Il a d'abord senti la savonnette : ' oh mais ça ! C'est quel genre de savonnette ?… '. Elle a fini de mettre le savon, elle voulait plonger dans l'eau. Il [la sirène] a crié : ' Ah bon, c'est toi ! ' et elle [la sirène toujours] a plongé pour de bon. Il [l'homme] a pris la savonnette. Au village, il dort. La femme [la sirène] arrive en rêve : ' Tu donnes ce qui est pour toi. Tu demandes, je te donne. Non, moi je garde ! '. Un jour, il a voyagé. Derrière lui, il y a eu un embouteillage au village : un vent terrible jusqu'à casser les maisons pour trouver le gars ! [la sirène :] ' Dites au monsieur de me rendre mes choses. Il demande ce qu'il veut de moi, je vais lui donner '. Le gars était parti pour de bon, il n'est plus jamais revenu. La savonnette d'une sirène, mais si tu as ça, tu es bien ! » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

QUAND HUMAINS ET GÉNIES SE RENCONTRENT : EXPÉRIENCES

Des émotions suscitées, entre crainte et curiosité…

Les multiples témoignages précédents traduisent une forte ambiguïté dans les relations qui s'instaurent entre humains et génies. Une émotion est omniprésente, que l'on ait déjà vu ou non un génie : la peur.

> « Moi, j'ai aussi peur des génies puisque j'avais déjà vu un… donc depuis ce temps-là j'ai toujours peur de ces trucs-là. » (Homme de 41 ans, Mayumba, le 04/02/2006)

> « Il fallait voir comment je dansais* sur la pirogue ! » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)

> « Avec la peur, tu te dis : ' Ah non, je ne veux pas mourir '. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Une interrelation très forte entre les deux parties est particulièrement crainte : la transformation de l'humain lui-même en génie, son changement de statut et d'aspect, son passage dans le monde invisible, ainsi que nous le révèle le récit suivant.

> « *Mouètchi Kambisi*, celui-là fait fureur au Congo, il casse toutes les maisons des gens. C'était une personne mais on l'avait pris car sa mère l'avait laissée à la maison alors qu'elle était en brousse. Elle a vu le vent, une génie est venue la prendre. Elle avait le kaolin au bras. Aujourd'hui, cette enfant est devenue un génie. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 23/04/2005)

Néanmoins, la crainte est associée à l'envie de voir ces êtres de l'invisible dont tout le monde parle.

> « Moi, j'ai envie de voir ça un jour. On raconte quand on part à l'école entre copines. Beaucoup de gens aiment dire ' le jour que je vais la voir '. » (Jeune fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

> « Elle se montre mais je n'ai jamais vu. » (Jeune femme phla de 18 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Une interrelation ambigüe avec le monde invisible

Il s'agit en effet plus justement d'une relation à deux dimensions, antinomiques en apparence mais finalement synergiques : la crainte et l'envie de la rencontre, le secret entretenu conjoint à la proclamation de cette relation. Il y a toujours une part des deux, les discours recueillis affirment qu'il ne faut pas révéler qu'on a rencontré les génies tout en me racontant ces rencontres.

> « L'autre jour je lave au débarcadère, seule. Quand je termine, je lève la tête. Là, je vois la sirène, une trrrrès belle femme je te dis. Elle me regarde, fixe. Elle n'a pas la mine attachée*.

> Elle me regarde seulement, je la regarde. Elle sourit puis elle est partie. C'est pas devant tout le monde qu'elle rit comme ça, la bouche bien ouverte ! Je n'ai pas eu peur. (…) Le lendemain, je regarde vers la place. On me demande : ' tu regardes quoi ? ' … ' Oh, je regarde les maisons à l'autre côté '. (…) Il ne faut pas dire qu'on la voit.» (Femme vili de 50 ans, Ndindi, le 07/09/2006)

> « Mon arrière-grand-mère au Congo nous racontait ça. Il existait une femme vili, de peau noire avec de très long cheveux noirs, comme toi. Mais sa peau était noire, pas comme les génies qui ont la peau blanche. Elle coupait ses cheveux chaque mois et ça repoussait toujours, elle remplissait ses taies d'oreillers avec. Elle remplissait, elle remplissait, et ses cheveux poussaient poussaient… Un jour, vers 17h, alors qu'elle revenait de brousse avec les autres femmes, elle s'est attardée au pont au dessus de la rivière. Elle voyait les femmes génies. Si les génies t'aiment ils se montrent à toi. Les génies lui demandent de descendre à la rivière avec elles, elle refuse. Ils lui offrent de la nourriture, elle refuse. En rentrant au village vers 21h 22h, alors que tout le monde la cherchait, elle se met à raconter ce qu'elle a vu. Or, il ne faut jamais faire cela ! C'est interdit de raconter ce que les génies t'ont montré. Cette femme n'a fait qu'un seul enfant, qui est mort jeune d'ailleurs. Une fois, les génies sont venues jusqu'au village et l'ont emportée. On l'a trouvé morte alors qu'elle n'était pas malade et était encore jeune… » (Femme vili de 27 ans, l'Office, le 18/04/2005)

APPRENDRE ET ENSEIGNER : QUI RACONTE ?

DES ANCIENS VERS LES PLUS JEUNES

Indiscutablement, il transparaît des discours de mes interlocuteurs, quelles que soient leur nationalité et leur appartenance ethnique, que l'acquisition des savoirs sur les génies se fait principalement par l'intermédiaire des aînés, majoritairement des plus âgés, des « *Grands* », des « *Vieux* », indifféremment de leur sexe.

> « Tout vient des parents. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)

> « Ça c'est du côté des Grands, les hommes comme les femmes. Ceux qui s'approchent un peu de là, ce n'est pas n'importe qui. Les gens qui racontent ça sont des gens puissants. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

> « Les Grands nés avant nous sont ceux qui connaissent l'histoire de la vie, comment la vie a débuté tout ça... » (Homme vili de 28 ans, Bana, le 22/08/2006)

> « Ce sont les vieilles femmes, elles sont déjà mortes. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)

> « Papa nous racontait quand on était encore des enfants. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

> « Ce sont nos grands-parents qui connaissent tout ça. Moi je ne connais pas oh ! » (Femme vili-lumbu de 40 ans, Nkoka, le 25/08/2006)

> « Les vieux, les grands-parents, les parents nous racontent, pour que ça se perpétue. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Chez les Fulbé, le contexte familial est souvent associé à la transmission des contes, comme le souligne cet homme du Mali.

> « C'est seulement dans les familles, les parents racontent aux enfants. » (Homme peul malien de 25 ans, Nkoka, le 26/08/2006)

DES EXPÉRIENCES ÉCHANGÉES

Quelques jeunes échappent à cette transmission verticale ou la complètent par une transmission horizontale entre pairs, souvent associée à la scolarisation.

> « Les génies, c'est à l'école, puisque je ne suis jamais resté avec un grand-père à m'expliquer de tels trucs. » (Homme vili congolais de 25 ans, Nkoka, le 30/08/2006)

> « On raconte quand on part à l'école entre copines. » (Fille phla de 14 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

Les adolescents et les adultes qui se sont trouvés face à des génies ou sirènes profitent souvent d'instants avec leurs amis pour les partager.

> « Entre amis, on peut soulever le débat. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)
>
> « C'est des expériences qu'on s'échange ! »(Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

À Mayumba auparavant, lorsque l'électricité était inexistante ou peu répandue, les aînés passaient du temps le soir autour du feu pour conter leurs histoires.

> « Papa, les autres parents, quand on se trouvait autour du feu à raconter, hommes et femmes » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Le temps employé par cet homme est l'imparfait : aujourd'hui, de nombreux foyers équipés de la télévision diffusent quotidiennement des séries télévisées appréciées des villageois et ne prennent plus, en effet, ces temps de partage. Néanmoins, durant les mois que j'ai passés dans la Nyanga en 2005 et 2006, dans le village de Nkoka, isolé sur la lagune et dépourvu d'électricité, j'ai pu partager plusieurs de ces instants autour du feu, surtout pendant la saison sèche relativement fraîche. Le village étant équipé de deux télévisions ne fonctionnant que sur un groupe électrogène très rarement mis en marche, chacun prend le temps de raconter ses expériences ou celles des autres.

> « On raconte surtout à la saison sèche, autour du feu. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)
>
> « Quand les gens parlent, je suis là… : Débob qui a grandi au milieu des eaux, … » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

DES INFORMATIONS TRANSMISES SÉLECTIVEMENT

La plupart des personnes avec lesquelles j'ai discuté, particulièrement les hommes et femmes de nationalité béninoise, refusent de partager ce qu'on leur a appris en matière de *génies*. Ce qui est « *mystique* » ne se partage pas comme le « reste ». Lorsque le secret m'était présenté comme très important, à la portée des initiés seulement, j'ai considéré que ce n'était pas mon rôle de chercher à tout prix à le percer, d'autant que cela ne servait pas nécessairement ma recherche.

LA DANSE COMME MOYEN DE COMMUNICATION

Chez les Béninois, Mamy Wata est un génie de l'eau à laquelle un culte régulier est voué, au Bénin comme au Gabon. En 2006, j'ai assisté à une cérémonie de remerciement à Mamy Wata pour avoir de nouveau rendu l'océan prolifique. Femmes et hommes jouaient de la musique et dansaient. Un autre soir, j'ai eu connaissance qu'une cérémonie vaudou se déroulait, mais n'y étais pas conviée.[167] Le

[167] Les familles béninoises ne participent pas toutes au mêmes cultes vaudous. Des conflits de clans transparaissent au travers de ces cultes différenciés et il serait malvenu de la part de l'ethnologue, de participer à une cérémonie d'une autre famille, d'autant que la famille qui m'hébergeait était très largement opposée au vaudou. Il est des concessions que le chercheur doit faire sur le terrain ; préserver les relations de tous plutôt qu'assouvir la curiosité d'un seul est plus respectueux et souvent bénéfique pour un terrain de longueur moyenne (il faut bien se représenter que sur mes 12 mois de missions étalés sur deux années, je me devais de partager tour à tour la vie de différentes communautés au sein de trois villages différents).

lendemain, alors que je demandais à une petite fille phla qui lui avait appris à connaître les génies, elle me répondit :

> « C'est Maman. Hier, c'est là-bas que je suis partie, aller voir comment on dansait. » (Fille phla de 10 ans, L'Office, le 16/09/2006)

La danse est le moyen d'expression est une manière d'accéder à un statut et sans doute à une connaissance, selon la conception de cette petite fille.

LE RÊVE COMME RÉVÉLATEUR D'INTERACTIONS

Nous avons vu qu'un des moyens privilégiés par les génies pour communiquer avec les humains est le rêve. C'est notamment par ce biais qu'ils transmettent leur nom. Ils peuvent aussi offrir une grossesse à une femme stérile et lui apprendre son état au travers de rêves codés :

> « À Gamba, c'est comme la Banio, il y a une île. Là-bas, il y a une sirène. Elle n'est pas là pour donner le mal, elle donne les enfants. Une fois que tu la vois, tu vas avoir un enfant. Son nom c'est [ḿbùmbə sááŋgə̀]. Je l'ai rêvée. Elle m'a remis un morceau de bois ou quelque chose avec comme un visage dessus. J'ai raconté à mes parents, ils m'ont expliqué que j'étais enceinte. Je suis allée vite à l'hôpital et on m'a dit que j'étais enceinte depuis quatre mois. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)

Le rôle des parents dans la lecture de rêves est ici essentiel : ils explicitent à leur fille le sens porté par le geste rêvé, ce qui permet à cette dernière de prendre connaissance de sa grossesse. Un tel témoignage met en lumière d'une part que la connaissance des aînés est supérieure à celle des plus jeunes dans le domaine des génies, et d'autre part qu'une partie de ce savoir ne se transmet que de manière opportune. La femme a rêvé avant de pouvoir comprendre le sens de ce qu'elle rêvait, elle a dû raconter son rêve afin que ses parents le lui expliquent. Sans avoir rêvé cette situation, elle n'aurait probablement pas connu la signification du don d'un morceau de bois par une sirène. Elle pourra désormais se faire l'intermédiaire entre les génies et une de ses filles si celle-ci lui raconte un tel rêve.

COMPRENDRE AVANT DE TRANSMETTRE

Expliquer, verbe utilisé par la femme de notre dernier témoignage est un terme qui distingue l'objet culturel *génies* des autres objets. Il est le seul objet culturel phare à nécessiter explicitement une compréhension, une explication avant de pouvoir être transmis. En effet, aux lèvres de mes interlocuteurs, plus que de « *se raconter* », les génies et l'invisible « *s'expliquent* » et « *se comprennent* ». Les enfants et les jeunes sont parmi les premiers à m'avoir fait état de cette différence nettement distinctive. Bien qu'ayant parfois entendu certaines histoires, ils ne se considèrent pas en mesure de les transmettre :

> [Tu as raconté ?] : « Non, parce qu'il me dit c'est un peu dur alors j'essaie un peu de comprendre. » (Fille vili de 13ans, Bana, le 18/08/2006)
>
> « Je n'ai jamais essayé de raconter ça. » (Homme vili congolais de 25 ans, Nkoka, le 30/08/2006)

Les parents utilisent aussi le terme d'expliquer et non le terme de raconter, lorsqu'ils parlent de la transmission de leur savoir à leurs enfants.

> « Les enfants, il faut leur expliquer, toujours. » (Homme vili congolais de 40 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

UN MONDE INVISIBLE IMPRÉGNÉ DU MONDE MODERNE

De plus en plus couramment, des éléments d'Europe s'intègrent aux récits de rencontres des génies ou de leur manière d'être, de se déplacer, de vivre.

> « Ils habitent la rivière derrière [entre Nkoka et l'océan], je les ai vus en rêve. Ils étaient dans une Toyota blanche et traversaient tout droit au débarcadère. C'est leur bois là-bas. Dans la voiture, il y avait des femmes blanches et des noires. » (Femme vili de 34 ans Nkoka, le 23/04/2005)

> « À Gamba, j'avais déjà vu une femme blanche comme vous. On partait à la chasse et elle était debout sur une île, tout en blanc : slip blanc, chapeau blanc… Quand on est arrivé, elle est partie, on était en moteur 15 CH. J'avais 9 ans. » (Homme lumbu de 34 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

> « J'ai vu un génie à la séparation de la rivière Luzibi et Duma, au retour de la chasse. J'en ai vu une seconde fois, un bateau à Ndindi pendant une pêche à l'hameçon depuis la pirogue : une vedette vient en force*, une vitesse énorme ! Quand la vedette arrive, plein d'enfants sont là, des blancs. C'est une grande vedette à étages, il y beaucoup de vagues. Ces génies, je suis toujours le seul à les avoir vus, mes compagnons n'ont pas vu.... » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Les génies se meuvent ainsi à bord d'embarcation ou d'automobile modernes, et possèdent des objets importés.

DES GÉNIES EN FUITE

Le constat le plus important fait par nombre d'habitants de la Banio est que les génies s'éloignent de plus en plus des lieux de vie des humains, ils remontent les rivières et s'installent ailleurs, plus loin.

> « Avant on en [des génies] voyait beaucoup dans la Banio, ils sont remontés dans les rivières aujourd'hui. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

> « Avant les gens voyaient souvent les génies. Aujourd'hui, ils sont dans des endroits lointains. Il y a plein d'obstacles pour arriver où ils sont, ils ne sont plus proches de nous. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Selon mes informateurs, ils fuient la pression humaine, il s'éloignent des lieux de pêche :

> « Au fur et à mesure que les gens pêchent, les génies fuient. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

QUAND LE BRUIT DES HUMAINS LES CHASSE

Les génies sont sensibles au bruit. L'arrivée des moteurs dans la lagune a créé une nuisance sonore quotidienne en surface, mais particulièrement sous l'eau, où résident les génies. L'installation de bacs motorisés permettant de traverser les bras de mer, les fleuves, ou tout plan d'eau, ont aussi fait fuir les génies.

> « Avant que les moteurs n'arrivent, c'est à cette période qu'il y avait les génies dans la Banio car il n'y avait pas de bruit. Avec l'arrivée des moteurs, les génies ont commencé à partir. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

> « Il n'y a plus de sirène là-bas, à cause du bruit du bac. La place où il y avait les sirènes, elles ne sont plus là, parce qu'il y a souvent le bruit. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

Le moteur s'imposant progressivement comme moyen de propulsion préférentiel des habitants des berges de la Banio a ainsi fortement contraint les génies à fuir ces lieux devenus trop bruyants. En conséquence, les zones auparavant très profondes grâce à la présence des génies, et donc à l'action de ces derniers sur le fond lagunaire, tendent à disparaître.

> « Désormais, les endroits ne sont plus profonds car c'est eux les génies qui font la profondeur. Aujourd'hui on ne les voit plus comme avant. Les gens qui partaient à l'eau, ils voyaient beaucoup de génies. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 05/02/2006)

Ainsi, l'imposition du bruit par les hommes aux génies, a eu des répercussions sur la présence de ces derniers, ce qui, par voie de conséquence, a entraîné des modifications de l'environnement physique.

QUAND LA « SALETÉ » LES ÉLOIGNE

Nous avons déjà abordé l'importance du sang des menstrues chez les communautés de la Banio : comportements exigés des femmes indisposées, rituels d'enfouissement et de lavage des serviettes hygiéniques. La relation entretenue avec l'eau, lieu de vie des génies, est particulièrement réglementée pendant ces périodes. Enfreindre ces règles entraîne l'éloignement des génies et des poissons ou des coquillages qui y sont liés. Cela peut de plus avoir des répercussions sur la fertilité de la femme désobéissante, ainsi que l'explique le témoignage suivant.

> « Quand la femme est en mauvaise période, elle ne peut pas entrer là-bas. Il y avait les huîtres avant mais des femmes sont allées en règle là-bas, il n'y a plus d'huîtres aujourd'hui. Et après, tu restes jusqu'à la fin sans enfants, ou tu as des enfants avec des défauts. » (Homme vili de 93 ans, Kaye, le 26/03/2006)

Les génies sont sensibles à toute saleté, qu'elle soit liée aux humeurs ou qu'elle soit d'origine alimentaire (vaisselle) ou vestimentaire (lessive). Les ordures ne doivent pas stagner dans l'eau.

> « Il y a celle qui est brune et l'autre là-bas elle est noire, là-bas à Doubinda. Oui, celle qui était là, elle a fui la saleté. Donc les femmes qui venaient laver, laver les assiettes elles venaient balancer là tout … la sirène a fui tu vois, elle a monté… Bon elle est toujours dans la même rivière mais elle a monté seulement. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

Les génies se réfugient ainsi dans les zones les moins polluées par les actions de l'homme, « préférentiellement » en amont des cours d'eau.

DES INTERRELATIONS GÉNIES-HUMAINS QUI S'AFFAIBLISSENT

QUAND LES CROYANCES ET PRATIQUES DIMINUENT

Des espaces aquatiques aux règles de traversée moins respectées

J'ai exposé peu avant que la réalisation d'un pont entre deux terres nécessitait l'avis des génies. Depuis quelques années, cela ne se fait plus , une part du dialogue n'existe plus, malgré la consternation des Anciens.

> [À propos des projets de construction de ponts] « Mais là ça se fait maintenant en vrac en vrac. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Pour traverser la Banio au niveau de l'embouchure ou encore pour accéder à la mer Tiya, il faut en demander l'autorisation. Mais certains négligent désormais cette règle et font courir des risques à leur équipage, à eux-mêmes, et parfois aux autres villageois.

> « À l'époque où on vendait le sel ici, quand les Bapunu de Tchibanga venaient pour prendre notre sel sans demander l'autorisation au gardien, ils chaviraient et mourraient. » (Femme vili de 47 ans, L'Office, le 17/04/2005)
>
> « Avant d'arriver à la mer Tiya, il faut aller faire les civilités au chef de Malembé avec une brique. Et il donne l'autorisation. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 24/05/2005)
>
> « Avant, les gens ne jouaient pas, tout il fallait des permissions. Ils ont rendu le pays en arrière. Tu fais à ta tête, si lui-même le chef, il connaît, il fait les recherches, c'est fini pour toi. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Les Béninois se sont dans un premier temps pliés aux cérémonies organisées par une famille de Bilanga, maître de l'embouchure. La dernière date de 1999 mais ils refusent désormais de dépenser du temps, des denrées et de l'argent sans promesse de résultat.

> « C'est devenu de l'exploitation. On ne fait plus maintenant. » (Homme phla de 67 ans, L'Office, le 06/03/2007)

Les transporteurs de bois avaient aussi commencé par respecter les désirs des maîtres de l'embouchure en leur payant un droit de passage, puis ils ont cessé.

De l'influence de la prière des « Autres »

Les nouvelles religions importées par les Européens, les Américains ou les migrants africains ont convaincu beaucoup de Gabonais. Certains d'entre eux se sont convertis aux religions étrangères (souvent en continuant de pratiquer le culte de leur groupe), et de nouvelles religions syncrétiques ont vu le jour. Ces changements ont entraîné des modifications de la relation entretenue avec le monde invisible.

Les « Autres », les colons missionnaires[168]

La transformation de la relation aux génies est largement dû à l'arrivée de nouvelles cultures, et l'impact des missions européennes est selon les Vili une des premières raisons de la diminution de leurs propres croyances.

> « Les gens ne croient plus trop aux génies. Les colonisateurs ont amené la prière ; sans eux, on ne connaissait pas Dieu. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

En parallèle, ces missionnaires ont choisi certains sites de recueillement particuliers déjà imprégnés de sacralité. Loin de détruire l'esprit de ces lieux, le fait qu'ils les choisissent ont conforté les autochtones dans l'existence d'une relation particulière entre ce lieu et les génies. Ainsi, à proximité de Grand Malembé, un espace élevé a gardé une grande sacralité, du fait de la présence ancienne des génies d'une part, puis du fait du passage régulier des prêtres de la Mission catholique qui venaient y faire des pique-nique d'autre part…

> « C'est un endroit où tu trouves plein de poissons et les gens aiment pêcher là. C'est un endroit où aussi il y a les génies. À l'époque il y avait des génies… bon, je ne sais pas si ces génies-là existent parce que même les prêtres avant quand tu es à la Banio, tu apercevais cet endroit là c'était bien propre, bien nettoyé, on ne sait pas par qui. Oui c'était un endroit sacré comme ça. Les prêtres partaient de la Mission, ils allaient parfois passer les midis là-bas. C'est un endroit sacré.» (Homme vili de 42 ans, le 04/02/2006)

[168] Dans les discours de mes informateurs, les termes colonisateurs, colons et missionnaires sont souvent associés, voire utilisés l'un pour l'autre.

Les « Autres », les Sénégalais

Certaines transformations de la relation entretenue avec le monde invisible sont selon mes interlocuteurs influencées par l'existence d'autres prières mises en concurrence, des prières auxquelles ils prêtent une meilleure efficacité.

> « Les Sénégalais prient beaucoup. Quand tu pries beaucoup, tu peux aller dans les zones de brousse où avant tu ne devais pas aller. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

Ainsi, la prière pratiquée par les Sénégalais musulmans, est ressentie par les Vili comme un permis, une protection supplémentaire permettant de dépasser les limites habituelles séparant le monde visible du monde invisible.

De l'avenir incertain de l'objet culturel

Bien que le monde invisible soit toujours présent et bien souvent très craint par les habitants du littoral de la Nyanga, le devenir de l'objet culturel est au regard des évolutions constatées très incertain pour les générations futures : celle-ci pourront-elles « *connaître les génies* » ?

> « Au fur et à mesure les choses changent... Nos enfants ils pourront amener quelque chose. Mais je ne sais pas si eux ils pourront connaître les génies. » (Homme vili congolais de 39 ans, Mayumba, le 02/02/2006)

QUAND LES ÊTRES D'EXCEPTION DISPARAISSENT

Enfin, les êtres d'exception, ces hommes et femmes capables d'intercéder auprès des génies, des « connaisseurs », n'ont globalement pas transmis ce qu'ils savaient. Sans ces individus, c'est une grande possibilité de dialogue qui disparaît et génère le doute chez les Anciens quant à l'avenir du pays.

> [Des changements ?] : « Oui ! Ça n'existe même plus… Sinon, ça existe mais les connaisseurs il n'y en a plus. Parce que l'embouchure, à l'époque tu ne peux plus franchir. Koumba, c'était lui le Grand, il donnait la permission. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Au gré de l'érosion, des mouvements marins, l'embouchure se déplace régulièrement de quelques centaines de mètres (plusieurs fois dans l'année parfois). Il y a cinquante ans, lorsque les chefs de terre étaient « vrais », efficaces, influents et respectés, l'embouchure ne se déplaçait pas comme aujourd'hui.

> « Les vrais chefs qui gouvernaient le coin, je ne les ai pas vus. Le chef de Bilanga qui commande à l'embouchure (pêche en mer…) est mort avant 1960. Tant que lui était là, l'embouchure ne bougeait pas. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Avant, les sorciers empêchaient que l'embouchure se bouche…grâce à leurs tortues [ìbáŋgə̀], elles-mêmes creusaient. Mais les sorciers faisaient couler le sang… » (Homme lumbu de 54 ans, Louando le 16/05/2005)

Le monde invisible abrite les génies, les chefs qui y sont liés, les sorciers, mais aussi les ancêtres, les Grands qui sont morts. Des cultes sont régulièrement voués à ces derniers, notamment au travers du nettoyage des cimetières, abordé dans le premier chapitre. Lorsque les hommes entreprennent de modifier le milieu, ils se doivent de verser un peu d'alcool sur le sol, à leurs ancêtres. En 2005, alors

que tout un village s'apprêtait à creuser un passage entre la lagune et l'océan car l'embouchure s'était fermée, un homme se désolait de voir que les hommes avaient omis de verser quelques gouttes de *mbula*[169] et d'*ibouganda*[170] sur le sol.

> « Les jeunes là, ils négligent les ancêtres. Quand je suis arrivé en retard, j'ai versé un peu de *mbula* et d'*ibouganda* à la Banio, en parlant aux ancêtres dans le fond de mon cœur. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando le 16/05/2005)

Des transformations importantes sont ainsi en cours, transformations qui peu à peu, créent une distance entre les générations, modifient les relations entretenues entre les hommes et le littoral.

LES COQUILLAGES, ACTIVITÉ DES FEMMES FORTEMENT LIÉE À INVISIVIBLE

Quelques activités de collecte sont plus particulièrement liées à ce monde invisible. Les coquillages ont dans la Nyanga un statut tout à fait singulier par rapport aux génies des eaux. De plus, tout en étant partagés par toutes les générations, ils sont le support d'une différenciation par sexe en cours de modification, ce qui a bien entendu suscité tout mon intérêt.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

La collecte des coquillages est, contrairement aux objets culturels précédents, une technique du corps ; elle se réalise au sein de communautés de pratique largement féminines et fortement liées à l'invisible, comme les quelques témoignages passés l'ont déjà en partie illustré.

Ma mission prospective sur l'ensemble du littoral m'a dévoilé que les coquillages, selon leur espèce, marquaient la spécificité d'une communauté ethnique. Les missions suivantes ont confirmé que cet objet portait aussi un rapport de territorialité très fort, associé à un savoir-être caractérisant les praticiens.

Ces différentes caractéristiques m'ont amenée à choisir la collecte des coquillages comme objet culturel phare, support de savoir distinct des autres objets déjà choisis.

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

> « Les fils c'est les filets, les filles les coquillages. » (Homme lumbu de 42 ans, Louando, le 12/08/2006)

Ce témoignage est révélateur de la division sexuelle de certaines pratiques : les coquillages sont habituellement des espèces collectées en petits groupes par les femmes. À Louando, les arches

[169] Vin de palme.
[170] Distillat de vin de palme ou de vin de canne, préparé par les Béninois et vendu en grandes quantité aux Gabonais.

Anadara senilis, [máŋkúŋgúlə] en vili, sont pêchées par les femmes et les enfants ; à Nkoka, les [síɣáábə̀], bivalves de la famille des Unionidae (*Caelatura cf aegeptiaca*)[171] sont recherchées par les enfants seulement.

> [Qui fouille les *moules* [172] ?] « Toujours, surtout les femmes.» (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « Ce sont les enfants qui font ça. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/ 08 /2006)

Quant aux huîtres, alors qu'elles étaient exclusivement collectées par les femmes, je me suis aperçue lors de ma mission en saison sèche que les hommes, particulièrement les plus jeunes (de 13 à 35 ans), s'adonnaient désormais aussi à cette pêche, fait que je n'avais pas mis en avant par le seul recueil des discours dans la Nyanga. Bien qu'un changement dans le genre des « plongeurs d'huîtres » soit en cours, il ne s'opère pas dans l'activité de cuisson des coquillages.

Il est à noter que l'on reconnaît la collecte des coques[173] comme une spécialité exclusive des Vili et Lumbu alors que la *plonge des huîtres* est désormais pratiquée par tous les groupes ethniques.

> « Ça c'est les Vili qui fréquentent ça. Ça c'est la nourriture des Vili. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

	COQUES	HUITRES
Sexe des praticiens	féminin	féminin devenant mixte
Classe d'âge des praticiens	enfants, adolescents et adultes	adolescents et adultes
Communautés de pratique	famille, amis	famille, amis, étrangers
Marqueur d'identité	oui	oui

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

La collecte des huîtres comme des coques est une technique du corps. Selon les groupes, pieds ou mains sont utilisés pour extraire les coques, mais les mains seulement entrent en contact avec les huîtres. L'objet culturel est fortement lié aux saisons puisque les coquillages suivent des cycles de développement fortement dépendants de la salinité et de la température, eux-mêmes dépendants du climat en général, particulièrement du régime des pluies.

	COQUES	HUITRES
Environnement technique direct	seau, bassine	nage, plongée, pirogue
Environnement technique périphérique	couteau	bassine, pagaies
Environnement corporel	pieds ou mains, yeux / toucher, vue	jambes, bras, yeux / toucher, vue

[171] Je tiens à remercier Bernard Métivier, du laboratoire de *Biologie des invertébrés marins et malacologie* au MNHN, pour m'avoir assistée dans l'identification sur photographie de cette espèce.

[172] Terme employé pour désigné le bivalve *Anadara senilis*, qui n'est pas une moule mais une arche.

[173] J'utiliserai le terme *coque*s pour faire référence aux [máŋkúŋgúlə] et aux [síɣáábə̀], car mes interlocuteurs les mettaient toujours en parallèle en opposition aux huîtres, en raison de leur écologie et de la technique du corps employée. Lorsqu'il faudra les distinguer, les appellations vernaculaires seront préférées.

Planche photo 11 : les coquillages

"Plonger les huîtres".

Les vendre éventuellement aux femmes.

Les bouillir, les décortiquer et parfois les fumer.

Les conditionner en sachets pour les congeler.

Mayumba, 2006

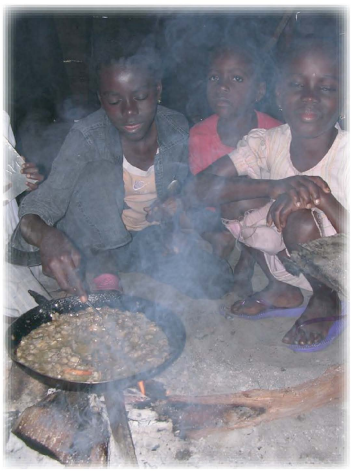
"Fouiller les *makungule*".

Les bouillir, les ouvrir et les manger.

Louando, 2005 et 2006

"Fouiller les *nkab*".

Les ouvrir , les frire et les manger.



Nkoka, 2006

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

Le contexte écologique se distingue de celui des autres objets phares par le fait que cette activité est la seule qui nécessite de pénétrer un autre milieu que le milieu de vie du quotidien des hommes. Les espèces recherchées vivent sous l'eau et n'ont pas suscité la création d'un outil pour être prélevées.

En conséquence, l'être humain doit s'introduire dans le milieu, partiellement pour les coques, entièrement pour les huîtres. Il côtoie ainsi les autres végétaux et animaux qui évoluent dans le milieu aquatique.

Environnement animal	poissons (particulièrement la dorade en ce qui concerne les huîtres)
Environnement végétal	palétuviers (pour les huîtres)
Environnement minéral	sable, eau
Saisonnalité de son utilisation	oui

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

Fortement lié à l'invisible, aux génies des eaux, et habituellement pratiquée par les femmes, la collecte des coquillages est soumise à des règles de savoir-être strictes. L'interdiction la plus exposée dans les discours est celle de prélever simultanément une autre espèce que l'huître.

> « Ce n'est pas bien de prendre le poisson en même temps que de prendre les huîtres. J'ai demandé à Papa, il m'a dit que non, il ne faut pas faire… Mais les gens sont trop têtus ! (Fille phla de 18 ans, L'Office, le 04/08/2006)

Si certains remontent un poisson en surface, alors que ce n'était pas initialement l'espèce ciblée, cela clôt définitivement la partie de pêche.

> « Quand tu plonges les huîtres, tu montes un poisson avec toi tu ne replonges plus aujourd'hui. On voit souvent des carangues, ce sont les carangues qui mangent les huîtres. » (Femme lumbu de 48 ans, Louando, le 04/02/2006)
>
> « Si tu plonges les huîtres et que tu remontes un poisson, il ne faut plus retourner. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 03/03/2006)

Des interdits forts pèsent aussi sur les femmes en période de menstrues, et une exclusivité de la récolte est destinée aux femmes : les hommes ne sont pas autorisés à intégrer ces communautés de pratiques.

Les coquillages sont fortement liés à l'univers invisible et sont considérés comme un présent des génies. Ils se déplacent au gré des désirs des génies et imposent en conséquence aux humains des lieux de pratique mouvants.

> « C'est ce côté là que je suis venue voir ça, les génies de la plaine. Ça commence au début de la plaine et ça finit à l'autre bout. Je ne pense pas qu'il y en ait plus loin. C'est les génies de la plaine qui donnent ça. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Quant à la plonge des huîtres, elle est parfois accompagnée de la rencontre de génies offrant divers objets (cf. Objet culturel phare précédent) dont un « *pagne mystique* » :

> « Les huîtres moi je ne plonge pas il y a d'autres ils disent que des fois il vont trouver un pagne blanc. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

CONNAÎTRE LE COMPORTEMENT DES COQUILLAGES POUR LES COLLECTER

DE LA RÉPARTITION DES COQUES À LEUR COLLECTE

En Basse-Banio, dans les eaux saumâtres, les [máŋkúŋgúlə], s'enfouissent dans la vase formée au fond des bassins mouvants au gré des déplacements de l'embouchure.

> « C'est à la plage là où il y a la boue. Là où il y a les huîtres, c'est là que tu peux trouver ça. » (Fille vili de 13ans, Bana, le 18/08/2006)
>
> « Au début de la saison c'est petit, à la fin, c'est gros. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Dans l'espace lagunaire, en eau douce, les [síɣ́ábə̀] se trouvent à proximité des berges de certains villages, sur les bancs de sable.

> « À Ndindi c'est beaucoup, plus qu'ici [Nkoka]. » (Garçon vili de 16 ans, Nkoka, le 29/08/2006)
>
> « À Tiya, il y en a plein. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 29/08/2006)

Les femmes et les enfants les associent aux [máŋkúŋgúlə] puisqu'ils peuvent également les repérer au sillon qu'elles laissent en se déplaçant.

> « Quand on voit ça dans l'eau, par exemple, là au banc de sable… parce que ça marche, non ? Quand on voit la petite route qu'il laisse, on fouille. On fouille aussi ça avec les pieds. Comme les parents disaient ça [síɣ́ábə], on voyait une fois en passant. Il est comme les [máŋkúŋgúlə]… et puis c'est mangeable ! Surtout, pendant la saison sèche, j'ai vu beaucoup ici, j'ai fouillé. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

DE L'ORIGINE DES HUÎTRES À LEUR COMPORTEMENT

Deux versions légèrement différentes m'ont été soumises concernant l'origines des huîtres, toutes deux liées au gastéropode *Tympanotonus fuscatus* hébergeant un bernard-l'ermite *Pagurus sp*, nommés [bìkòlòf] ou appâts.

> « Les appâts se regroupent ensemble et forment l'huître. Ceux autour forment la

Chant entonné lors de la collecte des [máŋkúŋgúlə]

wáyə́ wáyé: má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà [bis]

òyá kə̀ndəsíɲyè mbé samə́ mpèɣə́ d dìβà:nè mbùnà

wáyə́ wáyé: má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà [bis]

òyá kə̀ndəsíɲyè mbé ùsamándə̀mbìlə ìlɛ́:mbì mbùnà

wáyə́ wáyé: má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà [bis]

òyá kə̀ndəsíɲyè mbé ùsamándə̀mbìlə pə́:nzè mbùnà

wáyə́ wáyé: má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà [bis]

é má:mè má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà

wáyə́ wáyé: yá:yè wáyə́ wáyé: mbùnà

má:mè: nìmàɲɛ́ŋgìlə mú:nə mbùnà

wáyə́ wáyé: má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà [quatro]

òyá kə̀ndəsíɲyè mbé nímáɲɛ́ŋìlə mú:nè mbùnà

é má:mè má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà

òyá kə̀ndəsíɲyè mbé nìmátwí:lə mú:nə mbùnà

wáyə́ wáyé: má:mè wáyə́ wáyé: mbùnà [quatro]

Le chant transcrit intégralement ci-dessus signifie, en omettant les répétitions

(traduction de Paul Achille Mavoungou) :

Wayu wayé é mamé wayu wayé é mamé

Tu ne m'as pas donné la contribution pour le nganga.

Tu ne m'as pas préparé les feuilles de manioc.

Tu ne m'as pas préparé les cassadents.

Je me suis brûlé à l'intérieur.

Je meurs.

> coquille, celui du milieu forme l'huître. » (Garçon vili de 21 ans, L'Office, le 6/08/2006)
>
> « Les huîtres se forment petit à petit sur les [bìkòlɔ̀f]. Après les [bìkòlɔ̀f] fuient. » (Garçon vili de 20 ans, Louando, le 9/08/2006)

Les huîtres [sìsááy] sont inféodées à un milieu relativement profond, fortement soumis au balancement des marées. Leur collecte sera donc étroitement liée au rythme des marées imposant courants et salinité variables. Elle se pratique à marée basse puis, avec difficulté mais de manière plus prolifique, au début du flux (marée montante).

> « Quand la marée monte, c'est là qu'on gagne* les grosses huîtres. Elles sortent de la boue pour manger ce qui vient de la mer. » (Homme vili de 21 ans, L'Office, le 6/08/2006)

L'animal est reconnu plus vulnérable lorsqu'il s'alimente, c'est l'instant privilégié pour le collecter.

PLONGER, FOUILLER OU RAMASSER

FOUILLER LES COQUES

Les spécialistes de la récolte des [máŋkúŋgúlə] résident à Louando et Mangali, et sont reconnus par tous les habitants alentour. Quelques-uns leur achètent épisodiquement le fruit de leur collecte au marché de Bana.

> « Ce sont seulement les gens de Louando qui connaissent* fouiller ça, les petites filles qui viennent vendre à Bana. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Les habitants de Louando, pour nombreux initiés ou participant au cérémonies *mviri*[174], entonnent, lors de la collecte des [máŋkúŋgúlə], un chant appris pendant ces veillées, accompagné d'une danse semblable au *twist*. Les deux pieds sont parallèles et glissent de gauche à droite sur le fond sablo-vaseux afin d'y rencontrer les coques.

> « Tu fais seulement ' wayé ', tu sens comme un caillou sous le pied, et hop, dans le seau ! » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Les habitants gabonais de la Basse-Banio fouillent la vase avec leurs pieds tandis que les enfants de la Haute-Banio le font plus souvent de leurs mains.

« PLONGER LES HUÎTRES »

Comme les huîtres reposent légèrement enfouies dans le fond, il faut pour les acquérir plonger à marée basse, à une profondeur de deux à cinq mètres : on dit ainsi en français local que l'on « *plonge les huîtres* »[175].

> « Les huîtres là c'est une autre pêche, c'est différent [de la pêche des autres coquillages]. Il faut aller en profondeur sous l'eau. » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Au début du flux, le milieu est favorable : d'une part, le souffle nécessaire à la plongée est moins important du fait de la plus faible profondeur ; d'autre part, le courant ne soulevant pas les sables du

[174] Il s'agit d'un rite initiatique pratiqué par quelques femmes de Louando, essentiellement lorsque l'une d'elle a besoin d'être soignée. Les pratiquantes le définissent comme le « bwiti des femmes », société initiatique originaire du Gabon central dont le rite de passage impose l'absorption de racines d'iboga écrasées [dìbógà] (*Tabernanthe iboga*), aux propriétés tensioactives et hallucinogènes et aux vertus curatives. À propos du *bwiti*, lire (Bonhomme 2007; Fernandez 1982; Mary 2005).

[175] Plonger les huîtres se dit en vili [kúbúúdə̀ màtáánzə̀].

fond offre une meilleure visibilité. Enfin, ce même courant étant plus faible, il ne freine pas les déplacements sous l'eau.

Dessin 3 : « La plonge des huîtres »

« Au Gabon, nous plongeons les huîtres dans des grandes rivières. La personne plonge et enlève les huîtres avec les gants parce qu'il risque de se blesser, et il remonte à la surface de l'eau avec les huîtres et les met dans la pirogue. Pour que la pirogue ne bouge pas, il faut avoir un caillou plus ou moins gros. Vous attachez la corde sur ce caillou et l'autre bout sur l'avant de la pirogue ; et jeter le caillou dans l'eau tout de suite la pirogue ne bouge plus. » (Enfant de 6ème, Mayumba, 2005)

Par petits groupes de deux à cinq, les jeunes se déplacent en pirogue vers le centre de l'embouchure, au dessus des bancs de sable. Ils stabilisent leur embarcation en lançant une ancre faite d'une pierre fixée à une corde, opèrent ensuite des plongeons successifs et déposent régulièrement dans la pirogue les huîtres qu'ils ramassent sur le fond.

Parfois, près des villages de Louando et Mangali, certaines huîtres, de très petite taille sont presque découvertes à marée basse et sont à portée de main des plus jeunes, sans qu'ils n'aient à prendre le risque de pénétrer le milieu aquatique profond.

> « Parfois, il y a des zones où on ne fouille pas, tu ramasses » (Garçon vili-lumbu de 13 ans, Louando, le 09/08/2006)
>
> « Les huîtres, je ne plonge pas je ramasse. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

Car ce milieu, domaine de l'invisible, est fort craint. Les huîtres sont en effet intimement liées aux génies des eaux puisque c'est l'un d'entre eux, *Matoundou*, qui en est le gardien. Certains plongeurs ont rencontré cette sirène sous l'eau et, en raison du respect et de la crainte que cet être leur inspire, tous ceux qui ont vécu ce tête-à-tête, arrêtent ensuite définitivement de plonger en profondeur et de collecter les huîtres.

> « *Matoundou* a son mari aux rochers en mer. Elle passe par l'embouchure pour le visiter. Elle garde les huîtres. Son mari voulait prendre ma grand-mère. Ma grand-mère recevait les rêves. Quand elle plongeait les huîtres, elle avait toujours des grosses. Un jour, elle a vu *Matoundou* qui s'est retournée pour la regarder en face. Elle est vite remontée ! Et elle n'est plus jamais repartie. » (Garçon vili de 17ans, Mayumba, le25/05/2005)
>
> « Un gars plongeait les huîtres. Il a vu une femme blanche comme toi qui lui a présenté les huîtres. Il n'a pas bien regardée, il a pris et a replongé. La pirogue était déjà pleine. Il trouve encore la femme qui lui tend des huîtres, il regarde bien la femme, prend les huîtres et remonte. Depuis, il n'a plus jamais replongé. Il a attendu d'être à la maison pour raconter ça. » (Femme vili de 24 ans, Nkoka, le 03/03/2006)

En raison de leur lien avec les génies, les huîtres sont par ailleurs utilisées comme objet protecteur. Suspendues au poteau maintenant les pièges à crevettes en feuilles de bananier, les coquilles d'huîtres protègent ce dernier des voleurs.

> « Pour le protéger tu amarres* des coquilles d'huîtres avec une ficelle au piquet. En voyant ça, le voleur aura peur et il ne prendra pas. » (Homme lumbu de 54 ans, Louando, le 17/02/2005)

PRÉPARER LES COQUILLAGES : À CHAQUE GROUPE SA RECETTE

PRÉPARER LES COQUES : UNE ACTIVITÉ RÉSERVÉE AUX LOCAUX

Dans la Nyanga, les coques ne sont pas dégustées par les migrants. Les Fulbé ne les trouvent pas appétissantes et les Phla n'en achètent pas sur le marché.

> « Chez nous, on ne mange pas ça [les síɣábə̀]. Depuis que je suis là, je n'ai jamais touché ça, j'ai vu avec les yeux comme ça. Je n'ai pas le cœur pour manger. » (Homme peul malien de 25 ans, Nkoka, le 26/08/2006)

> « Ca se mange mais je n'ai pas envie de goûter c'est sale. C'est comme l'escargot mais nous on ne mange pas l'escargot. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Les Béninois ne les collectent pas non plus puisque l'espèce est fortement liée au territoire des locaux. Vili et Lumbu des villages proches de la zone où sont les [máŋkúŋgúlə̀] ont, de par leur situation, un accès exclusif aux bassins naturels où elles se développent ; ils sont les seuls à les collecter et à les vendre épisodiquement sur le marché de Bana.

Les enfants de ces villages préparent souvent ces coquillages, cuits à la vapeur, puis accompagnés d'un peu de piment et parfois de manioc. Quant aux adultes, ils prennent rarement le temps d'en préparer pour eux et ils n'apprécient souvent guère les préparations des enfants car ceux-ci ne rincent pas suffisamment la chair et y laissent en conséquence beaucoup de sable. En revanche, si une réception politique ou un événement particulier est organisé, les femmes de Louando consacrent du temps à la préparation des [máŋkúŋgúlə̀] qui deviennent alors un aliment luxueux, une spécialité appréciée.

Les [síɣábə̀] qui sont préparées par les enfants de Nkoka à la Haute-Banio sont dégustées exclusivement par les enfants. Ils les rincent un peu après les avoir cuites et détachées de leurs coquilles, les hachent au couteau et les font frire dans l'huile. Parfois, ils les ouvrent fraîches et font frire la chair à l'huile. S'ils n'ont qu'un ou deux individus de l'espèce, ils les grillent simplement sur la braise, et bénéficient ainsi d'un petit en-cas.

> « Donc on préparait ça, les jeux de cuisson des enfants. On mettait une parfois deux coquilles au feu et on mangeait. Mais ici c'est beaucoup, donc les enfants peuvent préparer. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

PRÉPARER LES HUÎTRES : UN PROCÉDÉ À DIVERSES FACETTES

Les huîtres connaissent une plus grande variété de préparations, et sont appréciées par de nombreuses personnes, des communautés de la Nyanga aux communautés de Libreville. Depuis quelques années, ces coquillages sont en effet l'objet d'un important commerce durant la saison sèche.

Accommoder les coquillages selon sa nationalité

Au Bénin, les huîtres étaient parfois collectées par les hommes, mais ceux qui se sont installés au Gabon sont venus se consacrer à la pêche en mer. Toutefois, quelques-unes de leurs femmes, surtout les jeunes, donnent un peu de leur temps pour collecter les huîtres, ou les achètent à certains jeunes plongeurs afin de les préparer et de les vendre.

> « Au pays je plongeais les huîtres, pas ici. Ici, nos femmes, quelques-unes, plongent un peu ça. » (Homme phla de 70 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « On connaît, mais nous nous sommes déjà vieux. Ce sont les enfants qui font ça. Tu as le filet à raccommoder, allez encore plonger tout ça ?, c'est la fatigue ! » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

La manière d'accommoder les huîtres diffère d'un pays à l'autre. Au Bénin, elles sont habituellement ouvertes crues, puis frites dans l'huile afin d'être croustillantes. Au Gabon, les femmes les font ouvrir à la vapeur avant de les décortiquer.

> « Au Bénin, on ouvre les huîtres avant de les chauffer, ça a plus de goût ! » (Femme phla de 37 ans, L'Office, le 31/07/2006)

Des lieux saisonniers associés à des pratiques spécifiques

Pendant la saison des huîtres, plusieurs débarcadères de Mayumba, de Bana Aviation à Tchiole Ndembé[176], sont investis par des femmes affairées à cuire et ouvrir les coquillages. Chaque année, un groupe de cinq à quinze femmes vili du quartier de l'Office s'installe le temps de la saison sur un débarcadère, pour travailler ensemble au décorticage et au fumage des huîtres qu'elles achètent aux enfants plongeant les coquillages à quelques centaines de mètres. Elles ont, avec humour, baptisé leur groupe « association marché noir », « la société » ou encore « notre église » (photo 31).

Photo 31 : Groupe de femmes du quartier de l'Office, qui passe des journées entières sur un grand débarcadère pendant la saison des huîtres.

[176] Quartier de plus en plus souvent appelé « L'Office », en raison de l'entreprise forestière « L'Office des Bois » qui s'y est installée.

Les femmes de Bana chauffent les huîtres dans des cuvettes dont le volume est augmenté par des tôles (photo 32), tandis que les femmes de l'Office multiplient les feux et recouvrent le tas d'huîtres de sacs de riz vides, de pagnes ou de T-shirts de la campagne politique (!) afin de conserver la vapeur au mieux.

Photo 32 : Deux techniques pour ouvrir les huîtres à la vapeur.

Ces huîtres sont ensuite enfilées sur des « bambous », brochettes de raphia préalablement découpées. Certaines brochettes sont fumées[177], d'autres non, puis elles sont congelées par sachet de dix. Les femmes achètent aux plongeurs le contenu de leur pirogue pour un montant allant de 7 000 à 20 000 FCFA, les sachets de dix brochettes coutent généralement 1000 FCA.

Il existe aussi des huîtres plus petites, [bìnáát], qui se développent sur les racines des palétuviers. Elles sont actuellement très peu abondantes et sont plutôt collectées par les villageois habitant à proximité pour servir d'encas aux enfants :

> « Si tu as envie de brûler les huîtres, tu peux mettre tout au feu, [avec les bois de mangrove sur lesquels les huîtres sont fixées] et maintenant, tu manges avec le couteau. » (Jeune femme vili de 15 ans, Louando, le09/08/2006)

Les coquillages sont toujours mangés cuits, jamais crus. Mes interlocuteurs étaient souvent au courant que nous, Français, apprécions les huîtres fraîches, mis ils ne s'y sont pas essayés.

[177] Une description de 1686 montre que ces pratiques de fumaisons sont anciennes : « *Les rivières et le Lac de Majumba abondent en poisson. (...) Les femmes pêchent les huîtres dans la rivière que nous avons nommée, avec de grands bâtons. Elles les ouvrent avec beaucoup d'adresse et les fument en sorte qu'elles se peuvent garder plusieurs jours.* » (Dapper 1686). On découvre aussi que les techniques de récolte se sont transformées, sans doute depuis longtemps, puisque chacun parle désormais de la « plonge des huîtres ».

APPRENDRE ET ENSEIGNER

APPRENDRE À COLLECTER, REGARD SUR LES TECHNIQUES DU CORPS

TECHNIQUES DU CORPS EN SCÈNE : RAMASSER LES COQUES

Simplement *voir*, puis *faire*

Ceux qui collectent aujourd'hui les coques ont tout simplement accompagné les membres de leur famille ou les amis. D'après les discours des praticiens comme non praticiens, c'est une activité facile : il suffit de *voir* puis de *faire*.

> « C'est pas difficile, tu pars avec les grands, tu vois comment les gens font, allez, toi aussi tu ramasses. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « On ne montre pas, on rentre seulement dans l'eau. Tu tournes tu tournes, si tu comprends quelque chose en bas du pied tu ramasses. » (Jeune femme vili de 15 ans, Louando, le 09/08/2006)
>
> « Moi, je voyais comment la mère de mon mari faisait, moi aussi j'ai appris. » (Femme bapunu de 48 ans, Louando, le 10/08/2006)

Les adultes, particulièrement les migrants, apprennent parfois en observant les enfants.

> « Depuis que je suis venu, j'ai vu seulement les enfants ils partent ramasser. Les grands frères, les grandes sœurs, nous aussi on a copié. (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

Une acquisition spontanée durant l'enfance

Du caractère comestible au geste de préhension

Mes interlocuteurs considèrent généralement qu'il n'y a pas d'apprentissage. La premier pas vers la pratique est de savoir que l'animal est comestible. À partir du moment où l'individu possède cette connaissance, il n'a plus qu'à se baisser pour ramasser.

> « Personne ne m'a appris. Si on connaît que le truc ça se mange, on ramasse ! » (Femme vili-lumbu de 40 ans, Nkoka, le 25/08/2006)

Parfois, les premiers coquillages sont découverts par l'enfant à l'intérieur des mâchoirons, des *nzulu*, *Clarias lazera* et *Chrysichthys nigrodigitatus*. Ses parents l'informent de leur comestibilité et l'enfant peut alors les déguster.

> « On voyait ça (avec la coquille !) dans les gros mâchoirons, parce que les *nzulu* mangent le sable. Les parents nous ont dit que cela se mangeait. Quand on trouvait dans les *nzulu*, c'était toujours fermé. Donc on préparait* ça, les jeux de cuisson des enfants. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Une maîtrise acquise jeune : « tout le monde connaît ! »

L'apprentissage se fait au sein d'une communauté de pratique essentiellement composée d'enfants.

> « Depuis la petitesse avec les amis. Quand je voyais les autres faire ça, j'allais aussi essayer. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « Les enfants font ça, et les femmes. Entre eux, ils voient. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)
>
> « Tu peux t'accrocher* aux amis pour apprendre. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

À Nkoka, tout comme au Congo dans les sites de même nature, les enfants, ainsi que les adultes, se lavent dans la lagune. C'est lors de ces toilettes communes, ou lors de bains ludiques entre enfants que ceux-ci apprennent, ou plutôt découvrent puis collectent les [síɣábə̀].

> « On partait ensemble avec les amis, les frères, pour se laver*. » (Homme vili congolais de 42 ans, Nkoka, le 02/03/2006)
>
> « Moi-même, chaque fois que je voyais les autres fouiller dans l'eau. » (Fille vili-lumbu de 14 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Personne. Des fois, on se lavait* avec Amour, il me montrait. » (Garçon vili de 16 ans, Nkoka, le 23/08/2006)

La plupart des adultes commentent d'ailleurs ma question « À qui apprenez-vous ou apprendrez-vous ? » par un récurrent « *Tout le monde connaît* », insinuant qu'il est inutile, voire impossible de montrer cette pratique à d'autres, puisque tout un chacun la maîtrise déjà.

> « Tout le monde il connaît. Comment je vais encore montrer aux autres ? Même les petits enfants il connaît comment fouiller ça ! » (Femme bapunu de 48 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Oh tout le monde il connaît faire ça. » (Femme lumbu de 46 ans, Louando, le 12/08/2006)
>
> « Je peux montrer ça à qui ? Tout le monde connaît. Même les enfants, il connaissent, ils ramassent. » (Femme vili-lumbu de 40 ans, Nkoka, le 25/08/2006)

PÉNÉTRER DANS UN AUTRE MILIEU : « PLONGER LES HUÎTRES »

Par opposition, la « *plonge des huîtres* » est plus contraignante et ne s'acquiert pas seulement en regardant. Elle nécessite de pénétrer dans un autre milieu, non seulement marqué par une forte présence invisible, mais exigeant aussi l'aptitude à rester en apnée et à se mouvoir sous l'eau.

Des aînés vers les cadets, vers les benjamins…

En conséquence, son apprentissage et son enseignement exigent une réelle maturité. Deux jeunes femmes béninoises décrivent ici comment se réalise la transmission répétée au sein des fratries :

> [Qui vous a appris ?] « Les grands frères et les grandes sœurs, ceux qui sont nés avant nous. Eux ils ont appris ça avant nous. » (Jeune femme phla de 18 ans, L'Office, le 20/08/2006)
>
> [À qui apprenez-vous ?] « Les petits frères qui viennent derrière nous, nous aussi c'est ça. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

Les plus grand prennent en charge les plus petits, ils prennent la décision de les emmener à bord de leur pirogue et de leur montrer comment faire, en leur « parlant », modalité de transmission de savoir-faire qui se distingue de celle d'autres objets culturels.

> « On les amène : restez dans la pirogue, allez-y voir on va plonger. » (Homme vili-lumbu de 28 ans, Bana, le 22/08/2006)
>
> « Tu montres aux petits frères, petites sœurs, tu lui parles : « Tu plonges, tu fais comme ça, comme ça. » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 14/09/2006)

Apprendre à nager pour plonger

Avant de se risquer à collecter les huîtres, à plonger, une compétence doit déjà être acquise : la nage.

> « Mais avant ça, il faut savoir nager ! » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

> « Une fois que tu connais* nager, tu connais plonger. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Nous-mêmes, nous-mêmes. Quand tu connais nager c'est fini. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)

Ensuite, chacun se fait conseiller pour prélever la ressource sans se blesser.

> « Moi-même, dans mes aventures, avec Blaise un cousin, comment il faut prendre sans se blesser. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)

Enfin, progressivement les enfants deviennent experts, en se risquant à aller dans des zones de plus en plus profondes.

> « J'ai appris avec mes potes. Si on a envie, on part. D'abord, on plonge où c'est pas profond. » (Garçon lumbu de 13 ans, Louando, le 11/08/2006)

Le temps est un facteur essentiel pour devenir expert de cet objet culturel.

Essayer et réussir

La notion de risque est omniprésente dans la pratique, elle habite aussi la longue période d'apprentissage. Les praticiens défient un milieu qui non seulement leur est étranger mais qui est aussi un milieu craint, le lieu de vie des génies. De ce fait, le verbe *réussir* est très souvent employé pour définir l'apprentissage de cette pratique contrairement à celle des autres objets culturels. Réussir à plonger les huîtres est très prestigieux.

> « Je voyais comment les autres plongeaient, moi aussi j'ai essayé, j'ai réussi. » (Femme lumbu de 56 ans, Louando, le 14/08/2006)
>
> « C'est nous-mêmes, on voit les autres. Tu vois les autres, demain moi aussi je vais aller essayer. » (Homme phla de 36 ans, L'Office, le 14/09/2006)

Il est nécessaire d'avoir atteint une certaine maîtrise de l'activité avant de l'enseigner, avant de pouvoir *« montrer* ».

> « Non, je n'ai pas encore montré. Je ne plonge pas encore bien, j'ai appris cette saison. » (Fille vili de 13ans, Bana, le 18/08/2006)
>
> « Comme mon fils même, il plonge les huîtres. Avant, j'avais peur mais les autres m'ont dit 'Laisse-lui découvrir'. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

L'aspect périlleux lié au changement de milieu impose le besoin d'acquérir pleinement la compétence avant de pouvoir la transmettre, compétence qui s'acquiert avec l'expérience, le temps. La maturité est essentielle au savoir-faire et encore plus au pouvoir-transmettre.

APPRENDRE À « PRÉPARER », À CUISINER

Les compétences culinaires s'acquièrent auprès des mères. C'est typiquement un espace investi, une pratique maîtrisée par les femmes exclusivement. Il m'est arrivé une seule fois de voir un homme donner un « coup de main » (expression que cet homme a employée) au décorticage des huîtres.

> « J'ai vu comment les autres font, moi aussi, j'ai fait. » (Femme phla de 60 ans, L'Office, le 21/09/2006)
>
> « Ce que Maman fait, moi aussi je fais. » (Petite fille phla de 5 ans, L'Office, le 3/08/2006)
>
> « Quand nous on fait comme ça, les enfants, ils voient, il prend ça, comme ma petite-fille. » (Femme phla de 60 ans, L'Office, le 21/09/2006)

L'acquisition du savoir, de nouveau, se fait par l'observation. Les jeunes filles assistant leur mère ou grand-mère dès qu'elles peuvent tenir un couteau, vers sept ou huit ans.

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

MASCULINISATION D'UNE ACTIVITÉ EXCLUSIVEMENT FÉMININE

La récolte des coquillages est très souvent réservée aux femmes, et ce de manière relativement universelle (Descamps 1994; Geistdoerfer 1987; Meehan 1977; Siar 2003). Pourtant, depuis une quinzaine ou une vingtaine d'années, cette activité dans la Nyanga tend à devenir mixte.

> « Quand on partait avec les Mamans, nous on voit et c'est ça que j'ai appris. En 90-91 quand j'ai commencé, les hommes faisaient déjà. » (Homme lumbu de 34 ans, Nkoka, le 22/08/2006)

RÔLE DU CONTEXTE SOCIAL DANS LA DISTRIBUTION « GENRÉE » DES ACTIVITÉS

La variation du contexte social entraîne une perturbation de la répartition des genres dans les activités.

> À propos de l'activité anciennement réservée aux femmes : « Comme c'est fermé, allez c'est perdu ! Les [máŋkúŋgúlə][178] les [sítʃííŋgə̀][179]… Mais à l'heure comme ça, il y a les garçons qui fouillent. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)
>
> « Lui, c'est les poissons pour les femmes, c'est pas pour les garçons. Si le garçon va là-bas et qu'il couche la nuit avec sa femme, le coquillage part. » (Homme vili de 40 ans , Louando, le 21/02/2005)

Lors d'un entretien, un homme me précise que la masculinisation de l'activité ne s'est pas faite pour tous les coquillages. Seules les [máŋkúŋgúlə], selon lui (ce qui n'est pas l'avis de tous), peuvent aujourd'hui être ramassées indifféremment par les hommes ou les femmes.

> [Qui ramasse les coquillages ?] « Vous les femmes. Nous on ne peut pas faire ça, sauf les [máŋkúŋgúlə], là c'est public. Les hommes aussi peuvent faire. (...) Auparavant, c'était les garçons qui ne devaient pas fouiller ça, pour tous les coquillages. (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Mais le statut des coquillages est relativement flou. Certains coquillages comme les huîtres sont aussi parfois considérés comme le fait de tous, hommes et femmes.

> « Ça [les máŋkúŋgúlə] c'est normalement une pêche des femmes et des enfants. Mais les huîtres, c'est même pour les garçons ! » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Avant, [les máŋkúŋgúlə] c'était uniquement les femmes. Une fois que les hommes plongent, ça disparaissait. Les huîtres, c'est toujours les hommes et les femmes. » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)

Le changement de genre semble semer le trouble dans les esprits mais ces divers extraits de discours témoignent des évolutions en cours, évolutions qui ne sont pas sans bousculer le quotidien et l'imaginaire des individus.

RÔLE DU CONTEXTE ÉCONOMIQUE DANS LA DISTRIBUTION « GENRÉE » DES ACTIVITÉS

Un élément néanmoins influence très nettement ces évolutions : le contexte économique. Avec la prégnance de plus en plus importante de l'argent, les activités lucratives tendent à être le fait de tous.

> « C'est plus les femmes normalement. Mais tout ce qui donne de l'argent les garçons aussi font ! » (Homme phla de 37 ans, L'Office, le 14/09/2006)

[178] *Anadara senelis.*
[179] *Solen guineensis* et *Tagelus adansonii.*

> « C'est pour les femmes normalement. Les hommes, c'est surtout ici au Gabon. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)
>
> « En principe, les femmes seulement plongeaient… Mais comme c'est devenu économique. Et les meilleures huîtres sont là où c'est plus profond. Là, forcément, il faut un homme. » (Homme vili de 42ans, Mayumba, le 27/01/2005)

Au vu de l'ensemble des témoignages recueillis et forte de mes observations en saison sèche, je peux affirmer que seule la collecte des huîtres a été réellement affectée par cette transformation de genre. Les modalités d'apprentissage en sont bien entendu également affectées. Aujourd'hui, le transfert de savoir se fait très souvent des hommes vers les femmes alors qu'il s'agissait auparavant d'une communauté de pratique exclusivement féminine.

D'UNE OUVERTURE OFFICIELLE DE LA SAISON DES HUÎTRES AU NON-CONTRÔLE

En outre, il y a quelque vingt à trente ans, la collecte des huîtres ne pouvait pas se faire sans l'autorisation du chef. Une personne cherchait un bout de bois, en fendait l'extrémité afin d'obtenir une fourche à trois ou quatre branches et la plongeait dans l'eau. Si l'huître capturée dans la fourche était suffisamment grosse, le chef décidait d'ouvrir la saison des huîtres.

> « Avant, les huîtres ne se pêchaient pas n'importe comment. Le chef devait donner l'autorisation. Le chef, c'était Monsieur Koumba Charles. Il restait vers la SEG. Il est mort, mais avant qu'il soit mort, c'est lui qui donnait l'autorisation. Tu cherches un grand bois, tu fends, tu fends, tu fends, tu cherches la corde. Quand ça colle dedans c'est déjà grand, tu lui apportes : 'Oh c'est grand comme ça ! Bon, les courageux peuvent déjà aller.' » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

La personne référente décédée, aucune autre ne lui a succédé. Il existe toujours un « chef » issu de la même famille mais plus personne ne s'enquiert auprès de lui pour débuter la saison de plonge des huîtres. Dès que la ressource est disponible, les premiers plongeurs se consacrent à la prélever.

DIMINUTION OU ABANDON DE LA PRATIQUE

QUAND LE CONTEXTE HUMAIN SE TRANSFORME

Chaque individu s'adapte à la transformation de son être, qu'il s'agisse du temps dont il ne dispose plus pour accomplir certaines activités, ou de son aptitude physique diminuée par l'âge.

> « Je n'y vais plus. Le problème c'est le temps. Avant oui ! » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)
>
> « Ça fait longtemps que j'ai laissé* de plonger, seulement ramasser au bord au bord. » (Femme lumbu de 56 ans, Louando, le 14/08/2006)

Le temps ou le souffle manquant, l'individu ne se consacre plus à la plonge des huîtres.

QUAND LE CONTEXTE COSMOLOGIQUE EST AFFECTÉ

Des actions irrespectueuses des Hommes à la modification de la répartition des espèces

Quand les femmes enfreignent les « bonnes relations » avec l'invisible

Les humeurs sont souvent très importantes dans les relations entretenues avec l'invisible. Le sang des menstrues possède un statut particulièrement important. Lorsque des femmes en menstrues s'osent à

récolter les coquillages, bravant ainsi un interdit essentiel, les populations d'huîtres ou de coques se déplacent pour retrouver un lieu sain.

> « Quand tu plonges les huîtres quand tu es indisposée*, demain quand tu reviens tu ne trouves plus rien à la place. Ils se déplacent, ils vont un peu plus loin » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « On a fait 10 ans ça avait complètement disparu. Ça se déplace seulement.. De 1989 à 1992, il y en avait, en 1993, c'était plus loi. De 1996 à 2000 il n'y en avait plus du tout. Puis c'est revenu. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « À Pointe-Noire, c'était les [máŋkúŋgúlə̀], pour les femmes seulement. À Pointe-Noire, ça a disparu car les femmes partaient quand elles étaient dans le sang*. Le génie a fait disparaître ça. » (Femme vili congolaise de 55ans, Nkoka, le 27/08/2006)

Quand les hommes enfreignent les « bonnes relations » avec l'invisible

Il y a de cela deux générations seulement, les hommes n'étaient absolument pas autorisés à s'investir dans la collecte des coquillages, domaine exclusivement féminin. Ces interdits ont été bravés ces derniers temps, particulièrement en ce qui concerne les huîtres. Ces coquillages s'en sont allés…

> « Avant, les grands-parents n'acceptaient pas que les hommes plongent les huîtres. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « Avant, [les coques] c'était uniquement les femmes. Une fois que les hommes plongent, ça disparaissait. Les huîtres, c'est toujours les hommes et les femmes. » (Homme lumbu de 45 ans, Louando, le 10/08/2006)

ÉVOLUTION DES MÉTHODES DE RÉCOLTE, DE PRÉPARATION ET DE CONDITIONNEMENT

QUAND L'ENVIRONNEMENT PHYSIQUE EST TRANSFORMÉ, LES MÉTHODES DE COLLECTE S'ADAPTENT

Des variations de l'environnement physique, telle la fermeture d'une partie de la lagune due à un déplacement de l'embouchure, peuvent entraîner des modifications dans la répartition des espèces. Face à cela, les habitants doivent soit se déplacer pour collecter plus loin, soit interrompre leur activité pendant quelques années.

> « Il n'y a plus de [sítʃĭíŋgə̀] [couteaux de mer][180] depuis que la lagune est fermée. Cela fait plus de six ans qu'on n'en a pas vus. » (Homme vili de 41 ans, Louando, le 20/02/2006)

Parfois, les coquillages transfèrent radicalement leur espace de vie. Des huîtres auparavant abondantes sur les racines de palétuviers, il ne subsiste plus qu'un souvenir : elles sont désormais uniquement sur le fond sablo-vaseux de la lagune et ne peuvent en conséquence se collecter qu'en plongeant.

> « Avant, les coques ne restaient pas en profondeur. Voilà pourquoi ça devient un peu rare. » (Femme vili de 33 ans, Mangali, le 15/08/2006)
>
> « Les huîtres, avant, il n'y avait pas les gros. On ramassait ça sur les mangroves. Aujourd'hui [depuis un an], il n'y en a plus. Tout est dans la vase. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

L'Homme adapte ainsi sans cesse son comportement face à une ressource sensible et fortement affectée par le changement. Quand l'espace de vie des coquillages diminue, les méthodes de collecte changent : à la recherche en profondeur, succède par exemple le simple ramassage à marée

[180] *Tagelus adansonii* et *Solen guineensis*.

descendante ; le prélèvement des individus de grande taille est remplacé par celui des petits, marque évidente de la diminution de la ressource.

> « Comme ici, il n'y a pas assez d'eau, on ne plonge plus on ramasse. » (garçon lumbu de 17 ans, Louando, le 13/08/2006)
>
> « Pendant six à sept ans il n'y en avait plus [de coques]. Avant on ne prenait pas les petits. Aujourd'hui, depuis quatre ans, on prend aussi les petits. » (Jeune homme vili-lumbu de 20 ans, Louando, le 10/08/2006)

QUAND LE CONTEXTE HUMAIN ET ÉCONOMIQUE INFLUENCE LES MÉTHODES DE PRÉPARATION

Nous avons déjà découvert que les femmes béninoises, habituées au pays à ouvrir les huîtres et à les vider avant de les cuire, ont changé leur manière de faire pour répondre au marché gabonais. Elles les ouvrent désormais comme les Vili, à la vapeur, car c'est de cette manière que les Gabonais les apprécient.

> « Au Bénin, on ouvre avant la cuisson, on décortique, ça a plus de goût. Mais ici, on fait comme les Gabonais, c'est eux qui payent ! » (Femme phla de 36 ans, L'Office, le 31/07/2006)

Un vieil homme de 93 ans me décrit les transformations concernant la manière d'ouvrir et de préparer les huîtres chez les Vili. Au début, les femmes ouvraient les huîtres fraîches et les cuisinaient directement. Ensuite, pour en faciliter l'ouverture, elles les ont préalablement cuites à la vapeur, devant la maison. Puis, comme les coquilles s'amassaient dans la cour de la concession, les femmes sont descendues au débarcadère accomplir ce même travail.

> « Ça laissait trop de coquilles. » (Homme vili de 93 ans, Mayumba, le 01/08/2006)

Parallèlement, s'est créé le regroupement de femmes à Tchiole Ndembé. Globalement, comme les huîtres sont devenues une activité fortement lucrative, qu'il s'agisse des femmes vili ou des femmes phla, elles se sont organisées afin d'être plus productives.

QUAND LA MODERNITÉ TRANSFORME LES MÉTHODES DE CONSERVATION ET DE CONDITIONNEMENT

Les huîtres étant souvent destinées au transport routier de longue durée, les femmes ont dû mettre en place des moyens de conservation et de conditionnement adéquats. D'abord vendues enfilées sur des brochettes, à l'unité ou par plusieurs, elles ont ensuite été conditionnées fumées en sachets plastique de dix brochettes. Puis, quand l'électricité a desservi les concessions et que les femmes ont investi dans des congélateurs, elles se sont mis à proposer des sachets de dix brochettes d'huîtres fraîches congelées, ou d'huîtres fumées congelées.

Enfin, s'adaptant au marché et tenant compte de la disponibilité de la ressource, la longueur de chaque brochette est aussi en constante évolution. Une brochette faisait 19 centimètres en 2005 et en fait 22 en 2006, année prolifique (pour un même coût).

Les coquillages, tant suite au changement du contexte socio-économique que suite aux transformations des contextes écologiques et cosmologiques, ont donc souvent vu évoluer les objets qui les entourent et les communautés de pratiques au sein desquelles ils sont des éléments clefs.

LA NAGE, ACQUIS QUI SE CONSTRUIT ENTRE *ALTER EGO*

La pénétration du milieu aquatique, qu'elle soit partielle comme pour les coques, ou complète comme pour les huîtres, n'est pas exempte de précautions et de règles à suivre. Entre ces deux étapes de connaissance du milieu aquatique, de l'exploration d'une faible profondeur les jambes dans l'eau à la plongée intégrale du corps vers les zones profondes de la lagune, se place l'apprentissage de la nage, une compétence qui se construit entre *alter ego*.

CONTEXTUALISATION DE L'OBJET

REPRÉSENTATIVITÉ DE L'OBJET

La nage ne composait pas initialement ma série d'objets culturels phares. Second objet uniquement dépendant des techniques du corps, la nage se positionne parallèlement à l'objet *coquillages*, mais son apprentissage s'en distingue nettement.

Étonnamment peut-être, le terme *nage* au Gabon se comprend uniquement comme une nage de surface et ne se pratique pas nécessairement au sein des mêmes communautés de pratique que la collecte des coquillages, alors que la collecte de ces derniers peut nécessiter la nage comme compétence préalable.

La répartition sexuelle de l'activité, de la compétence, est différente selon les nationalités dans la Nyanga. Chaque communauté a ses propres relations à cet objet et même si ce chapitre doit plus court que les précédents, il m'a semblé essentiel d'intégrer cet objet culturel à ma série d'objets phares, particulièrement pour l'analyse globale à laquelle il participera dans la troisième partie de ce travail.

CONTEXTES DE LA FORMATION ET DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

CONTEXTE SOCIAL : RELATIONS AUX AUTRES HUMAINS

Les communautés de pratique, indifféremment de la nationalité des communautés, sont généralement composées d'individus liés par une relation d'amitié.

Chez les Phla, presque aucune femme ne sait nager. Chez les Vili, les compétences sont inégales selon les lieux de vie : à Nkoka, les habitants savent généralement tous nager, qu'ils soient de sexe féminin ou masculin ; à l'embouchure, les disparités entre les groupes d'individus de nationalité gabonaise sont variables. Quand à l'âge des praticiens, il s'échelonne de l'enfance (8-9 ans) à l'âge adulte. Les plus âgés estiment ne pas savoir nager ou ne plus pouvoir nager.

> « Aujourd'hui, je ne peux plus je n'ai pas le souffle. » (Femme lumbu de 48 ans, Louando, le 11/08/2006)

Sexe des praticiens	féminin et/ou masculin selon les communautés
Classe d'âge des praticiens	tout âge sauf les Anciens
Communautés de pratique	amis, famille
Marqueur d'identité	non

CONTEXTE TECHNIQUE : RELATIONS AU CORPS ET AUX OUTILS

La nage est une technique du corps qui ne nécessite aucun outil. Néanmoins, quelques enfants à Louando imitent des voyageurs de passage ou des *bodyboarders* observés sur leurs écrans de télévision, et se munissent d'une planche de bois récupérée pour jouer dans les vagues.

La pirogue est aussi parfois employée pour déplacer l'apprenant dans une zone où il n'a pas pied, zone d'apprentissage par excellence.

Environnement technique direct	aucun
Environnement technique périphérique	pirogue, planche
Environnement corporel	bras, jambes / toucher

CONTEXTE ÉCOLOGIQUE : RELATIONS AUX EXISTANTS NON-HUMAINS

La nage se pratique à la surface de l'eau et met ainsi le praticien en contact avec le milieu et ce qu'il contient. La lagune est souvent considérée comme un espace de jeux pour les enfants : ces derniers s'élancent dans l'eau depuis les rochers ou bois de palétuviers, ils s'amusent à déplacer les entre-nœuds de bambous déjà immergés. C'est dans cet espace aquatique ludique que s'organise progressivement l'apprentissage.

Environnement animal	poissons
Environnement végétal	bois, mangrove
Environnement minéral	roche, sable, pierre, eau
Saisonnalité de son utilisation	non

CONTEXTE COSMOLOGIQUE : RELATIONS À L'INVISIBLE

La nage se pratique à la surface de l'eau, elle est en conséquence liée aux êtres d'exception. Certaines craintes, parfois non ressenties enfant, se manifestent une fois adulte :

> « Enfants, nous traversions à la nage au bac. Adultes, on ne le fait plus, par peur des génies et des sorciers. » (Homme vili de 40 ans, Mayumba, le 20/4/2005)

Tout comme la collecte des coques ou des huîtres, la nage, l'introduction dans un milieu habité par les génies interdit aux femmes d'être dans une période menstruelle.

L'OBJET VU PAR LES PRATICIENS ET LES NON-PRATICIENS, RÉVÉLATION D'INTERRELATIONS

Les échanges oraux avec mes informateurs ne sont pas ponctués de description de la nage, comme c'est le cas pour les autres objets culturels.

De plus, à la question portant sur les différences éventuelles constatées entre les manières de faire des praticiens, la réponse a presque toujours été négative : « *Il n'y a pas de différences, il n'y a pas de changements…* ». Seul un jeune homme de Mayumba, lors de ma dernière mission, m'a offert le témoignage suivant :

> « Le style 'un bras', c'est surtout chez les Béninois. Je fais aussi sur le dos » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)

Planche photo 12 : la nage

Nager à proximité de la pirogue, pendant la "plonge des huîtres".

Se baigner en mer quand les vagues sont moindres.

Jeux d'eau entre enfants près d'un débarcadère de l'Office.

Mayumba, 2006

Jeux d'eau sous la pluie à Louando.

Louando, 2006

Rare démonstration de nage d'un homme à la Haute-Banio.

Malembé, 2005

Jeux d'eau à Nkoka.

Nkoka, 2006

Les nageurs et nageuses battent le plus souvent des pieds et des mains mais sont généralement dans l'incapacité de parcourir de longues distances. Pour les plus expérimentés, la nage s'apparente au crawl ou au dos crawlé, réalisé parfois à l'aide d'un seul bras par les hommes béninois.

APPRENDRE ET ENSEIGNER

QUI VIT AU BORD DE L'EAU SAIT NAGER

De manière très spontanée, revient souvent aux lèvres des gens que tous les enfants qui vivent au bord de l'eau savent nager.

> « Ici, on ne montre à personne. Tous les enfants qui vivent au bord de l'eau connaissent* nager. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Nager, on ne montre à personne. Tu suis seulement ceux qui nagent. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « On est à côté de l'eau, tout le monde connaît ! » (Femme lumbu de 48 ans, Louando, le 11/08/2006)
>
> « Aaaah, on se démerde un peu un peu. Toujours nous sommes nés à côté de l'eau donc, en petitesse* on apprend un peu un peu. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « C'est moi-même. Je ne pense pas que quelqu'un m'a appris. Tous les jours, on passait le temps au bord de l'eau, c'est comme ça que j'ai appris à nager. » (Garçon vili-phla de 19 ans, L'Office, le 19/09/2006)

Alors que les femmes béninoises, vivant pourtant au bord de l'eau, ne se risquent que très rarement à l'eau, la nage apparaît comme une compétence évidente pour les pêcheurs béninois, quel que soit leur âge.

> « Je connais* ça c'est forcé ! » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)
>
> « Tu es né dans l'eau, tu ne peux pas connaître* nager ? » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)

La séparation des tâches est de nouveau très nette chez les Phla : les femmes sont mareyeuses tandis que les hommes sont pêcheurs en mer, les unes sont sur terre, les autres sur l'eau. Parce que les tâches sont séparées, hommes et femmes ont un besoin différent de nager. De plus, par nécessité de l'utilisation de certains outils, les hommes doivent être capables de nager.

> « Au village, quand on a acheté la senne, nous tous on part. On a commencé par la senne. On passe les vagues pour bien arranger la corde. » (Homme phla de 52 ans, Mayumba, le 16/08/2006)

UN APPRENTISSAGE ENTRE ENFANTS *ALTER EGO*

APPRENDRE EN JOUANT ENSEMBLE

L'apprentissage se fait au sein de la communauté de pratique, avec les amis de son âge. Les habitants du littoral se lavent quotidiennement dans l'eau douce et se baignent dans l'océan pour se divertir si les vagues restent limitées. Le quotidien offre donc à chaque enfant un temps de jeu à plusieurs, qui souvent est un temps de mise en confiance et de confrontation avec le milieu aquatique.

> « Les enfants, oui, ils apprennent avec les autres enfants quand ils partent se laver*. » (Femme punu congolaise de 43 ans, l'Office, le 19/09/2006)

> « Je connais* moi-même. Je me lavais* avec mes sœurs. » (Femme lumbu de 31 ans, Nkoka, le 23/08/2006)
>
> « Quand on était avec des sœurs, à chaque fois on partait on apprenait à nager tous ensemble. » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)
>
> « Le temps que nous on était petit on s'amusait avec de l'eau, bien, bien bien. » (Femme phla de 60 ans, L'Office, le 21/09/2006)

« *Continuer* », reproduire ce que l'autre fait, s'amuser dans l'eau en touchant le moins possible le sol conduit à l'acquisition progressive de la nage.

> « J'ai vu avec les gens. Comme ça que l'autre là fait moi aussi je continue. » (Femme phla de 33 ans, le 23/09/2006)
>
> « Pour nager, je ne connais* pas comment j'ai nagé. Je vois seulement les grands frères, les grandes sœurs, et j'ai su. » (Homme peul de 45 ans, Nkoka, le 28/08/2006)
>
> « C'est moi-même qui connaît. Je vois ça seulement…Moi aussi j'avais commencé comme ça. On s'amuse dans l'eau au Bénin. L'autre fait, moi je fais aussi. » (Homme phla de 37 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « Les grands frères puisqu'on partait ensemble jouer à la mer à l'île de Gorée. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

Le jeu est clairement une dimension qui domine l'apprentissage de la nage, bien qu'il soit parfois complété par des indications orales chez les Fulbé.

> « Si on joue dans l'eau, celui qui ne connaît* pas, on dit : 'tu fais comme ça, tu fais comme ça !', tu vas connaître*. » (Homme peul malien de 26 ans, le 26/08/2006)

Par ailleurs, chez les Sénégalais, le père semble avoir une place bien plus importante dans l'apprentissage des savoirs et savoir-faire de ses enfants, par rapport aux pères des autres nationalités de la Nyanga. La nage, généralement acquise en s'essayant avec ses *alter ego* pendant l'enfance, est chez les Sénégalais enseignée directement du père à l'enfant :

> « Je montre aux enfants : ' Fais ça fais ça ', il part avec moi. » (Homme peul de 54 ans, Nkoka, le 28/08/2006)

APPRENDRE À L'INSU DES ADULTES

Malgré cette exception sénégalaise, peu rencontrée dans la Nyanga, puisque seuls quelques hommes sénégalais y résident, les enfants apprennent à nager seuls, ou tout du moins entre eux. Il en est ainsi car souvent l'accès à l'eau leur est interdit par leurs parents, soit par crainte d'enlèvements à vocation sacrificielle, soit par peur qu'ils se noient.

> « À Socoma, ou Mangali, mon père nous interdisait d'aller nous laver* à la plage et à la Banio. Des gens prenaient des enfants, ils disparaissaient comme ça. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « En petitesse* on apprend un peu un peu*. Des fois, on nous chasse, on ne fait que se laver toujours. Quand les vieux ne sont pas là, vous trichez un peu un peu*. Aujourd'hui, à la marée basse, on laisse les enfants aller, mais à marée haute, on chasse les enfants. » (Homme phla de 64 ans, L'Office, le 19/08/2006)
>
> « On s'apprenait seulement comme ça. Quand on est encore enfants, la tête ne travaille pas bien. Maman a beau dire ' Ne partez pas là-bas ', on part… » (Homme vili congolais de 34 ans, L'Office, le 14/09/2006)
>
> « Au pays, on nous interdit d'aller jouer à l'eau. » (Femme phla de 20 ans, L'Office, le 25/09/2006)
>
> « Notre oncle ne voulait pas. » (Femme bapunu de 67 ans, L'Office, le 02/10/2006)

Quelques-uns se donnent aussi des défis :

> « Dans le temps, il y avait beaucoup de villages sur l'île, nous tous nous avons construit là. Petits, on habitait en face. On traversait à la nage et on ramenait une feuille pour prouver qu'on avait traversé. » (Homme vili de 42 ans, Tchitumbu tchi Mvanji, le 25/04/2006)

C'est donc souvent à l'insu des adultes, cachés de leur regard, que les enfants acquièrent ensemble leur savoir-faire.

UN ENTRAÎNEMENT PAR LES AÎNÉS, COMMUN AUX DIFFÉRENTES COMMUNAUTÉS

Apprendre par l'action et pour l'action est aussi parfois assisté, voire imposé par les aînés à leurs cadets. L'enfant est conduit au large et contraint de se débrouiller pour gagner la berge. Le piroguier suit souvent l'individu pour lui offrir la possibilité de remonter à bord de l'embarcation en cas de fatigue.

> « Le plus souvent, ils [frères et sœurs aînés] t'amènent un peu au large et ils te demandent de revenir seule à terre. Parfois, tu pars en pirogue et pour revenir, tu dois revenir à la nage. » (Jeune femme phla de 19 ans, L'Office, le 20/08/2006)

> « Les grandes sœurs, nos grands frères. Parfois, ils partaient nous laisser un peu au large avec les pirogues. Ils te laissent, on te suit avec la pirogue. Si on voit que tu es fatiguée allez… » (Femme vili-lumbu de 36 ans, Nkoka, le 24/08/2006)

> « Le grand frère Kangré. Il me jette à la profondeur* et je nage jusqu'au banc de sable. Au banc de sable, il me prend, me jette encore, je nage. » (Femme vili de 34 ans, Nkoka, le 29/08/2006)

> « Nager, c'est le grand frère, puisqu'on partait à la pêche on se balance dans l'eau on est là à nager… » (Homme vili congolais de 25 ans, Nkoka, le 30/08/2006)

> « C'est moi-même. Quand on revient de l'école, on vient se laver* dans l'eau, la lagune. On part un peu au large, on retourne avec les amis. Parfois, on prend une pirogue, on se jette là-bas, et la pirogue nous suit derrière. Si tu réussis, tu vas jusqu'à l'autre côté. Si tu ne réussis pas, tu vas jusqu'à monter dans la pirogue. » (Homme vili congolais de 44 ans, Nkoka, le 05/09/2006)

> « J'ai appris avec les grands nos aînés, qui nous emmenaient loin en pirogue et il fallait nager. » (Homme phla de 68 ans, le 19 /09 /2006)

Parfois, ce n'est pas en pirogue mais sur le dos d'un plus grand (de quelques années) que le plus jeune est conduit dans une zone où il n'a pas pied. Un jeu de « *tu t'approches, je m'éloigne* » se met en place, et le jeune apprenti, progressivement, parvient à se mouvoir sur l'eau.

> « Oui, puisque ça se répète. Ce que tu as appris, tu fais connaître à l'autre qui ne sait pas et ainsi de suite. Je prends la personne au dos, et là où mes pieds touchent le sol, je te laisse. Tu te débrouilles, tu viens. Tu approches, je te fuis. Tu approches, je te fuis. Si je sens que tu es fatigué, je te mets au dos, je t'amène. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

LE TEMPS DE L'APPRENTISSAGE

L'apprentissage au sein des communautés de pratiques composées d'enfants de son âge est long. Un témoignage illustre ici très justement la difficulté de l'apprentissage, et le fait qu'il s'agisse d'une acquisition étalée dans le temps, qui repose sur l'expérience, les essais et erreurs.

> « J'ai regardé. Il faut avoir bu de l'eau pour savoir nager. » (Homme phla-vili de 25 ans, L'Office, le 20/09/2006) »

Comme pour la « plonge des huîtres », lorsqu'un enfant plus âgé, ou plus expert, entraîne un autre vers un apprentissage plus risqué, au large, il doit avoir une réelle maîtrise de la pratique pour être en mesure de « montrer » à l'autre, ou tout du moins de l'accompagner en eaux profondes.

> « Non, là je n'ai pas montré encore. Ça c'est parce que j'apprends encore. » (Fille vili de 13 ans, Bana, le 18/08/2006)

À l'image de cette petite fille, tout un chacun envisage de transmettre ensuite ce qu'il connaît. Lors des entretiens sur la nage, mes interlocuteurs ont en effet très souvent insisté sur le caractère répétitif de l'apprentissage : la transmission doit se perpétuer, des plus grands vers les plus petits, indéfiniment.

> « Si on t'apprend à faire quelque chose, il faut aussi montrer à l'autre. » (Homme phla de 26 ans, L'Office, le 23/09/2006)
>
> « Oui, puisque ça se répète. Ce que tu as appris, tu fais connaître à l'autre qui ne sait pas et ainsi de suite. » (Homme peul de 40 ans, Nkoka, le 20/09/2006)

ÉVOLUTIONS DES PRATIQUES, CHANGEMENTS ET INNOVATIONS INITIÉS PAR LES INTERRELATIONS ENTRE LES EXISTANTS

Ce chapitre sera court car aucun changement ou innovation ne m'a été révélé par mes informateurs, quels que soient leur origine et leur lieu de vie.

Néanmoins, les enseignants ont changé pendant une période :

> « Les missionnaires nous obligeaient à nager c'était bien, c'était beaucoup* intéressant . » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

L'instruction missionnaire a marqué une génération qui aujourd'hui disparaît doucement. Mais globalement, la nage, selon mes interlocuteurs, n'a pas subi de transformation durant le siècle passé.

Les objets culturels phares successivement décrits quant aux contextes de leurs usages, de leurs apprentissages et de leurs évolutions composent une série de savoirs qui se veut représentative de ceux présents au sein des communautés choisies.

Les données descriptives brutes, systématiquement associées aux discours, aux paroles des acteurs locaux, sont classées, mais demandent une analyse supplémentaire afin de pouvoir porter un regard plus global sur l'acquisition et les modalités de transfert et de modification des savoirs et savoir-faire. Ce catalogage systématique est à mon sens nécessaire pour dégager des dynamiques culturelles différentes pouvant être mises en vis-à-vis, afin d'en extraire ensuite des facteurs influençant les évolutions de ces objets, et donc la manière dont ils sont transmis.

Différentes modifications de contextes environnementaux, écologiques, techniques ou humains ont été identifiées comme influant sur ces changements. Cependant, ce serait simplifier que de les considérer indépendamment les uns des autres, et de plus cela serait faux. Car ces modifications de contextes *entrent en synergie* pour entraîner du changement ou du non-changement des objets culturels eux-mêmes, comme des modalités de leur transmission.

Identifier cette synergie des contextes n'est pas évident. La méthode « traditionnelle » que nous propose l'anthropologie est de se baser sur nos observations, nos enquêtes, l'analyse des histoires de vie. Ce procédé, pour accéder à un regard global, nécessite de passer de nombreuses années parmi les différentes communautés ; il n'est pas aisément reproductible et ne facilite pas les démarches comparatives. Le travail de l'anthropologue est évidemment indispensable et il peut lui être profitable d'assister son analyse, de la rendre plus efficace, voire plus complète, en se risquant à utiliser de nouveaux outils.

Afin d'offrir une représentation plus lisible, permettant aussi la mise en évidence d'hypothèses non apparentes de prime abord, j'ai tenté de faire appel aux outils des autres disciplines, notamment les analyses factorielles.

CHAPITRE III :

D'UNE MULTIPLICITÉ DE DYNAMIQUES CULTURELLES VERS UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION GLOBALE DE LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS

…Ou comment aller au-delà de la réponse usuelle de mes interlocuteurs : « je regarde les autres faire, et puis moi aussi je fais ! »

« The congenial fence was that anthropology studied what people think and psychology studied how people think. Recent research, however, shows that content and process cannot be neatly segregated, because cultural differences in what people think affect how people think. » (Bang, Medin & Atran 2007)

L'étude fine des objets culturels phares réalisée dans le chapitre précédent à travers le discours des praticiens et des non-praticiens du littoral du Gabon nous rend possible, non seulement la mise à jour de dynamiques culturelles propres à chaque communauté et développées entre les communautés, mais aussi la mise en évidence de facteurs déterminant cette évolution dynamique.

Dans ce chapitre, je vais d'abord lister quelques-unes des dynamiques culturelles propres aux objets culturels phares, en soignant une organisation par contexte changeant et type d'évolution engendrée, afin de déjà privilégier la mise en parallèle des divers objets choisis. Comme j'ai décidé de travailler sur des objets culturels très différents, je vais avoir l'opportunité d'en extraire des dynamiques variées et d'en isoler une multiplicité de facteurs de changements, que ces derniers soient internes ou externes à l'objet et à la communauté.

Après avoir défini les processus d'acquisition des connaissances retenus pour cette étude, dans le but d'identifier des ressemblances et des dissemblances entre les objets culturels, je définirai et je distinguerai les contextes, les acteurs et les enjeux investis dans la transmission des savoirs et savoir-faire. Je m'inspirerai de mes données et de leur analyse, ainsi que des recherches préalablement menées par mes collègues ethno-écologues, et ceux d'autres disciplines.

Enfin, pour parvenir à mettre en résonance l'ensemble des contextes et des acteurs des dynamiques culturelles, je définirai *systématiquement* les modifications de contextes environnementaux, écologiques, techniques et humains identifiées par mes informateurs comme influant sur les changements de pratiques et de modalités d'apprentissage. Il deviendra alors possible de prendre une distance supplémentaire et complémentaire du catalogue descriptif des objets culturels phares (chapitre II), notamment grâce à l'utilisation d'un nouvel outil favorisant une vision d'ensemble de mes données : les analyses factorielles des correspondances.

Dépassant ainsi une considération indépendante des objets culturels et des modifications de leurs contextes entraînant ou non des changements de nature différente, nous nous approcherons d'une description plus globale de la dynamique des savoirs et des savoir-faire s'exprimant sur le littoral de la Nyanga.

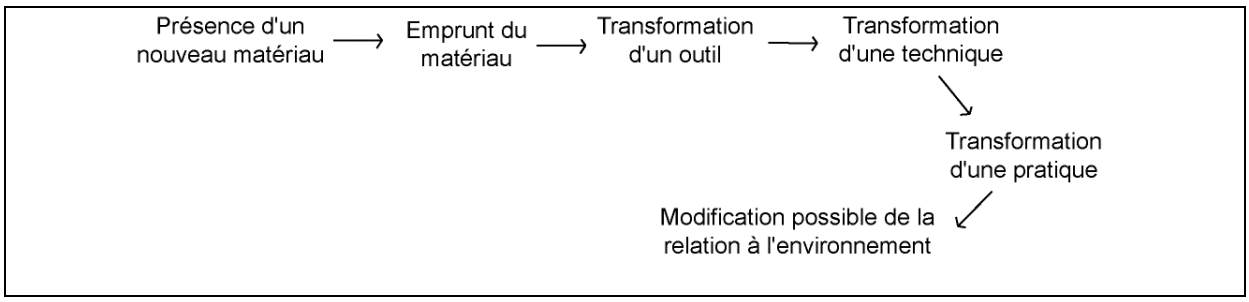
DES DYNAMIQUES CULTURELLES ET DES MODALITÉS D'APPRENTISSAGE

DYNAMIQUES CULTURELLES RÉVÉLÉES LOCALEMENT

De la succession des objets dans la partie précédente, je vais extraire quelques dynamiques culturelles, illustrant l'innovation, la créativité, le changement ou le non-changement, l'emprunt, le non-emprunt ou le refus d'emprunt. Je les présenterai en vis-à-vis afin de commencer à en dégager ce qui caractérise et distingue les objets selon leurs « sensibilités dynamiques ». Profitant de la richesse pluriculturelle de mon lieu de recherche, je me suis attachée à faire état de dynamiques caractérisant différentes communautés de pratiques au sein de toutes les nationalités représentées sur le littoral de la Nyanga.

QUAND L'ENVIRONNEMENT TECHNIQUE SE TRANSFORME

EMPRUNT D'UN NOUVEAU MATÉRIAU



DYNAMIQUE GABONAISE : EMPRUNT DU COTON POUR FAIRE LES FILETS

En traitant de l'objet phare *filet*, nous avons découvert que l'introduction d'un nouveau matériau, le coton, avait permis de faire de plus longs filets sans bouleverser la technique de maillage. En revanche, ce changement a entraîné des évolutions des techniques de pêche car la manipulation d'un filet de plusieurs centaines de mètres est différente de celle d'un filet de quelque vingt mètres; il a conduit à un changement des lieux et des temps consacrés à la pratique, et a modifié le nombre de pêcheurs participant à l'activité. Le nouveau matériau a donc permis l'évolution de l'outil, qui à son tour à entraîné l'évolution de la technique, puis de la pratique.

Trois conclusions sont liées à ce constat d'emprunt. D'une part, un matériau puis un outil dont l'approvisionnement est facile, est plus à même d'être adopté. D'autre part, l'évolution de l'outil « filet » par l'apport d'un nouveau matériau peut entraîner l'évolution d'une ou de plusieurs techniques liées à cet outil. Enfin, puisque la transformation de l'outil est à l'initiative d'un seul homme qui a importé le coton de Port-Gentil jusqu'à la lagune Banio où il vivait, nous faisons le constat qu'une société peut donner à un individu la capacité de changer sa communauté à travers une

seule de ses actions, phénomène que l'on appelle « *agency* »[181], parfois traduit par « *agencité* », qui correspond au degré de liberté dont chaque individu bénéficie au sein d'un « cadre social ».

Le changement de matériau entraîne parfois une modification de l'objet dans sa conception ; le changement de l'outil peut quant à lui entraîner le bouleversement de tout un système. Si ce bouleversement est accepté car il correspond *techniquement* et « *identitairement* » à la communauté, l'objet sera adopté. Dans le cas contraire, si les blocages culturels sont forts, une résistance intense se mettra en place et le nouveau matériau ou outil ne sera pas adopté par l'ensemble de la communauté.

> « *Changer d'outil*, par exemple passer de la bêche à l'araire, c'est non seulement adopter un nouvel instrument de travail mais *c'est souvent le bouleversement de tout un système, de tout un rythme* de travail ; on comprend mieux dès lors certaines résistances collectives ou individuelles. » (Haudricourt & Dibie 1987: 159)

DYNAMIQUE COMMUNE : EMPRUNT DE MATÉRIAUX IMPORTÉS ET IMAGINATION DES LOCAUX

En plus du coton, de nombreux autres matériaux ont été empruntés par les autochtones et les migrants. Ainsi, durant les deux années pendant lesquelles j'ai consacré du temps aux missions de recherche dans la Nyanga, je n'ai vu aucune écope végétale : les feuilles de la plante *Cyrtosperma senegalense* ont partout été remplacées par des écopes en matière plastique. Les flotteurs végétaux des lignes à main et des filets sont aujourd'hui la plupart du temps faits de plastique, de liège importé ou de polystyrène. Les fumoirs anciennement en terre au Bénin et en bois au Gabon sont détrônés par le métal. Les paniers de lianes tressées pour le transport du poisson boucané sont désormais réalisés en plastique recyclé ou en carton.

Ainsi, les « Blancs », comme les identifient mes interlocuteurs, ont importé avec eux une importante quantité de matériaux auparavant inconnus des habitants du Gabon. Cependant, si le matériau est d'origine étrangère, l'imagination pour le mettre en œuvre appartient aux locaux, qui usent ordinairement de nouveaux matériaux avec beaucoup d'aisance ou dévient l'usage de certains objets.

DE L'IMPORTANCE DU RECYCLAGE DANS LES DYNAMIQUES CULTURELLES

Des éléments recyclés composent les objets culturels phares

Effectivement, comme je l'ai parfois spécifié dans la description de l'évolution des objets culturels phares, les objets et matériaux modernes, sans nécessairement remplacer intégralement des éléments anciens, souvent en matière végétale ou animale, se sont peu à peu immiscés dans la composition des objets culturels.

Les flotteurs des filets ou des lignes de pêche, s'ils ne sont pas faits d'une section de parasolier, sont réalisés avec des morceaux de chaussures usagées, des bouts de bois récupérés ou des bidons d'huile vides. Les petits modèles d'éperviers sont conçus par les enfants avec des morceaux de nappe de filets trop percés pour honorer leur fonction première. Les « viviers sénégalais » sont faits de métaux

[181] Cf. (Harvey 2002; Patterson 2006). Voir aussi (Gelcich, Gareth & Kaiser 2003) même si ces derniers n'utilisent pas le terme « agency ».

récupérés et de filets de chalutiers échoués sur les plages. Les hameçons, aujourd'hui plus couramment objets manufacturés achetés dans le commerce, ont été longtemps formés à partir de fils de télégraphe ou de pointes de menuisiers. Quant aux fumoirs, ils nécessitent : pour leur base, des fûts vides de carburant ; pour la grille sur laquelle repose le poisson, des éléments de la structure d'engins forestiers ou des câbles d'aciers extraits des pneus de véhicules.

À travers ces quelques exemples, nous constatons que le recyclage tient une place très importante dans le monde de la pêche et participe à l'évolution des différents objets qui le composent.

De plus, le littoral est « naturellement » propice à cet apport d'éléments extérieurs : l'océan, par l'intermédiaire de la laisse de mer, offre de nouveau aux hommes ce qu'eux-mêmes ou leurs frères des autres régions ont déversé en mer (planches, bidons et caisses en plastique, bouteilles, flotteurs, nappes de filets, etc.).

La seconde vie des objets culturels phares

De même que de nombreux objets ou matériaux de récupération sont recyclés pour participer à la réalisation des objets culturels phares que nous avons étudiés, ces derniers sont eux-mêmes dotés d'une seconde vie.

Une pirogue ne possédant plus la solidité suffisante pour rester un moyen de déplacement ou de pêche devient un cercueil, une table de lessivage, un poulailler, un récipient pour entreposer le poisson en saumure, un espace de rangement (pour les filets, les petits carrelets à crabes et d'autres matériels), un « sèche-filet » sur lequel le filet humide est étendu, ou un jeu pour s'essayer à ramer pour les enfants. En dernier recours, la pirogue est débitée pour servir de bois de chauffage.

> « Avant, [quand] quelqu'un meurt dans l'eau, on peut couper la pirogue et faire comme un cercueil. Maman nous parlait de ça. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « Retourner la pirogue pour laver » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)
>
> « Utiliser pour mettre les filets quand tu reviens de l'eau, pour arranger les filets aussi. » (Femme vili congolaise de 55 ans, Nkoka, le 01/03/2006)

Usage	*Disposition*	*Action préalable*
cercueil	horizontale	tronçonnage
table de lessivage	horizontale retournée	aucune
poulailler	horizontale retournée	découpe et assemblage éventuel avec d'autres éléments de bois
récipient à saumure	horizontale	éventuellement tronçonnage
espace de rangement	horizontale	aucune
étendoir à filet	horizontale retournée	aucune
jeu flottant pour enfant	horizontale	aucune
bois de chauffe	indifférente	débitage

Tableau 7 : Éléments descriptifs des possibilités de seconde vie de la pirogue

Quant aux nappes de filets hors d'usage, elles deviennent de petits éperviers, des hamacs, des sommiers de lit, des balançoires, des parois de vivier, des flotteurs (contenant pour des morceaux de polystyrène récupérés), des paillassons, ou des clôtures de cuisine (nappe comblant l'espace entre le mur et la toiture des cuisines).

> « L'essentiel d'avoir un gros filet après vous clouez seulement la cage. » (Homme vili, Bana, le 22/08/2006)

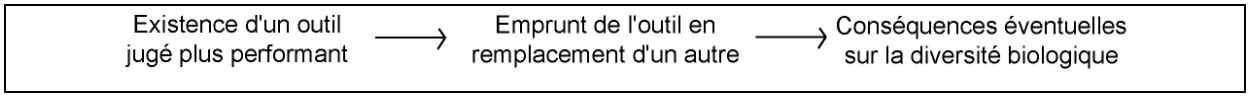
Usage	*Disposition*	*Type de filets*	*Action préalable*
cloison	tendu en haut des cuisines, entre le toit et le mur	tout type	découpe et fixation
hamac	tendu entre deux arbres	filet de grande maille en coton	découpe et assemblage avec une corde
sommier de lit	tendu sur un bois de lit	filet des chalutiers (gros fil petite maille)	découpe et fixation
balançoire	autour d'une planche de bois	Filet en coton	découpe et fixation
ustensile de vaisselle	déposé en vrac dans la cuvette de vaisselle	filet petite maille en crin, nylon ou coton	découpe
ustensile de toilette du corps : « gratte-gratte »	déposé en vrac avec le savon dans la douche	filet petite maille en crin ou nylon	découpe
vivier mou	refermé sur lui-même pour former une poche	filet des chalutiers (gros fil petite maille)	découpe et couture
vivier solide	fixé autour d'un cadre en bois	filet des chalutiers (gros fil petite maille)	découpe et fixation
flotteur	entouré autour de morceaux de polystyrène	filet de coton	découpe et fixation
paillasson	disposé devant la porte d'entrée	filet des chalutiers	découpe

Tableau 8 : Éléments descriptifs des possibilités de seconde vie des filets

Les communautés de pêcheurs, quel que soit leur lieu de vie (pays industrialisé ou non) sont plus sujettes à jouer du recyclage. De plus, les communautés du littoral de la Nyanga ne bénéficient que de peu de moyens de locomotion et disposent d'un réseau de transport terrestre très limité. Cela réduit donc de beaucoup leurs échanges avec l'intérieur des terres, une réduction accentuée par l'état des routes très régulièrement impraticables, surtout en saison des pluies.

EMPRUNT OU ADAPTATION D'UN NOUVEL OUTIL

Bien que friands de nouveaux matériaux et fort compétents pour créer à partir d'objets divers l'outil qui leur est nécessaire, les habitants du Gabon se réapproprient aussi directement des outils importés par les pêcheurs migrants.



DYNAMIQUE BÉNINO-GABONAISE : EMPRUNT D'OUTILS JUGÉS PLUS FONCTIONNELS

« L'épervier à poches »

L'épervier des Béninois, muni de « poches », contrairement à celui des Vili de la Nyanga, a très rapidement été adopté par les Gabonais. Cet outil est fabriqué par les hommes béninois et vendu aux Gabonais, qui le jugent nettement plus efficace que le précédent en usage.

« Le fumoir en fût »

De même, les fumoirs conçus par les Béninois avec d'anciens fûts de carburant, ont massivement remplacé les fumoirs en bois, qui nécessitaient un approvisionnement plus important en bois de chauffe et étaient moins « durables ».

> « Bon la manière de fumer le poisson, je crois ce sont les expatriés, les Popo qui nous ont amené ce système là. Parce que nous ici, on n'avait pas ce système là. D'abord les fûts on n'en trouvait pas, c'était difficile à trouver les fûts. (…) Mais les expatriés eux ils viennent de loin, ils ont l'expérience de beaucoup de choses chez eux. Ils ont vu peut-être les fûts avant nous, ils ont commencé à fumer le poisson chez eux en mettant les fûts. Et quand ils sont arrivés, nous aussi on essaie un peu de voir ça… » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)

Les « expatriés »[182], selon les termes de cet homme vili, « ont l'expérience » de la pêche et sont de prime abord jugés plus compétents dans le domaine halieutique.

Ainsi, à l'image de ces quelques objets culturels phares, qui se déclinent en différents modèles selon l'origine des praticiens, plusieurs objets ont vu un seul de leurs modèles préférentiellement adopté. Les outils importés par les pêcheurs migrants, réputés pour leur connaissance de la mer, de ses ressources et des manières de se les approprier, sont souvent élus par les membres des communautés autochtones.

DYNAMIQUE GABONAISE : CHANGEMENT D'OUTIL DE CAPTURE POUR UNE MÊME ESPÈCE

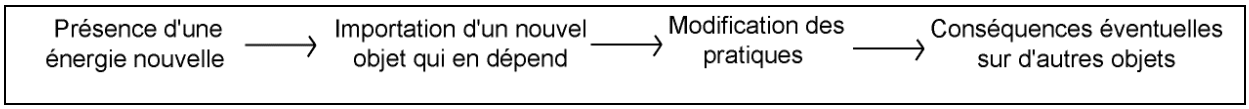
Par ailleurs, les filets en coton introduits au Gabon par les Portugais, puis ramenés par un Vili de Port-Gentil à Ndindi et Mayumba, ont, en plus de remplacer les anciens filets de fibres végétales, pris peu à peu la place des lignes de fond destinées à capturer les *mbila*, petits mâchoirons. Selon mes informateurs, le changement de technique de capture s'est diffusé très rapidement. Néanmoins aujourd'hui, les anciens regrettent ce changement, car la sélection auparavant importante s'est vue très réduite. Les pêcheurs déplorent la diminution de la taille des individus pêchés, parfois estimée comme un état cyclique de la ressource, mais plus souvent jugée due à la trop forte présence de filets dans la lagune.

EMPRUNT D'UNE NOUVELLE ÉNERGIE

Des emprunts ou des adaptations d'outils et de matériaux sont très courants. Il existe également un autre type d'élément qui a largement investi la vie des familles : l'énergie électrique (batteries

[182] On savourera l'usage de ce terme généralement employé pour les coopérants européens et désignant ici des immigrants d'une autre région d'Afrique.

diverses, groupes électrogènes, centrales électriques) et l'énergie pétrolière (lampes à pétrole, carburant des véhicules, etc.).



DYNAMIQUE PARTAGÉE : DE L'ÉLECTRICITÉ À LA CONGÉLATION

Un changement technologique important, la production locale d'électricité, a provoqué des modifications radicales dans les pratiques des habitants de la Nyanga, et dans les relations qui les lient à leur environnement, notamment biologique.

L'acquisition des congélateurs s'est rapidement généralisée à tous les Béninois, et plusieurs foyers gabonais et sénégalais de Mayumba s'en sont aussi dotés. De ce fait, un décalage fort a été créé entre les habitants de Mayumba et ceux des villages de la lagune non approvisionnés en électricité[183].

En conséquence, plusieurs habitudes de conservation ont été bousculées. Les viviers à langoustes des Béninois ont complètement disparu du littoral ; seule la langouste congelée se trouve désormais dans les points de vente, à moins que le client ne soit physiquement présent sur la plage au retour de pêche des pirogues. Les crabes de mer ne sont plus boucanés mais cuits et congelés ; les « beaux poissons » se partagent entre une conservation congelée et salée ; les huîtres ne sont plus que pour moitié fumées. De plus, les *Clupeidae* fraîches, grâce à la glace produite dans les congélateurs, peuvent être transportées dans de grandes touques par voie terrestre jusqu'à Tchibanga.

La possibilité d'utiliser ce nouveau mode de conservation a donc été très largement saisie par les mareyeuses. Selon les espèces et les préférences alimentaires des acheteurs, la répartition des moyens de conservation choisis sont variables (congelé versus boucané, salé, ou vivant).

DYNAMIQUE COMMUNE PROGRESSIVE: DU CARBURANT AU MOTEUR, DE LA PIROGUE AU FILET

Une autre énergie, accessible aux foyers mayésiens bien avant l'électricité, a eu aussi de grandes conséquences sur les habitudes quotidiennes, surtout sur les pratiques de pêche. La disponibilité en pétrole, couplée à l'acquisition de moteurs, a commencé avec les pêcheurs migrants. Ces derniers, grâce à ce nouveau moyen de propulsion, ont pu se consacrer à une pêche plus au large et ont eu ainsi accès à de nouvelles espèces. Peu à peu, Sénégalais et Gabonais se sont aussi équipés et les pirogues ont vu leur conception évoluer : la poupe des pirogues ayant vocation à être munie de moteur dispose dans ce but d'un espace solide et plat. Le paysage piroguier se diversifie alors sur les lagunes et les eaux marines.

De plus, suite à ce nouvel environnement piroguier, modifié par la présence d'une énergie nouvelle et d'un outil en requérant, une autre dynamique, spécialement sénégalaise, s'est déclenchée. En effet, les longs filets dormants que montent les Sénégalais, contenaient habituellement, entre la nappe de filet et la ralingue supérieure, un nœud de raccord chaque dix à quinze mailles. La présence croissante de

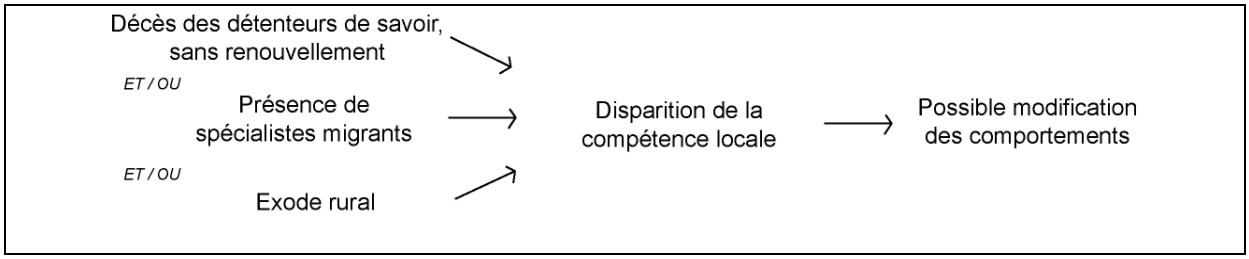
[183] Cela a été décrit dans le chapitre précédent.

moteurs sur la lagune génère fréquemment le sectionnement de cette ralingue. Face à ce risque, les pêcheurs ont dû adapter leur manière de monter le filet en liant la nappe et la ralingue d'un nœud à chaque maille. Ainsi, l'apparition d'un environnement motorisé permis par une nouvelle énergie, a entraîné les modifications d'autres outils déjà existants.

QUAND L'ENVIRONNEMENT HUMAIN SE TRANSFORME

Prolongeons désormais notre étude des dynamiques culturelles, avec celles plutôt consécutives à un changement d'environnement humain. Le contexte cosmologique est évidemment omniprésent et influant sur l'ensemble des évolutions que peuvent vivre les sociétés. Notre regard qui s'est voulu très global lors de la description des complexes culturels dans le premier chapitre, s'est ensuite limité à l'énumération des interdits pour les raisons spécifiées en début du second chapitre. Le changement de contexte cosmologique se perçoit néanmoins à travers les modifications des relations entre les hommes et les modifications entre les hommes et le monde invisible. Cette dimension apparaîtra donc de manière diffuse dans les paragraphes à venir.

DISPARITION OU SUBSTITUTION DES DÉTENTEURS DE SAVOIR ET SAVOIR-FAIRE



DYNAMIQUE GABONAISE : DISPARITION DES PERSONNES INTERCÉDANT AVEC LE MONDE INVISBLE

La disparition des individus détenteurs de savoirs, capables d'intercéder avec le monde invisible, et surtout leur non-renouvellement inquiètent les anciens. Selon eux, les *nganga*, « *guérisseurs* » comme « *sorciers* », ne seront bientôt plus…

> « Sinon, ça [les génies] existe mais les connaisseurs il n'y en a plus. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Ces modifications ont déjà des répercussions sur les pratiques habituellement contraintes par des interdits liés à ce monde : traversée de l'embouchure, « plonge des huîtres », collecte des coques et autres pêches.

De plus, la pression semblant moins importante, les jeunes expriment le désir de tester les savoirs de leurs aînés sur le monde invisible : une nouvelle dynamique est déclenchée.

> « Mon totem, c'est la perdrix. Même toucher l'œuf, mon corps va se gaspiller : la gale. Même si tu prépares la nourriture dans la même marmite où a été préparée la perdrix, pareil. Mes enfants mangent la perdrix… Ils ont essayé et ils ne souffrent pas. Les interdits, on essaye toujours. Si ça ne te fait rien tu continues de prendre. » (Femme lumbu de 48 ans , Louando, le 01/03/2005)

Aujourd'hui en effet, les individus testent de plus en plus leurs interdits alimentaires. Si leur transgression n'entraîne pas de réaction négative, ils « négligent » alors de respecter leurs interdits alimentaires. Ainsi, d'après mes informateurs, la disparition des personnages d'exception, des « connaisseurs », influencent le comportement des individus au-delà des lieux que ces êtres d'exception sont censés gouverner.

DYNAMIQUE BÉNINO-GABONAISE : TRANSFERT DE COMPÉTENCE ET DE TERRITOIRE

Par ailleurs, d'autres individus, détenteurs de savoirs « plus tangibles », directement liés aux activités de subsistance, sont en cours de disparition dans certaines communautés.

De fait, puisque des pêcheurs d'Afrique de l'Ouest aux compétences fort reconnues pour la pêche en mer sont venus s'installer au Gabon, les quelques rares groupes gabonais qui s'aventuraient au large auparavant ont peu à peu complètement cessé leur activité.

En conséquence, une partition nette du territoire aquatique s'est opérée, allant au-delà de la loi gabonaise interdisant les eaux fluviales et lagunaires aux étrangers : la mer est nettement le domaine des Béninois, la lagune celui des Gabonais, et exceptionnellement de quelques Sénégalais. En outre, étant donné la présence d'hommes béninois très compétents pour ramender les filets et le délaissement total de la pratique de la pêche en mer par les hommes gabonais, toute une génération de ces derniers a perdu à la fois son savoir-faire de la pêche en mer et celui lié à la réalisation et à l'entretien des filets, sans doute pour longtemps, comme le suggère le témoignage suivant :

> « Si une génération nous avait précédés, on aurait appris… Là, si les Béninois partent, il n'y a plus de pêche en mer. » (Homme vili de 40 ans, L'Office, le 12/04/2005)

Ainsi que le précise cet homme vili, lorsqu'une génération délaisse complètement une pratique, les générations suivantes n'ont plus la possibilité d'apprendre de leurs aînés. L'évolution prend alors une apparence irréversible.

Ce constat est appuyé par une passation physique de l'objet d'une communauté à une autre : plusieurs filets en bon état appartenant aux hommes gabonais, ont été directement remis entre les mains des Béninois, symbole fort de l'abandon de la pratique.

DYNAMIQUE GABONAISE : « CONNAISSEURS » ET APPRENTIS… CONSÉQUENCE DE L'EXODE RURAL

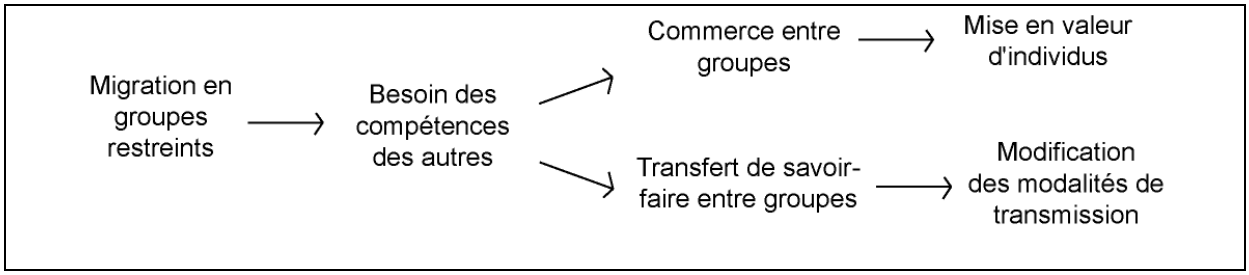
Au-delà de la présence des spécialistes étrangers, pour tous les objets culturels phares, l'exode des jeunes Gabonais a nettement amoindri les possibilités de l'acquisition du savoir et du savoir-faire. Selon mes interlocuteurs, la transmission trans-générationnelle devient alors tout à fait impossible. À la question « *avez-vous enseigné à fabriquer les fumoirs?* », un homme déplore le départ des enfants. Ceux-ci ne sont plus au village, comment pourraient-ils apprendre ?

> « Oh, mais quand moi j'ai grandi, tout le monde était parti, ils n'ont pas grandi au village. » (Homme lumbu de 55 ans, Louando, le 10/08/2006)

Et le fumoir n'est pas un cas à part : pour de nombreux objets, au ressenti d'une ambiance générale, les jeunes comme les moins jeunes déplorent leur non-apprentissage ou l'impossibilité d'enseigner.

ÉCHANGES NÉS DES CONTACTS ENTRE MIGRANTS ET AUTOCHTONES

DYNAMIQUES INTERETHNIQUES : ÉCHANGES NÉS DES MODIFICATIONS DE COMPOSITION SOCIALE

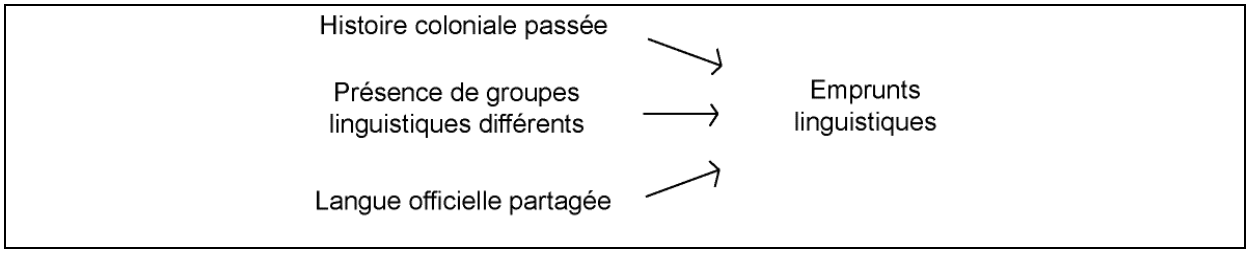


Du fait de la modification de la composition sociale des communautés, de nombreux ponts se construisent entre les ethnies mises en présence, sur du court ou du long terme. Le manque de certains corps de métiers dans les communautés migrantes conduit ses membres à se tourner vers les spécialistes locaux. Les Gabonais creusent par exemple les pirogues pour les Béninois et les Sénégalais. En parallèle, au début de leur présence, quelques Béninois spécialistes soudaient les fûts de métal pour fabriquer les fumoirs des Gabonais. Du fait de leurs différences, les communautés qui se côtoient en raison des migrations, ont tendance à se compléter.

Plus profondément encore, les Sénégalais choisissant de migrer uniquement en groupe partiel formé de quelques hommes, sont enclins à se marier avec des femmes autochtones. Cela génère en conséquence de nombreux échanges de connaissances de la femme autochtone vers l'homme étranger. J'ai pu observer des transferts de savoirs et de savoir-faire auxquels s'ajoutent des modifications importantes du fonctionnement de la transmission. Le cas le plus exemplaire est l'utilisation des fumoirs : habituellement transmise par observation lente et progressive au sein de communautés de pratique féminines et familiales, d'une aînée vers sa cadette ou d'une mère vers sa fille, elle se fait par une observation plus accompagnée et plus rapide au sein de ces couples gabo-sénégalais d'une femme vers un homme, liés par le mariage, au sein de la même génération (ou de la génération plus jeune vers la plus âgée).

La migration en groupe restreint est donc initiatrice de lien, de développement de compétences, de mise en valeur d'individus ou de groupes d'individus, et de modification des modalités de transmission des connaissances.

DYNAMIQUES LINGUISTIQUES



Au sein de ces familles mixtes, il est important de souligner à nouveau l'existence d'échanges linguistiques, auxquels s'ajoutent les évolutions linguistiques liées à la présence européenne passée et actuelle, dans les pays des migrants comme au Gabon. Le français, langue officielle de toutes les communautés avec lesquelles j'ai travaillé, domine dans les conversations entre les groupes linguistiques et apparaît très régulièrement au sein des discussions en langue maternelle. Ainsi, au hasard des conversations en vili, phla ou fulfuldé, j'ai glané quelques termes : glacière, *bécune*[184], *huit-cents*, *donc*, *oignon*, *comme*, *cube*, *kilo*, *étranger*, *ver de terre*, *c'est-à-dire*, *comme ça*, *va-et-vient*, *aller-retour*…, toujours énoncés en français.

Parfois, des termes issus de la mécanique motorisée européenne envahissent la nomenclature locale. Le terme « *avion* » est au Gabon comme au Bénin le nom générique donné aux poissons-volants, quelle que soit la nationalité de l'individu qui l'emploie. Même les plus âgés utilisent cette dénomination.

> « Il y a quelqu'un qui donne le nom, tout le monde tombe dessus[185]. » (Homme phla de 57 ans, L'Office, le 16/09/2006)

Chez les Béninois, la terminologie des requins est relativement élaborée mais je n'ai pas pu en faire le tour, faute d'avoir accès aux différentes espèces. Néanmoins, grâce aux quelques termes relevés, nous avons pu constater qu'elle est également liée aujourd'hui à des éléments modernes motorisés (*Toyota*, *Foker*…). Les connaissances des plus jeunes comme celles des anciens, concernant la dénomination des espèces, sont d'ailleurs souvent remises en cause. Les termes de la langue maternelle sont supplantés par les termes modernes, généralement issus de la langue française.

> « Nous-mêmes, nous avons des difficultés, alors à plus forte raison les enfants…. » (Homme phla de 68 ans, L'Office, le 19/09/2006)

A l'inverse, le requin, *dukudaka*, est presque toujours énoncé en vili, que ce soit dans un énoncé en français ou dans l'une des langues locales.

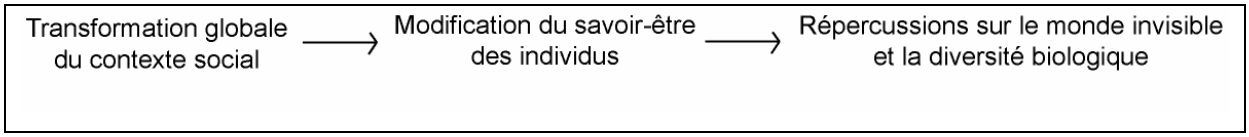
Bien que je n'aie pas étudié suffisamment profondément l'évolution des langues pour prétendre offrir des conclusions fournies sur la dynamique linguistique, je me dois de mentionner l'intérêt d'une telle étude pour comprendre la dynamique des savoirs, car beaucoup d'éléments passent par la langue. À travers ces quelques exemples complétant le développement des transformations linguistiques déjà abordées dans les précédents chapitres, on peut d'ores et déjà constater l'*importance des communautés dominantes*, que celles-ci le soient de manière politique, religieuse ou numérique.

Par ailleurs, des éléments du monde moderne européen, souvent exprimés en langue française, (« Toyota blanche », « vedette à étage », « slip », etc.) sont de plus en plus intégrés dans les récits des génies. Le monde invisible se transforme parallèlement au monde visible, quotidien de ceux qui font

[184] Autre nom du barracuda. Terme français « d'origine obscure » attesté aux Antilles au XVII^{e} siècle (ATILF-CNRS 2006).
[185] « *Tout le monde tombe dessus* » signifie que tout le monde l'entend et l'utilise ensuite.

vivre ce monde invisible. Cela ne se réalise pas nécessairement au même rythme mais les données me manquent aujourd'hui pour évaluer ces rythmes.

GENÈSE DE NOUVEAUX COMPORTEMENTS ET CONSÉQUENCES SUR LA BIODIVERSITÉ



Outre les dynamiques linguistiques engendrées par les contacts entre des populations différentes, les transformations de l'environnement humain ont aussi des répercussions sur les comportements du quotidien. Les transformations du contexte social, internes comme externes, plus particulièrement celles qui sont gouvernées par l'économie et les médias, ont engendré des modifications du savoir-être.

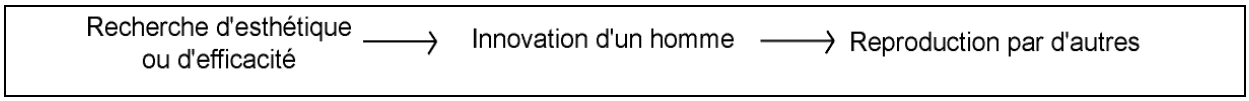
Ces dernières années, l'augmentation du bruit produit par les humains, leur production de « saleté » n'ont pas cessé d'augmenter. Plus généralement, la présence humaine s'est révélée de moins en moins respectueuse du monde qui l'environne, notamment du monde invisible, ce qui a notamment conduit les génies à fuir. La transgression des interdits liés au genre dans certaines pratiques de collecte, associée aux « mauvais comportements » de quelques femmes en menstrues ont entraîné des déplacements de populations de coquillages (coques et huîtres), voire leur disparition totale (couteaux de mer).

En outre, la prière des autres, missionnaires chrétiens et sénégalais musulmans, a fortement influencé les relations que l'homme vit avec le monde visible et invisible, et sur les relations que les hommes entretiennent entre eux. Qu'elles aient une origine interne ou externe, les différentes modifications de comportement des individus, quelle que soit leur nationalité, ont eu des répercussions sur l'environnement aquatique, les espèces qu'il abrite et les relations entretenues entre les êtres humains de différentes origines.

INNOVATION ET EMPRUNT

Par ailleurs, lorsque l'environnement humain, socio-économique, se transforme, de nombreux constats d'innovation peuvent être mis en évidence, ce qui a déjà été largement traité lors de la description systématique des objets phares.

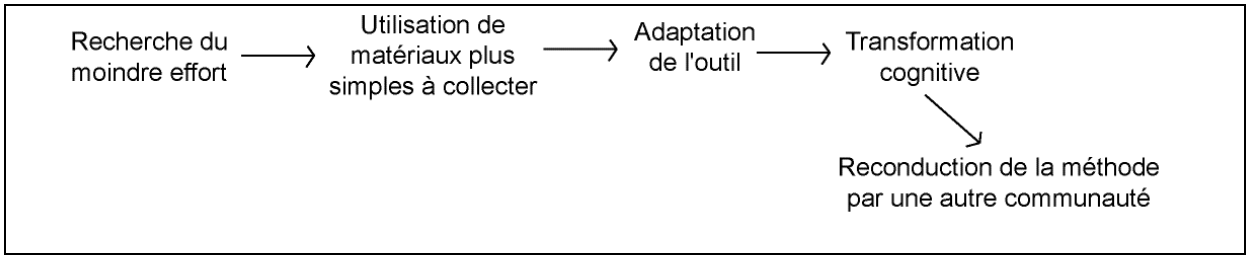
DYNAMIQUE CONGOLAISE : INNOVATION PORTÉE PAR UN HOMME



L'environnement social conditionne en partie les individus qui y prennent part, mais chacun d'eux dispose d'un grand degré de liberté au sein de sa communauté. Certains individus se risquent ainsi plus souvent à tenter de nouvelles choses, à bricoler des objets, pour servir leur efficacité ou leur esthétique. Un homme d'origine congolaise vivant dans la Haute-Banio est par exemple reconnu par nombre d'habitants comme une personne-clef de l'innovation. Il s'est plu à me conter ses inventions nombreuses : la ligne à rouge munie d'un titan* permettant le ferrage automatique du poisson, le flotteur sculpté, et différents autres outils de capture d'espèces aquatiques et terrestres. Servir l'efficacité ou l'esthétique gouverne ces innovations, et la reconnaissance que ses voisins lui portent fait qu'il se voit souvent sollicité pour faire face aux problèmes de chacun.

De cette manière, il existe souvent dans une communauté, un ou plusieurs individus porteurs d'innovation, ou reconnus comme testeurs des nouveautés venues de l'extérieur. Si l'individu référent accepte une innovation, les autres feront majoritairement de même. Il est important d'identifier ces personnages afin d'accéder à une bonne connaissance du fonctionnement de l'innovation (Davis & Wagner 2003).

DYNAMIQUE GABO-SÉNÉGALAISE : DE L'INNOVATION DES UNS À L'EMPRUNT DES AUTRES



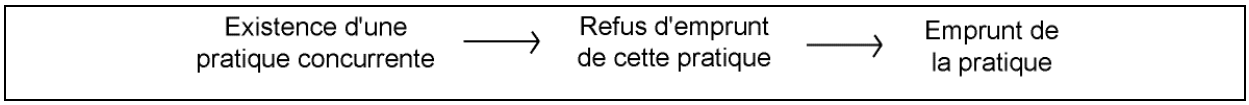
Recherchant aussi à dépenser moins d'énergie pour mener à bien la construction des cuisines-fumoirs de la Haute-Banio, un ou plusieurs hommes gabonais ont opté pour des fumoirs différents montés sur deux étages. De ce fait, le temps de collecte des éléments de construction a largement diminué. Ensuite, la manière d'évaluer la quantité de poisson présente sur les fumoirs, a dû s'adapter en conséquence (transformation cognitive). Cette évolution en cascade, générée par un désir de changement de quelques hommes a donné naissance à une autre, celle de reconduction quasi-immédiate de la méthode par les migrants installés dans les mêmes villages. Les Sénégalais ont en effet à leur tour conçu les mêmes types de fumoirs à deux étages pour le boucanage et la conservation des *mbila* et *ngodo*, issus du troc mis en place avec les autres villageois.

L'innovation portée par quelques hommes locaux, a fait l'objet d'un emprunt intégral par les hommes migrants car elle a été jugée performante et en adéquation avec leurs activités et leur comportement.

NON EMPRUNT ET REFUS D'EMPRUNT

Nous venons de constater l'emprunt d'un matériau ou d'un outil mais il existe aussi l'absence d'emprunt : est-ce un simple non-emprunt ou un refus d'emprunt ? Deux communautés différentes, deux groupes de personnes différents, ou simplement deux individus vivant à proximité l'un de l'autre, peuvent exploiter un milieu que l'autre n'exploite pas, prélever une ressource que l'autre ne prélève pas, utiliser un outil que l'autre n'utilise pas, etc. Le chercheur est en mesure de constater un simple non-emprunt, ou, *pour des raisons techniques ou identitaires*, un refus d'emprunt, lorsque celui-ci correspond plus à un choix délibéré de ne pas faire ou penser comme l'Autre pour se démarquer ou pour respecter la cosmologie de son groupe culturel.

DYNAMIQUE BÉNINO-NIGÉRIANE : EMPRUNT FREINÉ DU BOUCANAGE DES SARDINES



À ce propos, nous avons abordé chronologiquement l'évolution du boucanage des *Clupeidae* chez les femmes béninoises. D'abord très longtemps réfractaires au boucanage du poisson en position verticale, comme le faisaient les mareyeuses nigérianes, elles ont, après un long délai temporel, radicalement changé leur pratique. James Acheson estime dans ce sens qu'il y a, chez les communautés de pêcheurs, plus de cas où les innovations sont rejetées qu'acceptées :

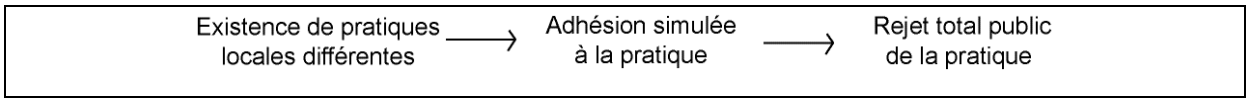
> « Fishermen the world over are surprisingly conservative and there are, if anything, more documented cases where innovations have been rejected than accepted. » (Acheson 1981: 293).

Mon étude, quant à elle, fait plus souvent état d'innovations initiées par les pêcheurs. L'exemple que je viens de souligner rend compte que ce qui semblait être une marque d'identité inébranlable, le positionnement du poisson sur le fumoir, s'est avéré modifiable, en raison du temps et peut-être d'autres facteurs non identifiés.

D'un refus d'emprunt très affirmé, les mareyeuses béninoises ont glissé vers un emprunt total d'une technique propre à d'autres femmes migrantes. La perception que peuvent avoir les praticiens et praticiennes de l'impact de l'emprunt sur la cosmologie m'a bien entendu posé question, mais les éléments que j'ai collectés ne me permettent que d'en poser le postulat.

Toujours est-il que cet exemple illustre bien que les savoirs et savoir-faire sont dynamiques, que seul le temps est réellement à même de mettre en valeur ce phénomène. Quel que soit le moment de l'histoire où une étude scientifique est faite, elle a toujours pour vocation d'expliciter une dynamique, de faire état du fonctionnement d'un individu ou d'un groupe, de la représentation et de l'usage d'un objet culturel à un instant *t* mais ne doit en aucun cas prétendre figer l'instant. Quelques mois plus tard seulement, les pratiques peuvent se modifier radicalement, à la suite d'un fait brutal ou simplement en conséquence du délai temporel.

DYNAMIQUE PARTAGÉE : REFUS D'EMPRUNT DES REPRÉSENTATIONS DU MONDE MARIN



Voici un autre exemple de refus d'emprunt, apparemment plus ferme actuellement. Dans le second chapitre de cette thèse, j'ai consacré de nombreuses pages aux génies des eaux, êtres très présents dans le quotidien de toutes les communautés. Les eaux sont habitées par des génies aux noms et aux aspects différents, auxquels des rituels sont consacrés ; et les Vili, peuple autochtone, sont « maîtres » de l'embouchure.

Les Béninois, à leur arrivée, ont accepté d'honorer les génies de ces derniers à travers les offrandes que commandait le « maître » de l'embouchure gabonais, non sans qu'il y ait de conflit, et non sans réaliser leurs rites vaudous par ailleurs. En tant qu'étrangers, ils ont accepté de se soumettre aux volontés de leurs « hôtes », mais n'ont pas remis en cause leurs représentations et croyances. Les Sénégalais aussi pratiquent leurs propres rituels.

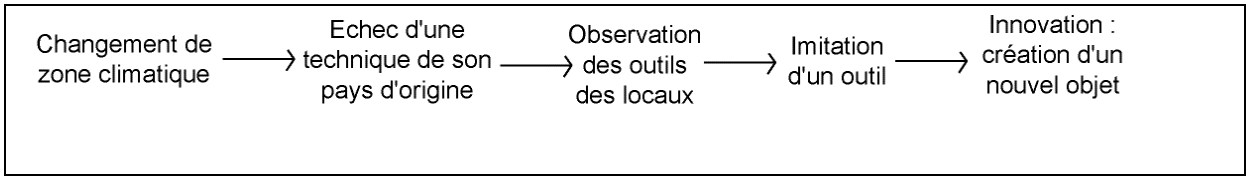
De la sorte, il semble que *certaines pratiques, attachées à des savoirs liés notamment aux rituels et ayant trait à la cosmologie, sont caractérisées par une grande résistance*, ce qu'avaient déjà avancé d'autres auteurs (Lemonnier 1996 ; Brunois 2006, communication personnelle), et que j'avais déjà constaté lors de ma mission de recherche sur les littoraux de Guyane française et du Surinam (Sabinot 2005). Par ailleurs, l'intégration d'une technique peut parfois nécessiter la reconstitution autour d'elle d'un rituel qui lui fait défaut (Bahuchet 1987: 225). Les représentations ne peuvent se dissocier des savoirs et pratiques, l'ensemble forme un « tout ». Ce « tout » n'est pas statique mais toujours « en mouvement », il évolue en « préservant » certains éléments et en en « construisant » d'autres, ce qui fait la dynamique de chaque société.

QUAND L'ENVIRONNEMENT ÉCOLOGIQUE SE TRANSFORME

Aux changements consécutifs aux mutations de l'environnement technique, social et cosmologique, s'ajoutent ceux qui font suite aux transformations de l'environnement écologique. Les modifications du milieu, qu'elles surviennent localement car les écosystèmes se transforment, ou qu'elles soient vécues par les migrants qui se déplacent et changent ainsi de milieu, voire de zone climatique, sollicitent sans cesse les capacités d'adaptation des individus. Or, les populations vivant directement de la ressource qu'elles prélèvent quotidiennement, sont nécessairement plus directement dépendantes des changements de cet environnement écologique.

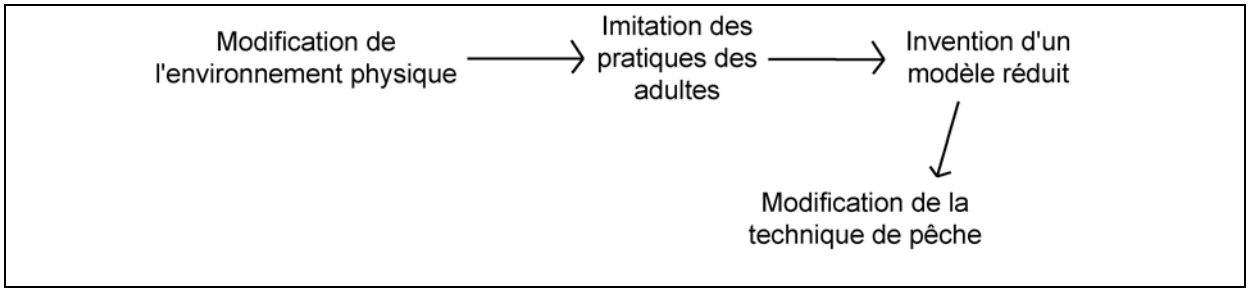
IMITATION ET EMPRUNT

DYNAMIQUE PEULE : DES VIVIERS FRUITS DE L'IMITATION



Les techniques de leur pays se révélant inefficaces au Gabon, les Sénégalais, pour faire face aux difficultés de conservation des grands mâchoirons, ont observé les techniques et les outils employés par les locaux pour conserver d'autres poissons de plus petite taille, puis ils ont entrepris de les imiter. Imiter, c'est « *produire le même effet que* » (Rey 2004). Ainsi l'imitation permet de reproduire une technique en créant un nouvel objet, qui peut être nouveau par sa matière, sa taille, ou son utilisation. Il s'agit de copier en comprenant l'intention prêtée à l'objet ou à l'activité originelle. Les Sénégalais ont donc copié *en comprenant l'intention prêtée à l'activité*, et ont conçu des viviers de grande taille à l'aide de bois ou d'éléments métalliques pour la structure, et de grillage pour réaliser les parois.
L'imitation portée par les pêcheurs a ici produit une innovation, « *le vivier sénégalais* », comme le nomment les Gabonais, qui individuellement a parfois été adoptée par les locaux.

DYNAMIQUE GABONAISE : DES ÉPERVIERS ISSUS DE L'INVENTIVITÉ DES ENFANTS



Parfois, ce n'est pas l'homme qui change de milieu, mais le milieu qui, avec le temps, se transforme. Afin d'avoir accès aux petits poissons, évoluant ces dernières années dans une épaisseur d'eau très réduite à la saison sèche, afin de parvenir à prélever une ressource devenue fort difficile à exploiter avec un filet ou une ligne à main, les enfants lumbu et vili de Louando ont fait appel à leur inventivité. En recyclant des morceaux de nappe de filet usagé de leurs pères, les enfants ont fait preuve d'imitation-innovation, surprenant même leurs parents. Ils fabriquent aujourd'hui de très petits éperviers (d'une surface d'environ un mètre carré) non munis de plombs afin de ne pas s'enfoncer dans la vase. La technique de pêche devient en conséquence différente de la pêche à l'épervier pratiquée depuis une pirogue ou sur les bords sablonneux de la lagune ou de l'océan. L'affût est moins évident, le geste du lancer moins ample, le retour à soi du filet différent et les prises bien moins importantes.

Si à cet exemple, on appose celui du vieil homme béninois ayant modifié sa technique de lancement de l'épervier en raison de la diminution de ses capacités physiques, on peut subodorer que les générations extrêmes jouent un rôle particulier dans la dynamique d'innovation.

Ainsi, il semble exister, d'une part des êtres socialement reconnus comme innovateurs et testeurs de nouveaux objets venus de l'extérieur, et d'autre part des tranches d'âge plus à même d'innover : les jeunes qui ne disposent pas du même temps que les adultes, qui se donnent peut-être plus le « droit » de tester et de faire des erreurs ; les anciens qui retrouvent le temps d'innover, ou qui y sont contraints car ils perdent certaines capacités physiques. Ainsi, les générations extrêmes semblent jouer un rôle dans l'innovation au sein de leurs sociétés et des sociétés voisines, et il serait fort intéressant de lancer une recherche sur cette problématique.

DYNAMIQUE BÉNINOISE : CRÉER POUR FAIRE FACE AU CHANGEMENT DE COMPORTEMENT DE LA RESSOURCE

Changement du comportement des espèces	⟶	Création d'une pratique préliminaire à l'activité

Les Sénégalais ont dû faire face à un milieu qui leur était inconnu et à des espèces qui ne réagissaient pas comme « leurs homologues sénégalaises ». Les Béninois de l'Office quant à eux, ont peu changé de zone climatique et ont retrouvé en mer la plupart des espèces qu'ils avaient auparavant l'habitude de pêcher. Néanmoins, au large du Gabon, la pêche qu'ils pratiquent avec des filets depuis quelques dizaines d'années, a entraîné, selon eux, une adaptation des poissons à cet engin de capture qui les ôtent de leur milieu naturel. Mes interlocuteurs ont constaté que ces poissons déviaient leur chemin face à une nappe de filet. Pour faire face à ce comportement, plusieurs pêcheurs ont entrepris de foncer leur filet en lui administrant un bain de décoction de bois de palétuvier.

D'un changement de comportement de la ressource aquatique, est née une nouvelle pratique faite d'une succession d'actions préliminaires à l'activité de pêche : coupe de bois de palétuviers, hissage du filet dans la concession, trempage dans une touque, séchage sur un portique monté pour la circonstance.

Face aux quelques modifications de l'environnement, tant physique que biologique, dont m'ont fait part mes interlocuteurs, je peux affirmer que la créativité des acteurs du littoral est constamment mobilisée.

RELATIONS RÉCIPROQUES PERTURBÉES

Les modifications de l'environnement écologique peuvent, ce dernier exemple nous le montre, être directement causées par les pratiques des hommes. L'usage qu'ils font du littoral, les changements progressifs ou brutaux dans leur gestion, et d'autres pressions diverses qu'ils sont conscients ou non de lui faire subir, transforment peu à peu les relations qui se sont construites.

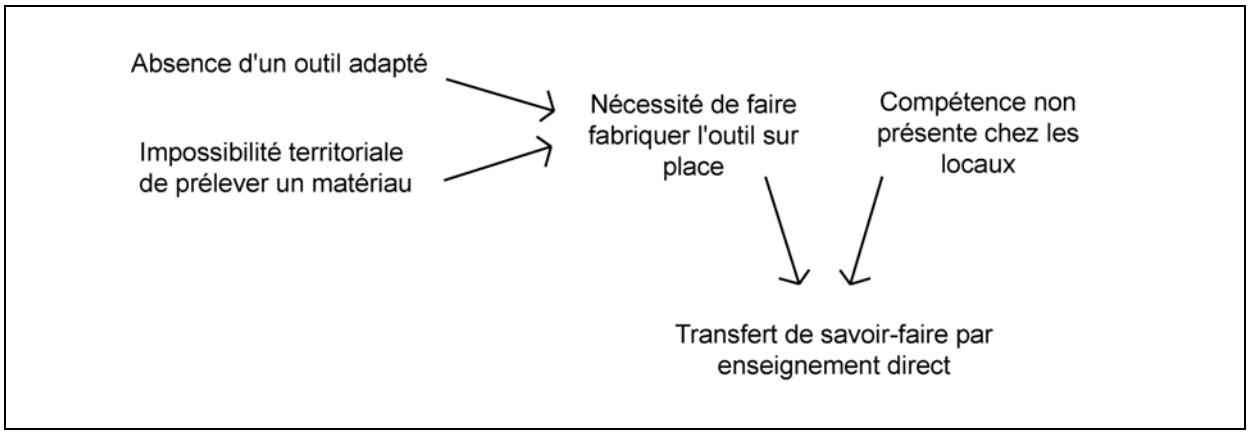
Le nouveau système de valeurs qui s'est progressivement mis en place, favorisant le rendement financier plutôt que la durabilité de la ressource, commence à avoir des répercussions ressenties par les habitants de la Nyanga. Les kilomètres de filets mouillés quotidiennement dans l'océan, la capture de requins juvéniles en croissance (Parnell 2005, communication personnelle), la pression croissante des chalutiers œuvrant massivement dans une zone trop proche du trait de côte, détruisent de manière conséquente le fond marin, milieu de vie de la plupart des espèces marines. Des kilomètres de filets occupent aussi la lagune Banio et d'après mes informateurs, il y a significativement moins de poissons dans les eaux douces aujourd'hui. Alors qu'un seul relevé de filet permettait d'obtenir une pirogue pleine il y a cinq ans, c'est désormais quatre fois plus de longueur de filets qui est sollicitée pour ne ramener parfois que quelques individus.

Aux dires des locaux, le rythme de cette diminution est très soutenu. L'écosystème est de plus en plus perturbé, et dans quelques temps, il ne fournira sans doute plus suffisamment de ressource alimentaire aux communautés qui en vivent actuellement. Comme dans beaucoup d'autres lieux de la planète, nous pouvons craindre la disparition d'espèces du fait de la perturbation de leur lieu de vie ou du fait de la sur-pêche. Le Parc national de Mayumba, créé en 2002, a vocation à protéger cet environnement en bonne intelligence avec les populations. Des études sur l'état des ressources sont d'ailleurs en cours.

EXEMPLES D'ÉVOLUTION FACE À UNE IMPORTANTE CONJONCTION DE CONTEXTES

Bien qu'organisées dans ce début de chapitre selon un contexte de changement particulier, technique, social et cosmologique ou écologique, les dynamiques culturelles que nous venons d'énumérer sont souvent la résultante d'une conjonction de contextes changeants. Dans ce but, j'ai rédigé les trois prochains exemples de dynamiques culturelles en mettant en évidence la mise en résonance de différentes modifications provoquant des événements en chaîne, et concourant à un constat de changement.

DYNAMIQUE BÉNINO-GABONAISE : REFUS D'EMPRUNT ASSOCIÉ À UN TRANSFERT DE SAVOIRS

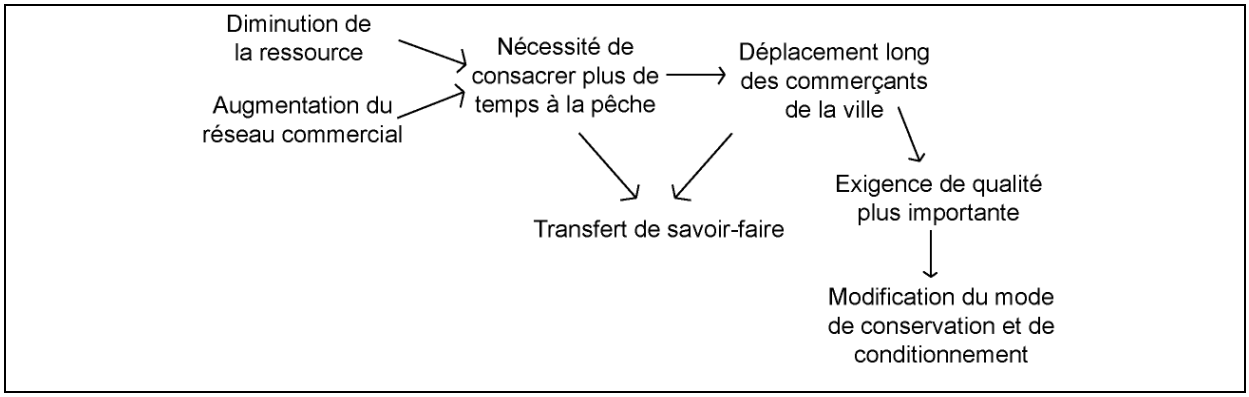


Les pirogues gabonaises étant peu résistantes à la houle marine, et les arbres de la forêt nécessaires à la fabrication d'une pirogue appartenant aux autochtones, les Béninois ont dû dépasser les contraintes territoriales et sociales pour disposer d'embarcations adaptées à leurs besoins. Ainsi, depuis que les pirogues originaires de leur région ne sont plus en état d'aller en mer, quelques hommes béninois compétents ont entrepris d'apprendre aux Vili comment monter un bordage sur une pirogue, comment rehausser de planches les bords de l'embarcation originairement monoxyle. Désormais, les Vili creusent donc les pirogues comme leur ont appris leurs aînés, mais ils les rehaussent de planches comme leur ont enseigné les pêcheurs migrants. On assiste ici à un *enseignement direct de l'étranger vers l'autochtone afin de disposer du matériel auquel il est habitué, celui que son activité nécessite.*

Comme spécifié dans le chapitre II, le besoin technique apparaissant au cœur d'une conjonction de contextes spécifiques s'est révélé créateur de liens en suscitant la naissance de diverses interrelations entre Gabonais et Béninois : échange de connaissance sur le bois d'œuvre, transfert de compétence, emploi, commerce, et nouveaux rapports d'influence.

De plus, une transmission de savoirs spécifiquement verticale, de père en fils ou d'oncle en neveu, s'est partiellement transformée en transmission horizontale : un homme béninois enseigne à son homologue gabonais. *La modification de l'objet culturel s'accompagne donc d'une mutation des modalités de sa transmission*.

DYNAMIQUE GABO-SÉNÉGALAISE : ÉCHANGE DE RÔLES EN RÉPONSE À LA DIMINUTION DE LA RESSOURCE



La dynamique que nous venons de décrire est dépendante des différences de milieux exploités par les groupes culturels qui se côtoient entre terre et mer. Le milieu marin n'est pas le seul concerné par les interactions entre les populations : dans la lagune aussi, existe un nombre croissant d'équipements orchestrés par des Gabonais et des Sénégalais. L'activité accrue a conduit à une diminution de la ressource. Celle-ci, simultanée à l'augmentation de l'étendue géographique du réseau commercial, demande une présence plus longue dans les lieux de pêche. Cette modification du temps dont

disposent les pêcheurs, a entraîné des transferts de rôles : ce ne sont plus les pêcheurs commerçants qui se déplacent mais les commerçantes des villes.

> « Avant, les commerçants ne se déplaçaient pas, les pêcheurs venaient à nous. » (Femme commerçante de passage à Nkoka, le 30/08/2006)

Ces changements dans les rapports pêcheurs-commerçants se sont doublés d'un transfert de savoir du pêcheur-commerçant-mareyeur sénégalais ou gabonais vers les commerçantes gabonaises des villes éloignées (Tchibanga, Mouila, ou Libreville, à une distance de 70 à 800 kilomètres). Celles-ci restent en effet plusieurs jours, voire plusieurs semaines, afin de collecter suffisamment de poissons, qu'elles achètent moins cher et doivent en conséquence boucaner elles-mêmes, ce que leur ont appris les habitants de la Haute-Banio..

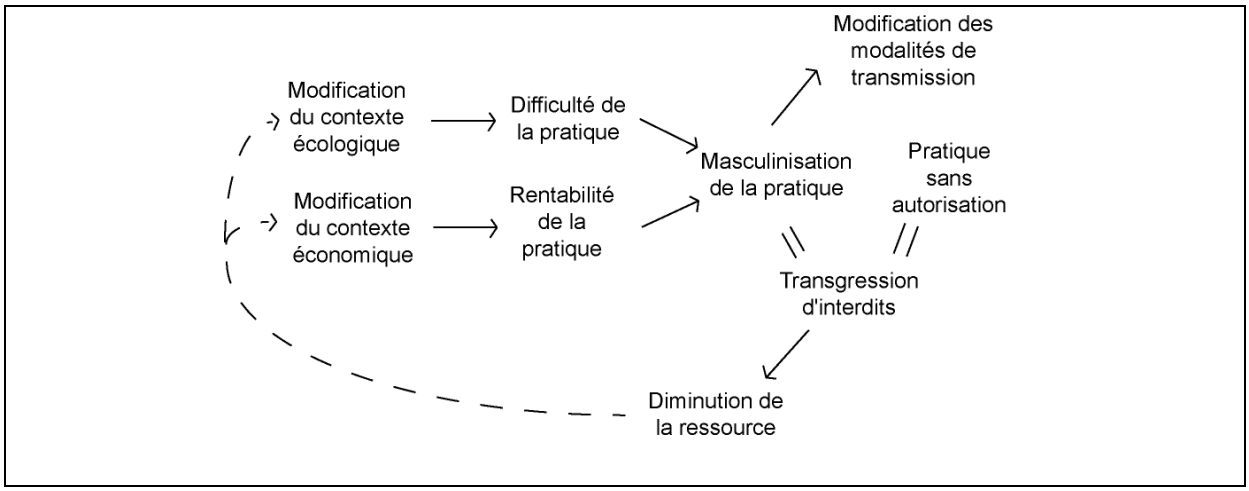
De plus, ces déplacements de plus longue durée et ces transferts de rôles ont peu à peu concouru aux changements dans les pratiques de conservation et de conditionnement du poisson.

> « Beh, c'est toujours l'évolution des systèmes… les gens là…cette technique là je crois c'est eux-mêmes les gens au fur et à mesure… parce que il y a des choses que nous-même nous inventons aussi. On essaie un peu de voir bon moi j'ai fait ça comme ça parfois on essaie un peu de mettre [le poisson] par le dos. Quand surtout il est un peu fatigué, le moment où tu veux le tourner comme ça là, il se décompose, …bon pas décomposé mais tu vois il se fend complètement. Bon, dans ce cas là, il faut pas le mettre dans ce sens là : on va essayer un peu de changer. Maintenant quand ils ont changé, ils ont trouvé que c'était plus adaptable quand vous le mettez ainsi et que vous le renversez par le dessous, c'était plus… voilà que ils sont restés avec ce système là. » (Homme vili de 42 ans, Mayumba, le 04/02/2006)

Ainsi, les petits mâchoirons d'abord fumés sur deux faces, sont désormais manipulés à quatre reprises par les habitants de la lagune Banio, afin de leur faire prendre quatre positions face au feu et permettre un boucanage meilleur, plus résistant au transport et plus présentable à la vente aux « gens de la ville ». Les Sénégalais ont aussi peu à peu modifié le mode de conditionnement des poissons fumés, en passant des sacs de farine aux cartons d'emballage de boîtes de sucre ou de cigarettes.

Ainsi, des modifications dues à une diminution de la ressource et à une augmentation de l'étendue du réseau commercial, ont entraîné des changements en cascade dans les relations humaines (transfert de rôles et transfert de savoir-faire) et des transformations de pratique (technique de boucanage, mode de conditionnement).

DYNAMIQUE GABO-BÉNINOISE : COMMERCE ET GENRE DANS LA COLLECTE DES HUÎTRES



Du fait d'une conjonction de contextes changeants, un autre objet culturel a été très affecté dans sa pratique et dans les modalités de sa transmission : la collecte des huîtres.

Le contexte économique s'est en effet modifié, offrant aux huîtres une valeur pécuniaire importante, et un espace de vente national : les huîtres de Mayumba sont aujourd'hui appréciées et vendues jusqu'à Libreville. L'activité devenant très nettement lucrative, les hommes de moins de 35 ans ont dépassé les règles que leur avaient transmises leurs aînés, qui faisaient de la « plonge des huîtres » une activité exclusivement féminine : les hommes se consacrent aujourd'hui intensément à cette occupation pendant la saison sèche. Ils n'ont en revanche pas investi l'étape suivant la collecte des huîtres : la cuisson, l'ouverture, le conditionnement et la vente aux membres extérieurs à la communauté de pratique, sont toujours réalisés par les femmes[186].

Plus généralement, quel que soit le sexe des individus, la collecte des huîtres, initialement pratiquée après avoir obtenu l'autorisation du « *maître de l'embouchure* », se réalise dorénavant en passant outre cette procédure. De plus, plusieurs femmes enfreignent désormais les interdits liés à leur état menstruel, pour rester « compétitives ».

Par ailleurs, les mutations du contexte écologique, d'une part conséquentes aux mouvements cycliques « naturels » des bancs de sable, et d'autre part liées aux transformations du savoir-être des individus, ont abouti à un déplacement des huîtres vers les zones plus profondes de la lagune. D'après certains de mes informateurs masculins, cette nouvelle conformation, s'ajoutant à la rentabilité financière, justifie la présence des hommes dans l'activité, puisqu'ils se considèrent physiquement supérieurs aux femmes.

En raison des modifications de la composition sociale des communautés de pratique, la monétarisation, la commercialisation des huîtres et leur déplacement vers les zones plus profondes de la lagune, ont donc entraîné un changement dans le genre des praticiens. En découle un glissement d'un transfert mère-fille vers un transfert aîné-cadet, parfois indépendamment du sexe ou de la relation familiale ou amicale liant les deux personnes, l'apprenant et l'enseignant.

Au regard de la description, dans le chapitre précédent, de l'évolution de l'autre objet culturel phare qu'est la collecte des coques, une nouvelle question de recherche se manifeste. Les communautés de pratique de la collecte des huîtres ont été radicalement bouleversées, mais celles de la collecte des coques ont été très peu modifiées : ces dernières sont en effet toujours très féminines. Quelles sont donc les raisons qui conduisent la communauté de pratique de collecte d'un coquillage à se masculiniser plus rapidement que celle de la collecte d'un autre coquillage pourtant lui aussi fortement lié au monde invisible ? Des blocages existent mais ils sont difficiles à dénouer. Il s'agit de filtres

[186] A Mayumba, seul un homme à ma connaissance, donne parfois un coup de main aux femmes pour l'ouverture des coquillages.

culturels sensibles, du fait que la collecte nécessite la pénétration totale ou non d'un autre milieu, qu'il existe un jeu de territorialité plus ou moins fort (les coques sont très localisées), que l'abondance de la ressource varie, que les opportunités de vente diffèrent, que des communautés étrangères s'approprient ou non la ressource…

Il est difficile de peser les contextes, et encore plus de distinguer les combinaisons de contextes qui déterminent ces évolutions. Pour avancer dans la réflexion, il pourra être intéressant de considérer une série d'objets proches les uns des autres, et de distinguer ceux qui sont voués à une masculinisation ou à une féminisation de la pratique, de ceux qui ne le sont pas.

En conclusion de la mise au jour de ces diverses dynamiques culturelles, je peux affirmer que les contextes accompagnant chaque savoir ou pratique influent sur le devenir de ces objets (adoption, rejet, résistance, transformation, etc.), et qu'ils ne peuvent être considérés indépendamment les uns des autres pour comprendre ce qui fait la dynamique des savoirs et des savoir-faire. L'énumération de dynamiques met donc en avant l'importance d'une contextualisation fine des objets et des changements constatés.

C'est dans leur diversité que les objets culturels existent, dans leurs constantes adaptations et modifications. Celles-ci sont fortement dépendantes des contextes de la pratique et de l'apprentissage, et sont aussi nettement dépendantes des modalités d'apprentissage propres à chacun des objets, aux communautés de pratique qui les voient évoluer. Les types d'apprentissage doivent donc désormais être précisément définis.

TYPES D'APPRENTISSAGE CARACTÉRISANT CHAQUE OBJET CULTUREL

Les objets culturels, supports de savoirs et savoir-faire, se distinguent par leurs évolutions et par les processus qui sont mis en œuvre pour les transmettre. Pour chaque objet culturel dans le chapitre II, j'ai retranscrit la manière dont les individus, praticiens et non-praticiens, perçoivent l'acquisition et la formation de leur savoir et savoir-faire, j'ai reporté comment ils décrivent leur apprentissage.

De mes terrains de recherches guyanais, surinamais et gabonais, j'ai pu constater que ces processus étaient différemment affectés par les changements de contextes, internes ou externes à la communauté de pratique étudiée. Avant de réaliser le relevé systématique des contextes et des facteurs initiateurs de changement sur le littoral de la Nyanga, je vais définir quelques processus d'apprentissage déjà identifiés dans la littérature, afin d'expliciter ceux qui m'ont paru pertinents dans ma zone d'étude. Pour dégager ces processus, je me suis largement inspirée d'une typologie de Hewlett et Cavalli-Sforza (annexe 16) qui m'a conduite à distinguer la transmission horizontale de la transmission verticale pour chacun des objets culturels phares.

DÉFINIR LES MODES DE TRANSMISSION CULTURELLE

DEUX PRINCIPAUX MODES DE TRANSMISSION

LA TRANSMISSION HORIZONTALE

Définition

La transmission horizontale se réalise par « diffusion », entre communautés, et dans une même génération au sein d'une communauté.

Au contact de sédentaires et de migrants aux parcours de vie fort différents, j'ai constaté que deux types de transmission horizontale se distinguaient très nettement sur le littoral gabonais (figure 5): l'une se fait à la rencontre de l'Autre, en se déplaçant ; l'autre se réalise à la venue de l'Autre, en recevant l'Autre chez soi. Cet Autre peut être une personne physique, un groupe de personnes, une communauté de pratique dans son ensemble, un média, etc.

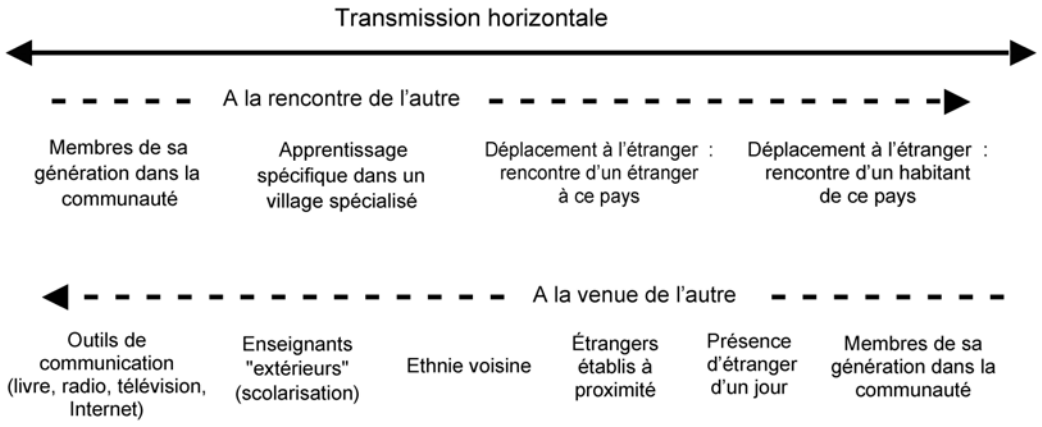


Figure 5 : Représentation schématique des acteurs de la transmission horizontale

Dynamique d'évolution présumée

Les auteurs sur lesquels je me suis appuyée pour définir les modes de transmission culturelle se sont aussi questionnés sur la stabilité des objets caractérisés par ce mode de transmission. Selon eux, la conservation ou le changement rapide de traits culturels dépend des circonstances et des besoins. D'après leurs conclusions, « *les mécanismes de transmission culturelle, avec leurs différents degrés de conservatisme, déterminent la stabilité des traits culturels* » (Guglielmino *& al.* 1995). Ainsi, ce qui se transmet horizontalement est très souvent voué à changer et relativement sensible aux changements, notamment ceux venus de l'extérieur.

Par ailleurs, dans une étude récente, Acerbi et Parisi ont réalisé des simulations en intelligence artificielle, afin de comparer les transmissions culturelles intra et intergénérationnelles (Acerbi & Parisi 2006). Allant dans le sens des auteurs que je viens de citer, ils concluent que la transmission intra-générationnelle ajoute de la variabilité au processus évolutif, ce qui peut notamment être très

utile aux populations vivant un changement brutal de milieu. Celles-ci pourront ainsi plus aisément modifier leur comportement et leurs pratiques, elles pourront mieux s'adapter.

LA TRANSMISSION VERTICALE

Définition

A l'inverse de la transmission horizontale, la transmission verticale se fait de génération en génération. Elle est souvent interne à la communauté, et s'exerce plutôt au sein du cercle familial : père vers fils, mère vers fille, grand-père vers petit-fils etc.

Ainsi, sur les littoraux où j'ai travaillé, j'ai identifié sept catégories d'enseignants engagés dans la transmission verticale (figure 6).

Figure 6 : Représentation schématique des acteurs de la transmission verticale

Dynamique d'évolution présumée

La transmission verticale est de loin le mécanisme de transmission le plus important, et selon l'étude de Hewlett et Cavalli-Sforza (Hewlett & Cavalli-Sforza 1986), c'est un « *mode de transmission conservateur* » : il assure une évolution lente permettant des variations individuelles.

À PROPOS DES AUTRES MODES DE TRANSMISSION…

Ces deux modes de transmission, ces tendances, verticales et horizontales, se déclinent en définitive en une catégorisation plus fine (Hewlett, 2007 Conférence *Evolutionary approaches to culture*, Musée de l'Homme, septembre). Peuvent ainsi se distinguer les transmissions :

- obliques (d'individus vers ceux non apparentés de la génération suivante) ;
- conformistes (effet de groupe, en copiant les variants culturels les plus communs) ;
- concertées (dans le cadre d'un rituel) ;
- d'un individu vers plusieurs ;
- imposées (au travers de la scolarisation) ;
- basées sur un modèle (en imitant les meilleurs).

Poursuivant leur définition simultanée de la manière dont les mécanismes de la transmission socioculturelle modulent la conservation ou la flexibilité des traits culturels, les auteurs ont par exemple mis en évidence qu'il y avait plus de risque de mauvaise adaptation à l'environnement avec les modes « imposition », « un enseignant vers plusieurs apprenants », ou « reproduction d'un modèle ». Bien qu'ayant déjà apporté des éléments intéressants, ces autres modes de transmission nécessitent d'être toujours plus affinés, ce à quoi s'attelle actuellement l'équipe de Barry Hewlett.

Il est certes sage de considérer l'ensemble des modes de transmission mis au jour par cette équipe de recherche lorsqu'on réfléchit sur un objet culturel particulier ou sur une kyrielle d'objets différents. Mais bien que plusieurs de ces modes de transmission se décèlent parmi les objets culturels phares décrits dans le chapitre II, comme je n'ai pas pour le moment travaillé sur un nombre très important d'objets culturels, j'ai estimé qu'il n'était pas judicieux de caractériser les modes de transmission culturelle, dans le détail que nous venons d'apprécier. En effet, pour le jeu choisi des analyses factorielles, afin d'avoir l'opportunité de déceler des similitudes entre les objets, il est plus fécond de caractériser les objets uniquement selon les deux modes de transmission principaux, verticale et horizontale.

RÉVÉLER LES ÉLÉMENTS TRANSMIS ET LES CONTEXTES DE LA TRANSMISSION

Les modes de transmission de savoirs, définis avec l'assistance des travaux d'autres chercheurs, ne nous affranchissent pas de nous questionner sur ce qui est transmis et dans quels contextes la transmission se déroule.

DES CATÉGORIES DE SAVOIRS AUX COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE

Concernant ce qui est transmis, des auteurs ont déjà établi des classifications, distinguant par exemple le « *savoir oral* », du savoir « *bibliographique* », du savoir « *scolaire* », du « *savoir valorisé* », du savoir acquis « *par l'expérience* », du « *secret* » ou du « *truc* » (Breton 1991: 582) ; les savoirs acquis par « *non-apprentissage* », « *apprentissage par frayage* », « s*e faire une mémoire* » (« *j'ai appris à force de voir* »), de ceux de « *l'expérience personnelle et privée* » (Delbos & Jorion 1990) ; le « *savoir procédural* » (efficace dans un contexte spécifique), du « *savoir conceptuel* » (permettant une certaine flexibilité et adaptabilité au contexte) (Bril 1991: 19) ; les « *savoirs potentiels* » (qui peuvent être sollicités si un besoin se présente), des « *savoirs traditionnels* » (« principalement relatifs aux soins de maladies non reconnues par l'Occident »), des « *savoirs locaux* » (sans dimension temporelle ni mystique) (Neisheim, Dhillion & Stølen 2006). De nombreux auteurs, et je ne les cite pas tous, ont ainsi construit des catégorisations. Je vais m'appuyer sur celles qui me paraissent pertinentes dans le cadre de mon questionnement, sans pour autant négliger les réflexions de ces auteurs ou leur porter un jugement négatif.

Afin de pouvoir construire des parallèles entre les dynamiques d'évolution et les types de savoir, j'ai choisi de dépasser ces catégories qui cherchent à mettre un nom sur chaque savoir et savoir-faire, en optant pour une définition fine des contextes qui les mettaient en œuvre. A travers les enquêtes de terrain, mes informateurs m'ont peu à peu livré les détails des différents contextes écologique, social, technique et cosmologique, suggérant ensuite des typologies au sein de chacun de ces contextes, sans jamais « stigmatiser » un objet sous une seule dénomination. La partie suivante présentera le détail de ces contextes, qui, bien entendu, ont vocation à s'affiner lorsque l'opportunité me sera donnée de

travailler sur un nombre plus important d'objets culturels phares, ou que d'autres chercheurs auront l'envie de poursuivre mon cheminement.

Au-delà des modes de transmission et des catégories de savoirs, la définition des cadres de l'apprentissage a également été pensée. Une intéressante caractérisation dichotomique des principes d'éducation (tableau 9) selon qu'elle intervient dans un cadre plus ou moins institutionnalisé a été réalisée par Greenfield et Lave puis adaptée par Brill (Bril 1991: 20).

Éducation informelle	*Éducation formelle*
Activités intégrées à la vie courante	Activités séparées du contexte de la vie courante
L'enseigné est responsable de ses acquisitions (théoriques et pratiques)	L'enseignant est responsable de la transmission des acquisitions (théoriques et pratiques)
Apprentissage personnalisé : les personnes de l'entourage sont les enseignants	Apprentissage impersonnel : les maîtres ne sont normalement pas les parents
Peu ou pas de programmes explicites	Pédagogies et programmes explicites
Mise en valeur du maintien de la continuité de la tradition	Mise en valeur du changement et de la disponibilité
Apprentissage par observation et imitation ; pas de questionnement	Apprentissage par échanges verbaux et questionnements
Apprentissage par démonstration	Apprentissage par présentation verbale des principes généraux
Motivation trouvée dans la contribution sociale des débutants, leur participation au monde adulte ; grande continuité avec le jeu	Motivations sociales moins fortes

Tableau 9 : Caractéristiques des principes d'éducation selon qu'elle intervient dans un cadre plus ou moins institutionnalisé (Bril 1991: 20, adapté de Greenfield & Lave 1978)

Chaque apprentissage se situe entre les deux types extrêmes de l'éducation formelle et informelle, dichotomie simpliste que les auteurs souhaitent dépasser. En réponse à cette invitation, j'ai considéré les objets culturels phares au travers des communautés de pratique qui les voient s'épanouir, cherchant à comprendre l'organisation sociale de la connaissance, de l'apprentissage et de la pensée (Lave 1982; Lave & Wenger 1991). Car savoir n'est pas un pré-requis pour faire mais un produit de la participation dans une communauté de pratique.

Au sein des communautés de pratique, la position sociale et familiale est variable selon les objets culturels phares, ainsi que je le définis succinctement ci-dessous (tableau 10).

Objet culturel phare	*Position de l'apprenti dans la communauté*
hameçon	- cadets de pêcheurs à la ligne avertis
pirogue → fabrication → utilisation	- fils ou neveu d'un homme adulte spécialiste - membre d'une famille et d'une fratrie en contact avec l'eau quotidiennement
filet	- fils de pêcheur ou travailleur embauché (souvent loin de sa famille)
viviers	- pêcheurs maîtrisant les viviers, et leurs travailleurs
boucanage → fabrication → utilisation	- membre d'une communauté au sein de laquelle les hommes maîtrisent la fabrication - fille ou sœur d'une femme experte/expérimentée, puis homme migrant marié à une femme locale
salaison → fabrication → utilisation	- membre d'une communauté au sein de laquelle les hommes maîtrisent la fabrication - fille d'une femme experte/expérimentée, puis homme migrant marié à une femme locale
génies	- descendant de générations qui « *connaissent* »
coquillages → coques → huîtres	- fille d'une mère experte ou amie de praticiennes - ami(e), frère ou sœur de praticiens
nage	- membre d'une fratrie et/ou d'un groupe d'amis s'essayant à la nage

Tableau 10 : Position de l'apprenti dans la communauté de pratique de chaque objet culturel phare

Dans l'espace pluriculturel que j'ai partagé, les nouveaux participants à une communauté de pratique se distinguent particulièrement par leur conscience de participation : être membre du foyer et avoir grandi en participant aux tâches de la maison ou être un nouveau participant « candide » dans une culture étrangère non familière. Je distinguerai ces éléments pour les analyses à suivre.

UN CHOIX POUR DÉFINIR LES MODALITÉS DE LA TRANSMISSION

De mes observations et de mes enquêtes, je suis parvenue à caractériser les modalités d'apprentissage de chaque objet, distinctement selon les praticiens. Ainsi, l'apprentissage de l'utilisation des fumoirs se fait généralement chez les femmes gabonaises de la lagune et de l'embouchure par l'observation de leurs sœurs aînées ou de leurs mères, chez les femmes béninoises de l'embouchure par l'observation de leurs mères, chez les hommes sénégalais par l'observation et le guidage de leur épouse gabonaise.

Afin de ne pas surcharger l'analyse et d'avoir des parallèles possibles entre les objets culturels représentatifs mais peu nombreux, j'ai caractérisé les modalités de la transmission selon trois critères :

- le mode de transmission : enseignement direct (guidage et fort accompagnement de l'apprenant par les gestes et la parole), apprentissage par l'observation (voir puis reproduire facilement), apprentissage par l'expérience (voir et acquérir par essai et erreur), apprentissage par l'écoute (écouter, se faire expliquer et raconter) ;
- le type de transmission : verticale ou horizontale ;
- le sens de cette transmission : uni-sens ou double-sens.

Cette caractérisation est issue de mes observations et des termes employés par les interlocuteurs gabonais, béninois ou sénégalais, qu'ils soient praticiens ou non-praticiens. Elle sera dans quelques pages complétée des typologies retenues au sein de chaque contexte de la pratique et de l'apprentissage.

UN NOUVEL OUTIL POUR ÉCLAIRER DES DYNAMIQUES

Il est évident que des dynamiques culturelles diverses existent dans la zone géographique étudiée. La question qui se pose désormais est de savoir comment faire le lien entre les types d'apprentissage et les dynamiques relevées. Pour construire une réponse, le premier pas consiste à définir le plus justement les contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et des savoir-faire. Ensuite, il deviendra possible de discerner les relations qui existent entre ces contextes, et donc entre les objets culturels, entre les humains qui les font vivre. Il s'agit dans un premier temps d'extraire méthodiquement ce qui les rapproche et ce qui les différencie.

Il est possible, en prenant suffisamment de recul, de le faire pour chaque objet culturel observé, indépendamment des autres objets étudiés. Mais *mettre en relation tous les objets*, *toutes les caractéristiques de tous les contextes qui les animent* est plus complexe. Comment se donner les capacités d'extraire toutes ces relations sans risquer d'en négliger ? Comment établir, comprendre ce qui structure une masse de données en se détachant de nos *a priori* ?
La mobilisation d'un outil autre que nos capacités propres d'analyses de discours et d'observations s'avère nécessaire. Les *analyses factorielles des correspondances* (AFC), favorisant une vision d'ensemble de données quantitatives et qualitatives, apparaissent appropriées pour réussir à comprendre ce qui structure mes données, et parvenir ainsi à éclairer notre réflexion sur ce qui organise la dynamique des savoirs, si tant est qu'une organisation puisse être mise au jour…

DES MOTS POUR COMPRENDRE : PRÉMISSES DE L'ANALYSE FACTORIELLE

L'ANALYSE FACTORIELLE COMME OUTIL DE DISCERNEMENT

HISTOIRE SUCCINTE DE L'APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE DANS LES SCIENCES HUMAINES

Avec ses collaborateurs, Jean-Paul Benzécri, mathématicien intéressé par la linguistique, a développé pour la recherche en linguistique, l'utilisation des « analyses factorielles », outil plus souvent employé en psychologie (Spearman 1904, 1930; Thomson 1939; Thurston 1931), discipline qui a été à l'origine des développements les plus nombreux : « *C'est principalement en vue de l'étude des langues que nous nous sommes engagés dans l'analyse factorielle des correspondances* » (Benzécri 1980-1986).

> « Le rôle de Benzécri est fondamental pour une (…) raison inattendue : il a fait entrer la créativité dans l'aridité des statistiques. Benzécri a en effet ouvert le champ de l'interprétation sur les résultats des analyses, formes éminemment projectives surtout quand il s'agit de mots. » (Beaudouin 2000)

Dans la continuité de cette recherche, en opérant avec les occurrences des termes employés, les analyses factorielles ont servi et servent aujourd'hui pour analyser les discours des hommes politiques (Beaudouin 2000; Cibois 2006; Mayaffre 2002, 2004) et pour éclairer certaines enquêtes sociologiques, historiques ou économiques (Bourdieu 1989; Cibois 2007; Lebaron 1997; Pasleau 1990; Prost & Rosenzveig 1971), parfois portant sur l'éducation (Brabant, Boudron & Jutras 2004; Chatel *& al.* 2003).
Les analyses factorielles ont aussi été utilisées par un collectif d'auteurs contenant des ethnologues pour étudier de manière différentielle les appréciations de différents aliments et la perception gustative de sociétés selon les âges, les sexes, les conditions historiques et écologiques (Malet *& al.* 2003).

Alors qu'il se révèle fort judicieux pour traiter une masse de données importante, et qu'il détient une importante valeur exploratoire, cet outil analytique ne semble pas avoir été exploité pour analyser les modalités de transmission des connaissances, ce à quoi j'ai décider de me risquer.

UN PRINCIPE DE FONCTIONNEMENT ADAPTÉ À MA RECHERCHE

Après avoir cherché pendant plusieurs mois quel type d'outil pourrait servir ma réflexion sur la dynamique des savoirs, l'intérêt des analyses factorielles des correspondances (AFC) m'est apparu évident. En effet, les AFC peuvent traiter des tableaux de nombres issus de tableaux de noms complexes. Des tableaux difficiles à lire, comportant des centaines de lignes et colonnes, sont simplifiés en tableaux exprimables sous forme graphique via l'analyse factorielle. Les AFC sont ainsi des outils de statistique descriptive adaptés au traitement de données qualitatives denses, qui seront pour mon étude des ensembles composés des objets culturels phares, des caractéristiques de ces objets, des modalités de leur transmission, des individus investis dans cette transmission, etc.. En mesurant l'intensité de la relation (correspondance) entre les ensembles (variables et modalités)[187], les analyses des correspondances permettent de synthétiser des résultats sans nécessiter une hypothèse de travail au départ. Cette grande liberté permet de ne pas écarter certains facteurs *a priori.* La seule question de départ est : « *existe-t-il une structure sous-jacente à mes données ?* ».

Un graphique construit avec autant d'axes qu'il y a de modalités étant illisible, l'analyse calcule des axes factoriels nouveaux présentant ce qui s'écarte le plus de la moyenne, en rassemblant les modalités qui sont fortement associées entre elles. Le chercheur choisit ensuite les axes factoriels les plus explicites, construisant ainsi un ou plusieurs plans sur lesquels toutes les données peuvent être représentées. Cette nouvelle image graphique permet d'apprécier ce qui distingue le plus une variable d'une autre ou des autres, ce qui par exemple différencie le plus un objet culturel des autres. Si tous mes informateurs ont appris à fabriquer la pirogue avec leur père alors que leur père ne leur a rien

[187] *Pour les initiés* : Ces analyses reposent sur deux principes, l'équivalence distributionnelle et le principe barycentrique.

appris d'autre, la modalité {enseignant = *père*} sera très fortement liée à la modalité {objet = *fabrication de la pirogue*} et apparaîtra comme très discriminante sur un des axes factoriels : l'objet culturel *fabrication de la pirogue* se distinguera nettement des autres objets. Afin de familiariser les lecteurs ne connaissant pas l'outil, je vais commencer par traiter des données relativement simples : une sélection de verbes employés par mes informateurs lors des entretiens.

LES TERMES RÉVÉLATEURS DE MODALITÉS D'APPRENTISSAGE DISTINCTES

En traitant tous les discours de mes interlocuteurs lors des questionnaires directifs sur les objets culturels, j'ai extrait distinctement les verbes qu'ils employaient pour parler de l'apprentissage de l'utilisation ou de la fabrication de chacun de ces objets (tableau 11).

	aller / partir	apprendre	enseigner	faire	montrer	regarder	voir	se lancer	essayer	débrouiller	réussir	raconter	parler	dire	expliquer	connaître / savoir	saisir	amuser / jouer	être là	habituer	aider	guider	plonger	copier	TOTAL
génies	0	0	0	0	0	0	10	0	0	0	0	70	5	0	10	5	0	0	0	0	0	0	0	0	100
hameçon	7	15	0	7	15	15	37	0	4	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	100
filet	5	10	5	5	10	30	30	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	100
épervier	11	11	0	22	0	33	11	0	11	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	100
fumoir f *	0	14	0	9	9	14	36	0	14	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	100
fumoir u *	0	18	0	0	6	24	47	0	0	0	0	0	0	0	0	0	6	0	0	0	0	0	0	0	100
salaison f	0	0	0	33	0	67	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	100
salaison u	0	0	0	17	0	50	33	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	100
vivier	0	0	0	14	29	14	29	0	0	0	0	0	0	0	0	14	0	0	0	0	0	0	0	0	100
pirogue u	4	21	0	13	8	0	25	0	0	8	0	0	0	0	0	4	0	8	4	4	0	0	0	0	100
pirogue f	0	22	0	0	0	11	22	0	0	0	0	0	0	11	0	0	0	0	11	0	11	11	0	0	100
huîtres	11	16	0	5	11	5	21	0	11	0	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	16	0	100
coques	9	0	0	9	9	9	48	0	4	0	0	0	0	0	0	4	0	4	0	0	0	0	0	4	100
nage	31	6	0	0	25	0	19	0	6	0	0	0	0	0	0	0	0	6	0	6	0	0	0	0	100

* u : utilisation de l'objet / f : fabrication de l'objet

Tableau 11 : Occurrence des termes employés pour définir l'apprentissage de chaque objet

Le tableau se lit ainsi : les verbes *aller/partir* représentent 7 % des termes employés pour décrire l'apprentissage de l'hameçon, le verbe *apprendre* en représente 15 %, et ainsi de suite.

À partir de ce tableau, j'ai réalisé des analyses factorielles[188] me permettant de mettre à jour plusieurs axes factoriels. Nous allons étudier la signification des trois premiers axes factoriels calculés, qui à eux-seuls expliquent plus de 66 % des différences lexicales entre les objets.

Les termes employés sont de couleur bleue ; les objets culturels sont colorés en rouge sur ce graphique comme sur tous les graphiques qui suivront. Tous les graphiques insérés en petit format dans le texte afin de favoriser la fluidité de la lecture, sont dans l'annexe 17 regroupés en format A4, par ordre d'apparition ; l'annexe qui suit contient l'ensemble des codes employés.

APPRENDRE PAR L'ÉCOUTE, L'OBSERVATION GUIDÉE OU L'OBSERVATION SIMPLE

Les axes factoriels F1 et F2 combinés dans la figure 7a expliquent 51,84 % de la variabilité, soit 51,84% des différences existants entre les colonnes et entre les lignes du tableau, base de la répartition des points. Ils isolent ainsi les objets culturels qui sont les plus différents des autres objets au travers des termes employés pour en décrire l'apprentissage.

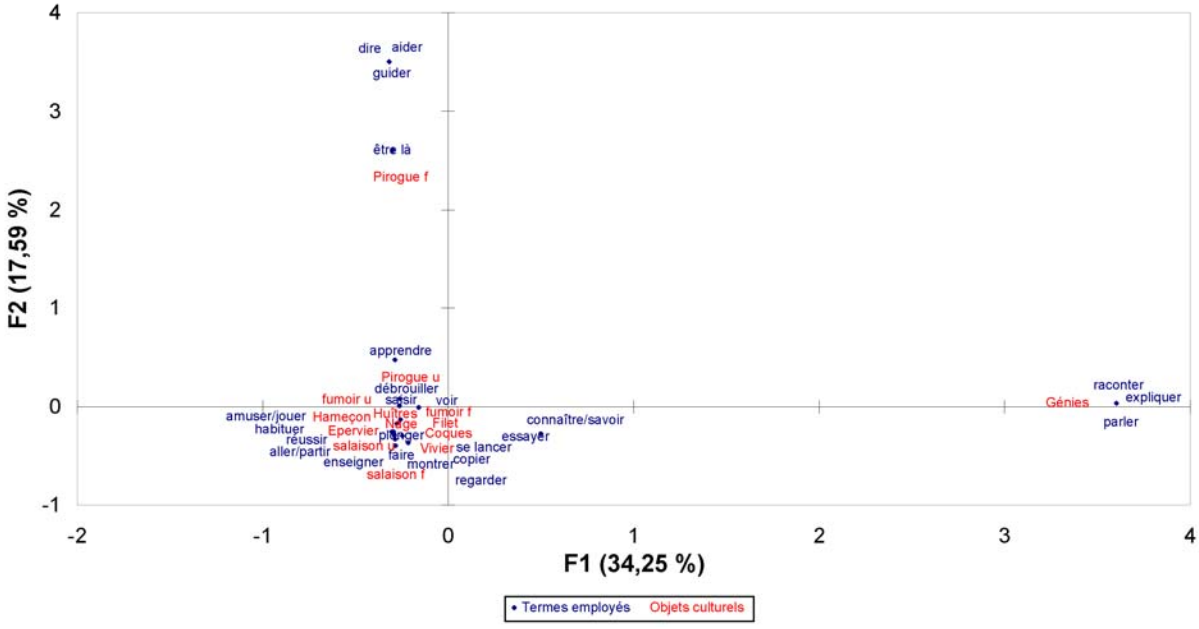


Figure 7a : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F2

L'axe F1 concentrant 34,25 % de l'information lexicale contenue dans le corpus est très parlant car il oppose nettement l'objet *génies* aux treize autres objets culturels. Les termes *raconter*, *expliquer* et *parler* qui se situent à proximité sur le graphe sont responsables de cet éloignement du groupe, c'est à ces termes que peut être imputé l'écartement à la moyenne de l'objet *génies*. En effet, ces verbes sont

[188] J'ai travaillé dans un premier temps avec le logiciel libre R®, puis pour des raisons de lisibilité des graphiques, j'ai traité mes données avec StatBoxPro® et XLStat®.

exclusivement liés à l'objet culturel *génies*, ils n'ont pas été employés par mes informateurs pour décrire l'apprentissage des autres objets. Ils sont de fait très discriminants.

Selon l'axe F2 expliquant 17,59% de la variabilité entre les objets, on constate que ce sont les termes *dire*, *guider*, *aider* et *être là* qui « pèsent » le plus pour le calcul de l'axe factoriel. Ainsi, la *fabrication de la pirogue* se distingue nettement des autres objets, au travers des termes employés pour en décrire l'apprentissage. Cela s'explique par le fait que les quatre termes cités sont utilisés par mes informateurs uniquement pour parler de l'acquisition du savoir-faire *fabrication de la pirogue*. Seule l'expression *être là* est aussi utilisée pour définir l'acquisition de l'*utilisation de la pirogue*, elle est en conséquence plus proche du nuage des points que composent les autres objets.

Ainsi cette représentation de l'analyse factorielle des termes employés par mes informateurs, selon les deux axes expliquant la plus grande variabilité entre mes données, suggère que les modalités d'apprentissage de l'objet *génies* et de l'objet *fabrication de la pirogue* sont très différentes entre elles et sont très différentes de l'ensemble des autres objets.

Je peux donc poser l'hypothèse, représentée par les flèches de couleurs sur la figure 7b que l'axe F1 suit une opposition {transmission par l'observation / transmission par la parole et l'écoute}, l'axe F2 une opposition {transmission par l'observation guidée / transmission par l'observation non guidée}.

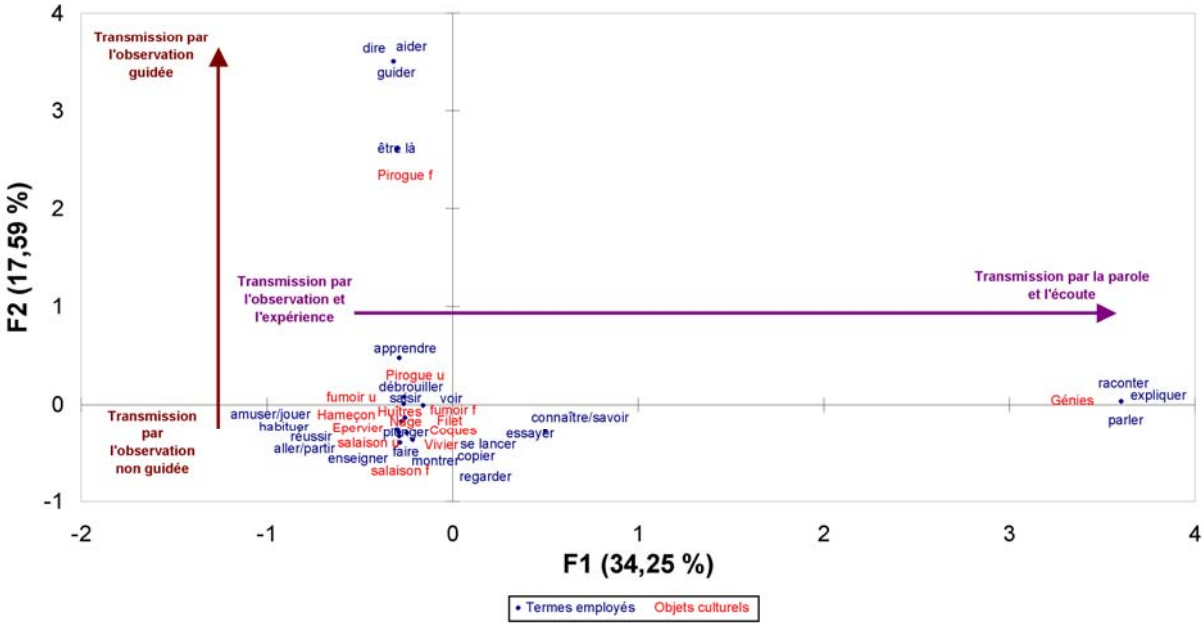


Figure 7b : Graphique annoté de l'AFC {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F2

Du fait des grandes différences entre les objets culturels phares, qui ne l'oublions pas ont été choisis consciemment très différents afin de représenter au mieux l'ensemble des savoirs, la représentation graphique est très dichotomique : les deux principaux axes factoriels isolent chacun un seul objet du reste des objets. Si un autre objet culturel, tel les *menstrues* (toujours considéré comme support de

savoirs) était ajouté à l'analyse, cet objet se retrouverait probablement aux côtés de l'objet *génies* car la majorité de son apprentissage passe aussi par l'écoute. Nous aurions alors selon un des axes factoriels une opposition entre l'ensemble {*génies* et *menstrues*} et l'ensemble des autres objets.

DE LA REPRODUCTION DE L'OBSERVATION AU DÉPASSEMENT DE SOI

Revenons désormais à l'analyse factorielle réalisée. En construisant un autre graphe composé des axes F1 et F3, nous pouvons observer ce qu'apporte l'axe factoriel 3 exprimant 14,59 % de la variabilité (des différences entre mes objets selon le critère *termes employés*) :

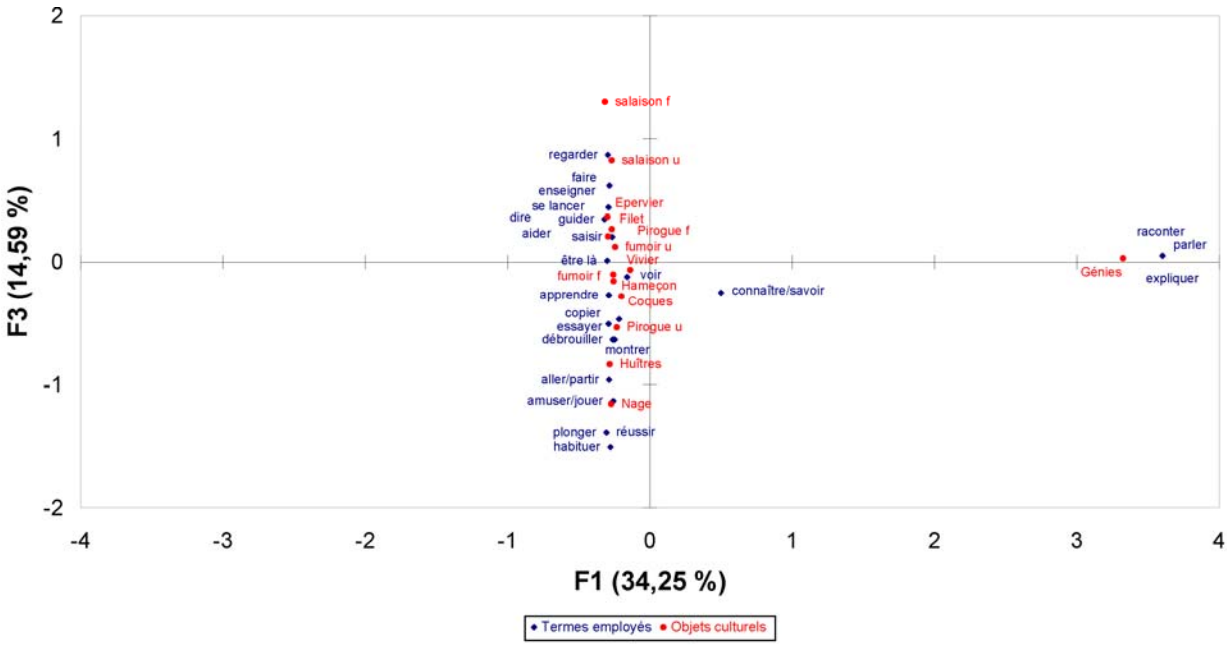


Figure 8a : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F3

La variabilité entre les objets se déployant le long de l'axe F3 ne nous évoque pas une opposition nette entre un objet et le groupe formé par tous les autres objets comme c'était le cas pour les axes F1 et F2. Il suggère plutôt l'existence d'un gradient allant du haut vers le bas du graphique intégrant de manière croissante la notion de risque encouru et de satisfaction de la réussite (axe de couleur verte sur la figure 8b).

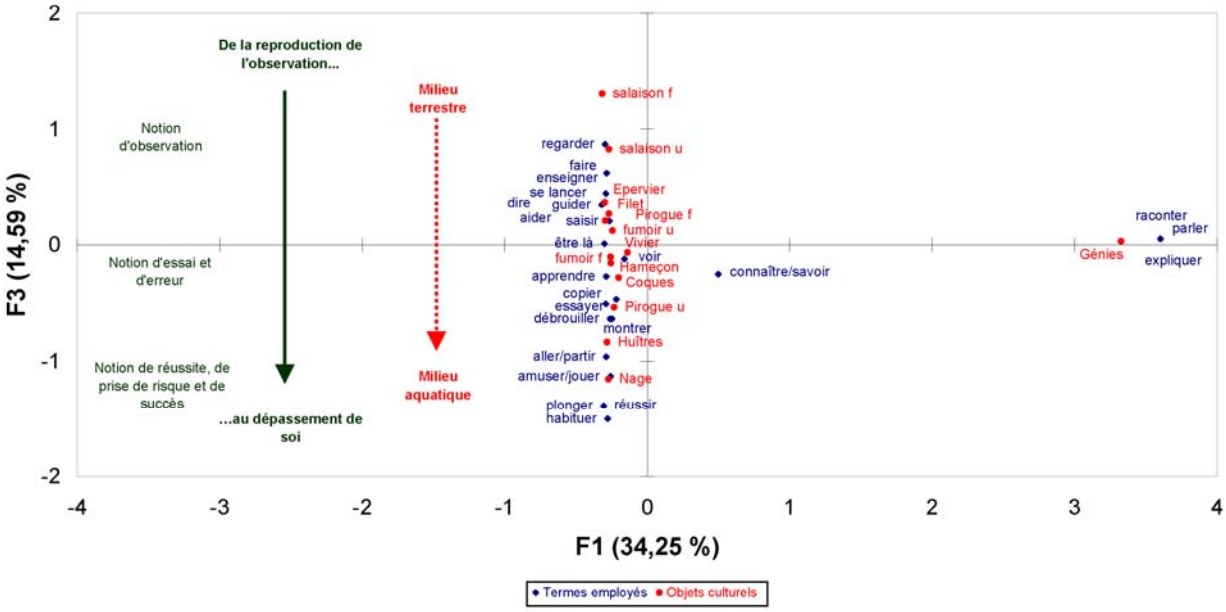


Figure 8b : Graphique annoté de l'AFC {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F3

Forts du repérage de ce gradient, en observant la répartition des objets le long de cet axe, nous pouvons constater que les objets portant les dimensions de performance et de réussite, « oser avant le succès » (*essayer*, *débrouiller*, *habituer, réussir*), et de déplacement (*aller*, *partir*), sont des objets qui se pratiquent et s'apprennent sur l'eau, voire dans l'eau, dans des zones éloignées de la concession. À l'opposé, les objets associés aux termes *regarder*, *faire*, *saisir*, etc., s'expriment en milieu terrestre.
L'analyse factorielle nous évoque ainsi une association :

- d'une part entre les objets culturels à pratique terrestre, et un apprentissage basé sur la reproduction relativement « simple » d'après une observation possible quotidiennement ;
- d'autre part entre les objets culturels fortement liés au milieu aquatique, et la notion de succès généré par un affrontement réussi avec un milieu moins connu des hommes.

DES AFC POUR ALLER AU-DELÀ DE NOS INTUITIONS PREMIÈRES

Aussi intéressantes soient-elles, les hypothèses avancées par le chercheur au regard de la répartition des points sur les plans factoriels doivent toujours se vérifier sur le terrain : l'analyse ne prouve rien mais suggère… Elle permet de solliciter le chercheur au-delà de ses intuitions premières. Elle suggère des distinctions entre objets, des regroupements ou des gradients. Dans le cas que nous venons d'étudier, il est exact que les pratiques de la *nage* et de la plonge des *huîtres* ne sont pas maîtrisées par tous et apportent à leurs praticiens un sentiment de bravoure, appuyé par la reconnaissance des autres membres des communautés de la lagune. Le milieu aquatique est très fortement lié au monde des génies ; il est en conséquence plus craint et élève les individus qui se risquent à y pratiquer et à y apprendre des activités, à un rang supérieur reconnu par les membres des communautés de la Nyanga.

En conclusion, l'analyse factorielle réalisée sur les 27 verbes et expressions verbales utilisés par mes interlocuteurs pour décrire la manière dont ils ont appris à s'approprier chacun des objets culturels permet de visualiser une réalité lexicale déséquilibrée : les objets *génies* et *fabrication de la pirogue* se distinguent l'un de l'autre et sont aussi nettement différents de l'ensemble des autres objets culturels étudiés. Pour ces autres objets, la structure factorielle mise au jour témoigne de plus de l'existence d'un double gradient mettant en relation les objets avec la dimension contradictoire opposable qui y est associée {reproduction simple d'après des observations quotidiennes / réalisation difficile nécessitant une témérité particulière} et le milieu dans lequel ils s'expriment, terrestre ou aquatique.

DES INDIVIDUS INVESTIS DANS LA TRANSMISSION

Les graphiques réalisés à partir des résultats de ces analyses de termes m'ont aidée à construire des hypothèses pour expliquer les regroupements ou les gradients constatés. Un simple travail sur les termes employés a permis de rendre visible des distinctions entre les modalités d'apprentissage caractérisant chaque objet.

Sur ces dernières analyses, nous n'avons pris en compte que les objets culturels et les termes employés pour en décrire l'apprentissage. Cette première étude utilise donc une quantité réduite d'informations et ne considère pas à leur juste valeur les individus porteurs de savoirs et les contextes de la formation et de l'acquisition des connaissances. Elle est un début et permet de démontrer que les résultats d'une telle analyse ne sont pas aberrants et offrent des pistes de réflexion non négligeables. Poursuivons donc notre réflexion aidée par les AFC, en considérant les enseignants reconnus par mes interlocuteurs.

DES ENSEIGNANTS DÉFINIS PAR LES APPRENANTS

En premier lieu, des enquêtes dirigées menées auprès de 79 individus de sexe, d'âge et de communautés différents, m'ont permis d'identifier 27 enseignants différents (père, mère, frère, tante, ami, etc.), listés ci-dessous et accompagnés des codes employés pour représenter graphiquement l'analyse factorielle.

Enseignant	anciens	parents	grands-parents	grand-père paternel	grand-père maternel	grand-mère paternelle	grand-mère maternelle	père	mère
Code sur graphe	Anc	Par	Gpa	GPp	GPm	GMp	GMm	p	m

Enseignant	oncle paternel	oncle maternel	tante paternelle	tante maternelle	frère	sœur	cousin	enfants alter-ego	époux	épouse
Code sur graphe	oncp	oncm	tantp	tantm	fre	soe	cous	enfeg	ep	epe

Enseignant	amis	pêcheurs	spécialiste	Sénégalais	Béninois	Gabonais	Congolais	gens
Code sur graphe	am	pec	sp	sene	beni	gabo	congo	Gen

Le tableau que l'analyse factorielle va traiter est désormais constitué d'autant de colonnes qu'il y a d'objets, de lieux de vie (embouchure et lagune), de type de praticiens (homme praticien, homme non praticien, femme praticienne, femme non praticienne). Les colonnes objets, lieux de vie et nationalité des praticiens sont exclusives mais les colonnes enseignants et statut des praticiens ne le sont pas puisque plusieurs personnes peuvent avoir concouru à enseigner un objet (père + oncle maternel + frère par exemple), et certains objets sont utilisés et maîtrisés par tous les hommes et femmes de la communauté, d'autres par quelques hommes seulement, etc. Ainsi, si toutes les femmes et tous les hommes utilisent l'objet culturel, j'indique que la communauté est composée d'hommes et de femmes tous praticiens (*PratM* et *PratF*) ; si toutes les femmes utilisent, que certains hommes utilisent et d'autres non, j'indique qu'il existe des femmes praticiennes (*PratF*), quelques hommes praticiens (*PratM*) et quelques hommes non-praticiens (*NonPratM*).

Codes de lectures supplémentaires pour les analyses :

Nombre d'enseignants	*Code*
Enseignant unique	Un Ens
Enseignants multiples	Mu Ens

Lieu de vie	*Code*
Lagune	Lag
Embouchure	Emb

Nationalité	*Code*
Gabonais	Gab
Béninois	Be
Congolais	Con
Sénégalais	Sen

Statut	*Code*
Hommes praticiens	PratM
Femmes praticiennes	PratF
Hommes non praticiens	NonPratM
Femmes non praticiennes	NonPratF

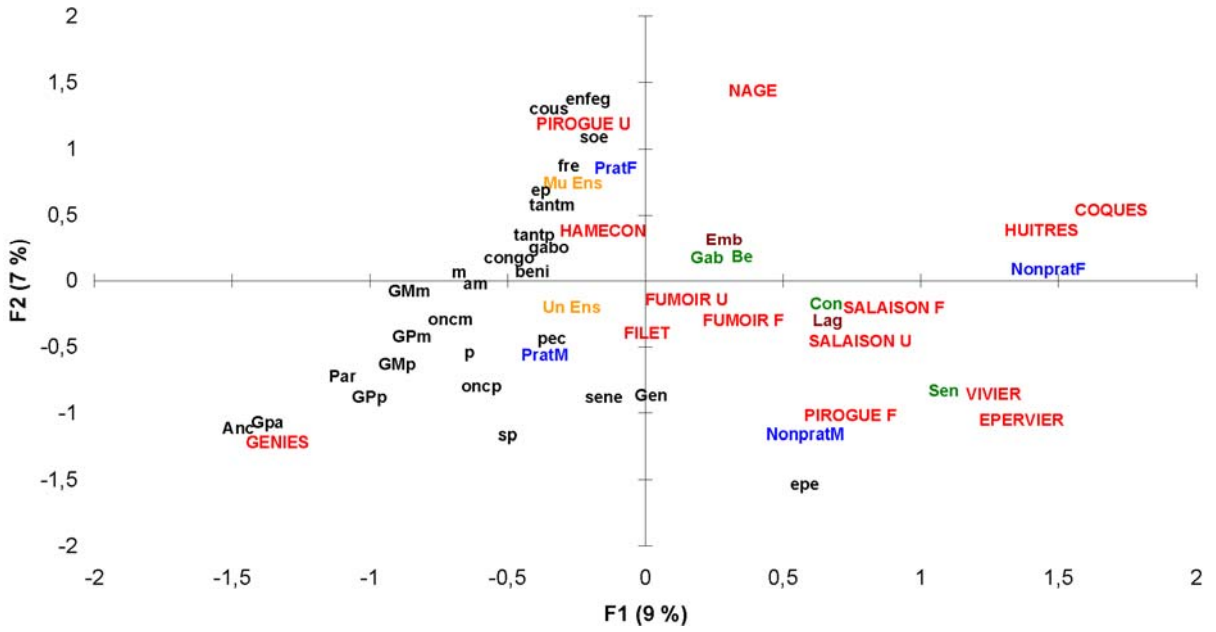


Figure 9a : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2

Le placement des objets est désormais essentiellement structuré par les personnes repérées par mes interlocuteurs comme ayant été celles qui leur ont appris (figure 9a).

DÉSÉQUILIBRE ENTRE LES PRATIQUES DE SPÉCIALISTES ET LES PRATIQUES COMMUNES

Nous remarquons que l'axe F1 horizontal est très fortement déterminé par la répartition des praticiens et des non-praticiens (figure 9b).

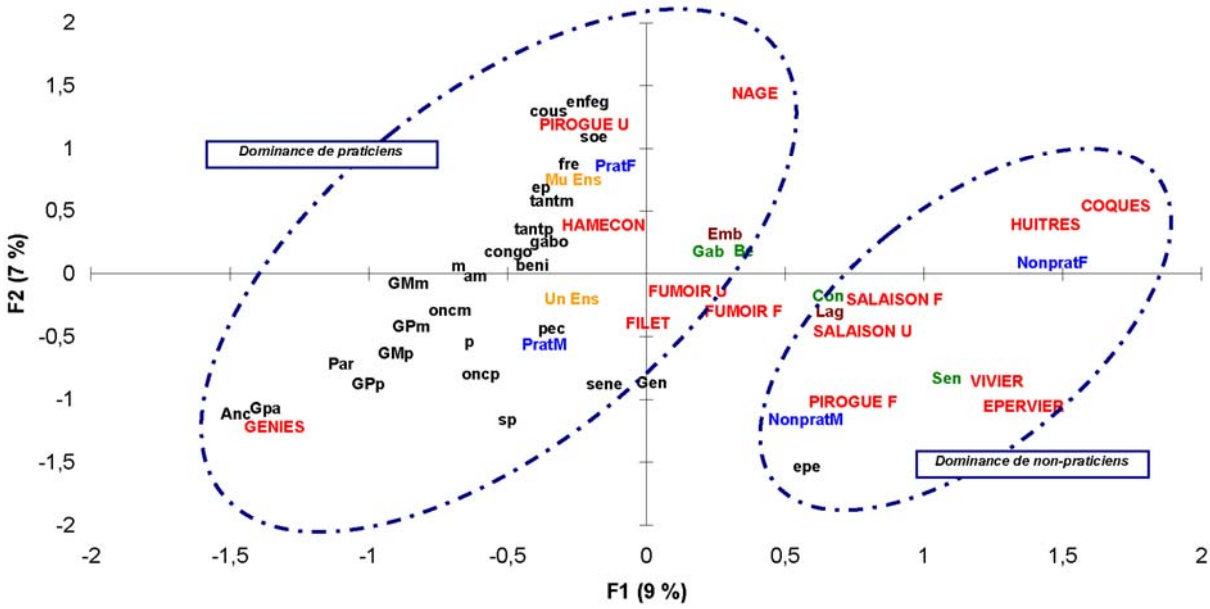


Figure 9b : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2 / Étude de l'axe F1

Les objets culturels figurant sur la droite de l'axe ne sont pratiqués que par quelques individus ou par un groupe d'individus. *Huîtres* et *coques* sont plutôt des éléments collectés par les femmes ; *vivier*, *épervier* et *fabrication de la pirogue* sont des objets culturels s'exprimant au sein de communautés de pratique exclusivement masculines. Quant à la salaison, elle est essentiellement faite par les migrants sénégalais et gabonais. Ainsi, l'extrémité droite de l'axe F1 correspond à des activités pratiquées par des spécialistes, contenant en conséquence de nombreux non-praticiens dans chaque communauté (*NonPratM* et *NonPratF*).

À l'opposé, les *génies* existent au sein d'une communauté de pratique très large. La pêche à l'*hameçon* et l'*utilisation de la pirogue* sont accomplies par la plupart des membres des communautés. Presque tout le monde peut être considéré comme praticien (points *PratF* et *PratM*). Cette dominance de praticiens est aussi appuyée par la densité des points noirs, les points *enseignants*, sur la partie gauche du graphique ; ils sont plus épars à droite. Cela suggère que les objets culturels qui se retrouvent parmi les points resserrés existent au sein d'une communauté de pratique contenant de nombreuses personnes. Ceux qui se retrouvent dans la partie moins dense d'enseignants sont moins communs, ils sont pratiqués par un nombre moins important d'individus et sont surtout transmis par une seule personne référente et non par plusieurs.

DISTINCTION DANS LA COMPOSITION DES COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE

L'analyse de l'axe F2 vertical nous offre une autre explication de la répartition des points (figure 9c).

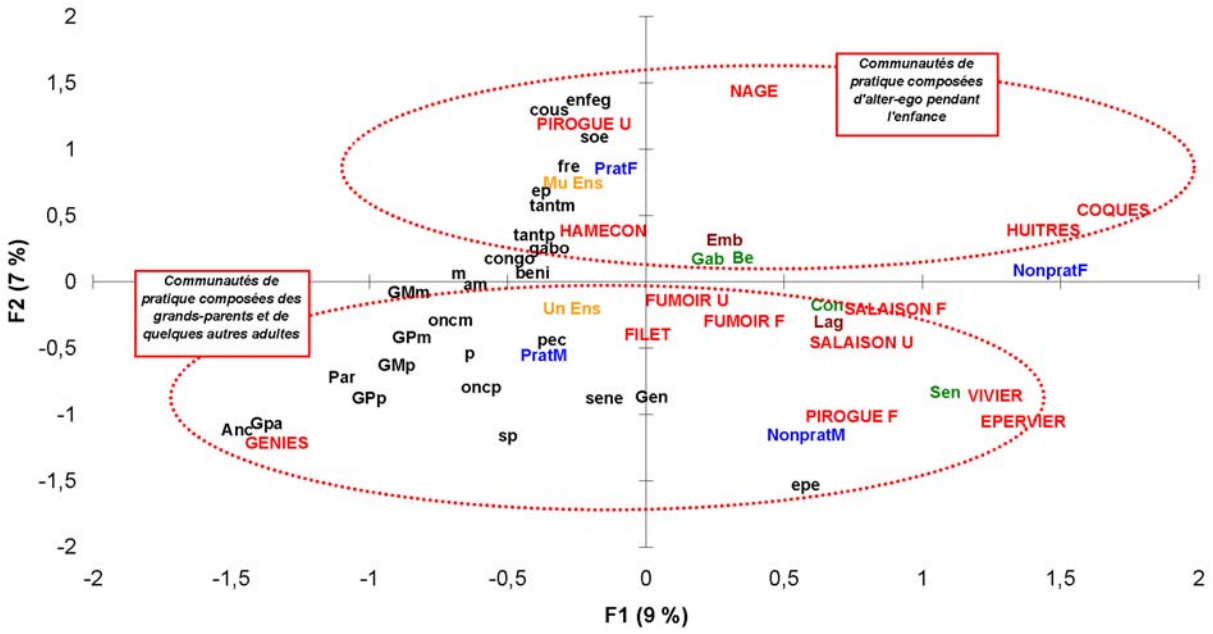


Figure 9c : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2 / Étude de l'axe F2

On observe que *nage*, *utilisation de la pirogue* et *hameçon* se retrouvent à proximité les uns des autres associés aux enseignants *enfants alter-ego*, *frère*, *sœur*, etc…, une communauté de pratique très jeune et fonctionnant beaucoup par transmission horizontale. L'analyse nous suggère que les adultes interviennent peu dans cet espace. Les points *coques* et *huîtres* ont la même ordonnée que le point *hameçon* et sont donc aussi plutôt concernés par la transmission horizontale.

À l'inverse, la partie inférieure de l'axe F2 regroupant un grand nombre d'objets culturels[189] est associée à des enseignants plus âgés que les apprenants. Les objets occupant le même espace que ces enseignants sont globalement caractérisés par une transmission verticale, d'une génération vers une autre.

DES ENSEIGNANTS, ÉLEMENTS STRUCTURANTS DES MODALITÉS D'APPRENTISSAGE

En compilant les regroupements repérés, nous pouvons construire une représentation graphique annotée de tendances globales (figure 9d).

[189] Le point *génies* est éloigné du groupe du fait de la présence de l'axe 1 mais ce point a les mêmes coordonnées sur l'axe 2 - axe des ordonnées - que les points *épervier*, *vivier*, ou *fabrication de la pirogue*.

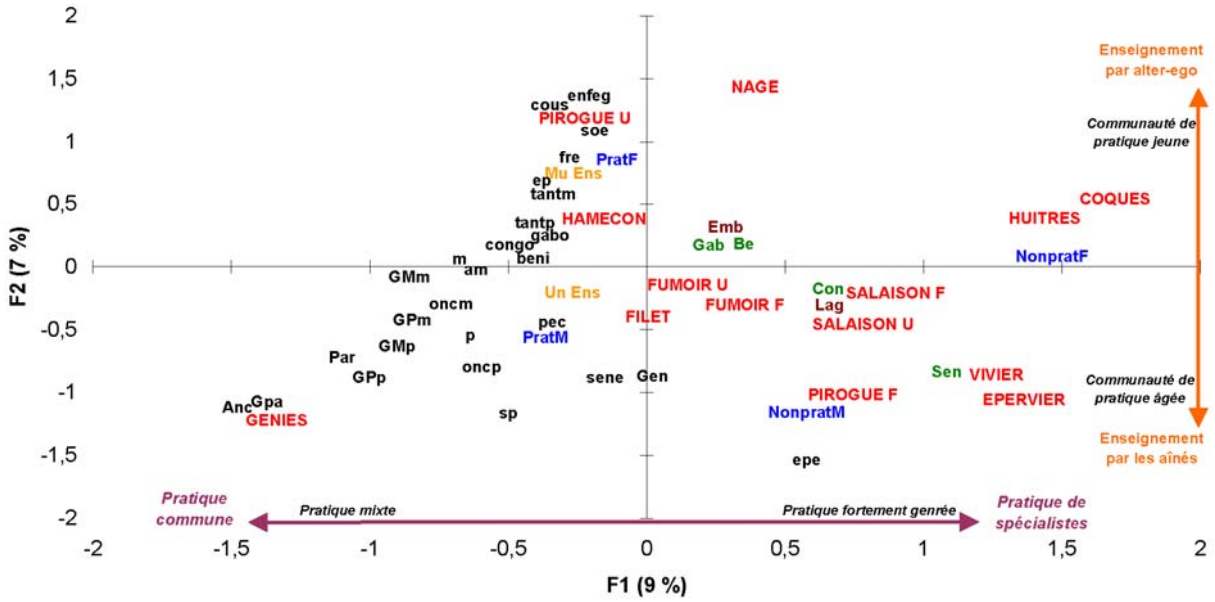


Figure 9d : Graphique annoté de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2

Ainsi, l'analyse factorielle nous permet non seulement de construire des hypothèses quant à la structure de nos données, mais elle nous offre aussi un moyen graphique performant pour illustrer plus simplement les tableaux complexes regroupant nos données.

DES CONTEXTES ACCOMPAGNANT LES « *OBJETS CULTURELS PHARES* »

Étudiés au travers des discours des individus investis dans la transmission, que ce soit en se penchant sur les termes employés pour définir l'apprentissage ou en se focalisant sur les enseignants identifiés par les interviewés, les objets culturels s'organisent, s'associent ou se distinguent les uns des autres. Par le biais des graphiques produits grâce aux analyses factorielles, nous parvenons à avoir une image de l'ordonnancement de ces objets, qui en plus d'illustrer efficacement leur organisation réciproque, permet d'élaborer des hypothèses explicatives quant à la proximité de certains objets et l'éloignement de certains autres.

Pour autant, définir l'apprentissage des objets culturels seulement par les expressions verbales que mes interlocuteurs emploient, ou seulement par les enseignants reconnus, reste très réducteur. En effet, comme je l'ai systématiquement explicité dans le chapitre précédent, les objets culturels évoluent au sein de contextes sociaux, écologiques, techniques et cosmologiques.

DÉTERMINER LES CONTEXTES DE L'ACQUISITION DES SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE

Du détail des contextes définis dans le chapitre II, j'ai élaboré une grille de lecture pour caractériser les objets de la manière la plus juste et la plus concise possible par leurs contextes d'apprentissage au sein de chaque communauté.

CONTEXTES SOCIAUX : CATÉGORIES DE PERSONNES QUI PRATIQUENT ENSEMBLE

Les regroupements et les gradients formalisés par les graphiques précédents demeurent insuffisants pour appréhender la dynamique des savoirs. Ils encouragent à dépasser l'énumération des enseignants reconnus par les praticiens et les non-praticiens et invitent à définir de manière complémentaire chacune des communautés de pratiques au sein desquelles se réalisent la formation et l'acquisition des savoir et des savoir-faire.

Comme le contexte social ne se définit pas seulement par les personnes reconnues comme référentes pour l'apprentissage, le tableau de données est donc complété d'indications supplémentaires. Afin de définir plus précisément et plus justement les contextes sociaux, j'ai spécifié les relations entretenues entre les personnes composant chaque communauté de pratique et la place de l'objet culturel au sein de ses relations.

Le contexte social se décline pour chaque objet culturel phare par :

- le genre des praticiens : féminin ou masculin ;
- la génération concernée : « Vieux » (plus de 52 ans), adultes (de 20 à 52 ans), adolescents (de 12 à 20 ans) ou enfants (moins de 12 ans) ;
- la communauté de pratique : composée de la famille, de travailleurs, d'amis ou d'étrangers.

À ces trois caractéristiques simples s'ajoutent pour chaque objet :

- le degré de variation de maîtrise de l'objet choisi au sein de la communauté (l'*épervier* est par exemple inégalement maîtrisé par les hommes praticiens, la variation entre les individus sera considérée comme forte) ;
- le statut identitaire ou non de l'objet : il peut s'agir d'un objet partagé peu distinct d'une communauté à l'autre (statut identitaire faible pour l'*hameçon* qui est relativement semblable quelles que soient ses utilisations et quelles que soient les communautés) ou d'un objet marqueur d'identité (statut identitaire fort des *fumoirs* ou des *génies* qui offrent à chacun le moyen de se reconnaître d'une communauté) ;
- l'importance apparente de *l'agencité*, le degré de liberté dont dispose chaque acteur au sein de la communauté et les répercussions que ses initiatives peuvent avoir sur les autres habitants de la zone, un indice plus intuitif dans son appréciation, qui s'appuie sur les temps d'observation et les discours des praticiens et non praticiens ;

- le type de mémoire mise en jeu par l'objet : une mémoire individuelle ou collective.

CONTEXTES TECHNIQUES : SPÉCIFICITÉ TECHNOLOGIQUE DES OBJETS

Les contextes techniques de chaque objet, très détaillés dans le chapitre II, sont désormais définis de manière contrastée par :

- leur complexité : petite ou grande (l'*hameçon* est un objet très simple, l'*épervier* est un objet plus complexe, nécessitant l'assemblage de nombreux matériaux différents) ;
- l'importance de leur environnement technique : environnement technique réduit ou important (l'*utilisation* ou la *fabrication de la pirogue* demandent un environnement technique conséquent - moteur, outils de menuisiers, etc. - contrairement à la *nage* ou aux *génies*) ;
- le type de technique mise en œuvre : technique du corps ou technique instrumentale ;
- la fonctionnalité de l'objet : unique ou multiple (les claies de séchage ont une seule fonction alors que la pirogue en a plusieurs).

CONTEXTES ÉCOLOGIQUES : TEMPS ET LIEUX DE LA PRATIQUE ET DE L'APPRENTISSAGE

Les contextes écologiques sont décrits dans le chapitre précédent par la définition de la saisonnalité de l'objet et une énumération de ce qui compose son environnement animal, végétal et minéral. Pour l'analyse factorielle, ayant vocation à comparer les objets entre eux, le contexte écologique est déterminé par trois variables principales :

- le lieu d'expression (d'usage) de l'objet :
    - en mer ou en lagune ;
    - sur terre, sur l'eau ou sous l'eau ;
- le lieu d'acquisition du savoir (parfois identique à son lieu d'expression, parfois différent de celui-ci : l'apprentissage de l'usage du filet se commence sur la plage avant de se poursuivre sur l'eau) :
    - sur terre, en eau douce ou en mer ;
    - dans la maisonnée, dans le village (indifféremment de la concession) ou sur la plage commune ;
    - dans un lieu spécifique particulier à l'objet ou non ;
- la saisonnalité de l'objet : son utilisation peut-être vouée au rythme des saisons ou non.

CONTEXTES COSMOLOGIQUES : INTERDITS RÉVÉLATEURS DES POSSIBLES

Enfin, par sa dimension plus difficilement évaluable et définissable, le contexte cosmologique dispose d'un statut particulier. Comme je l'ai précisé en débutant le chapitre traitant individuellement des objets phares, étant donné la difficulté de rendre compte du contexte cosmologique en seulement quelques mots-clefs, j'ai choisi d'isoler les interdits liés à chacun des objets. Quatre types d'interdits

m'ont été mentionnés à plusieurs reprises par les membres des communautés de la Banio. Il s'agit d'interdits liés :

- aux rapports sexuels,
- à la période des menstrues,
- à la possession de pièces de monnaie,
- au contact avec d'autres espèces animales.

Certains objets culturels n'étant liés à aucun interdit, ils se démarquent résolument des autres. Afin que cette démarcation puisse être visible, j'ai défini une colonne « aucun interdit constaté ».

La relation entretenue avec l'invisible est donc dans notre travail analytique uniquement définie par le non-permis, reflet négatif du « permis ». Le caractère assurément réducteur de ce choix est compensé par la possibilité permanente pour le chercheur de collecter les données nécessaires. Celles-ci sont en effet facilement accessibles et non réfutables : un interdit existe ou n'existe pas.

Les tableaux ci-contre listent les caractères retenus pour chaque contexte à définir et les associent aux codes employés pour la création des graphiques.

→ **TABLEAUX DES CODES EMPLOYÉS POUR DÉFINIR LES CONTEXTES**

CONTEXTE SOCIAL																	
Genre		***Générations***				***Cercle d'enseignants (CoPs)***				***Importance de l'agency***		***Variations entre les individus***		***Marqueur d'identité***		***Mémoire***	
homme	*femme*	*Vieux*	*adultes*	*ado-lescents*	*enfants*	*famille*	*travailleurs*	*amis*	*étrangers*	*forte*	*faible*	*forte*	*faible*	*identité ethnique forte*	*objet partagé*	*individuelle*	*collective*
Gh	Gf	GeneV	GeneA	GeneAdo	GeneE	Copf	CopT	CopA	CopE	AgF	Agf	VarF	Varf	IdetF	Idetf	MemoI	MemoC

CONTEXTE TECHNIQUE							
Type de technique		***Environnement technique***		***Complexité de l'objet***		***Fonctionnalité de l'objet***	
technique du corps	*technique instrumentale*	*réduit*	*important*	*petite*	*grande*	*unique*	*multiple*
TechC	TechI	EnvTr	EnvTi	ComplP	ComplG	FoncU	FoncMu

CONTEXTE ECOLOGIQUE														
Lieu d'expression de l'objet					***Lieu d'acquisition du savoir***								***Saisonnalité de l'utilisation***	
mer	*lagune*	*sur terre*	*sur l'eau*	*sous l'eau (changement de milieu)*	*sur terre*	*maisonnée*	*village*	*plage commune*	*en eau douce*	*en mer*	*lieu spécifique*	*oui*	*non*
OuM	OuL	OuT	OuE	OuSM	AcOUT	AcOUM	AcOUVil	AcOUPl	AcOUED	AcOUEM	AcOUSpe	SaisO	SaisN

CONTEXTE COSMOLOGIQUE				
Interdits liés à l'objet				
rapports sexuels	*période de menstrues*	*possession de monnaie*	*contact avec d'autres espèces*	*aucun constaté*
InterSexe	InterSg	InterArg	InterSp	InterNon

Les éléments relatifs aux modalités de la transmission des savoirs et des savoirs détaillés il y a quelques pages apparaîtront sur les graphiques au travers des codes suivants:

Mode de transmission				*Type de transmission*		*Sens de la transmission*	
enseignement direct	*apprentissage par l'observation*	*apprentissage par l'expérience*	*écoute*	*verticale*	*horizontale*	*uni-sens*	*double-sens*
EnsD	EnsAO	EnsEx	EnsEc	Tv	Th	SensU	SensD

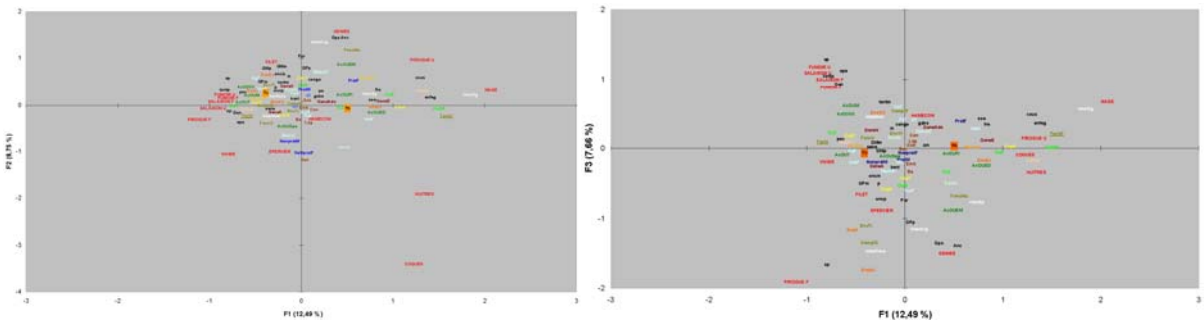
METTRE EN RÉSONANCE LES CONTEXTES DÉFINIS

Les contextes de la pratique et de l'apprentissage ainsi définis, suffisamment précisément pour tenir compte des variantes contextuelles qui différencient les objets culturels choisis et assez schématiquement pour qu'ils puissent être organisés dans une base de données, le potentiel analytique des analyses factorielles des correspondances peut être mobilisé plus intensément.

C'est ainsi, en faisant entrer en résonance les contextes humains, techniques, écologiques et cosmologiques, que je vais désormais tenter d'apporter des réponses à mon questionnement sur ce qui structure la dynamique des savoirs dans la Nyanga.

DES AFC POUR RÉVÉLER CE QUI SEMBLE STRUCTURER LES DONNÉES

Tous les contextes, différents selon les objets culturels et les individus interrogés, font que les objets se positionnent distinctement sur les graphiques de l'analyse factorielle des correspondances. Sur la figure 10 ci-dessous, est représentée l'AFC selon deux plans, l'un formé de l'axe F1 et F2 (à gauche), l'autre formé de l'axe F1et F3 (à droite).



a **b**

Figure 10 : Graphiques de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F2 (a) et selon les axe F1 et F3 (b)

Dans le plan des axes 1 et 2, les points sont très ramassés, hormis les objets *coques* et *huîtres* qui se distinguent très nettement du reste (les graphiques en grands formats sont en annexe, mais c'est surtout l'allure du nuage de points qui nous importe ici). Décrire une structure globale sur ces deux axes

principaux n'est pas aisé, d'autant plus que l'éloignement de seulement quelques points est à regarder avec prudence car cela signale souvent une faiblesse numérique. Il semble néanmoins qu'apparaissent deux types de regroupements selon l'axe F2 (figure 11) : {pratique commune/pratique de spécialiste} (double-flèche noire) et {mémoire collective/mémoire individuelle} (double-flèche bleue).

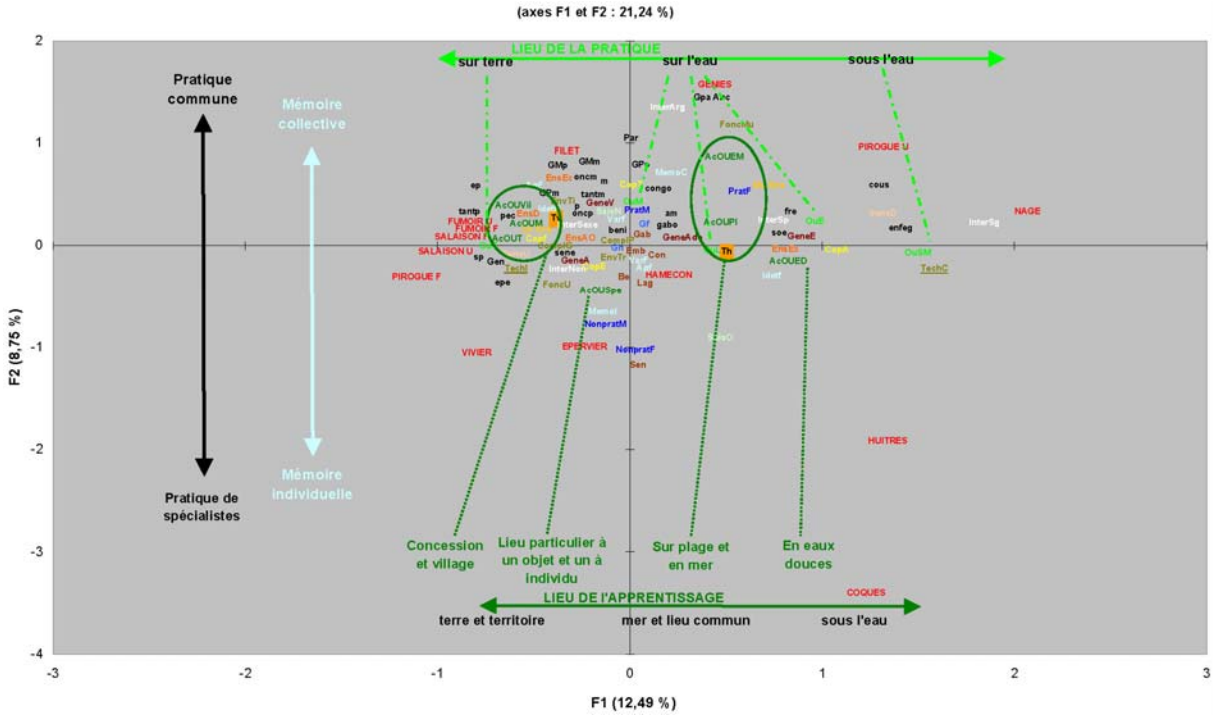


Figure 11 : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F2
Étude de l'axe F2 et construction de la structure de l'axe F1

Sur la figure 11 ci-dessus, j'ai aussi commencé à étudier à titre d'exemple ce qui structure l'axe F1 (que nous étudierons plus complètement sur un autre graphique). Les points colorés en vert, correspondant aux caractéristiques du contexte écologique, sont bien étirés sur cet axe, et nous permettent de suggérer deux gradients symbolisés par les doubles flèches vertes, l'un concernant le lieu d'apprentissage, et l'autre concernant le lieu de la pratique.

Chercher à discerner ce qui structure les graphiques obtenus nous offrira l'opportunité de nouvelles questions, et nous encouragera à mettre en relation des objets ou des contextes que nous n'aurions pas « interconnectés » à première vue, par le seul fait de nos intuitions. Ce potentiel sera surtout bénéfique quand j'aurai la possibilité de travailler sur un nombre plus important d'objets culturels.

QUAND LA FORME DU NUAGE DE POINTS ORIENTE NOTRE RÉFLEXION

Pour le moment, afin de démêler les contextes de la pratique et de l'apprentissage qui paraissent structurer l'ensemble des objets culturels phares, afin de souligner le poids respectif des facteurs dans cette structuration, nous allons poursuivre par l'étude du graphique construit à partir des axes F1 et F3 dispersant mieux les points. Il serait intéressant d'étudier dans le détail chacun des plans factoriels

rendus possible par l'analyse (avec les axes F4, F5, F6, etc.) mais encore une fois, l'objectif est ici de démontrer l'intérêt de l'analyse et de ne pas perdre le lecteur non habitué à utiliser les analyses factorielles dans des chiffres et des graphiques redondants.

Étudions donc la figure 12a offrant un nuage de points se dispersant selon une orientation principale le long de l'axe F1 horizontal et deux subdivisions étirées par l'axe F3 vertical.

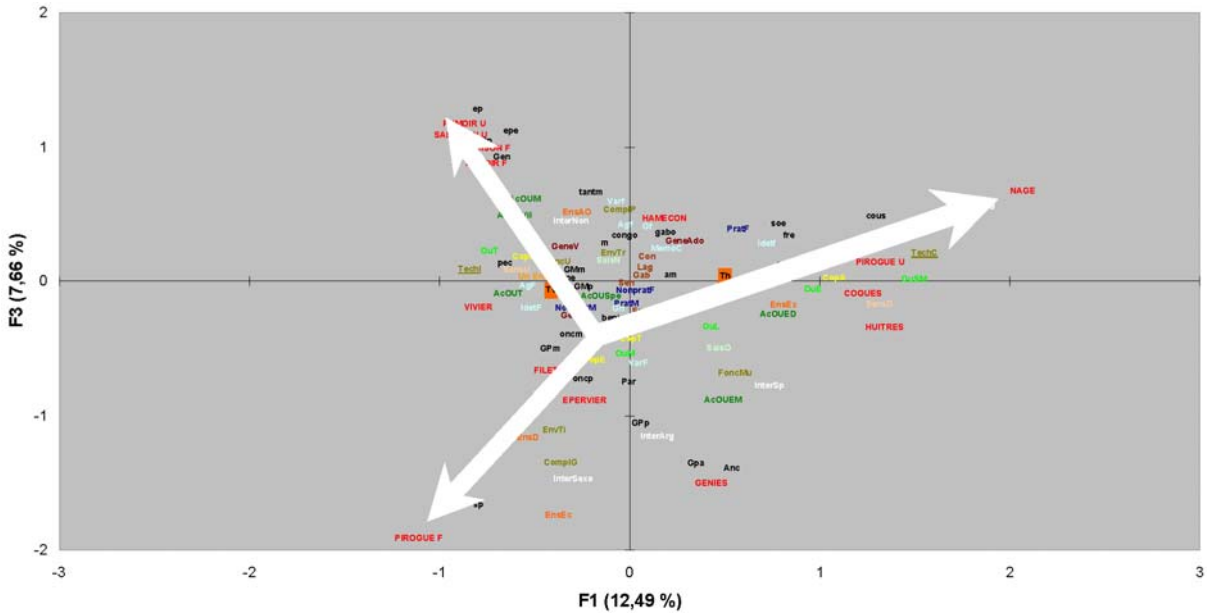


Figure 12a : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3
Étude de la silhouette du nuage de points

Ce qui est relatif à la variabilité de l'axe F1 horizontal se subdivise en 2 branches, silhouette que j'ai représentée par les flèches blanches (figure 12a).

Pour comprendre ce qui est à l'origine de la répartition des points, notre regard doit désormais se porter sur les points les plus extrêmes de l'analyse. Étant donné le nombre de points, le nombre de modalités désormais définies sur le graphe, l'effort d'attention à fournir par le chercheur pour comprendre la représentation graphique est plus soutenu. J'ai néanmoins essayé de nous faciliter la tâche en colorant distinctement les points et en appliquant la police majuscule aux objets culturels afin de leur offrir une grande visibilité. Moyennant une habituation aux codes employés[190] pour construire les tableaux et graphiques, l'appréciation des proximités et des disparités existant entre les objets culturels deviendra peu à peu plus facile. Pour la démonstration de l'intérêt de l'outil, ce sont surtout les gradients et regroupements constatés et apposés sur les figures qui offrent au lecteur la possibilité d'avoir une vision d'ensemble.

[190] Je vous invite de nouveau à garder sous les yeux les annexes 17 et 18, afin de pouvoir faire des allers et retours entre les graphiques et le système de codes utilisés.

QUAND UN AXE FACTORIEL RÉVÉLE DICHOTOMIES ET PARALLÈLES

En portant son attention sur la répartition des points au sein de chaque catégorie (ex : répartition des points définissant les générations - *GeneV*, *GeneA*, *GenaAdo*, *GeneE* -), il est relativement aisé de distinguer des tendances. La figure 12b est annotée de différents regroupements et gradients identifiés le long de l'axe F1. Ceux-ci sont responsables de l'étirement horizontal du nuage de points.

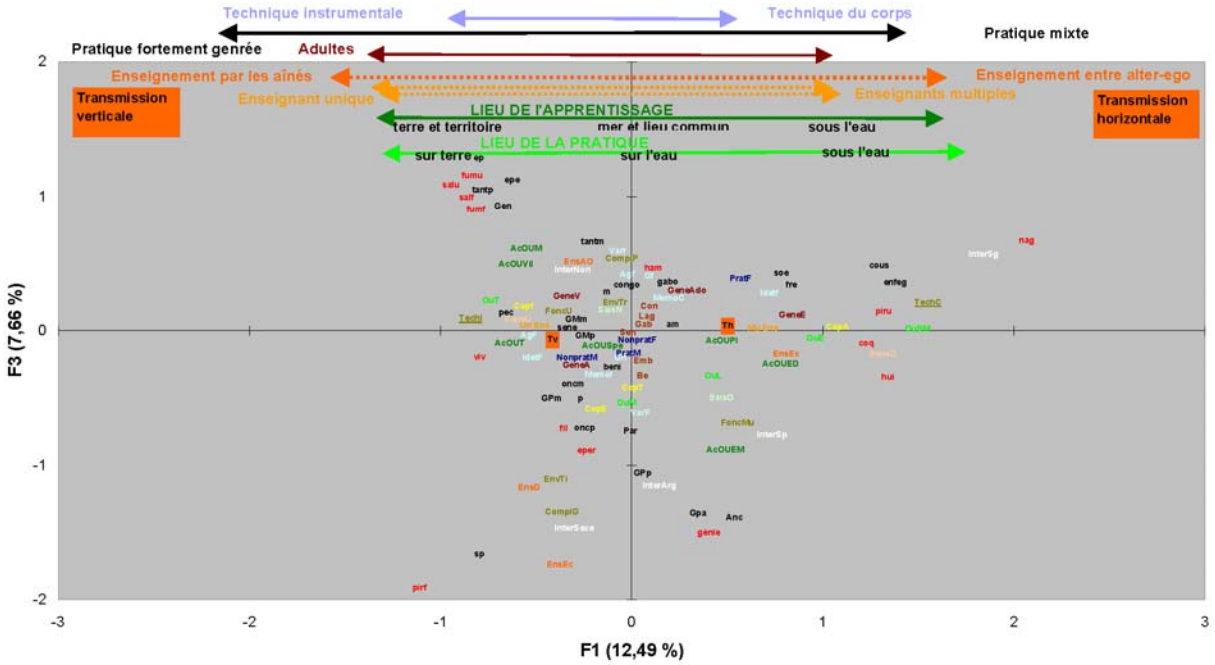


Figure 12b : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3 Axe F1 annoté

Le lieux de pratique (sur terre – sur l'eau – sous l'eau) et les lieux de l'acquisition de la pratique (terre et territoire – mer et lieu commun – sous l'eau) participent grandement à l'explicitation des différences entre les objets. Ils expliquent une grande partie de la variabilité exprimée par l'axe F1 (gradients de couleurs vertes), ce qui signifie qu'ils sont de ceux qui pèsent le plus dans le calcul de l'axe factoriel. D'autres axes semblent aussi concourir assez fortement à structurer les données : l'âge des praticiens, le type de transmission (verticale ou horizontale) et la distinction technique du corps/technique instrumentale.

Cette succession de gradients mis en parallèle exprime non seulement leur responsabilité dans la structuration des données sur le plan factoriel, mais cela suggère aussi que ces gradients sont liés entre eux : les techniques du corps sont plus pratiquées par les enfants, elles sont aussi plus couramment transmises entre alter ego et semblent avoir un fort rapport avec le milieu aquatique. À l'inverse, les techniques instrumentales étudiées sont plus pratiquées par les adultes, elle sont habituellement acquises par transmission verticale et se pratiquent ou s'acquièrent plutôt sur terre.

De plus, la répartition des points sur le graphe permet de voir regroupés les objets qui sont les plus semblables entre eux de par leurs contextes de pratique et d'apprentissage (*utilisation de la pirogue*, *nage*, *hameçon – vivier* et *filet – fumoir* et *claies de séchage*).

QUAND UN AUTRE AXE FACTORIEL SUBDIVISE NOS PREMIÈRES SUGGESTIONS DE STRUCTURE

Ce qui apparaît sur la gauche des gradients définis, ce qui est relatif aux techniques instrumentales, à une transmission plutôt verticale, enseignée par une seule personne, se subdivise en deux branches (figure 12c).

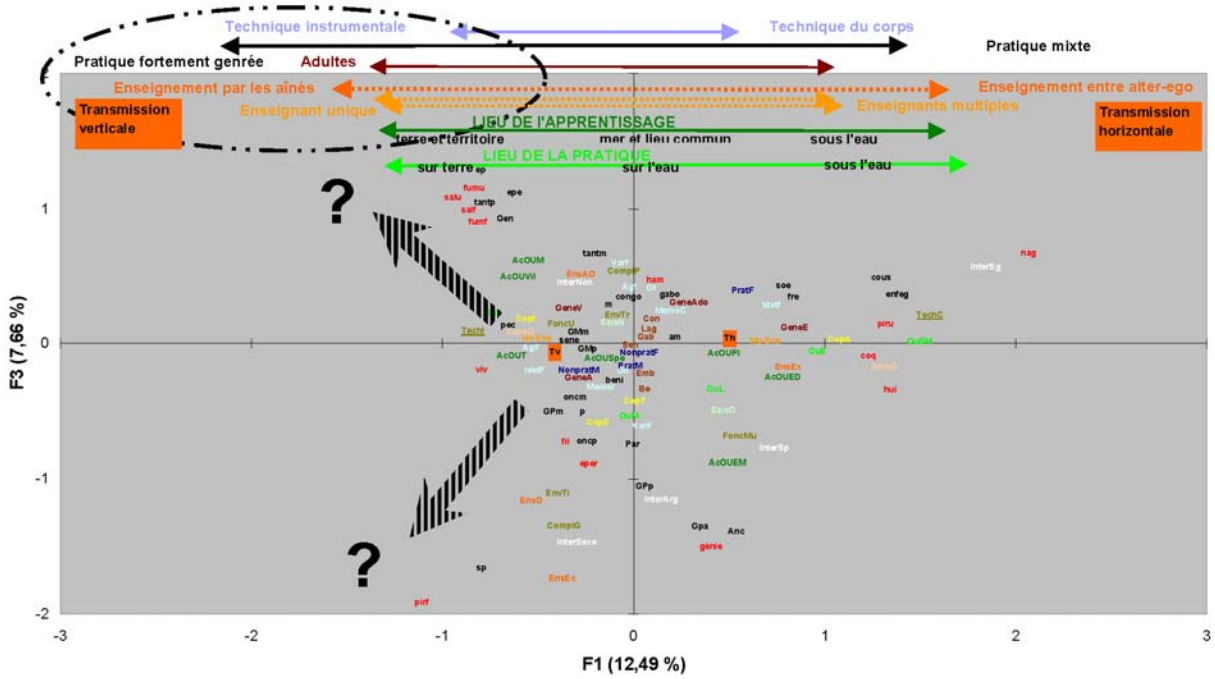


Figure 12c : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3
Illustration du questionnement sur la subdivision de la silhouette

De nouveau, notre regard est invité à se porter sur ce qui provoque cet écartement. Nous pouvons repérer que des variables contenant deux modalités opposées se retrouvent opposées le long de l'axe F3. Ainsi, la simplicité de l'objet (*ComplP*), sa fonctionnalité unique (*FoncU*) et son environnement technique périphérique réduit (*EnvTr*), s'opposent respectivement avec la complexité de l'objet (*ComplG*), sa fonctionnalité multiple (*FoncMu*) et son environnement technique périphérique important (*EnvTi*). Ce sont donc plusieurs caractéristiques du contexte technique, représentées par des points couleurs kaki, qui semblent être responsables de la forme du nuage et de l'ordonnancement des objets dans cette partie du graphique (Figure 12d).

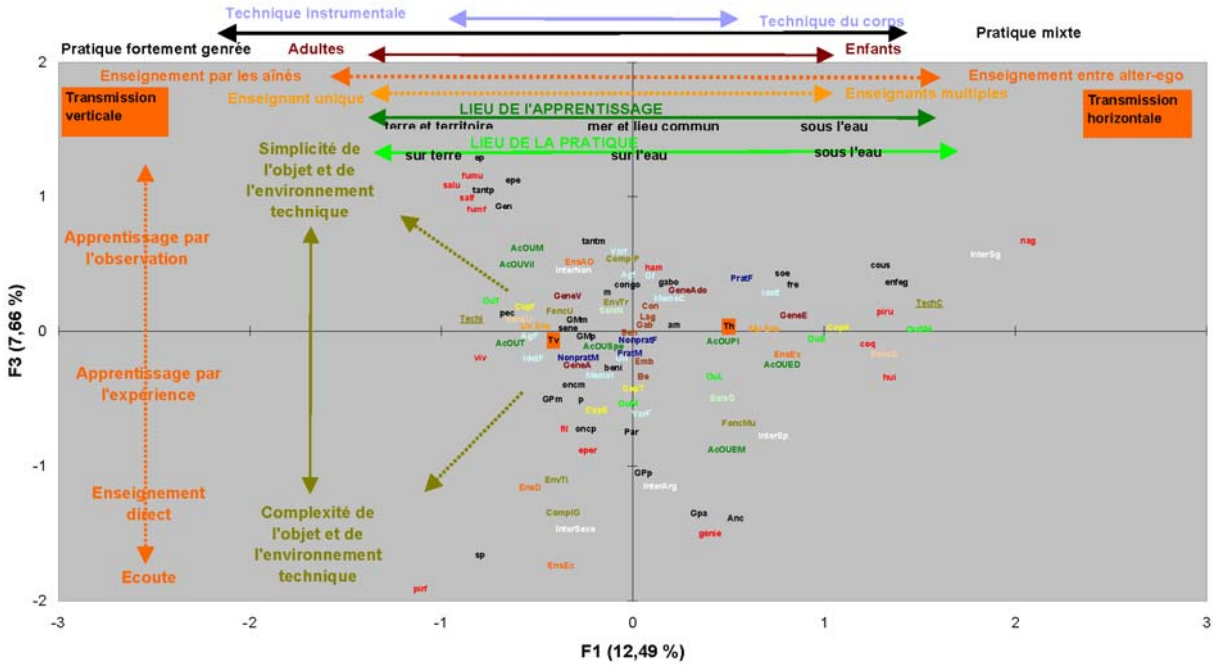


Figure 12d : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3 Annotations suggérées par l'axe 3

Le gradient orange le long de l'axe F3 (à gauche sur la figure 12d) rend compte de la dispersion des points illustratifs des modes de transmissions : apprentissage par l'observation (*EnsAO*), apprentissage par l'expérience (*EnsEx*), enseignement direct (*EnsD*) et écoute (*EnsEc*). Ce gradient se voit ainsi mis en parallèle avec le gradient kaki contrastant simplicité et complexité de l'objet et de son environnement.

En conclusion, l'analyse suggère que *certaines catégories de contexte influent de manière dissemblable sur les objets culturels*, sur les groupes, sur les communautés de pratiques, sur les types de savoirs et savoir-faire transmis. Elle inspire ensuite *des mises en relation parallèles entre les différentes modalités* caractérisant les contextes sociaux, écologiques, techniques et cosmologiques.

UN RETOUR AU TERRAIN NÉCESSAIRE

Le point fort des analyses factorielles est que les hypothèses qu'elles suggèrent permettent au chercheur d'ordonner ses données et l'incitent ensuite à construire d'autres analyses, voire d'autres enquêtes de terrain.

D'UNE ANALYSE RESTREINTE ET LOCALE À UNE ANALYSE PLUS LARGE

Aller au-delà des corrélations suggérées et poursuivre les démarches comparatives

Effectivement, les analyses factorielles suggèrent parfois des hypothèses de travail autres, non émises avant les missions de recherche, qui en conséquence nécessitent une relecture des carnets de terrain et quelquefois de manière plus exigeante un retour au terrain. Afin de conclure par exemple à une réelle corrélation entre les activités aquatiques, la transmission horizontale, le nombre important d'enseignants, et les techniques du corps, il faudrait observer si effectivement tous les autres objets culturels que l'on qualifie de techniques du corps présentent les mêmes caractéristiques ou non. Cela justifierait aussi un affinement des catégories de contextes créées pour l'analyse.[191]

Par ailleurs, les dernières figures que nous avons étudiées positionnent les points *Congolais*, *Gabonais*, *Sénégalais* et *Béninois* au centre. Les axes factoriels choisis, les plus explicatifs de la variabilité, n'ont pas mis en valeur le « caractère ethnique » pour structurer les savoirs. Il serait intéressant de se pencher plus intensément sur les disparités entre les populations, finalement non révélées par les premiers axes factoriels mais qui pourraient l'être par les axes suivants… Plus probablement, en raison de la hiérarchisation des axes factoriels, on peut provisoirement conclure que le fonctionnement de la transmission des savoirs ne dépend pas ou dépend peu de la nationalité des individus mais plutôt des contextes de la pratique et de l'apprentissage de l'objet étudié, ce que nous suggèrent ces premiers pas dans l'analyse factorielle.

Offrir de nouvelles possibilités au chercheur de terrain

À travers les quelques analyses présentées, je n'ai certainement pas mis à jour l'ensemble des relations et corrélations existantes, mais j'ai tenté d'extraire les plus évidentes, relations que je suis en conséquence à même de confronter à la réalité, exercice nécessaire dans le cadre d'une démarche test sur la mobilisation d'un nouvel outil. Les analyses factorielles m'ont ici permis de révéler des pistes pour structurer les savoirs et savoir-faire liés à une dizaine d'objets.

Le chercheur, s'il détient la capacité à prendre le recul nécessaire, a la possibilité de décrire et structurer ces interrelations sans l'assistance de l'outil analytique. En revanche, si l'étude porte sur des centaines d'objets, le repérage et la représentation organisée de ceux-ci se révèlent plus difficiles. Les analyses factorielles, grâce à leurs potentiels analytiques et exploratoires désormais établis, ouvrent la porte à une recherche beaucoup plus large traitant un plus grand nombre d'objets culturels et

[191] Pour ne pas en surcharger la lecture et pour atteindre rapidement notre but d'étude globale de ce qui structure la dynamique des savoirs, je n'ai pas créé de graphiques distincts pour chaque type de contexte étudié. Je tiens néanmoins à souligner que la démarche pourrait être intéressante car elle nous offrirait la possibilité de comparer les similarités et les disparités entre les objets en considérant seulement le contexte technique, puis seulement le contexte écologique, etc. Cette analyse plus fine et surtout très partitionnée aurait de l'intérêt essentiellement si nous travaillions sur plusieurs dizaines d'objets culturels, qui étant donné leur nombre, ne seraient pas aussi distincts les uns des autres de par leurs contextes d'apprentissage, comme les objets culturels phares choisis pour mon travail de thèse.

permettant de mieux caractériser les contextes de la pratique et de l'apprentissage. Un retour au terrain est donc important et j'espère en avoir l'opportunité pour prolonger les avancées dans ce domaine.

ZOOM SUR DEUX EXEMPLES

Des savoirs comme forme d'appropriation du territoire

D'après les analyses factorielles, les lieux de la pratique et de l'apprentissage semblent être parmi les éléments de contextes les plus structurants de l'organisation des savoirs. Il est donc probable que le caractère territorial ou non des objets culturels compte aussi pour structurer les données et influence la manière dont évolueront chacun des objets culturels. La territorialité de l'objet pourra donc avantageusement être évaluée lors de sa contextualisation. Comme le concluait Dominique Chlous-Ducharme à propos des savoirs des pêcheurs d'ormeaux, « *les savoirs participent à la construction de la légitimité de ces acteurs, ils sont une* ***forme d'appropriation symbolique*** *du territoire*. » (Chlous-Ducharme 2005). Cette catégorisation supplémentaire impulsée par les premières lectures des graphiques de mes analyses factorielles sera d'autant plus importante pour mon approche que les communautés avec lesquelles je travaille résident sur le littoral et vivent d'espaces nettement différents : un espace maritime commun, inaliénable, et un espace littoral lagunaire ou terrestre.

> « Si possession il y a, elle est *technique* et *cognitive* et se fonde non sur l'espace lui-même mais sur un capital de gestes, de savoirs, de mémoire… » (Dufour 1997)

Revenir sur la définition de la territorialité et classer les objets culturels en fonction de cet élément permettra peut-être un pas de plus dans la compréhension de la dynamique de savoirs. Un retour dans mes carnets de terrain pour caractériser plus précisément les objets culturels phares puis un retour sur le terrain pour disposer d'une quantité d'objets culturels suffisamment diversifiés pour être représentatifs sont donc à prévoir.

De la place du genre et de l'âge dans la pratique et l'apprentissage

D'après l'étude fondée sur les quelques objets culturels phares, nous pouvons remarquer qu'il semble que le caractère féminin ou masculin d'une communauté de pratique n'est pas ce qui structure le plus les savoirs et savoir-faire, mais plutôt le caractère « genré » ou non des activités : est-ce une pratique qui se réalise dans la mixité ou non ?

Dans les communautés avec lesquelles je travaille (et je crois que cela peut être généralisé à beaucoup d'autres communautés du Sud comme du Nord), pour que les enfants acquièrent les compétences nécessaires à l'accomplissement des tâches qui leur sont spécialement dévolues, ils sont souvent placés dans l'environnement de leur propre sexe. La communauté de pratique les accueille ainsi très jeunes : jeunes filles avec les femmes boucanant ou salant le poisson, jeunes garçons sur la plage auprès des hommes ramendant les filets ou hissant la pirogue sur le haut-de-plage. L'environnement d'apprentissage peut ainsi être déterminé très tôt en ce qui concerne certains objets culturels, ce qui avait déjà été remarqué dans d'autres sociétés (Pfeiffer & Butz 2005; Stoffle & Stoffle 2007; Whiting & Child 1953).

Ces conclusions nous invitent à multiplier et à diversifier les objets culturels étudiés en se concentrant sur le caractère masculin, féminin et mixte des communautés de pratique. En effet, du faible nombre d'objets culturels phares étudiés, il est aujourd'hui difficile d'affirmer que c'est le caractère mixte ou non mixte de l'activité qui structure l'ensemble des savoirs, et qui potentiellement influera sur sa sensibilité dynamique. Néanmoins, l'analyse factorielle faite sur une dizaine d'objets nous suggère cette éventualité.

De plus, au vu des analyses factorielles, l'intimité et la proximité sociale entre les individus, apprenants et enseignants, paraissent être aussi une dimension essentielle à l'apprentissage. Qu'un objet culturel s'acquiert par transmission horizontale ou verticale a été suggéré par l'analyse comme déterminant dans la description des corrélations. Ce qui s'apprend des anciens, des pères, des générations proches de soi ou de ses alter-ego est un critère de distinction des objets culturels très important.
Un questionnement plus ciblé sur le « comment apprenons-nous » et le « qu'apprenons-nous » des générations proches de nous, me vient à l'esprit. Mon libellé « *entre alter-ego* » pourrait judicieusement être redéfini en plusieurs libellés, à condition de travailler avec un nombre plus important d'objets : entre pairs du même âge, entre pairs de moins de deux ans de différence, de moins de 5 ans. Ils pourraient aussi être différenciés selon le niveau scolaire suivi. Avoir le même âge mais suivre une scolarité dans des niveaux différents n'est pas sans influencer la transmission de certains types de savoirs. *Les critères de caractérisation d'un objet, de sa pratique et de son apprentissage, pourront se multiplier si le nombre d'objets étudiés est augmenté, ce qui permettrait de se rapprocher de plus en plus d'une description globale de la réalité*.

Beaucoup d'idées de recherche que je ne peux toutes formaliser ici me sont suggérées par l'écriture de la thèse, par la construction, déconstruction et reconstruction de la problématique de recherche, par les éléments de réponse à celle-ci, mais aussi par les dizaines d'autres figures réalisées grâce aux analyses factorielles…

Néanmoins, je dois laisser temporairement toutes ces questions en suspens car la finalité de ma question de recherche aujourd'hui est d'appréhender ce qui fait, freine ou tempère les changements de savoirs et de savoir-faire. Mon propos ayant permis de spécifier que les analyses factorielles avaient un intéressant rôle d'exploration descriptive, je vais désormais intégrer les dernières données recueillies afin de considérer les changements constatés et relatés par mes informateurs.

DES JEUX DE FACTEURS ET DES JEUX D'INTERACTIONS FAÇONNANT DES SAVOIRS DYNAMIQUES

Les contextes définis au cours de la description des communautés en présence sur le littoral du Gabon, puis au fur et à mesure de l'étude des objets culturels, ne sont évidemment pas statiques mais dynamiques et influent en conséquence sur l'évolution des objets culturels.

NATURE ET RAISONS DES CHANGEMENTS CONSTATÉS

Au cours des entretiens, sept types de changements et dix-sept raisons expliquant ces changements ont été avancés par mes interlocuteurs. En plus de décrire les raisons explicatives des évolutions, la plupart des individus interviewés précisaient aussi les personnes qu'ils reconnaissaient comme étant à l'origine de ces changements (Béninois, Sénégalais, missionnaires, colons, etc.) : j'en ai listé dix.

DES CHANGEMENTS AFFECTANT LES OBJETS ET LES MODALITÉS DE LEUR TRANSMISSION

En transcrivant la totalité des discours des praticiens et non-praticiens, j'ai pu extraire méthodiquement les changements que chaque individu exprimait pour chacun des objets culturels choisis. J'ai ainsi défini en aval la nature des changements affectant la pratique, et surtout la nature des changements affectant les modalités de transmission des savoirs et savoir-faire portés par chaque objet, exemplaire d'un type de savoir.

La plupart de ces changements ont déjà été abordés lors de la description des dynamiques en début de ce chapitre :

- changement dans le genre des praticiens (ex : un objet culturel exclusivement féminin devient mixte) ;
- changement dans la relation à l'invisible (ex : un objet culturel géré par le monde invisible subit une modification) ;
- changement technique, mécanique (ex : un objet culturel est transformé dans sa conception ou son utilisation technique) ;
- changement de l'âge de praticiens (ex : une activité réservée aux adultes devient pratiquée par les enfants) ;
- changement de l'usage de la ressource (ex : un objet culturel existant pour l'autosubsistance devient objet de commerce) ;
- changement dans la relation aux autres humains (ex : un objet culturel est investi par d'autres individus qui sont de fait considérés autrement) ;

- changement dans l'intensité de la pratique (ex : un objet culturel est moins sollicité voire disparaît).

Nature du changement	Genre	Relation à l'invisible	Technique / Mécanique	Âge des praticiens	Usage de la ressource (autosubsistance, vente)	Relation aux autres humains	Diminution de la pratique
Code sur graphe	ChGenr	Chinv	ChTech	ChCA	ChEcon	ChRel	ChActi

DES RAISONS CONTEXTUELLES IDENTIFIÉES POUR EXPLIQUER LES MODIFICATIONS

Les changements peuvent être initiés par beaucoup de causes différentes, pouvant paraître évidentes ou dissimulées, incontournables ou insignifiantes au chercheur. Ce que les acteurs du littoral retiennent, ce sont les raisons des changements qu'ils ont eux-mêmes identifiées. C'est pourquoi par souci d'objectivité, mes analyses factorielles porteront de nouveau sur les éléments contenus dans les discours de mes informateurs, éléments qui peuvent toujours nous être apportés au travers d'entretiens, même si nous ne restons pas plusieurs années dans un même lieu au sein d'un même groupe.
Si l'opportunité de toujours réaliser de longs séjours dans chacune des communautés étudiées était donnée au chercheur, il lui serait possible d'appréhender à la fois plus globalement et plus précisément les modes de fonctionnement des individus composant le groupe, comme le mode de fonctionnement de la société, et de disposer d'un recul historique de quelques années voire quelques dizaines d'années. Ce genre d'ethnographie est nécessaire et je n'ai pas ici vocation à la remplacer, mais à la compléter. De plus, je crois que pour favoriser les démarches comparatives, nous devons améliorer nos outils d'analyses et nos méthodes de transcriptions, ce que je propose avec les analyses factorielles.

Aux lèvres de mes informateurs, 17 facteurs de changements ont été évoqués. Ce sont ces motifs avancés dans les discours que nous prendrons en compte pour le traitement de nos tableaux.

Raisons du changement	Animal	Argent	Augmentation de la ressource	Transgression des interdits	Capacités personnelles	Époque	Économie du temps et de l'effort	Augmentation de la qualité	Électricité
Code sur graphe	RaisAnim	RaisAr	RaisRes	RaisTrans	Raisperso	RaisEpo	RaisEff	RaisQua	RaisElec

Raisons du changement	Motorisation	Environnement physique	Génies	Loi	Matériau ou matériel nouveau	Migration	Concur-rence	Média (télé,radio,internet, téléphonie)
Code sur graphe	RaisMot	RaisPhys	RaisGeni	RaisLoi	RaisMat	RaisMig	Raiscon	RaisMed

Au-delà des raisons des changements, ce sont des individus, ou plutôt des groupes d'individus qui sont reconnus par mes informateurs pour avoir initié un changement, une évolution, par l'apport d'un nouveau matériau, l'utilisation d'un nouvel outil ou la diffusion d'une nouvelle manière de penser. Les individus sont énumérés dans les tableaux ci-dessous.

Personnes initiatrices du changement	Béninois	Sénégalais	Maliens	Nigérians	Gabonais
Code sur graphe	ChqBe	ChqSe	ChqMa	ChqNi	ChqGab

Personnes initiatrices du changement	colons	religieux	blancs investisseurs	hommes	femmes
Code sur graphe	ChqCo	ChqReli	ChqInv	ChqHo	ChqFe

UNE ILLUSTRATION DES CORRÉLATIONS ENTRE CHANGEMENTS ET CAUSES DE CEUX-CI

Suite à ces listes descriptives directement issues des discours de mes interlocuteurs, j'ai réalisé une nouvelle analyse factorielle simple afin de dégager les liens entre objets, changements et raisons des changements. Le long de l'axe F1 comme le long de l'axe F2, les points portant sur les changements sont très ramassés. En conséquence, j'ai choisi de porter mon attention sur l'axe F3 (figure 13).

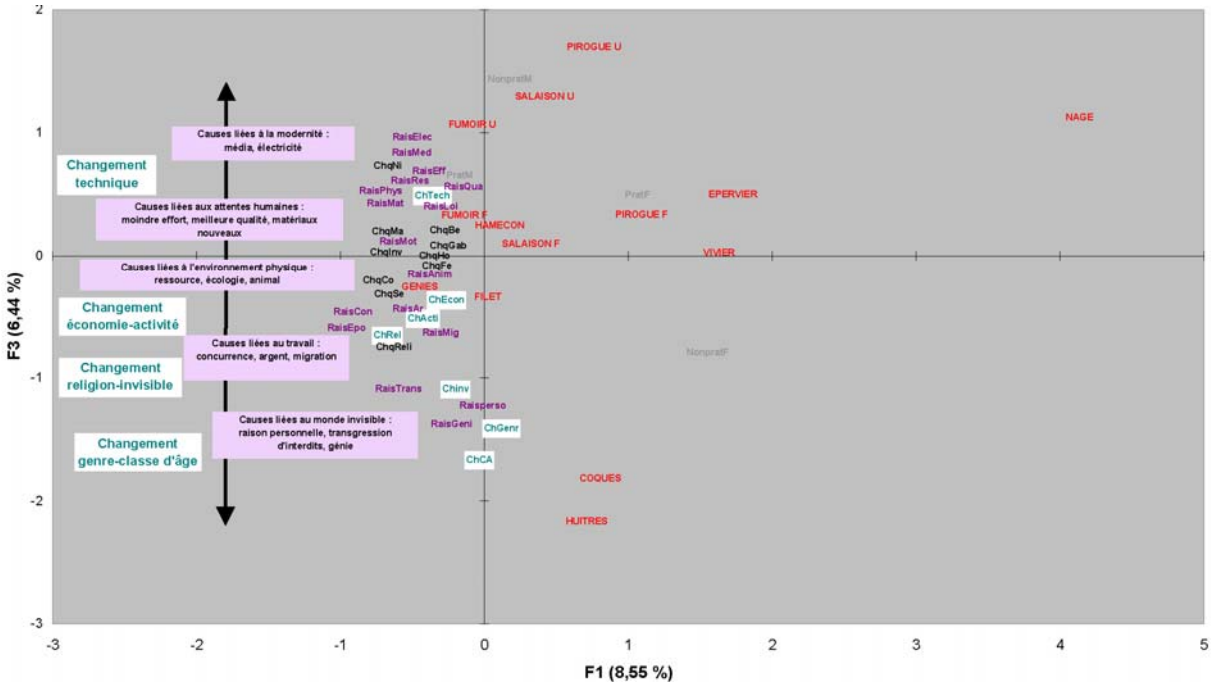


Figure 13 : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels – Changements et raisons des changements } selon l'axe F1 et F3

Le long de l'axe factoriel F3 de la figure 13 tenant compte uniquement des variables objets culturels, changements et raisons des changements, s'opère un intéressant étirement vertical des données se rapportant au changement. La disposition des nuages de points distinctement colorés me permet de suggérer plusieurs regroupements, m'amenant à assembler des types de changements d'une part (texte bleu sur fond blanc) et des causes de changements d'autre part (texte noir sur fond violet). Ensuite, changements et raisons des changements peuvent se mettre en vis-à-vis comme suit (figure 14) :

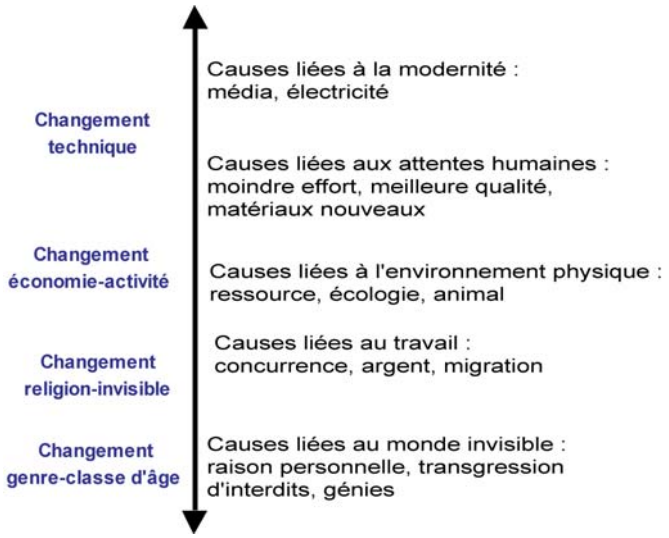


Figure 14 : Représentation schématique de la mise en parallèle des types de changements et des causes les ayant engendrés.

Les résultats de cette analyse factorielle permettent d'illustrer des liens de cause à effet, et de classer les objets selon la manière dont ceux-ci évoluent. Ces conclusions possibles à partir d'un travail basé sur dix objets le seraient également si nous travaillions sur une centaine d'objets culturels, et c'est là tout le potentiel des analyses factorielles. Le chercheur ne pose pas les premières hypothèses mais se les fait suggérer par l'analyse, ce qui permet de ne pas partir sur des idées reçues, et en conséquence de fausser l'analyse.

FACTEURS INFLUENÇANT DES JEUX DE MOUVEMENT ET DE NON-MOUVEMENT, D'EMPRUNT ET DE NON-EMPRUNT

Les parallèles dont je viens de rendre compte, entre changements et motifs des changements, complètent les analyses des contextes de la pratique et de l'apprentissage. Désormais, nous sommes donc face à une multiplicité de données à mettre en résonance.

FAIRE FACE À UNE MULTIPLICITÉ DE FACTEURS

Toutes les données accumulées, répertoriées et classées ont été intégralement intégrées dans le tableau Excel® que nous avons commencé à construire au début de ce troisième chapitre.
Pour chacun des objets, j'ai de plus évalué quelle était l'importance apparente du flux de l'objet entre les régions, j'ai estimé quelle était la visibilité des échanges entre les communautés, celle du

changement technique, celle de l'innovation. J'ai pesé le rythme du changement et j'ai notifié l'existence ou non d'une réversibilité.

Flux de l'objet		*Échanges entre communautés*			*Changement technique*		
fort	faible	forts et visibles	présents mais peu visibles	absents (non constatés)	visible	peu visible	absent
FluF	Fluf	EchF	Echf	EchAb	ChTV	ChTv	ChTAb

Rapport à l'innovation				*Rythme de changement*		*Type de changement*	
innovation forte	rétention forte	innovation personnelle	innovation diffusée	brutal	lent	réversible	irréversible
InoF	InoB	InoP	Inodiff	RyB	Ryb	TypeR	TypeIr

Les nouvelles enquêtes sur les évolutions sont aussi intégrées dans notre tableau de données qui désormais contient 157 colonnes, offrant le détail des objets culturels, des provenances des interviewés, des enseignants investis, des contextes sociaux, techniques, écologiques et cosmologiques définis, des modalités de la transmission des savoirs, auxquels s'ajoutent les changements constatés : la nature du changement, les raisons du changement, les personnes provoquant le changement, les mouvements, échanges et innovations constatés.
Face à cette quantité de données, devant ce tableau non intelligible d'un seul regard, les AFC se justifient pleinement. Elle vont nous permettre de visualiser les liens et les différences entre les types d'objets, supports de savoir, et toutes les autres caractéristiques définies.

EXTRAIRE DES PARALLÈLES ENTRE CONTEXTES ET CHANGEMENTS

Les graphiques précédemment réalisés ont permis de déceler des groupements au sein des communautés de pratique et de réfléchir aux gradients mis au jour par les analyses factorielles.

Pour ne pas assommer le lecteur non habitué aux analyses factorielles mais pour réussir néanmoins à le familiariser à la lecture des graphiques, j'ai progressivement complexifié les graphiques, en multipliant le nombre de colonnes de mon tableau et donc le nombre de variables prises en compte dans l'analyse : étude des objets culturels par les termes employés pour décrire leur apprentissage, puis caractérisation des interviewés et des enseignants, et définition des contextes au sein desquels s'expriment les objets culturels phares. Ces trois étapes mettant à profit les analyses factorielles m'ont permis de rendre compte de l'intérêt de cette méthode et des graphiques illustratifs et exploratoires qu'elles conduisent à construire. Enfin, après avoir collecté, répertorié et classé les éléments dynamiques des dernières décennies, j'ai pu mettre à jour des corrélations apparentes entre les changements et les raisons de ces changements.

Il est désormais temps d'optimiser le potentiel des analyses factorielles et de présenter les résultats graphiques du traitement global de toutes les données collectées : individus investis dans la transmission, contextes sociaux, techniques, écologiques et cosmologiques, changements et raisons des changements.[192]

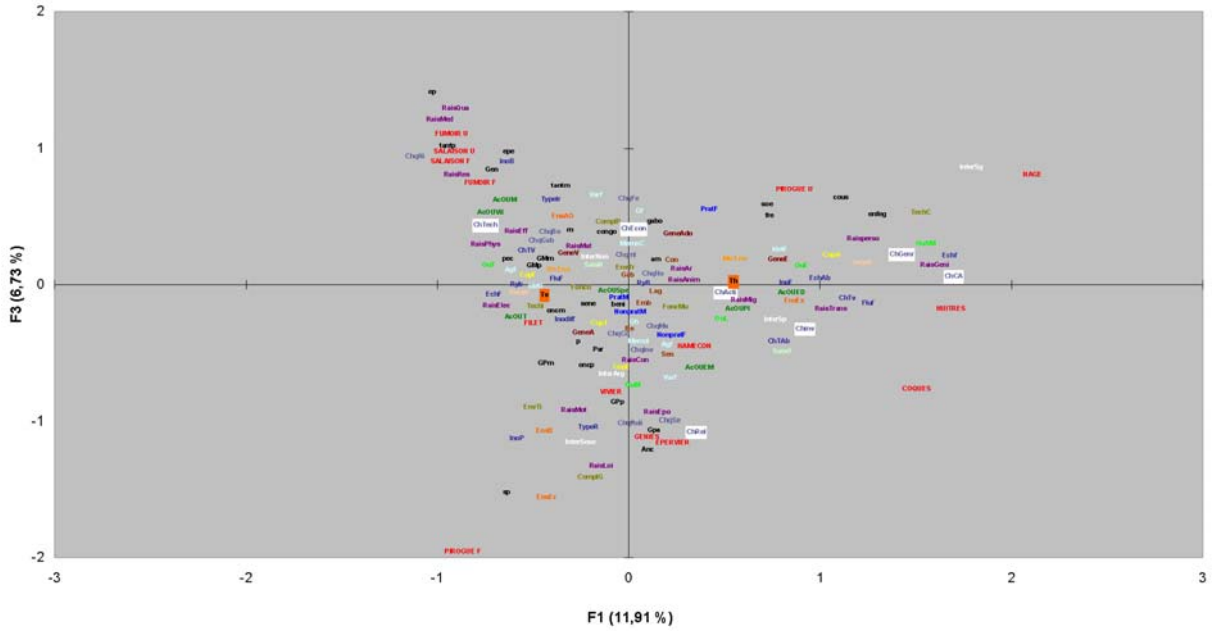


Figure 15 : Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances
de l'ensemble des données collectées

Les traitements permis par les analyses factorielles m'offrent, avec le graphique ci-dessus (figure 15) une illustration de la disparité et de la similarité entre objets culturels, entre contextes, entre modalités de transmission de savoirs, entre changements, etc.

Mettons désormais en vis-à-vis le graphique de l'AFC ne tenant pas compte de l'évolution des objets culturels et des modalités de leur transmission, avec le graphique de l'AFC complète, afin de comparer les deux analyses (figure 16).[193]

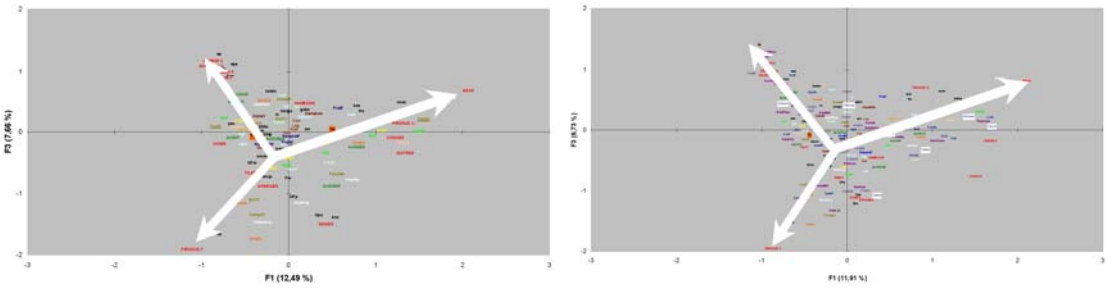


Figure 16 : Mise en parallèle des deux graphiques de l'AFC
à gauche : AFC sans les changements et raisons des changements / à droite : AFC complète

[192] Je rappelle que les graphiques en format A4, plus lisibles, sont regroupés dans l'annexe 17.

[193] Afin d'être en mesure de comparer les deux analyses, j'ai nécessairement choisi de construire ce nouveau graphique selon le même plan factoriel que celui de l'AFC ayant pris en compte toutes mes données hormis les changements et les raisons des changements. Le choix des axes est donc toujours basé sur le choix du plan le plus intéressant à étudier.

Nous pouvons constater que la répartition des points est assez similaire sur les deux graphes, que l'on inclue ou non dans l'analyse ce qui concerne les changements (nature des changements, raisons des changements, personnes provoquant le changement, mouvements, échanges et innovation).

De la similarité des résultats entre ces deux analyses, de la similarité de la répartition des points, nous pouvons déduire que les variables de changement non prises en compte dans l'analyse du second graphe n'apportent presque pas d'informations supplémentaires à l'analyse factorielle (selon les axes F1 et F3). Ces variables de changement paraissent donc fortement corrélées à l'ensemble des autres variables, c'est à dire aux contextes de formation et d'acquisition des savoirs et savoir-faire : contextes humain, technique, écologique et cosmologique.

En d'autres termes, la mise en parallèle des deux analyses factorielles suggère que *les changements affectant les objets culturels et les modalités de leur transmission sont directement liés à l'objet lui-même, au type de savoir dont il est le support, type de savoir caractérisé par les contextes que nous avons définis*. Chaque type de savoir semble ainsi sensible aux mêmes types de facteurs ; les changements qui l'affectent sont initiés par les mêmes modifications de contexte.

La figure 17 ci-dessous présente une possibilité d'interprétation de la répartition des points concernant les données relatives aux changements. Les gradients décelés précédemment y sont également spécifiés.

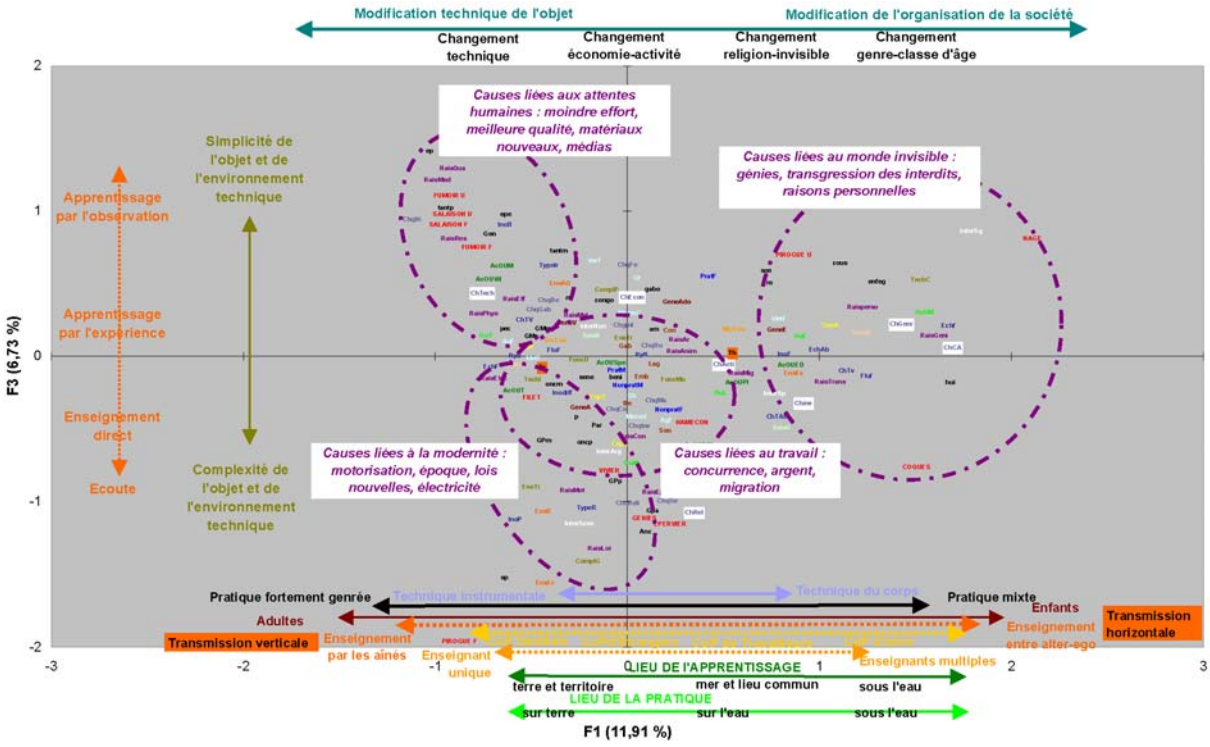


Figure 17 : Graphique annoté de l'Analyse Factorielle des Correspondances de l'ensemble des données collectées

Les formes proposées en pointillés violets regroupent des objets culturels dont les causes de changements sont relativement similaires. Les tracés de ces groupes ne sont pas évidents mais donnent une idée des chemins de réflexion vers lesquels peut nous orienter l'AFC. Bien que je sois ici très limitée dans mes tentatives d'interprétation du fait du faible nombre d'objets culturels étudiés, l'analyse factorielle suggère, le long de l'axe F1, l'existence d'un lien entre le gradient {modification technique de l'objet / modification de l'organisation de la société} (double-flèche turquoise en haut du graphique) et les oppositions proposées lors de l'étude des précédentes figures (doubles-flèches en bas du graphique) {transmission verticale / transmission horizontale} // {objet important dans le quotidien des adultes / objet important dans le quotidien des enfants} // {technique instrumentale // technique du corps}, etc.

Ces parallèles suggérés ont vocation à compléter les conclusions avancées par les auteurs (Acerbi, Cavalli-Sforza, Gulgielmino, Hewlett, Parisi, etc.) qui proposent des liens entre les modes de transmission (verticale et horizontale) et les tendances évolutives. Selon ces chercheurs, ce qui est transmis de manière verticale (de père en fils par exemple) a plutôt tendance à être transformé très lentement alors que ce qui est transmis de manière horizontale (entre pairs) peut évoluer très rapidement. Sur la figure 17, *RyB*, correspondant à un rythme de changement brutal, est plutôt associé à la transmission horizontale ; *Ryb*, correspondant à un rythme de changement lent, est plutôt associé à la transmission verticale, ce qui tend à conforter les affirmations de Hewlett et Cavalli-Sforza.
Mon étude permet de plus d'associer des types de savoirs plus finement décrits (pas uniquement par le mode de transmission culturelle mais aussi par les contextes de la pratique et de l'apprentissage) à des tendances évolutives. Cependant, pour que ce but soit complètement atteint, il sera nécessaire de multiplier le nombre d'objet culturels étudiés.

ÉMETTRE DES HYPOTHÈSES QUANT À L'ÉVOLUTION POSSIBLE D'AUTRES OBJETS

L'avantage des analyses factorielles, c'est qu'en élargissant les enquêtes à un nombre plus important d'objets culturels, il sera possible d'être plus exhaustif et précis dans la description de ces objets, de leurs modalités d'apprentissage et des évolutions passées et en cours. Cela permettra, j'espère, d'offrir une description plus complète et plus juste de la réalité et pourra de plus favoriser la mise au jour d'hypothèses quant à l'évolution possible d'autres objets culturels.
En effet, les analyses factorielles possèdent un autre atout : il est possible d'y intégrer de nouveaux objets n'agissant pas sur le calcul des axes factoriels et n'affectant donc pas la construction du plan factoriel. Ce sont des variables supplémentaires (passives), dont les coordonnées sont calculées en fonction des axes factoriels existants.

Ainsi, moyennant une enquête portant sur un objet nouveau, pour lequel l'enquêteur peut collecter toutes les données permettant de caractériser l'objet, ses contextes de pratique et d'apprentissage, et pour lequel il est possible d'identifier les individus reconnus comme transmettant le savoir qui y est lié, il sera possible d'ajouter colonnes et lignes supplémentaires afin de positionner le nouvel objet culturel sur le graphe. Le point correspondant sera positionné automatiquement sur le graphe, en fonction des corrélations des nouvelles variables (passives) avec celles (actives)[194] qui ont été soumises à l'analyse et ont fait l'objet du calcul des axes factoriels.
Ainsi, suivant le groupe d'objets culturels phares qu'il rejoindra sur le graphe, on pourra supposer que ce nouvel objet aura tendance à suivre une évolution similaire à celle du groupe d'objets déjà étudiés. Les changements qui l'affecteront seront plutôt comparables à ceux des autres objets « proches » sur le graphe. Il sera donc sensible aux mêmes facteurs internes et externes initiateurs de changement, qui le conduiront aux mêmes évolutions dans sa pratique et dans les modalités de son apprentissage.

Pour que ces hypothèses soient acceptables, le nombre d'objets culturels phares de l'étude préliminaire devra être plus important, afin que la plupart des cas de figures soient déjà représentés sur le graphique. Ce ne seront bien entendu pas des vérités (on ne prédit pas l'avenir), mais des hypothèses sur des tendances d'évolutions plus probables que d'autres… un premier pas vers une meilleure compréhension des dynamiques culturelles en cours et à venir.

[194] Les variables actives sont celles que j'ai utilisées pour réaliser tous les graphiques qui illustrent mon propos.

J'ai débuté ce troisième et dernier chapitre en mettant à jour des dynamiques culturelles exemplaires issues du croisement des éléments constitutifs du « catalogue » d'objets culturels phares. Les communautés du littoral de la Nyanga se sont ainsi faites écho, à travers leurs savoirs, leurs savoir-faire, les échanges qu'elles ont construits, les changements qui les ont affectées suite aux modifications de leurs environnements écologiques, techniques, sociaux et cosmologiques.
Ce croisement de données a mis en lumière l'incroyable capacité que les hommes ont de changer, de s'adapter, de faire face à des contextes mouvants. Il nous a offert un premier pas vers la compréhension des dynamiques culturelles, mais a aussi mis en lumière les difficultés que nous rencontrions à appréhender ce qui fait la dynamique des savoirs, inhérentes à la complexité de chaque communauté, de chaque objet culturel et des contextes qui les voient s'exprimer.

Solliciter un nouvel outil m'est alors apparu indispensable pour tenter de « démêler » comment s'organise la dynamique des savoirs. Grâce à l'assistance des analyses factorielles des correspondances, les termes employés par les praticiens et les non praticiens pour décrire leur apprentissage ont permis de regrouper certains objets et d'en isoler d'autres pour leur singularité. Des discours des praticiens, j'ai pu extraire et classer les types changements selon leur nature, les personnes les impulsant et les divers facteurs internes et externes initiateurs de ces changements. Enfin, la mise en résonance des contextes de la pratique et de l'apprentissage finement définis et des éléments descriptifs de leur évolution, ont révélé des tendances évolutives propres à chaque type de savoir, qui pourraient notamment se révéler très intéressantes pour déterminer les évolutions possibles d'un objet culturel non encore documenté.

Le fait d'avoir choisi des objets saillants, très distincts les uns des autres, génère des graphiques illustrant certaines évidences… De ces évidences, nous pouvons conclure que les AFC sont en adéquation avec la réalité. Les analyses faites avec ces objets nettement différents sont vraisemblables et justifient donc de l'utilisation de l'outil pour étudier l'évolution des modalités de transmission des savoirs et savoir-faire.
Cette avancée notoire nous encourage à tenter l'aventure avec un nombre d'objets culturels bien plus important. Nous pourrons ainsi intégrer dans l'analyse des objets entre lesquels les différences sont moins nettes : l'AFC nous permettra alors de les distinguer les uns des autres, dans leur constitution et dans les modalités de transmission qui les caractérisent.
Le cheminement accompli nous incite également à approfondir la contextualisation des objets culturels, à mieux détailler les modalités de transmission des savoirs, les processus en jeu, ce qui permettra de faire entrer en synergie un plus grand nombre de données, et justifiera alors pleinement l'utilisation des analyses factorielles pour approfondir la question de la dynamique culturelle.

CONCLUSION GÉNÉRALE

« L'acquisition personnelle de savoir-faire, à la fois dans la pêche et dans le travail ethnographique, ne signifie pas l'intégration mécanique d'un corpus de connaissance mais plutôt une interaction active du sujet avec un environnement. » (Pálsson 1994)

Aujourd'hui, la conservation des espaces et des espèces est affichée comme une préoccupation internationale, qui doit s'appliquer à l'échelle locale et qui est sensée considérer chaque contexte culturel, en tenant compte des concepts de gestion et d'utilisation durable des ressources. L'article 8j de la Convention de la diversité biologique, cité en introduction, stipule dès 1992 que les connaissances, les innovations et les pratiques des communautés autochtones et locales doivent être considérées. Pour que cela soit possible, il est indispensable de les identifier et de les comprendre autant que faire se peut. Cette compréhension passe non seulement par une description des objets culturels, mais aussi par une bonne appréhension du fonctionnement de la transmission des savoirs et des savoir-faire dont ils sont le support.

Mon travail de recherche a été mené dans ce sens. Il apporte plusieurs éléments à la compréhension des relations qu'entretiennent les hommes avec leur environnement, des interrelations que les individus de différentes communautés, rassemblés dans un même espace, construisent entre eux, et enfin des processus dynamiques de la transmission qui caractérisent spécifiquement chaque type de savoir et de savoir-faire.

Les espaces littoraux sont, plus particulièrement aujourd'hui, au cœur des problématiques de gestion tant écologiques qu'humaines. Les contextes de sur-pêche, de diminution constante des stocks, de réglementation croissante, de conflits et de compétitions entre pêcheurs artisanaux locaux et pêcheurs industriels font de la pêche un domaine où se pose avec acuité la dialectique global/local. Ces raisons m'ont poussée à m'intéresser à ces écosystèmes. De plus, les aires marines protégées se multiplient dans différentes zones du globe. Le statut des milieux maritimes et des ressources communes qui s'y trouvent rendent ces espaces moins évidents à appréhender et à gérer que les espaces terrestres délimités pour lesquels les propriétaires sont reconnus ; il est donc d'autant plus important de multiplier les études à leur sujet (Campredon & Cuq 2001; Diegues 2008; Stoffle & Stoffle 2007).

Mes apports en terme de connaissance des communautés littorales d'une part, et des dynamiques culturelles qui s'y jouent d'autre part, ont été possibles en mobilisant diverses disciplines. Les dernières avancées suggérées par les analyses factorielles, ne doivent pas faire oublier l'ensemble du cheminement réalisé (et du matériau accumulé) pour mieux comprendre les relations entretenues entre les hommes et le littoral, ainsi que les comportements divers face aux sollicitations internes et externes.
Je propose avec ce travail de recherche la mise en place d'une nouvelle manière d'approcher la dynamique des savoirs : par un regard ethnoécologique progressif doublé d'une démarche analytique moins dépendante de nos *a priori* culturels et de nos seules intuitions.

UNE ÉCHELLE D'OBSERVATION ET DE QUESTIONNEMENT

J'ai adopté une démarche progressive, dans laquelle se sont succédé une étude globale des communautés partageant un même système littoral et des relations qu'elles entretiennent avec leur environnement, puis une étude fine systématique des objets culturels phares. Ce double regard m'a conduite à la mise au jour de dynamiques culturelles, non seulement propres à chaque communauté, mais aussi entre les communautés. Cette démarche souligne l'intérêt d'une lecture à différents niveaux de l'organisation des communautés et des dynamiques d'évolution qui s'y jouent :

- une vision étendue, effectuée via la mise en perspective des communautés de la Nyanga par rapport à l'ensemble des communautés littorales du Gabon ;
- une vision régionale, offerte par l'observation des communautés autochtones et migrantes de la Haute et Basse-Banio et des échanges et interactions diverses qui se construisent entre elles ;
- une vision ciblée, permise par l'observation fine d'objets culturels phares et l'analyse des discours qu'ils génèrent chez les praticiens et les non-praticiens. Cette vision ciblée reste néanmoins comparative et globalisante puisque je ne me suis pas questionnée sur un seul objet culturel, mais sur une série d'objets choisis pour leur représentativité.

UN ESPACE OÙ VIVENT DES COMMUNAUTÉS AUTOCHTONES ET MIGRANTES

D'UNE PROSPECTION NATIONALE À UNE ÉTUDE RÉGIONALE

La prospection sur l'ensemble du littoral a d'abord permis de disposer d'une image étendue de la disposition des communautés littorales du Gabon, puis elle a aussi permis de déceler les liens qui unissaient des groupes *a priori* isolés les uns des autres. Des échanges de personnes, d'informations et d'outils existent : ils sont réguliers ou épisodiques, temporaires ou définitifs, et ils ont, à leurs échelles respectives, des répercussions sur l'organisation des sociétés et la structuration du réseau littoral. Mon travail prospectif a ainsi pu faire état d'une organisation à l'échelle nationale, des communautés gabonaises d'une part, des groupes de migrants d'autre part, ainsi que des interrelations qui s'y tissent.
De cette prospection, s'est dessinée la nécessité de travailler dans un espace pluriculturel restreint, non à Libreville ou Port-Gentil, villes où beaucoup d'éléments s'enchevêtrent, où les influences internes comme externes sont difficiles à identifier et à dissocier, non sur un espace où une grande quantité de communautés cohabitent, mais dans un milieu où trois types de communautés principales sont amenées à construire ensemble leur espace de vie. Le Bassin de la Haute et Basse-Banio facilitait l'observation des dynamiques culturelles par la présence de ces trois communautés d'effectif « raisonnable », partageant un même lieu de vie. Celles-ci sont en effet appelées à se trouver quotidiennement face à un Autre, à des Autres, face à leurs savoirs, leurs savoir-faire, leurs manières de percevoir et de concevoir éventuellement différentes. Les individus et les communautés sont ainsi

invités à transformer certains de leurs objets culturels ou à choisir de ne pas en modifier d'autres, pour des raisons techniques et identitaires que je me suis essayée à identifier.

L'INTER-CULTURALITÉ COMME SUPPORT DE L'IDENTIFICATION D'UN PANEL DE DYNAMIQUES

Bien que par l'étude des analyses factorielles, je n'aie pas mis au jour l'importance des cultures différentes dans la structuration des savoirs et des savoir-faire propres à la zone d'étude, l'inter-culturalité passée et actuelle a largement servi à construire mon propos. Je n'ai pas effectué un travail comparatif spécifique entre les communautés mais je me suis attachée à saisir les interactions qu'elles entretenaient entre elles et qui parfois étaient responsables des choix de changement et de non-changement propres à chaque objet culturel.

Le littoral de la Nyanga a été véritablement un lieu propice à l'étude et à l'identification de changements car il a été influencé au cours de son histoire par des cultures d'Europe (colonisation puis établissement d'entreprises pétrolières et forestières), des cultures migrantes d'Afrique de l'Ouest, surtout composées de pêcheurs et de commerçants, puis par des communautés du Congo limitrophe. Les communautés qui cohabitent aujourd'hui, autochtones comme migrantes, font ainsi face depuis des dizaines, voire des centaines d'années, à une grande variété de changements de contextes dus à des facteurs externes.

En mettant en vis-à-vis les savoirs et les pratiques des Béninois, des Sénégalais et des Gabonais, et les changements qui se sont opérés pour chacun d'eux, j'ai pu discerner des mécanismes de transmission de savoirs et leurs évolutions variées, grâce à l'analyse de chaque communauté d'une part et du complexe pluriculturel formé par les trois sociétés d'autre part.

LE DISCOURS DES ACTEURS LOCAUX COMME APPUI À LA RÉFLEXION

Conduire le lecteur au sein de l'espace où vivent les populations sur lesquelles se construit la réflexion, où l'ethnologue a partagé des expériences, a observé, consigné et organisé ses observations, est essentiel. Le lecteur doit à mon sens pouvoir se sentir en présence des informateurs pour mieux apprécier leurs quotidiens. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai sollicité les propos exacts de mes interlocuteurs.

Bien qu'ayant réalisé un important travail d'observation lors de mes terrains, j'ai donc choisi de prêter une grande attention à la retranscription des discours tenus par les locaux. Je souhaite appréhender ce qui fait la dynamique des savoirs et des savoir-faire et c'est je crois aux travers des mots, des ressentis des acteurs de cette dynamique, que peut être puisée beaucoup de matière à comprendre. Le témoignage suivant m'a confirmé qu'il était aussi important pour mes interlocuteurs que je me repose spécialement sur leurs propos, sur leur vécu.

> « Je ne peux pas dire quelque chose qu'on nous disait, il est préférable de dire quelque chose que moi-même j'ai vécu. L'histoire que tu as vécue de tes yeux c'est cette histoire là que tu peux raconter à l'autre ; comme ça, si elle va quelque part, et qu'elle raconte l'histoire à

> d'autres vieux, ils pourront te dire que oui, c'est la bonne information. (…) Je serai reconnu : oui c'est N.S. qui t'a donné l'information et il l'a vécu de lui-même. Moi, je dois toujours dire les choses que moi-même j'ai vues, j'ai vécues. Ce que mon père disait, ce que mes oncles disaient, ce que ma mère disait, c'est ça que je peux redire à mes enfants ou aux gens qui peuvent être intéressés par l'histoire du village. Si quelqu'un me demande, je lui réponds exactement. Si c'est un membre de la famille qui veut cette connaissance de la famille, il arrive il paie le vin et je lui dis exactement comment est la famille, s'il a un bon cœur comme il peut retenir beaucoup de choses ; ou à défaut il pourra peut-être écrire ça. Car c'est difficile que quelqu'un puisse retenir ça s'il n'écrit pas. » (Homme vili de 91 ans, Mayumba, 2005)

Parce que la transmission des connaissances ne s'estime pas seulement par l'observation et la participation au quotidien des familles, parce que ces moments passés à accompagner les communautés peuvent être très différents selon les lieux et les chercheurs, un travail sur les discours des praticiens et des non-praticiens facilite les comparaisons entre les enquêtes déjà menées et celles à venir. De plus, lorsque mon informateur prend le temps de verbaliser, il s'opère en lui une réflexivité qui lui permet de prendre du recul et de produire une certaine objectivation de ses pratiques et son apprentissage.

C'est en couplant les enquêtes directives et semi-directives et le temps partagé avec les habitants de la zone d'étude qu'a pu se construire le travail que vous venez de lire et c'est ainsi qu'il faut, je crois, envisager les travaux alimentant cette réflexion.

DES OBJETS ET DES SOCIÉTÉS À CONTEXTUALISER FINEMENT

Bien que le domaine de mes recherches soit très large, car il touche à l'ensemble des relations que les communautés entretiennent avec leur environnement, j'ai entrepris, pour répondre à mon questionnement sur le fonctionnement de la dynamique des savoirs, de travailler plus spécifiquement sur une sélection d'objets culturels, que j'ai qualifiés de « phares ».

ITINÉRAIRE D'UNE RÉFLEXION

Lors de mes terrains de recherche, j'aurais pu en m'attachant à la description et à l'analyse d'un seul objet culturel, être réellement exhaustive sur l'ensemble des chaînes opératoires qui le caractérisent, qu'il s'agisse du système de constitution des savoirs liés à cet objet, de son système de fabrication, d'utilisation, de consommation et de mise au rebut ou recyclage. Ce type de travail est souvent réalisé en ethnologie et il est nécessaire. J'ai été plusieurs fois tentée de réorienter mon sujet pour surmonter mon insatisfaction chronique : pas assez de temps pour aller au fond de cette thématique, pour comprendre l'intégralité de cette dimension, pour assurer un regard exhaustif sur chacun des objets et des interactions qu'ils suggèrent, etc.

À une échelle plus restreinte et avec une grande précision, une thèse récemment soutenue au sein de l'équipe à laquelle j'appartiens (Martin 2007) s'est justement penchée sur les différentes étapes d'acquisition d'un savoir-faire, la taille de pierre, et a mobilisé très habilement psychologie culturelle,

anthropologie cognitive et psychologie évolutionniste. L'auteure y déduit notamment que les habiletés comportementales précèdent les habiletés posturo-motrices et cognitives, qu'elles entraînent ces dernières dans leur sillage. Cette recherche découle d'un travail sur une seule communauté de pratique spécifique mettant en scène la taille de pierre. Elle a nourri ma réflexion sur le fonctionnement de la transmission des savoirs, mais afin d'approcher et d'appréhender plus globalement la dynamique de changement et de non-changement au sein d'un espace pluriculturel, il m'a fallu choisir une échelle d'observation plus étendue, spatialement comme socialement.

Avec cette échelle d'observation, bien que nécessairement limitée par le nombre restreint d'objets culturels phares choisis, mais englobante par le pouvoir représentatif du système de savoirs que les objets incarnent, s'est ajoutée parallèlement une masse importante de bibliographie à considérer, d'autant que je ne travaillais pas sur une seule société mais sur plusieurs. Malgré ces contraintes, après de nombreuses réflexions, doutes et hésitations, il s'est avéré évident que contourner ces diverses difficultés aboutirait à un changement complet de problématique et à une impossibilité d'accéder à une meilleure compréhension globale de la manière dont les populations acquièrent, emploient, et partagent leurs savoirs et savoir-faire.

La problématique de ma recherche a alors nécessité la conjugaison d'échelles d'observation et d'analyse. Un regard très étendu pour situer la portion de littoral étudié au sein de la côte du pays, un regard relativement large (les activités de subsistance de chaque communauté et l'espace commun qui se construit) et un regard très ciblé (la pirogue au sein des trois communautés) permettent une délimitation plus nette et plus simple du sujet, mais ne permettent pas d'explorer ce qui structure les savoirs et savoir-faire des communautés littorales. C'est à la frontière de ces échelles d'observation que peut se produire la réflexion que j'ai entendu mener sur la dynamique des savoirs, sur l'appréhension des processus de transmission passés, actuels et en transformation.

DES COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE ET DES OBJETS CULTURELS PHARES À CONTEXTUALISER

Je me suis engagée dans le choix d'objets culturels phares ayant vocation à éclairer tout un système de savoirs et de savoir-faire dont ils sont le support, parce que le fond de ma recherche repose sur la mise en évidence de ce qui différencie le plus des objets culturels et fait que les modalités de transmission sont différentes et sont différemment affectées par des facteurs internes et externes à la communauté.

Considérer un ensemble d'objets très différents et envisager leur comparaison, exige une contextualisation méthodique de ce qui les caractérise, et donc la réalisation en amont de questionnaires systématiques dans le but d'en extraire : la liste des enseignants investis dans l'apprentissage de chacun des objets pour chacun des interviewés (âge, sexe, nationalité, lieu de vie étant déclinés), les caractéristiques des contextes sociaux, techniques, écologiques et cosmologiques, et les descriptions des modalités de transmission des connaissances. Chaque objet devait servir à mettre en évidence des éléments de constitution et d'évolution distincts. Grâce à ces choix, j'ai pu

identifier, au sein de chacun des contextes, des changements minimes ou importants qui peuvent entraîner des répercussions sur les savoirs et savoir-faire ainsi que sur leurs modalités de transmission.

Les éléments de détail de chaque type de contexte que j'ai identifié se veulent être une base de travail pour des recherches, portant sur d'autres objets dans ce même espace littoral et en d'autres lieux ; ils devront néanmoins être judicieusement réajustés pour contextualiser, à chaque fois, le plus justement possible, les objets et les sociétés étudiés tout en permettant des démarches comparatives.
Le concept de communauté de pratique (CoP) est à mon sens fort utile, notamment par le fait qu'il demande de considérer les acteurs depuis leur statut de nouveau-venu jusqu'à leur statut d'expert (Lave 1982; Lave & Wenger 1991). La CoP n'est pas une forme d'apprentissage mais un point de vue analytique qui permet de percevoir les participants à leurs différents degrés de participation[195]. Bien que n'ayant été mobilisé que partiellement dans le corps écrit de mon travail, le concept de communauté de pratique m'a suggéré, pendant la construction de ma recherche, de mieux définir les praticiens selon chaque degré ; il m'a permis de me positionner plus justement en tant qu'observateur de la formation, de l'acquisition et de la transmission des savoirs. Il est en conséquence souhaitable que ce point de vue analytique soit considéré dans les études à venir sur la dynamique des savoirs.

DE L'ÉVALUATION DES CONTEXTES À LA DÉFINITION DES CHANGEMENTS

Après ces contextualisations des objets culturels phares et des communautés qui les font vivre, j'ai intégré à mon analyse la nature des changements constatés et les raisons invoquées de ces changements. Grâce à la grande attention portée sur le choix des objets culturels phares aux contextes nettement différents au sein de cultures ayant subi diverses invitations au changement, ma recherche révèle une grande diversité dans les types d'évolutions des objets et des fonctionnements des communautés de pratique.
Certains changements de contexte sont apparus plus impliqués dans l'évolution des savoirs portés par tel ou tel objet culturel phare. Cependant, c'est généralement en relation ou en réaction à un ensemble de variations de contextes, que se profilent une ou plusieurs modifications des savoirs et de leur transmission. Les contextes sont dynamiques et font ainsi des savoirs d'une société, ou des savoirs partagés entre sociétés, un ensemble dynamique.

J'ai montré que les modifications de certains éléments de contexte peuvent non seulement avoir des répercussions sur les savoirs mais aussi sur les processus de leur transmission. Ce dernier point est à mon sens tout à fait essentiel pour la suite des recherches sur la dynamique culturelle. Il ne s'agit pas

[195] Selon moi, même les non-praticiens qui ont une influence sur les choix et les évolutions de la CoP doivent être considérés comme participants périphériques, qui certes ne pénètreront pour la plupart jamais au cœur de la CoP mais graviteront autour (exemple des femmes exigeant des transformations dans la conception des claies de séchage).

seulement d'identifier des objets qui se transforment et qui évoluent mais également de mettre à jour les transformations de la manière dont ils sont transmis, des processus de transmission de savoirs qui les caractérisent : changement de classe d'âge, de genre des praticiens, de mode de transmission employé (verticale ou horizontale), de type d'apprentissage (par la parole, par l'expérience, guidé par les gestes et les paroles, testé par chacun voire risqué à l'insu de tous ou de certains groupes de la communauté, etc.). Selon les modifications des contextes, se dessinent différents changements. Ils reflètent tantôt des transformations techniques de l'objet, tantôt des transformations d'organisation de la société. Peu à peu, en progressant dans l'analyse des données, les éléments qui semblent concourir à structurer la dynamique des savoirs ont ainsi été mis au jour.

DES POINTS DE VUE POUR DÉCRIRE DES INTERRELATIONS DYNAMIQUES

La construction de ces analyses et la réflexion sur les échelles d'observation qu'elles ont nécessitées se sont réalisées en sollicitant diverses disciplines et différents outils, qui m'ont permis d'aborder sous plusieurs angles les dynamiques culturelles que j'entreprenais de décrire et d'analyser.

ETHNOÉCOLOGIE DU LITTORAL ET TOPONYMIE : DÉCRIRE ET ANALYSER

En décrivant les relations que les hommes construisent avec les autres êtres vivants, humains et non-humains, l'ethnoécologie rend possible l'appréhension en fonction des contextes changeants, des évolutions des objets culturels, des individus acteurs et des communautés de pratique. L'ethnoécologie permet d'avoir une vison globalisante de l'espace, un espace qui se dessine à force des perméabilités quotidiennes vécues par les acteurs qui y évoluent.

Elle est donc une discipline indispensable pour appréhender les dynamiques culturelles se jouant au sein de cet espace, dans le quotidien des interactions avec l'environnement, dans le quotidien de la formation, de l'acquisition et de la transmission des savoirs et des savoir-faire. Ainsi que l'écrivait Gérard Lenclud, « *l'apprentissage culturel est entièrement pris dans l'écheveau des relations quotidiennes* » (2003). Interagir activement avec son environnement fondamentalement dynamique conduit à construire ses connaissances. L'ethnoécologie est donc la science la plus disposée à porter ce regard global sur le système, à saisir les interactions dynamiques entre les éléments. Elle peut avantageusement être assistée de la linguistique ainsi que j'ai tenté de le faire à mon échelle, de l'anthropologie évolutionnaire, de la psychologie et de toutes les autres sciences évoquées en introduction. Avec le temps, les interactions vécues par les individus, avec leur environnement et en interaction avec les autres hommes partageant le même espace de vie, construisent les savoirs et les savoir-faire de chaque communauté de pratique, fortement liés nous l'avons vu, à la composition du groupe et au lieu de l'apprentissage et de la pratique.

Mon travail de recherche permet aussi d'alimenter les études encore trop peu nombreuses en anthropologie littorale, appellation qui à mon sens témoigne mieux qu' « anthropologie maritime », de l'importance de l'ensemble des acteurs et des enjeux écologiques et socio-économiques mobilisés. Que l'on travaille sur la pêche hauturière, la pêche côtière ou les activités de collecte sur l'estran, tous les réseaux qui se mettent en place sont à prendre en compte, en aval (transformation, transport, vente) comme en amont (apport de matériel manufacturé ou non - filet, bois de pirogue, etc.). Mon étude, en faisant état de plusieurs interrelations qui participent à construire le littoral, appuie cette nécessité. Le regard doit porter sur ces réseaux se développant au sein d'espaces aux frontières perméables : il n'existe pas aujourd'hui une complète autonomie des écosystèmes littoraux, car ils se caractérisent par un continuum, une véritable interdépendance entre écosystème littoral et terrestre. Cela soulève la question de leur gestion et de leur durabilité : comme l'a défini Stéphane Pennanguer, le littoral est « *un système fonctionnel qui traduit des usages et des activités dont l'intensification et la cohabitation sur un espace limité posent la question de sa gestion* » (2005: 36). Cette définition soulève l'importance de connaître cet espace, ses acteurs et les interrelations qu'ils sous-tendent, afin d'envisager une bonne cohabitation de tous et une bonne gestion de l'ensemble du milieu.
L'ethnoécologie, que je qualifie également de littorale, permet de relever ce type de mission. Une étude précise des techniques, des objets culturels, en tant qu'éléments, produits, outils et marchandises, selon chaque chaîne opératoire mobilisée, est indispensable et permet de souligner de plus l'importance des influences réciproques des milieux terrestres et maritimes au quotidien. Des modifications de contextes, à différents niveaux du réseau avec lequel interagit le littoral, peuvent être responsables de modifications et d'évolutions variées des objets culturels qui y prennent part.

Les relations quotidiennes peuvent aussi être mises au jour par un travail ethno-historique sur la toponymie, dont j'ai brièvement fait état dans le chapitre I. Le travail de toponymie analytique dans un espace où les influences marines et terrestres se rencontrent, se révèle un point de vue intéressant pour approcher diachroniquement les relations que les hommes ont entretenues et entretiennent avec cet espace. Le paysage rend en effet compte du processus interactif entre l'homme et son environnement (Ingold 1993: 152), et le vocabulaire en témoigne.
De plus, le travail de collecte des données toponymiques ouvre de nouvelles thématiques de discussions avec les interlocuteurs locaux et construit peu à peu de nouveaux horizons de réflexion. Je réalise actuellement un travail plus en profondeur sur ces données car des analyses cartographiques sont restées en suspens alors qu'elles pourraient concourir à apporter de nouvelles clefs de compréhension des interactions vécues entre les hommes et les espaces qu'ils investissent. Les sociétés vivent sur des espaces qui deviennent territoires dès lors qu'ils sont « *vécus, nommés et appropriés* » (Raffestin 1986). Ces territoires sont alors produits, supports et enjeux des relations

sociales. Il nous est donc nécessaire de les étudier pour mieux comprendre les relations qui lient les hommes à leur environnement de manière dynamique. Je n'ai qu'esquissé la démarche…

ANALYSES FACTORIELLES : EXPLORER ET SUGGÉRER

Les savoirs sont multiples et leurs manières d'évoluer aussi. Mon propos en rend compte incontestablement. En se penchant sur une dizaine d'objets, j'ai pu identifier et analyser quelques unes des dynamiques culturelles existant dans la Nyanga, au sein de chaque communauté, et au cœur de la cohabitation de plusieurs communautés, migrantes et autochtones.
Après avoir fait état des dynamiques repérées grâce aux discours recueillis et à mes observations quotidiennes, après avoir sollicité les outils habituels de ma discipline, je ressentais néanmoins un sentiment de frustration : je pouvais lister à l'infini des dynamiques culturelles, mais la question de ce qui fait ces dynamiques perdurait. Quels sont les facteurs et les contextes initiateurs de tel ou tel changement ? Pourquoi, face au même changement de contexte, un objet culturel est-il modifié ou non ? L'envie d'aller plus loin était omniprésente, car si les dynamiques culturelles formulées au début du troisième chapitre sont riches, elles ne sont que des échantillons de toutes les dynamiques existantes. Avec l'assistance des analyses factorielles, les *obj*ets culturels phares, supports de savoirs, m'ont permis d'avancer des hypothèses sur l'organisation des savoirs et des savoir-faire et m'ont suggéré de nouvelles questions de recherche pour compléter mon approche.

Au-delà de refléter une grande diversité dans les dynamiques culturelles, l'utilisation de ces analyses et le travail d'interprétation sur les graphes concourent à progresser dans la compréhension globale de la dynamique des savoirs. Nous avons pu constater qu'il était possible grâce à cet outil de mettre sur « plan » les relations de proximité et d'éloignement qui caractérisent des variables, les objets culturels phares, en les associant chacun à leurs contextes spécifiques identifiés, aux changements qui les ont affectés et aux raisons déclenchant ces changements.

De l'étude des termes employés par les informateurs pour parler de l'acquisition des savoirs et savoir-faire, à celle des individus investis dans la transmission et des contextes de formation et d'apprentissage de chaque objet, les analyses factorielles ont permis de prolonger et d'organiser ma réflexion sur la dynamique des savoirs, suggérant que l'entrée en résonance de plusieurs facteurs internes et externes aux communautés concouraient à des modifications variées des objets culturels et des modalités de leur transmission.

UNE CONJONCTION DE MÉTHODES POUR METTRE AU JOUR DES PROCESSUS

ENTRÉE EN RÉSONANCE DE FACTEURS

J'ai ainsi peu à peu mis en évidence qu'il existe différents types de savoirs et de savoir-faire dans les communautés et que ceux-ci évoluent différemment selon leur nature, définie elle-même par les contextes sociaux, techniques, écologiques et cosmologiques propres à chaque communauté.
De manière visible pour certains objets, et de manière appréciable au travers des discours pour tous les objets culturels phares hormis la *nage*, les modifications des contextes stimulent des mécanismes d'échanges, d'emprunt, d'adaptation, d'imitation et d'innovation, autant de processus que les objets culturels choisis m'ont permis de mettre en valeur.

Les modifications de l'environnement technique, dont nous avons fait plus particulièrement état dans le chapitre III, engendrent fréquemment des emprunts de matériaux et d'outils importés par des communautés, souvent dominantes politiquement ou techniquement. Des énergies nouvelles, tels le pétrole ou l'électricité, apportent une dimension particulière à ces dynamiques car l'adoption de l'une est inévitablement liée à l'adoption d'outils nouveaux qui nécessitent cette énergie, des instruments venus dans un premier temps de l'étranger.
Souvent, une série de « réactions en chaîne » est alors déclenchée. Le besoin d'une somme d'argent importante pour se procurer la nouvelle énergie et les instruments qu'elle permet d'employer, sollicite une autre organisation économique du foyer, telle la mise en place d'une épargne régulière, ce à quoi n'étaient pas, et ne sont toujours pas habitués, la plupart des Gabonais avec lesquels j'ai travaillé. Peu de Gabonais dans la Haute et la Basse-Banio sont effectivement propriétaires de moteurs. Lorsque la nouveauté est arrivée, leur système d'organisation ne permettait pas de faire face aux conditions d'accession à ce bien, ils n'étaient pas prêts. En revanche, les Béninois ayant déjà plus l'habitude de l'épargne et de l'investissement dans les pirogues, les filets et un certain nombre d'autres ustensiles, ont très rapidement adopté le moteur, comme ce fut le cas pour les congélateurs. Le « milieu interne de la communauté » est ainsi plus ou moins favorable à l'adoption d'outil ou à l'invention, comme le déduisait André Leroi-Gourhan dès 1945.
De plus, l'usage de techniques modernes génère aussi des transformations des interrelations entre les hommes et le milieu, du fait des pressions de pêche différentes, de la notion d'espace-temps qui brutalement doit se réaménager, des éventuelles modifications du statut social de chacun au sein des communautés, etc.

Résumons les impacts qu'ont eu les transformations de l'environnement humain. La disparition, l'émigration ou l'immigration d'individus détenteurs de savoirs ou de savoir-faire, les modifications de la composition sociale des groupes migrants, la genèse de nouveaux comportements et de nouveaux savoir-être venus de l'intérieur ou initiés par les individus et les médias « extérieurs », ont souvent généré des transferts, voire des substitutions de territoire comme de compétences. Quelques emprunts ont été constatés mais aussi des refus d'emprunt que j'ai qualifiés de « freinés » dans le cas des pratiques de boucanage, mettant en évidence le facteur temps incontournable.

Les modifications de l'environnement écologique ont également provoqué des emprunts, souvent rapides, auxquels se sont combinées des imitations. Ainsi en est-il des « viviers des Sénégalais » façonnés en réponse à un comportement inattendu d'une espèce pêchée, des filets des pêcheurs béninois en réponse à une modification du comportement de la ressource ciblée, des éperviers des enfants de Louando en réponse à une modification du milieu aquatique.
Puis, du fait des modifications de l'environnement physique et biologique en partie dû aux comportements des locaux, les relations réciproques entre les êtres vivants, humains et non-humains, se sont à leur tour peu à peu transformées.
En définitive, c'est la conjugaison de facteurs internes et externes qui conduit à une dynamique particulière, mais dont il n'est pas toujours évident de peser les influences respectives.

Le savoir témoigne d'une manière d'être au monde. La question est de connaître jusqu'où une société « est d'accord » pour modifier ses savoirs. Nous avons pu, en analysant les objets culturels phares, apprécier quelle place les communautés de pratiques, choisissaient d'accorder à l'apparition, la transformation ou la disparition d'un élément, de son environnement technique, écologique, social ou cosmologique.
Ce constat que les dynamiques des savoirs, mises au jour au sein d'un espace pluriculturel spécifique, diffèrent selon les types de savoirs, vient confirmer mes travaux réalisés chez les communautés kali'na de Guyane française et du Surinam, lors de ma première année de thèse[196]. Ces communautés partagent un milieu physique similaire puisqu'elles se trouvent sur les deux rives d'un même fleuve, le Maroni. Néanmoins, ce fleuve est aussi aujourd'hui la frontière entre deux pays qui ont offert à leurs ressortissants des statuts et des moyens très différents. L'allocation de prestations sociales versée aux habitants du département français, et non à ceux du Surinam, a largement contribué à générer des évolutions à différentes vitesses selon les types de savoir. Alors que l'activité de pêche est restée la base de la subsistance des Kali'na de Galibi au Surinam, peu d'individus s'y adonnent aujourd'hui à

[196] Ces recherches ont notamment donné lieu à la publication en CD-ROM d'un article faisant suite à une communication au colloque international sur le développement durable à Puebla, Mexique, en 2004 (Sabinot 2005), cf. annexe 19.

Awala-Yalimapo en Guyane française, où elle est devenue activité de loisirs. En revanche, les craintes liées aux esprits, notamment en ce qui concerne les conduites à adopter pour une femme en période de menstrues sont restées fortement ancrées dans le quotidien des deux communautés. Ainsi, les modifications du contexte socio-économique dans cet espace frontalier, ont influé différemment sur les types de savoirs liés aux pratiques d'exploitation du milieu et sur ceux liés aux représentations symboliques du monde.

Les influences des facteurs historiques, humains et surtout économiques, sont dans cet exemple très importantes. Au Gabon, ce qui ressort du monde invisible semble plus sensible aux modifications du contexte socio-économique, nous l'avons constaté avec les diverses transgressions des interdits liés à l'eau. Peut-être est-ce dû à une synergie différente de contextes changeants, peut-être est-ce aussi principalement attaché au temps, à la durée. Comme les mareyeuses béninoises nous ont permis de l'apprécier, une résistance au changement n'est pas absolue, et seules des études diachroniques, réalisables en s'appuyant sur des observations, mais aussi envisageables à une autre échelle en se basant sur des entretiens, nous rendent possible d'estimer les dynamiques de résistance au changement, sur la durée.
À propos des techniques de culture du taro et de leurs évolutions sur des îles du Pacifique sud, Anne di Piazza suggérait que les conduites les plus quotidiennes étaient les plus déterminées (Di Piazza 1999). Mes résultats peuvent aller dans le même sens. Il est en effet extrêmement rare de voir quelqu'un enfreindre l'interdit de déféquer en n'importe quel lieu, alors que la « plonge des huîtres » auparavant exclusivement féminine est devenue mixte ces dernières années. Le premier exemple relève du quotidien alors que le second ne se pratique qu'en saison sèche, et rares sont ceux qui plongent chaque jour de la saison. Voici donc une nouvelle piste de réflexion à explorer...

Parfois, non seulement l'objet culturel et les savoirs dont il est le support sont transformés, mais les diverses variations contextuelles entraînent également la modification des processus de leur transmission. Les modalités de celle-ci peuvent être en conséquence bouleversées par des changements de contextes. La collecte des huîtres à Mayumba suit cette évolution : l'économie de marché a généré la masculinisation[197] de la pratique et a engendré des transformations de modes de transmission (transmission horizontale *versus* verticale / transmission au sein du même sexe *versus* d'un sexe à l'autre). Ce même type de mutation de processus s'est également opéré dans le cadre des mariages mixtes avec des migrants ayant voyagé en groupe restreint.
Ces migrants sont aussi sujets à mettre en place des adaptations pour différentes raisons : ils s'installent dans un espace qui n'est pas leur territoire mais ils l'occupent et s'y investissent ; ils

[197] La masculinisation, ainsi que je l'ai utilisée dans les pages précédentes, ne s'entend pas comme une mutation complète de communautés de pratique féminines en communautés de pratiques masculines, mais elle décrit le processus qui fait qu'une communauté devient mixte, et se compose ainsi d'un nombre croissant d'hommes.

migrent en groupe restreint et doivent recréer un environnement social autre, d'autant plus lorsqu'ils se retrouvent confrontés à un système matri- ou patrilinéaire différent du leur ; ils changent de zones climatiques et se voient face à un milieu physique différent et à des ressources biologiques réagissant en conséquence autrement. Ces différents éléments sont, pour les individus et les communautés, autant de sollicitations à faire appel à leurs capacités d'adaptations tant matérielles qu'idéelles.

À l'aune des constats réalisés sur les objets culturels phares se dessinent des tendances d'évolutions des types de savoirs et des processus mobilisés pour les transmettre :

- ce qui se transmet verticalement, des aînés vers les plus jeunes, qui participe essentiellement au quotidien des adultes, qui est porteur de savoirs et savoir-faire mettant en jeu des techniques instrumentales, et plutôt associé au milieu terrestre, paraît plus susceptible d'être affecté par une modification technique de l'objet ;
- ce qui se transmet horizontalement entre *alter ego*, qui participe préférentiellement au quotidien des enfants, qui est porteur de savoirs et savoir-faire mettant en jeu des techniques corporelles, et plutôt associé au milieu aquatique voire subaquatique semble plus susceptible d'être affecté par une modification de l'organisation de la société.

Ces derniers types de savoirs peuvent en conséquence être soumis à des mutations importantes des modalités de leur transmission.

J'ai abordé à quelques reprises la possible influence de la scolarisation, qui, bien qu'ayant été très peu évoquée par mes informateurs est présente en filigrane. L'école joue à Mayumba un rôle important de lieu de rencontre où des expériences sont partagées. Hormis pour les enfants des villages de la Haute-Banio qui doivent se rendre à Mayumba pour le collège, les enfants ne sont pas sortis durablement de leur environnement familial. La disponibilité quotidienne est certes modifiée mais cela n'a pas tant affecté les objets culturels phares choisis. C'est globalement plutôt l'exode rural des jeunes de plus de 20 ans, voire de plus de 30 ans qui apparaît problématique au travers des propos de mes interlocuteurs. Néanmoins, il serait intéressant d'évaluer plus finement l'influence de l'école à une échelle historique d'une part et dans le quotidien d'aujourd'hui d'autre part, en orientant plus spécifiquement les entretiens sur cette problématique.

Bien que toutes les possibilités n'aient pas été exploitées et exposées dans ces pages, j'espère que mon travail de thèse aura convaincu les lecteurs de l'intérêt d'adopter une démarche favorisant l'interface entre les disciplines et les outils, les méthodes qui les caractérisent, particulièrement dans des zones où la pluriculturalité du lieu est évidente, voire où les mariages entre communautés existent.

Se risquer au métissage conceptuel peut offrir de nouvelles clefs de compréhension, ou tout du moins, peut accélérer la mise au jour de certaines de ces clefs. La démarche employée ici pour décrire et

comprendre la dynamique des savoirs nécessitera des améliorations, comme affiner la description des contextes ou explorer séparément l'influence des différents contextes. Cela sera surtout très intéressant et productif quand sera possible la prise en compte un plus grand nombre d'objets.

Le potentiel analytique et illustratif des analyses factorielles pourra, j'espère, être sollicité plus fortement lors d'un futur travail de recherche. En portant ma réflexion sur un échantillon plus important d'objets, avec un panel d'éléments de définition de contextes plus conséquent, je pourrai avoir une image plus complète de ce qui structure les savoirs au sein d'une communauté ou d'un ensemble de communautés. Accéder à une compréhension plus globale des savoirs ne signifie pas que les savoirs et savoir-faire fonctionnent de la même manière dans toutes les sociétés, et pour tous les individus, et encore moins que ceux-ci évoluent vers une uniformisation, ainsi que le relevait justement André Leroi-Gourhan dans son ouvrage *Milieu et technique*. Alors qu'il discute des problèmes d'origine et de diffusion, il débute la conclusion de son chapitre sur l'emprunt ainsi :

> « Ce qui frappe et qui nous a constamment préoccupé dans ces pages, c'est que certaines théories, poussées au-delà des conséquences où leur auteur les a fixées, aboutissent à l'uniformisation mondiale des techniques ou à celle des races et des religions ; or le monde ancien, dans tous les documents qu'on en possède, se révèle ni plus ni moins divers qu'à l'heure présente. On crée par ces théories une image du monde où les myriades d'unités-hommes, d'unités-objets et d'unités-idées glissent à partir des sommets antiques et distincts vers un point de nivellement absolu. Mais en fait, il y a des mécanismes très puissants qui défendent chaque groupe contre l'éparpillement et la compénétration. L'évolution des hommes apparaît peut-être comme un combat entre le peuple qui affirme son existence et les influences qui le pénètrent toujours victorieusement ; mais c'est peut-être là une simple impression laissée par le grouillement des masses : la formation continuelle d'unités ethniques qui remplacent les unités déclinantes semble bien prouver que le nivellement, s'il doit se produire un jour, n'est annoncé par aucun signe. » (Leroi-Gourhan 1945: 376)

Tenir compte des variations sociétales certes, mais aussi individuelles est indispensable. L'idée est qu'il faut contextualiser au mieux chacune des dynamiques afin d'extraire le maximum de contextes, d'acteurs, de facteurs et d'enjeux qui construisent la dynamique des savoirs et des savoir-faire. Ce sont ces variations sociétales et individuelles qui construisent des espaces habités toujours dynamiques, qui font que le monde ne sera pas un jour (me semble-t-il !) composé que d'une seule société homogène…

Appréhender la dynamique des savoirs m'a conduite à faire état de la multiplicité des dynamiques existantes, de l'infinie variété de relations qui peuvent être entretenues entre les humains et les objets culturels qu'ils font vivre. Les hommes possèdent des capacités différentes à changer et à rebondir. Les choix de changements et les résistances au changement sont fortement gouvernés par les contextes de la formation, de l'acquisition et de la pratique des savoirs et des savoir-faire.

La pertinence de l'analyse factorielle est je crois démontrée mais il faut chaque fois définir précisément la place qu'elle peut tenir au sein d'une réflexion anthropologique. Pour notre objet, elle tient essentiellement un rôle d'exploration descriptive. Elle offre un autre regard qui permet d'avancer dans la compréhension de ce qui fait la dynamique des savoirs, au-delà des intuitions premières du chercheur. Des pistes à poursuivre, des tendances intéressantes à explorer par d'autres enquêtes ont ainsi été esquissées en fin de troisième chapitre.

Les analyses factorielles suggèrent des hypothèses permettant de faire des liens ou des oppositions entres des objets culturels, des modalités de transmission, des contextes de la pratique et de l'acquisition des savoirs et des savoir-faire, entre les types de communautés de pratiques, etc. Elles sont donc un excellent outil pour dégager des regroupements, des gradients, des tendances d'évolution. Lorsque les hypothèses semblent vraisemblables, elle peuvent par la suite être confrontées à d'autres analyses, vérifiées au travers d'un retour dans nos transcriptions d'enquêtes passées, et éventuellement complétées par de nouvelles enquêtes et observations de terrain. Les analyses factorielles ne doivent pas être utilisées pour donner de conclusions trop hâtives. D'abord, elles sont permises par un recueil méthodique de données, possible en utilisant la démarche ethnoécologique comme je l'ai fait pour cette recherche. Ensuite, il est très important d'être conscient que ces analyses ne constituent pas un outil probatoire mais un outil suggestif, un outil qui a le pouvoir d'évoquer des idées, de suggérer des pistes d'interprétation et de réflexion, et qui doit être conjugué avec la démarche ethnoécologique, comme dans ce travail, pour donner des résultats solides.

DE L'EXISTENCE D'UNE DYNAMIQUE DU « RETOUR EN ARRIÈRE »

Une anecdote survenue au cours de mon terrain me permettra d'avoir d'autres perspectives. Parmi les objets culturels phares, aucun n'a été déterminé par mes informateurs comme ayant subi un recul par rapport à certains apports antérieurs tels la motorisation, l'électrification, les technologies de l'information, la congélation, etc. J'ai pourtant constaté, lors d'une pénurie temporaire de pétrole, que les quelques mois de carence, bien que n'ayant pas suscité de discours particuliers chez mes informateurs, ont provoqué plusieurs changements dans le quotidien des familles.

Dans le contexte actuel, il s'agit je crois d'une problématique qui deviendra de plus en plus cruciale dans les prochaines années et qui mérite qu'un paragraphe y soit aujourd'hui consacré : la difficulté croissante d'approvisionnnement en énergies fossiles et ses multiples répercussions ne seront pas sans affecter les savoirs et savoir-faire eux-mêmes ainsi que les modalités de leur transmission.

Pour exemple, en février 2006, les départements de la Haute et Basse-Banio ont été complètement privés de carburant. Suite à un problème d'approvisionnement routier, les habitants n'ont plus disposé ni de pétrole ni d'essence pendant près de deux mois. En conséquence, les pêcheurs béninois ont dû interrompre leurs campagnes de pêche en mer et ont vécu essentiellement sur les provisions de leurs congélateurs. La lagune ne nécessitant pas d'avoir une embarcation motorisée continuait quant à elle à être exploitée par les pêcheurs.

Comme l'approvisionnement électrique est assuré pour la plupart des habitations de Mayumba grâce à de grands groupes électrogènes, l'absence de carburant a entraîné la coupure de l'électricité dans les foyers. Les habitants se sont retrouvés sans congélateur et ont donc dû boucaner une plus grande quantité de poisson à défaut de pouvoir le conserver au frais. J'ai également constaté que le feu de la

cuisine habituellement allumé à l'aide d'un filet de pétrole a nécessité le recours à une méthode ancienne d'allumage : les restes de noix de palme pilées sont en effet un excellent activateur de feu. C'est seulement grâce à cette situation de pénurie que des jeunes femmes ont appris de leur mère ou d'une de leurs aînées cette utilisation des noix, un savoir qui n'avait donc pas été transmis auparavant.
Ainsi, la privation brutale d'un élément devenu en quelques dizaines d'années nécessaire à de multiples activités du quotidien, domestique et professionnel, a demandé une réactivité importante des habitants. Ils se sont adaptés en faisant appel à des savoirs mobilisant des éléments de leur environnement plus immédiat et en se réappropriant des pratiques délaissées.

Cet exemple porte sur une courte durée de deux mois, et les adaptations que nécessiteraient une privation plus longue pourraient être différentes. Nous pouvons par ailleurs postuler que l'adaptation récente des Sénégalais à la présence d'une grande quantité d'embarcations motorisées sur leur site de pêche, serait vouée sur le long terme à un retour à l'ancienne manière de montage des filets. Ainsi, le nombre de nœuds raccordant la nappe à la ralingue supérieure serait de nouveau de « un nœud toutes les douze mailles ». Mon propos se fonde ici sur une modification temporaire de contexte, ayant des répercussions sur quelques communautés de pratiques mais il peut être considéré comme un reflet des possibilités de changements plus globaux à l'échelle d'une société, voire de plusieurs sociétés…
Sabrina Doyon a offert un autre exemple de « dynamique du retour en arrière », en faisant état de certaines adaptations engendrées par la révolution à Cuba chez des pêcheurs. À Las Canas en effet, des connaissances écologiques et techniques négligées pendant plus de trente ans ont refait surface et ont été transmises en une seule génération (Doyon 2007).

En conclusion de mon travail de recherche et de ces dernières considérations complémentaires, je tiens à souligner qu'il est important de noter tout changement de pratiques quand la possibilité nous en est donnée. C'est en effet en multipliant le nombre de dynamiques culturelles repérées, en listant et détaillant les contextes, que nous serons plus à même de prévoir les réactions humaines face à un changement soudain de contexte, sans que cela ne déstabilise le fonctionnement d'une communauté de pratique ou de toute une société.
Inventorier les inventions, anticiper sur la portée, la diffusion des adaptations initiées et adoptées par un individu ou une communauté n'est pas encore évident, mais demande à être poursuivi, en tenant compte au mieux des disparités individuelles, locales et régionales.
Avec le prix du baril de pétrole à un niveau très élevé et en constante augmentation ces derniers mois de 2007 et 2008, nous pouvons nous interroger sur le devenir des nouveaux savoirs et savoir-faire qui y sont liés, tant dans nos sociétés du Nord « ultra-mécanisées » que dans celles du Sud… Un retour aux anciennes pratiques, de nouveau la création de nouvelles pratiques ? Le Gabon étant producteur,

peut-être y aura-t-il de nettes différences avec d'autres pays voisins non producteurs. Ceci ferait un intéressant sujet de recherche…

Finalement, ma recherche doctorale, avec son apport sur les relations qu'entretiennent les hommes avec leur environnement, sur la manière dont se construit un nouvel espace du fait de la pluriculturalité de ses acteurs, sur de nouvelles clefs pour appréhender la dynamique des savoirs, se veut être le début d'un édifice futur que je ne pourrai construire seule. Mon parcours me permet d'offrir des ponts. Pour les fortifier, d'autres réflexions faisant jouer des contextes différents, d'autres travaux menés en d'autres lieux par moi-même et par des chercheurs de différentes disciplines devront s'y ajouter. Je souhaite que les démarches comparatives se poursuivent car elles sont essentielles pour parvenir à une meilleure compréhension sur la manière dont se construisent, se partagent, se réhabilitent et se transforment les savoirs et les savoir-faire.

La compréhension de ce qui structure la dynamique des savoirs n'est pas une entreprise vaine, mais elle est une entreprise longue. La démarche que j'ai construite autour des objets culturels phares permet non seulement de caractériser des types de savoirs et des modalités de transmission de savoirs, de définir quels facteurs entraînent quels changements, mais elle est aussi une proposition pour élaborer une typologie plus fine et plus globale de l'ensemble des savoirs et de l'évolution de leurs modes d'acquisition.

Dans une dimension plus appliquée, ma recherche peut permettre d'envisager les implications possibles pour les populations des offres matérielles, alimentaires et techniques. Un nouveau matériau, un nouvel outil, une nouvelle manière de faire ou de penser lié à un objet peut être salvateur ou destructeur pour un groupe. Ma réflexion, étayée d'autres études, pourrait aider à évaluer plus justement l'impact d'une action (commerciale ? humanitaire ? …) au-delà de « nos » *a priori*.

J'ai été le témoin d'un espace de vie en mutation continuelle, j'ai pu constater des bouleversements, des variations ou des changements quasi-imperceptibles, au sein des communautés et entre elles. La variété des évolutions présentées, des jeux de facteurs en partie décelés, nous montrent l'infinie complexité de la dynamique des savoirs, reflet de l'extraordinaire complexité de l'Homme, individuellement, collectivement, et encore plus lorsqu'il entre en interaction avec d'autres sociétés que la sienne.

Les jeux de facteurs et les jeux d'interactions façonnent des savoirs dynamiques et ce sont ces facteurs et ces interactions qui sont les clefs de la compréhension de la dynamique des savoirs et des savoir-faire.

BIBLIOGRAPHIE

ACERBI, A. & PARISI, D.
2006 Cultural transmission between and within generations. *Journal of artificial societies and social simulations,* Vol.9, N°1.

ACHESON, J. M.
1981 Anthropology of Fishing. *Annual Review of Anthropology,* 10: 275-316.

ACHESON, J. M., WILSON, J. M. & STENECK, R. S.
1998 Managing chaotic fisheries. In *Linking Social and Ecological System. Management Practices and Social Mechanisms for Building Resilience*: 390-413. Cambridge University Press Cambridge.

AMOURETTI, M.-C. & COMET, G.
1995 *La transmission des connaissances techniques*. Publications de l'Université de Provence.

ANDERSEN, R. & STILES, G.
1972 Comparative problems in fishing adaptations. In *North Atlantic fishermen : anthropological essays on modern fishing*, edité par R. Andersen & C. Wadel: 141-165. Memorial University and Economic Papers of Newfoundlands, St-John's, Terre Neuve.

ANDRÉ-BIGOT, H.
1998 *D'eaux et de rêves. Une identité en transformation : trois générations de pêcheurs de S^te^ Lucie (West-Indies)*. Thèse d'Anthropologie Sociale et d'Ethnologie, EHESS.

ANZORGUE, I.
2000 L'emprunt : de la nécessité au métissage In *Contacts de langues et Identités culturelles.Perspectives lexicographiques*, edité par D. Latin & C. Poirier: 237-246. AUF, Presses de l'Université Laval (PUL), Laval.

ARZEL, P.
1987 *Les goémoniers*. Le Chasse-Marée. Editions de l'estran, Douarnenez.

ATILF-CNRS
2006 Le Trésor de la Langue Française Informatisée. Adresse Internet: http://atilf.atilf.fr/, consultée le 11/12/2006.

BACHELET, M.
1995 *L'ingérence écologique*. Edition Frison-Roche, Paris.

BAHUCHET, S.
1985 *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine. Ethnologie écologique*. Collection "Ethnosciences". SELAF, Paris.
1987 Le filet de chasse des Pygmées Aka (République Centrafricaine). In *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer : mosaïque sociographique (textes offerts à Lucien Bernot)*, edité par B. Koechlin, F. Sigaut, J. Thomas & G. Toffin: 209-226. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

1996a Fragments pour une histoire de la forêt africaine et de son peuplement : les données linguistiques et culturelles. In *L'alimentation en forêt tropicale : interactions bioculturelles et perspectives de développement*, edité par C. M. Hladik, A. Hladik, H. Pagezy, O. F. Linares, G. J. A. Koppert & A. Froment: 97-119. Editions UNESCO, Paris.

1996b La mer et la forêt : Ethnoécologie des populations forestières et des pêcheurs du Sud-Cameroun. In *Bien manger et bien vivre. Anthropologie alimentaire et développement en Afrique intertropicale : du biologique au social*, edité par A. Froment, I. de Garine, C. Binam Bikoi & J.-F. Loung: 145-154. L'Harmattan ORSTOM, Paris.

BAL, W. (editor)
1965 *Description du Royaume de Congo et des contrées avoisinantes par F. Pigafetta et D. Lopez (1591), traduction et notes*. Nauwelaerts, Louvain.

BALANDIER, G.
1965 *La vie quotidienne au Royaume de Kongo du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle*. Hachette, Paris.

BALÉE, W.
1993 Indigenous transformation of Amazonian forests. An example from Maranhão, Brazil. *L'Homme,* Vol.33, N°126-128: 231-254.

2000 Qui a planté les décors de l'Amazonie ? *La Recherche,* N°333: 18-23.

BANG, M., MEDIN, D. L. & ATRAN, S.
2007 Cultural mosaics and mental models of nature. *Proceedings of the National Academy of Sciences,* Vol.104, N°35: 13868-13874.

BASTIN, Y.
1978 Les langues bantoues. In *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique Noire d'expression française et sur Madagascar*, edité par D. Barreteau: 123-185. CILF, Paris.

BEAUDOUIN, V.
2000 Statistique textuelle : une approche empirique du sens à base d'analyse distributionnelle. *Texto !* Adresse Internet: http://www.revue-texto.net/Inedits/Beaudouin_Statistique.html, consultée le 4 avril 2008.

BEGER, M., HARBORNE, A. R., DACLES, T. P., SOLANDT, J.-L. & LEDESMA, G.
2004 A framework of lessons learned from community-based Marine Reserves and its effectiveness in guiding a new coastal management initiative in the Philippines. *Environmental Management,* Vol. 34, N° 6: 786-801.

BENZÉCRI, J.-P. (editor)
1980-1986 *Pratique de l'analyse des données*. Dunod, Paris.

BERKES, F.
1993 Traditional Ecological Knowledge in perspective. In *Traditional Ecological Knowledge: Concepts and Cases*, edité par J. T. Inglis: 1-9. Canadian Museum of Nature andInternational Development Research Centre, Ottawa.

1999 *Sacred Ecology. Traditional Ecological Knowledge and Resource Management*. Taylor § Francis, Philadelphia.

BERNARD, P.
1984 *Coquillages du Gabon*. Pierre A. Bernard, Libreville.

BIGNOUMBA, G.-S.
1999 La politique maritime du Gabon à l'aube du troisième millénaire : l'indispensable ouverture sur la mer. *Cahiers d'Outre-Mer,* 208: 359-372.

2002 Anthropisation et conflits d'usage sur le littoral du Gabon : éléments de réflexion. *Revue internationale de Géologie, de Géographie et d'Ecologie tropicales,* 26/1: 73-84.

BIGNOUMBE-BI-MOUSSAVOU, I.
1995 *L'Islam au Gabon*. Éditions La Lumière / Emma's Media, Libreville.

BINET, D., GOBERT, B. & MALOUEKI, L.
2001 El Nino-like warm events in the Eastern Atlantic (6°N, 20°S) and fish availibility from Congo to Angola (1964-1999). *Aquatic Living Resources,* N°14: 99-113.

BIRD, R. B.
2007 Fishing and the sexual division of labor among the Meriam. *American Anthropologist,* Vol. 109, Issue 3: 442-451.

BLANCHON, J. A. & NSUKA NKUTSI, F.
1984 Détermination des classes tonales des nominaux en Ci-Vili, I-Sangu et I-Nzebi. *Pholia,* Vol. 1: 37-45.

BLOCH, M. E. F.
1998 *How we think they think*. Westview Press, Oxford.

BONHOMME, J.
2007 Anthropologue et/ou initié. L'anthropologie gabonaise à l'épreuve du Bwiti. *Journal des anthropologues,* N°110-111, numéro spécial "De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie": 207-226.

BOUIN, A. & CANTIÉ, V.
2007 Gabon : tapis rouge pour les chinois. In *Interception*. 47 mn 35 s, le 18/02/2007, France Inter, France.

BOUNGOU, G.
1986 Le rôle des pratiques magico-religieuses des pêcheurs vili en Baie de Loango. *Sciences et Technologies,* N°4: 91-105.

BOURDIEU, P.
1989 *La noblesse d'État*. Éditions de Minuit, Paris.

BOURGOIGNIE, G. E.
1972 Ethno-Écologie d'une collectivité régionale : les cités lacustres du Dahomey. *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne des Études Africaines,* Vol.6,N° 3: 403-431.

BOUTRY, M.
2004 Un système symbolique en construction : l'exemple du bateau birman. *Techniques et culture,* N°43-44, Mythes. L'origine des manières de faire.

BOYER, P.
1991 Anthropologie cognitive. In *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, edité par P. Bonte & M. Izard: 158-160. PUF, Paris.

BRABANT, C., BOUDRON, S. & JUTRAS, F.
2004 L'école à la maison au Québec : l'expression d'un choix familial marginal. *Enfances, Familles, Générations,* N° 1 : Regard sur les parents d'aujourd'hui.

BRETON, F.
1991 Savoirs et transmission des savoirs entre les pêcheurs : discussion de l'approche méthodologique à partir de l'expérience menée au "Centre d'Estudies del Mar" (CEM), Diputacio de Barcelona. In *La recherche scientifique face à la pêche artisanale*, edité par J.-R. Durand, J. Lemoalle & J. Weber: 576-586. ORSTOM, Paris.

BRETON, R.
2003 *Atlas des langues du monde. Une pluralité fragile.* Editions Autrement, Paris.

BRETON, Y.
1981 L'anthropologie sociale et les sociétés de pêcheurs. Réflexions sur la naissance d'un sous-champ disciplinaire. *Anthropologie et Sociétés,* Vol.5, N°1, Les sociétés de pêcheurs: 6-?

1995 L'effet récurrent du capitalisme sur une communauté de pêcheurs : St. Paul's River, Basse-Côte-Nord. In *La construction de l'anthropologie québécoise. Mélanges offerts à Marc-Adélard Tremblay*, edité par F. Trudel, P. Charest & Y. Breton. Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy.

BRIL, B.
1991 Apprentissage et culture. In *Savoir-faire et pouvoir transmettre : transmision et apprentissage des savoir-faire et des techniques*, edité par D. Chevallier: 15-21. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

BROWN, J. S.
2000 Growing up digital: How the web changes work, ways people learn. *Change Magazine,* March/April: 11-20.

BROWN, J. S. & DUGUID, P.
2000 *The social life of information*. Harvard Business School Press, Boston.

BRUNOIS, F.
2005 Pour une approche interactive des savoirs locaux : l'ethno-éthologie. *Journal de la Société des Océanistes,* 120: 31-40.

CAMPREDON, P. & CUQ, F.
2001 Artisanal fishing and coastal conservation in West Africa. *Journal of Coastal Conservation,* 7: 91-100.

CAPO, H. B. C.
1990 Towards a Viable Orthography for Egungbe. *African Languages and Cultures,* Vol.3, N° 2: 109-125.

CAPO, H. C.
1983 Le Gbe est une langue unique. *Journal of the International African Institute,* Vol.53, N° 2: 47-57.

CHATEL, É., CARON, P., GROSSE, G., JEAN, G., RICHET, A. & SOIN, R.
2003 *Apprendre la sociologie au lycée. Une évaluation des connaissances des élèves en classe de première économique et sociale*. INRP, Paris.

CHAUVEAU, J.-P.
1986 Une histoire maritime africaine est-elle possible ? Historiographie et histoire de la navigation et de la pêche africaines à la côte occidentale depuis le XV^{e} siècle. *Cahiers d'études africaines.,* Vol. 101-102, XXVI-1-2: 173-235.

1994 L'anthropologie historique des ressources marines et côtières. In *Dynamique et usages de la mangrove dans les pays des rivières du Sud (du Sénégal à la Sierra Leone). Atelier de travail, 8-15 mai 1994, Dakar.*, edité par M.-C. Cormier-Salem: 85-87. ORSTOM Paris.

CHAUVEAU, J.-P., JUL-LARSEN, E. & CHABOUD, C. (eds)
2000 *Les pêches piroguières en Afrique de l'Ouest*. Editions Karthala, CMI et IRD, Paris.

CHAUVEAU, J.-P. & WEBER, J.
1991 L'apport des synthèses régionales. Perspectives historiques et institutionnelles sur la recherche interdisciplinaire dans le domaine des pêches artisanales. In *La recherche face à la Pêche Artisanale. Symp. Int. ORSTOM-IFREMER, Montpellier France, 3-7 juillet 1989*, edité par J.-R. Durand, J. Lemoalle & J. Weber: 51-62. vol. t.1. ORSTOM Paris.

CHLOUS-DUCHARME, F.
2005 Les savoirs - Outils de distinction et de légitimation dans le cadre d'une gestion durable : Le cas des pêcheurs à pied d'ormeaux. *VertigO - La revue en sciences de l'environnement,* Vol.6, N°1.

CIBOIS, P.
2006 Principe de l'analyse factorielle, version actualisée en ligne de Cibois P., 1983. L'analyse factorielle, Paris, PUF, « Que sais-je ? », N° 2095, 128 p. Adresse Internet: http://perso.orange.fr/cibois/PrincipeAnalyseFactorielle.pdf, consultée le 3 avril 2008.

2007 *Les méthodes d'analyse d'enquêtes*. Que sais-je ? n° 3782. Presses Universitaires de France, Paris.

COIFFIER, C.

2003 Le poisson-chat, véhicule des âmes chez les Iatmul du Sépik. In *La mer dévorée. Le poisson bon à manger, le poisson bon à penser*, edité par A. Geistdoerfer & J. Ivanoff: 255-265, A. m. Kétos, general editor. CETMA, Paris.

COMMISSION DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES

1987 *Mangroves d'Afrique et de Madagascar. Les mangroves du Gabon*. SECA-CML, Leyde.

CORMIER-SALEM, M.-C.

1994 Dynamique des espaces littoraux des Rivières du Sud : grands traits de comparaison. In *Dynamique et usages de la mangrove dans les pays des rivières du Sud (du Sénégal à la Sierra Leone), Colloques et séminaires : Atelier de Travail, 1994/05/08-15, Dakar*, edité par M.-C. Cormier-Salem: 141-151. ORSTOM, Paris.

2000 Appropriation des ressources, enjeu foncier et espace halieutique sur le littoral ouest-africain. In *Les pêches piroguières en Afrique de l'Ouest*, edité par J.-P. Chauveau, E. Jul-Larsen & C. Chaboud: 205-229. Editions Karthala,CMI et IRD Paris.

DAPPER, O.

1686 *Description de l'Afrique*.

DAVIS, A. & WAGNER, J. R.

2003 Who Knows? On the importance of identifying "Experts" when researching Local Ecological Knowledge. *Human Ecology,* Vol. 31, N°3: 463-489.

DE GARINE, I.

1989 Faim saisonnière et "faim de viande". In *Se nourrir en forêt tropicale. Anthropologie alimentaire des populaions des régions forestières humides d'Afrique*, edité par C. M. Hladik, S. Bahuchet & I. De Garine: 43-44. Unesco/MAB, Paris.

DELAUNAY, K.

1997 "Etre ivoirien ou artisan pêcheur maritime..." : de quelques vicissitudes d'une "spécialisation ghanéenne" en côte d'Ivoire. In *Le modèle ivoirien en questions : crises, ajustements, recompositions. Colloque, 28 novembre 1994-2décembre 1994, Abidjan, Côte d'Ivoire*, edité par B. Contamin & H. Memel-Fotê: 739-759. Karthala / ORSTOM Paris.

DELBOS, G. & JORION, P.

1990 *La transmission des savoirs*. Edition de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

DEROUET, J. M.

1896 *Dictionnaire français-fiotte, dialecte kivili*. Imprimerie de la Mission, Loango.

DESCAMPS, C.
1994 La collecte des arches, une activité bi-millénaire dans le Bas-Saloum (Sénégal). In *Dynamique et usages de la mangrove dans les pays des rivières du Sud (du Sénégal à la Sierra Leone), Colloques et séminaires : Atelier de Travail, 1994/05/08-15, Dakar*, edité par M.-C. Cormier-Salem: 107-113. ORSTOM, Paris.

DI MÉO, G. & BULÉON, P.
2005 *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*. Armand Colin, Paris.

DI PIAZZA, A.
1999 Migration d'une plante et migration de ses représentations. Le taro de marécage (Cyrtosperma chamissonis) sur Nikunau et Tabuaeran (République de Kiribati). *JATBA Revue d'ethnobiologie,* Systèmes de culture traditionnels et pratiques paysannes nouvelles en océanie, vol.41: 93-108.

DIA, A. D.
2001 Réseaux et groupes d'appartenance chez les pêcheurs migrants : le cas des Wolofs de N'Diago (Mauritanie). *Bulletin Scientifique du Centre National de Recherches Océanographiques et des Pêches,* Vol. XXVIII: 54-66.

DIEGUES, A. C.
2008 *Marine Protected Areas and artisanal fisheries in Brazil*. International Collective in Support of Fishworkers, Chennai, India.

DOMERGUE
1893 *Simples notes de voyages. Gabon - Madagascar - Guyane*. Société de géographie de Paris, Paris.

DONGALA, E.
1996 [1982] L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati. In *Jazz et vin de palme*: 9-45. Le Serpent à Plumes Editions, Paris.

DOYON, S.
2002 The structural marginalisation of artisanal fishing communities: the case of La Boquita. *Anthropologica* Vol.44, N°1: 83-98.

2005 Savoir environnemental local et scientifique : entre la révolution, la gouvernance nationale et le développement durable à Cuba. *VertigO - La revue en sciences de l'environnement,* Vol.6, N°2: 3-11.

2007 Fishing for the revolution. Transformations and adaptations in Cuban fisheries. *MAST,* Vol.6; N°1: 83-108.

DREW, J. A.
2005 Use of Traditional Ecological Knowledge in Marine Conservation. *Conservation Biology,* Vol 19, N°4: 1286-1293.

DREWAL, H. J.
1988 Performing the other: Mami Wata worship in Africa. *The Drama Review: TDR,* Vol. 32, N° 2: 160-185.

DU CHAILLU, P. B.
1875 *L'Afrique occidentale : nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages*. Lévy frères, Paris.

DUFOUR, A.-H.
1997 Domestiquer l'espace. Quelques jalons et un exemple pour une approche ethnologique de la toponymie. *Le monde alpin et Rhodanien,* N°97: 187-200.

DUNGLAS, E.
1937 La pêche dans le Bas-Ouémé. In *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Orientale Française*, edité par L. Larose: 350-359. vol. Tome XX, N°3. , Paris.

DURAND, J.-R., LEMOALLE, J. & WEBER, J.
1991 *La recherche face à la Pêche Artisanale. Symp. Int. ORSTOM-IFREMER, Montpellier France, 3-7 juillet 1989*. ORSTOM, Paris.

DURRENBERGER, E. P. & PÁLSSON, G.
1987 Ownership at Sea : Fishing Territories and Acces to Sea Resources. *American Anthropologist,* Vol. 14, N°3: 508-522.

DWYER, P.
1976 An analysis of Rofaifo mammal taxonomy. *American Ethnologist,* N°3: 425-445.

1996 The invention of nature. In *Redifining nature. Ecology, culture and domestication*, edité par R. Ellen & K. Fukui: 157-186. Berg Oxford.

DWYER, P., JUST, R. & MINNEGAL, M.
2003 A sea of small names : fishers and their boats in Victoria, Australia. *Anthopological forum,* Vol. 13, N°1: 5-26.

DWYER, P. & MINNEGAL, M.
1998 Waiting for Company : Ethos and Environment Among Kubo of Papua New Guinea. *The Journal of the Royal Anthropological Institute,* Vol. 4, N°1: 23-42.

ELLEN, R.
1982 *Environment, subsistence and system. The ecology of small-scale social formations*. Cambridge University Press, New-York.

EYTHORSSON, E.
1993 Sami Fjord fisherment and the State: Traditional knoledge and resource management in Northern Norway. In *Traditional Ecological Knowledge: Concepts and Cases*, edité par J. T. Inglis: 133-142. Canadian Museum of Nature andInternational Development Research Centre, Ottawa.

FALIOU, A.
1980 Eléments d'histoire du peuplement peul de la vallée du fleuve Sénégal. *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire. Série B: Sciences Humaines Dakar* Vol. 42, N°2: 257-271.

FAO
2004 Fishery country Profile : La République Gabonaise.

FERNANDEZ, J. W.
1982 *Bwiti: an ethnography of the religious imagination in Africa*. Princeton University Press, Princeton.

FLEURIOT DE LANGLE
1868 Croisières à la Côte d'Afrique. *Le Tour du Monde,* Tome XXXI: 241-304.

FRAGA, J.
2006 Local Perspectives in conservation politics: the case of the Ria Lagartos Biosphere reserve, Yucatán, Mexico. *Landscape and Urban Planning,* Vol.74: 285-295.

FRANK, B.
1995 Permitted and prohibited wealth: commodity-possessing spirits, economic morals, and the Goddess Mami Wata in West Africa. *Ethnology,* Vol. 34, N° 4: 331-346.

FRIEDBERG, C.
1991 Ethnoscience. In *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, edité par P. Bonte & M. Izard: 252-255. Presses Universitaires de France, Paris.

1997 Diversité, ordre et unité du vivant dans les savoirs populaires. *Natures Sciences Sociétés,* vol.5, n°1: 5-17.

GARCÍA-QUIJANO, C. G.
2007 Fishers' knowledge of marine species assemblages: bridging between scientific and local ecological knowledge in Southeastern Puerto Rico. *American Anthropologist,* Vol. 109, Issue 3: 529-536.

GAULME, F.
1981 *Le pays de Cama. Un ancien État côtier du Gabon et ses origines*. Editions Karthala et Centre de Recherches Africaines, Paris.

GBAGUIDI, A.
1993 Small scale fishery for sardinella in Benin. In *Dynamique et usage des ressources en sardinelles de l'upwelling côtier du Ghana et de la Côte d'Ivoire. Actes du colloque DUSRU, ccra, du 5 au 8 octobre 1993*: 223-231. Colloques et séminaires. ORSTOM Paris.

GEISTDOERFER, A.
1974 Savoir et techniques des pêcheurs des îles de la Madeleine (Québec) ou de quelques moyens de s'approprier la mer et ses ressources. *JATBA Revue d'ethnobiologie,* T. XXI, N° 7-8-9: 169-217.

1987 Les travailleuses de la mer (Atlantique Nord). In *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer*: 249-265. Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en sciences Sociales, Paris.

1991 Anthropologie maritime. In *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, edité par P. Bonte & M. Izard: 447-448. Presses Universitaires de France, Paris.

GELCICH, S., GARETH, E.-J. & KAISER, M. J.
2003 Importance of attitudinal differences among artisanal fishers toward co-management and conservation of marine resources. *Conservation Biology,* Vol 19, N°3: 865-875.

GIBSON, J. J.
1986 *The ecological approach to visual perception*. Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, New Jersey & London.

GOCHET, A.
1889 *L'action civilisatrices des missions catholiques au Congo et dans l'Afrique équatoriale*, Liège.

GORDON, R. G.
2005 *Ethnologue : Languages of the World, Fifteenth edition*. SIL International, Dallas, Tex.

GORE, C. & NEVADOMSKY, J.
1997 Practice and agency in Mammy Wata worship in Southern Nigeria. *African Arts,* Vol. 30, N° 2: 60-95.

GRENAND, F.
2000 Quelle scolarité pour quels élèves ? In *Avenir des Peuples des Forêts Tropicales*, edité par S. Bahuchet: 467-488. vol. II : Une approche thématique. V vols. Programme APFT, Bruxelles.

GRISON, B.
2004 Des sciences sociales à l'anthropologie cognitive. Les généalogies de la cognition située. *@ctivités,* Vol.1, N°2: 26-34.

GUEST, G.
2003 Fishing Behavior and Decision-Making in an Ecuadorian Community : a Scaled Approach. *Human Ecology,* Vol.33, N°4: 611-644.

GUGLIELMINO, C. R., VIGANOTTI, C., HEWLETT, B. S. & CAVALLI-SFORZA, L. L.
1995 Cultural variation in Africa : Role of mechanisms of transmission and adaptation. *Proc. Natl. Acad. Sci.,* Vol.92: 7585-7589.

GUIOT, H.
2000-2001 Spécialistes, experts et artisans en Polynésie (Spécialistes, artisans). *Cahiers des thèmes transversaux - ARSCAN,* Cahier II - 2000/2001, Thème 3 - Systèmes de production et de circulation: 144-146.

2007 Le peuplement de la Polynésie : un système idéel qui conduit au-delà de l'horizon. In *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*, edité par P. Rouillard: 83-89. De Boccard, Paris.

HAGENBUCHER SACRIPANTI, F.
1975 Utilisation magique de la faune et de la flore au royaume de Loango. In *Colloque d'ethnosciences, 23-28 novembre 1976.* , Paris.

1996 Recomposition du mythe et représentation de la santé dans une secte thérapeutique du Sud-Congo. *Santé : Cahiers d'Etudes et de Recherches Francophones,* Vol.6, N°1: 43-53.

HAGGAN, N., NEIS, B. & BAIRD, I. G. (eds)
2007 *Fishers' knowledge in fisheries science and management*. UNESCO, Paris.

HANKS, W. F.
1991 Foreword. In *Lave & Wenger, 1991. Situated learning : legitimate peripheral participation*: 13-24. Cambridge University Press, Cambridge.

HANNA, S. S.
1998 Managing for human and ecological context in the Maine soft shell clam fishery: 190-211. Cambridge University Press Cambridge.

HARVEY, D.
2002 Agency and community : a critical realist paradigm. *Journal for the theory of social behaviour,* 32:2: 163-194.

HAUDRICOURT, A.-G.
1961 Richesse en phonèmes et richesse en locuteurs. *L'Homme,* Vol.1, N°1: 5-10.

1962 Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme,* N°1, Tome 2: 40-50.

HAUDRICOURT, A.-G. & DIBIE, P.
1987 *Les pieds sur terre*. Éditions A.-M. Métailié, Paris.

HECKETSWEILER, P. & MOKOKO IKONGA, J.
1991 *La Réserve de Conkouati : Congo. Le secteur sud-est*. UICN, Gland, Suisse.

HENRICH, J., BOYD, R. & RICHERSON, P.
sous presse (accepté en 2002) Five misunderstandings about cultural evolution. In *The Epidemiology of Ideas. Open Court Publishing Company*, edité par D. Sperber. Open Court Publishing Company.

HEWLETT, B. S. & AMOLA, R.
2003 Culture and ebola in Northern Ouganda. *Emerging infectious diseases,* Vol. : 1024-1040.

HEWLETT, B. S. & CAVALLI-SFORZA, L. L.
1986 Cultural transmission among Aka Pygmies. *American Anthropologist,* Vol 88: 922-933.

HEWLETT, B. S., DE SILVESTRI, A. & GUGLIELMINO, C. R.
2002 Semes and genes in Africa. *Current Anthropology,* Vol.43, N°2: 313-321.

HEWLETT, B. S. & HEWLETT, B. L.
2008 *Ebola, culture and politics: anthropology of an emerging disease*. Thompson/Wadsworth, Belmont, CA.

HEWLETT, B. S. & LAMB, M. E.
2002 Integrating evolution, culture and developmental psychology: explaining caregiver-infant proximity and responsivness in Central Africa and the United States of America. In *Between biology and culture: Perspectives on ontogenetic development*, edité par H. Keller, Y. H. Poortinga & A. Schölmerich. Cambridge University press, Cambridge.

HOLDEN, C. J. & MACE, R.
2003 Spread of cattle led to the loss of matrilineal descent in Africa : a coevolutionary analisis. *Proc. R. Soc. Lond. B,* 270: 2425-2433.

HOUSEMAN, M.
2004 The Red and the Black. A practical experiment for thinking about ritual. *Social Analysis,* Vol.48, N°2: 75-97.

2006 Relationality. In *Theorizing rituals. Classical topics, theoretical approaches, analytical concepts, annotaded bibliography*, edité par J. Kreinath, J. Snoe & M. Stausberg: 413-428. Brill, Leiden.

INGOLD, T.
1991 Apprentissage. In *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, edité par P. Bonte & M. Izard: 764-765. PUF, Paris.

1993 Temporality of landscape. *World Archaeology,* Vol. 25, N° 2, Conceptions of time and ancient society: 152-174.

2000 The dynamics of technical changes. In *The perception of the environment*, edité par T. Ingold: 362-372. Routledge, London and New-York.

2004 Beyond biology and culture. The meaning of evolution in a relational world. *Social Anthropology,* Vol.12, 2: 209-221.

IVANOFF, J.
2003 Contraintes socio-politiques et pluriactivité halieutique en Birmanie. In *La mer dévorée. Le poisson bon à manger, le poisson bon à penser*, edité par A. Geistdoerfer, J. Ivanoff & J. Matras-Guin: 193-208. Anthropologie maritime Kétos. CETMA, Paris.

2004 Les mythes s'adaptent-ils ? *Techniques et culture,* N°43-44, Mythes. L'origine des manières de faire: 235-260.

IZARD, M.
1991 Culture, 1. Le problème. In *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, edité par P. Bonte & M. Izard: 190-192. PUF, Paris.

J'IRENGE, I.
1892 *Customs of the Benga and Neighboring tribes by Rev. Ibiya j'Irenge of the Gabon and Corisco Mission. West-Africa*. H.E.Simmons, New-York.

JABIN, D.-H.
2003 *Les pirogues en Guyane. Prémices à une étude ethnobotanique et socio-économique de la construction et du commerce des pirogues en Guyane Française*, Université d'Orléans

JACQUOT, A.
1960 *Les langues Bantu du Nord-Ouest : état des connaissances, perspectives de la recherche*. IEC, Brazzaville.

1971 Les langues du Congo-Brazzaville. Inventaire et classification. *Cahiers ORSTOM. Série Sciences humaines,* vol.VIII, n°4: 349-358.

1983 *Faune marine du Congo. Glossaire vili*. Document N°59 N.S., Novembre 1983. ORSTOM - Centre de Pointe-Noire.

JORION, P.
1979 Les deux concepts fondamentaux de la pêche artisanale: la "saison" et le "métier". *Ethnologie Française,* Vol. IX, N°2: 135-146.

1988 Going out or staying home: Seasonal movements and migration strategies among Xwla and Anlo-Ewe fishermen. *Maritime Anthropological Studies,* Vol. 1, N°2: 129-155.

JUL-LARSEN, E.
2000 Prolifération des institutions et performance économique : l'accès aux ressources des pêcheurs migrants à Pointe-Noire (Congo). In *Les pêches piroguières en Afrique de l'Ouest*, edité par J.-P. Chauveau, E. Jul-Larsen & C. Chaboud: 167-203. Editions Karthala,CMI et IRD Paris.

KANE, A.
1977 *Matam et sa région.* Thèse de géographie, Université de Dakar.

KATZ, E.
1998 Adoption du manioc par les Vili et les Yombé du Congo. Innovations culinaires. *Techniques & culture,* Vol.31-32: 265-274.

KATZ, E., NGUINGUIRI, J.-C. & MAKOSSO, F.
1995a Cambio politico y resurgimiento de cultos tradicionales entre los Vili del Congo. Papier presenté à la Conférence "Religion and Society : 17th Quinquennial Congress of the Internationl Association for the History of Religions (IAHR). Simposium Ritos agricolas, 5-12 August 1995", Mexico.

1995b Cambio politico y resurgimiento de cultos tradicionales entre los Vili del Congo Communication. Simposium Ritos agrícolas. Papier presenté à la Conférence "Religion and Society : 17th Quinquennial Congress of the International Association for the History of Religions (IAHR), 5-12 August 1995", Mexico.

KATZ, E. & NGUINGUIRI, J. C.
2000 Compétition pour les ressources au Kouilou. In *Du bon usage des ressources renouvelables*, edité par Y. Gillon, C. Chaboud, J. Boutrais & C. Mullon: 187-198. Editions de l'IRD, Collection Latitudes 23, Paris.

KAZADI, N.
1983 Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga ; Pygmées de Centrafrique; Techniques et économie des Pygmées Babinga. *Africa: Journal of the International African Institute,* Vol.53, N°1: 92-93.

KIMFOKO MADOUNGOU, J.
1996 Musée Régional "Ma Loango". Le guide du musée.

KOUSSIMBISSA-MASSENGO, J.-B.
1996 *Coutumes et traditions du Congo*. Imprimerie Kprim, Brazzaville.

LABRECQUE, M.-F.
2002 État, paysannerie et pauvreté au Yucatán, Mexique : développement et participation. *Anthropologica,* Vol.43, N°2: 171-183.

à paraître *La construction sociale de l'environnement au Yucatan et à Cuba. Les intersections du global et du local, études du Mexique contemporain*.

LAGOIN, Y. & SALMON, G.
1967 *Etude technique et économique comparée de la distribution du poisson de mer dans les pays de l'ouest africain*. S.C.E.T., Secrétariat d'État aux Affaires Etrangères, Paris.

1970 *Etude technique et économique comparée de la distribution du poisson de mer dans les pays de l'ouest africain*. S.C.E.T., Secrétariat d'État aux Affaires Etrangères, Paris.

LAVE, J.
1982 A comparative approach to educational forms and learning processes. *Anthropology & Education Quarterly,* Vol.13, N°2, Anthropology of Learning: 181-187.

LAVE, J. & WENGER, E.
1991 *Situated learning : legitimate peripheral participation*. Cambridge University Press, Cambridge.

LE ROY, J.
1958 Monographie d'Afrique noire : Matam Sénégal. *Annales africaines*: 235-243.

LEBARON, F.
1997 La dénégation du pouvoir. *Actes de la recherche en sciences sociales,* Vol. 119, N° 1: 3 - 26.

LEMONNIER, P.
1991 Technique (système). In *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, edité par P. Bonte & M. Izard: 697-698. PUF, Paris.

1996 L'anguille chez les Ankave-Anga de Papouasie-Nouvelle-Guinée : matérialité et symbolique du piégeage. In *L'alimentation en forêt tropicale. Interactions bioculturelles et perspectives de développement*, edité par C. M. Hladik, A. Hladik, H. Pagezy, O. F. Linares, G. J. A. Koppert & A. Froment. vol. Vol II : Bases culturelles des choix alimentaires et stratégies de développement. Editions UNESCO. L'homme et la biosphère, Paris.

LENCLUD, G.
1987 La tradition n'est plus ce qu'elle était... *Terrain,* n°9: 110-123.

2003 Apprentissage culturel et nature humaine. *Terrain,* n° 40: 5-20.

LEROI-GOURHAN, A.
1945 *Milieu et technique*. Albin Michel, Paris.

LEROY, A.
2002 *Parlons pulaar : dialecte du Fouta Djalon*. L'Harmattan, Paris.

LESCUREUX, N.
2006 Towards the necessity of a new interactive approach integrating ethnology, ecology and ethology in the study of the relationship between Kyrgyz stockbreeders and wolves. *Social Science Information,* Vol.45 (3): 463-478.

2007 *Maintenir la réciprocité pour mieux coexister ? Ethnographie du récit kirghiz des relations dynamiques entre les hommes et les loups.* Thèse de doctorat en ethno-écologie, Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.

LOËMBE, G.
2005 *Parlons vili. Langue et culture du Loango*. L'Harmattan, Paris.

LOUNGOU, S.
2003 Immigration et xénophobie au Gabon. *Géopolitique Africaine,* N°10: 255 - 268.

LUTUTALA, B. M.
2007 Les migrations en Afrique centrale : caractéristiques, enjeux et rôles dans l'intégration et le développement des pays de la région. Papier presenté à la Conférence "Atelier sur les Migrations Africaines : Comprendre les dynamiques des migrations sur le continent. Ghana, 18 au 21 septembre 2007.

M'PEINDAGHA BONGHO
1996 *Le couteau de mer (Solen sp) : Pêche, distribution et gestion durable. Mémoire de fin de cyle pour l'obtention du diplôme d'Ingénieur des Techniques des Eaux et Forêts*, Université Omar Bongo

MABIKA, P.-A.
2006 *Regards sur l'art et la culture en Afrique noire*. L'Harmattan, Paris.

MABOUNDA, D., ONDO MEGNE, J.-J. & RERAMBYATH, G.-A.
2005 *Evaluation de la contribution du secteur des pêches à l'économie gabonaise*. FAO / PMEDP.

MAGA-MA-PAGA
1983 *La pêche industrielle à Libreville.* Mémoire de Maîtrise, Université Omar Bongo

MAHO, J. F.
2006 A classification of the Bantu languages: an update of Guthrie's referential system. In *The Bantu langages*, edité par D. Nurse & G. Philippson: 639-651. vol. N°4. Routledge, London & New York.

MAKAYA, J.-F.
2000 *Rapport d'activités. Biodiversité côtière, lagunaire, estuarienne et des zones de mangroves*. Laboratoire d'Océanographie et d'Écologie Marine (CENAREST-IRET).

MALET, C., CHICHLO, B., ROBERT-LAMBLIN, J., HLADIK, C.-M. & PASQUET, P.
2003 Stratégies de subsistance et perception des aliments des populations autochtones de Yakoutie arctique (Districts de Basse et de Moyenne Kolyma)». *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris,* Tome 15, Fascicule 1-2: 101-120.

MALINOWSKI
1968[1944] *Une théorie scientifique de la culture*. Traduit par P. Clinquart. Essais. Points, Paris.

MANNING, P.
1989 Coastal society in the Republic of Bénin: Reproductions of a regional system. *Cahiers d'études africaines,* Vol. 29, N°114: 239-257.

MARFAING, L.
2005 Du savoir faire sénégalais en matière de pêche sur les côtes mauritaniennes : une approche historique. *Stichproben. Wiener Zeitschrift für kritische Afrikastudien. Vienna Journal of African Studies.,* N° 8, African Migrations. Historical Perspectives and contemporary Dynamics: 69-98.

MARTIN, C.
2007 *Construire sa compétence en taille de pierre. Processus corporels et sociaux d'acquisition et de transmission du savoir.* Thèse de doctorat en anthropologie cognitive, Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.

MARTIN, P. M.
2002 Life and death, power and vulnerability: everyday contradictions at the Loango Mission, 1883-1904. *Journal of African Cultural Studies,* Vol. 15, N° 1, Everyday Life in Colonial Africa: 61-78.

MARY, A.
2005 Le Bwiti à l'heure du village global. In *Rupture-solidarité. N°6 : Le Gabon malgré lui*, edité par G. Rossatanga-Rignault, N. Metegue N'Nah, J. Tonda & A. Mary: 83-103. Ruptures. Mutations et défis en Afrique Centrale. vol. N°6. Karthala, Paris.

MAUSS, M.
2002 [1947] *Manuel d'ethnographie*. Editions Payot § Rivages, Paris.

MAYAFFRE, D.
2002 Discours politique, genres et individuation socio-linguistique. In *JADT 2002 : 6es Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*, edité par A. Morin & P. Sébilot: 517-529. IRISA-INRIA, Saint Malo.

2004 Formation(s) discursive(s) et discours politique : l'exemplarité des discours communistes versus bourgeois durant l'entre-deux-guerres. *Texto !* Adresse Internet: http://www.revue-texto.net/Inedits/Mayaffre/Mayaffre_Formations.html, consultée le 3 avril 2008.

MBOT, J.-É.
1999 Les mythes fondateurs des sciences sociales en Afrique. *Cahiers gabonais d'anthropologie,* Vol.4: 399-412.

MCKEY, D., EMPERAIRE, L., ELIAS, M., PINTON, F., ROBERT, T., DESMOULIÈRE, S. & RIVAL, L.
2001 Gestions locales et dynamiques régionales de la diversité variétale du manioc en Amazonie. *Génétique, Sélection et Évolution,* N°33, Supplément 1: S465-S490.

MÉDIOHOUAN, G. O.
1993 Vodoun et littérature au Bénin. *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne des Études Africaines,* Vol. 27, N° 2: 245-258.

MEEHAN, B.
1977 Hunters by the seashore. *Journal of human evolution,* Vol.6: 363-370.

MERLET, A.
1990 *Le pays des trois estuaires (1471-1900). Quatre siècles de relations extérieures dans les estuaires du Muni, de la Mondah et du Gabon*. Ministère de la Coopération et du Développement / Centre Culturel français Saint-Exupery-Sépia, Libreville.

1991 *Autour du Loango (XIV^e^-XIX^e^). Histoire des peuples du sud-ouest du Gabon au temps du royaume de Loango et du "Congo français"*. Centre Culturel Français Saint-Exupéry/SEPIA, Libreville-Paris.

METEGUE N'NAH, N.
2006 *Histoire du Gabon. Des origines à l'aube du XXI^e^ siècle*. L'Harmattan, Paris.

MOMBEY, P.
2004 Les formes traditionnelles de gestion de l'écosystème du village du Cap Esterias. *Revue gabonaise des Sciences de l'Homme.,* N°5. Actes du séminaire

interdisciplinaire sur les formes tradionnelles de gestion de l'écosystème du village du Cap Esterias (18-24 mai 1998): 137-143.

MOÑINO, Y.

1970 Dérivation, composition et emprunt dans le vocabulaire des techniques Ngbaka-ma'bo (République Centrafricaine). *La linguistique,* Vol.6, Fascicule 1: 117-146.

2004 Prête-moi ta langue, que je dise un mot : emprunts banda au gbaya. In *Langues et cultures : terrains d'Afrique*, edité par P. Boyeldieu & P. Nougayrol: 25-31. vol. 7, C. A. e. langage, general editor. Peeters, Louvain-Paris-Dudley.

MONOD, T.

1973 Contribution à l'établissement d'une classification fonctionnelle des engins de pêche. *Bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle,* 3ème série, N°156, Ecologie générale 12: 205-231.

MOUROBOU, G.

2004 *Les Débarquements de Produits de Pêche au Centre Communautaire de Pêche Artisanale de Port-Gentil : Cas du Polynemus quadrifilis et du Tilapia cabrae.* Rapport de stage de fin de cycle, École Nationale des Eaux et Forêts. Direction des Etudes. Département des Pêches et de l'Aquaculture

MURDOCK, G.

2004[1950] *Outline of cultural materials*. Human relations area files, New Haven.

MURRAY, G., NEIS, B. & JOHNSEN, J. P.

2006 Lessons learned from reconstructing interactions between local ecological knowledge, fisheries science, and fisheries management in the commercial fisheries of Newfoundland and Labrador, Canada. *Human Ecology,* Vol. 34, N° 4: 549-571.

NÉDÉLEC, C.

1982 *Définition et classification des catégories d'engins de pêche*. FAO.

NEISHEIM, I., DHILLION, S. S. & STØLEN, K. A.

2006 What happens to traditional knowledge and use of natural resources when people migrate ? *Human Ecology,* Vol.34: 99-131.

NGOUANGA ADOVETI, A.

2004 *L'aménagement halieutique à Port-Gentil. Rapport de licence Option : Géographie des mers et littoraux*. Université Omar bongo. Faculté des Lettres et Sciences Humaines. Département de Géographie.

NGUINGUIRI, J.-C.

2002 Savoirs et pratiques liés aux variations saisonnières chez les pêcheurs vili du Congo. In *Entre ciel et terre : climat et sociétés*, edité par E. Katz, A. Lammel & M. Goloubinoff: 109-120. IRD Ibis Press, Paris.

NGUINGUIRI, J.-C. & KATZ, E.
1996 Perception de l'impact de l'homme sur les ressources naturelles chez les Vili du Congo. In *Impact de l'homme sur les milieux naturels : perceptions et mesures*, edité par P. Baudot, D. Bley, B. B., H. Pagezy & N. Vernazza-Licht: 143-154. Société d'Ecologie Humaine, Grasse.

NGUINGUIRI, J. C.
1991 Critique d'un diagnostic de "développeurs" : la stagnation de la pêche vili au Congo. In *Modèles de développement et économies réelles*, edité par P. Bonnefond: 177-190. vol. N°6. Chroniques du Sud.

2000 La pêche des migrants : un modèle de croissance pour la pêche locale ? A propos du dualisme des théories du développement. In *Les pêches piroguières en Afrique de l'Ouest*, edité par J.-P. Chauveau, E. Jul-Larsen & C. Chaboud: 281-297. Editions Karthala,CMI et IRD Paris.

ORTIZ-LOZANO, L., GRANADOS-BARBAB, A., SOLÍS-WEISSA, V. & GARCÍA-SALGADOC, M.-A.
2005 Environmental evaluation and development problems of the Mexican coastal zone. *Ocean and Coastal Management,* Vol.48: 161-76.

OSLISLY, R. & PEYROT, B.
1987 *L'art préhistorique gabonais. 1887-1987 Centenaire de la recherche préhistorique au Gabon*. Rotary-Club de Libreville-Okoumé, Libreville.

OUANE, A.
1991 L'harmonisation des langues maliennes : entre l'integration nationale et regionale. *International Review of Education / Internationale Zeitschrift für Erziehungswissenschaft / Revue Internationale de l'Education,* Vol. 37, N° 1, Language Policy and Education: 99-114.

PÁLSSON, G.
1994 Enskilment at sea. *Man*: 901-927.

1998 Learning by fishing : practical engagement and environmental concerns. In *Linking Social and Ecological System. Management Practices and Social Mechanisms for building Resilience*, edité par F. Berkes & C. Folk: 48-66. Cambridge University Press, Cambridge.

PASCAL, B.
2008 *De la "terre des ancêtres" aux territoires des vivants : les enjeux locaux de la gouvernance sur le littoral sud-ouest de Madagascar*, Museum National d'Histoire Naturelle de Paris.

PASLEAU, S.
1990 Cartographie et analyse factorielle : le bassin de Seraing entre 1866 et 1910. *Histoire & Mesure,* Vol. 5, N° 3: 271 - 313.

PATTERSON, M.
2006 Agency, kinship, and history in North Ambrym. *Journal of the Royal Anthropological Institute,* 12: 211-217.

PAYEUR-DIDELOT
1899 *Trente mois au continent mystérieux. Gabon-Congo et côte occidentale d'Afrique*. Berger-Levrault, Paris.

PENNANGUER, S.
2005 *Incertitude et concertation dans la gestion de la zone côtière.* Thèse de Doctorat Halieutique, Ensa-Rennes.

PFEIFFER, J. M. & BUTZ, R. J.
2005 Assessing cultural and ecological variation in ethnobiological research: the importance of gender. *Journal of ethnobiology,* Vol. 25, N° 2: 240-278.

PIERRE, R.
1977 Caribbean Religion: The Voodoo Case. *Sociological Analysis,* Vol. 38, N° 1: 25-36.

PLIYA, J.
1980 *La pêche dans le Sud-Ouest du Bénin. Etude de géographie appliquée sur la pêche continentale et maritime*. Agence de Coopération Culturelle et Technique, Paris.

POEPOE, K. K., BARTRAM, P. K. & FRIEDLANDER, A. M.
2007 The use of traditional knowledge in the contemporary management of a Hawaiian community's marin resources. In *Fishers' knowledge in fisheries science and management*, edité par N. Haggan, B. Neis & I. G. Baird: 119-143. UNESCO, Paris.

PROST, A. & ROSENZVEIG, C.
1971 La Chambre des députés (1881-1885). Analyse factorielle des scrutins. *Revue française de science politique,* Vol. 21, N° 1: 5 - 50.

QUENUM, J.-C.
1999 Éducation traditionnelle au Bénin, la place du sacré dans les rites initiatiques. *International Review of Education / Internationale Zeitschrift für Erziehungswissenschaft / Revue Internationale de l'Education,* Vol. 45, N° 3/4, Learning, knowledge and cultural context: 281-303.

RAFFESTIN, C.
1986 Écogenèse territoriale et territorialité In *Espaces, jeux et enjeux*, edité par F. Auriac & R. Brunet: 173-185. Fayard, Paris.

RAPONDA-WALKER, A.
2002 [1996] *Notes d'Histoire du Gabon. Suivi de : Toponymie de l'estuaire (Libreville) et Toponymie du Fernan-Vaz (Port-Gentil)*. Editions Raponda Walker, Libreville.

RAPONDA-WALKER, A. & REYNARD, R.
1956 Anglais, Espagnols et Nord-Américains au Gabon au XIX^{e} siècle. *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines,* 12: 253-279.

RAPONDA-WALKER, A. & SILLANS, R.
1961 *Les plantes utiles du Gabon. Essai d'inventaire et de concordance des noms vernaculaires et scientifiques des plantes spontanées et introduites. Description des espèces, propriétés, utilisation domestiques, ethnographiques et artistiques*. Paul Lechevalier, Paris.

1995 [1962] *Rites et croyances des peuples du Gabon. Essai sur les pratiques religieuses d'autrefois et d'aujourd'hui*. Présence Africaine, Paris.

RENAULT-LESCURE, O.
1981 *Evolution lexicale du galibi, langue caribe de Guyane française*, Paris IV-La Sorbonne.

RÉPUBLIQUE GABONAISE
2006 Code des pêches et de l'aquaculture : loi n°15/2005 du 8 août 2005 portant code des pêches et de l'aquaculture en République gabonaise. *Hebdo informations. Journal hebdomadaire d'informations et d'annonces légales,* N°514.

REY, A.
2004 *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*. 3 vols. Dictionnaires Le Robert, Paris.

REYES-GARCÍA, V., VADEZ, V., BYRON, E., APAZA, L., LEONARD, W. R., PÉREZ, E. & WILKIE, D.
2005 Market Economy and the Loss of Folk Knowledge of Plant Uses: Estimates from the Tsimane' of the Bolivian Amazon. *Current Anthropology,* Vol. 46, N° 4: 651-656.

REYES-GARCÍA, V., VADEZ, V., HUANCA, T., LEONARD, W. R. & WILKIE, D.
2005 Knowledge and Consumption of Wild Plants: A comparative study in two Tsimane' villages in the Bolivian Amazon. *Ethnobotany Research & Applications,* Vol. 3: 201-208.

RICARD, A.
1987 Explorateurs européens en Afrique noire au XIX^{e} siècle.

RICHARDSON, A.
2002 An ecology of learning and the role of eLearning environment: a discussion paper. In *Connecting the Future: Global Summit of Online Knowledge Networks*, edité par education.au: 47-51, Dulwich.

RONGIER, J.
1995 *Dictionnaire français éwé - suivi d'un index éwé français*. ACCT Karthala, Paris.

ROUCH, J.
1950 Les Sorkawa Pêcheurs Itinérants du Moyen Niger. *Journal of the International African Institute,* Vol. 20, N° 1: 5-25.

2005 [1956] Mammy Water. In *Le geste cinématographique*. Editions Montparnasse, Paris.

ROULON-DOKO, P.
1998 *Chasse, cueillette et culture chez les Gbaya de Centrafrique*. Editions L'Harmattan, Paris.

RUSSEL, A.
2007 Les Chinois ont-ils colonisé l'Angola ? *Courrier international,* N°882, du 27 septembre au 3 octobre 2007: 34.

SABINOT, C.
2003 *Tortues marines sur le littoral palmarinois (Sénégal) : entre attentes internationales et cultures locales*. Mémoire de DEA "Environnement, milieux, techniques et sociétés", Muséum National d'Histoire Naturelle

2005 La cultura del agua: el patrimonio dinámico de los kali'na, amerindios del litoral de las guayanas. Planteamiento comparativo: Guyana francesa y Surinam. In *Desarollo y Medio Ambiente en Iberoamérica. Memorias. II Congreso Iberoamericano sobre Desarollo y Medio Ambiente. Octubre de 2005*, edité par B. Ortíz, M. d. J. Ordóñez Díaz, L. Flores Rojas & R. L. Alvarez García. DVD. Universidad Iberoamericana. , Puebla. dvd.

2007a Jeu de construction d'un fumoir. In *Chronique du littoral gabonais, 2006*. 4 mn 8 s, Production SMM, CNRS-MNHN Paris & UOB Libreville, Paris. SMM N° 0641/GA. http://video.rap.prd.fr/video/mnhn/smm/Sabinot_Jeu_fumoir_092007.rm.

2007b Pièges à poissons en bambou. In *Chronique du littoral gabonais, 2006*. 9 mn 29 s, Production SMM, CNRS-MNHN Paris & UOB Libreville, Paris. SMM N° 0663/GA. http://video.rap.prd.fr/video/mnhn/smm/Sabinot_Bambous_092007.rm.

SALL, B.
2005 *Migration de travail et protection des droits humains en Afrique (Gabon, le Niger, le Cameroun, le Bénin)*. UNESCO, Paris.

SECK, P. C. A.
1987 *Catalogue des engins de pêche artisanale maritime du Gabon*. CECAF/ECAF Series - 87/42. FAO, Rome.

SEPIA & COFREPÊCHE
1998 *Projet de développement de la pêche artisanale et de la pisciculture au Gabon. Rapport de préparation. Tome 1. Rapport et annexes 1 à 7*. Direction générale des pêches et de l'aquaculture. Ministère de la Marine marchande et de la pêche. République gabonaise.

SEYDOU, C.
1998 *Dictionnaire pluridialectal des racines verbales du peul. Peul-français-anglais*. Karthala, Paris.

SIAR, S. V.
2003 Knowledge, gender and ressources in small-scale fishing: the cas of Honda Bay, Palawan, Philippines. *Environmental Management,* Vol. 31: 569-580.

SIGAUT, F.
1988 *Les recherches sur la culture technique*. Rapport au conseil du Patrimoine écologique.

SILLITOE, P.
1998 The development of indigenous knowledge. A new applied anthropology. *Current anthropology,* Vol. 39, N°2: 223-252.

SIMUTOGA, P.-C.
1992 *Technologie traditionnelle à Wallis. Essai de sauvegarde de la mémoire collective des charpentiers wallisiens (tufuga) du district de Hihifo* N°44. Publications de la Société des Océanistes, Paris.

SPEARMAN, C.
1904 The proof and measurement of association between two things. *American Journal of Psychology,* Vol.15: 72-101.

1930 La théorie des facteurs. *Archives des Psychologie,* Vol.22.

SPERBER, D.
1997 Individualisme méthodologique et cognitivisme. In *Cognition et Sciences sociales. La dimension cognitive dans l'analyse sociologique*, edité par R. Boudon, F. l. Chaze & A. Bouvier: 123-136. Presses Universitaires de France, Paris.

STOFFLE, B. W. & STOFFLE, R. W.
2007 At the Sea's Edge: Elders and Children in the Littorals of Barbados and the Bahamas. *Human Ecology,* Vol. 35: 547–558.

TCHIAMAS, J., SOUMBOU, F., MAKOSSO, G. B., MAKOSSO, A., SIAMA, J., MAMBOMA, S. & PANGOU, J. P. S.
2008 *Dictionnaire Vili-Français* L'Harmattan, Paris.

THOMSON, G. H.
1939 The factorial analysis of ability. Agreement and disagreement in factor analysis. A summing up. *The british Journal of Psychology,* Vol.30: 105-108.

THURSTON, L. L.
1931 Multiple Factor Analysis. *ThePsychological Review,* Vol.38: 406-427.

TOURNEUX, H.
1984 Vocabulaires comparés des instruments aratoires dans le Nord-Cameroun. *Cahiers de l'ORSTOM, série Sciences Humaines,* Vol.20, N° 3-4: 597-612.

1987 Projet de questionnaire d'enquête linguistique sur la pêche dans le bassin du lac Tchad. In *Langues et cultures dans le bassin du Tchad. Journée d'études les 4 et 5 septembre 1984*, edité par D. Barreteau: 123-129. Edtions de l'ORSTOM, Paris.

TRAORE, B.
2007 Toponymie et histoire dans l'Ouest du Burkina Faso. *Journal des Africanistes,* Vol.77-1: 75-111.

VENNETIER, P.
1968 *Pointe-Noire et la façade maritime du Congo Brazzaville*. Mémoire n°26. ORSTOM, Pointe Noire, paris.

VERDEAUX, F.
1981 La pêche lagunaire en Côte d'Ivoire : contexte sociologique et formes d'exploitation du milieu naturel. In *Les écosystèmes côtiers de l'Afrique de l'Ouest : lagunes, estuaires et mangroves. Atelier, 11-15 juin 1979, Dakar*: 35-36. UNESCO, Paris.

WALKER, B. L. E.
2002 Engendering Ghana's seascape: Fanti fishtraders and marine property in colonial history. *Society and Natural Resources,* Vol.15: 389-407.

WEBER, J.
2000 Pour une gestion sociale des ressources naturelles. In *Administrer l'environnement en Afrique*, edité par D. Compagnon & F. Constantin. Editions Karthala-IFRA, Paris.

WHITING, J. W. M. & CHILD, I.
1953 *Child Training and Personality*. Yale University Press, New Haven.

WILLIAMSON, K. & BLENCH, R.
2000 Niger-Congo. In *Africa languages. An introduction*, edité par B. Heine & D. Nurse: 11-42. Cambodge University Press.

ZARGER, R. K. & STEPP, J. R.
2004 Persistence of botanical knowledge among Tzeltal Maya children. *Current Anthropology,* Vol.45, N°3: 413-418.

LISTE DES ILLUSTRATIONS

LISTE DES CARTES

Carte 1 p. 27 Répartition des familles linguistiques sur la côte Atlantique d'Afrique

Carte 2 p. 29 Chronologie sommaire des premières explorations des côtes gabonaises et congolaises

Carte 3 p. 33 Principales migrations de pêche de la fin du XIX^{e} siècle aux années 1980 (d'après Chauveau 1991)

Carte 4 p. 34 Répartition des étrangers sur le littoral gabonais

Carte 5 p. 37 Localisation du lieu d'étude choisi : littoral de la Haute et Basse-Banio

Carte 6 p. 48 Courants et températures de surface en janvier dans le Golfe de Guinée (extrait de Schneider 1992, d'après Wauthy, 1983)

Carte 7 p. 48 Courants et températures de surface en juillet dans le Golfe de Guinée (extrait de Schneider 1992, d'après Wauthy, 1983)

Carte 8 p. 51 Répartition des communautés sur les berges de la lagune Banio (Nyanga, province du sud du Gabon)

Carte 9 p. 56 Le Royaume du Loango en 1754 et 1708

Carte 10 p. 75 Localisation de la région d'origine des Sénégalais de la Banio

Carte 11 p. 84 Localisation de la région d'origine des Béninois de la Banio

Carte 12 p. 117 Carte des toponymes de la lagune Banio qui trouvent leur origine dans la description de l'environnement : faune, flore ou paysage

Carte 13 p. 120 Carte des toponymes de la lagune Banio qui trouvent leur origine dans l'histoire des lieux, liée aux Vili, Lumbu, Pygmées, Congolais, aux colons ou aux missionnaires

Carte 14 p. 212 Carte des toponymes de l'environnement (île, montagne, pointe, zone - rivière, anse, berge, crique-) selon leur origine historique, mythique ou écologique

Carte 15 p. 213 Carte des toponymes de l'environnement (île, montagne, pointe, zone - rivière, anse, berge, crique-) de la zone sud de la lagune (zone 3) selon leur origine historique, mythique ou écologique

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 p. 69 Quelques espèces de végétaux dont les enfants sucent les fruits

Tableau 2 p. 89 Terminologie des préparations du gari

Tableau 3 p. 104 Quelques éléments caractéristiques des migrants de la Nyanga

Tableau 4 p. 134 Objets culturels phares en langues vili, phla et fulfuldé

Tableau 5 p. 189 Quelques chiffres sur l'évolution temporelle et spatiale du coût du poisson dans la Nyanga

Tableau 6 p. 193 Tableau comparatif des méthodes de boucanage de la sardine : positionnement du poisson en position horizontale *versus* verticale

Tableau 7 p. 258 Éléments descriptifs des possibilités de seconde vie de la pirogue

Tableau 8 p. 259 Éléments descriptifs des possibilités de seconde vie des filets

Tableau 9 p. 281 Caractéristiques des principes d'éducation selon qu'elle intervient dans un cadre plus ou moins institutionnalisé (Bril 1991: 20, adapté de Greenfield & Lave 1978)

Tableau 10 p. 282 Position de l'apprenti dans la communauté de pratique de chaque objet culturel phare

Tableau 11 p. 285 Occurrence des termes employés pour définir l'apprentissage de chaque objet

LISTE DES FIGURES

Figure 1 p. 90 Calendrier halieutique

Figure 2 p. 116 Origine linguistique du linéaire côtier de la lagune Banio

Figure 3 p. 116 Type d'origine du linéaire côtier de la lagune Banio

Figure 4 p.119 Origine historique du linéaire côtier de la lagune Banio

Figure 5 p. 277 Représentation schématique des acteurs de la transmission horizontale

Figure 6 p. 278 Représentation schématique des acteurs de la transmission verticale

Figure 7a p. 286 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F2

Figure 7b p. 287 Graphique annoté de l'AFC {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F2

Figure 8a p. 288 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F3

Figure 8b p. 289 Graphique annoté de l'AFC {Objets culturels - Termes employés pour décrire l'acquisition du savoir} selon les axes F1 et F3

Figure 9a p. 291 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2

Figure 9b p. 292 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2 / Étude de l'axe F1

Figure 9c p. 293 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2 / Étude de l'axe F2

Figure 9d p. 294 Graphique annoté de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Interviewés - Enseignants } selon les axes F1 et F2

Figure 10 p. 299 Graphiques de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares - Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F2 (a) et selon les axe F1 et F3 (b)

Figure 11 p. 300 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares - Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F2 / Étude de l'axe F2 et construction de la structure de l'axe F1

Figure 12a p. 301 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares - Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3 / Étude de la silhouette du nuage de points

Figure 12b p. 302 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3 / Axe F1 annoté

Figure 12c p. 303 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares – Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3 / Illustration du questionnement sur la subdivision de la silhouette

Figure 12d p. 304 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels phares - Contextes de l'acquisition et de la formation des savoirs et savoir-faire} selon les axes F1 et F3 / Annotations suggérées par l'axe 3

Figure 13 p. 310 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances {Objets culturels - Changements et raisons des changements } selon l'axe F1 et F3

Figure 14 p. 311 Représentation schématique de la mise en parallèle des types de changements et des causes les ayant engendrés

Figure 15 p. 313 Graphique de l'Analyse Factorielle des Correspondances de l'ensemble des données collectées

Figure 16 p. 313 Mise en parallèle des deux graphiques de l'AFC (à gauche : AFC sans les changements et raisons des changements / à droite : AFC complète)

Figure 17 p. 314 Graphique annoté de l'Analyse Factorielle des Correspondances de l'ensemble des données collectées

LISTE DES PHOTOS ET DESSINS

PLANCHES PHOTO

Planche photo 1a entre les pages 54 et 55	Habiter à Mayumba – Bana
Planche photo 1b entre les pages 54 et 55	Habiter à Mayumba – L'Office
Planche photo 2 entre les pages 54 et 55	Habiter à Louando
Planche photo 3 entre les pages 54 et 55	Habiter à Nkoka
Planche photo 4 entre les pages 136 et 137	L'hameçon
Planche photo 5 entre les pages 144 et 145	La pirogue
Planche photo 6 entre les pages 156 et 157	Les filets
Planche photo 7 entre les pages 170 et 171	Les viviers
Planche photo 8 entre les pages 178 et 179	Les fumoirs
Planche photo 9 entre les pages 196 et 197	Les claies de séchage
Planche photo 10 entre les pages 206 et 207	Les génies des eaux
Planche photo 11 entre les pages 230 et 231	Les coquillages
Planche photo 12 entre les pages 246 et 247	La nage

PHOTOS DANS LE TEXTE

Photo 1 p. 49	Les femmes du Cap Esterias collectent les couteaux de mer
Photo 2 p. 50	Les Ghanéens du Cap Lopez préparent la senne de plage
Photo 3 p. 63	Images de retraits de deuil en mars et septembre 2006, Mayumba et Tiya
Photo 4 p. 65	Pose et relevé des « bambous » par Sylviane à Nkoka et Rock à Malembé
Photo 5 p. 67	Piégeage des « crabes de brousse » par Peyaye à Louando
Photo 6 p. 68	Crocodile ligoté capturé en pirogue sur la lagune, mars 2006
Photo 7 p. 69	De la collecte des *herbes de la mer* à leur préparation. Secret de Maman Angélique. Mayumba, mai 2005
Photo 8 p. 71	La perle, de la collecte à la parure
Photo 9 p. 74	Fabrication et utilisation de la corde à sauter de la plage
Photo 10 p.78	*Nzulu* exposé sur le débarcadère où accostent les commerçants
Photo 11 p. 82	Imiter la fabrication des beignets avec du sable
Photo 12 p. 83	Le temps du thé sénégalais : Aliou et Samba à Nkoka
Photo 13 p. 85	Mise à l'eau des pirogues béninoises au crépuscule
Photo 14 p. 86	Retour de pêche et achat du poisson par les femmes
Photo 15 p. 86	Ramendage des filets sur la plage par les hommes

Photo 16 p. 91	Le sondeur [akbə̰̂ kə̰̀ gə̰̀]
Photo 17 p. 93	Francine pêche les « crabes de la Banio » à l'Office
Photo 18 p. 147	Malalou sculpte une pagaie en niové à Nkoka
Photo 19 p. 153	*Cyrtosperma senegalense* utilisée pour faire des écopes
Photo 20 p. 159	Lest sénégalais fait d'une batterie usagée enveloppée d'imperméable, Nkoka
Photo 21 p. 161	Mise en parallèle des techniques de deux communautés pour remonter les filets
Photo 22 p. 163	Filles et garçons arrangent les filets dans les pirogues. Nkoka et Malembé
Photo 23 p. 164	Zidane apprend à monter un filet avec les autres hommes sur la plage de l'Office
Photo 24 p. 168	Détail d'un épervier béninois : les poches
Photo 25 p. 169	Teinture des filets à l'Office
Photo 26 p. 182	Boucanage de la sardine à Port-Gentil et Cocobeach
Photo 27 p. 188	Émilienne prépare une paillote de ngodo
Photo 28 p. 190	Évolution du conditionnement des petits mâchoirons fumés à Nkoka
Photo 29 p. 192	De « l'ouverture de l'embouchure » à la fabrication de fumoirs pour faire face à une pêche exceptionnelle
Photo 30 p. 195	Fumoirs équipés de grilles de récupération à Ndindi
Photo 31 p. 236	Groupe de femmes du quartier de l'Office, qui passe des journées entières sur un grand débarcadère pendant la saison des huîtres
Photo 32 p. 237	Deux techniques pour ouvrir les huîtres à la vapeur

DESSINS

Dessin 1 p. 146	Garçon phla qui a croqué une pirogue massive et rehaussée, munie d'un moteur
Dessin 2 p. 146	Fille vili qui a dessiné une pirogue fine maniée à la pagaie sur la lagune
Dessin 3 p. 234	La plonge des huîtres

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE - SAVOIRS, LITTORAUX ET CÔTIERS 1

APPRÉHENDER LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS AUJOURD'HUI 5

ÉTUDE DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS PORTÉE SUR LES OBJETS, LES TECHNIQUES, LES SAVOIRS ET LES SAVOIR-FAIRE LOCAUX 5

APPRENTISSAGE : DE L'ACQUISITION D'UN SAVOIR-FAIRE À LA COMPRÉHENSION DE LA PRATIQUE 7

SCIENCES COGNITIVES ET ÉVOLUTION CULTURELLE 8

APPRENTISSAGE PAR L'EXPÉRIENCE ET L'ENGAGEMENT DANS LE MONDE 10

MODÉLISATION DE LA TRANSMISSION DES SAVOIRS EN UTILISANT LES OUTILS MÉTHODOLOGIQUES D'AUTRES DISCIPLINES / QUID DES PROCESSUS ? 11

COMPRENDRE LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS POUR MIEUX GÉRER 13

Perte-disparition *vs* création-innovation 13

Savoirs et gestion de la biodiversité 14

LES LITTORAUX ET LEURS SOCIÉTÉS : UN ESPACE PERTINENT POUR TRAVAILLER SUR LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS 17

LE LITTORAL : INTERFACE ENTRE TERRE ET MER 17

LE LITTORAL : ESPACE PRIVILÉGIÉ DE RENCONTRE AVEC L'AUTRE 18

LES HOMMES DU LITTORAL : UNE ORGANISATION CARACTÉRISTIQUE 19

Des hommes faisant face à un milieu 19

Des rôles distincts attribués au sein de la communauté 20

Des pêcheurs migrants et des pêcheurs autochtones 21

LE LITTORAL GABONAIS : UN SITE PROPICE POUR UNE ÉTUDE LOCALE À DIMENSIONS MULTIPLES 23

DE LA FORÊT À LA MER : QUAND ÉCOLOGIE ET ÉCONOMIE GUIDENT L'HISTOIRE ET LA SCIENCE 23

La forêt, un milieu vivant qui rythme les activités au Gabon 23

La mer, une étendue qui suscite peu à peu de l'intérêt 24

DES MOUVEMENTS D'HOMMES, D'OBJETS ET D'IDÉES : UNE DYNAMIQUE DE PEUPLEMENT SINGULIÈRE 26

Une dynamique de peuplement ancien 26

Les aires de peuplement du Golfe de Guinée 26
Une population côtière peu nombreuse au Gabon 27

Des "migrants" venus du Nord : des colons aux investisseurs actuels 28

La côte : zone de contact initial entre Européens et Africains depuis le XVI^e^ siècle 28
Prégnance passée et actuelle de l'évangélisation 30
Installation d'une scolarisation missionnaire puis étatique 30
Investisseurs modernes : bois, minerai, pétrole et tourisme 31

Des migrants venus du Sud : acteurs aujourd'hui indispensables au Gabon 32

Immigration africaine et asiatique : les étrangers contribuent pleinement au fonctionnement du pays 32
Immigration ouest-africaine : l'histoire de la pêche artisanale frappe aux portes du Gabon 33

D'UNE PROSPECTION NATIONALE VERS UNE ÉTUDE LOCALE 35

Un regard étendu sur l'ensemble du littoral 35

Des critères pour choisir un lieu exemplaire 37

Des méthodes aux données 38

CHAPITRE I : SOCIÉTÉS ET LITTORAL AU GABON - ESPACE CONSTRUIT SUR DES INTERACTIONS ET INITIATEUR DE NOUVELLES INTERACTIONS 43

UN TERRITOIRE PARTAGÉ : INTERFACE ÉCOLOGIQUE ET HUMAINE 47

ÉCOLOGIE DU LITTORAL GABONAIS 47

COMMUNAUTÉS ET PRATIQUES SUR LA CÔTE GABONAISE 49

HOMMES ET FEMMES DE LA BANIO 51

COMPLEXES CULTURELS EN PRÉSENCE SUR LE LITTORAL DE LA NYANGA 55

LES VILI, UN PEUPLE QUI CÔTOIE L'EAU DEPUIS TOUJOURS 55

L'espace investi par l'homme et l'homme investi par l'espace 55

Naître, grandir, vivre puis mourir 57

Naître : de la conception à la rencontre avec le monde 57
Des rapports sexuels encouragés et plein d'interdits 57
Un mariage où se mêlent bouleversement et respect 58
Être enceinte puis accoucher 58
Grandir : éducation et instruction 59
Éduquer les enfants, une mission partagée et digne 59
Devenir un homme, une croissance contrastée selon les lieux de vie 59
Devenir une femme, des changements empreints de responsabilité 60
Capacités reconnues de l'enfant et instruction à l'école 61
Mourir : un passage empreint de mystères 62
Devenir du corps, deuil et retrait de deuil 62
Trouble dans les règles de succession 63

S'alimenter des ressources environnantes 64

Des ressources à capturer ou à cultiver 64
Se mouvoir en milieu lagunaire 64
Capturer des poissons, un investissement inégal 64
Spécificité technique gabonaise : les pièges en bambous 65
Les requins, des espèces appréciées des Vili 66
Collecter coquillages et crustacés 67
Capturer mammifères et reptiles aquatiques 68
Collecter des plantes littorales vouées à l'alimentation 68
Destinée des espèces : de l'eau à la bouche… 70

Créer, se soigner et jouer avec les ressources littorales 70

Des plantes littorales au service de la production d'objets 70
Des espèces littorales au sein de la pharmacopée 71
Plantes 71
Poissons 72

Coquillages et crustacés ... *72*
Des activités ludiques sur le littoral ... 73
Espace de jeux pour les enfants ... *73*
Espace de jeux pour les adultes ... *74*

LES FULBÉ DE LA BANIO, UN MICROCOSME À GRANDE INFLUENCE ... 75

L'espace et le temps investis par l'homme migrant ... 76

Naître, grandir, vivre puis mourir ... 76

Naître et grandir dans la mixité ethnique ... 77
Construire une vie au sein de mariages mixtes ... *77*
Les enfants issus de ses unions ... *77*
Mourir : une étape de l'islam ... 78

S'alimenter des ressources environnantes ... 78

Se mouvoir en milieu lagunaire ... 78
Cibler son activité de pêche sur une espèce ... 78
Abandonner la collecte de crustacés ... 79
Destinée des espèces : de l'eau douce à la bouche… ... 79

Créer, se soigner et jouer avec les ressources littorales ... 81

Production d'objets ... 81
Des espèces littorales au sein de la pharmacopée ... 81
Poissons ... *81*
Plantes ... *82*
Des activités ludiques sur le littoral ... 82
Espace de jeux pour les enfants ... *82*
Espace de jeux pour les adultes ... *83*

LES « POPO », UN PEUPLE DE PÊCHEURS EN MER ... 84

L'espace et le temps investi par l'Homme migrant ... 84

Naître, grandir, vivre puis mourir ... 87

Naître et grandir à l'étranger ... 87
Se marier : polygamie ou monogamie / mariage mixte ou non ... *87*
Mettre au monde ... *87*
Éduquer ses enfants ... *88*
instruire les jeunes ... *88*
Mourir au pays entouré des siens ... 88

S'alimenter des ressources environnantes ... 89

Des ressources à capturer ... 89
Embarcation-locomotion ... *89*
Capture de poissons ... *90*
La pêche au requin : une pratique à l'évolution fortement dépendante de la demande étrangère ... 91
Pêche et vaudou ... 92
Capture de coquillages ou crustacés ... *92*
Capture de mammifères et de reptiles aquatiques ... *93*
Destinée des espèces : de l'océan à la bouche… ... 93

Créer, se soigner et jouer avec les ressources littorales ... 94

Production d'objets ... 94
Des espèces littorales au sein de la pharmacopée ... 94
Poissons ... *94*
Coquillages et crustacés ... *95*
Plantes ... *95*

Des activités ludiques 95
Espace de jeux pour les enfants 95
Espace de jeux pour les adultes 96

TROIS SYSTÈMES QUI FONT UN : PERMÉABILITÉS QUOTIDIENNES POUR UNE CONSTRUCTION COMMUNE 97

DES AUTOCHTONES, HÔTES CONTRAINTS OU DÉSIREUX ? 97

Des autochtones face aux désirs de l'État gabonais 97

Quand les entreprises sollicitées par l'État cessent d'embaucher les Gabonais… 97
Quand l'État protecteur freine les mouvements de ses ressortissants 98
Quand l'État encourage la venue de pêcheurs étrangers générateurs de devises 98

Des locaux face à leurs territoires 98

Gestion du partage des territoires et des ressources 98
Pêche en mer : glissement d'une communauté à l'autre 100
Scolarité en mouvement : une mixité ethnique croissant puis s'amenuisant 100

DES MIGRANTS, VOYAGEURS AUX DESSEINS VARIÉS 101

Attentes et réalités des migrants 101

Le cas béninois 101
Le cas sénégalais 102
Regarder vers l'avenir… 102

Attaches des migrants 103

Objets, outils, végétaux, représentations symboliques : des liens avec le pays 103
Langue maternelle et langue de communication 104
Composition des groupes migrants 105

UNE SCÈNE DE VIE PLURIETHNIQUE QUI DÉCLENCHE UNE CONSTRUCTION COMMUNE 105

Activités du quotidien parallèles et entremêlées 106

Genre dans les activités de production 106
Tensions inhérentes aux activités de collecte 107
Échanges commerciaux et troc entre les groupes 108

Espaces de conversation entre les communautés 108

Requin et mâchoiron, des espèces génératrices d'interactions 109
À l'embouchure, le [dùkùdáákə]au croisement d'identités culturelles 109
En lagune, le [nzùlù] adopté par les communautés 110
Des lexiques entremêlés 111
Traits communs issus des lexiques comparatifs littoraux 111
Vocabulaire des poissons 112
Vocabulaire de la pêche et des activités liées 112
Évolution lexicale face à la modernité 112
Parler au sein d'un couple mixte 113

Des vies où les relations à l'invisible sont essentielles 114

La religion en question 114
Des totems passerelles 115

Des toponymes, reflet de la présence de chacun 115

Langue, histoire et écologie révélées par les toponymes 116
Dimension écologique : des relations entre êtres vivants et milieux 117
Dimension mythique : un invisible mis en mots 118
Dimension historique : Histoire et anecdotes 118

Des toponymes inspirés par l'Europe *118*
De l'esclavage et des travaux conduits par les Européens 119
Des anecdotes vécues par les étrangers 120
Une influence religieuse 121
Une France prestigieuse 121
De la déformation des appellations 122
Des toponymes inspirés par le quotidien des locaux *122*
Des locaux non vili : Pygmées et Lumbu 123
Des Vili : activités partagées et anecdotes personnelles 123

CHAPITRE II : DES OBJETS CULTURELS PHARES POUR METTRE AU JOUR DES COMMUNAUTES EN INTERRELATION 127

DES OBJETS CULTURELS PHARES 131

UNE DÉMARCHE COMPARATIVE FACILITÉE PAR L'EXPLORATION D'OBJETS CULTURELS REPRÉSENTATIFS ÉCLAIRANTS, DES « OBJETS PHARES » 131

Pourquoi des objets culturels phares ? 131

Sélection des objets-phares 132

DÉROULEMENT DES ENQUÊTES 133

DESCRIPTION DES OBJETS-PHARES ET DE LA RELATION À L'OBJET À TRAVERS LES DISCOURS 135

L'HAMEÇON, OBJET À « LARGE SPECTRE » 135

Contextualisation de l'objet 135

Représentativité 135
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire 135
Contexte social : relations aux autres humains *135*
Contexte technique : relations au corps et aux outils *136*
Contexte écologique : relations aux existants non-humains *136*
Contexte cosmologique : relations à l'invisible *136*

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations 137

L'hameçon, « un morceau de fer tordu » 137
Quelques éléments annexes et périphériques 137
Les flotteurs *137*
Les appâts *137*

Apprendre et enseigner parmi les autres 138

Apprendre avec les autres 138
Pratiquer avec ses pairs pendant la jeunesse *138*
Accompagner et voir : « Nous tous on part, je vois » *139*
Enseigner aux autres, « ceux qui voient » 140

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants 140

Innovations internes à la communauté 140
Innover pour servir l'efficacité *140*
Inventer pour servir l'esthétique *141*
Matériaux, matériels et techniques d'origine extérieure à la communauté 141
Utiliser de nouveaux matériaux et matériels *141*
Capturer les mâchoirons autrement : de l'hameçon au filet *142*
Quand le contexte social se modifie… 142
Une pratique qui s'estompe faute de temps *142*

Une pratique abandonnée à cause de la concurrence étrangère ... *143*
Quand le contexte écologique se modifie… ... 143

LA PIROGUE, REFLET D'UNE MULTIPLICITÉ D'ACTEURS ET DE FONCTIONS ... 143

Contextualisation de l'objet ... 144

Représentativité de l'objet ... 144
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire ... 144
Contexte social : relations aux autres humains ... *144*
Contexte technique : relations au corps et aux outils ... *144*
Contexte écologique : relations aux existants non-humains ... *145*
Contexte cosmologique : relations à l'invisible ... *145*

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations ... 145

La pirogue comme objet identitaire ... 145
Des pirogues pour chacun ... 146
Des éléments annexes indispensables ... 147
Pour la sécurité des passagers ... *147*
Pour propulser l'embarcation ... *147*

Utiliser ou fabriquer une pirogue, deux systèmes d'apprentissage opposés ... 148

Manier une pirogue, un art qui s'acquiert jeune ... 148
Une compétence progressive, qui s'acquiert par étapes ... *148*
La Communauté de Pratique principale : les autres enfants ... *149*
Quand les aînés assistent l'apprentissage ... *150*
Creuser des pirogues, une spécialité remarquée et exigeante ... 151
Compétence des hommes spécialistes ... *151*
Quand le père transmet au fils, l'oncle au neveu, le grand-père au petit-fils ... *152*
Voir, accompagner, apprendre, essayer et travailler ... 152
Se faire guider ... 152
Solliciter les memoires et approfondir pour être « connaisseur » ... *152*

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants ... 153

Matériels et matériaux nouveaux d'origine extérieure à la communauté ... 153
Modernisation des objets de sécurité et de propulsion ... *153*
Quand l'écope végétale devient plastique ... 153
Quand les pirogues se dotent de moteur ... 154
Modernisation des outils de fabrication ... *155*
Faire face à un besoin technique naissant dans un espace à contraintes multiples ... 155

LE FILET ET L'ÉPERVIER, OUTILS AUX USAGES SPÉCIFIQUES DE CHACUN ... 156

Contextualisation de l'objet ... 156

Représentativité de l'objet ... 156
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire ... 157
Contexte social : relations aux autres humains ... *157*
Contexte technique : relations au corps et aux outils ... *157*
Contexte écologique : relations aux existants non-humains ... *157*
Contexte cosmologique : relations à l'invisible ... *158*

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations ... 158

Un objet conçu, assemblé selon ses propriétaires ... 158
Dimension de la nappe et de la maille ... *159*
L'art de lester un filet : plombs, pierres, piles usagées, coquillages… ... *159*
L'art d'alléger un filet ... *159*
Une utilisation caractéristique de chaque groupe de pêcheurs ... 160

Apprendre et enseigner ... 161

Apprendre à manier le filet ... 161
Les filets maillants et dormants, un apprentissage basé sur l'observation ... 161
De l'observation à l'accompagnement : le rôle des « pères » ... 161
De la migration à l'apprentissage : le rôle des femmes ... 162
De la terre à l'eau : le rôle des activités annexes ... 162
L'épervier, un apprentissage long et difficile ... 163
Apprendre à monter et réparer le filet ... 164

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants ... 165

Quand l'innovation vient des générations extrêmes ... 165
Les enfants innovent ... 165
Les Anciens s'adaptent à leur vieillissement ... 165
Quand techniques et matériaux nouveaux proviennent de l'extérieur ... 165
Coton et nylon, nouveaux matériaux apportés par les Blancs ... 165
Bidons en plastique plutôt que flotteurs végétaux ... 167
Un outil transformé par les Béninois : l'épervier ... 167
Quand l'environnement social se transforme ... 168
Quand l'environnement physique se modifie ... 168
Adapter son outil aux variations de l'environnement animal ... 168
Quand le comportement des espèces génère de nouvelles pratiques ... 168
Quand la diminution de la ressource engendre une pression accrue ... 169
Adapter le montage des filets à la présence des moteurs ... 169

LE VIVIER, ÉLÉMENT AU SEIN DE COMMUNAUTÉS DE PRATIQUE IMBRIQUÉES ... 170

Contextualisation de l'objet ... 170

Représentativité de l'objet ... 170
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire ... 170
Contexte social : relations aux autres humains ... 170
Contexte technique : relations au corps et aux outils ... 170
Contexte écologique : relations aux existants non-humains ... 171
Contexte cosmologique : relations à l'invisible ... 171

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations ... 171

Des viviers de types variés sur le sol gabonais ... 171
Viviers de petite taille en bois ... 171
Viviers en grillage ou en filets ... 172
Dames-jeannes ... 172
Les viviers au pays : Bénin et Sénégal ... 173
Viviers du Bénin ... 173
Viviers du Sénégal ... 173
Viviers du Congo ... 173

Apprendre et enseigner ... 174

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants ... 175

Innover pour faire face à un contexte écologique différent ... 175
Échanger pour faire face à un changement de contexte social ... 175
Intégrer des matériaux nouveaux d'origine extérieure à la communauté ... 176
Quand le contexte social ou technique a des effets « boules de neige » ... 176
Une décision gouvernementale à répercussion ... 176
Une nouvelle énergie initiatrice d'acquisition et de modification de pratique ... 176

LES FUMOIRS, TRANSFORMATION DU VIVANT EN SE DISTINGUANT 177

Contextualisation de l'objet 177

Représentativité 177
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire 178
Contexte social : relations aux autres humains 178
Contexte technique : relations au corps et aux outils 178
Contexte écologique : relations aux existants non-humains 179
Contexte cosmologique : relations à l'invisible 179

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations 180

Les typologies de fumoirs : à chacun sa « qualité »… 180
Le fumoir se décline selon les matériaux à disposition 180
Les fumoirs en terre du Bénin 180
Les « fumoirs en fût » 180
Les « fumoirs en bois » 181
Les « cuisines-fumoirs » 181
Le boucanage se décline selon les techniques de chaque groupe 181
Les objets annexes 182
Sur le fumoir : la grille, les bois de soutien 182
Sous le fumoir : le bois de fumage 183

Apprendre et enseigner 183

Apprendre à fabriquer le fumoir : du jouet à l'outil de travail 183
Regarder et reproduire 183
Rôle des femmes dans l'apprentissage des hommes 184
Apprendre à fumer le poisson : une maîtrise féminine 185
Pour boucaner, il suffit d'observer les femmes 185
Des relations entre communautés naissent des transferts de savoirs 186

Évolutions des pratiques : changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants 187

Innovation vili : des « cordes » au « fumoir d'en haut » 187
Économiser son temps et son énergie 187
Compter et transporter autrement 188
Des locaux aux migrants : boucanage de nouvelles espèces 190
Des migrants aux locaux : adoption de nouvelles pratiques 190
Constitution des fumoirs : du bois au métal 191
Position de la sardine : de l'horizontal au vertical 192
De la variation des quantités pêchées à l'adaptation… 195
...des fumoirs 195
...de la manière de fumer 195

LES CLAIES DE SÉCHAGE, DÉTERMINANT CULTUREL FORT 196

Contextualisation de l'objet 196

Représentativité de l'objet 196
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire 197
Contexte technique : relations au corps et aux outils 197
Contexte écologique : relations aux existants non-humains 197
Contexte cosmologique : relations à l'invisible 198

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations 198

Spécificité mayésienne : les claies de séchage inclinées 198
Description des techniques de salaison du poisson selon les communautés 199
Une chaîne opératoire bien définie 199
Vidage et découpe du poisson à la maison 199
Lavage-brossage du poisson au débarcadère 199

Première salaison du poisson à la maison ... 199
Seconde salaison du poisson à la maison ... 200
Installation du poisson sur les claies de séchage ... 200
Stockage du poisson salé ... 200
Saler son poisson : un réel déterminant culturel ... 200
Le salé du village, à la béninoise ... 200
Le salé « sans sel » au Sénégal ... 201

Apprendre et enseigner ... 201

Apprendre à construire les claies de séchage ... 201
Apprendre à saler le poisson ... 202
De la mère ou la grand-mère vers leurs filles ... 202
Des béninoises vers leurs hôtes ... 202
Des femmes vers les hommes ... 202
Des référents variés en raison de la migration ... 202

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants ... 203

Pour saler, il faut du sel ! ... 203
Saler le beau poisson, une pratique récente suscitée par des commerçants de Libreville ... 203
Saler le mâchoiron, une nouveauté à plusieurs origines ... 204

LES GÉNIES DES EAUX, UN INVISIBLE TRÈS PRÉSENT AU GABON ... 205

Contextualisation de l'objet ... 206

Représentativité de l'objet ... 206
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire ... 206
Contexte technique : relations au corps et aux outils ... 207
Contexte écologique : relations aux existants non-humains ... 207
Contexte cosmologique : relations à l'invisible ... 207

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations ... 209

Identité : qui sont les génies ? ... 209
Chez les Phla du Bénin ... 209
Chez les Fulbé du Sénégal ... 210
Chez les Vili du Gabon ... 211
L'invisible et le visible… ... 211
Des génies aux apparences plurielles ... 211
Situation : où sont les génies ? ... 212
L'écosystème : le lieu des génies ... 212
Des végétaux révélateurs ... 214
Des sons et des senteurs éloquents ... 214
Des profondeurs habitées ... 215
Des voies privilégiées pour les génies ... 215
Actions et interactions : que font les génies ? ... 215
Ils façonnent l'environnement littoral ... 215
Ils annoncent, conseillent et aident à procréer ... 216
Ils offrent des présents ... 216
Ils agissent sur la pêche des humains ... 217
Ils violentent et peuvent tuer… Ils sont gardés par les sorciers… ... 217
Attentes et interrelations : Comment se comporter avec les génies ? ... 218
L'Homme répond à leurs demandes ... 219
Dons monétaires pour assurer sa sécurité et sa santé ... 219
Offrandes alimentaires pour apaiser une colère ... 219
L'Homme doit solliciter leur avis ... 219
L'Homme cherche à posséder leurs objets ... 220
Quand humains et génies se rencontrent : expériences ... 221
Des émotions suscitées, entre crainte et curiosité… ... 221
Une interrelation ambigüe avec le monde invisible ... 221

Apprendre et enseigner : qui raconte ? 222

Des Anciens vers les plus jeunes 222
Des expériences échangées 222
Des informations transmises sélectivement 223
La danse comme moyen de communication 223
Le rêve comme révélateur d'interactions 224
Comprendre avant de transmettre 224

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants 225

Un monde invisible imprégné du monde moderne 225
Des génies en fuite 225
Quand le bruit des humains les chasse 225
Quand la « saleté » les éloigne 226
Des interrelations Génies-Humains qui s'affaiblissent 226
Quand les croyances et pratiques diminuent 226
Des espaces aquatiques aux règles de traversée moins respectées 226
De l'influence de la prière des « Autres » 227
Les « Autres », les colons missionnaires 227
Les « Autres », les Sénégalais 228
De l'avenir incertain de l'objet culturel 228
Quand les êtres d'exception disparaissent 228

LES COQUILLAGES, ACTIVITÉ DES FEMMES FORTEMENT LIÉE À INVISIVIBLE 229

Contextualisation de l'objet 229

Représentativité de l'objet 229
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire 229
Contexte social : relations aux autres humains 229
Contexte technique : relations au corps et aux outils 230
Contexte écologique : relations aux existants non-humains 231
Contexte cosmologique : relations à l'invisible 231

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations 232

Connaître le comportement des coquillages pour les collecter 232
De la répartition des coques à leur collecte 232
De l'origine des huîtres à leur comportement 232
Plonger, fouiller ou ramasser 233
Fouiller les coques 233
« Plonger les huîtres » 233
Préparer les coquillages : à chaque groupe sa recette 235
Préparer les coques : une activité réservée aux locaux 235
Préparer les huîtres : un procédé à diverses facettes 235
Accommoder les coquillages selon sa nationalité 236
Des lieux saisonniers associés à des pratiques spécifiques 236

Apprendre et enseigner 238

Apprendre à collecter, regard sur les techniques du corps 238
Techniques du corps en scène : Ramasser les coques 238
Simplement *voir*, puis *faire* 238
Une acquisition spontanée durant l'enfance 238
Du caractère comestible au geste de préhension 238
Une maîtrise acquise jeune : « tout le monde connaît ! » 238
Pénétrer dans un autre milieu : « plonger les huîtres » 239
Des aînés vers les cadets, vers les benjamins… 239
Apprendre à nager pour plonger 239
Essayer et réussir 240
Apprendre à « préparer », à cuisiner 240

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants..... 241

Masculinisation d'une activité exclusivement féminine 241
Rôle du contexte social dans la distribution « genrée » des activités 241
Rôle du contexte économique dans la distribution « genrée » des activités..... 241
D'une ouverture officielle de la saison des huîtres au non-contrôle 242
Diminution ou abandon de la pratique 242
Quand le contexte humain se transforme 242
Quand le contexte cosmologique est affecté..... 242
Des actions irrespectueuses des Hommes à la modification de la répartition des espèces 242
Quand les femmes enfreignent les « bonnes relations » avec l'invisible..... 242
Quand les hommes enfreignent les « bonnes relations » avec l'invisible..... 243
Évolution des méthodes de récolte, de préparation et de conditionnement 243
Quand l'environnement physique est transformé, les méthodes de collecte s'adaptent..... 243
Quand le contexte humain et économique influence les méthodes de préparation 244
Quand la modernité transforme les méthodes de conservation et de conditionnement..... 244

LA NAGE, ACQUIS QUI SE CONSTRUIT ENTRE *ALTER EGO* 245

Contextualisation de l'objet 245

Représentativité de l'objet 245
Contextes de la formation et de l'acquisition des savoirs et savoir-faire..... 245
Contexte social : relations aux autres humains..... 245
Contexte technique : relations au corps et aux outils 246
Contexte écologique : relations aux existants non-humains 246
Contexte cosmologique : relations à l'invisible 246

L'objet vu par les praticiens et les non-praticiens, révélation d'interrelations..... 246

Apprendre et enseigner..... 247

Qui vit au bord de l'eau sait nager 247
Un apprentissage entre enfants *alter ego* 247
Apprendre en jouant ensemble..... 247
Apprendre à l'insu des adultes..... 248
Un entraînement par les aînés, commun aux différentes communautés 249
Le temps de l'apprentissage..... 249

Évolutions des pratiques, changements et innovations initiés par les interrelations entre les existants..... 250

CHAPITRE III : D'UNE MULTIPLICITÉ DE DYNAMIQUES CULTURELLES VERS UNE MEILLEURE COMPRÉHENSION GLOBALE DE LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS 253

DES DYNAMIQUES CULTURELLES ET DES MODALITÉS D'APPRENTISSAGE 256

DYNAMIQUES CULTURELLES RÉVÉLÉES LOCALEMENT 256

Quand l'environnement technique se transforme..... 256

Emprunt d'un nouveau matériau..... 256
Dynamique gabonaise : emprunt du coton pour faire les filets..... 256
Dynamique commune : emprunt de matériaux importés et imagination des locaux..... 257
De l'importance du recyclage dans les dynamiques culturelles..... 257
Des éléments recyclés composent les objets culturels phares 257
La seconde vie des objets culturels phares 258

Emprunt ou adaptation d'un nouvel outil ... 259
Dynamique bénino-gabonaise : emprunt d'outils jugés plus fonctionnels ... 260
« L'épervier à poches » ... 260
« Le fumoir en fût » ... 260
Dynamique gabonaise : changement d'outil de capture pour une même espèce ... 260
Emprunt d'une nouvelle énergie ... 260
Dynamique partagée : de l'électricité à la congélation ... 261
Dynamique commune progressive: du carburant au moteur, de la pirogue au filet ... 261

Quand l'environnement humain se transforme ... 262

Disparition ou substitution des détenteurs de savoir et savoir-faire ... 262
Dynamique gabonaise : disparition des personnes intercédant avec le monde invisble ... 262
Dynamique bénino-gabonaise : transfert de compétence et de territoire ... 263
Dynamique gabonaise : « connaisseurs » et apprentis… conséquence de l'exode rural ... 263
Échanges nés des contacts entre migrants et autochtones ... 264
Dynamiques interethniques : échanges nés des modifications de composition sociale ... 264
Dynamiques linguistiques ... 264
Genèse de nouveaux comportements et conséquences sur la biodiversité ... 266
Innovation et emprunt ... 266
Dynamique congolaise : innovation portée par un homme ... 267
Dynamique gabo-sénégalaise : de l'innovation des uns à l'emprunt des autres ... 267
Non emprunt et refus d'emprunt ... 268
Dynamique bénino-nigériane : emprunt freiné du boucanage des sardines ... 268
Dynamique partagée : refus d'emprunt des représentations du monde marin ... 269

Quand l'environnement écologique se transforme ... 269

Imitation et emprunt ... 270
Dynamique peule : des viviers fruits de l'imitation ... 270
Dynamique gabonaise : des éperviers issus de l'inventivité des enfants ... 270
Dynamique béninoise : créer pour faire face au changement de comportement de la ressource 271
Relations réciproques perturbées ... 271

Exemples d'évolution face à une importante conjonction de contextes ... 272

Dynamique bénino-gabonaise : refus d'emprunt associé à un transfert de savoirs ... 272
Dynamique gabo-sénégalaise : échange de rôles en réponse à la diminution de la ressource ... 273
Dynamique gabo-béninoise : commerce et genre dans la collecte des huîtres ... 274

TYPES D'APPRENTISSAGE CARACTÉRISANT CHAQUE OBJET CULTUREL ... 276

Définir les modes de transmission culturelle ... 277

Deux principaux modes de transmission ... 277
La transmission horizontale ... 277
Définition ... 277
Dynamique d'évolution présumée ... 277
La transmission verticale ... 278
Définition ... 278
Dynamique d'évolution présumée ... 278
À propos des autres modes de transmission… ... 278

Révéler les éléments transmis et les contextes de la transmission ... 279

Des catégories de savoirs aux communautés de pratique ... 279
Un choix pour définir les modalités de la transmission ... 281

UN NOUVEL OUTIL POUR ÉCLAIRER DES DYNAMIQUES 283

DES MOTS POUR COMPRENDRE : PRÉMISSES DE L'ANALYSE FACTORIELLE 283

L'analyse factorielle comme outil de discernement 283

Histoire succinte de l'approche méthodologique dans les sciences humaines 283
Un principe de fonctionnement adapté à ma recherche 284

Les termes révélateurs de modalités d'apprentissage distinctes 285

Apprendre par l'écoute, l'observation guidée ou l'observation simple 286
De la reproduction de l'observation au dépassement de soi 288
Des AFC pour aller au-delà de nos intuitions premières 289

DES INDIVIDUS INVESTIS DANS LA TRANSMISSION 290

Des enseignants définis par les apprenants 290

Déséquilibre entre les pratiques de spécialistes et les pratiques communes 292
Distinction dans la composition des communautés de pratique 293

Des enseignants, élements structurants des modalités d'apprentissage 293

DES CONTEXTES ACCOMPAGNANT LES « *OBJETS CULTURELS PHARES* » 294

Déterminer les contextes de l'acquisition des savoirs et savoir-faire 295

Contextes sociaux : catégories de personnes qui pratiquent ensemble 295
Contextes techniques : spécificité technologique des objets 296
Contextes écologiques : temps et lieux de la pratique et de l'apprentissage 296
Contextes cosmologiques : interdits révélateurs des possibles 296
Interdits liés à l'objet 298

Mettre en résonance les contextes définis 299

Des AFC pour révéler ce qui semble structurer les données 299
Quand la forme du nuage de points oriente notre réflexion 300
Quand un axe factoriel révéle dichotomies et parallèles 302
Quand un autre axe factoriel subdivise nos premières suggestions de structure 303
Un retour au terrain nécessaire 304
D'une analyse restreinte et locale à une analyse plus large 305
Aller au-delà des corrélations suggérées et poursuivre les démarches comparatives 305
Offrir de nouvelles possibilités au chercheur de terrain 305
Zoom sur deux exemples 306
Des savoirs comme forme d'appropriation du territoire 306
De la place du genre et de l'âge dans la pratique et l'apprentissage 306

DES JEUX DE FACTEURS ET DES JEUX D'INTERACTIONS FAÇONNANT DES SAVOIRS DYNAMIQUES 308

NATURE ET RAISONS DES CHANGEMENTS CONSTATÉS 308

Des changements affectant les objets et les modalités de leur transmission 308

Des raisons contextuelles identifiées pour expliquer les modifications 309

Une illustration des corrélations entre changements et causes de ceux-ci 310

FACTEURS INFLUENÇANT DES JEUX DE MOUVEMENT ET DE NON-MOUVEMENT, D'EMPRUNT ET DE NON-EMPRUNT 311

Faire face à une multiplicité de facteurs 311

Extraire des parallèles entre contextes et changements..... 312

Émettre des hypothèses quant à l'évolution possible d'autres objets..... 315

CONCLUSION GÉNÉRALE..... 319

UNE ÉCHELLE D'OBSERVATION ET DE QUESTIONNEMENT 322

Un espace où vivent des communautés autochtones et migrantes 322

D'une prospection nationale à une étude régionale 322
L'inter-culturalité comme support de l'identification d'un panel de dynamiques..... 323
Le discours des acteurs locaux comme appui à la réflexion 323

Des objets et des sociétés à contextualiser finement..... 324

Itinéraire d'une réflexion 324
Des communautés de pratique et des objets culturels phares à contextualiser 325

De l'évaluation des contextes à la définition des changements 326

DES POINTS DE VUE POUR DÉCRIRE DES INTERRELATIONS DYNAMIQUES 327

Ethnoécologie du littoral et toponymie : décrire et analyser..... 327

Analyses factorielles : explorer et suggérer 329

UNE CONJONCTION DE MÉTHODES POUR METTRE AU JOUR DES PROCESSUS 330

Entrée en résonance de facteurs 330

De l'existence d'une dynamique du « retour en arrière » 335

BIBLIOGRAPHIE..... 339

LISTE DES ILLUSTRATIONS..... 365

LISTE DES CARTES..... 366

LISTE DES TABLEAUX..... 367

LISTE DES FIGURES..... 368

LISTE DES PHOTOS ET DESSINS 370

Planches photo 370
Photos dans le texte..... 370
Dessins 371

TABLE DES MATIÈRES 373

Abstract

Coasts are ecological as well as human interface spaces. Always populated or travelled through by peoples with different cultures and different languages, they are places where knowledge, know-how and symbolic representations are in constant tension. My PhD research, mainly based on fieldwork carried out in Gabon, has a double vocation: to enhance the understanding of interrelations between man and coast and in between human communities sharing this same environment, and to contribute to the reflection on the way populations acquire, adopt and share knowledge.
To a greater extent, through this concrete case study, the issue of knowledge and know-how dynamics in environmental terms is tackled.
Along the Gabon coast, indigenous populations and migrant communities live side by side and, together, build constantly changing life spaces. My research within this multicultural space allowed me to note disruptions, discrepancies, or elusive changes in the knowledge and practices of individuals and communities. I brought to light diverse cultural dynamics that are effective according to technical and identity criteria: loan, loan refusal, rehabilitation, knowledge transfer from one community to another, innovation, etc.
Beyond the study of the relationship between man and coast, through a fine contextualisation of the practice and the learning of a dozen cultural objects studied more specifically, I identified factors internal and external to the communities, generating change not only in knowledge and know-how, but also in their transmission modes. Assisted by factor analyses, my data then led me to reach the final hypothesis that changes and their causes are closely connected to the social, technical, ecological and symbolic contexts that fundamentally define each type of knowledge.

Keywords: cultural dynamics, ethnoecology, learning, adaptation, coast, migration, fishing, Gabon, Benin, Senegal, factorial analysis.

Resumen

Los litorales son espacios de interfaces no sólo ecológicas sino también humanas. Siempre poblados o atravesados por pueblos de culturas y lenguas diferentes, son lugares donde los saberes, las prácticas, y las representaciones simbólicas están en tensión constante. Mi investigación en el marco de mi tesis, basada mayoritariamente en trabajos de campo realizados en Gabón, tiene una doble vocación: comprender de mejor las interrelaciones que existen entre los hombres y el litoral y entre las comunidades humanas que comparten este mismo medio, y cómo las poblaciones adquieren, adoptan y comparten los saberes.
Más globalmente, a través de este estudio de caso concreto, se plantea el problema de la dinámica de los saberes y de las prácticas en términos medioambientales.
En el litoral gabonés conviven poblaciones indígenas y comunidades migrantes, que, juntas, construyen espacios de vida en continua transformación. Mi investigación en el seno de este espacio pluricultural me permitió constatar trastornos, variantes o alteraciones casi imperceptibles en los conocimientos y las prácticas de los individuos y de las comunidades. Destaqué dinámicas culturales diversas que se realizan según criterios técnicos e identitarios: préstamo, no-préstamo, rehabilitación, translado de saberes de una comunidad a otra, innovación, etc.
Más allá del estudio de la relación entre los hombres y el litoral, por una contextualización fina de la práctica y del aprendizaje de una decena de objetos culturales estudiados más específicamente, identifiqué factores internos y externos a las comunidades, que generan cambios no sólo en los saberes y las prácticas, sino también en las modalidades de su transmisión. Con el apoyo de los análisis factoriales, mis datos me llevaron entonces a formular la hipótesis final de que los cambios y sus razones están estrechamente vinculados a los contextos sociales, técnicos, ecológicos y simbólicos que definen fundamentalmente cada tipo de saber.

Palabras clave: dinámica cultural, etnoecología, aprendizaje, adaptación, litoral, migración, pesca, Gabón, Benin, Senegal, análisis factoriales

Je remercie Anne Lindsey pour sa relecture attentive de ces deux résumés (loon.alindsey.net).

Dessin de Sekani Djema Fabrice POUNGUI, garçon vili de 10 ans, Mayumba, 2005.

Résumé

Les littoraux sont des espaces d'interfaces non seulement écologiques, mais aussi humaines. De tout temps peuplés ou traversés par des hommes de cultures et de langues différentes, ils sont des lieux où savoirs, savoir-faire et représentations symboliques sont en constante tension. Ma recherche doctorale, s'appuyant majoritairement sur des missions de terrain réalisées au Gabon, a une double vocation : mieux appréhender les interrelations existant entre les hommes et le littoral et entre les communautés humaines partageant ce même milieu, et mieux comprendre comment les populations acquièrent, adoptent et partagent les savoirs.

Plus globalement, à travers cette étude de cas concrète, c'est le problème de la dynamique des savoirs et savoir-faire en matière environnementale qui est abordée.

Sur le littoral du Gabon cohabitent des populations autochtones et des communautés migrantes qui, ensemble, construisent des espaces de vie en mutation continuelle. Ma recherche au sein de cet espace pluriculturel m'a permis de constater des bouleversements, des variantes, ou de quasi-imperceptibles changements dans les connaissances et les pratiques des individus et des communautés. J'ai mis au jour des dynamiques culturelles diverses qui se réalisent selon des critères techniques et identitaires : emprunt, refus d'emprunt, réhabilitation, transfert de savoir d'une communauté vers une autre, innovation, etc.

Au-delà de l'étude de la relation entre les hommes et le littoral, grâce à une contextualisation fine de la pratique et de l'apprentissage d'une dizaine d'objets culturels étudiés plus spécifiquement, j'ai identifié des facteurs internes et externes aux communautés, engendrant des changements non seulement dans les savoirs et savoir-faire, mais aussi dans les modalités de leur transmission. Avec l'assistance des analyses factorielles, mes données m'ont alors conduite à poser l'hypothèse finale que les changements et les raisons de ceux-ci sont étroitement liés aux contextes sociaux, techniques, écologiques et symboliques qui définissent fondamentalement chaque type de savoir.

Mots-clefs : dynamique culturelle, ethnoécologie, apprentissage, adaptation, littoral, migration, pêche, Gabon, Bénin, Sénégal, analyses factorielles.